UNIV OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/missionsdelacong23obla

MISSIONS

DE LA

CONGRÉGATION DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE DARCET, 7.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

VINGT-TROISIÈME ANNÉE

N° 89. — Mars 1885

294879
2:1:24

PARIS
TYPOGRAPHIE A. HENNUYER
RUE DARCET, 7
—
1885

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 89. — Mars 1885.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DE SAINT-ALBERT.

LETTRE DU R. P. LEDUC AU DIRECTEUR DES ANNALES.

Saint-Albert, le 29 novembre 1884.

Mon Révérend et bien cher Père,

D'après une lettre de vous à Mgr Grandin, vous accueillez avec tant d'indulgence les communications que je vous fais de temps en temps, les nouvelles que je vous envoie de nos chères missions, que je n'hésite pas à me mettre de nouveau à l'œuvre pour répondre à vos bienveillants désirs.

Nous sommes à la fin d'avril 1884; la fête de Pâques a été solennisée avec toute la pompe et la magnificence possibles à la cathédrale de Saint-Albert; tous nos chrétiens se sont approchés, bien disposés, de la Table sainte. Monseigneur s'apprête à commencer une longue et pénible visite pastorale dans son vaste diocèse. Il descendra en canot la Saskatchewan d'Edmonton au Prince-Albert et au Cumberland, visitera le lac Pélican, se ren-

dra jusqu'au Caribou, presque sur les bords de la baie d'Hudson, reviendra par l'île à la Crosse à Carlton, de là, se rendra à Qu'appelle, pour revenir à Saint-Albert par Calgary, après six mois de fatigues et de peines de toutes sortes, dont les souffrances seront adoucies par la pensée d'un grand devoir accompli et du bien fait aux Pères et aux Frères. A Monseigneur appartient de faire lui-même, pour nos Annales, le récit de cette visite pastorale dont le Seigneur a déjà visiblement béni les fatigues courageusement supportées (1).

Quelques jours avant le départ de Monseigneur, je me mettais moi-même en route, accompagné du R. P. Tissier. Ce dernier, épuisé par vingt années d'un rigoureux apostolat dans le district de la rivière la Paix, vicariat d'Athabaskaw Mackenzie, allait se remettre pour de longs mois entre les mains des docteurs de la métropole de l'Ouest. Le 21 avril, nous traversions la Saskatchewan à Edmonton, et, le lendemain, nous arrivions chez les sauvages Cris des Buttes la Paix, où nous nous estimâmes bien heureux de recevoir l'hospitalité dans la cabane du chef. Une effroyable tempête de neige venait de nous surprendre, le froid était intense, et un vent terrible, soufflant des quatre points cardinaux à la fois, nous aveuglait en nous jetant au visage des monceaux de neige.

Ce brave chef sauvage mit cordialement sa cabane à notre disposition. C'est un soi-disant catholique; il fut autrefois régénéré dans les eaux du baptême ; mais, vivant loin du prêtre, n'ayant reçu qu'une instruction religieuse insuffisante, il a oublié bien vite le peu qu'il savait, et il vit aujourd'hui sans honte ni scrupule dans la polygamie, ayant pris les deux sœurs pour femmes. Au-

(1) Cette lettre nous est en effet parvenue, mais nous l'avons cédée aux *Annales de la Propagation de la Foi*, où nous la reprendrons un jour. (*Note de la rédaction.*)

jourd'hui les RR. PP. Scollen et Gabillon fondent une mission au milieu de cette réserve dont mon polygame est le chef. Espérons que bientôt il comprendra ses devoirs de chrétien et qu'il donnera à ses inférieurs l'exemple d'un retour sincère à la pratique de notre sainte religion.

Cependant la tempête diminue d'intensité, peu à peu le calme revient, le soleil se lève brillant et promet un beau jour; nous nous remettons en marche, le R. P. Tissier et moi, sous la conduite de l'excellent Frère Bosne, après avoir offert le saint sacrifice de la messe dans notre misérable abri. Le R. P. Scollen, qui nous a accompagnés jusque-là, reste avec notre aimable prêtre séculier, M. l'abbé Bellevaire, pour donner une mission en règle aux sauvages de la réserve que nous quittons. Tout le jour, nous avançons lentement dans une neige épaisse et fondante. Le lendemain, nous quittons le bois pour prendre la prairie immense qui se déroule devant nous comme un océan sans limites. Deux jours plus tard, nous arrivons sur les hauteurs qui dominent Calgary du côté du Nord. Nous voyons à nos pieds une ville toute nouvelle, qui a surgi comme par enchantement depuis quelques mois seulement. La ligne ferrée traverse la ville et va se perdre dans les gorges des montagnes Rocheuses, dont il nous semble que nous touchons les pics gigantesques. Tout est mouvement dans cette jeune cité, la première fondée dans le diocèse de Saint-Albert et actuellement la plus reculée dans l'extrême Ouest. Bientôt nous sommes à la Mission, où nous recevons le plus fraternel accueil de la part des bons PP. Rémas, Claude et Doucet. Le R. P. Lacombe, supérieur de ce district, est au Canada civilisé, à la recherche d'une colonie de religieuses, pour une grande école industrielle que le gouvernement veut nous confier

chez les sauvages de la tribu des Pieds-Noirs. Le R. P. Rémas partira prochainement pour aller dans les montagnes porter les secours de la religion aux ouvriers catholiques du Pacifique canadien, lesquels réclament instamment la présence du prêtre. Ils sentent, ces catholiques, que le danger les menace de toutes parts. Les accidents sont, en effet, très fréquents : tantôt un éboulement se produit, ensevelissant nombre de victimes; tantôt une explosion de dynamite va porter la terreur et la mort dans un groupe de travailleurs. Les ouvriers se livrent avec plus de confiance, plus d'ardeur à leur pénible et dangereuse tâche, lorsqu'ils savent qu'ils ont tout près d'eux le ministre de Dieu. Pendant que la vapeur emporte le missionnaire vers l'Ouest, la même vapeur nous emporte, le R. P. Tissier et moi, vers les régions de l'Est. Mon cher compagnon est tout étonné de se retrouver encore une fois au milieu de la civilisation : depuis vingt ans, il n'a vu ni chemin de fer, ni ville, ni village; il traverse aujourd'hui, confortablement installé dans un char-dortoir, un pays naguère encore complètement désert, et qu'il fallait parcourir à petites journées sur des charrettes lentement traînées par des bœufs. En trois jours, nous franchissons une distance que nous mettions jadis trois longs mois à parcourir avec une lenteur désespérante. Nous traversons le pays des Pieds-Noirs; nous passons devant de longues buttes de sable réputées par ces sauvages le paradis de leurs guerriers et de leurs chasseurs. C'est là que ces farouches Indiens vont après leur mort se livrer au plaisir de la chasse au bison. Inutile de dire qu'en passant à toute vapeur au milieu de ce triste paradis, nous ne vîmes ni buffles ni chasseurs d'outre-tombe. Nous traversons l'Alberta, nous quittons le diocèse de Saint-Albert pour pénétrer dans l'Assiniboia, saluant en passant Régina, nouvelle capitale du territoire de

l'Ouest, puis nous entrons dans la jeune et florissante province de Manitoba. Enfin, après trois jours et deux nuits d'une course effrénée, la locomotive fait halte, nous nous arrêtons à Winnipeg, et, traversant tout de suite la rivière Rouge, nous sommes en un clin d'œil au palais archiépiscopal, où Mgr Taché nous reçoit comme le plus affectueux des pères reçoit des enfants qu'il n'a pas vus depuis longtemps.

Le R. P. Tissier va trouver sous ce toit hospitalier tous les soins que son état réclame ; le docteur Fafard se charge de le guérir et de le remettre en état de rendre encore des services signalés aux missions du Nord-Ouest. Maintenant, muni des longues listes de demandes pour toutes les missions du diocèse de Saint-Albert, je vais pendant près de trois semaines parcourir Winnipeg en tous sens, afin de procurer aux districts de Saint-Albert, du Fort Pitt, de Carlton, aux missions de Battleford, de l'île à la Crosse, du Cumberland, etc., les articles indispensables pour l'année prochaine. Je dois acheter tout ce qui est nécessaire pour le vêtement des Pères, des Frères, des Sœurs, de nos nombreux orphelins et orphelines ; les provisions de bouche pour deux cents personnes environ et pour une année entière ; les outils et les matériaux nécessaires à nos Frères charpentiers, forgerons, cordonniers, tailleurs ; les instruments indispensables pour nos fermes modèles ou écoles industrielles : machines à battre, machines à faucher, moissonneuses, charrues diverses, car tout cela est de première nécessité, et nous avons absolument besoin de tout ce matériel pour faire marcher nos missions, les soutenir, les développer, en créer de nouvelles. Il me faut encore procurer ce dont nous avons besoin pour notre moulin à farine, à planches et à bardeaux, ainsi que tous les objets nécessaires pour la construction des églises, des résidences, des maisons d'école, objets

que nous ne pourrions nous procurer sur place qu'à des prix exorbitants.

Chaque matin, après avoir dit la messe et pris mon déjeuner à l'archevêché, je pars pour Winnipeg, choisissant moi-même dans les immenses magasins et ateliers de cette métropole de l'Ouest, et faisant mes achats en courant. A l'heure de la récitation des petites heures, de l'examen particulier et du dîner, me voilà rentré, tantôt à l'église Sainte-Marie, chez les excellents PP. Lavoie et Ouellette, et tantôt chez le bon Père Lebret, à l'église de l'Immaculée-Conception, à l'autre extrémité de la ville. J'ai le bonheur de passer la récréation du soir avec le Révérendissime vicaire et archevêque, Mgr Taché, et les chers PP. Tissot, Maisonneuve et Mac Carthy, de l'archevêché; puis il faut reprendre le lendemain les courses de la veille. En peu de temps toute l'allocation de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance est engagée, et, malgré cela, il faut renoncer à acheter bien des articles de première utilité, et rayer des listes qui m'ont été envoyées une foule de demandes. Les Pères prendront patience jusqu'à une autre année; en attendant, nous nous reposerons sur la bonne Providence pour nous envoyer de nouvelles ressources et faire face à toutes les dépenses. J'expédie alors par les steamboats ou par la voie ferrée les colis à l'adresse de chaque poste, et je lance des lettres ou des télégrammes annonçant à chaque chef de mission l'envoi qui lui est destiné, l'époque de l'arrivée, ayant soin d'indiquer le magasin de dépôt le plus voisin où il faudra réclamer les caisses. La distance de ce magasin varie de 10 à 300 kilomètres. A Saint-Albert, par exemple, le R. P. Lestanc reçoit un télégramme l'invitant à organiser une caravane de charrettes et de wagons, pour aller à Calgary, c'est-à-dire à 250 kilomètres, recevoir à la station du chemin de fer

les 25000 livres de fret en destination pour son district.

Des renforts importants sont arrivés à Winnipeg pour le personnel de nos missions. Le R. P. Lacombe revient de Montréal avec un Père, un Frère scolastique, un Frère convers et un postulant convers, et une caravane de Sœurs de charité pour les écoles industrielles sauvages que le gouvernement nous confie. De son côté, voici le R. P. Lecorre, du vicariat du Mackenzie, arrivant de France avec une nouvelle colonie des Fidèles Compagnes de Jésus pour le diocèse de Saint-Albert, et des sujets nombreux pour le vicariat de Mgr Faraud. Mgr Taché, à Saint-Boniface, le R. P. Lavoie, à Sainte-Marie de Winnipeg, le R. P. Lebret, à l'église de l'Immaculée-Conception, offrent avec un empressement égal une hospitalité toute fraternelle aux nouveaux missionnaires. Bientôt les caravanes s'organisent, et cette armée pacifique qui vient de débarquer à la rivière Rouge se divise en trois corps, sous la conduite des aînés. Le R. P. Lacombe, avec la sainte phalange destinée à l'extrême Ouest, prend place dans un char-dortoir du Pacifique canadien et arrivera sain et sauf au pied des montagnes Rocheuses. Le R. P. Lecorre, avec ses nombreuses recrues de la Bretagne, va laisser la ligne ferrée à Qu'appelle pour traverser 700 milles de prairie avant d'arriver au lac Labiche, où son voyage ne fera pour ainsi dire que commencer; des centaines de milles lui resteront encore à franchir pour arriver de ce point à l'extrémité de son cher Mackenzie. Le jour suivant, je pars pour la Saskatchewan avec une colonie de Sœurs grises destinées à l'île à la Crosse et une de Sœurs Fidèles Compagnes de Jésus, pour Grandin et pour Prince-Albert. Qu'appelle est pour nous aussi le terminus du chemin de fer. Nous passons deux jours à la mission Saint-Florent, chez le bon P. Hugonnard avec les PP. Saint-Germain et Magnan.

Le R. P. Lecorre, qui nous précède d'une journée, arrêté au campement par une forte tempête, revient près de nous et du R. P. Hugonnard. Le lendemain, il va rejoindre la sainte caravane dont il est le guide et le gardien; peu après, je me mets à sa suite avec la colonie apostolique que je conduis. De temps en temps, j'aperçois à l'horizon la brigade du R. P. Lecorre, mais ce n'est que deux jours après, le dimanche soir, au coucher du soleil, que nous opérons notre jonction.

Le R. P. Lecorre a choisi pour campement un magnifique coteau entouré de tous côtés de trembles et de saules. Ses nombreuses charrettes sont rangées en ordre, et six ou sept tentes sont dressées dans la prairie, pour l'abri et le repos de la nuit. Les feux sont allumés et les dévouées Bretonnes, jetées pour la première fois dans l'immensité du désert, font leur apprentissage apostolique, tout en s'occupant de l'office de Marthe. Les canards et les perdrix, fruit de la chasse à outrance que leur font les Bretons, vont s'entasser dans les chaudrons; les œufs dénichés pendant la marche, dans le cours de la journée qui vient de s'écouler, fournissent un nouveau plat aux voyageurs fatigués et affamés. Je fais dresser nos tentes et préparer notre campement à quelques centaines de mètres des missionnaires du Mackenzie; nous aussi, nous préparons le repas du soir, puis, en bons frères et compagnons de voyage, nous nous invitons mutuellement à ces agapes improvisées. Ce sont des réunions de famille, mais il faut nous séparer de nouveau deux jours plus tard, pour prendre des directions différentes. Après le souper, nous nous réunissons tous pour la prière du soir à l'entrée de la tente du R. P. Lecorre. Nous sommes là trente-trois missionnaires réunis pour cet exercice religieux qui va couronner saintement le saint jour du dimanche. Prêtres religieux Oblats de

Marie-Immaculée, Frères convers, jeunes postulants à la vie apostolique, Sœurs de charité dites *Sœurs grises* de Montréal, religieuses de la congrégation des Fidèles Compagnes de Jésus, filles dévouées tertiaires de Saint-François, métis chrétiens et catholiques fervents, guides de la double caravane, font monter vers le ciel leurs vœux et leurs prières. Le chapelet est récité pour la conversion des âmes à la conquête desquelles nous marchons, nous demandons les uns pour les autres courage et persévérance dans la belle vocation à laquelle nous avons été si miséricordieusement appelés, puis nous entonnons le *Magnificat* en reconnaissance des grâces reçues. Au *Magnificat* succèdent un cantique en langue bretonne, puis encore un cantique à Marie : *Notre-Dame de l'Espérance... catholiques et Bretons toujours.* Le désert où nous nous trouvons s'éveille à ces accents jusque-là inconnus pour lui. La prière finie, chacun se retire dans sa tente pour prendre quelques heures d'un repos bien gagné. Le lendemain matin, dès quatre heures et demie, deux tentes sont converties en chapelles; les autels portatifs sont dressés. Le R. P. Lecorre et moi offrons le Saint Sacrifice, et deux autres messes sont dites pendant notre action de grâces. Nous prenons à la hâte la réfection du matin, puis, en marche pour la Saskatchewan et le Mackenzie. Le R. P. Lecorre est à la tête de la colonne; suivent une trentaine de véhicules chargés des effets nécessaires aux missions; je ferme la marche avec un gros wagon traîné par deux maigres coursiers. Bientôt on signale dans le lointain un voyageur se dirigeant vers l'est; il arrive à la tête de la brigade, regarde en passant les voyageurs, salue amicalement lorsqu'il distingue une soutane, enfin il arrive à l'arrière-garde assez étonné d'avoir été pris par tous pour un étranger parfaitement inconnu. Mais nos regards se rencontrent et

je reconnais bel et bien le gouverneur de nos territoires du Nord-Ouest. Vite je descends de voiture et vais lui présenter mes hommages. Nous échangeons à la hâte les nouvelles du jour ; il me félicite de la nombreuse caravane apostolique que j'accompagne et m'annonce que Mgr Grandin est arrivé de Saint-Albert à Carlton, où il a hâte de me rencontrer. Son Honneur m'annonce sa visite à Saint-Albert pour la fin de l'été, et, après ce court entretien, nous continuons chacun de notre côté notre voyage.

Voici une des jeunes recrues du R. P. Lecorre qui m'aborde. Il est triomphant de la chasse qu'il a faite, mais désolé, désappointé des conséquences. Il a tué une jolie petite bête, couleur d'un noir d'ébène avec barres blanches sur le dos; mais le pauvre chasseur est empoisonné, il ne peut supporter l'odeur qui l'accompagne partout et qu'il répand autour de lui. Que lui est-il donc arrivé? Il a blessé un putois qu'il a voulu nous apporter vivant en le chargeant sur ses épaules. Le pauvre animal s'est vengé de sa blessure, et le chasseur devra passer par l'eau et par le feu pour se débarrasser de l'infection dont il est la première victime.

Les deux caravanes se séparent bientôt sans espoir de se rencontrer. Je continue la marche vers Carlton et le Prince-Albert; le R. P. Lecorre veut aller par une ligne plus directe atteindre Battleford, le Fort Pitt et le lac Labiche. Nous sommes arrêtés souvent, soit par le mauvais temps, soit par la fatigue excessive de quelques voyageurs, soit encore par la perte de nos chevaux. Deux de ces animaux nous échappent pendant la nuit, et nous perdons deux jours à leur recherche dans le bois et dans la prairie. Peines inutiles : les déserteurs ont repris à la course le chemin de Qu'appelle. Il faut abandonner une charrette et continuer plus lentement notre route. Enfin, après douze jours

de pérégrinations, nous atteignons les bords de la branche sud de la Saskatchewan. Nous arrivons à la Mission Saint-Antoine, chez le R. P. Moulin. Mais quel n'est pas notre étonnement de voir là, dressées autour de l'église, nombre de tentes de voyages et tout un monde de missionnaires ! C'est bien la brigade du R. P. Lecorre, qui, n'ayant pas pu suivre son itinéraire, nous a devancés pendant que nous courions après nos chevaux et est arrivée avant nous à la traverse de la Saskatchewan. Nous sommes tous, pendant vingt-quatre heures, les hôtes joyeux du R. P. Moulin, lequel met tout son avoir à notre disposition pour nous faire oublier nos fatigues. Saint-Antoine est une nouvelle fondation dans le diocèse de Saint-Albert. Il y a là déjà une population nombreuse et entièrement catholique, une bonne église en voie de construction et presque finie, ainsi qu'une maison convenable pour le missionnaire. Le R. P. Moulin s'est en même temps constitué maître d'école et se dévoue tout entier au bien de cette nouvelle mission. Je passais à cette place pour la première fois en 1867. C'était alors un vrai désert, et je me rappelle avoir fait là la rencontre d'un ours noir énorme. Je ne me doutais guère alors que dix-sept ans plus tard nous aurions à cet endroit une belle et florissante mission.

Le lendemain de cette halte, j'étais à Grandin, chez le R. P. Fourmond, toujours si zélé, si dévoué pour les œuvres du diocèse et de la Congrégation. Cette Mission s'est enrichie depuis l'année dernière d'un établissement des Fidèles Compagnes de Jésus. Malheureusement, la population, entièrement métisse, ne comprend point le bienfait de cette fondation. Les Fidèles Compagnes sont dans l'impossibilité d'implanter leur œuvre; l'école, malgré leur dévouement à toute épreuve, ne fait que végéter à raison de l'apathie des néophytes, qui ne comprennent point encore le prix de l'éducation. Cette communauté

sera avant peu transférée sur un point qui donne plus d'espérances; elle est destinée à aller exercer son dévouement soit à Battleford, soit à Calgary.

Le vendredi de la fête du Sacré-Cœur, nous avons office et procession solennelle du très saint Sacrement à la mission de Stobart, dont nous célébrons la fête patronale. Le R. P. Touze, chargé de cette résidence, a tout préparé avec magnificence. Un joli reposoir est dressé à 500 mètres de la Mission, dans une touffe de bois, au milieu de la prairie ; l'église est très bien décorée et la population accourt en foule pour rendre ses devoirs d'amour et de reconnaissance au Cœur de Jésus dans l'adorable Eucharistie. Je profitai de la circonstance pour adresser du reposoir même quelques paroles d'édification à ces bons chrétiens, leur recommandant instamment la dévotion à Jésus, dans son Sacrement, la visite de nos églises et la communion fréquente. Après la cérémonie, je laissai l'excellent P. Touze, avec promesse de revenir le voir. J'avais hâte d'arriver à Prince-Albert, où Mgr Grandin, à mon départ de Saint-Albert, au mois d'avril précédent, m'avait donné rendez-vous. Malheureusement, j'arrivai trop tard pour rencontrer Sa Grandeur : obligé de profiter du passage du *steamboat*, Monseigneur n'avait pu m'attendre ; il était parti depuis quelques jours pour les Missions de Cumberland, du lac Pélican, du lac Caribou et de l'île à la Crosse, sans même avoir eu le temps de visiter les Missions du district de Carlton qu'il venait de quitter à l'improviste. Sa Grandeur me laissait ordre de faire cette visite en son nom, et de me rendre, si possible, jusqu'à Battleford. Je passai donc une quinzaine de jours dans les diverses Missions de ce district, où tous nos Pères font un bien réel en se dévouant à la gloire du bon Dieu et au salut des âmes. J'eus le bonheur de passer la plus grande partie de ce temps en compagnie du R. P. André,

supérieur du district, et aujourd'hui le délégué de notre vicariat au prochain chapitre de la Congrégation. Il réside habituellement à Prince-Albert, où il a su se gagner l'affection de tous. Protestants et catholiques, Anglais, Canadiens, métis, tous aiment leur joyeux Père André. Prince-Albert a été longtemps le boulevard du protestantisme dans le Nord-Ouest; c'est le siège de l'évêque anglican, c'est là que se trouve l'Université protestante, etc. Les Fidèles Compagnes de Jésus ont été établies à Prince-Albert au mois de juillet 1883. En moins d'un an, elles ont pris là un pied solide; elles ont un bel établissement, et leur fondation a un vrai succès. L'école qu'elles dirigent avec tant de zèle et de sagesse défie toute comparaison. Ces excellentes religieuses rendent des services signalés dans le diocèse de Saint-Albert. Elles seront au diocèse, pour l'enseignement surtout, ce que nos bonnes Sœurs de charité de Montréal sont pour les orphelinats et les hôpitaux. Le dévouement des unes et des autres est digne de tout éloge. L'excellent Frère Némoz a coopéré largement par son travail intelligent et de tous les instants à l'établissement de cette Mission de Prince-Albert. Il retourne maintenant à l'île à la Crosse, où, pendant de longues années déjà, il a beaucoup et saintement travaillé; je confie à sa garde et à sa protection les deux Sœurs de charité que j'ai amenées de Winnipeg, destinées l'une et l'autre à cette belle Mission crise et montagnaise de l'île à la Crosse. Bientôt arrive le vapeur de Winnipeg, remontant la Saskatchewan jusqu'à Edmonton. Les chaleurs de juillet ont préparé des torrents dans les montagnes Rocheuses, dont les glaciers se liquéfient sous l'ardeur du soleil. La Saskatchewan se gonfle à vue d'œil, nous aurons navigation facile. Je prends place à bord du steamboat, et, en route pour Battleford, où je surprends agréablement le R. P. Bigonesse, à

la troisième journée depuis mon départ de Prince-Albert. Pendant que le vapeur continue sa course jusqu'à Edmonton, je deviens l'hôte de ce bon Père. Il me fait voir les améliorations opérées dans sa Mission. Une nouvelle église a été construite, une résidence convenable s'élève; Battleford va prendre rang parmi les jeunes cités du diocèse de Saint-Albert; les rues, les avenues sont régulièrement tracées, et la place prend la forme d'une ville. Je n'en reviens pas d'étonnement, lorsque, le dimanche suivant, je vois l'église bien remplie et une population complètement nouvelle composée en grande partie de blancs catholiques récemment immigrés dans cette partie du Nord-Ouest. Battleford va devenir une place importante et le centre d'une belle Mission. La population catholique et protestante fait des instances pour avoir un établissement de Sœurs avec haute école pour les demoiselles. Elle promet de bâtir le couvent à ses frais et garantit que les élèves des Fidèles Compagnes seront nombreuses et qu'elles suffiront, par les pensions qu'elles payeront à l'entretien de la communauté. A 25 milles de Battleford, se forme un autre centre sous le nom de *Brassilor*. Les habitants, la plupart métis émigrés de la rivière Rouge, demandent un prêtre à grands cris. Ils promettent de subvenir à tout. Le R. P. Cochin veut se dévouer corps et âme à cette Mission nouvelle. On lui a bâti, paraît-il, une belle maison où rien ne lui manquera. Je pars avec ce cher Père pour visiter cette nouvelle place, mais mon désappointement est grand quand je vois la baraque qu'on a construite. C'est un misérable réduit ouvert à tous les vents, avec une toiture en terre qui laisse passer la pluie. Pour plancher la terre nue, pour plafond rien du tout. En attendant que la population s'entende mieux et se montre plus généreuse, le R. P. Cochin s'occupera, comme par le passé, de soigner spécia-

lement les sauvages disséminés sur cinq ou six réserves autour de Battleford ; de temps en temps il viendra visiter les métis de Brassilor, et le temps qui ne sera point employé dans ses courses apostoliques, il le passera à Battleford, en compagnie du R. P. Bigonesse. Ils vivront ainsi tous les deux de la vie de communauté dans l'accomplissement fidèle de tous les exercices de la Règle.

Voici le steamboat qui revient d'Edmonton. Il m'apporte de longues lettres de Saint-Albert, où je ne rentrerai pas de si tôt. De nouveau, je prends place à bord pour retourner à Prince-Albert, de là à Grandin, au lac Canard, à Saint-Antoine et à Qu'appelle. Je rentre dans l'archidiocèse de Saint-Boniface, et je trouve un grand changement à la Mission de Qu'appelle. Le R. P. Bigonesse est devenu principal de l'école industrielle ; le R. P. Lebret, que j'avais laissé chargé de la paroisse des Irlandais à l'Immaculée Conception de Winnipeg, est maintenant supérieur du district de Qu'appelle, que l'affection et la confiance de M^gr^ Taché viennent de lui confier. Je retourne encore à Saint-Boniface, puis, finissant au plus vite le règlement de mes comptes pour le diocèse de Saint-Albert, à Winnipeg, je prends congé du Révérendissime Vicaire de la rivière Rouge, M^gr^ l'Archevêque de Saint-Boniface, que nous ne saurions assez aimer, assez vénérer. Je salue affectueusement les excellents Pères de l'archevêché, les ecclésiastiques du collège ; à tous je dis un affectueux au revoir jusqu'à l'année prochaine, puis je me mets définitivement en route pour Saint-Albert. J'emmène avec moi deux Sœurs de charité qui doivent remplacer celles que nous allons prendre pour l'école industrielle du R. P. Lacombe chez les Pieds-Noirs. Trois jours plus tard, je suis à Calgary, où je suis heureusement surpris de voir les chers Pères de cette mission un peu plus convenablement logés

qu'auparavant. Leur ancienne bicoque a été abandonnée; une maison, dont l'étage supérieur sert provisoirement d'église, a été construite à quelques centaines de mètres seulement de la station du chemin de fer et dans les limites de la ville de Calgary. Le terrain de la Mission est divisé en lots de ville, et cette Mission, sous le vocable de Notre-Dame de la Paix, devient le centre d'un beau district, aujourd'hui plein d'espérance et d'avenir. Bientôt une nouvelle caravane est organisée, et en six jours nous franchissons sans difficulté, mais non pourtant sans fatigue, la distance qui nous sépare encore de Saint-Albert, où nous arrivons dans la première semaine du mois d'août. Peu après arrive aussi notre Père bien-aimé, Mgr Grandin, revenant de sa longue et pénible tournée pastorale; sa visite a duré cinq mois. Sa Grandeur est bien fatiguée et a besoin de repos. Elle le prendra, ce repos, en nous prêchant la retraite annuelle, qui se terminera par de longues séances du conseil vicarial et par la nomination de notre délégué au Chapitre général.

Tout dernièrement, nous avons eu la visite que notre honorable gouverneur m'avait promise sur le chemin de Carlton au printemps dernier. Qu'il me suffise de dire que Son Honneur a été enchantée de cette visite. Quelques jours après, j'assistai, à Edmonton, en compagnie du R. P. Grandin, à un grand dîner offert par la ville au gouverneur. Dans sa réponse à l'adresse qui lui fut présentée par cette cité protestante, le représentant d'un gouvernement protestant, et protestant lui-même, s'exprima en ces termes : « Je viens de visiter Saint-Albert, j'ai vu là un vénérable vieillard qui, aidé de ses prêtres et de ses Frères dévoués, aidé aussi par de nobles Sœurs de charité, fait une œuvre qui ne saurait être surpassée. » (Applaudissements par toute l'assemblée, le R. P. Grandin et moi demeurant modestement silencieux.) Et ceci

n'était point, j'en suis bien certain, un compliment banal de la part de Son Honneur ; le gouverneur parlait avec conviction et exprimait un sentiment sincère. Cette Mission de Saint-Albert, en effet, fait l'étonnement de tous les étrangers qui nous visitent ; c'est pour eux une joie inattendue de voir à cette extrémité de l'Alberta une colonie déjà si florissante dotée de toutes les institutions religieuses désirables. Le R. P. Lestanc se dévoue tout entier à l'œuvre qui lui est confiée et s'efforce de la faire prospérer tous les jours davantage. Pour moi, je vais repartir dans quelques jours pour visiter encore au nom de Monseigneur notre Révérendissime Vicaire, les Missions du district du Fort Pitt et de Battleford, et je prêcherai la retraite annuelle aux bons et dévoués fils de la Famille qui, dans ces districts, se dépensent et s'usent généreusement dans la prédication de l'Évangile. Je serai de retour à la fin de février. Adieu, Révérend et bien Cher Père, priez pour moi et croyez-moi toujours votre dévoué et respectueusement affectionné Frère en N. S. et M. J.

H. Leduc, o. m. i.

ÉCOLE INDUSTRIELLE POUR LES PIEDS-NOIRS.

LETTRE DU R. P. DOUCET.

High River (rivière au Grand-Bois),
le 24 octobre 1884.

Mon Révérend et bien cher Père de l'Hermite,

Au mois de janvier dernier, je vous écrivais de Black-Foot-Crossing, réserve des Pieds-Noirs proprement dits, où je suis de résidence depuis l'automne dernier.

Je vous parlais du peu de bien que nous avons fait jusqu'à ce jour parmi ces tribus, malgré tous nos efforts, et j'ai dû vous dire un mot des raisons de ce peu de succès.

On pourrait, à première vue, s'étonner de voir ces sauvages Pieds-Noirs rester si longtemps sourds à l'appel de la grâce et se montrer plus difficiles à convertir que la plupart des autres tribus du Nord-Ouest, évangélisées avec plus de succès par nos Pères. Depuis plusieurs années nous résidons presque constamment sur leurs réserves, mais ils ne sont pas pour cela mieux disposés ni plus portés à embrasser la vérité, sauf quelques rares exceptions. Il est vrai que Dieu a ses desseins et qu'il distribue quand et comme il le veut ses grâces. Toutefois, l'étonnement diminue beaucoup quand on considère les choses attentivement, quand on connaît le caractère, les superstitions, l'organisation à la fois religieuse, sociale et guerrière de ces peuplades, et surtout les vices profondément enracinés parmi elles. Ajoutez à cela les circonstances particulières au milieu desquelles vivent habituellement ces sauvages, les changements et les vicissitudes par où ils passent en ce moment. La disparition soudaine et complète de leurs buffles les laisse sans moyens d'existence et réduits aux rations précaires du gouvernement ; ils passent, violemment et sans transition, d'un genre de vie à un autre auquel ils n'étaient pas préparés, d'une abondance relative à un état de grande pauvreté. Ils voient les blancs se rapprocher de plus en plus et disposer à leur gré d'un territoire qu'ils avaient regardé jusqu'à ce jour comme leur apanage inviolable. Ce voisinage n'est pas fait pour aider à leur régénération morale, car les premiers qui arrivent dans une contrée nouvelle ne sont pas généralement la fleur de leur propre pays. Tout cela bouleverse les idées reçues jusqu'ici parmi nos pauvres gens. D'ailleurs, notre petit nombre, notre connaissance encore imparfaite de la langue, notre manque de ressources pécuniaires, nous forcent à restreindre de beaucoup nos efforts. En ce moment, le P. Legal est le seul missionnaire

pour les deux Réserves des Gens du Sang et des Piéganes; je suis seul aussi pour la Réserve des Pieds-Noirs de Black-Foot-Crossing. Cependant les ministres protestants cherchent à étendre de plus en plus leur influence parmi ces sauvages. Ils ont de leur côté, non la vérité, mais une foule d'avantages et de ressources matérielles. Ils bâtissent de belles et confortables maisons, établissent des maîtres d'école, attirent les sauvages par des présents et accaparent ainsi les enfants, dont la plupart ont été baptisés par nous. Ces sauvages, si matériels et si grossiers, suivent leurs enfants pour recevoir, sinon la doctrine des protestants, du moins leurs présents. Cela les rend à peu près indifférents en matière de religion et ne les dispose guère à écouter un missionnaire qui n'a que le ciel à leur promettre. Placés ainsi entre le catholicisme, d'un côté, et le protestantisme, de l'autre, beaucoup ne savent que croire. Ils ont aussi moins de respect pour le prêtre qu'ils n'en avaient autrefois. Dans les premiers temps, ils le considéraient comme un homme doué d'un pouvoir surhumain et assez puissant pour les préserver des maladies, de tout fâcheux accident et prolonger leur vie temporelle, ce qui est le seul objet de leurs désirs. Plus accoutumés à rencontrer le prêtre qu'auparavant, ils voient maintenant en lui un simple mortel, en qui ne réside pas le pouvoir des miracles, censeur sévère qui les presse de corriger leurs mœurs et leur annonce une autre vie, pour laquelle ils n'ont aucun attrait.

Ayant si peu d'espérance du côté des adultes, nous avons dû nécessairement nous tourner vers les enfants pour les instruire; mais jusqu'ici nous n'avons pas pu réussir, à cause de nos faibles ressources. Nous n'avons pas encore pu les réunir régulièrement ni en aussi grand nombre que nous le désirions. Tandis que les ministres protestants ont de splendides maisons, des écoles floris-

santes, nous n'avons, nous, que de petites bâtisses insignifiantes. Il faudrait, pour réussir, que notre personnel et nos ressources fussent augmentés. Il nous faudrait surtout des maîtres d'école sous notre direction. Seul, le missionnaire ne peut tenir une école tant soit peu suivie. Sur la Réserve, il y a un bon nombre de camps ou villages, éloignés les uns des autres, qu'il doit visiter de temps en temps; il lui faut voir les chefs et entretenir avec eux de bonnes relations, chose fort importante; il doit visiter les malades et préparer ceux qui sont en danger; baptiser les enfants nouveau-nés, si les parents y consentent, et soigner d'une manière particulière les adultes en qui il reconnaît de bonnes dispositions. Comment, avec cela, instruire des enfants qu'on ne peut que difficilement réunir?

Nous désirons beaucoup pouvoir établir dans chaque Réserve une ou plusieurs écoles et y placer des instituteurs, des Frères, surtout, si nous pouvions en avoir. De cette manière, nous pourrions instruire un grand nombre d'enfants et vaquer aussi à d'autres occupations urgentes. Si notre pauvreté n'y mettait obstacle, un de nos désirs serait d'avoir des maisons plus spacieuses et plus convenables que ces bicoques étroites et exposées à l'inclémence des saisons. Nos pauvres sauvages, habitués à ne juger que par les dehors, seraient par là plus portés à nous visiter et à réclamer notre ministère.

Black-Foot-Crossing, où est établie la Réserve des Pieds-Noirs, est composé de plusieurs camps ou villages, échelonnés sur une douzaine de milles; celui où je réside est le principal et est connu sous le nom de village de *Crow-Foot* ou de *Sapo-Maxika*. Ce Sapo-Maxika est un chef reconnu par tous les Pieds-Noirs comme le principal chef; il est très bien disposé à l'égard des missionnaires, mais entêté autant que jamais dans tous les usages et

superstitions de sa nation. Sa conversion déterminerait celle d'un grand nombre de sauvages. Nous l'espérons, sans que les apparences nous y autorisent, toutefois, pour le moment. A l'extrémité de la Réserve, à une douzaine de milles en aval de la rivière des Arcs, se trouve le village de Natous-Ap-ou, *le Vieux Soleil.*

Ce chef est beaucoup moins influent que Sapo-Maxika; mais il jouit d'une certaine autorité auprès d'un grand nombre de Pieds-Noirs. C'est un bon vieux qui aime le missionnaire, quoiqu'il ne soit pas encore disposé à embrasser la religion, qu'il ne connaît, du reste, que bien imparfaitement. Dans ce village, un ministre anglican est établi depuis plus d'un an. Il y a bâti une belle résidence et une bonne maison d'école, où il instruit un assez grand nombre d'enfants, grâce à l'influence que lui donnent ses nombreux présents. Nous n'y avons, nous, qu'une pauvre petite maison, non encore complètement finie; j'espère pouvoir la rendre habitable avant les froids, afin d'y résider de temps en temps et d'aller voir ceux des sauvages qui sont nos amis. Outre ces deux camps, où résident les deux principaux chefs, il y en a aussi plusieurs intermédiaires, dont les chefs sont bien disposés pour nous et que je dois visiter de temps en temps. Ma pauvre bâtisse, dans le village de Sapo-Maxika, a été considérablement endommagée par les pluies torrentielles de cet été; la moindre averse la pénétrait et l'inondait de tous les côtés, de sorte que, durant tout ce temps, j'ai été dans l'impossibilité de réunir les enfants. D'ailleurs, il eût été difficile de le tenter, attendu que les sauvages de mon village ont l'habitude de vivre en loges toute la belle saison, jusqu'aux premières neiges, époque à laquelle ils lèvent le camp tout à coup pour s'en aller parfois à une assez grande distance de la Mission. L'hiver dernier, j'ai pu réunir plusieurs enfants; je leur enseignais l'A, B, C, D,

mais surtout le catéchisme, les prières et le chant des cantiques. Malheureusement, on ne peut pas le faire assidûment, et ils ne viennent plus quand ils commencent à savoir les premiers éléments. N'ayant pas eu les moyens d'arranger toute ma maison, qui est assez vaste, je me contenterai, pour cet hiver, d'habiter un appartement d'environ seize pieds carrés seulement ; ce sera plus facile à chauffer, et c'est là que je resterai tout le temps que je n'emploierai pas à visiter les autres villages, chose d'ailleurs difficile à faire dans la mauvaise saison.

Ces quelques détails suffiront pour vous donner une idée des difficultés que nous rencontrons dans nos missions des Pieds-Noirs et des raisons de notre peu de succès. Je vous écris aujourd'hui de l'École industrielle établie ici par le gouvernement canadien pour l'instruction des enfants Pieds-Noirs. Cet établissement est à peine achevé ; le R. P. Lacombe, qui en a la direction, est occupé en ce moment à visiter les différentes Réserves, en compagnie de l'agent des sauvages, pour choisir les enfants destinés à l'école. Nous attendons le R. P. Lacombe vers la Toussaint, peut-être avant, de retour de son voyage dans les différentes Réserves Pieds-Noirs, qui comprennent, comme vous le savez, non seulement les Pieds-Noirs de la rivière des Arcs, mais les Gens du Sang, les Piéganes du Nord et les Sarcis. Je pense que je ne tarderai pas beaucoup alors à repartir pour la Réserve des Pieds-Noirs, afin d'avoir le temps de me préparer comme il faut pour l'hiver.

Agréez, etc.

L. Doucet, o. m. i.

LETTRE DU R. P. COCHIN AU R. P. BOISRAMÉ.

Sainte-Angèle, le 2 juillet 1884.

Mon Révérend et bien cher Père,

Le mardi 17 juin, je me rendis de Battleford à ma Mission de Sainte-Angèle, pour voir mes malades, faire le catéchisme aux enfants et séjourner un peu chez mes sauvages. Je ne trouvai là qu'une seule famille ; tous les autres sauvages étaient partis pour les bandes de Lucky-Man, Little-Pine et Big-Bear, réunies en un camp considérable, sis à 4 milles plus haut, sur la rive sud de la rivière Bataille. Ce concours avait pour objet la célébration du fameux Nipakwesimowin, fête religieuse des Cris infidèles.

Je me rendis tout de suite à ce camp. Il y avait là plus de deux cents loges. Au milieu, une centaine d'individus, hommes et femmes, étaient occupés à élever une sorte de temple pour le Nipakwesimowin. J'allai aussitôt à la maison de M. Craig, fermier du gouvernement ; j'y rencontrai un groupe de sauvages parlant haut et paraissant très excités. Je m'avançai pour saluer le fermier. Il avait les deux coudes tout enflés et ensanglantés. Je lui en demandai la cause. L'auteur même de la blessure, qui se trouvait là, sans donner au fermier le temps de répondre, me cria aussitôt : « C'est moi qui l'ai blessé avec le manche de cette hache, et je n'ai qu'un regret, c'est de ne l'avoir pas tué. » Le pauvre fermier aurait certainement été assommé, s'il n'avait pas paré le coup avec ses coudes. Je blâmai sévèrement l'agresseur de sa violence, et la plupart des assistants joignirent leurs reproches aux miens. Mais il y avait dans la bande de mauvais garnements, des écervelés, qui encourageaient le malfaiteur à recommencer. En même temps que moi, cinq ou six hommes de la police canadienne arrivèrent. N'ayant pas d'ordres

précis pour saisir le coupable, ils se contentèrent de tenir compagnie au fermier pour le protéger ; puis, craignant pour leur sûreté, à cause de l'excitation des sauvages, ils envoyèrent un d'entre eux à Battleford chercher du renfort. Dans l'après-midi, je fis le tour du camp, pour voir s'il y avait là de mes chrétiens. J'en trouvai quelques-uns appartenant aux autres camps voisins de Moosoowin, Tunder-Child et Nipahes, et, estimant qu'il y avait pour eux du danger à rester seuls au milieu de tant d'infidèles surexcités, je leur conseillai de s'en retourner. Ils partirent, à la tombée de la nuit, au nombre de cinq loges.

Comme je me disposais à m'en retourner, je rencontrai le chef lui-même ; il était tatoué et barbouillé des pieds à la tête, et avait pour tout vêtement un gilet et un brayet. Une tête de castor, surmontée de trois grandes plumes d'outarde, lui servait de bonnet ; son bras droit était armé d'un formidable casse-tête garni de clous, au bout duquel trois grands couteaux étaient fixés, en manière de hache. Sa longue chevelure noire flottait au gré du vent. Aussitôt qu'il m'aperçut, il vint à moi et me prit la main : « Maintenant, dit-il, je suis maigre ; je n'ai rien à manger ; tous mes gens et moi, nous allons mourir de maigreur. Vite ! fais-moi un billet pour prendre chez les soldats un peu de farine et du lard. Tu aides les soldats ; ils t'aiment, ils t'écoutent. Il y a cinq ans que je n'ai pas dansé, je veux danser à mon tour. » Je lui répondis que s'il était malheureux c'était sa faute ; qu'il n'y avait pas de sauvages qui eussent entendu plus que lui parler de notre sainte religion, et que, tant qu'il n'écouterait pas la voix du bon Dieu, il resterait malheureux. « Quant au billet que tu me demandes, lui dis-je, tu sais bien que je ne puis pas le faire ; tu sais aussi que tous les autres Pères, comme moi, ne te veulent que du bien. Tout ce que je puis t'offrir et te conseiller, c'est de sauver ton âme en

embrassant et pratiquant notre sainte religion, et de ne pas te perdre, toi et les tiens, en te livrant avec eux à la superstition et en faisant la guerre à tes bienfaiteurs. »

A ces mots, Panudinaker me tourna le dos et s'en alla en murmurant : « Tu nous abandonnes, et les Pères m'abandonnent. » Cette dernière phrase me perça le cœur, et ce ne fut pas sans verser des larmes que je m'éloignai de ce camp de malheur.

Mais ce n'était pas tout.

Le soir, la danse, c'est-à-dire le *nipakwesimowin*, devait commencer. Désireux de savoir si quelques-uns de mes chrétiens y participeraient, vers onze heures je me couvris d'une peau de bison et, ainsi déguisé, à la faveur des ténèbres, je me rendis de nouveau au camp. J'entrai dans la grande loge du *nipakwesimowin;* j'en fis le tour, sans être reconnu, et j'eus la douleur de compter dix de nos chrétiens au nombre des danseurs. Ces chrétiens m'avaient pourtant promis de ne pas participer au *nipakwesimowin*. Au sortir de la loge, je me glissai, sans dire mot, auprès d'un groupe de fumeurs barbouillés de rouge. Pensant que j'étais des leurs, l'un d'eux me passa sa pipe ; je fis semblant d'en tirer une ou deux bouffées ; puis, passant la pipe au voisin, je décampai.

Cette nuit-là et le mercredi 18 juin, durant toute la journée, vingt jeunes gens, après s'être fait dans la poitrine des incisions traversées par des cordes, se balancèrent en dansant jusqu'à ce que la peau se rompît ; un jeune homme fit promener autour du camp un cheval rétif, dont les guides entraient dans la peau de ses épaules ; un autre fit la même promenade, faisant un saut tous les dix pas, avec des carabines attachées à la peau de ses bras et sur son dos. Il y avait, à l'écart, des loges de chrétiens venus de loin par curiosité. Je m'arrêtai dans ces loges pour y passer la nuit, et, au petit jour, après avoir fait réciter les prières

aux enfants, je repris le chemin de Sainte-Angèle, où je dis la messe.

Pendant ce temps, les chefs et leurs conseillers se concertaient entre eux sur le moyen de faire la guerre et d'empêcher les soldats de venir sur leurs terres.

Dans l'après-midi, une trentaine de soldats, le commandant Crozier et le capitaine Antrobus à leur tête, arrivèrent. Aussitôt, les sauvages de hisser leur sac de médecine comme déclaration de guerre; puis, sautant sur leurs chevaux, ils se mirent à courir de tous côtés et à folâtrer autour des soldats, tirant des coups de fusil pour les effrayer. Quelques-uns même brandissaient leurs casse-tête à deux pas d'eux. Les sauvages étaient les plus nombreux, et dans leur costume de guerre ils paraissaient effrayants. Je vis quelques petits conscrits trembler de peur. Le chef Panudinaker les mit au défi de prendre l'homme qui avait frappé le fermier Craig, et d'arrêter qui que ce fût d'entre eux. Les soldats voulurent essayer; mais Panudinaker et ses sauvages montrèrent leurs couteaux et leurs casse-tête. Force fut aux soldats de se retirer sans prisonniers. Ils retournèrent sur leurs pas et vinrent camper près de Sainte-Angèle, dans la maison d'un autre fermier nommé Jefferson, placé là tout récemment pour apprendre l'agriculture aux gens mêmes de Panudinaker. Dans la crainte d'être attaqués la nuit par les Indiens, ils se bâtirent une espèce de fort, derrière lequel quelques-uns prirent un peu de repos.

Le jeudi 19 au soir, une quarantaine de nouveaux soldats, appelés à la hâte, arrivèrent. Leurs chevaux étaient tellement épuisés par suite de la chaleur qu'ils pouvaient à peine trotter ; trois d'entre eux tombèrent malades et moururent le long du chemin.

Le vendredi 20, le commandant se rendit au camp sauvage pour amener Panudinaker à comprendre que les

soldats ne venaient pas pour faire du mal aux sauvages, mais pour faire leur devoir, pour s'emparer d'un homme qui avait voulu en tuer un autre, et que la loi eût été aussi sévère pour un blanc coupable du même crime. Panudinaker et ses gens ne voulurent consentir à rien. Je ne sais pas exactement ce qui se passa alors, étant resté avec quelques bons sauvages dans le camp des soldats. Le commandant tardait à revenir, et nous étions tous inquiets. Enfin, vers quatre ou cinq heures, des sauvages à cheval, en costume de guerre et armés jusqu'aux dents, accoururent, criant d'une voix menaçante : « Nous avons faim, soldat, donne-nous à manger ! »

Je me trouvais là à cheval avec quelques Indiens qui, craignant leurs frères, s'étaient réfugiés au milieu des soldats, disant qu'ils voulaient mourir avec eux plutôt que de les combattre. Les soldats catholiques m'avaient prié de rester, afin que, s'il y avait combat, je pusse porter secours aux blessés. Comme je me disposais à les suivre, voici que deux cavaliers indiens vinrent droit à moi, sans mot dire, et m'accompagnèrent jusqu'au bois voisin de ma maison, m'empêchant d'aller plus vite qu'eux. Avant d'entrer dans le bois je soupçonnai qu'ils voulaient me faire un mauvais parti. Je me retournai aussitôt, et, donnant un vigoureux coup de fouet à mon cheval, je revins sur mes pas au galop. En se retournant, mon cheval envoya une ruade au cheval du sauvage le plus rapproché.

Le cheval, effrayé, culbuta son cavalier dans les broussailles ; moi, je profitai de l'incident pour prendre le large et laisser derrière moi mes deux incommodes compagnons. Je vis les soldats et les sauvages rangés en bataille en face les uns des autres et se mettant en joue, sans tirer ; des sauvages couraient dans les rangs des soldats, cherchant à arracher les fusils de leurs mains et les menaçant du casse-tête et du couteau.

Panudinaker avait son casse-tête levé au-dessus de la tête du capitaine Antrobus, qui le menaçait de son revolver. Un soldat, désarmé et roulé par terre, se relevait en criant : « Au secours ! » Un sauvage lui avait enlevé son fusil, son revolver et ses cartouches.

Comme j'étais à regarder, une bande de bons sauvages, hommes, femmes et enfants, presque tous à cheval et prenant la fuite, vinrent droit à moi, et dans la crainte qu'il ne m'arrivât quelque fâcheuse aventure, ils me conduisirent de force dans leur camp, à 6 milles plus bas que Sainte-Angèle, sur la rivière. A peine arrivé à cet abri, il me fallut entendre un long discours d'un chef sauvage, discours dans lequel l'orateur rappelait les bienfaits de nos Pères et demandait à Dieu, qui l'avait toujours secouru par la présence de ses prêtres, d'avoir encore pitié de lui et de tous ses enfants. En forme de péroraison, il poussa une exclamation : « *Awahik! Awahik!* Courage ! courage ! mes enfants ! L'homme de la prière est avec nous ! Courage ! » Je passai la soirée à faire le catéchisme aux enfants, aux vieux et aux vieilles, puis on récita le chapelet en commun. Les sauvages me servirent un bon souper de poisson frais et me préparèrent un lit dans la loge du vieux orateur. On récita la prière en commun, et l'on se coucha tant bien que mal. Je fus livré aux insectes et à leurs piqûres insupportables. Le lendemain matin, je dus faire, comme mes sauvages, une chasse en règle dans mes habits. Je me levai de bonne heure, et je courus à cheval à Sainte-Angèle, où j'appris que la paix avait été faite entre les soldats et les sauvages et que pas un seul coup de fusil n'avait été tiré. C'était providentiel. Tout était redevenu tranquille comme auparavant. Ne trouvant plus personne résidant à Sainte-Angèle, je traversai la rivière et j'allai passer le dimanche à Brassilor, colonie de métis nouvellement établie, et,

le lundi suivant, je repris le chemin de Battleford, où le R. P. Bigonesse et le F. Gérante m'attendaient.

Louis Cochin, o. m. i.

ÉCHOS DU NORD-OUEST.

Sous ce titre, on lit dans le journal *le Manitoba :*

8 *octobre.* — Mgr Grandin, notre bien-aimé pasteur, nous est arrivé le 1er octobre, après un long et pénible voyage dans les parties sauvages de son diocèse. Sa Grandeur nous avait quittés au commencement de juin, malgré l'état de souffrance où Elle se trouvait depuis deux semaines. C'était avec les plus grandes inquiétudes que nous avions vu s'éloigner de nous ce Vénéré Père. Mais, grâce à Dieu, la santé de Monseigneur s'est améliorée au grand air de notre belle rivière Saskatchewan. Du reste, tous ceux qui connaissent ce bon pasteur savent que ses médecines de préférence sont les fatigues, les privations et les souffrances de tout genre. Le bon Dieu a béni tant d'abnégation et de dévouement. Monseigneur a goûté d'ineffables consolations dans les missions qu'il a visitées. Pendant que les anciens chrétiens semblent vouloir détruire la Religion qui les a civilisés, les sauvages du lac Caribou, du lac Pélican, des rivières Nelson et Churchill accourent au-devant des missionnaires avec une ardeur admirable.

Monseigneur, au retour d'une si longue visite pastorale, jouit d'une excellente santé. Que ceux qui liront ces lignes en bénissent Dieu avec nous.

Comme notre bien-aimé Seigneur passait par Calgary pour visiter les missions de ce district, son cœur goûta une autre consolation à laquelle il était loin de s'attendre. Mgr Taché, le grand archevêque de Saint-Boniface,

arriva à cette nouvelle ville pour avoir une entrevue avec son ancien coadjuteur, avec son bien-aimé frère, son *bosom friend*. Mais quelle différence entre le *travelling style* de Calgary et le canot d'écorce ! Pour faire oublier ses fatigues à Mgr Grandin, un voyage de plaisir est organisé, et le *Pullman* de Mgr Taché va promener jusque dans les flancs des montagnes Rocheuses les deux évêques, les Pères de Calgary et les Sœurs de l'école industrielle. Quels doux quarts d'heure pour tous ces vieux missionnaires ! Mais il fallut se séparer et revenir aux tristes réalités de la vie, après cette promenade enchanteresse. Mgr Taché retournait à Saint-Boniface avec toute la vitesse de la vapeur, et Mgr Grandin, après avoir donné sa bénédiction à ses missionnaires, s'embarquait dans le prosaïque wagon qui devait le ramener à Saint-Albert. Que dis-je? Je me trompe : notre évêque trouva à Calgary une voiture que lui avaient achetée ses enfants, les paroissiens de Saint-Albert, une voiture plus élégante, qu'il n'eût jamais consenti à acheter, une voiture vraiment convenable et commode. C'était la première fois que Sa Grandeur voyageait avec une voiture si belle dans son diocèse. Le trajet de Calgary à Saint-Albert n'est que de cinq jours ; Monseigneur n'eut guère le temps de s'ennuyer, d'autant moins qu'il était en bonne compagnie : le R. P. Rémas, le doyen des missionnaires du Nord-Ouest, nommé délégué au Chapitre vicarial par ses frères du district de Calgary, se rendait à Saint-Albert et délassait Monseigneur par le récit de ses travaux, de ses joies et de ses épreuves. Aujourd'hui, nous possédons ce bon Père Rémas, ce modèle du missionnaire, et nous ne le laisserons plus partir. Toute la population du pays, blancs et sauvages, tous sont pleins de respect et d'affection pour le P. Rémas, et tous disent comme nous : « Il ne faut plus qu'il nous laisse, il faut qu'il vive avec nous et

qu'il repose auprès de nous le reste de ses jours. » Mais le Révérend Père ne connaît pas ce que c'est que le repos ; il demande déjà d'aller revoir ses Assiniboines.

18 *octobre*. — Nous avons été honorés de la visite de Son Honneur le Lieutenant-Gouverneur Dewdney. Jeudi, 16 courant, Son Honneur arrivait d'Edmonton, accompagné d'une cinquantaine de cavaliers, qui s'étaient rendus chez MM. Harnois frères pour lui faire escorte jusqu'ici. Des drapeaux de couleurs variées flottaient de tous côtés. S. Gr. Mgr Grandin devait recevoir le Lieutenant-Gouverneur à sa résidence épiscopale. Le clergé de Saint-Albert et des environs, les RR. Sœurs de la Charité avec leurs orphelins et les élèves de leurs écoles, ainsi qu'environ trois cents personnes de la paroisse, étaient réunis dans le magnifique parterre de l'évêché pour recevoir dignement Son Honneur. A l'approche de la cavalcade, sur les bords de la rivière Esturgeon, les cloches de la cathédrale furent lancées à toute volée pour annoncer l'arrivée du Gouverneur. Le spectacle était des plus imposants.

A l'arrivée de Son Honneur, suivi de son cortège, Monseigneur de Saint-Albert lui souhaita la bienvenue et lui présenta en français une adresse tant en son nom qu'en celui du clergé du diocèse, exprimant son respect envers les institutions et le gouvernement qui nous régissent et dont Son Honneur est le digne représentant. Monseigneur fit ressortir l'importance des travaux poursuivis par lui et ses collaborateurs pour l'avancement de la civilisation et la conversion des infidèles, travaux qui, en dépit des difficultés, ont été couronnés de succès.

Son Honneur, en réponse, exprima le plaisir qu'il avait de visiter cette partie du Nord-Ouest, et ses remerciements pour la chaleureuse réception dont il était l'objet. Il félicita les RR. PP. Oblats et les RR. Sœurs de la Charité pour leur dévouement et leurs bonnes œuvres.

Une adresse au nom des citoyens fut aussi présentée par M. E. Maloney. Son Honneur répondit également à cette adresse en formulant les meilleurs souhaits pour leur bonheur et leur prospérité.

Après ces adresses, les citoyens furent présentés au Lieutenant-Gouverneur; puis Son Honneur, accompagné de Sa Grandeur, visita les grands et magnifiques jardins de l'évêché. Le dîner vint ensuite, servi dans le réfectoire de l'évêché. Trois grandes tables servies du mieux possible étaient dressées. Mgr Grandin présidait, ayant à sa droite Son Honneur le Lieutenant-Gouverneur, et, à sa gauche, le R. P. Leduc, vicaire général; à l'autre extrémité de la table le R. P. Lestanc présidait, ayant à sa droite le R. P. Rémas, et, à sa gauche, le R. M. Howard. Après le dîner, Son Honneur visita l'église et la résidence épiscopale, et exprima sa grande surprise de la richesse et de la beauté de ces établissements. Il admira particulièrement parmi les objets d'art, des sculptures du F. Brochard et du R. P. Vantighem de la Rivière-aux-Arcs, entre autres deux anges placés de chaque côté de l'autel dans la cathédrale, et une grande statue de la sainte Vierge dans les jardins.

Un comité de citoyens, ayant M. E. Maloney en tête, se présenta ensuite au Lieutenant-Gouverneur pour formuler certaines demandes d'intérêt public. Ils demandèrent d'abord l'achat du pont sur la rivière Esturgeon, afin d'en faire un pont libre. Ils demandèrent aussi que les provisions destinées aux sauvages fussent à l'avenir achetées dans le district, qui peut les fournir plus avantageusement qu'aucun autre. Son Honneur promit de s'occuper de leurs demandes et de faire tout en son pouvoir pour les satisfaire.

Une réception fut ensuite faite à Son Honneur à l'Orphelinat de Saint-Albert, sous la direction et les soins

des RR. Sœurs de la Charité. Une adresse fut présentée par l'une des orphelines, puis plusieurs morceaux de chant furent exécutés par les élèves.

Son Honneur visita ensuite l'école publique, aussi sous la direction des RR. Sœurs : nouvelle adresse, musique et chant, puis réponse de Son Honneur, qui exprima de nouveau son étonnement et sa satisfaction de trouver, à une aussi grande distance des grands centres, des institutions aussi bien tenues et offrant tant d'avantages à la population qui en est dotée.

VICARIAT DU MACKENZIE.

LETTRE DU R. P. DE KRANGUÉ AU R. P. BOISRAMÉ.

Mission du Sacré-Cœur, le 1er août 1884.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Le 27 du mois dernier, j'ai reçu votre excellente et si fraternelle lettre, à laquelle je m'empresse de répondre par une occasion, heureux si ma réponse pouvait vous assurer de toute ma reconnaissance pour l'intérêt si bienveillant que vous portez aux missions confiées à ma bonne volonté.

Depuis le 13 juin, c'est le second voyage que je fais ici. Au printemps, après avoir clos les exercices de la mission ici, je remontai à Saint-Raphaël, au Fort des Liards, où travaux manuels et préparation d'enfants à la première communion m'ont occupé jour et nuit, quinze jours durant. Le 20 juillet, à l'occasion de la première communion de deux orphelins que j'avais arrachés au danger de se perdre, nous avons eu une fête touchante. C'était une consolation pour moi qui suis obligé de m'imposer bien des privations dans l'intérêt de ces deux délaissés, frère et sœur, et aussi pour les fidèles blancs et noirs admis à prendre part à la cérémonie. La

petite fille n'a encore que huit ans et demi ; mais elle est fort intelligente et sait bien son catéchisme. Son cœur est si pur (chose rare dans ces pays, même à cet âge), que j'ai cru devoir user d'exception en l'admettant au banquet divin, en compagnie de son frère, âgé de onze ans et qui, lui aussi, est bien innocent. Pas n'est besoin de vous dire si j'étais ému durant le saint Sacrifice ! Pendant les quinze jours qui précédèrent cette fête, le bon Père Leconte s'occupa à rafraîchir les peintures de notre jolie chapelle. La femme de notre engagé, deux orphelins que j'ai élevés à la Providence, préparait des vêtements blancs pour mes petits retraitants ; l'engagé cherchait notre *victus,* et votre serviteur, qui n'est pas fils d'artiste, lui, faisait de l'agriculture, passait les deux tiers de son temps à sarcler et retourner nos pommes de terre, à balayer la cour ou dans d'autres emplois. Nos journées étaient bien remplies. Le jour de la fête, les adultes, blancs et noirs, s'étaient tous approchés de la sainte Table, à la suite des premiers communiants. Ceux-ci étaient vêtus de blanc et tenaient à la main une modeste chandelle de stéarine. Aux agapes, on nous servit un morceau de caribou cru, une boulette de pémican, quelques pommes de terre en robe de chambre, une tasse de thé sucré et une petite galette faite de farine d'orge récolté par nous dans notre champ. Chacun trouva tout très bon. Peut-être suis-je présomptueux ; mais il me semblait que le Ciel était en fête et que le Dieu des petits et des pauvres se trouvait à l'aise dans ces cœurs innocents. Je comparais cette fête aux « sacrifices du matin » dont le Dieu d'Israël était jaloux !

Le 23 juillet, une nouvelle occasion m'était offerte pour redescendre ici : plusieurs familles et l'arrivée de la brigade du Portage, composée d'environ cinquante hommes catholiques, réclamaient la présence du prêtre. Je dus donc faire

le sacrifice de l'aimable compagnie du cher Père Leconte et le laisser dans la solitude pour m'y mettre moi-même jusqu'au 20 septembre prochain. A cette époque, j'aurai une seule nuit à passer sous le toit de mon cher *socius*; il me laissera seul à Saint-Raphaël, pour remonter lui-même au Fort-Nelson jusqu'en juin 1885. Telle est notre vie errante, ou, pour mieux dire, notre vie tout apostolique. Nous avons en main et nous jetons aux vents du ciel la semence du bien futur : solitude, travaux multipliés, privations nombreuses, distribution de la parole divine, telle est notre part dans le champ du Père de famille. A Dieu il appartient d'envoyer la rosée céleste. Nous attendons cette fécondité des prières des amis de Dieu qui ont à cœur le salut des âmes les plus abandonnées. Les noviciats gardent ces âmes ferventes, lesquelles ont le don de faire violence au Ciel, et d'en faire descendre ces pluies fécondes grâce auxquelles nous pourrons récolter des fruits de salut dans les âmes.

Ici, au Fort-Simpson, le Paris du Nord-Ouest, je suis, hélas ! trop souvent la voix qui crie dans le désert. C'est pour cette Mission, où, désormais, se réuniront trois fois l'an tous les hommes du vaste district du Mackenzie, que je réclame le secours de vos prières, mon Révérend Père, et de celles de vos chers novices. Si j'osais, je prendrais la liberté de leur demander une communion une fois le mois, en faveur de ceux qui restent ou qui visitent cette *île de péché* du Fort-Simpson. Ici, Satan a bâti sa forteresse aux sept tours. Pour les renverser, comme je vous l'ai déjà écrit, il faudrait un Jean-Baptiste. Priez et faites prier nos jeunes Frères ; qu'ils demandent au maître de la moisson d'envoyer un missionnaire selon son cœur, pour faire de cette île une terre catholique !

Je fais pourtant quelque peu de bien ici. Les Indiens, soi-disant protestants, s'apprivoisent peu à peu, malgré

les calomnies des prédicants anglais. Ces pauvres sauvages commencent à s'apercevoir que nous n'avons ni queue ni cornes, et que nous sommes les missionnaires des pauvres comme des riches ; et surtout une chose les frappe : c'est que nous multiplions nos soins auprès des malades que les prédicants anglais délaissent.

C'est vous dire, mon Révérend Père, mon espérance que, aidé de vos prières et secouru par celles de ces chers Frères novices et de nos bons et dévoués Frères convers, le bien que je fais ici ira en augmentant, et que nos catholiques eux-mêmes professeront leur croyance avec plus de courage.

De Krangué, o. m. i.

VICARIAT DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE.

LETTRE DE Mgr DURIEU AU R. P. MARTINET.

New-Westminster, le 10 septembre 1884.

Mon Révérend et cher Père,

Je vous fais passer, quoique un peu tard, un petit travail que j'avais commencé au retour de ma visite de confirmation, l'année dernière, aux divers villages de sauvages compris dans la Mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance, au lac Stuart. Ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai eu le temps de le terminer. Puisse-t-il vous être agréable.

La Mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance est, de nos sept districts de missions, celui qui est le plus au nord. Sa limite méridionale commence vers le 53e degré de latitude. Les RR. PP. Pandosy et Marchal desservent les seize à dix-sept cents sauvages qui habitent cette immense étendue de pays, à l'ouest des montagnes Rocheuses, jusqu'au 57e degré de latitude.

Fort-George, sur le Fraser, premier village de ce district, se trouvant à plus de 500 milles au nord de New-Westminster, j'avais à franchir cette énorme distance sans arrêt. Grâce aux facilités de communications introduites par les émigrés européens, j'ai parcouru en six jours les 431 premiers milles. Le bateau à vapeur me remonta de New-Westminster à Yale en deux jours, 100 milles de parcours.

Yale est une petite ville qui doit son existence et son activité à sa position, laquelle en fait le terminus de la navigation sur le bas Fraser. Elle se trouve être ainsi le commencement de la route carrossable qui va, du sud au nord, jusqu'aux mines d'or du Caribou. Je fus reçu à Yale par le R. P. Horris, qui s'y trouvait alors en mission auprès des blancs. Nous avons à Yale une église pour les blancs et une pour les sauvages.

Le lendemain matin, la diligence se mit en route ; nous n'étions que quatre voyageurs. Pendant toute la journée nous remontâmes le Fraser sur le flanc des montagnes qui l'encaissent ; elles sont tellement abruptes qu'en plusieurs endroits il a fallu construire une base, en forme de quai, à 500 pieds et parfois à 1000 pieds au-dessus de l'eau, pour y faire passer le chemin. Nous nous éloignâmes plus tard du Fraser pour suivre des vallées allant du sud au nord, parallèlement au fleuve. Le paysage devient alors des plus pittoresques et des plus agréables. C'est ainsi que, le troisième jour, nous longeâmes l'étroite vallée au bout de laquelle se trouve la maison de Saint-Joseph, près du lac Williams. Le quatrième jour nous amenait à une petite ville, sur la rive gauche du Fraser, à son confluent avec la rivière Quesnel, dont elle a tiré son nom, 337 milles au nord d'Yale.

Quesnel n'est aujourd'hui qu'un bien petit village d'une centaine d'Européens ; mais il a eu ses jours de gloire.

En 1860, quand on découvrit de l'or à cette place et dans les environs, la population était nombreuse ; l'or épuisé, les mineurs s'enfoncèrent dans les montagnes du Caribou, près des montagnes Rocheuses, et Quesnel devint alors l'entrepôt des marchandises qui montent de New-Westminster, pour être, de là, distribuées aux mineurs d'or, aujourd'hui en très petit nombre. Pourtant, il y a encore à Quesnel deux hôtels, quatre magasins tenus par les blancs, trois magasins tenus par les Chinois, deux cabarets, une boucherie, une boulangerie, deux forges, une école du gouvernement, le bureau de poste et du télégraphe, un juge et un commissaire du gouvernement.

J'étais attendu avec impatience, le télégraphe ayant annoncé que l'évêque catholique était au nombre des passagers. Il y avait à Quesnel un Français qui se trouvait à l'article de la mort ; il réclamait le prêtre à grands cris. On le consolait en lui disant que la diligence ne tarderait pas d'arriver et que l'évêque catholique s'y trouvait. Que de fois il s'est écrié : « La diligence n'est donc pas encore arrivée ! » Que d'angoisses et de remords se prépare, à l'article de la mort, celui qui néglige ses devoirs de chrétien pendant sa vie ! Il n'y avait pas longtemps que le moribond avait eu la visite du prêtre et que celui-ci l'avait engagé à mettre ordre à sa conscience. Se croyant encore loin du terme de ses jours, il avait renvoyé à plus tard, et ce plus tard ne devait pas être pour lui. Il rendit son âme quelque temps avant mon arrivée. Ses amis vinrent m'annoncer cette triste nouvelle et me conduisirent auprès de la couche funèbre, où nous nous agenouillâmes, priant pour son repos éternel.

Lorsque, le lendemain, nous entrâmes dans la chambre mortuaire pour l'enterrement, le cercueil n'était pas encore fermé. Je saisis cette circonstance pour adresser quel-

ques paroles aux assistants : *Hodie mihi, cras tibi...*, et puis les circonstances de cette mort, ce désir si vivement, si fréquemment exprimé par le défunt, d'avoir le prêtre pour l'aider à bien mourir; cette frayeur si grande de quitter ce monde sans avoir préparé son âme comme il faut ; c'était un tableau que je crus devoir exposer devant l'assistance, bien qu'elle ne fût composée que de protestants. Pour porter le défunt à sa dernière demeure, nous traversâmes la ville dans toute sa longueur. Tous ceux qui ne faisaient pas partie du cortège se tenaient debout et découverts sur notre passage. Les notables de la ville me remercièrent d'avoir bien voulu présider aux obsèques d'un de leurs amis, selon le rite de l'Eglise catholique.

Le chef du Fort-George avait été fidèle au rendez-vous que lui avait assigné le R. P. Marchal, six mois auparavant. Il était arrivé à Quesnel un peu avant moi, amenant ses deux chevaux pour me conduire à son village. Il était accompagné de trois de ses gens. A mon arrivée à Quesnel, ils entourèrent la diligence pour me saluer et prendre soin de mes effets. La joie qu'ils éprouvaient de me servir de guide se lisait sur leur figure. C'était pourtant près de 100 milles qu'ils venaient de faire et qu'ils avaient à parcourir de nouveau. Heureux de se dévouer pour Dieu et son missionnaire, ils ne comptaient pour rien cette fatigue. Ils s'empressèrent d'acheter et de préparer tout pour la route. Nous avions, en effet, cinq jours de voyage à travers une assez haute montagne couverte de bois touffus, et, aussi, à traverser des endroits bas et marécageux. Ils se fournirent donc de tout ce qui pouvait me rendre le voyage moins pénible. J'avais seul l'honneur d'être à cheval ; le chef et ses jeunes gens allaient à pied, chassant devant eux le cheval qui portait mes effets et celui qui m'avait été offert au Fort-George, pour porter les vivres et objets nécessaires.

Les deux premiers jours, nous suivîmes un sentier assez ouvert. Les nuits étaient froides, ce qui m'empêcha de dormir. J'en étais surpris, car nous nous trouvions à la fin du mois de mai, et nous n'étions qu'à environ 2000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Le troisième jour, nous entrâmes dans des bois hauts et touffus, au sortir desquels nous campâmes, le soir, sur les bords d'un joli lac, à forme ovale. Nous y trouvâmes une famille de chrétiens indigènes de Black-Water, village desservi par nos Pères de la maison de Saint-Joseph, au lac Williams. Quelle joie ma vue causa à ces braves néophytes! Ils se mirent à genoux et ne se relevèrent que lorsqu'ils eurent baisé la main de l'évêque. Ils m'introduisirent dans leur hutte en attendant que les jeunes gens eussent fait le campement. Des deux castors qu'ils venaient de prendre, ils me firent présent d'un pour moi et pour mes gens. Le soir, ils se réunirent autour de moi pour la prière, et réclamèrent quelques-unes de ces bonnes paroles du grand chef d'en haut qui font tant de bien à l'âme et donnent du courage. Il fallut ensuite écouter l'exposé de leurs peines et donner un bon conseil à chacun. La nuit avait fait plus de la moitié de sa course, lorsque nous allâmes prendre un repos que la nature épuisée réclamait à grands cris.

Dès la pointe du jour, le chef du Fort-George et ses gens étaient debout pour la prière du matin, à laquelle tout le monde fut présent. Nous dîmes adieu à cette bonne famille, composée de dix membres. Ils firent à mon départ toutes sortes d'objections : « La journée allait être mauvaise ; le ciel était couvert de nuages ; nous allions être mouillés jusqu'aux os ; j'allais être malade, etc. » Nous eûmes, en effet, une journée affreuse. La pluie, mélangée de neige et fouettée par le vent du nord, ne cessa de tomber. Les branches qui obstruaient notre chemin et

que nous avions à écarter nous mouillaient plus que la pluie. Le froid gagna enfin mes membres, et, quoique je marchasse à pied derrière la caravane, je me sentais glacé.

— Nous allons mourir ! s'écria un des jeunes gens, si nous n'allumons pas de feu !

— Encore quelques pas, dit le chef, et nous arriverons à une place propice pour cela.

Pendant que les uns déchargeaient les bêtes, les autres allumaient le feu. On se réchauffa ; on se sécha un peu ; on prit une légère réfection et l'on se remit en marche par une pluie glaciale. Je n'essayai pas de les arrêter. Si ces braves gens se dévouaient ainsi pour le bon Dieu et ne reculaient pas devant ce mauvais temps et cette fatigue, aurais-je pu être moins généreux ? « Mes gens ont besoin de ta forte parole, me disait le chef ; j'ai hâte de te voir arriver au milieu d'eux. » Nous n'avions plus qu'une mauvaise nuit à passer, et le lendemain soir nous devions arriver au village. Cette dernière journée fut moins mauvaise ; le soleil de midi nous réchauffa un peu. D'ailleurs, à mesure que nous descendions, l'atmosphère devenait plus douce. Nous arrivâmes enfin au plus bas échelon de la montagne ; là, les arbres sont moins serrés et laissent place à une riche végétation. D'ici et de là, nous apercevons des prairies ; bientôt la présence de quelques vaches nous indique la proximité du village, et la fumée des maisons nous en indique l'emplacement. Nous sommes signalés, et tous nos braves gens s'ébranlent et viennent au-devant de nous, le R. P. Marchal à leur tête. Il m'avait précédé de huit jours.

Fort-George est un bel emplacement, situé sur la rive droite du Fraser, un peu au-dessous de son confluent avec la rivière Stuart. C'est un poste de traite pour les fourrures, fondé par l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson dès son entrée dans le pays. Ce poste consiste

en un magasin et une maison d'habitation pour le commis et son serviteur. Depuis bien des années, il est confié à M. Charles Ogden, lequel a gagné l'affection de tous les sauvages de la place et des environs. Ce monsieur a toujours été très bon pour le missionnaire. Ce serait lui faire de la peine de ne pas aller prendre nos repas chez lui. Pour ne pas se priver de ce plaisir, il en fait coïncider l'heure avec le règlement donné aux sauvages pour le temps de la mission.

Le village de nos chrétiens de Fort-George se trouve éloigné d'un jet de pierre. Il se compose d'un bon nombre de maisons en bois équarri. La nouvelle église, que je viens bénir, dépasse en hauteur les plus hautes bâtisses. Elle est d'une belle dimension et d'une jolie apparence. Ses lignes s'élancent au-dessus et à distance des autres constructions, à cause du feu. Elle a coûté quatre années de travail. Equarrir les pièces et les amener de très loin ; construire les murailles; poser le toit; scier à bras, à la scie, les planches pour la voûte; mettre le plancher et la boiserie des murailles, tout a été fait par les sauvages seuls, sous la direction du missionnaire et la conduite de deux de leurs gens qui s'entendent très bien à la charpente. L'intérieur demandait encore quelques heures de travail ; ils s'y mirent tout de suite.

Les gens du Fort-George sont presque tous chrétiens aujourd'hui. Comme tous les sauvages du district du lac Stuart, ils vivent principalement de chasse et de pêche, et se trouvent ainsi dispersés dans les montagnes une bonne partie de l'année. Ils commencent à utiliser les belles prairies qui environnent leur village, en y élevant des chevaux et des bêtes à cornes. L'hiver étant long et rigoureux, il leur faut faire, en été, une grande provision de foin. La culture des pommes de terre et le jardinage font partie de leurs occupations. Les animaux à riches four-

rures étant répandus en nombre considérable dans leur pays, leur exercice le plus lucratif est la chasse et le commerce de ces fourrures. Aussi sont-ils à l'aise et vivent-ils bien. Je leur devais des compliments pour la construction de leur église ; mais je dus aussi constater qu'ils étaient bien déchus de l'état de ferveur dans lequel ils se trouvaient en ma visite lors de 1876. De la négligence de la prière ils étaient tombés dans la tiédeur, et, de là, dans bien des désordres que le chef avait été impuissant à arrêter. Cet état de choses s'était introduit peu à peu et à la faveur de certains événements. Leur premier Père et missionnaire, le R. P. Le Jacq, avait été rappelé : son départ avait fait une profonde blessure à leur cœur et leur avait causé un grand mécontentement. L'année d'après, leur nouveau missionnaire, le R. P. Marchal, dut descendre à la maison Saint-Joseph, au lac Williams, pour votre visite canonique de cette maison ; ils furent ainsi privés de la visite du prêtre en automne et restèrent une année entière sans voir le missionnaire et sans s'approcher des sacrements. Rien donc d'étonnant qu'ils fussent tombés dans le relâchement. A genoux devant moi, ils s'en accusaient en pleurant, en pleine séance de catéchisme. C'est ainsi que, pendant les quelques jours que je restai avec eux, le passé fut réparé, les disputes arrangées amicalement, la paix rétablie dans bien des ménages, les règlements pour le bon ordre et la bonne conduite remis en vigueur. La bénédiction solennelle de leur église vint couronner ces débuts consolants et sceller d'un caractère religieux ces promesses publiques qu'ils venaient de faire. Plusieurs reçurent le sacrement de confirmation.

Nous étions arrivés au jour où nous devions nous mettre en route pour nous rendre à Natlé, sur les bords du lac Fraser, 100 milles à l'ouest du Fort-George.

« Reste donc encore quelques jours de plus, me disait le chef, vois comme ta bonne parole a fait du bien à mes gens, reste pour affermir solidement mes enfants dans leurs bonnes résolutions. » J'aurais cédé aux sollicitations de ce bon chef si les chrétiens de Natlé ne m'avaient pas attendu pour le samedi 7 juin. Un bon nombre de ces habitants de Fort-George, ne pouvant se résoudre à se séparer si promptement de nous, partirent eux aussi pour Natlé, dans l'intention d'y suivre la mission que nous devions y donner. Ils allaient à pied, portant sur leur dos les petits enfants, les vivres et le bagage. Ceux qui restèrent au village nous fournirent de tout ce qui nous était nécessaire pour la route. Chacun voulut faire son offrande : l'un apportait de la farine, l'autre du sucre, un troisième du thé, etc., etc., voire même des allumettes. Le chef mit de plus son cheval à mon service, et il envoya son fils avec nous pour en prendre soin et le ramener.

Il serait trop long de vous entretenir des incidents de ce second voyage, lequel dura cinq jours. Nous gravîmes d'abord et descendîmes une montagne par ce qu'on appelle aujourd'hui le *chemin du prêtre*. C'est pour diminuer la fatigue de leur missionnaire que les habitants du Fort-George ont tracé et entretiennent ce sentier, plus commode et plus court que l'ancien. Nous avancions ainsi, le R. P. Marchal et moi, montés sur de bons chevaux ; deux autres chevaux portaient notre bagage, sous la conduite de trois jeunes gens. Le troisième jour, nous entrâmes dans le chemin fait par les blancs pour aller aux mines d'or de la rivière la Paix. Ces mines, découvertes en 1870, se trouvent sur le versant occidental des montagnes Rocheuses, entre le 55e et le 56e degré de latitude. L'annonce de ces mines alluma une fièvre de cupidité.

La population blanche se porta en masse vers ces pa-

rages, croyant tenir la fortune. Ce fut malheureusement une déception. Bien peu trouvèrent de quoi s'occuper, et il n'y a pas là une dizaine d'hommes aujourd'hui. Mais le chemin qu'on avait ouvert pour porter les marchandises et provisions est resté, et il est d'une grande utilité pour le missionnaire et ses chrétiens. Nous traversâmes une contrée parsemée de petits lacs aux rives verdoyantes, des plaines entrecoupées de bosquets de saules, jusqu'à Stony-Creek, petit hameau d'une vingtaine de familles où je devais passer la nuit, pour bénir le lendemain la chapelle que les habitants avaient construite en remplacement de l'ancienne. Le capitaine Tom, au nom du chef de Stony-Creek, vint à notre rencontre, accompagné de plusieurs jeunes gens à cheval, pour nous escorter jusqu'au hameau. Dans le programme de toute réception honorable, nos sauvages donnent une large part aux fusillades. Ici, elles ne furent pas épargnées, malgré la susceptibilité de nos montures. Tous les habitants de la place, auxquels étaient venus s'adjoindre les habitants d'un village voisin et les nombreuses députations de quatre autres villages plus éloignés, étaient groupés devant l'église pour recevoir la bénédiction pastorale. Nous fûmes surpris, le R. P. Marchal et moi, de trouver cette nouvelle église si propre et si convenable. Les sauvages n'ont pas le génie de l'invention, mais ils ont à un haut degré celui de l'imitation. Nous avions devant nos yeux la parfaite reproduction, dans des dimensions restreintes, de la grande église de Notre-Dame de Bonne-Espérance, au lac Stuart, bâtie sous la direction du R. P. Blanchet, excellent architecte. Ce bel édifice, élevé avec tant de travail et de soins pour être dédié au culte du Très-Haut, inspira ma première allocution à ces bons chrétiens. J'avais devant moi une preuve de leur amour pour leur religion et des bonnes dispositions qui les animaient. A la sortie, le chef

et les notables nous conduisirent à la maison qu'ils mettaient à notre disposition pour tout le temps du séjour.

Nous eûmes une réunion avant la prière du soir, tous ayant faim de la parole de l'évêque. Le lendemain matin, quand ils furent réunis devant l'église, je me présentai sur le perron, revêtu de la chape, de la mitre et portant la crosse. C'était la première fois que l'évêque paraissait dans le pays avec le bâton pastoral. Lors de ma dernière visite, je n'avais pas encore reçu la crosse légère et portative, don de mon vénérable frère aîné, prêtre de la société de Saint-Sulpice. Avant de procéder à la bénédiction de l'église, j'expliquai brièvement aux assistants la signification des cérémonies auxquelles ils allaient prendre part. Pendant la célébration des deux messes, ces bons chrétiens prièrent et chantèrent avec une onction vraiment attendrissante. Je les congédiai par le mot d'ordre suivant : « Le Sacré Cœur de Jésus, auquel est dédié ce sanctuaire, attend encore de vous que vous lui prépariez une maison dans votre cœur. Vous le ferez, par la fuite du péché et la pratique des vertus. » Cette cérémonie restera gravée dans leur cœur, tellement elle les a impressionnés. En sortant, chacun faisait tout haut ses réflexions et les communiquait à ses voisins.

Le soleil commençait à monter sur l'horizon, il était temps de se mettre en route pour se rendre à Natlé, surtout pour les piétons. La distance est de 25 milles. Les paquets furent vite faits, et tout le monde partit pour Natlé, où devait se distribuer la parole de Dieu et où les sacrements devaient être administrés. Le village était désert lorsque nous nous mîmes en route à notre tour. Nous étions à cheval et conduits par les chefs, eux aussi à cheval, et nous prîmes bien vite l'avance sur la longue ligne des piétons. Il était touchant de les voir cheminer en

famille, chacun portant son paquet, jusqu'aux chiens, qui faisaient l'office de bêtes de somme.

Nous laissâmes à notre droite le chemin qui conduit à la rivière la Paix pour prendre un autre chemin, ouvert aussi par les blancs il y a déjà bien des années, et qu'on nomme aujourd'hui *chemin du Télégraphe*. Vous vous rappelez sans doute que, lorsqu'on voulut relier l'ancien et le nouveau monde par un fil télégraphique sous-marin, les premières tentatives ne furent pas couronnées de succès. Ce fut alors que l'Américain, poussé par son entreprenante activité, crut l'emporter sur la Compagnie du câble sous-marin, en reliant le télégraphe américain avec celui de la Russie par le détroit de Behring. En peu de jours, une Compagnie est formée, des ouvriers nombreux sont mis à l'œuvre ; les uns tracent la ligne, les autres ouvrent le chemin, d'autres déroulent le fil télégraphique et la dernière bande le suspend. La première escouade était déjà parvenue bien avant dans ce qu'on appelait naguère l'Amérique russe, lorsqu'on reçut la nouvelle que le câble sous-marin avait été placé et qu'il fonctionnait très bien. La Compagnie américaine, se reconnaissant vaincue, renvoya ses ouvriers et abandonna cette entreprise. C'est ainsi que la partie méridionale de la Colombie Britannique s'est trouvée reliée au réseau télégraphique des Etats-Unis, et le chemin sur lequel passe actuellement le fil de fer télégraphique, dans la partie du Nord, reste comme un témoignage attestant à la postérité cette entreprise gigantesque.

Nous arrivâmes à Natlé d'assez bonne heure, et nous y fûmes reçus par de cordiales et bruyantes démonstrations. Natlé est une jolie place, sur le lac Fraser, à sa décharge dans la rivière Néchako. C'est un lieu de pêche, c'est-à-dire qu'on peut à cet endroit établir une barrière et faire prisonnier tout le poisson qui, au mois d'août,

monte de la rivière Fraser, par la rivière Néchako, dans le lac Fraser. Le village des indigènes repose sur le flanc d'un coteau d'où la vue s'étend au loin et embrasse des prairies espacées de tous côtés sur les hauteurs. A un demi-mille, on aperçoit le poste de traite que l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson entretient ici. Il n'y a qu'un seul blanc pour commis. En hiver, il prend soin des chevaux et des bêtes à cornes des autres postes du district. Ces animaux lui sont envoyés en automne et repris au printemps. L'herbe est ici abondante et l'hiver moins rigoureux. La culture pourtant n'est guère possible, car il gèle plusieurs fois en été. Ce n'est qu'après une série d'essais que les RR. PP. Lejacq et Blanchet sont parvenus à récolter des pommes de terre, au lac Stuart. Ils ont fini par découvrir dans l'intérieur des collines des endroits où la gelée ne se fait pas sentir. Imitant la persévérance de nos Pères, nos enfants de Natlé ont enfin, eux aussi, découvert certaines places à l'abri de la gelée. C'est là qu'ils cultivent la patate et font du jardinage, quelquefois bien loin du village. Ce produit, ajouté à celui de la chasse et de la pêche, leur rend la vie moins dure ; quelques-uns ont aujourd'hui un cheval et des vaches qu'ils ont reçus de la Compagnie de la baie d'Hudson en échange de leurs fourrures. Pendant notre séjour parmi eux, nous avons toujours eu à notre table du beurre préparé par les épouses de nos chrétiens et du lait en abondance.

Le nombre des maisons s'augmente chaque année ; elles sont groupées autour de l'église. C'est bien, en effet, l'amour de la prière, le respect de la maison de Dieu et du prêtre qui portent ces enfants des bois à abandonner leur vie nomade pour venir se fixer auprès de l'église, afin de s'instruire et de s'édifier mutuellement. Ils avaient été fidèles à la promesse, qu'ils m'avaient faite en 1876, de remplacer

ce qui servait alors de chapelle par une église digne de devenir la demeure du Dieu caché dans l'Eucharistie, et assez spacieuse pour contenir les sauvages de cinq villages, invités à venir assister aux exercices d'une mission de dix à douze jours. Les sauvages de ce centre vont assez bien et montrent de bonnes dispositions. Eux aussi avaient vivement ressenti le départ du R. P. Lejacq, eux aussi avaient passé l'année sans visite du prêtre, mais ils tenaient à la religion, ils étaient restés fidèles à ses pratiques, ils avaient écouté et suivi les exhortations et bons avis de leurs chefs, et la majorité, voulant se conserver bonne, avait soutenu l'autorité dans la répression de quelques écervelés qui auraient été bien aises d'avoir un prétexte pour couvrir leurs désordres.

Leur église ne le cède en rien à celle de Stony-Creek, tout en étant beaucoup plus grande. Elle fut bénite le dimanche matin, sous le patronage de saint Pierre. L'assistance la remplissait entièrement : personne en effet ne manquait au rendez-vous, il y avait même une bande de la tribu du Rocher-Déboulé. Nous ouvrîmes la mission dès le matin, les heures des exercices furent annoncées, et je dois dire ici qu'ils furent suivis par tous avec une assiduité généreuse et une dévotion croissante. Le premier jour, nous proposâmes à leur méditation la pensée de la sainteté que Dieu demande des hommes, et l'horreur qu'il a du péché. Dieu lui-même veut vous aider à devenir saints et à détruire le péché en vous ; c'est pour cela que Notre-Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu se donne à vous dans l'Eucharistie et qu'il viendra résider dans cette magnifique église préparée par vos mains. Demain, ajoutais-je, vous élèverez la petite maison de Jésus-Christ (tabernacle) dans la partie de l'église réservée pour lui (le sanctuaire). Vous choisirez les meilleures planches, vous tapisserez l'intérieur avec de la

soie, et quand vous l'aurez terminée, vous la déposerez sur l'autel, entre les chandeliers et les fleurs variées, car ce sera là que Jésus-Christ viendra faire sa demeure. Aujourd'hui, vous allez approprier votre village et purifier votre vie et votre cœur de toute inimitié, de toute querelle et de tout scandale donné. L'œil de Jésus-Christ ne devra apercevoir rien de mauvais, de répréhensible et de honteux, quand l'Hôte divin arrivera au milieu de vous.

La journée tout entière fut employée à régler les différends ; les ennemis se réconcilièrent, ceux qui avaient donné scandale public le réparèrent et en demandèrent pardon, les ménages où le support mutuel laissait à désirer reconnurent leurs torts et promirent de s'amender ; en un mot, tous se relevèrent et s'armèrent contre le péché.

Les jours suivants, ils eurent à considérer les jugements de Dieu et les châtiments terribles qu'il inflige au péché dans la personne de ceux qui s'en rendent coupables, pour les porter à pleurer et détester leurs fautes et à en demander pardon à Dieu. Les catéchismes du matin et du soir leur firent connaître de quelle manière Jésus-Christ allait venir et résider dans l'église, c'est-à-dire le sacrement de l'Eucharistie. Nous leur parlâmes de la présence réelle, de l'hostie, du calice, du ciboire, de la lampe se consumant devant le Très Saint Sacrement, de la génuflexion, de la manière d'entrer, de se tenir et de sortir de l'église lorsque le Saint Sacrement est à l'autel, de la décoration de l'autel, des visites à Notre-Seigneur, présent dans le tabernacle. Tout cela, quoique expliqué par interprète, fut très bien compris et répété par sept ou huit personnes, chacune à sa manière. Cet enseignement était précédé, entremêlé et suivi de chants en l'honneur du Très Saint Sacrement.

Nous leur apprîmes ainsi à chanter dans leur langue, sur l'air : *Le voici, l'Agneau si doux !* un acte de foi en la présence réelle ; puis l'*O salutaris hostia*, le *Tantum ergo* et l'*Adoremus in æternum*, en latin.

Durant les temps libres, les hommes les plus habiles travaillaient à faire des chandeliers en bois ; les autres aidaient le R. P. Marchal dans la fabrication du tabernacle. Les femmes s'empressèrent de donner leurs mouchoirs en soie ; on en garda deux des plus jolis, et l'on rendit les autres. Seize chandeliers furent admirablement ciselés, selon le modèle donné, parfaite imitation de vos chandeliers en métal : six grands pour le second gradin de l'autel, quatre moyens pour le premier, et six petits pour servir à la bénédiction. On improvisa des vases remplis d'eau pour les bouquets de fleurs naturelles. Entourés de cache-pot, selon le modèle que je tenais des bonnes Sœurs de la Sainte-Famille, à Royaumont, ces vases étaient d'un bel effet. Quand tout fut prêt, on se mit à la décoration de l'autel. Les jeunes filles dépouillèrent les prairies et les bois de leurs plus belles fleurs et en firent de magnifiques bouquets, qui, placés dans les beaux vases, figuraient très avantageusement entre les chandeliers, de chaque côté du tabernacle. J'avais apporté avec moi un grand devant d'autel en tulle brodé, avec son transparent rouge. Une personne donna une large couverture de différentes couleurs pour servir de tapis au marchepied de l'autel. Aux yeux de ces pauvres gens, c'était une parure magnifique.

A l'exercice du soir, j'annonçai qu'à la messe du lendemain Jésus-Christ prendrait possession de sa petite maison élevée au-dessus de l'autel et entourée de cierges et de fleurs. Comme Jésus-Christ est Dieu tout-puissant et le grand Chef du ciel et de la terre, il devait être salué d'un salut général quand il viendrait résider dans

sa petite maison. Il me fallait, pour cela, dix hommes munis chacun d'un fusil. Pendant la messe, ils se tiendraient à la porte de l'église et salueraient Notre-Seigneur au nom de tous.

Le lendemain, tous vinrent à la messe en habits de fête; au lieu de dix hommes, il y en eut vingt, munis d'un fusil à deux coups. Ils envoyèrent un magnifique tribut d'hommages à Notre-Seigneur, à son entrée dans le tabernacle. Les fidèles, à genoux, le saluèrent, à leur tour, par le chant de l'Acte de foi et de l'Acte d'amour envers le divin prisonnier du sanctuaire, répété plusieurs fois avec une vive émotion. Avant de les congédier, je leur dis : « Si vous croyez que Jésus-Christ est maintenant en corps et en âme, sous les voiles eucharistiques, dans ce tabernacle, vous viendrez le visiter durant la journée, car ce n'est que pour vous qu'il est venu résider dans cette église. Allez donc à lui, vous qui lui avez fait de la peine par vos péchés ; allez pleurer vos fautes en sa présence, demandant son pardon et promettant de ne plus l'offenser. Allez aussi à lui, vous qui êtes faibles et tristes ; allez lui demander secours, lumière et force. » Leur sortie de l'église nous donna une preuve de leur foi vive au mystère de l'Eucharistie ; leur génuflexion était vraiment un regard du cœur à Notre-Seigneur caché dans le tabernacle. Durant les temps libres, ce fut un va-et-vient continuel pour visiter l'auguste prisonnier. Les femmes veillaient à la propreté de l'église et la balayèrent plusieurs fois par jour.

Nous leur apprîmes ensuite comment ils devaient s'y prendre pour préparer dans leur cœur la maison de Jésus-Christ, et, dans les séances de catéchisme, nous continuâmes à les instruire sur l'Eucharistie, les initiant aux cérémonies de la bénédiction du Très Saint Sacrement. Pourquoi cette grande prière ? pourquoi l'ostensoir, l'en-

cens et l'encensoir ; pourquoi Notre-Seigneur est-il élevé sur un trône au-dessus du tabernacle ; pourquoi les chandelles allumées et les beaux ornements du célébrant ? Nous leur fîmes connaître la signification des cérémonies, la manière de se tenir pendant l'exposition du Très Saint Sacrement ; les sentiments qu'on doit entretenir en son âme pendant que Notre-Seigneur reste exposé sur son trône, et ce qu'on doit lui dire pendant qu'on reçoit sa bénédiction par l'intermédiaire du prêtre.

Plusieurs répétitions nous ayant convaincus qu'ils savaient parfaitement les chants de la bénédiction, nous eûmes désormais cet exercice tous les soirs. Le divin Sauveur, placé au-dessus du tabernacle, sur un trône aussi beau que nous avions pu le lui élever et entouré de seize flambeaux, au milieu des plus belles fleurs, vit ses chers enfants des bois former sa couronne ; tous étaient respectueusement à genoux et l'honoraient par leurs chants, comme s'ils l'eussent aperçu corporellement présent devant eux. Je consacrais chaque soir quelques minutes à m'entretenir directement, à haute voix, avec Notre-Seigneur, apprenant ainsi à ces âmes neuves à parler à Jésus-Christ, caché dans l'Eucharistie. Chacun faisait siennes mes paroles, les répétant tout bas avec une onction touchante. On aurait dit que leur cœur était sur leurs lèvres, même durant les chants latins. Ils ne comprenaient certainement pas le sens des paroles ; mais, en voyant Jésus-Christ sur son trône, leur cœur s'enflammait d'amour. On se sentait tout ému ; je me reprochais de ne pas aimer le divin Captif autant que ces pauvres ignorants.

C'est ainsi que s'écoulèrent les derniers jours de la retraite, dans une effusion d'amour envers le divin Jésus. Tous étaient fermement résolus à mettre en pratique ce qu'ils entendaient dire dans les sermons et instructions. Ils allaient souvent renouveler leurs promesses à Notre-

Seigneur au pied du tabernacle. Ceux qui n'avaient pas reçu le sacrement de la Confirmation le reçurent le dernier jour. Nous fîmes ensemble des règlements pour la préservation des mœurs, pour la meilleure sanctification du Dimanche, pour ceux qui iraient, en été, travailler chez les blancs, et pour que, en l'absence du prêtre, ils s'enseignassent le catéchisme mutuellement, et surtout les enfants. Je leur fis ensuite observer que deux visites du prêtre : une, très courte, en mai, l'autre, au mois d'août, étaient insuffisantes pour leur prompte instruction et pour leur sanctification. Leur dispersion dans les montagnes, pour les chasses d'hiver, et le défaut de chemin praticable entre leur village et la Mission avaient été jusqu'ici un obstacle à une troisième visite. Je leur demandai de remédier à ces inconvénients. Après un long débat sur ma question, ils tombèrent d'accord qu'ils se réuniraient tous auprès de l'église centrale à l'époque de Noël et qu'ils ouvriraient un chemin pour aller chercher le prêtre, soit en raquette, soit en traîneau à chiens. Le chemin serait tracé immédiatement; ce serait par là que je passerais pour me rendre à la Mission, sur le lac Stuart. Sept hommes partirent aussitôt, à la suite d'un jeune chasseur qui connaissait une route courte et facile.

Avant de nous séparer, je leur adressai les dernières recommandations, les confiant au sacré Cœur de Jésus et à la Vierge immaculée. Chaque tribu s'en retourna contente et fortifiée. Les chrétiens de Natlé nous fournirent les vivres et les chevaux pour nous rendre à la Mission, à 45 milles environ de distance. Deux des notables du village se chargèrent de nous conduire et se joignirent à ceux qui traçaient le chemin. Ils l'ouvrirent assez pour que nos chevaux pussent passer, renvoyant à plus tard de l'élargir et de couper les troncs d'arbres gisant çà et là. La passe est excellente et court sur un terrain à peu

près plat et médiocrement boisé. Le troisième jour nous amena sur les bords du lac Stuart, à l'endroit où le lac se décharge par la rivière du même nom. En face de nous, on aperçoit, sur l'autre rive du lac, le grand poste de traite pour tout le district, fondé jadis par l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson. C'est comme un petit village : outre les grandes maisons pour les familles du bourgeois et des commis, il y a le magasin, l'entrepôt et les maisons pour les nombreuses familles des engagés. La Mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance est au fond d'une petite baie, à environ 1 mille plus loin. Nous allumâmes un grand feu pour que la fumée, s'élevant dans les airs, signalât notre présence. Deux canots, guidés par les principaux du village, vinrent nous prendre et nous mener à la Mission. Le R. P. Pandosy nous souhaita la bienvenue par la voix sonore du cor de chasse et les habitants par les détonations, tantôt successives, tantôt simultanées, de leurs armes à feu. Nous bénissons cette foule agenouillée, et nous nous rendons à l'église au son de la grosse cloche, laquelle n'attend que la bénédiction sainte pour prendre possession de son poste d'honneur. La description de la Mission ayant déjà paru dans nos Annales, je me contenterai d'ajouter que ce nombre considérable de maisons comprend celles qu'ont bâties les habitants des quatre villages échelonnés sur les bords du lac Stuart. Elles leur servent de logement durant le temps qu'ils passent à la Mission, soit aux grandes fêtes, soit au temps des retraites, soit encore quand ils viennent pour s'approcher des sacrements.

Les habitants du lac Stuart sont à peu près tous chrétiens aujourd'hui. Plus favorisés que les autres sauvages du district, ils ont toujours un prêtre au milieu d'eux. On pourrait cependant appliquer à plusieurs d'entre eux l'adage connu : « Près de l'église, loin de

Dieu. » La retraite qui leur fut donnée à l'occasion de ma visite leur était nécessaire et leur fit un grand bien. Ils réfléchirent et prirent des résolutions en conséquence. Les exercices se terminèrent par la confirmation des enfants et la bénédiction de la cloche. Cette cérémonie solennelle, dont on leur avait expliqué le symbolisme, les impressionna vivement. A la suite de l'officiant et de ses ministres, chacun vint à son tour donner un coup de cloche, en signe d'obéissance à la voix de Dieu et à ses commandements. Ce fut ainsi une publique protestation de leur désir de persévérer dans le service de Dieu.

Croyez-moi, mon Révérend et bien cher Père,

Votre affectionné frère en J.-C. et M. I.,

† Paul Durieu, o. m. i., évêque de Marcopolis.

PROVINCE BRITANNIQUE.

MAISON D'INCHICORE.

On lit dans un journal irlandais, à la date du 15 décembre 1884 :

« Hier, à deux heures, un meeting fut tenu à Inchicore, dans l'église de Marie Immaculée, dans le but de réunir les fonds nécessaires pour que les Pères Oblats puissent achever leur belle église.

« Sur la proposition du R. P. Ring, o. m. i., M. le lord maire présida l'assemblée.

« Le lord-maire dit qu'il éprouvait un très grand plaisir à venir prêter son concours aux Pères Oblats pour la poursuite de leur belle œuvre, œuvre qui commande l'admiration de tous ceux qui la voient. C'est, en effet, une église magnifique, mais encore inachevée. Et, quoique les efforts faits dans le passé aient été considérables

et qu'ils soient, sous tous les rapports, dignes des plus grands éloges, cependant un dernier effort est réclamé pour achever le travail et exécuter le plan primitif de cette belle église. C'est une œuvre qui est vraiment leur œuvre (des catholiques de Dublin), et ils ont de justes motifs de se féliciter de la partie de l'édifice qui est déjà bâtie ; ils ne doivent pas s'arrêter ; mais ils doivent achever l'ouvrage, afin de laisser à leurs descendants un mémorial de leur foi ; tous sont donc intéressés à ce que ce travail soit complètement achevé. Il ajouta que c'était pour lui un sujet de regret que S. Em. le cardinal-archevêque, retenu par les plus sérieuses raisons, n'eût pu se trouver à cette réunion, où sa présence aurait stimulé ses enfants à faire un suprême effort dans cette circonstance.

« M. H.-O. Nolan lut un rapport, dont voici l'exposé :

« Les Pères Oblats de Marie Immaculée sont, malgré eux, obligés de faire appel aux habitants de Dublin et au peuple d'Irlande, pour l'achèvement de leur église. Environ trente ans se sont écoulés depuis que la Communauté des Oblats s'établit à Inchicore. Ils vinrent littéralement sans argent et sans bourse, n'ayant pour toute ressource que le trésor inépuisable et si connu de la charité irlandaise. Ils firent avec confiance appel à ce trésor ; et l'on n'a qu'à jeter les yeux sur ce qu'on admire à Inchicore, pour apprendre avec quelle générosité cet appel fut entendu. La splendide *maison de retraite* s'élève maintenant à l'endroit même qu'occupait la pauvre maison de fermier qui fournit un abri aux premiers Pères Oblats ; l'étable, transformée en école où les enfants du voisinage se réunissaient pour recevoir l'enseignement religieux et l'instruction séculière, a fait place à une maison d'école belle et commode ; la modeste et vieille chapelle en bois, dont la construction est une histoire qui tient du roman,

car elle fut bâtie en trois jours par le travail enthousiaste et gratuit des ouvriers d'Inchicore, et où les saints Mystères furent célébrés pendant nombre d'années, cette chapelle, dis-je, a été abandonnée pour la nouvelle église, laquelle, bien qu'inachevée, est déjà d'une beauté saisissante et, une fois terminée, sera un des plus majestueux édifices de cette terre catholique. »

« Après avoir exposé les raisons qui s'opposèrent au développement et au progrès de l'œuvre commencée, M. Nolan continue :

« Quand la somme de 8000 livres, déjà laborieusement recueillie, eut été dépensée pour la nouvelle église, et que la nef et les bas côtés eurent été achevés, les Pères durent, à cause du manque de fonds, interrompre le travail, au moment où l'édifice était arrivé au point le plus critique. Le pignon du midi fut fermé avec une cloison en planches, et c'est dans cet état précaire que l'église est restée, depuis 1878, exposée en plein au choc des terribles tempêtes du sud-ouest et en danger d'être, à tout instant, réduite en un amas de ruines. Dans cette situation, il fallait de nouveau recourir aux quêtes ; les Pères Oblats, reprenant cette tâche difficile, se sont décidés avec confiance à faire un nouvel appel à leurs anciens amis et bienfaiteurs, les catholiques de Dublin et des environs. »

« M. Nolan dit que des lettres d'excuse avaient été reçues de S. Em. le cardinal Mac Cabe, envoyant 10 livres ; de M. E. D. Gray, M. P., Judge Little, et du très révérend chancelier Kennedy, P. P.

« M. Fottrel proposa, pour première résolution, d'adopter le rapport qu'on venait de lire et de féliciter les Pères Oblats sur le progrès déjà accompli dans la construction de leur nouvelle église de Marie Immaculée.

« M. Griolt, en appuyant la résolution, dit que cette belle église, dans laquelle ils étaient assemblés, restait ina-

chevée faute de ressources, mais qu'il ne croyait pas se méprendre sur les sentiments catholiques de ses concitoyens en disant qu'elle ne resterait pas longtemps dans cet état (*applaudissements*), que le zèle enthousiaste avec lequel on s'était mis à l'œuvre au début se réveillerait de nouveau, et qu'un cordial accueil serait fait à la résolution de mener à bonne fin cette belle construction.

« La résolution fut adoptée.

« Le docteur S. Mac Swiney proposa de voter les plus chaleureuses félicitations aux collecteurs locaux qui ont travaillé à cette bonne œuvre avec tant de zèle et avec un entier dévouement.

« Parlant de ces collecteurs, il dit : « Ils forment une « classe de bienfaiteurs qui a droit, de la part de l'assem- « blée, aux plus sympathiques encouragements, pour les « heureux résultats procurés par ses membres à cette œu- « vre et à d'autres semblables. » En effet, tous ceux qui prennent intérêt à ce genre de bonnes œuvres savent que, quel qu'ait été l'enthousiasme des assemblées publiques, quelque magnifiques qu'aient été les discours prononcés dans les meetings, quelque généreuses qu'aient été les souscriptions offertes, quelque vif qu'ait été l'intérêt témoigné à l'objet de ces meetings, toutes ces choses ne sont que des moyens éloignés et insuffisants, et que, pour achever l'œuvre, il faut ajouter, à la première impulsion donnée, les efforts journaliers, constants, incessants, infatigables et désintéressés des quêteurs. Ce qui augmente immensément le mérite et l'honneur de ces derniers, c'est que, appartenant à la classe ouvrière, ils donnent leur temps, qui est leur capital, ils donnent leur travail avec un entier désintéressement, puisqu'ils ne demandent aucune rémunération, si ce n'est la satisfaction de leur conscience. (*Applaudissements.*)

« Il n'hésitait donc pas à demander pour les collecteurs

qui se dévouent à de telles œuvres, les plus chaleureuses et les plus cordiales félicitations. (*Applaudissements.*)

« M. G. Ashlin appuya la résolution qui fut acceptée.

« M. Charles Dawson, M. D., proposa d'ouvrir une liste de souscriptions afin de recueillir les fonds nécessaires à l'achèvement de la magnifique église que les Pères Oblats élèvent à la gloire de Dieu, sous le vocable de Marie-Immaculée.

« Il dit que le rapport avait montré comment les plus humbles peuvent venir en aide aux bonnes œuvres et suppléer par le nombre des petites souscriptions au manque de dons abondants. Et même, comparées aux souscriptions des riches, les offraudes continuelles des pauvres l'emportent sur des contributions plus abondantes, mais isolées. Les résultats produits par la réunion de ces petites sommes, soit dans l'Eglise en général, soit pour les Pères Oblats en particulier; donnent une grande leçon au peuple d'Irlande. Quand, dans ce pays, on demande sans cesse de l'argent, quand on se plaint partout du manque de ressources, pour diverses œuvres, diverses entreprises, je dis : « Venez à l'école de l'Eglise, et « vous apprendrez ce qu'on peut faire avec les aumônes « sauvées du naufrage de la folle prodigalité. »

« Le fait d'avoir vu les Pères Oblats donner l'hospitalité à un grand nombre de leurs frères expulsés de leur pays nous fournit une autre leçon bien instructive. Cette nation voisine, avant d'avoir élevé ce qu'elle nomme le temple de la liberté, cherche à ébranler les fondements de l'Eglise ; mais ma conviction est qu'elle bâtit sur le sable, et que la ruine est réservée à cet édifice de liberté qu'elle veut élever.

« Combien différente a été la conduite du peuple d'Irlande ! Dans sa pauvreté, il bâtit des églises, des écoles, et cela avant d'avoir conquis sa propre liberté; ces

grandes institutions sont les pierres fondamentales sur lesquelles il veut établir et asseoir le progrès et la prospérité matérielle de sa patrie tendrement aimée. (*Applaudissements.*) De tout temps l'Irlande a pu se féliciter (son histoire le prouve) d'avoir posé ces solides fondements de l'édifice social; les enfants de ce noble pays doivent donc se réjouir de ce que, aujourd'hui, ils sont invités à poser une autre de ces assises sociales en contribuant à l'érection de cette belle église; vu surtout qu'une nouvelle ère politique semble se lever sur l'Irlande. Il est donc très opportun et même nécessaire que les esprits de tous soient guidés par la sainte influence de la justice et de la religion; et ces grandes institutions, ces Pères, ces autels seront la source de cette influence. (*Applaudissements.*)

« M. Dawson ajouta qu'il avait à féliciter le lord-maire de ce que la nuit précédente, dans une autre assemblée, Sa Seigneurie, s'occupant de cette nouvelle vie politique de l'Irlande, avait ouvert au peuple de cette contrée une nouvelle source de connaissances séculières, afin de le mettre à même d'exercer les nouveaux privilèges politiques dont il jouira bientôt. Mais autant le ciel est au-dessus de la terre, autant les intérêts spirituels sont au-dessus des intérêts temporels, autant aussi, à cette heure d'épreuve et de responsabilité pour l'Irlande, la nécessité des connaissances séculières est surpassée par celle des sciences divines, des connaissances et des lumières spirituelles qui ont jailli des causes saintes pour la défense desquelles ils sont présentement réunis.

« M. M. Flanagan, T. C., appuya la résolution, qui fut adoptée.

« On ouvrit alors une liste de souscriptions en tête de laquelle MM. A. Mac. Dermott s'inscrivirent pour 100 livres; environ 500 livres furent recueillies. La liste com-

plète sera insérée dans le numéro du *Freeman* de samedi.

« Le R. P. Ring proposa ensuite un vote de remerciements au lord-maire. Cette proposition, appuyée par le R. P. Nolan, de l'ordre de Saint-Augustin, fut adoptée à l'unanimité.

« Le lord-maire exprima sa gratitude pour le vote, et la séance fut levée.

Inchicore, 15 décembre.

« Cher monsieur (à l'éditeur du *Freeman*),

« En vous remerciant de votre aimable compte rendu publié dans le *Freeman* de ce jour, au sujet de notre meeting, je vous prie de vouloir bien suppléer à une importante omission faite dans votre excellent rapport, et de publier la lettre suivante de S. E. le cardinal Mac-Cabe. En faisant cela, vous obligerez beaucoup votre tout dévoué.

P. R. Brady, o. m. i. »

14 décembre 1884.

« Mon cher Père Brady,

« Je vous prie de vouloir bien me pardonner si je n'ai pas tenu la promesse que je vous avais faite d'assister à votre meeting de ce jour. J'avais pris toutes mes mesures pour me rendre chez vous. Mais le temps devint si mauvais le matin que je craignis de commettre une grave imprudence en m'aventurant à aller à Inchicore. Mais, quoique absent de corps, j'ai été avec vous de cœur, et j'ai la confiance que votre meeting aura un complet succès. Ci-inclus un chèque, comme faible contribution pour vous aider dans votre bonne œuvre. Je regrette de ne pouvoir pas me montrer plus généreux envers vous. Mais les demandes auxquelles j'ai à répondre avec les

fonds qui sont à ma disposition sont très nombreuses et très pressantes.

« Croyez-moi votre tout dévoué,

« † E., card. Mac-Cabe. »

« Nous avons le plaisir d'attirer l'attention de nos lecteurs sur la longue et importante liste de souscriptions contenue dans une autre colonne de notre journal, pour la nouvelle église des Pères Oblats d'Inchicore. Nous avons l'assurance que les souscripteurs continueront à venir en aide aux Pères Oblats jusqu'à ce que les fonds nécessaires aient été recueillis.

« La lettre suivante a été envoyée par Mgr Buoler, évêque de Limerick :

16 décembre 1884.

« Cher Père Brady,

« Je vois avec plaisir dans les journaux que le meeting tenu dimanche dernier à Inchicore, a été couronné d'un grand succès. Cela devait être. Les catholiques de Dublin sont plus à même que d'autres de savoir ce que les Pères Oblats ont fait pour eux, et ils l'ont manifesté avec leur générosité ordinaire. Mais je sais que vos bonnes œuvres ne sont pas circonscrites dans la ville de Dublin. A Limerick, nous sommes devenus les débiteurs des Pères Oblats, par les magnifiques et fructueuses missions qu'ils ont prêchées dans toute l'étendue du diocèse. Je vous prie d'accepter l'offrande ci-incluse pour être jointe aux fonds que vous recueillez, et croyez-moi votre très dévoué,

« † Georges Butler, évêque de Limerick. »

MAISONS DE FRANCE

MAISON DU SACRÉ-CŒUR D'AUTUN.

Nevers, le 4 décembre 1884.

Mon très Révérend et bien-aimé Père,

Votre belle maison du Sacré-Cœur offre à l'heure présente un spectacle à la fois triste et consolant : triste, parce que le mouvement qui l'anime ne vient pas des enfants de la famille ; consolant, parce qu'il démontre que le petit séminaire d'Autun a été sauvé du naufrage. Cent vingt-cinq élèves occupent, en effet, cette maison du scolasticat ; le corps professoral y est aussi logé, et les diverses salles, nécessaires aux cours de toutes les sciences, y ont été adaptées à leur nouvelle destination. Nous avons cependant gardé pour nous la partie du premier étage comprise entre l'escalier et la rue. De cette manière, tandis que le petit séminaire continue à fleurir, nous vivons de notre vie d'Oblats, conformément à nos saintes Règles.

Vous désirez, mon Très Révérend Père, que je raconte à la famille le changement qui vient de s'opérer dans notre cher établissement, changement si profitable à l'Eglise d'Autun, et qui est dû, soit à votre zèle des âmes, soit à cette noblesse de cœur qui vous fait reconnaître les bienfaits reçus et peut-être les dépasser. Vos désirs me seront toujours des ordres. J'obéis donc avec une vraie joie d'âme, encore que je sois profondément contristé par l'absence des nôtres.

Mgr Perraud, notre illustre et excellent évêque d'Autun,

me fit appeler dans la première quinzaine d'août. Il s'agissait d'une question secondaire. J'allais me retirer après l'avoir traitée, lorsque le vénéré pontife me confia, sous la loi du secret, son espérance de trouver un refuge pour son petit séminaire dans notre maison du Sacré-Cœur. Il ajouta qu'il connaissait assez « la bonté du Père Général pour n'avoir aucun doute sur ce point ». N'ayant pas qualité pour traiter cette affaire, je me contentai d'affirmer que vous étiez plein de reconnaissance pour toutes les bontés de Sa Grandeur et que vous feriez tous les sacrifices possibles pour lui rendre service. « Je vais lui écrire », ajouta Monseigneur, et il me demanda si vous étiez à Paris.

Mon devoir était tout tracé. Je vous écrivis en sortant du palais épiscopal, et j'attendis vos ordres. Ils ne se firent pas longtemps attendre : je les recevais huit jours après, à Brive, où je prêchais une retraite.

Cependant les menaces d'expulsion, voire même *manu militari*, arrivèrent plus pressantes à Mgr l'évêque et à MM. les professeurs du petit séminaire. C'était vers le milieu de septembre. Je crus devoir interrompre le cours de mes prédications pour entrer dans vos vues, et je fis le voyage de Marseille à Autun, la nuit du 21 au 22. J'arrivai vers six heures du matin, au moment même où s'accomplissait la triste expulsion. Je ne redirai pas tout ce que les journaux ont publié sur cette question si bien jugée par la presse honnête ; je me contente de rappeler que, d'une part, M. le préfet avait refusé à Mgr l'évêque l'autorisation nécessaire pour porter sa cause devant les tribunaux, et que, d'autre part, le petit séminaire n'était pas inscrit sur la liste des biens domaniaux.

Je me rendis auprès du vénérable expulsé, qui me rappela qu'il était venu à nous, lors de notre expulsion, et ajouta qu'il y aurait désormais « un nouveau lieu d'af-

fection entre nous». Il me confia aussi qu'il cherchait à avoir un établissement stable ; mais que, si ses combinaisons ne réussissaient pas, il profiterait du bon vouloir du Père Général en prenant posession du Sacré-Cœur.

Les journées semblaient être des mois, tant l'impatience des fidèles était grande. Toutes les questions politiques, même les plus brûlantes, faisaient place à cette question d'intérêt local : « Le petit séminaire restera-t-il à Autun, ou sera-t-il transporté ailleurs ? » Monseigneur vint me dire sa volonté le 29. Ce n'était plus le Sacré-Cœur seulement qu'il allait occuper ; il allait en même temps disposer la maison Saint-Jean de manière à recevoir un certain nombre d'élèves, tout en laissant chez eux le curé et les missionnaires. Les Oblats allaient sauver le petit séminaire : ce fut le cri unanime parmi les catholiques d'Autun et du diocèse.

Chose remarquable. On avait commencé par chasser nos paisibles scolastiques de leur maison d'étude et de prière ; on avait ensuite fait des constructions fort belles pour agrandir le collège ; enfin, on s'était dit : « Enlevons à Mgr l'évêque le local du petit séminaire, et nous remplirons notre collège universitaire, qui s'élève avec tant de splendeur. » Mais on avait oublié qu'on avait fait une place pour l'établissement diocésain en expulsant les Oblats. *Mentita est iniquitas sibi.*

Depuis lors—c'est vraiment de nature à nous confondre—le vénérable évêque profite de toutes les circonstances pour nous manifester sa gratitude. La chaire de la cathédrale, les réunions privées, les visites : tout lui sert à manifester la grandeur de son cœur. Il y a même parfois des mots charmants et des faits fort édifiants. Monseigneur, à la messe du Saint-Esprit, fit l'historique de la maison du Sacré-Cœur. Sa Grandeur disait aux enfants : « Peut-être un seul péché mortel n'a-t-il pas été commis pendant la

possession de cette maison par les Dames de la Visitation, puis par les RR. PP. et les FF. Oblats. » Le pieux évêque tirait ensuite de cette pensée une exhortation à la vie de pureté. Or on dirait que les jeunes gens qui habitent notre maison (1) tiennent à honneur de ne pas profaner ce quasi-sanctuaire et de se montrer plus sages que les années précédentes. Une autre fois, M. le directeur, en leur parlant de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, leur rappelait que les Oblats ont un grand nombre de missionnaires à l'étranger. La réponse a été une somme à peu près double de celle des années précédentes et s'élevant à plusieurs centaines de francs, qui a été recueillie ce jour-là et prélevée sur l'argent laissé à leur disposition pour leurs menus plaisirs. Je ne voudrais rien exagérer, mais il me semble que Notre-Seigneur tirera de cette installation sa propre gloire et celle de notre famille religieuse. Pourquoi, en effet, me serait-il défendu d'espérer que, grâce à la popularité acquise par votre généreuse concession, des fruits précieux seront portés? Les jeunes gens du petit séminaire sont formés à nous aimer et à nous remercier : pourquoi quelques-uns d'entre eux ne désireraient-ils pas prendre place un jour à côté de nous? Il y a une si petite distance de l'amour à l'imitation. Sans doute, tout cela est mystérieux et incertain, mais les desseins de Dieu, qui seuls règlent l'avenir, sont toujours mêlés de miséricorde, de grâce et de charité.

En attendant, professeurs et élèves respectent la petite clôture que nous avons élevée, afin de pouvoir suivre plus parfaitement nos saintes Règles et en accomplir les observances. Nos scolastiques ne pouvant rentrer encore, il serait facile de laisser les choses en l'état pendant quelques années. Toutefois, Mgr l'évêque a demandé la maison pour

(1) Les hautes classes, à partir de la quatrième comprise, sont au Sacré-Cœur; la cinquième et les classes inférieures sont à Saint-Jean.

un an seulement et au plus pour deux ans. Il est probable que la durée de cette installation sera un peu plus longue, mais elle aura pourtant un terme relativement rapproché. Sa Grandeur se préoccupe, en effet, d'avoir un autre établissement. Des sommes considérables sont déjà recueillies, et tout fait espérer une conclusion prochaine et favorable. Notre bel établissement nous sera alors rendu en l'état actuel. Vous aurez fait une œuvre de haute importance, et Dieu veut que la Congrégation n'ait à faire aucun sacrifice pécuniaire pour cela.

Permettez-moi d'ajouter, mon Très Révérend et bien-aimé Père, que le personnel de l'évêché n'est pas le seul à nous témoigner sa reconnaissance. MM. le supérieur et les professeurs du petit séminaire multiplient les actes les plus délicats à cet endroit. En vérité, nous sommes embarrassés pour répondre convenablement à tant de sympathiques démonstrations.

Mais, pendant que nous jouissons d'un bien entièrement fait par vous, nous entendons les chants de la jeunesse qui remplit notre chapelle. Les scellés en ont été levés, et nos cœurs, témoins des nouvelles cérémonies du temple, se reportent tour à tour vers notre scolasticat de Rome et vers celui de Dublin. Quand donc, nous disons-nous souvent, aurons-nous la douce et ineffable joie de revoir les enfants de notre famille dans ce berceau de la science théologique, qui est aussi un prolongement du berceau de notre vie religieuse ? C'est le secret de Dieu. Nous nous efforçons de hâter ce moment par nos prières, unies aux vôtres et à celles de nos frères, et nous nous employons aux œuvres que la divine Providence vient nous offrir dans notre asile ainsi transformé.

Le R. P. Magnin peut être considéré comme le vrai

conservateur de notre maison du Sacré-Cœur. Sa santé ne lui permettant pas le ministère apostolique, il multiplie au dedans les soins les plus intelligents et les plus dévoués, tandis qu'en ville il se livre au ministère de la confession et à celui de la charité. Aussi suis-je heureux de dire qu'il est généralement aimé et apprécié. Quant à moi, je n'ai aucun lien qui me retienne à Autun, mais je poursuis ma carrière apostolique, glanant quelques épis ou retraites dans les champs de nos deux provinces. Et cela est indispensable : car, la maison du Sacré-Cœur n'ayant reçu aucune demande, et celle de Saint-Jean suffisant amplement à faire le travail offert par le diocèse, je n'aurais aucune occupation si je ne pouvais m'éloigner du centre que j'habite. Dieu merci ! et grâce à votre paternelle bonté, j'ai pu dépenser mes forces au service des âmes, depuis que vous m'avez constitué le gardien de notre établissement désolé. J'ai prêché depuis le mois d'août dix retraites variées ; au moment où je vous écris, je prêche l'Avent à la cathédrale de Nevers, et il me reste à faire pendant le mois de décembre une retraite aux Dames de la ville et une autre aux Messieurs.

Du reste, tous ces travaux s'harmonisent parfaitement avec l'humble mission que vous m'avez confiée. Ma petite communauté s'est amoindrie à l'arrivée du petit séminaire, me laissant encore plus de temps libre. Quatre Frères nous étaient nécessaires précédemment, soit pour l'exploitation du jardin, soit pour la tenue de la maison. Le nouvel établissement a pris pour lui le jardin et la garde de la porte, puis il a envahi le local de manière à nous laisser peu d'espace. Nous avons donc été contraints de vous demander de placer ailleurs deux de nos Frères convers. Le F. Némoz nous a été laissé; son habileté comme arboriculteur nous est une garantie pour la conservation de nos arbres dont il continue à avoir soin ;

son activité m'assure aussi que tout sera en bon état à la cuisine et partout où son dévouement est employé. Le bon F. Rodet, malgré sa surdité devenue à peu près absolue, fait l'office de Marthe et se dépense avec un zèle de néophyte. MM. les professeurs ne cessent de me dire leur édification : c'est ma plus grande joie lorsque je reviens sous le toit de la famille.

J'oubliais de dire, mon Très Révérend Père, que j'ai conservé un ou deux appartements pour les Pères de passage. Nos Pères peuvent donc, comme par le passé, venir demander l'hospitalité à cette maison qui est la vôtre. Il m'a semblé que les fils devaient toujours avoir une place dans la maison de leur père, et c'est ce qui m'a dirigé dans l'organisation de notre intérieur.

Daignez agréer, mon Très Révérend et bien-aimé Père, avec l'assurance de mon religieux et profond respect, l'humble hommage de mon filial attachement en Notre-Seigneur.

L. Delpeuch, o. m. i.

De son côté, le R. P. Marchal, supérieur de la maison de Saint-Jean, écrit au rédacteur des *Annales* :

Autun, le 20 janvier 1885.

Mon Révérend et bien cher Père,

Vous m'avez exprimé le désir d'avoir pour les *Annales* quelques détails sur l'installation d'une partie du petit séminaire dans notre maison de Saint-Jean. Je me rends d'autant plus volontiers à ce désir que plusieurs personnes pensent que nous sommes très mêlés au mouvement des enfants et, par conséquent, très gênés. Ce que je vais dire fera voir qu'il n'en est rien.

Quand on s'est décidé à installer le petit séminaire au scolasticat, on s'est bien vite aperçu que tout le personnel ne pouvait y loger. On était donc dans un grand

embarras. Ce fut comme par hasard qu'on songea à la maison de Saint-Jean. Aussitôt M. Mangematin, vicaire général, et M. Truchot, supérieur du petit séminaire, vinrent nous demander de visiter notre maison. Ces Messieurs furent bien étonnés de trouver des dortoirs ; ils avaient été faits pour un ouvroir, et ils servaient tous les ans à loger les militaires soumis à la loi des vingt-huit jours. Les grandes chambres parurent aussi bien convenables pour servir de classes et de salles d'étude. Les jours suivants, Monseigneur, l'architecte et quelques Messieurs du séminaire vinrent examiner le local, qui parut bien restreint pour loger toutes les petites classes, la cinquième comprise. Cependant il fallait se contenter de ce que nous pouvions céder; nous offrions, de grand cœur, tout ce qui ne nous était pas indispensable; on comprit notre désintéressement, et l'on nous en témoigna une grande reconnaissance. Nous aidions véritablement à sauver le petit séminaire.

Après bien des combinaisons, voici ce qui a été fait, à la satisfaction de la communauté, du séminaire et des parents. Ceux qui connaissent la maison de Saint-Jean se représenteront facilement la partie abandonnée au séminaire et celle que nous nous sommes réservée.

Il y a deux entrées : l'une par la porte principale ; on passe devant une cour et une bâtisse qui servent pour les parents : c'est le parloir, et l'on aboutit au perron qui donne sur le jardin ; l'autre, par une petite porte. Les membres de la communauté et les personnes qui veulent s'adresser à eux entrent par cette petite porte, traversent la cour et arrivent au parloir. A côté se trouvent une petite cuisine et un réfectoire très propre, pour la communauté. Le séminaire, lui, occupe notre ancien réfectoire et notre ancienne cuisine; au rez-de-chaussée se trouvent la chambre du directeur et les classes, notre

salon, la chambre du supérieur, la chapelle et la partie qui conduit à l'église. Au premier, nous occupons le quartier de la bibliothèque et de la salle des exercices avec les chambres contiguës, fermées au bruit et aux regards des enfants; le reste est employé à la lingerie, à l'infirmerie et à deux chambres de professeurs. L'étage supérieur renferme trois dortoirs et deux chambres de professeurs surveillants; la cour des récréations est derrière la maison, dans le champ. Les exercices de piété des enfants se font dans la chapelle des catéchismes. Les élèves ne se joignent à la paroisse que le dimanche aux offices, et encore restent-ils à la tribune. La cloche du jardin sert pour le séminaire et celle de la maison pour la communauté.

Ainsi, nous logeons dans notre maison soixante enfants, cinq professeurs et des domestiques sans que nous soyons dérangés ni gênés. Nous n'avons pas changé un seul point de notre règlement. Nous sommes encore chez nous, et nous faisons librement tous nos exercices de communauté et le service de la paroisse.

Veuillez agréer, mon Révérend et bien cher Père, l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués.

MARCHAL, O. M.

SCOLASTICAT DE ROME

Rome, le 1er février 1885.

Mon très Révérend et bien-aimé Père,

Je commence par faire ma coulpe. Je m'accuse d'être en retard avec le rédacteur des *Annales*. Cette lettre, ayant pour objet de raconter notre vie pendant la dernière année colaire, aurait dû paraître dans le numéro de décembre 1884, et c'est à peine si elle arrivera à temps pour le numéro de mars 1885. Peut-être pourrais-je invoquer à ma décharge le bénéfice des circonstances atténuantes. Mais la Règle défend les excuses. Laissons donc à la charité de mes frères le soin de me défendre. J'aborde immédiatement mon sujet, trop peu important pour mériter les honneurs d'un long préambule. Je vous dirai nos joies et nos tristesses pendant l'année qui vient de finir ; car le bon Dieu ne nous a ménagé ni les unes ni les autres. Commençons par les joies.

Le 17 novembre, un jeune postulant convers, portier par occasion, arrivait tout joyeux dans ma chambre, et m'annonçait gravement un *Padre americano*. C'était le R. P. Tatin, supérieur du scolasticat d'Inchicore, qui venait nous faire une aimable surprise. Son costume de voyage, qui rappelait celui du R. P. Mac Grath, lui valait l'honneur d'être pris pour un fils de la jeune Amérique. Il serait difficile de dire combien grand a été notre bonheur de voir et de posséder pendant quelques jours ce Père d'une famille dont, malgré les distances, nous aimons

à nous regarder comme les membres. Peu de scolastiques de Rome connaissaient le R. P. Tatin de vue ; mais tous avaient entendu parler de lui ; tous l'aimaient déjà comme un père, et, dussé-je contrister sa modestie, j'ajouterai, tous le vénéraient comme un modèle de vie religieuse. Les Pères répétiteurs saluaient en lui, avec une joyeuse reconnaissance, le guide aimé qui les avait conduits jusqu'au sommet du sacerdoce. Mais le plus heureux de tous, c'était encore le supérieur, chez lequel la vue de ce bon Père réveillait tout un essaim de souvenirs : années de juniorat à Notre-Dame de Lumières, où il m'avait fait expliquer Virgile et, pourquoi le taire? consolé plus d'une fois des sévérités de l'amour fraternel ; années de scolasticat au Sacré-Cœur d'Autun, où il m'avait initié à la science théologique. Tout ce passé, déjà lointain, mais toujours bien cher, redevenait pour quelques jours le présent avec le R. P. Tatin. Quelle bonne occasion aussi de demander à son expérience les leçons dont j'ai besoin pour remplir la tâche qui m'a été confiée! Si vous voulez bien, mon très Révérend Père, renouveler de temps en temps ces surprises, ce n'est pas nous qui nous en plaindrons.

Le R. P. Tatin était au milieu de nous depuis quelques jours seulement, lorsque eurent lieu à l'Université Grégorienne la distribution solennelle des prix et la Collation des grades. Je n'ai plus à décrire cette cérémonie à la fois grandiose et amusante. Les lecteurs des *Annales* n'ont peut-être pas oublié ce qui en a été dit l'année dernière. Mais ils ont le droit de savoir quelle a été la part des scolastiques de Rome dans cette moisson de lauriers. On se souvient qu'à peine entrés dans la carrière, ils avaient marché d'un pas vaillant, et prouvé une fois de plus que,

Dans les âmes bien nées,
Le *succès* n'attend pas le nombre des années.

24 nominations, parmi lesquelles 4 prix, avaient été le résultat de leur coup d'essai. Cette année, on pouvait demander davantage. Les scolastiques l'ont compris, et ils ont eu la joie de vous offrir : le 1er prix d'institutions canoniques, le 2e prix de métaphysique (3e année) ; le 2e prix de philosophie morale ; le 2e prix *ex æquo* de métaphysique (2e année) ; le 1er prix et le 2e prix de métaphysique (1re année) ; le prix de langue grecque et celui de l'académie hébraïque ; de plus 13 accessits, 8 mentions très honorables et 5 mentions honorables ; en tout 35 nominations. Deux collèges, habitués à se disputer le premier rang, l'emportaient seuls sur nos Frères pour le nombre des médailles. Avec les lauriers qui passent, les titres qui restent. Les PP. Nillès et Albertini, créés docteurs, l'un en philosophie et l'autre en théologie, reçoivent, avec la barrette et l'anneau, *facultatem docendi*, *glossandi*, *interpretandi*. Autour d'eux viennent se grouper, comme autant de satellites, 6 bacheliers et 1 licencié en théologie ; 1 bachelier en droit canon ; 4 bacheliers et 5 licenciés en philosophie. Si les diplômes ne mentent pas, quelle pléiade d'hommes *illustrissimes* et *clarissimes* et de *grandes espérances* vous avez à Rome, mon Très Révérend Père ! Mais, hélas ! le parchemin n'est pas infaillible, et surtout il n'a pas la puissance de donner ce qu'il annonce.

Vous avez bien voulu nous dire votre joie et nous envoyer vos félicitations paternelles. C'était, avec la conscience d'avoir travaillé pour le bon Dieu, une des plus douces récompenses que pût ambitionner le cœur de vos enfants.

Une autre récompense, bien précieuse et que nous n'aurions jamais osé espérer, allait nous être accordée. Ici, je cède la parole à *l'Echo du Soracte*, petit journal avec lequel nous ferons bientôt plus ample connaissance :

« Cette journée du dimanche 27 novembre, que nous

avions si joyeusement commencée au palais Falconieri, dans une visite à S. Ém. le cardinal Oreglia, devait rester célèbre dans les humbles fastes du scolasticat de Rome. La veille, en lecture spirituelle, le R. P. supérieur avait promis une surprise, nous invitant déjà à chanter le cantique de la reconnaissance... Cependant la matinée était passée, et rien encore ne nous était arrivé que de parfaitement prévu. Après le dîner, auquel daigne prendre part le vétéran des missions africaines, nous organisons, en l'honneur de nos hôtes, une de ces séances si connues et si aimées du scolasticat.

«La séance est sur sa fin... Les deux tiers de la journée sont écoulés, et la promesse de la veille n'a pas encore eu sa réalisation. Soudain, le R. P. supérieur, que nous avons vu sortir quelques instants auparavant, rentre dans la salle, tenant entre ses mains une petite boîte. Il est visiblement ému. Alors commence une scène indescriptible. Le R. P. supérieur ouvre un grand parchemin et commence à lire. Dès les premiers mots, nous comprenons qu'il s'agit d'une sainte relique que le scolasticat d'Inchicore partage libéralement avec ses Frères de Rome. A mesure qu'il avance, sa voix est plus tremblante. Quand il en vient à nommer la relique, les sanglots étouffent sa voix, et, avec l'âme bien plus qu'avec l'ouïe, nous apprenons que nous sommes en présence du cœur bien-aimé d'où est sortie la congrégation des Oblats de Marie Immaculée. Le R. P. Tatin reprend ce qui n'a été que balbutié, et nous énumère toutes les garanties d'authenticité de la précieuse relique.

« Alors apparaît un petit vase de cristal, monté sur un pied de même matière. Il est orné d'écussons, de croix et de festons d'argent. L'un des écussons porte les armes de notre famille religieuse. Sur un autre sont gravées ces paroles :

EX PRAECORDIIS
RR. DD. EUGENII DE MAZENOD,
EPISC. MASSILIENSIS,
FUND. CONG. OBLATORUM,
B. V. MARIAE,
SINE LABE CONCEPTAE.
1782-1861.

« Sur le feston qui entoure le pied, nous lisons ces trois mots qui sont la signature de la vie du Père des Oblats :

CHARITÉ ! CHARITÉ ! CHARITÉ !

« C'est à travers les parois de ce petit vase que nous allons contempler et vénérer le cœur de notre saint Fondateur. D'abord, nous nous approchons ; puis il y a un moment de silencieuse attente et comme de recueillement. Le Père supérieur est tout entier sous l'empire de son cœur, et n'a que des larmes ; le R. P. TATIN sourit doucement en voyant notre bonheur, et nous, Frères scolastiques, dont l'âme déborde, nous sommes prêts à nous jeter à genoux.

« Le R. P. supérieur dépose le premier un baiser filial sur ce cœur vénéré. Tous les assistants sont admis au même honneur. Après cela, le R. P. TATIN nous explique brièvement qu'ayant fait faire, pour conserver la sainte relique, un vase de cristal en tout pareil à celui qu'il nous donne, ce vase s'est trouvé trop étroit pour contenir le cœur tout entier, et qu'alors son ange gardien lui a envoyé la généreuse pensée de partager le trésor d'Inchicore avec la famille de Rome. La pensée, communiquée à notre T. R. Père Général, est accueillie, réalisée, et désormais les deux familles exilées d'Irlande et de Rome, bien que séparées par l'Océan et la Patrie, ne formeront plus qu'un seul groupe autour du cœur de notre Père; car toujours, à toute heure, nous aurons rendez-vous dans ce sanctuaire.

« Le R. P. supérieur remercie, au nom de la communauté et de tous ceux qui, dans la suite des années, viendront puiser à ce cœur le véritable esprit de famille, et Mgr Allard, le vieil ami de celui dont les restes causent cette délicieuse scène, nous montre, par des paroles senties, que l'âge, chez le religieux, chez le missionnaire, brise les forces du corps sans affaiblir les généreux élans de l'âme.

« La promesse de la veille était dès lors réalisée, et la réalisation dépassait toute espérance : c'était vraiment une surprise. Jeunes Oblats, nous nous demandions si nous aurions un plus beau jour dans l'année, durant notre scolasticat même : cela paraissait impossible. Et pourtant il y aura un plus beau jour durant notre scolasticat : le jour où, pour la première fois, nous présentant au pied de l'autel du Sacrifice, jeunes prêtres missionnaires, nous nous inclinerons tout émus sous la bénédiction de notre Père qui est au ciel. »

Que le bon P. Tatin me permette de lui renouveler ici l'expression de toute notre reconnaissance. Son souvenir est désormais inséparable de la précieuse relique qu'il nous a apportée. Merci à vous aussi, bien-aimé Père, qui avez si favorablement accueilli l'inspiration de sa piété filiale ! Après trois semaines trop vite écoulées, le R. P. Tatin nous quittait dans la soirée du 8 décembre. Il nous fit ses adieux sous le regard paternel de S. Ém. le cardinal Oreglia, qui avait bien voulu venir partager avec nous les joies de notre fête patronale.

Jusqu'ici la vie à Rome avait été pour nous un sourire ininterrompu. Le bon Dieu nous avait prodigué les bénédictions de la joie et des succès : il allait y ajouter la bénédiction plus authentique de la croix et des larmes.

Pendant les premiers mois de 1884, la mortalité fut grande à Rome, surtout dans les rangs du clergé. Les

fluxions de poitrine, sous la redoutable influence d'un vent froid et persistant, se multipliaient, et quiconque en était atteint était condamné à mort. Cependant les santés se maintenaient à la place Saint-Ignace, et déjà nous nous félicitions d'avoir été épargnés, lorsque, dans les premiers jours de février, on vint m'avertir que, dans la nuit, un Frère scolastique avait craché le sang. C'était l'un des deux Frères arrivés depuis quatre mois à peine de la province du Canada, le plus grand et le plus robuste d'entre nous. Le mal arrivait-il subitement, ou bien, ce qui était plus probable, existait-il déjà à l'état latent, sous l'extérieur d'une constitution plus forte en apparence qu'en réalité ? Nous ne savons. Toujours est-il qu'après les illusions du premier moment, nous comprîmes que Dieu venait de désigner sa victime. Il attendra encore quatre mois avant de frapper le coup décisif. Ce n'était pas trop pour préparer au sacrifice et la victime elle-même et ceux qui assistaient impuissants à sa longue agonie. Le 26 mai, notre Mère Immaculée, appelée et invoquée jusque dans les rêves du délire, invitait son Oblat à venir achever avec elle les solennités de l'Ascension. La maison de Rome avait son représentant parmi les enfants qui forment au ciel la couronne de notre Père bien-aimé.

Nous n'oublierons jamais les marques de sympathie que nous avons reçues dans cette douloureuse circonstance. Je dois mentionner d'une manière spéciale les Pères de Notre-Dame du Sacré-Cœur d'Issoudun, qui, non contents d'unir leurs prières à nos prières, nous ont offert spontanément une place dans leur caveau de communauté. C'est à l'ombre de la basilique de Saint-Laurent, non loin du tombeau de Pie IX, que repose notre cher Frère Giroux, en attendant le jour prochain, je l'espère, où nous aurons, nous aussi, un asile pour nos chers défunts dans la vaste nécropole.

Arrivons aux vacances. Elles commencent officiellement le 1er août ; mais, grâce à la bonté des RR. PP. professeurs qui veulent bien devancer les examens de nos Frères, dès le 16 juillet nous pouvons quitter Rome. Instruits par l'expérience, au lieu de gravir la colline de Ponzano par un soleil ardent, nous profitons de la fraîcheur du soir. Il était bien près de dix heures lorsqu'il nous fut donné de goûter la bonne soupe du F. Nicolas. Vraiment, nous aurions volontiers imité nos Pères des Missions étrangères et couché à la belle étoile ; il fait si bon respirer l'air frais, lorsque, pendant des mois, on a vécu dans une atmosphère embrasée ! Et puis, il faut le dire, notre couche n'avait rien d'attrayant. On ne nous accusera pas d'oublier à Ponzano l'article de la Règle, qui dit : *Simplici super grabato somnum carpent missionarii.* Mais, cette nuit, le grabat avait une simplicité que la Règle n'avait pas prévue : couvertures, draps et oreillers étaient encore en route.

Heureux encore si, au milieu d'un beau rêve, on n'était pas subitement réveillé par quelque souris ou autres locataires importuns, qui, trouvant que la terre est au premier occupant, avaient établi leurs quartiers dans nos paillasses, et s'étonnaient de ne plus trouver la porte du logis. S'il faut en croire la légende, il y eut dans cette nuit des combats de géants, des luttes héroïques, où la victoire ne fut pas toujours du côté des plus forts. C'est du moins ce que raconte notre journal. Car nous avions un journal à Saint-Sébastien, un vrai journal, paraissant toutes les semaines en six, huit et même dix grandes feuilles, fondé et rédigé par les scolastiques, pour égayer leurs vacances déjà fort peu mélancoliques. On l'avait baptisé *l'Echo du Soracte,* en l'honneur de la fière montagne qui se dresse devant nous. Le programme était très vaste : *De omni re scibili et*

de quibusdam aliis : chronique de l'année et chronique de la semaine, vieilles légendes et questions scientifiques, poésies françaises et poésies latines, histoire, philosophie, théologie, voire même un peu de politique; la plume alerte des rédacteurs court sans fatigue à travers tous les sujets.

Rien ne manque à la gazette naissante, pas même la disgracieuse censure avec ses impitoyables ciseaux, ni un service télégraphique pour donner promptement les fausses nouvelles, toujours fort nombreuses dans un scolasticat.

Par exemple, malheur aux distraits (et la race n'en est pas éteinte, Dieu merci ! On dit même, mais c'est une calomnie, que l'exemple part de haut)! Malheur aux distraits ! surtout s'ils ont la naïveté de raconter leurs aventures, fût-ce à l'ami le plus fidèle, le plus discret ! Quelquefois, ils n'ont rien dit ; ils ont vingt fois refoulé la piquante anecdote prête à jaillir de leurs lèvres. Peine perdue ! héroïsme superflu ! Un reporter a tout vu, tout entendu et, hélas ! tout raconté à un auditoire sans pitié.

Son Éminence le cardinal Oreglia voulut bien agréer la dédicace de la nouvelle feuille, et il en est resté le lecteur assidu, payant très fidèlement son abonnement, et cela, pendant toutes les vacances, c'est-à-dire pendant toute la carrière du nouveau journal, car *l'Echo du Soracte* a disparu avec le dernier soleil de nos vacances. Mais ce n'est qu'une éclipse : l'année prochaine, il reparaîtra, à la grande joie des lecteurs, et pour la grande joie des rédacteurs, qui trouvent ainsi une excellente occasion d'exercer leur plume.

J'ai nommé S. Em. le cardinal Oreglia. Lorsque nous sommes arrivés à Ponzano, Son Éminence, récemment appelée à l'évêché suburbicaire de Palestrina, était encore dans son nouveau diocèse. Son absence enlevait à Saint-

Sébastien un de ses principaux charmes. Il nous semblait que notre bonheur ne serait complet que le jour où le prince de l'Église aurait repris sa place de Père au milieu de notre cercle joyeux. Nos vœux furent réalisés le 1er septembre. Pour célébrer cet heureux événement, nos poètes accordèrent leur lyre, et *l'Echo du Soracte* a répété leurs accents :

Heureux amis, descendons dans la plaine,
On a du grand pasteur annoncé le retour.
Vers ses enfants son amour le ramène,
Par un chant triomphal commençons ce beau jour !
O journée
Fortunée,
Qui nous rend
Pour longtemps
Sa présence,
Vers toi se portaient tous nos vœux.
Ton soleil qui commence
A briller à nos yeux,
Et rapide s'élance
Dans l'azur radieux ;
La nature
Qui murmure
Comme un hymne des cieux,
Tout inspire
A ma lyre
Un cantique joyeux.

Quittez votre belle montagne,
Jeunes Oblats,
Venez là-bas :
Déjà, dans la campagne,
On entend le bruit de ses pas !
Une troupe au loin dans la plaine
Accourt avec grand appareil,
Et je vois la pourpre romaine
Etinceler aux rayons du soleil !

Salut, salut, pontife magnanime
Que le Seigneur enfin nous a rendu !
Que tout s'anime
Sur notre cime

Pour chanter le pasteur si longtemps attendu !
Qu'on apprête
Une fête
Sur le mont,
Et, des fleurs que nous donne
La fraîcheur du vallon,
Tressons une couronne
Pour en ceindre son front.

Sur son noble coursier, je le vois qui s'élance,
Aussi rapide que le vent ;
Une escorte d'honneur sur ses traces s'avance,
La poudre du chemin comme un nuage immense
Monte en tourbillonnant.

Bientôt du fleuve antique on atteint le rivage :
Sur un léger esquif la troupe prend passage ;
Le pasteur vient à nous, porté sur les flots d'or.
Nous, debout sur la plage,
Nous contemplons son visage
Qui nous sourit encor.

La nacelle,
Fière et belle,
Sur le flot paisible et doux,
En silence se balance,
Et s'avance
Jusqu'à nous.

Son pied s'est posé sur la terre :
Il est là sur le bord, appelant ses enfants ;
Accourons tous, c'est notre Père,
Et pour lui plaire,
Disons le plus beau de nos chants !

Ta présence,
Doux pasteur,
Met au cœur
Espérance
Et bonheur.

Sur nos sommets, près de nous, viens encore,
Viens, tes Oblats t'appelaient de leurs vœux ;
La fleur sourit aux rayons de l'aurore,
Et nous, auprès de toi, nous nous sentons heureux !

Pontife vénéré, dont l'Eglise est si fière,
Nous t'aimons tous, tu le sais bien ;
Du Christ au Vatican tu soutiens le Vicaire,
Et ton cœur souffre avec le sien.

Léon, pour affronter les fureurs de l'orage
Au milieu des flots irrités,
Un jour a fait appel à ton courage
Et tu marches à ses côtés !
Des monts du Vatican, le Pontife suprême
Vient encor d'élever la voix,
Et sa main qui commande aux rois,
A placé sur ton front un nouveau diadème
De ton autorité mystérieux emblème;
La terre en est heureuse et l'Eglise qui t'aime
Applaudit à son choix !

Un jour, il m'en souvient et je veux le redire,
Avec un doux sourire,
Tu nous accueillis dans ces lieux.
Nous venions d'une terre étrangère ;
Les larmes des adieux
Mouillaient eucor nos yeux :
Alors tu vins à nous pour être notre père
Et la douleur fut moins amère
Près de ton cœur si généreux !
Pour toi, vers la voûte divine,
Montent nos vœux les plus ardents,
Et du haut de notre colline,
Nous invoquons le Dieu dont l'oreille s'incline
A la prière des enfants !

Nous étions d'autant plus heureux que le vénéré cardinal nous apportait une bénédiction spéciale et spontanée de Léon XIII. C'était quelques jours avant de partir pour Ponzano. Son Éminence était allée à l'audience du Souverain Pontife pour l'entretenir de son diocèse et de son abbaye, et Elle avait bien voulu prononcer notre nom au Père commun de tous les fidèles, l'accompagnant de commentaires que notre curiosité aurait bien voulu connaître, mais que Son Éminence s'est refusée à nous répéter. Nous avons quelques raisons de croire qu'Elle ne dit pas trop de mal de ses enfants d'adoption ; car, à la fin de l'audience, lorsque le vénéré cardinal, s'inclinant sous la main du Vicaire de Jésus-Christ, demanda une bénédiction pour lui-même, pour son diocèse et pour son

abbaye, Léon XIII répondit : « Oui, je vous bénis, vous, votre diocèse, votre abbaye, et (ajouta-t-il avec un accent qui semblait reprocher un oubli), et... les Oblats. » « Je vous avais cachés dans mon abbaye, dit Son Éminence, nous rapportant cette parole, mais le Pape vous en a fait sortir pour vous bénir à part. »

On devine à ce trait de quelle bienveillance paternelle nous sommes entourés à Ponzano. En voici une nouvelle preuve. C'est la seule que je me permettrai de citer parmi cent autres.

Les journaux ont signalé le luxe de précautions prises dans toute l'Italie contre le choléra. Tant que le fléau fut loin, on se contenta de garder la frontière, et de défendre les grandes villes ; mais lorsque, sans respect pour la consigne, il eut passé à travers les baïonnettes qui avaient pour mission de l'arrêter ; lorsqu'il eut éclaté à la Spezzia, à Gênes, à Naples, faisant des milliers de victimes ; lorsque, surtout, on apprit qu'il y avait quelques cas à Rome, les mesures les plus minutieuses furent imposées à tous les villages. Il y en avait qui prêtaient à rire, et il y en avait qui pouvaient être gênantes. Quand, par exemple, nous avons vu barricader toutes les avenues secondaires de Ponzano et installer à l'entrée principale une salle de fumigation, où le magister, en vacances, occupait ses loisirs à étouffer les malheureux voyageurs, sous prétexte de tuer le terrible microbe, nous nous sommes contentés de rire. Nous pouvions d'autant plus nous donner ce plaisir que, placés en dehors du village, il nous était facile d'aller et de venir sans passer par ses mains redoutables. Mais voici bien autre chose. De par le préfet, tout pays devait avoir son hôpital de cholériques, sa salle d'observation, etc. Le couvent de Saint-Sébastien, par sa position isolée du village, et par son titre officiel d'hospice des pauvres, était

naturellement désigné pour ces divers emplois. Ceci était sérieux et devait nous mettre en souci. Nous redoutions peu le fléau; une tradition constante assure que saint Sébastien, depuis bien des siècles, protège le pays contre les maladies contagieuses. Mais tout le monde n'avait pas la même confiance, et il fallait exécuter les ordres reçus. N'allait-on pas nous congédier pour cause de force majeure ? Et alors, que devenir ? Impossible de retourner à Rome en pleine épidémie. Nous n'avions pas encore eu le temps de nous poser sérieusement ces questions que déjà la charité de Son Éminence les avait résolues. Le vénéré cardinal avait visité son palais du grenier à la cave, et, après mûr examen, l'avait trouvé assez vaste pour nous abriter tous. La municipalité ayant désigné un autre local pour hôpital des cholériques, nous n'avons pas eu à profiter d'une hospitalité si aimablement offerte. Mais cette circonstance n'enlève rien à notre gratitude et laisse tout entière la délicatesse de l'offre. Je soupçonne plus d'un scolastique d'avoir regretté que la municipalité ne se soit pas montrée plus sévère à notre endroit.

C'est à Ponzano et des mains de S. Ém. le cardinal Oreglia que nos Frères ont été ordonnés. Bien des motifs nous avaient portés à renvoyer les ordinations à l'époque des vacances. Une retraite de dix jours, telle que la demandent les prescriptions canoniques à Rome, est bien difficile et bien fatigante, au milieu d'une grande ville, dans les préoccupations d'une étude interrompue la veille, et qu'on doit reprendre le lendemain. A Saint-Sébastien, et pendant les vacances; tout favorise le recueillement : la solitude est complète, l'esprit n'est plus hanté par les soucis d'un examen ou d'un concours, et le jardin offre aux retraitants le moyen de se reposer sans se distraire. Et puis, à cette époque de l'année, on peut

plus facilement espérer avoir un prédicateur. Hélas! il faut bien ajouter que cette espérance ne se réalise pas toujours. Au dernier moment, lorsque vous croyez voir le prédicateur promis, le courrier vous remet une lettre, charmante du reste, pleine de regrets, et demandant en grâce que vous ne grondiez pas trop, mais annonçant, en fin de compte, que le prédicateur si vivement désiré et si impatiemment attendu ne peut pas venir. Ah! Père DE L'HERMITE, quel mauvais tour vous nous avez joué! Si nous ne savions qu'il a fallu pour vous arrêter des obstacles insurmontables, nous ne vous le pardonnerions jamais. Je ne suis même pas bien sûr que, malgré toutes vos bonnes raisons, nous ne vous gardions pas un peu rancune. La source fraîche, limpide et abondante que nous attendions, ayant manqué, nous avons suivi le conseil de l'Esprit-Saint : *Bibe aquam de cisterna tua.* Pour des cœurs bien disposés, c'était encore l'eau de la grâce.

Tandis que les âmes se préparaient aux merveilles de l'action divine, l'église qui devait en être le théâtre subissait elle-même une transformation. Les artistes de céans (le scolasticat a la bonne fortune d'en compter presque autant que de sujets, et en tous genres) ont déjà dessiné en divers écussons les armes du Souverain Pontife, du vénéré cardinal et de la Congrégation. Pendant la retraite, des guirlandes sont tressées et, sous l'habile direction du R. P. NILLÈS, la blanche église de Saint-Sébastien revêt une fraîche parure de lierre et de buis odorant.

Voici enfin le grand jour. C'est le dimanche 28 septembre, fêté de Notre-Dame des Sept-Douleurs. La cérémonie ne doit commencer qu'à six heures et demie; mais, dès cinq heures, un grand nombre d'habitants attendent à la porte de l'église. Laissons-les entrer. Il y a

là des âmes pieuses et dévouées qui, depuis le jour de notre arrivée à Saint-Sébastien, ne savent plus que prier et souffrir pour nous. A six heures et demie, Son Éminence, accompagnée de Mgr Bérardi, son vicaire général, de son secrétaire particulier et d'un cérémoniaire de la basilique de Saint-Jean de Latran, fait son entrée solennelle dans l'église, et l'augnste cérémonie commence. L'ordination est générale, tous les scolastiques y prennent part, et tous les degrés de la hiérarchie sont représentés : nous avons deux tonsurés, quatre minorés, quatre sous-diacres, six diacres et un prêtre, le F. Lemius, le premier qui ait reçu le sacerdoce au scolasticat de Rome.

Je n'essayerai pas de décrire les sentiments qui remplissaient les âmes en ce beau jour. Je le voudrais, que je ne le pourrais pas. Ce que Dieu dit au cœur, et ce que le cœur dit à Dieu dans ces heures où la grâce devient comme sensible, reste le secret du cœur et de Dieu, *secretum meum mihi* (Is., xxiv, 16). Ce que je puis dire, c'est que nos âmes débordaient de joie et que des larmes de bonheur ont coulé de nos yeux, surtout lorsque, après l'ordination, il nous a été donné de nous agenouiller devant le nouveau prêtre pour recevoir sa première bénédiction.

J'ai vu des cérémonies d'ordination plus solennelles et plus imposantes que celle du 28 septembre ; je n'en ai pas vu de plus touchante et qui fît sentir plus vivement le *quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum* du prophète royal.

Telles, ce me semble, devaient être les ordinations de Notre-Dame de Montolivet, lorsque notre vénéré Fondateur venait lui-même imposer les mains à ses Oblats. Ceux qui ont eu le bonheur d'y prendre part ou d'y assister pourront plus facilement se faire une idée de notre

joie en ce beau jour. Pour achever la ressemblance, le vénéré cardinal voulut bien s'asseoir à notre table, ayant à sa droite le nouveau prêtre, et passer avec les ordinands une partie de cette matinée.

On dit qu'il n'y a pas de fête sans lendemain. Le lendemain, pour nous, c'était la première messe du nouveau prêtre, et, quelques heures après, la bénédiction solennelle d'une cloche. Je voudrais m'arrêter et décrire, mais le temps fait défaut.

Nous étions encore sous le charme de ces douces fêtes lorsqu'une séparation, bien inattendue à ce moment, vint mêler quelque tristesse à notre joie. Le P. Nillès recevait son obédience pour l'université d'Ottawa. Je souscris de tout cœur aux paroles par lesquelles *l'Echo du Soracte* annonçait cette nouvelle : « Le R. P. Nillès nous quitte samedi ; l'obéissance nous l'enlève, l'honneur de la Congrégation le réclame, nos regrets l'accompagnent et nos prières lui sont pour longtemps assurées. » J'ajoute que, avec l'affection de ses Frères, il emporte l'affection et l'estime de ses maîtres... Que le bon Dieu récompense ce cher Père des consolations qu'il m'a données pendant ses trois années de séjour à Rome !

Nous allions nous-mêmes dire adieu à la solitude de Saint-Sébastien. Nos vacances s'achèvent dans l'éclat d'une splendide fête de la Toussaint, digne couronnement d'un beau mois du Saint-Rosaire. Nous avions, de plus, ce jour-là, l'Oblation perpétuelle du F. Stanislas Lancelon et rénovation des vœux pour toute la communauté. Les scolastiques s'étaient promis d'orner l'église comme elle ne l'avait jamais été. Ils ont tenu parole. Elle était vraiment gracieuse, l'église de Saint-Sébastien, avec ses lustres aux couleurs variées, avec ses vertes guirlandes tombant de la voûte et courant sur les corniches, avec ses lumières faisant à la Vierge Imma-

culée un cadre de feu; la population, accourue, avouait qu'elle n'avait jamais vu pareille fête.

Un accident faillit changer cette fête en un jour de deuil. Pendant qu'on travaillait aux ornementations, une échelle s'était brisée à la hauteur de 7 à 8 mètres, précipitant sur le pavé un pauvre Frère scolastique. Humainement parlant, ce devait être la mort. La Sainte Vierge, invoquée avec confiance au moment même de la chute, nous a épargné cette douleur. Le F. Marçais en a été quitte pour un bras cassé ; il y a gagné d'être visité, à Ponzano et à Rome, par S. Ém. le cardinal Oreglia, et de voir se renouveler maintes fois en sa faveur le privilège dont fut autrefois si fier le P. Farbos. Chaque semaine, on voit une voiture de cardinal s'arrêter devant le numéro 152 de la place Saint-Ignace. C'est Son Éminence qui vient prendre le Frère jadis malade, pour le conduire avec Elle en promenade ; et, parce que la Règle prescrit aux scolastiques d'être toujours accompagnés dans leurs sorties, d'autres partagent l'honneur de la voiture cardinalice.

Ne quittons pas Ponzano sans dire un mot des habitants. La première année, ils étaient attirés vers nous autant par la curiosité que par la sympathie. La curiosité a disparu, mais la sympathie reste. En général, ces braves gens reconnaissent et apprécient le bienfait que leur apporte notre présence, au double point de vue spirituel et temporel. Ils s'associent volontiers à nos joies et à nos tristesses. Nous l'avons bien vu au départ du R. P. Nillès, et à l'occasion de l'accident mentionné plus haut. Ce serait merveille si, dans ce concert, il n'y avait pas quelque voix discordante. Pendant les vacances même, nous avons pu nous convaincre que, là comme ailleurs, le démon a ses adeptes. Deux tristes personnages, dont l'un est un échappé de séminaire, ont fait publier contre nous

un article anonyme dans un mauvais journal de Rome, et nous ont violemment attaqués dans une séance du conseil municipal. Ces bons apôtres trouvaient que, ne restant pas au couvent toute l'année, nous n'avions pas le droit d'y venir pendant les vacances, et surtout d'y venir si nombreux, et demandaient simplement notre expulsion au nom de la loi qui dissout les associations religieuses. La discussion fut vive et longue ; car si l'attaque était acharnée, la défense était ardente. Finalement, à l'unanimité moins deux voix, les conseillers, tous présents, rejetèrent la proposition de nos ennemis. Bien leur en prit; car la population, émue de ce qu'on tramait contre nous, s'était attroupée devant la salle des délibérations, et des jeunes gens parlaient déjà de donner leur avis à coups de pierres et de bâton.

Nos Frères, peu au courant des choses du monde ponzanais, furent étonnés le lendemain d'entendre les bons paysans leur annoncer d'un air de triomphe que tout s'était bien passé et que nos ennemis avaient été battus.

Ces tracasseries mesquines montrent que notre position à Ponzano n'est pas très solide. Nous sommes à la merci du bon ou du mauvais vouloir des autorités, très favorables aujourd'hui, mais qui pourraient être hostiles demain. Pour nous mettre en sûreté, nous voudrions transformer en propriété définitive ce qui n'est qu'une location gracieuse de la commune. Il le faudra bien, du reste, si nous voulons faire au couvent les modifications que nécessitera dans quelques années l'augmentation du nombre des scolastiques.

Si le bon Dieu nous donne de réussir, Saint-Sébastien restera-t-il simple maison de villégiature? Que de fois, en contemplant le cher petit couvent assis sur la colline solitaire et tout enveloppée de silence, nous nous sommes

dit : Qu'un noviciat serait bien ici ! Ce n'est qu'un rêve : mais il y a des rêves qui deviennent des réalités.

Jetons un dernier regard sur le *Codex historicus*, pour y recueillir les premiers faits de la nouvelle année scolaire. A la date du 15 novembre, nous trouvons l'arrivée parmi nous du R. P. Martinet. C'est notre architecte ; il vient, on le devine, continuer l'œuvre entreprise il y a déjà plus d'un an pour la construction d'un nouveau scolasticat. Sa patiente sagesse a eu finalement raison des obstacles qui empêchaient le commencement de nos travaux. Mais que d'ennuis et de fatigues ! Plus tard, quand l'œuvre sera achevée, il pourra dire en toute sincérité avec le poète :

Tantæ molis erat romanam condere gentem !

Pour récompenser le R. P. Assistant de son dévouement et le reposer de ses soucis, nous n'avons trouvé rien de mieux que de le conduire avec nous à une nouvelle distribution de prix. C'était le 29 novembre. En nous voyant entrer dans la salle, un élève, quelque peu malicieux, dit d'un ton moitié sérieux, moitié badin, et assez haut pour être entendu de nos Frères : « Voici le supérieur des Oblats qui vient assister au triomphe de ses enfants. » Il disait vrai. Le succès de notre petit collège a dépassé toute attente ; qu'on en juge par la simple énumération des récompenses obtenues : 1er et 2e prix d'Écriture sainte ; 1er et 2e prix des institutions canoniques ; 1er prix de théologie, classe du soir ; 2e prix de théologie, classe du matin ; prix de langue hébraïque ; deux seconds prix *ex æquo* de philosophie morale ; 1er prix de chimie ; 1er et 2e prix de mathématique ; 9 accessits ; 12 mentions très honorables et 6 mentions honorables ; en tout 39 nominations. L'année dernière, nos Frères étaient devancés par deux collèges regardés jusqu'à ce jour

comme invincibles ; cette année, ils ont pris le premier rang. Un honneur aussi, dont bien peu de collèges peuvent se flatter, cette année où les examinateurs se sont montrés plus sévères, c'est que tous ceux de nos Frères qui se sont présentés aux examens pour les grades ont réussi. Avant de partir pour l'Amérique, le P. Nillès a ajouté à son diplôme de docteur en théologie un titre de licencié en droit canon. Le P. Lemius a été créé docteur en théologie, après avoir eu les honneurs d'une soutenance publique. Nous avons eu, en outre, 5 licenciés et 1 bachelier en philosophie ; 5 licenciés et 1 bachelier en théologie ; 3 bacheliers en droit canon.

Faut-il le dire ? Dans ces succès, dont nous sommes les premiers étonnés, nous aimons à voir une manifestation de la volonté du bon Dieu au sujet de notre établissement définitif à Rome. Cet établissement a rencontré bien des obstacles ; il demandera à la Congrégation des sacrifices considérables qui auraient pu effrayer dans les circonstances difficiles que nous traversons. Le bon Dieu, en couronnant les efforts de nos Frères, semble nous dire : *Modicæ fidei, quare dubitasti?* En tout cas, concours et examens ont été préparés dans la prière autant que dans l'étude, et nous n'avons aucune peine à dire : *Soli Deo honor et gloria.*

J'ajoute une réflexion qui pourra à l'occasion servir de précaution oratoire. Si, dans l'avenir, la moisson des lauriers était moins abondante ; si même, dès l'année prochaine, nous perdions la position si brillamment conquise, il ne faudrait pas qu'on accusât nos Frères de s'être arrêtés après les premiers élans et d'avoir sacrifié au septième péché capital. Le nombre des prix ne dépend pas seulement de la valeur des concurrents ; il dépend aussi du nombre de cours que l'on suit. Or, l'exiguïté du local ne nous ayant pas permis de recevoir de nouvelles

recrues, nos Frères vont bientôt se trouver tous dans les mêmes cours, réduits à concourir les uns contre les autres, dans un nombre de matières fort limité.

La maison de Rome compte 3 Pères, 17 Scolastiques et 3 Frères convers.

Le P. Albertini a remplacé le P. Nillès comme répétiteur de théologie, et continue d'exercer avec un plein succès les fonctions de grand pénitencier de Saint-Sébastien. Le P. Lemius, répétiteur de philosophie, en disponibilité avant d'être entré en fonctions, faute d'élèves, emploie son temps à l'étude si importante du droit canon.

Il y aurait ingratitude de ma part à ne pas rappeler les noms de nos chers Frères, si bons, si dévoués, si attachés à leur famille religieuse, et dont le concours nous est si précieux dans l'administration temporelle. Ce sont les FF. Lega, Nicolas et Devaux. Pourquoi faut-il que leurs forces ne soient pas toujours à l'unisson de leurs autres qualités. Les anciens se plaignent de n'avoir plus vingt-cinq ans : grave infirmité dont il est difficile de les guérir. Et la besogne augmente avec le nombre des années. La construction de la nouvelle maison n'est pas faite pour alléger leur fardeau. Mais qu'ils se rassurent. A côté d'eux une nouvelle génération grandit. Nous n'avons pas moins de quatre postulants convers. Nous en aurions davantage si le local nous permettait de les recevoir. Le jour où l'Italie aura son noviciat, nous espérons non seulement pouvoir nous suffire, mais encore avoir la consolation de donner à nos Pères des Missions étrangères les aides dont ils ont un si pressant besoin. Par exemple, on aurait tort de se figurer nos aspirants comme de petites perfections. Le bloc est souvent brut et informe, mais je le crois solide et susceptible de bonne tournure. Il est probable que nous aurons plus à laisser qu'à prendre parmi ceux qui se présenteront, mais le laboureur ne se

décourage pas parce que son champ lui donne plus de paille que de bon grain. L'Italie a été jusqu'à ce jour, avec l'Espagne, la terre classique des religieux et des saints. Les anciens ordres y ont trouvé des vocations par milliers. Pourquoi n'espérerions-nous pas pouvoir glaner là où d'autres ont fait une si riche moisson? Malgré les difficultés des temps, la foi reste vive, les mœurs sont encore simples dans les campagnes, et j'estime que, dans beaucoup de pays, les vocations n'attendent qu'une occasion pour se manifester.

En parlant ainsi du personnel de la maison de Rome, j'aurais dû commencer par Mgr Allard. Ce vénéré prélat n'habite avec nous que pendant une partie des vacances; mais sa bonté nous permet de le regarder comme un membre de la communauté. C'est lui qui préside à toutes nos fêtes de famille; et, dernièrement encore, le sort, d'autres disent une aimable supercherie, lui donnait la royauté de la fève. Le discours du trône du nouveau roi fut court comme une harangue de Napoléon : «Une grande promenade à Frascati ! Cent francs ! » On devine les acclamations des heureux sujets.

Mentionnons en terminant les personnages qui ont bien voulu nous honorer de leur visite. C'est d'abord S. Ém. le cardinal Howard, qui vient chaque année nous faire passer un examen en bonne et due forme sur toutes nos œuvres, pour s'assurer de leurs progrès et de leur développement : noviciats, juniorats, scolasticats, maisons de missionnaires, nombre de sujets, règlement et occupations, rien n'échappe à l'heureuse mémoire de Son Éminence. Ce sont ensuite plusieurs évêques de France : Mgr Perraud, l'ami si dévoué à l'heure de l'épreuve; Mgr de Cabrières, l'éloquent orateur du couronnement de Notre-Dame de Bon-Secours; Mgr Cotton, le vaillant évêque de Valence; tous nous disent leur dévouement

pour notre famille religieuse et leur vénération pour celu que Léon XIII a si justement appelé la gloire et l'honneur de la Congrégation.

J'allais oublier Mgr Tachereau, archevêque de Québec, et Mgr Fleck, coadjuteur de Mgr de Metz. Le premier nous parle longuement de nos Frères d'Amérique ; le second nous exprime sa joie de posséder une maison d'Oblats dans son diocèse, et nous rappelle les noms de ses anciens condisciples, élèves ou paroissiens, enrôlés sous la bannière de Marie Immaculée.

A l'heure où j'écris ces lignes, Mgr Bonjean est à Rome. Il y est venu à la voix du Souverain Pontife, qui daigne le consulter sur les affaires ecclésiastiques des Indes. Cette confiance du chef de l'Eglise est un hommage rendu à la sagesse du vénéré prélat et, en même temps, un honneur qui rejaillit sur toute notre famille religieuse.

Pardonnez-moi, mon Très Révérend et bien-aimé Père, d'avoir parlé si longtemps pour dire de si petites choses. Le désir de vous plaire sera mon excuse, et votre bénédiction paternelle sur tous vos enfants de Rome sera mon absolution.

Votre fils très humble et très obéissant en N.-S. et M. I.

Cassien Augier, O. M. I.

VARIÉTÉS

LA MORT DU JUSTE.

Saint Joseph, dont l'Église célèbre les grandeurs dans ce mois de mars, est le patron de la bonne mort. Le récit de la fin précieuse d'un des nôtres ne peut donc qu'être bien accueilli dans ce numéro. Nous l'empruntons aux *Sketches* du R. P. Cooke, témoin oculaire des derniers moments du R. P. Richard (Gustave). Ce récit est une page historique digne d'être gardée ; d'autant plus que, à l'époque où mourut le R. P. Richard, l'usage des notices nécrologiques n'existait pas encore parmi nous.

Voici comment le R. P. Cooke termine le treizième chapitre de son second volume :

« Nous ne pouvons terminer l'histoire de la fondation de la maison d'Inchicore sans tresser une couronne d'affectueux souvenir à la mémoire d'un Père, que l'auteur regardait comme un saint vivant dans un corps mortel, et dont il croit la place très élevée maintenant dans le ciel. Le P. Richard, bien que jeune encore, avait été pendant plusieurs années maître des Novices dans le premier noviciat des Oblats de Marie en France. A cause de l'état d'une santé continuellement mauvaise, de l'avis des médecins, il était dangereux pour sa vie de rester chargé d'une communauté aussi nombreuse. Mgr de Mazenod l'envoya donc en Angleterre. Sa santé s'étant améliorée, il fut nommé maître des Novices dans la maison de noviciat que les Oblats venaient de fonder à Sicklinghall, dans le Yorkshire. Durant son séjour dans cette maison,

le P. Richard forma peu de relations extérieures, car sa charge l'astreignait à un genre d'occupations qui, malgré leur importance, ont peu de retentissement et font peu de bruit au dehors. Parmi les rares personnes dont il fit connaissance se trouvait le célèbre naturaliste et voyageur Charles Waterton, de Walton-Hall, dans le Yorkshire. M. Waterton avait la plus grande vénération pour le P. Richard et regardait comme un grand privilège de servir sa messe, ce qu'il faisait fréquemment.

« Le P. Richard fut désigné pour être le premier supérieur local de la nouvelle communauté établie à Inchicore. Hélas ! Dieu ne permit pas qu'il fût longtemps la lumière et la bénédiction du nouvel établissement. Des signes d'une mort prochaine commençaient à se manifester dans sa personne et dans sa manière d'être. Ces signes se produisaient plutôt comme des traits de lumière que comme des ombres ; ils consistaient dans des paroles de joie et d'espérance plutôt que dans des sentiments de tristesse et de trouble. Un jour que le P. Richard se promenait dans le jardin de la maison avec l'auteur de ces lignes, il lui ouvrit son cœur par ces paroles qui sont comme l'écho d'un autre monde; paroles de paix, de repos et de félicité ; et, en disant ces mots, un éclat inexprimable resplendissait sur son visage : « Mon Père, dit-« il, j'ai éprouvé ces jours derniers un vif sentiment de « paix intérieure, un calme d'esprit suave et profond « que je ne puis vous décrire. Je suis assuré que cette « grande joie m'est venue par les mains de notre Imma-« culée Mère, pour laquelle vous savez que j'ai un grand « amour. Qu'est-ce que cela signifie? C'est une marque « que mon exil touche à sa fin. »

« Il disait vrai : c'était un de ces rayons de l'aurore brillant soudainement au milieu des ténèbres, et annonçant la proximité du jour. Une semaine ne s'était pas écoulée

que l'auteur de cet écrit, occupé alors à prêcher à Dublin une série de sermons, fut mandé en toute hâte près du bon P. Richard qui se mourait ; il avait été pris d'une crise violente, qui, pendant une heure, le tint aux portes de la mort. Quand l'auteur de ces lignes entra dans la chambre du malade, les symptômes alarmants avaient disparu ; témoin de l'amélioration produite, le visiteur dit au malade : « Vous ne mourrez pas cette fois. — « Non, répliqua le R. P. Richard en souriant ; et je le « regrette, car ma préparation était faite, et je devrai la « recommencer. »

« Quelques jours après arrivait la scène finale de sa sainte vie. A côté de l'agonisant se trouvait l'auteur de ce récit. Quel spectacle touchant et instructif ! Grandes étaient les souffrances du mourant, mais aucune plainte ne s'échappait de ses lèvres. *Cupio dissolvi et esse cum Christo :* telles étaient les paroles qu'il proférait le plus souvent sur son lit de mort. Il demeurait absorbé dans une prière silencieuse ; et, quand ses lèvres cessaient de remuer, on pouvait le croire mort. En ce moment, de l'église voisine s'élevèrent des voix enfantines chantant de saints cantiques ; un rayon de joie illumina les traits du prêtre mourant. Ouvrant les yeux et les fixant sur l'auteur de ces pages, il lui dit : « Écoutez, mon Père ! avec quelle sua- « vité ces enfants chantent les louanges de Dieu ! Oh ! « combien j'aime à entendre chanter les louanges du « Seigneur ! » Telles furent ses dernières paroles. Ce que ce saint Oblat aimait à entendre, il l'entend maintenant ; et nous avons la certitude qu'il mêle sa voix aux cantiques célestes de louange qui se chantent dans le ciel. »

La mort du R. P. Richard arriva le 20 avril 1857.

REVUE

MARSEILLE. Dans les numéros précédents des Annales il a été fait mention longuement du zèle déployé par nos Pères des maisons du Calvaire et de Notre-Dame de la Garde, durant l'épidémie cholérique. Nous avons aujourd'hui à enregistrer un témoignage précieux : c'est une lettre de Mgr Robert, évêque de Marseille, adressée au R. P. GIGAUD, supérieur de Notre-Dame de la Garde. Notre numéro de décembre était déjà imprimé quand cette lettre nous parvint. Nous la donnons aujourd'hui en l'empruntant au numéro du 30 novembre 1884 de *l'Echo de Notre-Dame de la Garde, Semaine religieuse de Marseille*. C'est un parchemin de famille à garder parmi nos titres de noblesse.

Voici ce document :

Marseille, le 21 novembre 1884.
(En la fête de la Présentation de Marie au Temple.)

MON CHER PÈRE,

Le *Pharo* vient de se fermer. Au moment où vous et vos confrères vous quittez cet hôpital des cholériques, je tiens à vous remercier des services signalés que vous y avez rendus aux malheureuses victimes de l'épidémie. Vous avez rempli votre tâche avec une simplicité, un désintéressement et un dévouement que Dieu seul peut récompenser.

Votre admirable conduite ne m'étonne point : votre Congrégation possède des traditions de dévouement et de charité qu'a laissées à sa famille votre fondateur, Mgr DE MAZENOD, et que continue en ce moment un de ses plus glorieux fils, le Cardinal-Archevêque de Paris.

Ces beaux exemples que vous donnez au clergé et aux fidèles de mon diocèse resserreront de plus en plus les liens qui vous attachent à nous. J'en bénis Dieu de toute mon âme, parce qu'Il y trouvera sa gloire.

Veuillez agréer, etc.

† Louis, évêque de Marseille.

— Province des Etats-Unis. Lowell. En attendant que nous puissions parler plus au long de cette jeune province pleine d'avenir et où nos Pères travaillent avec tant d'activité, parlons d'une fête de famille dont le R. P. Garin a été l'occasion et l'objet. Les Canadiens français ont voulu fêter ce bon Père, le jour de la Saint-André, son patron. Le *Journal du commerce* du 6 décembre nous a apporté l'écho de cette belle démonstration. Son article est immense, et nous ne pouvons le citer en entier. Il contient une poésie de M. Célestin Lavigueur et de nombreuses adresses lues au héros de la fête, entre autres celle de l'Union Saint-Joseph et celles des dames et des paroissiens de Saint-Joseph. Tout le bien fait par le R. P. Garin a été rappelé avec une grande délicatesse de sentiments et un heureux choix d'expressions.

A ces diverses adresses le R. P. Garin a répondu par le discours suivant, que nous insérons comme étant une page de l'histoire de la fondation de Lowell :

Laissez-moi, mes chers amis, vous faire l'historique de la fondation de la congrégation canadienne-française de la ville de Lowell. Nous arrivâmes un samedi soir, moi et mon vieil ami le R. P. Lagier(1). Le P. O'Brien, pasteur de l'église Saint-Patrice, nous donna l'hospitalité la plus cordiale et la plus sincère qu'il soit possible de donner, et nous dîmes le lendemain, dimanche, la première messe dans le sous-sol de son

(1) C'est en 1868 que nos Pères se sont fixés à Lowell. (*Rapport sur la province du Canada*, 1873; *Annales*, 1873, p. 325.)

(*Note de la Rédaction.*)

église. Le soir, après les offices, il y eut une grande assemblée des Canadiens de cette ville, assemblée que je présidai moi-même. La première chose que je demandai fut ceci : « Voulez-vous, mes chers amis, vous séparer, faire une paroisse à part ? » Et, à l'unanimité, il me fut répondu : « Oui, nous le voulons. » La deuxième question fut celle-ci : « Il y a deux églises à vendre en ce moment, l'une, située près de l'église Saint-Patrice ; l'autre, dans la rue Lee ; laquelle des deux choisirez-vous ? » Et il me fut répondu à l'unanimité : « L'église protestante de la rue Lee. » Il fut même décidé, ce soir-là, que le lendemain j'irais m'entendre avec le propriétaire qui était un Américain. Effectivement, le lendemain, je me rendis chez lui accompagné du bon M. Bergeron, et du dévoué M. Miller dont nous portons encore le deuil, car il m'a donné à cette époque de bien bons conseils que j'ai suivis et dont je me suis toujours bien trouvé. Cet Américain nous reçut avec cordialité. Je lui demandai ce qu'il voulait pour son église. Il me répondit : « 11 500 dollars, 3000 dollars comptants et le reste dans cinq ans, avec intérêt. » Je lui dis tout de suite : « C'est une affaire conclue. » Ce qui l'étonna beaucoup. Je lui donnai 50 dollars pour terminer le marché, et il me donna un reçu. Nous commençâmes ensuite une petite mission dans le sous-sol de l'église Saint-Patrice, et chaque soir, après l'office, mes bons Canadiens m'apportaient leur obole. Je ramassais chaque jour ainsi 300, 400, jusqu'à 500 dollars, et j'avais l'habitude, chaque soir, de compter mes recettes. Laissez-moi, à ce sujet, vous raconter une petite histoire. Le bon P. O'Brien me regardait toujours compter mon argent et me disait : « Mais, cher Père Garin, je crois que ce sont toujours les mêmes 300 dollars qui reviennent chaque soir. — Mais non, mais non, Père, lui dis-je, et je vais vous en donner la preuve en vous comptant 2 000 dollars que j'ai en ce moment en portefeuille. — Eh bien, alors, Père Garin, vous réussirez certainement dans vos entreprises, car je vous avoue que mon peuple ne pourrait en faire autant. » Ah ! c'est que mes Canadiens étaient dévoués ! Ils travaillaient pour la gloire du bon Dieu ! Et puis, nous achetâmes

les deux petites maisons à côté de l'église, et, quelque temps après, une église convenable pouvant contenir à peu près cinq cents à six cents personnes. Un dimanche matin, nous chantâmes la première messe royale aux Canadiens français de Lowell. Le R. P. Lagier officiait et moi je touchais de l'orgue. Bien des larmes coulèrent ce jour-là des yeux des Canadiens, qui se disaient : « Nous sommes chez nous, nous avons une église à nous. » Et puis, plus tard, la population augmentant, nous achetâmes encore deux nouvelles maisons et nous agrandîmes l'église de huit cents places de bancs. Et comme la population augmentait encore, nous achetâmes alors les trois ou quatre maisons formant le coin des rues Lee et John, et nous en sommes arrivés à cette église actuelle avec ses deux mille cent places de bancs.

Tout étant terminé, nous avons ensuite pensé construire un couvent, parce qu'une congrégation catholique ne peut subsister qu'à condition d'inculquer dans le cœur de la jeunesse ces principes qui sont la base de notre sainte religion. Nous achetâmes, en conséquence, le superbe emplacement de la rue Moody, où il y avait déjà une belle maison qui sert actuellement de résidence aux bonnes Sœurs grises d'Ottawa. Nous élevâmes donc ce magnifique bâtiment que vous connaissez tous. Grâce à votre générosité, mes bons amis, et grâce aussi à ces bonnes et nobles dames qui composent la société de Sainte-Anne et qui ont tant fait pour la réussite de ses bazars, on a pu couvrir les dépenses qu'occasionnait une pareille construction.

J'accepte donc avec reconnaissance, en mon nom et au nom des Révérends Pères, cette magnifique adresse que m'a transmise ce matin la société de l'Union Saint-Jean-Baptiste, et je l'en remercie cordialement et de tout cœur. J'accepte aussi, en mon nom et au nom des Révérends Pères, cette belle lampe offerte par l'Union Saint-Joseph, à l'occasion de ma fête. Elle sera un des plus beaux ornements de l'église et sera placée dans le sanctuaire où elle brûlera nuit et jour devant le Saint Sacrement comme un symbole de l'amour que nous devons avoir constamment dans nos cœurs

pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, présent sur nos autels. J'accepte aussi, en mon nom et au nom des Révérends Pères, cette magnifique cantate composée par ce bon M. Lavigueur, qui, bien nous ne soyons pas encore de vieilles connaissances, est néanmoins un de mes amis, car nos cœurs se sont compris. Mais, si j'accepte la musique, je n'accepte pas, dans tous les cas, les paroles, qui sont trop élogieuses et qui renferment certaines petites *menteries*. Si je connaissais le confesseur de M. Lavigueur, je lui proposerais de lui infliger une bonne grosse pénitence. J'accepte aussi, en mon nom et au nom des Révérends Pères, l'adresse des dames de la paroisse que je bénis de tout mon cœur, et particulièrement cette noble et belle société des Dames de Sainte-Anne, si chrétiennes, si dévouées, et à qui nous devons les principaux ornements de notre église. J'accepte aussi l'adresse de l'Union Saint-Joseph et celle de la paroisse, et je remercie ces sociétés de tout mon cœur. Je remercie aussi les membres du comité d'organisation, mais seulement je les soupçonne d'être les auteurs de ces petites *menteries* renfermées dans leur adresse et que je ne mérite pas; et, si je connaissais aussi les confesseurs de ces messieurs, je leur dirais de leur infliger une grosse pénitence.

Maintenant, mes chers amis, comme disent les Canadiens, il faut bien tirer ses comptes. Vous dites dans vos adresses que c'est moi qui ai tout créé, tout fondé dans cette paroisse. Eh bien, quand nous aurons tiré nos comptes, vous verrez que le pauvre P. Garin n'a, après tout, qu'une bien petite part de tout cela. Les vrais fondateurs de cette paroisse, c'est vous, d'abord, mes chers amis; c'est mon vieil ami le R. P. Lagier, qui est maintenant allé au ciel recevoir la récompense qu'il a si bien gagnée. C'est le R. P. Supérieur Tortel, qui a laissé de si bons souvenirs dans cette ville comme partout où il passe. C'est le R. P. Dedebant, mort dernièrement, après dix ans de maladie, et qui est allé, lui aussi, au ciel, chercher la récompense qu'il a si bien gagnée. Dernièrement encore, quelques bons catholiques de cette ville faisaient célébrer un service pour le repos de son âme, et je les en remercie de tout mon cœur. C'est

le R. P. Gladu, à qui je garde une petite rancune, car je le soupçonne d'avoir été l'organisateur secret de cette fête. Il sait si bien, avec sa parole entraînante, convaincre tout le monde. C'est le R. P. Petit, qui, malgré sa faible santé, a toujours été si dévoué pour le bien des âmes et qui a laissé de si bons souvenirs parmi nous.

C'est le R. P. Lagier, le zélé missionnaire, le neveu de mon vieil ami le P. Lagier, qui, comme son oncle, est le soldat dévoué de la religion et de notre sainte Mère l'Eglise. C'est le bon P. Marion, si doux, si affectueux, toujours prêt, nuit et jour, à remplir ses devoirs religieux pour le salut des âmes. C'est le R. P. Fournier, qui, quoique nommé le dernier, n'est pas le dernier dans mon cœur, car vous savez tous avec quel dévouement et quelle affection il aime vos enfants, qui le lui rendent bien aussi ; lui, le fondateur de cette belle société des Jeunes Gens catholiques, modèle de la jeunesse de cette ville, et de cette société de l'Ange gardien qui inculque aux enfants les principes de l'honneur et de la religion. C'est la société de ces bonnes et douces jeunes filles de Notre-Dame de Lourdes. C'est enfin vous tous, catholiques de Lowell. Eh bien, mes chers amis, en faisant la part de chacun, vous voyez que celle du pauvre P. Garin est bien petite.

J'accepte aussi avec bonheur particulièrement ce beau chemin de croix, qui, comme le dit l'adresse de la paroisse, arrivera probablement bientôt. Je l'accepte, mes chers amis, pour plusieurs raisons. Premièrement, parce que ce sera un magnifique ornement pour notre église et que cela maintiendra la foi dans notre Congrégation. Deuxièmement, parce que si, dans quatre ans, deux ans, six mois, deux mois, quelques jours seulement, le bon Dieu m'appelle à lui, alors, en voyant ce chemin de croix, donné en souvenir de ma fête, quelque bonne et pieuse dame de la société de Sainte-Anne, quelque bonne et douce enfant de la société de Notre-Dame de Lourdes, quelques jeunes gens de l'Association catholique ou quelque bon catholique de cette paroisse se diront peut-être : « Ce pauvre P. Garin qui nous a baptisés, mariés, nous par-

lait bien souvent, dans ses sermons, des souffrances qu'éprouvent les âmes du purgatoire, et il y est peut-être : faisons le chemin de croix pour lui. » Quelques malins diront peut-être qu'on m'a offert ce chemin de croix comme symbole des souffrances que j'ai pu endurer dans cette congrégation. Oh! mais non. Le chemin du Calvaire est semé de ronces et d'épines, et le chemin que j'ai parcouru ici n'a été semé que de roses et de fleurs. Je puis dire du fond de mon cœur que les dix-sept années que j'ai passées parmi vous sont les plus belles de ma vie.

Je vais terminer, car vous trouvez, j'en suis sûr, que je suis trop long; mais, quand je suis avec les Canadiens, avec lesquels j'ai passé quarante ans de ma vie, je pourrais parler pendant la nuit entière. En terminant, cependant, laissez-moi vous faire ma petite confession. J'éprouve de l'orgueil. Vous me direz : « Pourquoi et comment, Père Garin, éprouvez-vous de l'orgueil? » C'est en voyant la complète réussite de nos écoles canadiennes. Il n'y a pas bien longtemps, je me suis rendu chez le maire de la ville, l'honorable M. Donovan, pour l'inviter à venir, avec le comité des écoles, visiter notre couvent. Il me reçut très bien et me promit de faire droit à ma demande, et, treize jours après, il se rendait, accompagné de ces messieurs, chez les bonnes Sœurs, qui le reçurent avec l'urbanité qne vous leur connaissez. Ils visitèrent même tout le couvent, depuis le sous-sol jusqu'à cette belle et magnifique salle que nous avons au dernier étage, et ils furent émerveillés de tout ce qu'ils virent. En sortant, un des membres de ce comité ne put s'empêcher de dire : « Vous me demandez, monsieur, mes impressions? Eh bien, je vais vous les dire : Nous n'avons rien de mieux ici. » Voilà pourquoi, mes bons amis, je suis fier de votre magnifique couvent. Je termine donc en vous disant que j'accepte du fond de mon cœur, en mon nom et au nom des Révérends Pères, les présents que vous venez de me faire, ainsi que vos bons souhaits, et je vous bénis, vous et vos familles, en priant Dieu de vous donner santé et prospérité. J'espère que nous nous reverrons tous un

our dans le ciel où nous aurons tous chacun notre récompense. Merci, mes bons amis, encore une fois, merci.

— Hull. Nous trouvons dans le journal *la Vallée d'Ottawa*, numéro du 27 octobre 1884, le récit d'une fête à l'Œuvre de la jeunesse fondée par nos Pères. Un drame joué avec entrain, de beaux morceaux de musique bien exécutés, une adresse lue à Mgr Duhamel et la réponse de l'évêque, ont donné un caractère de solennité et de joie à cette belle réunion. Le journal résume ainsi la soirée, durant laquelle a retenti plusieurs fois l'éloge de nos Révérends Pères, dans la salle de l'Œuvre, laquelle mesure 100 pieds de long sur 70 de large :

« Hier soir, a eu lieu l'inauguration de la grande salle construite par les RR. PP. Oblats de Hull pour l'Œuvre de la jeunesse.

« L'inauguration s'est faite sous le patronage de S. G. Mgr Duhamel, qui était accompagné en cette occasion par Mgr Boulan, curé de Notre-Dame des Victoires de Boston ; M. l'abbé Michel, curé de Buckingham ; les RR. PP. Mathieu et Gauvreau, dominicains ; M. l'abbé Plantin, de l'évêché d'Ottawa, et plusieurs Révérends Pères du collège d'Ottawa.

« Plusieurs membres de l'Œuvre de la jeunesse ont joué une belle pièce dramatique, intitulée *Exil et Patrie*, composée par le R. P. Hamon, S.-J. de Montréal. »

— Ceylan. Le groupe apostolique parti de Marseille le 28 septembre dernier, à bord de l'*Iraouaddy*, a fait bon voyage et est arrivé sain et sauf à Colombo. C'est là qu'après un court séjour, les Pères destinés au vicariat de Jaffna ont dû continuer leur route, ceux destinés au vicariat de Colombo s'étant mis immédiatement à la disposition de Mgr Bonjean. Voici un extrait intéressant des notes de voyage du Frère scolastique Laplace :

« Le lendemain de notre départ, dans la matinée, nous passons le détroit de Messine. La mer est calme, le soleil d'Italie resplendissant. A droite, la Sicile et Charybde : à gauche, l'Italie et Scylla. Nous longeons une côte riche en souvenirs classiques et fertile en sites enchanteurs. A la sortie du détroit, la mer est houleuse, à la suite d'une tempête heureusement apaisée dans ce moment. Quelques heures de malaise, et c'est tout.

« Le vendredi 5 octobre, à deux heures après midi, on voit poindre à l'horizon quelques arbres qui semblent sortir des eaux. Insensiblement on aperçoit la terre. Un nom est lancé au milieu des voyageurs. Plusieurs se découvrent. C'est une noble terre, foulée au temps des braves par des milliers de croisés... Damiette... saint Louis et ses héros !

« Quelques instants après, nous jetions l'ancre devant Port-Saïd. Impossible de mettre pied à terre : nous sommes en quarantaine. La police sanitaire ouvre tous ses yeux. La ville est à vingt pas de nous ; du bord nous distinguons ses rues et ses habitants. Quelle triste ville et quels tristes habitants ! Ici commence la diversité des costumes. Depuis le plus simplifié jusqu'à la dernière mode de Paris : tous y sont.

Après une nuit d'arrêt, nous nous engageons dans le fameux canal de Suez avec une lenteur désespérante. C'est la loi !... Quel pays ! le désert tout le temps. Et, pour comble d'agrément, ne voilà-t-il pas que, par l'inexpérience d'un pilote nouveau, nous échouons en plein canal. Enfin, au lac Timsa, une agréable variété est venue rompre cette énervante monotonie. Nous devions passer la nuit en station dans le lac. Le commandant avait annoncé une éclipse totale de lune, de dix heures et demie à minuit. Bien avant l'heure, toutes les lorgnettes étaient braquées sur l'astre des nuits qui se mi-

rait coquettement dans les eaux limpides du lac. Autour de nous, des pêcheurs maltais sillonnaient le lac dans leurs barques et chantaient des chœurs harmonieux. La nuit était pleine de poésie. La terre projetait son ombre sur la lune depuis un moment, quand soudain, de tous les points du rivage, s'élancent une foule de petites barques pleines d'Arabes. Elles se dirigent vers nous. Les hommes frappent du tam-tam et chantent des airs dans une langue incompréhensible. Qu'est-ce à dire? Ah! Nous venions d'un pays contaminé ; nous avions à bord le choléra, et nous avions donné le choléra à la lune, et la lune disparaissait rongée par le microbe. Il s'agissait de la faire revenir. Voilà pourquoi cette musique et ces chants criards et assourdissants. Notre charmant capitaine voulut ajouter un agrément à cette scène curieuse. Pour calmer le désespoir de ces braves gens, il fait allumer sur l'avant du vaisseau une flamme de Bengale. Stupéfaction indescriptible! C'est la lune qui revient subitement! Tout redevient calme, plus de bruit. Malheureusement, la clarté ne dure pas longtemps, et la ruse est découverte. Quel vacarme, alors! j'en suis encore abasourdi. A minuit, la lune, dégagée des ombres, reprenait sa clarté, et tout redevenait tranquille.

En traversant la mer Rouge, nous nous inclinons devant le Sinaï, qui s'élève majestueux au milieu du désert... Une volée d'hirondelles s'abat sur le vaisseau. Elles fuient les frimas de France et vont chercher une région plus douce. Elles sont familières ; elles se laissent prendre ; ce sont les messagères de la douce patrie. Au printemps prochain, nous vous les renverrons chargées de nos vœux fraternels.

A Aden, nous mettons pied à terre pour quelques heures. Quel vilain pays! Beaucoup de sable; peu de maisons; point de verdure. Il y pleut une fois tous les cinq ans. C'est bien quelque chose, mais ce n'est pas beaucoup.

Le samedi 18 octobre, fête de saint Luc, lendemain de la fête de la Bienheureuse Marguerite-Marie, nous embrassions enfin notre évêque vénéré, Mgr Bonjean. Vous dire l'accueil qui nous a été fait, j'y renonce. Nous avons été reçus comme par une mère. Monseigneur nous aime bien, et nous l'aimons bien aussi. Beaucoup de Pères étaient accourus de différents points du vicariat pour nous souhaiter la bienvenue. A peine arrivés, Sa Grandeur nous a fait elle-même visiter les écoles des Frères des écoles chrétiennes et des religieuses du Bon-Pasteur.

Le lendemain, dimanche, Sa Grandeur nous menait encore avec Elle à l'église Saint-Jacques, confiée au zèle du R. P. Chounavel, où Elle allait administrer le sacrement de Confirmation à une intéressante famille indienne. Nous avons constaté combien Monseigneur et ses Missionnaires sont aimés des chrétiens et respectés par les païens, bouddhistes, musulmans, etc.

De son côté, le R. P. Boisseau, vicaire général, nous faisait parcourir le pays et visiter les églises confiées à nos Pères.

Quelle beauté dans la végétation ! On n'aurait pas beaucoup de peine à croire que c'était ici autrefois le paradis terrestre. Le cocotier, le bananier, l'arbre à pain, l'oranger et une foule d'arbres toujours verts font la beauté de Ceylan et excitent l'admiration du voyageur.

— Le Mans. Tous ceux des nôtres qui ont été attachés au sanctuaire de Saint-Martin de Tours ont connu l'abbé d'Outremont, chanoine de la Métropole et vicaire général honoraire de Mgr Guibert, devenu plus tard évêque d'Agen, et mort évêque du Mans. Aucun d'eux n'a oublié la piété si suave, la bienveillance exquise et la charité inépuisable du vénérable défunt... Il portait à notre Congrégation une affection qui se tradui-

sait dans tous ses rapports avec ses membres. Dévoué à la personne de notre Très Révérend Père Supérieur Général, qu'il eut l'occasion de voir longuement à Bordeaux, et à tous nos missionnaires de l'étranger, Mgr d'Outremont était pour nous un ami. Nous sommes heureux de donner ici son éloge, en l'empruntant à la plume d'un de nos évêques. Mgr Grandin parle ainsi de Mgr d'Outremont dans une lettre que nous trouvons dans la *Semaine du Fidèle du Mans*, numéro du 6 décembre :

... « L'évêque de Saint-Albert et tous ses missionnaires, surtout ceux d'entre nous qui ont connu Mgr d'Outremont, ont pris une part bien grande à la douleur profonde qu'a dû causer à tous les prêtres et fidèles du diocèse du Mans, la mort d'un apôtre tel que votre saint et savant évêque. Sa Grandeur m'était connue surtout à cause de sa charité ; dans mes différentes visites à l'évêché du Mans, lors de mon dernier voyage en France, je ne me retirais jamais sans avoir senti la main généreuse de ce digne Prélat verser dans la mienne, toujours prête à recevoir, il est vrai, une de ces larges aumônes qui disaient hautement le zèle de votre évêque pour nos grandes œuvres catholiques. Avec cette charité sans bornes que j'admirais chez Mgr d'Outremont, cette bonté et cette bienveillance qui le caractérisaient en tout et partout, j'aimais encore et j'aimais surtout son immuable attachement à Rome, son amour pour le Pape et sa fidélité au Vicaire de Jésus-Christ. Avec quelle fierté vous pouvez et devez parler de vos évêques du Mans! comme tous sont dévorés par le zèle de la maison de Dieu! Nous prions ici pour Celui que vous pleurez encore et que nous pleurons avec vous, et aussi pour que votre futur évêque soit digne de ses prédécesseurs et de l'Église du Mans. Ces départs de tant d'évêques pour le Ciel me disent que mon tour arrivera bientôt; priez pour moi, afin que je

n'arrive pas là-haut sans bagages, et que, comme votre évêque, je meure les armes à la main, au milieu du troupeau confié à mes soins. »

— Pontmain. *Le quatorzième anniversaire de l'Apparition de Notre-Dame à Pontmain.* — Sous ce titre, on lit dans la *Semaine religieuse* de Laval, numéro du 24 janvier 1885 :

Une fois encore les gloires et les grandeurs de la Vierge Marie ont été célébrées à Pontmain. Le quatorzième anniversaire de la consolante Apparition du 17 janvier 1871 vient d'être solennisé avec une piété et une ferveur qui ont laissé à tous les pèlerins accourus sur le lieu à jamais béni où la glorieuse Mère de Dieu daigna manifester sa toute-puissante médiation, une espérance toujours plus forte et des consolations toujours plus abondantes.

Malgré tous les obstacles que la température glaciale et l'épaisse couche de neige dont la terre était couverte semblaient apporter au concours des pèlerins, un grand nombre de fidèles se sont trouvés réunis dès les premières lueurs du jour dans la magnifique basilique et aux pieds de la Vierge de l'Apparition.

Dès la veille, même, les plus éloignés étaient arrivés, et, lorsque, à six heures du soir, les cloches annoncèrent l'ouverture des solennités qui allaient s'accomplir en l'honneur de la Vierge Immaculée, protectrice et sauvegarde de l'Eglise et de la France, une foule considérable était déjà en prière dans le sanctuaire, entourant le trône de verdure et de lumières sur lequel la statue vénérée avait été placée ; et là, dans le recueillement, attendait qu'on vînt lui parler de ses miséricordes et de son amour. Le R. P. Montfort se fit l'interprète des sentiments de tous. Avec cet accent qu'on lui connaît, avec cette foi si vive qui préside toujours à ses prédications de missionnaire consacré à Marie, il développa cette touchante pensée, si propre à préparer les âmes aux belles fêtes du lendemain : Que la Vierge Marie, destinée par Dieu à être la

Mère des hommes, avait pour eux ce grand trésor que possède tout cœur de mère, et que le cœur de Marie possédait plus riche et plus précieux encore l'amour pour ses enfants, justes ou pécheurs, ingrats ou généreux, révoltés ou fidèles. — La foule recueillit avec une sympathie visible ces paroles qui répondaient si bien à ses désirs, et lorsque Jésus, sortant du tabernacle, vint la bénir, on comprit que le ciel tout entier, s'unissant aux prières des fidèles, devait solliciter pour eux les grâces dont le sang de Jésus nous a mérité le bienfait, et dont la Vierge est la miséricordieuse dispensatrice.

Le 17, le sanctuaire est ouvert dès les premières heures du jour et les messes commencent. Cette année, l'anniversaire tombant un samedi, beaucoup de prêtres n'ont pu venir à Pontmain, retenus qu'ils étaient dans leurs paroisses par les devoirs du saint ministère ; mais nous savons bien que les absents eux-mêmes s'unissent à nous dans la prière, et qu'aujourd'hui, par tout le diocèse, la tribu sacerdotale offre à la justice de Dieu, pour obtenir son pardon, l'adorable sacrifice et célèbre les gloires de Marie.

Pendant que les messes se succèdent dans la basilique, les paroissiens de Pontmain se réunissent dans l'humble église paroissiale, pour assister au saint Sacrifice offert en action de grâces en souvenir des prédilections dont la paroisse avait été l'objet de la part de Dieu et de sa très sainte Mère. C'est pour remplir un devoir réclamé par la reconnaissance et la foi que, chaque année, en ce jour mémorable du 17 janvier, les habitants de Pontmain viennent affirmer leur gratitude envers Notre-Seigneur Jésus-Christ et la Vierge Immaculée, et offrent pour y répondre la grande Victime et le grand sacrifice de l'action de grâce. C'est ce que leur rappela M. le curé, lorsque, après l'Evangile, il adressa la parole à son peuple. Le recueillement et l'émotion avec lesquels son discours est accueilli prouvent qu'il est compris et que le souvenir des bienfaits de Dieu est toujours profondément gravé dans le cœur des fidèles privilégiés de Pontmain. Les prières qui montent vers le ciel pendant que le saint Sacrifice se continue, les nombreuses communions qui y sont distribuées at-

restent au ciel et à la terre que la paroisse de Pontmain, reconnaissante et fidèle, n'oubliera jamais ce qu'elle a reçu de Dieu.

A dix heures commence la grand'messe solennelle. Elle est chantée par M. le chanoine Bonnel, délégué par S. Gr. Mgr l'évêque de Laval. M. Turpin de la Tréhardière entonne aussitôt les hymnes sacrés et cette mélodie si pieuse et en même temps si imposante de la première messe de Dumont. Sa voix, dont les accents trouvent un si bel écho sous les voûtes élancées de la basilique de Pontmain, et interprètent si bien les chants liturgiques, se fait entendre toujours pure, sonore et harmonieuse, et fait pénétrer dans l'âme de tous les assistants l'émotion dont elle est remplie et la piété qui l'inspire.

A l'Evangile, le R. P. Berthelon, doyen des chapelains, répondant à un désir exprimé par S. Gr. Mgr l'évêque, monte en chaire. Un magnifique auditoire est réuni à ses pieds et se prépare à l'entendre célébrer les glorieuses prérogatives de la Vierge Mère.

« *Quæ est ista, quæ progreditur quasi aurora consurgens, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata? Quelle est Celle qui s'élève comme une aurore brillante, éclatante comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille?* » C'est la Vierge Marie se manifestant à Pontmain, et révélant dans cette apparition ses trois plus grandes gloires. — Ici, en effet, elle se montre tour à tour la Vierge *Immaculée* dans sa conception, la *Mère de Dieu*, la *Médiatrice* placée entre les coupables et la justice courroucée d'un Dieu offensé. Les phases de l'Apparition sont les preuves que l'orateur invoque avec un merveilleux à-propos.

Le première vision, cette Vierge, qui apparaît au milieu d'un ciel étoilé, gardée par trois étoiles plus brillantes, portée pour ainsi dire par un nombre incalculable de constellations; ce vêtement d'azur parsemé de lumières qui la recouvre, la pose qu'elle garde et qui la révèle tendant à la terre ses mains pleines de grâces et son visage souriant et illuminé par les splendeurs célestes, n'est-ce pas l'Immaculée, seule préservée de la tache originelle, objet des tendresses de la

sainte Trinité, célébrée par les anges et les saints, ornée de toutes les vertus? — La première pose de l'Apparition de Pontmain est donc comme une nouvelle manifestation de la première prérogative de la Mère de Dieu : son Immaculée Conception.

Puis des lettres mystérieuses s'impriment sur le firmament, aux pieds de la Vierge, qui se proclame elle-même *Mère de Dieu :* Mon Fils se laisse toucher, dit-elle. — Et ce crucifix qu'elle saisit dans ses mains, n'est-ce pas une preuve éloquente de l'incomparable prérogative de la Maternité de la Vierge? Marie s'est donc encore révélée à Pontmain comme Mère de Dieu.

Enfin, elle s'est affirmée comme *Médiatrice* entre le ciel et la terre, par la place qu'elle occupe, élevée au-dessus de la terre et regardant le ciel ; par ce crucifix qu'elle nous montre et qui est la source de sa puissance et de sa force contre les ennemis de nos âmes, par le mouvement qu'elle fait suivre à ce crucifix ensanglanté en l'inclinant vers la terre, comme pour verser encore sur les âmes, avec le sang de Jésus, les miséricordes divines...

Pendant une demi-heure, la voix émue de l'orateur a célébré les louanges de la Vierge Marie. La foi qui l'inspire, l'amour ardent que respirent ses paroles en l'honneur de la Vierge de la sainte Espérance se communiquent à l'auditoire captivé. Ce beau panégyrique n'a pas seulement ravi, il a trouvé dans les âmes l'écho le plus sympathique et le plus consolant.

Après le sermon, le saint Sacrifice se poursuit au milieu du recueillement et des prières de la foule.

A deux heures et demie de l'après-midi, les pèlerins se réunissent de nouveau à la basilique et le chant des vêpres commence. Au *Magnificat*, la procession se met en marche vers la colonne de l'Apparition. Le spectacle est saisissant : une immense couronne se forme autour de la Vierge bénie; les chants, la prière se mêlent, composant un magnifique concert à la louange de la Vierge de Pontmain, et chacun salue en passant l'image vénérée de Celle que tout chrétien et tout Français doit tant aimer.

Rentrée à la basilique, la foule se prépare à entendre une seconde fois le R. P. Berthelon. Après avoir célébré le matin les louanges de la Mère de Dieu, le zélé prédicateur la montre, cette fois, comme l'*Espérance des âmes*. *Spes nostra salve! Notre espérance, salut!* A Pontmain, Marie est vraiment *Mère de l'Espérance*, parce qu'elle tient dans ses mains le grand signe de notre Rédemption, Celui en qui nous espérons, son Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Mais, si nous voulons que cette espérance ne soit pas vaine, il faut, à l'exemple de la Vierge Immaculée, porter, nous aussi, Jésus-Christ. — Nous devons le porter dans nos *âmes* par la grâce, sur nos *lèvres* par la prière, dans nos *mains* par nos œuvres, par la pureté d'intention, par le zèle. Notre Espérance sera alors assurée.

Une journée aussi consolante devait se terminer par un dernier acte de piété et un dernier élan de la prière. A Pontmain, la procession aux flambeaux est réclamée par le souvenir des événements qui se succédèrent dans le silence et les ténèbres de la nuit. Chaque année, cette cérémonie s'accomplit aux lieux de l'Apparition. Cette fois, elle a revêtu un caractère spécial de piété et d'à-propos. Nous le devons à M. l'abbé Bonnel. Tous les lecteurs de la *Semaine religieuse* connaissent le culte filial et dévoué que le digne chanoine a voué à Notre-Dame d'Espérance. Sa piété envers Marie a voulu se traduire par une œuvre d'un vrai mérite, où l'on trouve en particulier une très belle interprétation de l'événement de Pontmain.

Or, à cinq heures et demie du soir, à la même heure où se manifesta, il y a quatorze ans, la Vierge Immaculée, M. le chanoine Bonnel commença à expliquer la glorieuse Apparition à la foule des pèlerins accourue pour l'entendre, dans l'église paroissiale. Il désire qu'on reproduise autant que possible les principaux actes de ce drame mémorable. Les prières, les chants, les cantiques viendront entrecouper l'exposé des événements; en un mot, il faut assister à cette sublime conversation qui s'établit pendant trois heures entre le ciel et la terre, dans l'humble bourgade de Pontmain. —

C'est ainsi qu'au moment fixé, à mesure que l'explication des faits se poursuit, nous récitons deux fois les cinq *Pater* et les cinq *Ave*, dont le récit de l'Apparition garde le souvenir; après le chapelet, nous nous rendons, au chant du *Magnificat*, dans la grange de la Vision, où, dans l'ordre indiqué, nous chantons les litanies de la sainte Vierge, l'*Inviolata* et le *Salve Regina*. Enfin, aux accents du cantique : *Mère de l'Espérance*, nous nous rendons à la colonne de l'Apparition où M. le chanoine Bonnel continue son récit et le termine, après que la foule a chanté le cantique qui se fit entendre aux derniers moments de cette soirée mémorable :

Mon doux Jésus, enfin voici le temps
De pardonner à nos cœurs pénitents.

Et la procession, se remettant en marche, entre dans le sanctuaire où Jésus-Hostie la bénit une dernière fois.

— Talence. — La vie apostolique n'est pas éteinte parmi les nôtres dans le diocèse de Bordeaux. Nous n'avons pas, il est vrai, de rapport d'ensemble à présenter sur leurs travaux. Cette page d'histoire sera, nous l'espérons, écrite un jour avec détail. Mais, en attendant un résumé général qui nous viendra à son heure de Talence, comme de bien d'autres de nos maisons de France, le paragraphe suivant, détaché d'une lettre du R. P. Ramadier, supérieur de la communauté et curé de la paroisse, suffira à établir que le zèle des âmes vit au cœur de nos Pères, et que la dispersion ne les empêche pas de travailler activement et fructueusement sur plusieurs points. Le R. P. Ramadier s'exprime ainsi :

Voici maintenant ce que font nos Pères de Notre-Dame de Talence :

Ils administrent la paroisse, qui augmente de jour en jour en œuvres et en population ; elle dépasse aujourd'hui 5 000 âmes. Ils sont chargés de la petite aumônerie des Sœurs solitaires de la Sainte-Famille, à Saint-Pierre, et

de l'aumônerie plus importante de la maison de vieillards et du noviciat des Frères des Écoles chrétiennes...

Enfin, malgré leur petit nombre, ils prêchent quelques retraites.

Depuis le dernier rapport envoyé aux Annales, nos Pères de la maison de Notre-Dame de Talence ont prêché :

1° 7 carêmes ;

2° 24 missions ;

3° 46 retraites ;

4° Plusieurs centaines d'instructions isolées aux jours de fêtes, d'adoration, de quarante heures, de premières communions, etc.

Les Pères qui ont pris part à ces œuvres sont : les PP. Reynaud, Girard, Faugle ; quelques Pères que nous ont cédés quelquefois d'autres maisons de la Congrégation, et enfin les Pères chargés de la paroisse et du sanctuaire.

Le sanctuaire a toujours son cachet de piété et de recueillement. Il est visité tous les jours de l'année par quelques pèlerins de Bordeaux ou des environs ; mais c'est surtout pendant le mois de Marie que les congrégations, les communautés et les paroisses font chaque année et en groupe leur pèlerinage à Notre-Dame de Talence.

Ce sont à peu près les mêmes personnes qui viennent chaque année prier, communier, chanter les louanges de Marie, reposer le corps et l'âme auprès de la Mère des douleurs. L'interdiction des processions n'a pu encore diminuer le nombre des pèlerinages.

Nous n'avons pas pris de notes détaillées des trois derniers mois de Marie. Celui de 1881, dont *l'Aquitaine*, *semaine religieuse* de Bordeaux, a rendu compte, donnera la mesure des trois derniers. Les pèlerinages n'ont fait que se multiplier depuis.

L'Aquitaine terminait par cette phrase l'énumération des pèlerinages accomplis à Talence durant le mois de mai 1881 :

« En résumé, le nombre des pèlerinages réguliers a été de *cinquante-trois* pendant le mois de Marie.

« Près de deux cent cinquante messes ont été célébrées au sanctuaire par les prêtres étrangers ou par les prêtres de la paroisse. Environ dix mille communions ont été faites par les fidèles, qui se sont montrés plus que jamais édifiants de foi et de ferveur. »

Agréez, etc.

RAMADIER, O. M. I.

— NEVERS. On lit dans la *Semaine religieuse* du 6 décembre 1884 :

LA FÊTE DE L'ADORATION PERPÉTUELLE A LA CATHÉDRALE. — Cette belle et touchante solennité a été célébrée dimanche dernier avec un éclat et une piété qui ont réjoui les cœurs chrétiens.

Pendant et après les offices, l'affluence des adorateurs a été édifiante et consolante ; mais ce fut surtout à la cérémonie du soir que la fête revêtit, dans la basilique splendidement illuminée, tout son caractère d'hommage solennel rendu au Dieu du tabernacle.

Après le chant des complies, le R. P. DELPEUCH, prédicateur de la station d'Avent, dans un sermon parfaitement adapté à la circonstance, a redit à son vaste auditoire les témoignages de la foi des siècles au dogme de la très sainte Eucharistie : prophètes de la loi ancienne, saints de la loi nouvelle, ennemis mêmes du christianisme, par l'organe puissant du missionnaire, ont déposé tour à tour en faveur de ce point fondamental de la croyance catholique.

La procession du très saint Sacrement, porté par Sa Grandeur, a suivi cette solide instruction. Rien de pieux, de touchant, de magnifique aussi, comme ce long cortège partant du chœur, se déployant, sous les voûtes resplendissantes, dans la grande nef, contournant les bas côtés et l'abside pour

revenir au maître-autel, où des milliers de flambeaux se détachaient d'un péristyle de fleurs. Le nombreux clergé qui précédait la sainte hostie, la foule prosternée dans l'adoration, cette élite d'hommes de foi qui, tous, un cierge à la main, suivaient noblement leur Dieu, l'éclat répandu à profusion dans la vaste enceinte, les saintes hymnes, les doux accords de l'orgue, tout ce triomphe, en un mot, ravissait l'âme et faisait songer aux fêtes du ciel. Le salut, donné par Monseigneur, au milieu des plus beaux chants de la maîtrise, a couronné cette délicieuse journée.

NOUVELLES DIVERSES

Notre scolasticat d'Inchicore vient d'être transféré à *Belcamp-Hall*, dans le voisinage de Dublin. Pendant plus de quatre ans, nos Frères exilés ont reçu des Pères missionnaires une fraternelle hospitalité ; mais le provisoire ne pouvait durer toujours, et un immeuble avec dépendances a été acheté récemment pour le scolasticat.

La lettre suivante, que nous recevons au moment de clore ce numéro, nous mettra au courant des événements qui ont signalé la nouvelle prise de possession. En attendant le récit détaillé annoncé, ces lignes du R. P. TATIN seront lues avec le plus grand intérêt :

Belcamp-Hall, Raheny, Co Dublin, le 14 février 1885.

« La translation du scolasticat d'Inchicore à Belcamp est un fait accompli. S'il en est temps encore, et si vous le jugez à propos, vous pourrez ajouter ce fait aux nouvelles diverses dans le prochain numéro des Annales.

« Un artiste ayant à sa disposition de bons pinceaux et de riches couleurs pourrait, en évoquant les souvenirs du passé et en sondant l'avenir, réunir dans un même cadre Inchicore et Belcamp et vous faire un délicieux tableau. Si l'artiste se révèle un jour, vous aurez le chef-d'œuvre. Ma plume ne peut que vous dire prosaïquement : Nous avons quitté Inchicore, nous sommes à Belcamp, de corps, j'entends, car, de cœur, nous sommes à Belcamp et à Inchicore. Nous conserverons de cette chère maison d'Inchicore le plus doux souvenir. Nos cœurs ne sauraient oublier la noble et généreuse hospitalité que nous y

avons reçue pendant plus de quatre années. Nulle part les victimes des décrets du 29 mars n'ont reçu un plus cordial et plus sympathique accueil; nulle part ils n'ont été l'objet de plus touchants témoignages d'intérêt et de dévouement. En cessant d'être les hôtes des Pères missionnaires, nous ne cessons pas d'être leurs voisins. Nous pourrons encore faire notre pèlerinage à Notre-Dame de Lourdes, prendre part de temps en temps aux belles processions, visiter la crèche, etc. De leur côté, les Pères viendront se reposer de leurs rudes labeurs sous les frais ombrages et dans la solitude de notre paradis terrestre.

« Je ne puis me dispenser d'ajouter ici que la plus filiale reconnaissance remplit nos cœurs à l'égard de nos bien-aimés supérieurs, et tout particulièrement de notre T. R. P. Général. Nous n'ignorons pas de quelle tendre sollicitude, ils nous ont entourés depuis que la persécution nous a chassés de notre retraite du Sacré-Cœur; avec quelle constante sollicitude ils ont cherché des asiles pour les Scolastiques dispersés et au prix de quels sacrifices ils les ont préparés. Le nôtre est princier et tel que nous n'eussions jamais osé l'espérer dans les temps malheureux que traversent l'Église et la Congrégation. Grâces en soient rendues à la divine Providence et à tous ceux dont Elle s'est servie pour nous préparer cette demeure où nous pouvons continuer notre vie de prière et d'étude.

« Vous avez appris par les journaux une autre nouvelle, bien douloureuse celle-là : la mort si foudroyante du cardinal Mac-Cabe. Le premier journal que nous avons reçu à Belcamp contenait le récit de ce triste événement que rien la veille ne faisait pressentir. En quatre ou cinq heures, la maladie (une péritonite aiguë) a emporté sa victime. Mille témoignages de la plus parfaite bienveillance que nous avions reçus du regretté cardinal nous avaient inspiré pour lui les sentiments de la plus

filiale gratitude. A notre arrivée en Irlande, il nous avait accueillis avec une profonde affection, et toutes les faveurs que nous avons eu à lui demander nous ont toujours été accordées avec empressement. Plusieurs de nos Frères scolastiques lui doivent d'avoir échappé aux rigueurs de la loi militaire, en recevant le sous-diaconat de ses mains ou de celles de son coadjuteur. Toujours, dans ces occasions, l'ordinand et ceux qui l'accompagnaient étaient admis à la table du vénéré prélat. Nous lui devons surtout d'avoir pu établir définitivement le scolasticat dans le diocèse de Dublin. Il portait un grand intérêt à cette fondation ; il m'en demandait souvent des nouvelles, et, de lui-même, il s'est offert à la bénir dès que nous serions installés. Au moment où nous nous promettions de jouir bientôt du bonheur de le posséder au milieu de nous à Belcamp, la terrible nouvelle est venue jeter la consternation dans nos cœurs. Nous avons la confiance que, du haut du ciel, il a déjà béni notre nouvelle résidence, et que, comme il nous l'a promis, il la couvre de sa protection. Demain, nous irons tous réciter l'office auprès de son cercueil, et après-demain, une députation assistera à ses funérailles. Notre fête du 17 février se passera ainsi dans le deuil.

« C. Tatin, o. m. i. »

— On lit dans une lettre du R. P. Martinet, en date de Rome, le 22 février, le passage suivant :

« Nous avions fait notre visite à Mgr Smeulders sans le rencontrer. Il vient de nous la rendre. Il nous a parlé avec estime de nos Pères du Canada. Il fait de nos œuvres le plus grand éloge. »

— Quelques réclamations de détail nous ont été adressées à l'occasion des numéros d'Oblation pour l'année 1884. Il sera tenu compte des indications, et les rectifications seront faites en temps et lieu.

DÉPARTS POUR LES MISSIONS.

Le 1er février se sont embarqués à Marseille, à bord du *Melbourne*, en destination du vicariat de Jaffna (Ceylan), les Frères scolastiques : Dunne (Patrick), minoré, du diocèse de Cashel (Irlande), et Wheeler (Joseph), tonsuré, du diocèse de Meath (Irlande).

127

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 90. — Juin 1885.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

PROVINCE DU CANADA

MAISON DE MONTRÉAL

RAPPORT DU R. P. LEFEBVRE AU TRÈS RÉVÉREND PÈRE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Montréal, 1er janvier 1885.

Mon très révérend et bien-aimé Père,

Au commencement de l'année 1882, j'avais l'honneur de vous présenter le rapport des travaux apostoliques accomplis par nos Pères de Montréal depuis le mois d'octobre 1879 jusqu'à la fin de décembre 1881. Dans ce rapport, je constatais que ces travaux atteignaient le chiffre de *trois cents*, tout en regrettant que le nombre insuffisant d'ouvriers ne nous eût pas permis de répondre à toutes les demandes.

Depuis lors, le nombre des demandes n'a pas diminué, et je m'empresse d'ajouter que le zèle et le dé-

vouement de mes chers auxiliaires n'a pas cessé un seul instant d'être à la hauteur de la situation. Aussi ai-je le bonheur d'offrir à votre cœur de Père, comme cadeau de nouvel an, un tableau de travaux plus considérable encore que celui de 1882.

Bien que mon journal soit malheureusement incomplet, il porte cependant 2 retraites pastorales, 4 de religieux, 35 de religieuses, 9 de collèges, 30 de pensionnats et 142 de paroisses, dont 116 de huit jours, 4 de neuf jours, 14 de quinze jours, 3 de trois semaines et 5 de quatre semaines. Si, à cela, on ajoute de nombreux Triduums, les retraites de première communion et surtout celles de confirmation, qui, dans notre vaste diocèse, sont toujours prêchées par nos Pères, nous arrivons facilement à quatre cents travaux apostoliques, sans compter de nombreux sermons détachés. Et cependant, comme par le passé, il a fallu écarter bien des demandes. Espérons que nous verrons avant peu se réaliser le vœu formulé par le R. P. Soullier, dans son Acte de visite de 1884, à savoir : que le chiffre des Pères de Montréal s'élève à quinze et même à vingt; le travail ne leur fera pas défaut. Six Pères de notre communauté sont employés exclusivement au ministère des missions; ce sont les RR. PP. Royer, Lecomte, Lacasse, Durocher, Brunet et Langevin, secourus assez souvent par le R. P. Dazé et quelquefois par les RR. PP. Supérieur et Provost. Je dois ajouter que c'est à notre bien-aimé Père Provincial que notre maison doit l'honneur de pouvoir inscrire deux magnifiques retraites pastorales prêchées dans le diocèse de Montréal. Nous devons encore à son zèle infatigable quatorze retraites de religieuses dans les plus importantes communautés du pays. Aux RR. PP. Bernard, Royer et Lecomte revient le mérite des vingt et une autres retraites de religieuses mentionnées plus haut.

Les différents théâtres sur lesquels nos Pères ont exercé leur zèle sont : au Canada, les diocèses de Montréal, Ottawa, Trois-Rivières, Saint-Hyacinthe, Québec, Chicoutimi; et, dans les États-Unis, les diocèses d'Ogdensburg, Springfield et Boston.

Ces derniers travaux ont tous été pour nos missionnaires une source abondante de consolations ; mais il en est qui méritent une mention spéciale. Ce sont d'abord : Saint-Roch de Québec et Saint-Joseph de Lowell, où six ou sept mille communions furent la récompense d'un travail exorbitant.

La Mission de Chambly trouve encore ici sa place. C'était le 6 janvier 1883. Trois missionnaires ouvraient dans cette importante paroisse les exercices spirituels, avec la solennité imposante des grandes paroisses. Il faisait un froid sibérien, et les gens, peu nombreux aux premiers exercices, semblaient se ressentir de la rigueur de l'atmosphère. Aussi les missionnaires conçurent-ils au début les craintes les plus vives. Ils redoublèrent donc de zèle, ils réitérèrent leurs instances auprès du Maître des cœurs et eurent recours à de plus pressantes exhortations. Dès le second jour, ces gens étaient gagnés à la cause du bien. Jusqu'à la fin de la mission, ils firent de très méritoires efforts pour assister aux exercices, prirent en très grand nombre l'engagement de garder la tempérance et donnèrent de grandes consolations aux missionnaires. Cette mission fut l'occasion d'un véritable renouvellement pour Chambly.

Une neuvaine prêchée à Laprairie par les PP. Lacasse et Brunet, a eu aussi un succès extraordinaire, étant donnés surtout le caractère et les habitudes de la population. Un curé, témoin de ce qui se passa pendant cette neuvaine, écrivait : « Il y a trente ans que j'assiste à la neuvaine de Laprairie; jamais je n'y ai vu un si grand concours et un

pareil enthousiasme. Le jour et la nuit, la vaste église ne désemplissait point. »

Le même spectacle s'est produit dernièrement dans cette paroisse à l'occasion d'une série de retraites prêchées par le R. P. Lecomte. Le digne curé du lieu ne savait comment exprimer sa joie. « Le Père prédicateur, dit-il, est complètement maître de ma paroisse. » Ceci est d'autant plus remarquable que le zélé pasteur, peu de temps auparavant, manifestait sa peine de voir l'ardeur d'un grand nombre de ses paroissiens pour les plaisirs et leur indifférence pour les choses religieuses.

Les RR. PP. Lacasse et Brunet ont, à eux seuls, prêché trente et une retraites dans le diocèse de Chicoutimi, et si le travail a été rude, la moisson a été abondante.

Trois retraites prêchées récemment par le R. P. Lacasse dans le diocèse de Springfield, ont valu à ce vaillant missionnaire les plus douces consolations.

La croisade contre l'intempérance, commencée il y a près de cinq ans, dans le diocèse de Saint-Hyacinthe, est heureusement terminée. Les soixante et quelques paroisses de ce diocèse ont été parcourues, ainsi que plusieurs autres du diocèse de Montréal, et partout la croisade a produit des fruits abondants de salut.

Deux travaux méritent encore une mention spéciale. C'est la neuvaine de Saint-François-Xavier, prêchée par le R. P. Brunet, et la retraite des hommes, prêchée par le R. P. Royer à Notre-Dame de Montréal, église qui est considérée comme la première du pays. Les Messieurs de Saint-Sulpice, préposés à sa desserte, ont décerné les plus grands éloges à nos deux missionnaires.

Ce sont là, on le comprend, des travaux considérables, et qui, par leur variété, ne permettent pour ainsi dire aucun repos. En effet, si, à quelques époques, les retraites de paroisses laissent quelque répit, le zèle de nos Pères

doit s'exercer alors dans les retraites de communautés, de collèges et de pensionnats, dans les Triduums de confirmation.

Et tout ceci n'est encore qu'une partie de ce que nos Pères de Montréal ont à faire. On sait, en effet, que les RR. PP. Supérieur, Provost, Lauzon, Dazé et Laporte, aidés du précieux concours du R. P. Provincial et quelquefois de celui de nos Pères missionnaires, doivent faire face aux exigences d'un ministère des plus actifs dans la desserte de l'église Saint-Pierre.

On calcule qu'aux six messes de règle que nous disons chaque dimanche, notre église et nos deux chapelles de congrégations sont fréquentées par quatre mille au moins et probablement par cinq mille fidèles. On peut juger par là du travail énorme que nécessitent la prédication, les confessions et le soin des malades, et le gouvernement des cinq congrégations locales.

Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit à ce sujet dans notre dernier rapport. Nous passerons également sous silence nos cinq retraites paroissiales annuelles et nos magnifiques pèlerinages. Nous nous contenterons de citer les paroles suivantes extraites de l'Acte de visite du R. P. Soullier, sous la date du 19 mars 1884 :

« Nous avons revu avec bonheur l'état florissant de vos œuvres. Vos congrégations d'hommes et de femmes, de jeunes gens et de jeunes filles, ainsi que la Société de tempérance, atteignent admirablement leur but. Il y a là une efflorescence de piété, de préservation morale et d'œuvres chrétiennes de tout genre vraiment digne d'admiration. Nous sommes fier d'un si beau et si grand résultat.

« La maison de Montréal est parfaitement posée dans l'opinion publique ; elle est en possession de l'estime et de la confiance de tout le monde. Ce bon renom lui a

valu l'honneur insigne d'être choisie entre toutes les maisons religieuses par le délégué apostolique pour domicile durant son séjour en Canada. Cette haute distinction, partout si remarquée, nous touche infiniment. Elle vous sera un puissant encouragement à marcher dans la voie de régularité et de dignité religieuse, de zèle apostolique et de sage circonspection qui recommande une communauté à l'admiration des hommes et aux bénédictions de Dieu.

« Le temporel de la maison est dans un état satisfaisant, et il est fort sagement administré. L'église a reçu d'importantes restaurations, dont la nécessité se faisait vivement sentir. Elle est aujourd'hui l'une des plus belles églises de Montréal. La dépense occasionnée par ces travaux, quoique montant à un chiffre fort considérable, sera facilement couverte par la générosité des fidèles et par les économies de la maison. »

Les restaurations dont parle ici le R. P. Visiteur ont, de fait, transformé notre église. Nous sommes d'autant plus heureux de cette transformation, qu'elle semble hautement appréciée non seulement par les fidèles et le clergé de Montréal, mais encore par plusieurs visiteurs distingués que nous avons eu l'honneur de recevoir depuis un an.

Ce qui attire surtout l'attention parmi tant de beaux décors, c'est la chapelle du Sacré-Cœur, due au zèle du R. P. Lauzon et à la générosité de MM. les membres de la Société de tempérance. Cette chapelle, petit chef-d'œuvre d'élégance, possède un superbe autel en marbre et une magnifique statue du Sacré Cœur, du même modèle que celle de Montmartre à Paris. Mais ce qu'il y a de mieux encore que toutes ces beautés extérieures, c'est le développement rapide que prend la dévotion au Sacré Cœur de Jésus au sein de notre religieuse population. Daigne ce divin Cœur bénir la Société

de tempérance, et plus spécialement celui qui, depuis sa fondation, la dirige avec tant de zèle et de dévouement!

Un autre élément de bien, qu'il est bon de signaler ici, c'est l'érection canonique de la confrérie du Saint-Rosaire dans notre église. Depuis longtemps, le R. P. Supérieur désirait introduire à Saint-Pierre cette confrérie si richement dotée par les Souverains Pontifes et si particulièrement recommandée par Léon XIII. Il y avait à cela une difficulté. Cette confrérie se trouvant déjà établie à une faible distance, c'est-à-dire à l'église Saint-Jacques, une dispense de Rome était nécessaire. Le R. P. Supérieur l'obtint du R. P. Général des Dominicains, et toutes les formalités requises en pareil cas ayant été remplies, l'érection solennelle eut lieu le 7 septembre dernier au milieu d'un immense concours de fidèles. Jamais dévotion ne fut plus populaire. Nous comptons déjà plus de quatre mille associés. L'assistance aux offices de l'église est, depuis lors, beaucoup plus nombreuse, surtout à vêpres. On prie davantage et avec plus de ferveur. On communie plus souvent, on gagne d'innombrables indulgences, et déjà des grâces signalées ont été le résultat de cette salutaire dévotion.

Depuis mon dernier rapport, la mort a fait plusieurs victimes dans notre communauté de Montréal. La première fut le F. Louis-Moïse Choquet, scolastique, décédé le 20 février 1882, dans la vingt-quatrième année de son âge. Atteint depuis longtemps de phthisie pulmonaire, et la maladie résistant à tous les soins et à toutes les ressources de l'art médical, il lui fut permis de venir d'Ottawa à Montréal, où il devait recevoir les soins de sa bonne et pieuse mère. Cela ne l'empêcha pas de succomber quelques semaines après. Le surlendemain de sa mort, un service solennel fut chanté pour lui à l'église Saint-Pierre, et, dans l'après-midi du même jour, son corps

fut transporté à Lachine, où il repose depuis à côté de nos Pères et Frères, au cimetière de notre noviciat.

La seconde victime fut le R. P. Charpeney (Hyacinthe), décédé le 23 mai 1882. Ce jour fut un jour de grand deuil pour nos Pères et pour les nombreux fidèles qui fréquentent notre église. Celui qui était connu de tous sous le nom de *bon Père Charpeney*, et qui était considéré comme un père par toutes les familles du quartier, venait de rendre à Dieu sa belle âme, à l'âge relativement peu avancé de cinquante-six ans. Depuis longtemps déjà il souffrait de l'infirmité qui devait le conduire au tombeau, mais on espérait toujours que sa forte constitution triompherait de la maladie, ou du moins retarderait, pour plusieurs années encore, le dénouement fatal. Aussi, lorsque le bruit se répandit que la maladie devenait grave et menaçait le bon Père d'une mort prochaine, la consternation fut générale dans le faubourg. De tous côtés on se mit à prier pour le rétablissement du cher malade. Plusieurs grand'messes furent recommandées dans ce but : les citoyens, les demoiselles, les dames de Sainte-Anne surtout se montrèrent admirables. Mais l'heure était venue où ce dévoué missionnaire devait aller recevoir la récompense de ses admirables vertus. Malgré les soins assidus des docteurs Rottot, Brosseau et Ricard, il expira au moment où le R. P. Lefebvre, accompagné de plusieurs autres Pères, faisait pour lui les prières de la recommandation de l'âme. Dès lors, jusqu'à ses obsèques, qui eurent lieu le surlendemain, les fidèles ne cessèrent de se succéder auprès de sa dépouille vénérée. Mgr Fabre, évêque de Montréal, voulut chanter lui-même le service funèbre. Des prêtres, accourus de toutes les parties de la ville et de plusieurs paroisses rurales, vinrent mêler leurs prières et leurs regrets à ceux des Pères et des nombreux fidèles qui encombraient l'église.

A une heure de l'après-midi, le corps fut transporté à Lachine, où un *Libera* fut chanté. C'est dans le cimetière du Noviciat que le R. P. Lefebvre rendit au regretté défunt les derniers devoirs. La foule était immense. Environ soixante voitures, remplies de citoyens amis des Oblats, formaient le cortège funèbre. De telles marques de sympathie adoucirent considérablement la douleur causée à nos Pères par la perte d'un sujet si précieux.

Après les obsèques, les membres des Conférences de Saint-Vincent de Paul, dont le R. P. Charpeney était le chapelain, présentèrent au R. P. Supérieur une adresse de condoléance, et firent chanter une grand'messe pour le repos de l'âme de celui qu'ils avaient aimé comme un père.

La troisième victime fut le R. P. Dédebant (Basile). Il s'éteignit le 8 septembre 1884, à l'âge de cinquante et un ans. Depuis un an, il était à l'hospice de Saint-Jean de Dieu, près Montréal. Dans cet établissement, dirigé par les bonnes Sœurs de la Providence, il était entouré de soins assidus et empressés. Il a été inhumé, le 10 septembre, à notre cimetière de Lachine. Le service fut chanté par le R. P. Lefebvre, et Mgr Fabre, qui voulut bien se rendre à Lachine pour la circonstance, fit l'absoute, accompagné du R. N. Piché, curé de Lachine, et du R. P. Turgeon, recteur du collège des Jésuites, à Montréal. Le R. P. Nicol, qui arrivait d'Angleterre, était aussi présent.

Le dernier décès que nous avons à enregistrer est celui du R. P. Médevielle (Alexis), arrivé le 4 décembre dernier. Ce bon Père était âgé de soixante ans et appartenait à la maison de Plattsburgh, province des Etats-Unis. Malade depuis longtemps, il était venu depuis quelques semaines chercher auprès des dévouées Sœurs de

l'Hôtel-Dieu, à Montréal, sinon la santé, du moins les soins les plus intelligents et les plus assidus. Il fut bien vite réconcilié avec la pensée de la mort. Il supporta sa cruelle maladie avec le plus grand calme et la plus parfaite résignation. Nos Pères de Saint-Pierre, le P. Bernard surtout, le visitèrent assidument. Aussitôt que le danger devint imminent, le bon P. Bernard demanda à aller résider à l'Hôtel-Dieu, afin d'être constamment auprès du malade et de lui prodiguer ses soins. C'est entre les bras des RR. PP. Bernard et Dazé, et après avoir reçu tous les secours et les consolations de notre sainte religion, qu'il rendit le dernier soupir. Le lendemain matin, son corps fut transporté à l'église Saint-Pierre, où un service solennel fut chanté pour le repos de son âme. Le R. P. Antoine, Provincial, officia, assisté des RR. PP. Provost et Laporte, comme diacre et sous-diacre. Les PP. Tortel, de Lowell; Amyot, de Plattsburgh; Bournigalle, de Québec, et Burtin, de Caughnawagha, étaient venus à la cérémonie. Après le service, le corps fut transporté à Lachine. Comme toujours, les citoyens de Saint-Pierre témoignèrent leurs sympathies à nos Pères en les accompagnant au lieu de l'inhumation et en leur offrant gracieusement leurs voitures. Les RR. PP. Lefebvre, Provost, Lauzon, Durocher, Amyot, Burtin et Nillès, ce dernier récemment arrivé de Rome, profitèrent de leurs offres bienveillantes. Le lendemain, un second service fut chanté par le R. P. Amyot, supérieur du défunt.

Un fait qui rendra mémorable pour notre Communauté l'année 1884, c'est le séjour parmi nous de S. Exc. dom Henri Smeulders, commissaire apostolique en Canada, et de ses deux secrétaires, les RR. PP. de Bie et Daidé.

C'est le 12 décembre 1883, que le représentant du Saint-Père fit son entrée dans notre ville. Notre Père Provincial et M. le grand vicaire Maréchal étaient allés

l'attendre à la jonction de Saint-Martin. Il fut reçu avec la plus grande pompe à l'église Notre-Dame par Mgr Fabre, évêque de Montréal, par un nombreux clergé et un immense concours de fidèles. Personne, excepté l'Evêque diocésain et nos Pères, ne savait où Mgr Smeulders fixerait sa résidence. Bien des questions furent faites à ce sujet. Enfin, la cérémonie de Notre-Dame terminée, Son Excellence dévoila le mystère en prenant, avec ses secrétaires et notre P. Grenier, qui l'avait accompagné de Québec à Montréal, le chemin de notre communauté. Nos nobles hôtes exprimèrent tout d'abord le bonheur qu'ils éprouvaient d'être *chez des frères et chez eux*, comme ils le répétèrent plusieurs fois dans la suite. Rien de plus cordial que les rapports que nous eûmes pendant plus d'une année avec ces trois religieux, si distingués et si saints.

La Providence a permis que, pendant son séjour ici, Mgr Smeulders pût faire connaissance avec plusieurs membres marquants de notre Institut. Ce fut d'abord le R. P. Soullier, qui, le 24 décembre, nous arrivait du Nord-Ouest, en compagnie du bon Père Lacombe. Le 26, c'était Mgr Taché, l'illustre Archevêque de Saint-Boniface. Plus tard, c'étaient les PP. Arnaud, Déléage et Lecorre. Il était toujours avide d'entendre parler de nos Pères, de nos œuvres, et surtout de nos missions. Nos apôtres du Nord-Ouest, du Labrador et de la baie d'Hudson, lui firent, à sa demande, de nombreux récits, et le brave Père Lacasse, avec sa bonne grâce ordinaire, consentit à épuiser son répertoire, si fourni et si varié.

Plusieurs fois Monseigneur officia pontificalement dans notre église. Il visita volontiers chacune de nos congrégations et présida la belle fête de notre Société de tempérance à l'occasion du septième anniversaire de sa fondation. Il put, ce jour-là, comprendre ce que c'est

qu'un véritable Evêque missionnaire, en entendant Mgr Taché dans le magnifique sermon qu'il adressait à un immense auditoire. Soixante-sept nouveaux membres vinrent en cette circonstance grossir les rangs de la Société.

Pendant le mois d'octobre, Monseigneur assista chaque soir à l'exercice du Rosaire qui avait lieu à notre église. Grands ont été les exemples de vertu et de régularité religieuse qu'il n'a cessé de nous donner pendant tout le temps de son séjour parmi nous. Sans cesse appliqué à un travail ardu, il ne s'accordait aucun repos. C'est en vain qu'on le pria de prendre un peu de vacances, d'aller au moins visiter la chute de Niagara, laquelle est justement appelée la *merveille de l'Amérique*. Le seul voyage qu'il fit dans une ville où sa mission ne l'appelait pas directement, c'est celui d'Ottawa, et cela parce qu'il s'agissait de faire plaisir aux Oblats et à un Evêque ami des Oblats. On sait que c'est en cette occasion qu'il bénit la première pierre des nouvelles constructions de notre Université.

Après un séjour de près de treize mois dans notre maison de Saint-Pierre, Monseigneur se prépara à nous quitter. Le 26 décembre dernier, la note suivante parut dans les journaux de la ville : « Son Exc. dom Henri Smeulders, commissaire apostolique, ayant terminé sa mission en Canada, a fixé son départ à lundi 29 courant. »

Ce jour-là, 29 décembre 1884, sera un jour plein de souvenirs pour la population de Montréal, et surtout pour nos Pères et les fidèles qui fréquentent notre église. La veille, nous avions annoncé au prône que, le lendemain, Son Excellence quitterait Montréal pour retourner à Rome. Aussitôt, les principaux citoyens vinrent offrir au R. P. Supérieur des voitures de gala pour transporter

Son Excellence, ainsi que nos Pères, à la gare Saint-Bonaventure, ce qui fut accepté avec joie. Dans la soirée, une trentaine de nos amis réclamèrent la faveur d'être présentés au représentant du Saint-Père. Ils le remercièrent de l'insigne honneur qu'il leur avait fait en venant habiter leur modeste quartier, et surtout de l'honneur qu'il avait fait à nos Pères. Ils le prièrent ensuite de bénir leurs familles et les sociétés dont ils font partie, notamment la congrégation des hommes et les conférences de Saint-Vincent de Paul.

Son Excellence les remercia de leur démarche, inspirée par la foi et par l'amour de l'Eglise, et leur accorda avec effusion les bénédictions demandées. Alors, le R. P. Supérieur ayant prié Monseigneur de vouloir bien avoir un petit souvenir pour nos bonnes gens lorsqu'il serait à Saint-Pierre de Rome et auprès de Léon XIII : « Non, dit-il, ce n'est pas un *petit souvenir*, c'est un *grand souvenir* que j'aurai et que je conserverai toujours pour les braves citoyens de Saint-Pierre et pour les bons Pères Oblats. »

Monseigneur consentit volontiers à ce que sa dernière messe en Canada fût célébrée dans notre église. Ce vaste temple était rempli d'une foule recueillie. Plusieurs personnes eurent le bonheur de communier de la main du représentant de Léon XIII. Son Excellence était visiblement émue. Le chant exécuté par les dames et les demoiselles de Saint-Pierre fut magnifique.

Vers quatre heures de l'après-midi, tous les Pères de Saint-Pierre, ayant à leur tête le R. P. Provincial, se rendirent à la chambre de Monseigneur. Aux paroles de remerciements que nous lui adressâmes, il répondit : « Ce n'est pas à vous à me remercier, c'est moi qui vous dois des remerciements. Vous m'avez prodigué tant de soins et d'attentions délicates; vous m'avez tant édifié

que je ne l'oublierai jamais. *Soyez persuadés que vous aurez toujours en moi un véritable ami à Rome.* »

L'heure du départ arriva. Une foule immense remplissait la rue Visitation et la place de l'église. *Trente-huit voitures* accompagnèrent Son Excellence jusqu'à l'embarcadère. Un clergé nombreux, venu des différentes parties du diocèse et du pays, et plusieurs laïques marquants étaient présents. Les quelques abstentions qui ont été remarquées ont fait connaître quels sont les véritables amis du Saint-Siège.

Enfin, Monseigneur donna une dernière bénédiction à cette foule émue et la pacifique escorte se mit en marche. M. le grand vicaire Maréchal accompagna Son Excellence jusqu'à Saint-Jean, et notre P. Provost le conduisit à New-York, où il devait prendre le steamer de la ligne d'Anvers. Daigne l'archange Raphaël le faire arriver sain et sauf jusqu'aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ! Puissent tous nos Pères et Frères ne jamais oublier les beaux exemples de vertu qu'il nous a donnés pendant son séjour dans la Communauté!

Un autre fait qu'il m'est bien doux de consigner ici, c'est la visite canonique faite par le R. P. Soullier, du 6 au 13 janvier 1884. Nous nous rappelions les heureux fruits qu'avait produits celle de 1876 et, depuis longtemps déjà, nous attendions ce nouveau témoignage de la sollicitude de notre bien-aimé Père Général. Nous connaissions, du reste, parfaitement celui qui venait nous visiter. Déjà nous avions pu apprécier les lumières, la paternelle charité et les autres qualités éminentes de cet *alter ego* de notre Père bien-aimé.

Le grand nombre de travaux apostoliques que nos Pères ont dû accomplir pendant la dernière partie de l'année 1883, ne nous ayant pas permis de faire notre retraite annuelle à l'époque ordinaire, l'ouverture en fut

fixée au 6 janvier 1884. C'est la divine Providence qui nous avait ménagé ce retard, car il nous permit de faire coïncider la retraite avec la visite que commença le même jour le R. P. Soullier. Ce digne représentant de notre Père Général voulut bien nous donner chaque jour de la retraite une conférence sur nos devoirs comme Religieux Oblats. Sa parole apostolique fut universellement goûtée. Dès le début, la communauté s'empressa de se rendre aux avis si sages et si paternels qui lui furent donnés, et la retraite, comme la visite, a porté des fruits qui seront durables.

Le 19 mars, le R. P. Soullier, ayant terminé sa mission en Canada, partit pour la Province américaine, laissant ici un souvenir qui ne s'effacera jamais.

Je sens que je devrais clore ici cette lettre, déjà bien longue. Je demande cependant qu'il me soit permis de rappeler en terminant la visite que nous firent les citoyens de notre faubourg à la fin des années 1883 et 1884.

Le 30 décembre 1883, ces messieurs vinrent, selon leur usage, présenter à nos Pères leurs cadeaux et leurs souhaits de bonne année. La réception se fit à la salle de la maîtrise. Mgr Taché et le R. P. Soullier étaient présents. Les Honorables Coursol et Jaillon, représentants de notre quartier aux chambres fédérales et provinciales, et bon nombre d'autres personnages marquants, étaient présents. M. Louis Leclerc, préfet de la congrégation des hommes, présenta, au nom des citoyens, une magnifique adresse au R. P. Visiteur. M. Napoléon Giroux en présenta une non moins belle au R. P. Supérieur au nom des jeunes gens. Le R. P. Soullier répondit de la manière la plus heureuse à l'adresse des citoyens. Mgr Taché enchanta son auditoire par ses sentiments délicats et sa parole facile et originale. L'Honorable Coursol fit un magnifique éloge des mission-

naires, et particulièrement du cher P. Lacombe. Le R. P. Lefebvre répondit ensuite à l'adresse des jeunes gens. Les citoyens, outre plusieurs cadeaux en nature, présentèrent un magnifique gâteau et un pli contenant 150 dollars.

L'Honorable J.-L. Baudry, membre du conseil législatif et maire de Montréal, arriva ensuite et fit un excellent discours. Il fut suivi à la tribune par MM. Taillon, Desjardins, Thibault et Jeannotte. Ensuite, le concert commença et on chanta jusqu'à une heure avancée de la nuit. L'entrain et le bonheur de tous seraient difficiles à décrire. Mais toute chose ici-bas a une fin : il faut se séparer. Le R. P. Lefebvre, qui a pris part à ces charmants amusements, remercie les citoyens de leur générosité et de leurs ardentes sympathies et termine en disant : « Mes chers amis, nous avons commencé cette fête par un chant pieux, il convient que nous terminions de même. » Aussitôt, les nombreux assistants prennent l'attitude du plus profond respect et chantent avec la piété la plus touchante l'*Ave maris Stella*. Ensuite, chacun se retire, le cœur embaumé de suaves impressions et plein de doux souvenirs.

Le 31 décembre 1884 nous amène encore la visite de nos nombreux et dévoués amis. Même entrain et même cordialité. Deux magnifiques adresses sont présentées au R. P. Supérieur par M. Désiré Brodeur, préfet de la congrégation des hommes, et M. Joseph Courtois, préfet de la congrégation des jeunes gens. Outre le monceau de provisions de toutes sortes et le gâteau traditionnel, on nous présente une corbeille contenant 160 dollars en or et un magnifique ouvrage en soixante et onze volumes : *Les Magnificences de la religion*, par Henri. Précédemment, dans une circonstance analogue, on avait enrichi notre bibliothèque de la magnifique *Histoire de l'Eglise*, de

Darras; preuve évidente que les citoyens du faubourg de Québec, qui, de tout temps, furent si dévoués à ceux qu'ils appellent *leurs Pères*, ne sont disposés à nous laisser souffrir ni corporellement ni spirituellement.

Agréez, mon très révérend et bien-aimé Père, mes sentiments de profond respect et de filial attachement en Jésus et Marie Immaculée.

J. Lefebvre, o. m. i.

PROVINCE DES ÉTATS-UNIS

MAISON DE LOWELL (MASS.)

LETTRE DU R. P. TORTEL AU R. P. MARTINET

Lowell, église de l'Immaculée Conception, 3 janvier 1885.

Mon révérend Père,

Permettez que je vous adresse, bien qu'un peu tard, le rapport annuel de notre maison de Lowell. Depuis mon arrivée ici en juillet 1883, la maison de Lowell, devenue maison provinciale, n'a cessé de manifester les ardeurs de son zèle. J'ose même dire qu'il y a un redoublement de bonne volonté et de générosité parmi nous, pour établir et mettre en honneur les saines traditions de la Congrégation, léguées à notre jeune Province par sa sœur aînée, la Province du Canada. L'œuvre des missions et des diverses paroisses confiées à nos soins réclame de nos missionnaires un dévouement incessant de jour et de nuit. Je puis attester que personne ne se refuse au labeur, et que chacun est prêt à répondre au premier appel. Il en est ainsi depuis le début, c'est-à-dire depuis vingt-sept ans. Tous répondent sans hésitation: Me voici, envoyez-moi où vous voudrez, avec qui vous voudrez, aussi longtemps que vous voudrez.

Le nombre des missionnaires est tout à fait insuffisant pour le travail qui se présente sur ce vaste champ. De juillet 1883 à la fin d'août 1884, mon journal porte vingt-deux missions ou retraites de paroisses, dix retraites de communautés, et une retraite d'ordination dans un grand séminaire.

Les bénédictions les plus abondantes n'ont cessé d'accompagner les travaux de nos Pères. Parfois, les circonstances, loin de se prêter à la réussite de l'œuvre, semblent devoir amener un échec, mais le dernier mot est à Dieu. Je n'exagère pas en disant qu'habituellement on pourrait compter sur les doigts les indifférents qui ne se rendent pas. Le témoignage des curés qui ont appelé nos Pères pour leur population, soit irlandaise, soit canadienne, garantit cette affirmation sur la justesse de laquelle nos missionnaires pourraient peut-être avoir des doutes. Nous continuons l'œuvre des missions dans les petites localités que le prêtre ne voit que rarement et sur lesquelles son action n'a qu'une faible influence; et, ainsi, la grâce de Dieu éclaire et ramène de pauvres égarés. Plusieurs sont des demi-protestants qui abjurent enfin leurs erreurs et entrent dans la bonne voie. Les diocèses de Boston, Springfield, Providence, Hartfort, Ogdensburg, Portland, Manchester, Chicago, New-York, Ottawa, ont eu tour à tour les apôtres de Marie Immaculée.

Le R. P. Mac-Grath, notre Provincial, dirigeait lui-même la belle mission de Saint-Stephen's Chicago, assisté des RR. PP. O'Riordan, Gladu et Molony. Ce dernier nous avait été généreusement prêté par la maison de Buffalo. Les Pères qui ont le plus habituellement travaillé au dehors sont : les RR. PP. O'Riordan, Lagier, Gladu et Joyce. Mais nos autres Pères ont dû aussi se mettre en campagne et porter aide à leurs con-

frères. Je dois mentionner en particulier le R. P. Trudeau, le R. P. Smith. Le R. P. Supérieur a donné la retraite d'ordination au Séminaire provincial de Troy (New-York).

Un mot maintenant des œuvres paroissiales. Des deux principales églises confiées à nos soins, celle de l'Immaculée Conception réunit les fidèles de langue anglaise, et celle de Saint-Joseph, les fidèles de langue française. Le service paroissial se fait régulièrement dans ces deux églises, et chacun des membres de la communauté, sans excepter les missionnaires, au retour des missions, doit répondre alternativement aux nombreux appels du saint ministère: prédications, catéchismes, malades, confréries. A l'Immaculée Conception nous avons: l'archiconfrérie du Saint-Cœur de Marie, pour les hommes; la confrérie du Saint-Rosaire, pour les femmes; de l'Immaculée Conception, pour les filles; des Enfants de Marie, pour les plus jeunes; du Sacré-Cœur, pour les jeunes garçons. Il nous manque une association pour les jeunes gens. A la même église on donne deux fois par semaine des conférences qui sont bien suivies, bien goûtées, et qui font le plus grand bien. Il y a aussi une Société de tempérance attachée à la paroisse. L'école de l'Immaculée Conception, ouverte depuis plusieurs années sous la direction des Sœurs grises d'Ottawa, compte près de six cents enfants, petits garçons et petites filles. Ce chiffre, obtenu au prix des plus grands efforts, va diminuer un peu par suite de la division de la ville de Lowell en paroisses; mais le bonheur de pouvoir donner à nos enfants une éducation chrétienne compense largement les sacrifices faits dans ce but.

En novembre 1883, Monseigneur de Portland, remplaçant Mgr l'Archevêque de Boston, alors à Rome, donnait une voix à notre belle église jusque-là muette, en bénissant une cloche de 4000 livres. La fête nous avait amené

M. le grand vicaire administrateur de Boston, plusieurs membres du clergé, et le R. P. Tabaret, digne représentant de la province du Canada. Cette cloche, la plus grosse de la ville jusqu'à ce jour, est installée dans la tour, non encore achevée, de l'église de l'Immaculée Conception.

A l'église Saint-Joseph, nous avons : les confréries de Sainte-Anne, pour les femmes ; de Notre-Dame de Lourdes, pour les filles ; de l'Ange Gardien, pour les petits garçons, et, après la première communion, l'Association catholique des jeunes gens. La retraite pascale prêchée cette année par les RR. PP. Lacasse et Brunet, de notre maison de Montréal, a produit ses fruits de grâce et de bénédiction comme les années précédentes. Le R. P. Royer, de la maison de Montréal, en juillet 1883, et le R. P. Fournier, en juillet 1884, ont donné les deux retraites annuelles de Sainte-Anne et de Notre-Dame de Lourdes. Ces retraites sont toujours suivies avec le plus bel entrain. La magnifique école de Saint-Joseph, en construction depuis longtemps, a enfin pu s'ouvrir en novembre 1883, et elle compte huit cents élèves, petits garçons et petites filles. La bénédiction en a été faite au milieu d'un grand concours, et la direction confiée aux Sœurs grises d'Ottawa. Nous n'avons pas encore tous les enfants des familles canadiennes, dans une population dont le chiffre s'élève à 8 000 âmes ; mais nous sommes heureux de ce beau début, lequel permet d'espérer pour l'œuvre de nos écoles un bel avenir. Au cours d'une visite que les membres du bureau des écoles ont faite à notre école de Saint-Joseph, un de ces messieurs, interrogé sur ce qu'il pensait, n'a pu s'empêcher de répondre qu'il ne connaissait rien de mieux parmi les nombreuses écoles communales.

Signalons un événement heureux pour notre maison

et pour notre jeune province : l'apparition du R. P. Soullier comme visiteur extraordinaire. Malgré les fatigues éprouvées dans ses voyages du Nord-Ouest et dans la province du Canada, il a pu nous consacrer quelques semaines et il a affermi parmi nous l'esprit de la Congrégation. C'est le R. P. Soullier qui a remué la première pelletée de terre pour la construction de l'église du Sacré-Cœur, dans la semaine de Pâques, le 14 avril. Le 10 août, l'église inférieure était solennellement bénite par Mgr l'Archevêque de Boston et ouverte au culte pour la nouvelle paroisse que Monseigneur confie à notre zèle. C'est dans cette paroisse que se trouve la *City-Farm*, ou maison des pauvres de la ville. Il y a là plus de quatre cents âmes sollicitant des soins spirituels. Le premier acte accompli dans cette nouvelle paroisse, érigée au premier jour de l'an 1884, a été la célébration de la sainte messe à la *City-Farm*, par le R. P. Joyce, le 27 avril. L'administration diocésaine s'est déterminée à nous offrir la paroisse du Sacré-Cœur, surtout parce que sur ce territoire se trouve la *City-Farm* confiée à notre dévouement. Comme vous le voyez, c'est véritablement une œuvre d'Oblats.

Le Canada a bien voulu se faire représenter à notre fête du 10 *août*. Nous avions pour la circonstance les RR. PP. Lefebvre et Bournigalle. Le premier a chanté la messe *coram Pontifice ;* un Père Jésuite, le R. P. Maguire, a donné le sermon. Le lendemain, Mgr l'Archevêque de Boston consacrait l'autel du Sacré-Cœur dans l'église inférieure ouverte la veille. Parmi les incidents notés dans mon journal, je dois signaler l'arrivée de deux statues de Notre-Dame de Lourdes, que notre R. P. Provincial avait achetées à Lourdes même, lors de son voyage en France, et qui, après avoir échoué dans un naufrage sur les côtes de la Nouvelle-Ecosse, nous sont enfin arrivées et ont pu être

installées dans nos deux églises, à notre grande joie et au grand contentement des fidèles. Faut-il vous dire que le malheureux Loyson est venu parader à Lowell en novembre 1883 ? Dans la soirée il expliquait à un auditoire de soixante et dix à quatre-vingts Yankees sa défection et son abandon du devoir. Nos Canadiens ont eu bien soin de ne pas paraître à ces réunions.

Signalons un autre fait. Saint Joseph, notre vigilant protecteur, a préservé son église d'un incendie qui avait déjà consumé le voile du tabernacle, une partie du tabernacle lui-même, et aussi une partie de la croix au-dessus du maître-autel, à dix heures, par une soirée d'été. Nous en avons été quittes pour la peur.

Le 17 juillet 1884, nous célébrions le vingt-cinquième anniversaire d'ordination sacerdotale de notre R. P. Provincial. La paroisse et les confréries ont été très gracieuses en cette circonstance, et, malgré la dureté des temps, elles ont accompagné leurs vœux et leurs souhaits de généreuses offrandes. Les Pères du Canada nous avaient envoyé, pour les représenter, le R. P. Tabaret, qui, vingt-cinq ans auparavant, conjointement avec le R. P. Tortel, présentait le R. P. Mac-Grath au sacerdoce.

Je ne vous dirai qu'un mot de la résidence du Noviciat. Elle est tout à fait à notre portée, à 5 milles seulement de Lowell. C'est le 10 novembre 1883 que cette maison, acquise par la Province quelques semaines auparavant et suffisamment appropriée à sa destination, était bénite par le R. P. Provincial. Le R. P. Emery, généreusement cédé par le Canada, prenait la direction de l'œuvre. Ce nouveau noviciat comptait à sa naissance un Frère convers profès et un Frère convers novice. Depuis lors il a progressé ; et, à la fin d'août 1884, deux Frères scolastiques ont été envoyés au scolasticat d'Ottawa, après leurs vœux d'un an. Cinq Frères convers

font en ce moment leur noviciat, avec trois Frères scolastiques, dont un va bientôt faire son oblation. Puisse ce petit grain de sénevé prendre racine et se développer !

Daignez agréer, mon Révérend Père, les vœux et les souhaits de bonne année que vous offrent nos Pères, et veuillez me croire toujours

Votre frère affectionné et reconnaissant en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

J. Tortel, o. m. i.

MAISON DE BROWNSVILLE (TEXAS)

RAPPORT DU R. P. PARISOT AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Brownsville, le 22 février 1885.

Mon très révérend et bien-aimé Père,

Mon rapport est en retard, et, de plus, il sera terne et court. C'est inévitable. En me nommant supérieur, vous m'avez mis sur les épaules une charge redoutable, surtout par le temps qui court; néanmoins j'ai échappé à une autre bien plus redoutable encore. *Deo gratias!*

Nos grands travaux de réparations m'ont tenu en haleine presque toute l'année 1884, et ont été la cause de mon silence. Ma mauvaise plume sera la cause de la pauvreté et de l'aridité de ma narration.

Nous avons ici de rudes travailleurs et de bons missionnaires, mais peu de bons littérateurs. Nos annales ont, depuis longtemps, gardé le silence sur le pauvre Texas. On a dû croire au dehors que nous étions morts et ensevelis. Il n'en était rien. Nous vivons encore, et si nous n'avons pas fait de bruit, nous avons néanmoins travaillé vigoureusement dans le champ ingrat que l'Église et la Congrégation nous ont assigné. Notre fierté, si fierté peut entrer dans l'âme des religieux, pro-

vient de ce que, en trente-trois ans d'existence, notre mission est restée vierge de scandale et de défection. *Cave ne cadas!* Nous tâcherons de maintenir cette bonne renommée. Si la haute administration a élevé des plaintes, c'était contre la situation et non contre les sujets. L'isolement et l'incertitude nous causaient des inquiétudes poignantes pour l'avenir de notre mission. Mais nous respirons plus à l'aise depuis qu'on nous a permis de vivre, surtout en nous rattachant, rameau isolé, au tronc solide d'une province (notre rêve de vingt ans). Ce sera un magnifique fleuron sur la couronne du bon P. Martinet. Reste au Révérend Père Provincial à développer l'œuvre. Dans notre grande république, l'espace ne manque pas. Quoique planté un peu tard, l'arbre étendra ses branches au loin.

Pendant dix ans, on avait désespéré de la Mission du Rio-Grande, et toutes nos bâtisses étaient tombées dans un état de détérioration pénible à voir. Cela nous faisait honte. Il fallut bien nous raidir contre les difficultés de la situation. Nous commençâmes par faire appel à nos fidèles, et, quoique le commerce se trouvât dans un état de complète stagnation, nous pûmes entreprendre nos travaux de réparation à l'église et au collège.

Notre église, parfaite quant au style architectural, avait déjà revêtu, après un quart de siècle, un air de vétusté, j'allais dire de malpropreté. Un toit tout neuf remplace le vieux; les murs à l'extérieur sont badigeonnés au ciment; l'intérieur est complètement renouvelé: voûte, murs, piliers et pilastres. Des bancs neufs et un nouveau dallage sont tout ce qui manque dans le détail des plus urgentes réparations. L'église ne ressemble pas trop mal à une fiancée richement habillée, mais sans souliers. Le fond de la voûte est d'azur, avec trois cents nervures dorées, attendant vingt-cinq rosaces aux princi-

pales intersections. Les murs ont reçu un double enduit de ciment et de plâtre formant un stuc compact et poli d'une blancheur parfaite. Les quarante-huit piliers et pilastres, d'une forme très svelte et disposés en faisceaux de quatre semi-circonférences, ont reçu, sur un enduit de ciment, une peinture à l'huile de couleur plombée et très douce, laquelle s'harmonise parfaitement avec la blancheur des murailles. Les chapiteaux des colonnes sont surmontés d'un tore et d'un filet dorés sur lesquels reposent très délicatement les nervures de la voûte. De magnifiques lambris relèvent beaucoup l'aspect de l'édifice. Les fenêtres, au nombre de vingt-huit, à simple lancette dans le sanctuaire et les chapelles collatérales, et à lancette géminée dans la nef, seront bientôt ornées de vitraux peints. Ne nous accusez pas d'extravagance! Deux fenêtres de ce genre nous ont déjà coûté plus de 4 dollars la pièce. Ceux de nos habitants qui ne sont jamais sortis de Brownsville disent que c'est beau. Cette décoration est tout simplement une composition de gélatine en feuilles très minces et transparentes, aux couleurs rouge, verte, jaune et bleue, que nous avons découpées et formées en dessins variés avec des poinçons de cordonnier et appliquées sur les vitres avec une glu très tenace. Les couleurs sont très fraîches et font bon effet. C'est une invention yankee. Ces décorations, je crois, dureront plus longtemps que nous. Ce n'est pas un chef-d'œuvre; mais il faut bien laisser à nos successeurs de quoi s'occuper et l'honneur de mieux faire.

Le toit de notre collège laissait passer l'eau comme un tamis; il était tout détérioré; l'intérieur de l'établissement n'était pas dans un meilleur état. Un toit nouveau et solide remplace l'ancien. La vétusté des murs à l'extérieur disparaît sous un badigeon de ciment, et les fenêtres et persiennes sont repeintes. Mais ce n'est encore là

qu'un beau corps sans âme. Nous reviendrons plus tard sur cette question.

Une quête en ville, un concert et quelques fêtes données par les dames et la jeunesse ont fourni les moyens. Il nous reste cependant un petit déficit ; il sera bientôt couvert par les contributions arriérées, et par quelques articles à vendre, qui étaient destinés à un bazar au profit de l'église.

Comme vous le savez, nous avons acquis, avec grand sacrifice, un terrain intermédiaire reliant deux propriétés que nous possédions déjà depuis vingt-trois ans, et formant actuellement un tout de 25 000 mètres de long sur 3 600 mètres de large, c'est-à-dire un tiers de plus que la république de San-Marino. Cette propriété, aux environs de Paris ou même de Lowell, suffirait pour entretenir nos scolasticats d'Europe et le noviciat de Teuksbury ; mais ici, depuis son origine, c'est à peine si elle nous a donné la valeur de cent barils de pommes de terre. Néanmoins, c'est un des plus beaux sites de notre mission. L'année dernière, nous avons établi un fermier sur la propriété, aux conditions de nous donner le quart de la récolte, et de soigner en même temps notre petit troupeau de cinquante vaches et bœufs. Nous espérons qu'avant la fin de cette année les têtes de bétail s'élèveront à cent. Le fermier a avec lui trois autres familles qui travaillent sur la ferme aux mêmes conditions. Si les vaches prospèrent et si la récolte est passable, nous espérons tirer quelques revenus de l'exploitation, mais sur une petite échelle. Nous sommes autorisés à bâtir deux chapelles sur deux des points les plus populeux de notre mission, appelés San-Pedro et San-Raphaël ; mais la misère des habitants, provenant de la sécheresse des deux années qui viennent de s'écouler, nous oblige à remettre cette entreprise à des jours meilleurs. C'est à peine

si jusqu'ici nous avons pu réunir assez de ressources pour l'achat des matériaux requis.

Si l'on ajoute une plantation d'arbres autour de notre église et résidence, comme ornementation, et quelques arbres fruitiers autour de la maison, on a l'état complet des améliorations matérielles opérées en dix-huit mois.

J'allais oublier l'achat d'une imprimerie. Nous publions, en effet, deux journaux mensuels : l'un en anglais pour glisser quelques vérités qui ne pourraient se dire aussi facilement du haut de la chaire ; et l'autre en espagnol, pour combattre quelques préjugés et erreurs ayant cours parmi nos Mexicains, et pour nous opposer à la propagande protestante.

Une tourelle a aussi été ajoutée à notre jolie chapelle de Pointe-Isabelle, et une bonne cloche remplace l'ancienne, qui était trop petite. L'intérieur de la chapelle a reçu une nouvelle couche de peinture à l'huile.

Quant à l'état moral et spirituel de la Mission, ainsi qu'à l'exercice du saint ministère, la tâche est plus difficile.

J'ai commencé mon administration par l'érection de l'archiconfrérie du Sacré Cœur de Jésus dans notre église. Nous avons déjà plus de trois cents membres inscrits. Les premiers vendredis de chaque mois, nous faisons l'exercice de l'Archiconfrérie, avec instructions en anglais et en espagnol, suivies de la bénédiction du Très Saint Sacrement. A cet exercice, il y a ordinairement nombreuse assistance.

L'ordre des offices, les dimanches, est comme il suit : à cinq heures et demie, première messe, avec sermon de cinq minutes, ou avis, selon les circonstances ; à sept heures, une seconde messe, avec sermon en espagnol. C'est la messe paroissiale des Mexicains. A dix heures,

grand'messe, avec sermon en anglais. C'est la messe paroissiale pour les Américains. Les vêpres se chantent à sept heures du soir. Tous les premiers dimanches du mois, à cinq heures du soir, il y a réunion des membres de la confrérie du Rosaire, avec instruction. Les Enfants de Marie ont aussi un exercice les seconds dimanches du mois, également à cinq heures du soir, exercice suivi d'une instruction *ad hoc*. Le troisième dimanche du mois est consacré à l'archiconfrérie du Saint Cœur de Marie. Cet exercice a lieu après le chant des vêpres et est suivi d'une instruction et terminé par la bénédiction du Très Saint Sacrement.

Les exercices du Carême consistent en une instruction tous les mercredis, et la récitation du chapelet, suivie de la bénédiction. Tous les vendredis il y a Chemin de Croix solennel.

Nous avons deux neuvaines annuelles avec instruction et bénédiction : celle de saint Joseph et celle de l'Immaculée Conception.

Depuis que nous avons mis les vêpres, les neuvaines et les principaux offices du soir à sept heures au lieu de quatre heures, l'assistance a plus que quintuplé. Nous avons opéré ce changement pour obvier à un inconvénient, celui de voir nos gens, au lieu de prendre le chemin de l'église, prendre celui de la promenade.

Nous avons pu réussir à former deux chœurs de chantres : l'un pour la messe et l'autre pour les vêpres ; ils se composent respectivement de neuf et de dix-sept membres, tous très fidèles au rendez-vous. Nous avons bien eu quelques difficultés dès le principe ; mais quel est le chœur de chantres qui n'en crée point ? Ce sont quatre protestants, le croiriez-vous ? qui ont la direction du chœur de la messe, avec l'aide de cinq dames catholiques. Un juif aussi apparaît de temps à autre ; il

chante sans sourciller : *et in Jesum Christum*, au Credo. Le chœur du soir est composé de jeunes demoiselles élèves du couvent; l'une d'elles est organiste.

Il faut aussi mentionner la Semaine Sainte. Pendant ces saints jours, *los dias santos*, comme disent les Mexicains, notre église est trop petite. Outre l'office du matin et celui de la nuit, nous avons introduit la bénédiction des enfants, et le chant des ténèbres selon les rubriques.

Nos catéchismes se font régulièrement tous les dimanches, à l'église pour les enfants mexicains, sous la direction d'un Père aidé de quinze chefs de sections, choisis parmi nos jeunes personnes les plus recommandables ; et, au collège, pour les enfants américains, sous la direction d'un Père avec l'aide de cinq dames. Le mois de Marie et celui du Rosaire se font régulièrement, les exercices en sont très bien suivis. Le couronnement de la sainte Vierge à la fin de mai avec la présentation des cœurs, et la fête de l'archiconfrérie du Saint Cœur de Marie, amènent une grande partie de la jeunesse autour de l'autel.

La première communion se fait régulièrement le dimanche du Bon Pasteur. Nous comptons ordinairement 200 enfants, tant ceux de première que ceux de seconde communion.

Les communions annuelles à la paroisse, selon le calcul du Père sacristain, dépassent 6000. Les baptêmes sont au nombre de 763, y compris ceux des Ranchos ; les mariages donnent un chiffre de 161, et les enterrements, avec toutes les cérémonies du rituel, un chiffre de 70.

A nos travaux de dix-huit mois vous pouvez ajouter deux retraites prêchées à nos religieuses et les deux prêchées à notre communauté.

Le travail le plus pénible est la visite des malades. Il ne se passe pas un jour de l'année, je crois, sans qu'un ou deux Pères ne soient appelés de jour ou de nuit, non seu-

lement en ville, mais encore à la campagne, jusqu'à une distance de 15 et 20 milles. La plupart du temps, ce sont des aventuriers qu'il faut d'abord marier, avant de leur administrer les derniers sacrements, ou bien ce sont des ignorants qu'il faut instruire.

Il y a surtout la grave question de nos écoles catholiques. C'est pour nous une question de *vie* ou de *mort*. Si nous ne pouvons pas nous rendre maîtres de l'éducation de la jeunesse, nous travaillerons beaucoup et nous n'obtiendrons que de bien faibles résultats. C'est surtout ici qu'il est vrai de dire : l'*école d'abord*, et l'église ensuite.

Le couvent du Verbe Incarné, comptant vingt-sept religieuses dont dix-sept sont enseignantes, suffirait pour élever toutes nos jeunes filles ; le local est assez spacieux pour cela, surtout depuis l'achèvement de la nouvelle bâtisse commencée l'année dernière. Mais sur une population scolaire de 700 filles, c'est à peine si 250, tant pensionnaires qu'externes, fréquentent le couvent ; les autres vont aux écoles publiques (1).

Vient maintenant la question des ranchos. Ils sont au nombre d'environ 250, tant grands que petits, avec une population de 12 000 âmes. Ils sont divisés en trois districts. Le premier district comprend les ranchos échelonnés sur la rivière, en haut de Brownsville, avec quelques ranchos de l'intérieur, au nombre de 100, comptant une population d'environ 5 000 âmes. Le second district, en bas de Brownsville, s'étend jusqu'au golfe du Mexique avec une lisière dans l'intérieur, comprenant 50 ranchos avec une population de plus de 3 000 âmes, y compris Pointe-Isabelle, bourgade de 800 âmes sur

(1) Le supérieur de Brownsville donne ici un aperçu général de la situation du collège avec l'historique de cet établissement. Il s'étend aussi longuement sur la question des écoles. Ce résumé étant de l'ordre purement administratif, nous le supprimons à regret. (*Note de la Rédaction.*)

la rive de la baie de Brazos Santiago. Le troisième district renferme tous les ranchos de l'intérieur et ceux longeant la côte de la Laguna Madre dans le sens du golfe, et compte 4000 âmes et environ 100 ranchos. On l'appelle aussi le district de *la Côte*.

La vie de nos missionnaires dans les ranchos est, comme vous le savez déjà, une vie de sacrifices et de privations de tout genre. Nos Pères ont un travail excessif et une nourriture misérable. Ils couchent la plupart du temps sur la dure. Ils pourraient, pendant leur insomnie, recueillir bien des données piquantes qui serviraient à faire un traité d'insectologie.

Voici le règlement suivi par nos Pères dans la visite des ranchos.

Dès le matin le missionnaire doit laisser au plus tôt sa couche qui l'a brisé, et cela avant les premiers rayons de la lumière. Dans le même appartement, en effet, les gens sont entassés. Les uns reposent sur un cuir de bœuf, les autres sur un banc, ceux-ci ou celles-là sur un monceau de paille de maïs. Le missionnaire va ensuite dire sa prière du matin dans les champs, et quand tout le monde est levé, il prépare son autel pour la sainte messe. Mais quel autel ! C'est un coffre sur deux tréteaux, ou une petite table, ou deux mauvaises planches, et puis, comme ornement misérable, appliqué contre la muraille de boue, s'étale le châle de soie ou de laine qui avait servi il y a dix ou vingt ans aux fiançailles de la *dame* du logis, ou de sa voisine. Quelques fleurs des champs sont mises dans les tasses qui doivent servir au déjeuner. Les chandeliers surtout sont remarquables. On remplit de maïs deux verres ou deux coupes et on y plante les chandelles. Les voisins prêtent leur galerie religieuse. C'est souvent une collection d'images toutes défigurées, lesquelles probablement sont venues de père en fils depuis la cinquième

génération. Les Mexicains, dans leurs pérégrinations, ne portent guère avec eux que leur metate (pierre à broyer le maïs) et leurs *Santitos*. Enfin le prêtre dit la messe, et heureux si les chiens, les chats, les cabris, les coqs, voire même les porcs, se faufilant sous l'autel par l'un des nombreux trous du jacal (hutte mexicaine), ne viennent pas troubler le recueillement de l'assistance et nuire à la décence du culte. Le sermon, le matin, roule sur un point de doctrine. Après la messe, le missionnaire prend son pauvre déjeuner. Pendant la journée les enfants sont réunis pour le catéchisme. Pour faire entrer les vérités de la religion dans ces esprits incultes, le prêtre doit nécessairement faire usage de comparaisons à leur portée, et descendre dans le domaine champêtre pour donner à ces jeunes âmes toutes terrestres quelques idées surnaturelles.

Le soir, à l'entrée de la nuit, quand les hommes sont revenus de leurs travaux, on récite le Rosaire, on chante des cantiques, et le sermon roule sur l'une des fins dernières. Ensuite vient le souper, d'ordinaire on ne peut plus frugal, ce qui faciliterait au missionnaire un sommeil réparateur, si des insectes de tout genre ne venaient le tourmenter.

Ma première instruction aux Pères chargés des ranchos, avant leur départ pour la campagne du Carême, est de leur recommander de manger, sans distinction, ce qui leur sera offert et à quelque heure du jour que ce soit. En agissant ainsi, ils font tout de même un jeûne bien rigoureux. Je consigne ces détails vulgaires pour vous donner une faible idée de la vie des missionnaires dans les ranchos.

Pour conclure, laissez-moi vous dire quelle est l'occupation de chacun.

Le P. Vignolle, notre doyen, est temporairement

aumônier des religieuses. Il prêche de temps à autre à la paroisse, en espagnol, et visite volontiers quelques malades. Malgré ses soixante-huit ans (il est né en 1817 et non en 1821, comme le dit par erreur l'état du personnel), malgré ses soixante-huit ans, il conserve la gaieté candide de la jeunesse, et il fait rigoureusement tout son Carême.

Le P. Maurel est spécialement chargé des Mexicains de la ville. Il connaît ses ouailles et ses ouailles le connaissent ; il a l'œil assez fin pour découvrir le côté faible de chacun et déjouer les secrètes manœuvres. Sa vie est un feu roulant de prédications, catéchismes et visites de malades. Il est grand sacristain et en cas de besoin organiste.

Le P. Jaffrès est chargé du second district de nos ranchos, prêche à la paroisse de temps à autre, et il visite quelques malades. Son caractère breton lui fait surmonter bien des difficultés provenant d'une affection chronique. L'amour du devoir et le zèle lui donnent plus de force que la nourriture qu'il prend.

Le P. Bretault est chargé du troisième district de nos ranchos, appelé *la Côte*, en espagnol *la Costa*. Ce Père est missionnaire dans toute la force du terme, il travaille et ne se recherche pas, il souffre et ne se plaint jamais. Il a acquis un titre de noblesse qui en vaut bien un autre. On l'appelle « Don Juan de la Costa ».

Le P. Repiso est chargé du premier district de nos ranchos, il est excellent missionnaire et preux chevalier. Il donne quelques sermons d'occasion à la paroisse ; son district possède déjà trois bonnes chapelles depuis plusieurs années, la quatrième va bientôt être érigée dans une bourgade qui compte plus de cent familles.

Le P. Michel est aumônier des élèves du couvent, et il prêche de temps à autre à la paroisse. Ses efforts con-

stants dans l'étude de l'anglais ont été couronnés de succès. Il a déjà prêché quatre fois en anglais, de manière à se faire bien comprendre; l'accent seul est un peu fautif.

Le F. Roudet est notre factotum. Il a bonne main pour tout ce qui regarde son département.

Le Supérieur est spécialement chargé de la congrégation américaine.

La santé générale se maintient assez bien, l'air pur de la campagne pour nos Pères des ranchos, la nourriture substantielle de la maison et la bonne eau, fouettée d'une légère teinture de vin de Californie, n'y contribuent pas peu. Si vous ajoutez une petite discussion dans les journaux avec un ministre protestant, le quatrième que nous avons mis dans le sac, vous saurez à peu près ce qu'il y a eu de plus marquant pendant l'année. Malgré nos misères, la grande difficulté d'opérer le bien, et quoique nous soyons continuellement sur le Calvaire, nous pouvons néanmoins dire : *Bonum est nos hic esse.*

J'ai l'honneur d'être,

Mon très révérend et bien-aimé Père Supérieur Général,

Votre tout dévoué et indigne serviteur,

P.-F. Parisot, o. m. i.

CEYLAN.

VICARIAT DE JAFFNA.

UN CYCLONE ET SES RAVAGES.

Sous ce titre, les *Missions catholiques* — numéro du 20 mars 1885 — ont publié un récit émouvant d'une tempête qui s'est abattue sur le territoire du vicariat de

Jaffna. Les journaux ont reproduit ce document dû à la plume de Mgr Mélizan, et, bien qu'il soit déjà connu de tous, nous croyons devoir l'insérer dans nos annales, pour que le souvenir de ce désastre soit conservé dans la Congrégation.

Voici la lettre de Monseigneur d'Adrana :

Un grand désastre vient de frapper notre mission de Jaffna. Un cyclone, comme on n'en avait jamais vu de mémoire d'homme, s'est abattu sur notre péninsule et les districts environnants. Il est impossible encore de connaître toutes les pertes causées en une seule nuit; à chaque instant nous apprenons de nouvelles ruines dans les environs.

Après s'être annoncé par trois jours de pluie continue et de vent violent, le terrible ouragan se déchaîna dans toute sa fureur : le roulement des vagues, le grondement non interrompu du tonnerre, les sinistres lueurs de l'éclair au milieu de l'obscurité, tout se réunissait pour ajouter à l'horreur de la scène.

La mer, s'élevant de plus de neuf pieds au-dessus de son niveau ordinaire, s'élança avec fureur dans l'intérieur des terres; bon nombre de barques, emportées par la vague envahissante, vinrent se briser contre les arbres ; la plupart des habitations furent renversées ou submergées par l'inondation : nos pauvres Indiens, hommes, femmes, enfants, obligés de fuir dans l'obscurité, couraient dans toutes les directions, criant et se lamentant ; menacés à chaque instant de se voir écraser, ils durent passer le reste de la nuit dans des endroits découverts, exposés au vent et à la pluie, et grelottant sous leur toile légère.

Le lendemain matin, le plus navrant spectacle s'offrait à nos yeux : on ne voyait partout qu'arbres abattus,

murs renversés, maisons écroulées ; mais le plus triste sans contredit est le nombre considérable des victimes qui ont péri, écrasées par les arbres ou étouffées dans l'eau. On en a compté déjà plus de cinquante : parmi les morts, il y a eu à Jaffna sept chrétiens ; dans une seule famille, le père et la fille ont été écrasés par un cocotier, la mère a eu les deux jambes brisées ; dans une autre, une pauvre fille estropiée, ne pouvant fuir comme les autres devant la marée montante, fut étouffée dans l'eau, puis emportée au loin par le courant de l'inondation ; deux charrettes chargées de riz, qui suivaient la route du bord de la mer, ont été entraînées, avec charretiers et bœufs. A quelques milles de Jaffna, un Indien et sa femme, entendant le bruit de la vague qui s'avançait, sortirent de leur cabane avec précipitation ; l'homme, grimpant sur un arbre, tendait déjà la main à sa femme pour l'aider à monter, lorsque la vague arrivant avec fureur entraîna la malheureuse, qui n'a plus reparu. On frémit en entendant raconter les scènes de cette nuit si féconde en désastres.

Les pertes matérielles dans toute l'étendue de la péninsule sont énormes. C'est par milliers qu'il faut compter les arbres de toute espèce qui ont été arrachés et brisés par la tempête : cocotiers, palmiers, manguiers, aréquiers, rien n'a été épargné ; les jardins, plantés de bananiers, ont été complètement détruits ; près d'un tiers du bétail, bœufs, vaches, chèvres, moutons, ont péri emportés par l'inondation, ou écrasés par les arbres ; enfin, pour comble de malheur, les vastes rizières qui font la principale ressource du pays ont été en grande partie submergées, et il faudra des années et des années avant qu'elles puissent être cultivées de nouveau.

Une année de grande misère va donc commencer pour

nos pauvres Indiens et, sans de généreux secours de l'Europe catholique, comment pourrons-nous leur venir en aide, quand nous-mêmes nous aurons tant de ruines à réparer? Pour ce qui est de la ville seule de Jaffna, l'église de Saint-Jacques, la plus belle et la plus grande, a eu sa toiture emportée, et la pluie entrant de toutes parts a causé de grands dommages dans l'intérieur. Dans le collège Saint-Patrick, quantité de livres et d'instruments de classe ont été détériorés. Au couvent de la Sainte-Famille, cinq colonnes ont été renversées et une partie de la toiture gravement endommagée. Plusieurs de nos écoles tamoules dans la ville ont été fortement éprouvées, et il nous faut tout réparer au plus tôt, sous peine de perdre le petit secours que nous recevons du gouvernement.

Les diverses missions de la péninsule n'ont pas moins souffert : le R. P. Lafarge nous écrit de Valigam-ouest :

« Les jacquiers, aréquiers, bananiers, sont pour la plupart déracinés ou brisés : les dommages sont incalculables ; l'église d'Eulavâlai a eu son toit fortement endommagé, ainsi que la résidence le sien ; l'autel était sur le point d'être renversé, j'ai pu le consolider pour le présent. J'espérais pouvoir reprendre bientôt la construction du chœur ; mais, après ces désastres, je perds tout espoir : grand nombre de nos chrétiens sont réduits à la misère... les murs seuls sont restés aux églises de Périavoulam et de Pandatéruppu... Si la générosité des catholiques d'Europe ne vient pas à mon secours, je ne sais comment je pourrai reconstruire jamais ces églises. »

Les mêmes cris de détresse nous parviennent des missions de Valigam-est, Mirusivillu, Caïts. L'île de Néduntivou, située à vingt milles sud-ouest de Jaffna, où nous comptons près de mille chrétiens, a été envahie par la

mer sur une étendue de plusieurs kilomètres : le bétail a péri en grande partie : le catéchiste, arrivé aujourd'hui sur un radeau, nous a donné les détails les plus navrants ; les quatre écoles que nous avions établies récemment dans cette île ont été renversées par l'ouragan, et une des églises a été détruite.

Voilà un faible aperçu des ruines causées par le cyclone dans notre pauvre vicariat. Dans notre détresse, nous tournons les yeux vers l'Europe, surtout vers la France, la mère et la nourricière de toutes les missions.

† Th.-And. Mélizan, évêque d'Adrana, o. m. i.

VICARIAT DE NATAL.

LETTRE DU R. P. TRABAUD AU R. P. SOULERIN.

Prétoria, 1er janvier 1885.

Mon révérend et bien cher Père,

Je ne me souviens pas de la date de ma dernière lettre et j'ai honte de la rechercher. Permettez-moi de reprendre mon « autobiographie » à l'époque de mon ordination.

Le 12 mars 1881, le R. P. Porte et moi fûmes élevés au sacerdoce par Mgr Jolivet à Pietermaritzburg, où Sa Grandeur réside habituellement. Peu après, mon cher confrère fut envoyé chez les Noirs du Basutoland, où il est encore, travaillant, souffrant, se dévouant pour les âmes.

Ne pouvant le suivre, malgré mes bien vifs désirs, je fus autorisé par Monseigneur à m'occuper de la population nègre de Maritzburg. Jusque-là, ces pauvres chrétiens *secundum quid* avaient été forcément négligés. Il

fallait un prêtre exclusivement pour eux, leur consacrant tout son temps, tous ses moyens et surtout tout son cœur. Heureux ! oui, je l'étais ! Sans prévoir toutes les difficultés qui m'attendaient, je partis *in nomine Domini*. Je pénétrai, ou plutôt je descendis, car moralement ces pauvres êtres ne pouvaient guère être plus bas, je descendis jusqu'à eux.

Les premiers résultats étaient ou auraient été, si je n'avais compté sur Dieu jusqu'à la fin, simplement décourageants. Après avoir passé tout mon Avent à courir les rues et les campagnes, à prêcher, exhorter, instruire, j'eus SEPT communiants à Noël. Je repartis, avec une ardeur nouvelle et des armes plus solides. Je parlai raide, enfonçai les portes quand on ne voulait pas me recevoir, usai du bâton et fis comprendre par toutes sortes d'arguments, à mes fidèles, que je les aimais et que je voulais leur plus grand bien. Impossible de dire comme ces âmes grossières s'attachèrent à moi. Ils me craignaient et mon nom seul les tenait en respect.

Je passai un an et demi exclusivement en leur compagnie. Avec l'approbation de Monseigneur, je les avais réunis en congrégation sous le patronage de saint Joseph. Les fonds venaient, et l'œuvre se soutenait sans coûter un *penny* à la Mission. Nous méditions, Monseigneur et moi, de fonder un village chrétien. J'aurais été leur Père !... C'était trop de bonheur ; ce rêve fut interrompu par la voix de l'obéissance. Mais, un mot encore sur nos chers noirs.

Ils étaient bien loin de former une congrégation homogène. Outre les créoles, dont je viens de parler, et qui sont divisés en castes jalouses : les bruns, les mulâtres, les nègres, j'avais dans ma famille des Chinois, des Sainte-Hélène, des Cafres, un ramassis de Portugais (indigènes ainsi nommés parce qu'ils sont nés dans les possessions

portugaises), de Noirs de toute nuance et de tous pays, d'Indiens enfin, assez nombreux pour former à eux seuls une congrégation sous le patronage de saint François-Xavier.

Ces Indiens, invariablement parias et déclassés, n'avaient presque plus rien de chrétien. Ils commençaient à me vénérer comme leur *souâmi*, lorsque la Providence m'envoya un interprète, un Indien de Pondichéry, qui semblait très pieux et dévoué. Sans lui je n'aurais pas pu sitôt commencer l'œuvre ; mais, le coquin me donna de la misère plus tard. Heureusement je pouvais dès lors me passer de lui.

Bientôt il me fut donné de fonder une œuvre qui me tenait à cœur : une école pour les enfants noirs. Un excellent Indien de Karikal, catholique instruit, arrivait à Durban cherchant fortune; je l'appelai à Maritzburg. Les commencements furent petits ; une école protestante, fort mal tenue parce qu'elle n'avait pas de rivale, fit contre nous tout ce qu'il était possible honnêtement et malhonnêtement de faire. Je tins tête. Le Sacré-Cœur nous protégea et, après quelques mois, le gouvernement, qui a pour principe de ne couronner que le succès, nous accorda un généreux subside de 50 livres sterling par an. L'œuvre était assurée : elle compte aujourd'hui une cinquantaine d'enfants, et son ancienne ennemie est tombée à seize.

Tout allait bien, quand Monseigneur, craignant pour ma santé, voulut me donner un travail plus paisible et un climat plus sain, j'allais presque dire une honorable retraite. (J'étais et suis peut-être encore menacé de consomption ; on me croyait même déjà *far gone :* très avancé.) Dans sa sollicitude, Sa Grandeur me destinait à devenir l'aumônier du couvent de Prétoria. Je priai, suppliai, plaidai, raisonnai; Sa Grandeur réfléchit ; mes pau-

vres Noirs étaient désolés : inutile ! Il fallut partir, et je partis en effet au mois de septembre 1883.

Le voyage dura dix-huit jours. La première moitié se fit en wagon à bœufs, le reste en voiture ; et pendant tout ce temps-là, pas une église ! à peine quelques fermes, et toujours le désert ! pas un être vivant, dans ces plaines immenses, sur ces plateaux magnifiques où l'air est si pur. On voyage le matin et le soir. Vers minuit ou une heure on campe. Nous avions quatre Sœurs de la Sainte-Famille qui allaient en Basutoland ; à elles le wagon pour demeure ; nous, Monseigneur, un Frère convers et moi, nous dressions notre tente pour quelques heures ; au point du jour on attelait de nouveau et l'on se remettait en marche. Cette vie errante ne manque pas de charmes, je les ai savourés pleinement.

Voilà donc quinze mois que je suis ici, dans la capitale de la « Zuid Africaanshe Republiek ». Vous savez à la suite de quels événements l'Angleterre a dû rétrocéder le pays à ses premiers possesseurs. Ce traité de paix détruisit les plans et les espérances de Mgr Jolivet. Cependant la Mission du Transvaal était bien établie et nous avons tenu bon. La position est splendide. Nous dominons la ville de Prétoria, établis sur un lot de terrain d'environ 4 hectares, lequel est traversé par une rue de 30 mètres, comme toutes celles de notre capitale. Il faut dire pourtant que ces larges avenues sont loin d'être envahies par la circulation des êtres humains ; les chevaux et les bœufs y paissent tranquillement comme en un gras pâturage. Prétoria est bien loin de Pietermaritzburg, qui est elle-même à respectueuse distance de Paris. Le gouvernement boer ne s'inquiète guère des minutieux règlements d'hygiène. On est libre, dans un pays libre. Certains quartiers sont d'une saleté dégoûtante, et cela malgré le danger de la petite vérole qui est toujours à nos portes.

Le Transvaal a perdu immensément par la retraite du gouvernement anglais. Beaucoup de blancs sont partis ; le commerce est tombé et tombe plus bas chaque jour, en sorte que ce pays si riche semble n'avoir plus d'avenir. On y parle souvent de guerres civiles. Qui sait ce que nous apporte 1885 ? Qui sait si dans quelques années les Cafres, *civilisés* et surtout bien armés, n'auront pas la fantaisie de devenir les maîtres à leur tour? Ils sont mille contre un ! Dieu le sait, et peut-être nous réserve-t-il une palme et une couronne ! Pour le présent, il n'y a aucun danger, ou plutôt aucune chance de martyre ; les Noirs sont trop stupides, trop dépourvus d'idée et d'organisation pour s'emparer du pouvoir. Cependant, malgré leur insolence, ils aiment la gloire et ils suivent volontiers un Ketchwaya quelconque.

Pour eux, dans le Transvaal, nous n'avons encore rien fait, et pas moyen de rien faire encore. Monseigneur comptait fonder une Mission chez un chef dont le neveu a été baptisé à Capetown ; mais je crains que le projet ne puisse aboutir. Quand il faut traiter avec des Cafres, on doit s'attendre à des mécomptes.

C'est avec bonheur que je m'offrirais pour cette Mission, quoique je sois ici « le plus heureux des Pères » au sein de ma famille spirituelle. Les Sœurs sont toutes Irlandaises, appartenant à l'Institut de Lorette. J'ai de plus la charge de leurs élèves pensionnaires catholiques. C'est un bien petit troupeau ; mais quelle misère pour faire quelque chose de ces petites « Africanders » ! (C'est le nom qu'on donne aux blancs nés en Afrique.)

Nous ne sommes ici que deux prêtres, le R. P. DE LACY et moi, lui curé et moi vicaire. Pendant cinq semaines, en juin dernier, j'ai fait les fonctions de curé, mon confrère étant allé visiter les mineurs catholiques de Lydenburg. Vous le voyez, mon bien cher Père, je

ne puis pas me plaindre d'être laissé sous le boisseau.

Quelques nouvelles, pour finir : Le R. P. Schoch est à Umtata, tout à fait au sud du Vicariat; il y est seul. Le R. P. Meyer est à Kokstad avec le F. Howlett, le pauvre Père souffre toujours de maux de tête. A Durban, le cher Père Mathieu s'occupe des Noirs, le R. P. Murray est aumônier militaire et va faire sa tournée en Zoulouland tous les mois. A Maritzburg, le R. P. Kelly tient les comptes et l'école; le P. Vigneron étudie le cafre, le tamoul, etc. Le R. P. Crétinon et le F. Vernhet sont à Kimberley; les RR. PP. Biard et Porte en Basutoland. Je ne parle pas des anciens. Le R. P. Hammer fait monts et merveilles, tout seul, à Jaggersfontein.

En me recommandant à votre charité paternelle et à vos bonnes prières, je me dis avec respect, mon révérend Père,

Votre humble, reconnaissant et affectionné en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

Léopold Trabaud, O. M. I.

SCOLASTICAT D'IRLANDE

LETTRE DU R. P. DUVIC AU R. P. MARTINET

Belcamp-Hall, le 21 février 1885.

Mon révérend Père,

Après quatre ans et demi d'une situation qui avait toujours été regardée comme provisoire, le scolasticat dont vous avez été à Autun le premier Supérieur, d'abord transféré à Inchicore, vient de recevoir à Belcamp-Hall une installation qui semble devoir être définitive. Je sais qu'il vous tarde, mon révérend Père, d'avoir quelques renseignements plus détaillés sur cette nouvelle résidence, à l'acquisition de laquelle vous vous êtes si vivement intéressé et avez contribué pour une si bonne part.

Le R. P. Supérieur, absorbé par les soucis d'un déménagement dont vous connaissez par expérience toutes les difficultés, m'assure qu'il ne m'en voudra pas si je vous adresse quelques renseignements qu'il se serait fait un plaisir de vous envoyer lui-même.

Il y aura bientôt cinq ans, nos Frères scolastiques d'Autun, violemment arrachés à leurs paisibles études, étaient expulsés de leur demeure et jetés par une tempête antireligieuse sur les côtes hospitalières de la catholique Irlande. Les démonstrations de sympathie avec lesquelles ils furent accueillis contrastaient singulièrement avec les violences de ceux qui les avaient chassés, et ceux-ci, en retrouvant dans leurs journaux l'écho de ces acclamations triomphales, durent faire un petit retour sur eux-mêmes,

et se demander, supposé qu'ils en eussent pu douter un instant, de quel côté se trouvaient le bon sens et le bon droit. Nos excellents Pères d'Inchicore se montrèrent heureux de donner l'hospitalité à leurs jeunes Frères, dans leur spacieuse et magnifique maison. C'était vraiment un beau spectacle que celui de ces deux communautés unies par les liens de la charité fraternelle, pénétrées d'un même esprit, vivant d'une même vie, tout en se livrant à des travaux différents. Les anciens donnaient aux plus jeunes l'exemple de toutes les vertus religieuses, de l'obéissance, de l'abnégation, du zèle et du dévouement. Le dimanche nous réunissait dans la même église, où nous cherchions à nous rendre utiles par nos chants ; en retour, nous étions payés d'une bonne homélie le matin, d'un sermon le soir, discours souvent éloquents, toujours instructifs, qui excitaient notre dévotion, en même temps qu'ils nous initiaient au génie de la langue anglaise. Nous n'oublierons jamais ces émouvantes cérémonies auxquelles nous avons eu quelquefois le bonheur d'assister dans l'église d'Inchicore, lorsque, au jour de la clôture d'une retraite, des milliers de fidèles remplissaient l'église, tenant à la main un cierge allumé et renouvelant à haute voix les promesses de leur baptême, en présence du très Saint Sacrement, exposé sur l'autel. Le prédicateur de la retraite, après avoir rappelé à ses nombreux auditeurs leurs engagements, leurs devoirs de chrétiens, les exhortait vivement à renoncer au démon et à ses œuvres, pour se donner à Jésus-Christ. *Do you renounce?* s'écriait-il, et l'auditoire électrisé répondait d'une voix énergique : *I do.*

Nous n'oublierons pas non plus ces pieuses processions du mois de mai à la grotte dédiée à Notre-Dame de Lourdes, dont le R. P. Ring est l'âme et le grand organisateur. Quelle foi simple et profonde dans ce peuple irlandais, même à Dublin ; car ici, chose remarquable,

le peuple des villes est aussi bon et aussi religieux que celui des campagnes, et le respect humain, dont la puissance est ailleurs si désastreuse, semble tout à fait inconnu. On voyait à ces processions peut-être plus d'hommes que de femmes, tous la tête découverte et le chapelet à la main, récitant à haute voix la dernière partie de l'*Ave Maria* commencé par le missionnaire. On se disputait les nombreuses bannières. Ceux-là surtout paraissaient heureux qui étaient chargés d'organiser les rangs, de diriger la procession et de maintenir partout le bon ordre; on les distinguait à la grande médaille de la sainte Vierge attachée à leur poitrine et au bâton orné de rubans multicolores, qu'ils tenaient à la main, insignes de leur autorité et de la confiance que l'on avait en eux. Assurément ils n'auraient pas échangé ce bâton contre celui de maréchal de France. Que Notre-Dame de Lourdes écoute et exauce les prières de ce bon peuple et lui conserve sa foi et sa religion!

Enfin, un autre souvenir que nous conserverons précieusement, c'est celui de la grande crèche d'Inchicore. Fondée, dit-on, par le R. P. Fox, à l'imitation des crèches que l'on fait en France, surtout dans le Midi, elle a été la première à Dublin parmi les représentations de ce genre. L'ingénieux F. Malone en est l'artiste et l'architecte; tous les ans, il sait en varier les dispositions et l'embellir de nouveaux décors. Cette crèche occupe toute l'ancienne église de nos Pères; rien n'y manque, ni la neige ni la glace; outre les saints personnages qui sont comme les principaux acteurs de ce drame divin, on y rencontre, pendant l'octave de Noël, les bergers qui apportent à l'Enfant-Dieu leurs présents rustiques; après l'Épiphanie, ils s'éloignent pour retourner à leurs troupeaux et céder la place aux mages. Voici le roi Gaspard, de couleur cuivrée, avec son majestueux éléphant; il représente la

race sémitique ; le roi nègre, Balthazar, avec son chameau, représente les descendants de Cham, et enfin Melchior, avec son cheval, représente les enfants de Japhet. Les montures, couvertes de housses frangées d'or, sont conduites par de jeunes pages, et portent les riches offrandes des rois orientaux. La ville de Bethléem, en peinture, forme le fond du paysage. Pendant tout le temps de Noël et de l'Épiphanie, cette grotte reçoit chaque jour la visite de nombreux pèlerins.

Mais je n'en finirais pas s'il fallait rappeler toutes les scènes d'édification qu'il nous a été donné d'admirer ; et, si nous avons dû, malgré tout, abandonner ce délicieux séjour, vous en connaissez, mon révérend Père, toutes les raisons. La maison d'Inchicore nous avait reçus comme des amis et des hôtes de quelques jours ; c'était tout ce qu'il lui était possible de faire. Elle avait été construite au moyen d'offrandes et de quêtes, en vue d'en faire une maison de retraite pour les ecclésiastiques et même pour les laïques pieux qui voudraient se livrer à ce saint exercice ; changer sa destination en en faisant définitivement une maison d'études, c'eût été aller contre les intentions formelles des généreux donateurs. D'autre part, elle n'était disposée que pour une communauté peu nombreuse ; le scolasticat, avec ses quarante-cinq membres, en occupait la plus grande partie, et il était impossible à deux communautés, si différentes par leur but et leurs occupations habituelles, de vivre longtemps côte à côte sans se gêner mutuellement. Le parc, ouvert aux visiteurs et aux pèlerins, nous mettait en contact journalier avec les personnes du dehors. Ces processions mêmes dont j'ai parlé, toutes ces cérémonies si pieuses en elles-mêmes, avec leurs avantages avaient pour nous bien des inconvénients, en ce sens qu'elles nous lançaient avant l'heure dans le travail extérieur, nous privaient de cette solitude, de ce silence,

de ce recueillement si nécessaires pour notre formation à la vie religieuse et pour l'acquisition des sciences ecclésiastiques.

Nous savons que cette situation préoccupait depuis longtemps notre bien-aimé Père Supérieur Général et qu'il songeait à y mettre fin pour le bien des deux communautés; il attendait, sans doute, avec autant d'impatience que ses enfants expulsés, le moment où tous pourraient rentrer dans leurs foyers et reprendre leur train de vie d'autrefois ; mais, hélas ! l'horizon politique s'assombrit de plus en plus; les espérances du premier moment s'évanouissent à mesure que les années s'écoulent, et, dans l'état de choses actuel, on ne peut prévoir l'heure du retour. Notre bien-aimé Père Supérieur Général, d'accord avec son conseil, autorisa donc le R. P. Tatin à chercher un local convenable.

Notre bien-aimé Père Supérieur se mit à l'œuvre sans perdre de temps, et ses recherches commencèrent dès le mois d'août 1884. Il serait difficile de dire toutes les peines, toutes les fatigues que s'est imposées ce bon Père pour procurer à ses enfants une demeure confortable. Pendant trois mois entiers, que de combinaisons, que de va-et-vient, que de soucis ! Plus de dix propriétés ont été visitées aux environs de Dublin, autant de maisons mesurées, examinées de la toiture aux fondations. Chacune donnait lieu à des objections plus ou moins sérieuses; une, cependant, l'emportait sur les autres par sa position splendide, et, malgré son éloignement de Dublin, elle avait conquis tous les suffrages et allait être choisie, lorsque, quelques jours plus tard, le R. P. Ring, s'entretenant avec un de ses amis, apprend qu'une maison spacieuse, bien située, entourée d'une vaste propriété, attend un acquéreur. Après avoir pris quelques informations, le R. P. Provincial se rend sur les lieux et revient enchanté

de sa découverte; cette maison lui paraît préférable à la précédente, et il annonce la bonne nouvelle au R. P. Tatin. Le R. P. Supérieur a la joie de constater par lui-même l'exactitude de ces renseignements, et il commence aussitôt les démarches nécessaires pour l'acquisition de Belcamp-Hall.

Avant de continuer mon récit, je croirais me montrer injuste envers nos chers Frères scolastiques, si je ne vous disais combien ils ont travaillé au succès de cette affaire : d'abord ils ont partagé largement les préoccupations de leur vénéré Père Supérieur. Affirmer qu'ils en avaient perdu le sommeil ou l'appétit serait peut-être une exagération ; mais je ne serais pas étonné qu'on eût été obligé de leur rappeler quelquefois qu'on avait plus besoin de leurs prières que de leurs plans et de leurs combinaisons. Et, de fait, ils se montrèrent généreux ; le R. P. Supérieur les engagea à s'adresser tout particulièrement à sainte Philomène, la chère petite sainte du curé d'Ars, devenue, depuis, si populaire par ses miracles, dans certaines parties de la France. Chaque jour, à la visite, nous répétions trois fois : « *Sancta Philumena, ora pro nobis!* » Chaque jour aussi nous adressions un *Memorare* à notre bonne Mère, à cette intention. Dans les premiers temps, on ne savait trop de quoi il s'agissait ; le R. P. Supérieur avait recommandé une affaire très sérieuse, concernant le bien de la Congrégation et du scolasticat. Qu'est-ce que ce pouvait être ? Les imaginations avaient beau jeu, et les conjectures allaient bon train. Deux mois s'écoulèrent dans cette incertitude. Un soir, cependant, le R. P. Supérieur voulut bien lever un coin du voile pour nous exciter à prier davantage ; il était question de quitter Inchicore pour aller s'établir dans une nouvelle maison. Sainte Philomène avait même trouvé une jolie résidence pour recevoir une petite communauté, dans

une position délicieuse, sur les bords de la mer. Cependant tout n'était pas fait ; de sérieux obstacles restaient à surmonter ; il fallait insister auprès de notre bonne Sainte, afin qu'elle nous obtînt le succès. Enfin nos prières furent exaucées. Merci à notre très révérend Père Général, à tous les membres de son administration, et à vous en particulier, mon révérend Père. Vous n'avez pas craint de vous imposer cette nouvelle et bien lourde charge, parce qu'il s'agissait du bien de vos enfants, et cela au moment même où vous jetez, pour nos Frères de Rome, les fondements d'une demeure qui promet d'être digne de la Ville éternelle et de notre chère Congrégation.

Le R. P. Tatin avait demandé à notre très révérend Père Général de lui envoyer quelqu'un pour l'aider de ses lumières. Notre bon Père désigna le R. P. Pinet, supérieur de la maison de Leeds et procureur du la Province Britannique. A la date du 15 octobre dernier, vous écriviez au R. P. Pinet pour lui annoncer ce choix : « J'ai dit au R. P. Tatin que vous vous rendriez auprès de lui pour l'assister de votre expérience ; le Conseil a émis le vœu que vous fussiez appelé à diriger cette importante opération ; veuillez donc vous rendre le plus tôt possible à Inchicore ; ce sera un nouveau service que vous nous rendrez. »

Ajoutons, au risque de blesser la modestie du R. P. Pinet, que le choix a été des plus heureux ; nous avons eu le plaisir de garder pendant trois semaines cet excellent Père au milieu de nous ; il nous a charmés par son aimable caractère, et surtout édifiés par sa piété. Il songea à s'assurer les autorisations nécessaires et il s'adressa à S. Em. le cardinal Mac Cabe, qui les accorda gracieusement. « Mon cher et révérend Père, écrivait-il au R. P. Pinet, à la date du 27 octobre 1884, nous sommes convenus, avec mon Conseil, de vous accorder, selon votre demande, la faculté d'ouvrir une maison d'études pour vos scolasti-

ques, à Belcamp-Hall. Tout d'abord, il y a eu quelque petite difficulté provenant de ce que vous avez déjà deux maisons dans le diocèse. Néanmoins, la grandeur du bien qu'on peut espérer de cette nouvelle fondation l'a emporté sur toute autre considération. Je prie Dieu qu'il bénisse votre œuvre et en fasse une école d'où sortent de nombreux et véritables apôtres. »

Le R. P. Pinet est un homme rompu aux affaires ; les négociations furent donc menées rapidement et aboutirent bientôt à un résultat définitif. L'entrée en jouissance devait avoir lieu le 2 janvier 1885, date fixée pour la signature du contrat de vente. Le 10 décembre précédent, fête de la translation de la maison de Lorette, on signerait une promesse d'achat qui nous vaudrait l'autorisation de commencer immédiatement les travaux d'appropriation. C'était le 4 novembre, fête de saint Charles, patron de notre vénéré Fondateur et de notre bien-aimé Père Supérieur, qu'avait lieu l'entente verbale et que nous furent annoncées toutes ces heureuses nouvelles ; aussi, dans l'effusion de leur joie et de leur reconnaissance, nos Frères scolastiques voulaient-ils donner à cette nouvelle maison le nom de *Scolasticat Saint-Charles* ; mais ils durent se souvenir qu'ils n'avaient pas encore le pouvoir de baptiser, et la maison conserva le nom de *Belcamp-Hall,* sous lequel elle est connue dans le pays.

Le lendemain, 5 novembre, un nuage de tristesse vint assombrir la communauté, tant il est vrai que les joies sans mélange ne se goûtent que dans la véritable patrie ; notre bon Père Yenveux disait adieu au scolasticat et retournait à Montmartre, pour reprendre auprès du Sacré-Cœur le poste qu'il avait quitté quelques années auparavant. Nous espérons qu'il sera notre avocat et notre intercesseur auprès de ce divin Cœur, et qu'après avoir

reçu de lui des exemples d'édification nous profiterons encore du secours de ses ferventes prières. Daigne Notre Seigneur, par l'abondance de ses grâces, le récompenser de tout le bien qu'il nous a fait! Son souvenir vivra longtemps parmi nous.

Cependant les jours et les semaines s'écoulent, et le transport des personnes et des choses commence à s'opérer peu à peu. Le 15 décembre, le R. P. Supérieur va faire une première prise de possession à Belcamp ; il y installe deux Frères convers, les FF. Guinet et Bourgarit, auxquels il adjoint le F. Ohl quelques semaines plus tard. Ces bons Frères, sous la direction du F. Guinet, travaillent au jardin, négligé depuis plusieurs années, le défrichent et l'arrosent de leurs sueurs. Le lendemain, 16 décembre, le R. P. Supérieur dit la messe et donne à nos Frères un hôte dont la présence est pour eux d'un prix inestimable : notre Divin Sauveur prend possession définitive de la maison ; il ne la quittera plus, et les trois Frères auront le bonheur de faire chaque jour leurs exercices en sa sainte présence ; plusieurs fois par semaine, l'un de nous ira renouveler l'oblation du saint Sacrifice et leur distribuer le Pain eucharistique. En même temps commencent les travaux d'aménagement dans la maison; quoiqu'elle soit en bon état, il y a cependant quelques petites réparations à faire, des cloisons à démolir, d'autres à modifier, une loge de concierge à rendre habitable ; l'entrepreneur a promis que dans cinq semaines tout sera terminé.

Dans l'intervalle, un de ces événements qui remplissent le cœur de joie et les yeux de larmes, vint nous surprendre au milieu des préparatifs de notre départ. Deux de nos Frères scolastiques irlandais, les FF. Dunne et Wheeler, reçoivent tout à coup leur obédience pour la Mission de Jaffna. Pour eux, le sacrifice dut être plus

grand encore dans les circonstances présentes, mais le véritable Oblat ne sait pas compter avec les sacrifices; son dévouement est au-dessus des épreuves les plus pénibles. Nos deux Frères s'arrachèrent généreusement aux étreintes d'une famille éplorée, et leur départ nous procura la cérémonie toujours si émouvante du baisement des pieds. Nos deux jeunes apôtres pleuraient à chaudes larmes, et ils n'étaient pas les seuls ! Tout cela fait du bien à l'âme et laisse une impression salutaire ; ces cérémonies nous rappellent la vocation à laquelle nous sommes tous appelés et ravivent la charité fraternelle. Dans ces moments de séparation, on sent mieux que jamais la force des liens qui unissent les cœurs et l'on éprouve la vérité de ces paroles du Psalmiste : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.*

Vinrent ensuite les examens du premier semestre ; hâtons-nous de dire qu'ils furent satisfaisants, que les thèses, brillamment développées, furent attaquées avec vigueur et défendues avec succès, et que le tout clôtura dignement le semestre et les quelques années d'études passées à Inchicore. Dès le lendemain, 9 février, les malles étaient prêtes et la première section des Frères scolastiques se mit en route pour Belcamp, sous la conduite du R. P. Supérieur, accompagné du R. P. Bernard ; on traversa la ville en tramway, puis on prit joyeusement la voiture de saint François, c'est-à-dire qu'on parcourut à pied les six kilomètres qui séparent Dublin de Belcamp. Le lendemain, la seconde section suivait le même itinéraire, sous la direction du R. P. Peytavin, tandis que le R. P. Fayard et votre serviteur passaient encore quelques jours à Inchicore, surveillant les ouvriers qui réparaient les dégradations inévitablement faites pendant un séjour de plusieurs années. Quant à nos bons Frères convers, j'ai déjà dit que trois d'entre eux nous avaient

précédés à Belcamp ; deux autres accompagnaient la communauté, dont ils sont les soutiens et les colonnes indispensables, le F. Théophile à la cuisine, et le F. Petitdemange au réfectoire et à l'infirmerie ; le F. Mauroit, comme une bonne ménagère, prenait soin du linge et des couvertures ; enfin, le F. Lahaxe était un peu partout, il présidait aux chargements et parlait aux voituriers un langage que ceux-ci hésitaient à reconnaître pour de l'anglais. Cette translation a imposé à tous ces excellents Frères un surcroît de travail et de fatigues au milieu duquel ils nous ont donné une nouvelle preuve de leur générosité et de leur religieux dévouement.

Il serait difficile, mon révérend Père, de vous traduire les impressions de nos chers Frères scolastiques, lorsque, dans le lointain, au milieu des grands arbres qui l'entourent, ils aperçurent Belcamp-Hall, cette nouvelle résidence procurée au prix de tant de peines et de sacrifices. Au premier sentiment d'admiration, vint se joindre bientôt une pensée de reconnaissance et d'affection pour tous leurs bien-aimés Supérieurs qui leur avaient assuré ce charmant asile. C'est qu'en effet Belcamp-Hall, comme son nom l'indique, est une résidence princière. Deux avenues y conduisent : l'une au sud lorsqu'on arrive de Dublin, l'autre à l'est lorsqu'on vient de la direction de la mer. A l'entrée de chaque avenue se trouve un portail en fer et un cottage où l'on donne gracieusement au voyageur tous les renseignements dont il a besoin. L'avenue du sud est plus jolie, mieux entretenue ; c'est un chemin qui s'avance au milieu d'une double haie de mélèzes et de lauriers-thyms. Après quelques centaines de mètres, elle descend tout à coup pour traverser un lac sur un pont rustique, puis remonte à travers un petit bois pour arriver bientôt à la maison, cachée jusque-là par les arbres qui l'entourent. L'avenue de l'est est plus grandiose ;

on dirait que l'art se cache pour ne pas déparer la nature. Figurez-vous un chemin longeant une immense prairie de près d'un kilomètre de long sur 200 mètres de large, bordée de chaque côté de vigoureux arbres de haute futaie. Ces arbres, jetés pêle-mêle sur deux bandes de terrain de 10 mètres de large, forment deux lignes parallèles qui vont se réunir, en décrivant un demi-cercle, derrière la maison, et se perdre dans le massif d'arbres qui forme le fond du tableau. Au centre de cette courbe verdoyante, se dresse, fière et majestueuse, la maison de Belcamp-Hall; on dirait une reine sur son trône, entourée de ses gardes d'honneur et de toute sa cour. Toutefois, abstraction faite de son encadrement, la maison est de modeste apparence et sans prétention aucune, du moins à l'extérieur. Entièrement construite en briques au siècle dernier (une brique de soubassement porte la date de 1765), elle se compose d'un sous-sol, d'un rez-de-chaussée et de deux étages. Elle est presque carrée, 22 mètres de long sur 17 de large, et présente bien sur ses quatre façades, dont deux principales à sept fenêtres de front et les deux autres à trois seulement. Toutes les fenêtres du sous-sol et du rez-de-chaussée sont cintrées, et, afin de donner plus d'air et de lumière aux appartements inférieurs, on a creusé autour de la maison un fossé large de 2 à 3 mètres, avec glacis; ce fossé, étant pavé, peut servir de lieu de promenade à nos Frères aux heures de silence. Toutes les pièces du sous-sol sont voûtées; on y trouve un grand vestibule, le réfectoire de la communauté, la cuisine avec ses dépendances et une salle servant actuellement de classe de philosophie. Un petit escalier bien simple, en granit, conduit du sous-sol jusqu'à la partie supérieure de la maison, en communiquant avec tous les étages intermédiaires.

Nous voici dans le vestibule du rez-de-chaussée; c'est

une belle pièce de 9 mètres de long sur plus de 6 de large et sur $4^{m},50$ de haut, comme tout le rez-de-chaussée. La première porte à droite est celle du parloir, jolie petite pièce voûtée, éclairée par trois fenêtres; une rangée de coffres-forts, dissimulés dans un mur de granit, indique que les anciens propriétaires avaient des trésors à soustraire à la rapacité des voleurs. Pour le moment, ces coffres-forts sont sans emploi. Plus loin, toujours à droite, nous entrons dans la salle d'étude; ce qu'elle a de plus remarquable, c'est son plafond et sa cheminée. Dans certains établissements, ce serait un grave reproche à faire à un élève que de l'accuser d'avoir les yeux en l'air; ici, ce sera presque un éloge, car notre plafond est un livre véritablement instructif. Des rinceaux nuancés de rose, de vert et de bleu, y forment une première couronne; ensuite, ce sont, aux quatre angles, des personnages à draperies sévères et à l'attitude réfléchie; les signes du zodiaque, en relief, forment une seconde couronne; et enfin, au centre, un superbe Phaéton fouette énergiquement ses chevaux de flammes, qui l'emportent sur un char de feu. Pourquoi l'artiste n'a-t-il pas songé à représenter là quelque scène biblique ou chrétienne : l'enlèvement du prophète Élie, par exemple? Sur la cheminée, toute en marbre précieux délicatement travaillé, on voit un Hercule couché sur la dépouille d'un lion; deux Lilliputiens lui ont attaché des cordes aux membres et s'efforcent de l'entraîner, mais ils ne parviennent pas même à troubler son repos. Plus d'un scolastique, en contemplant et en méditant cette scène, pourra y trouver des analogies que je me dispense d'indiquer. Cette salle était autrefois la bibliothèque; sa destination n'a donc pas été sensiblement modifiée; le changement le plus important, c'est que ses hôtes d'autrefois, les Walter Scott, les Shakspeare, les Dickens, et autres

romanciers plus ou moins réformés, ont été expulsés pour faire place à l'Ange de l'école, accompagné d'une pléiade de nos meilleurs auteurs catholiques. Au fond du vestibule et entre deux niches encore vides, une autre porte nous introduit dans un appartement de la forme la plus originale et la plus gracieuse ; il est ovale, et, comme la salle d'étude d'où nous sortons et la chapelle que nous visiterons tout à l'heure, il a environ 9 mètres de long sur 6 de large; c'est notre salle d'exercices, le seul appartement dans la maison où l'on remarque des dorures, et encore n'y sont-elles pas à profusion. Cette salle est éclairée à l'une de ses extrémités par trois grandes fenêtres qui s'ouvrent en forme de portes sur un large escalier de granit descendant sur la pelouse extérieure.

A gauche de cette salle et faisant le pendant de la salle d'étude, se trouve notre petite chapelle ; ses murs sont peints en rouge avec encadrements, son plafond orné de fleurs en relief et de gracieux dessins, sa cheminée de marbre précieux, en font un vrai bijou. Les plafonds du rez-de-chaussée ont une corniche en plâtre moulé, sculpté, fouillé, admirable de dessin et d'exécution ; ici, elle surpasse encore tout ce que nous avons vu. Elle est soutenue par une élégante chaîne de petits calices reliés entre eux par une guirlande de fleurs, le tout en relief sur fond vert. Au fond de la salle, un rideau de stuc, artistement détaché du mur, semble avoir été placé là tout exprès pour encadrer l'autel avec la statue du Sacré-Cœur qui le surmonte ; à droite et à gauche de l'autel sont les statues de la sainte Vierge et de saint Joseph. Il faut en convenir : ici, tout porte au recueillement et à la piété, on prie volontiers, et, en entrant, la première pensée qui se présente à l'esprit, c'est la pensée du ciel : *Hic est domus Dei et porta cœli.* Autrefois, cet appartement était la salle à manger, salle du festin pour les in-

vités de distinction ; aujourd'hui, c'est encore la salle où l'on va s'asseoir à la Table sainte et se nourrir du pain des forts. Sur le côté gauche du vestibule, s'ouvre une large porte à deux battants ; c'est l'entrée du grand escalier qui conduit au premier étage ; les marches sont d'une pierre fine que l'on dit être du marbre ; quelle élégance et quelle légèreté ! Ici encore, levez les yeux et voyez, à la voûte surbaissée, ces admirables reliefs ; ce sont des trophées de chasse, des festons, des guirlandes, des fleurs de toutes sortes. Voici des cahiers de musique ouverts et sur lesquels vous pouvez lire les chefs-d'œuvre des grands maîtres ; à côté de la musique, il y a les instruments ; remarquez ce violon en bosse, avec son archet ; toutes les cordes sont tendues. Ne vous semble-t-il pas qu'elles sont prêtes à résonner sous les doigts d'un artiste ?

Le grand escalier s'arrête au premier étage, où nous retrouvons les mêmes dispositions qu'au rez-de-chaussée, si ce n'est que les deux salles correspondant à la chapelle et à la salle d'étude ont été divisées chacune en deux chambres pour les Pères professeurs. Quoique très propres et très convenables, ces appartements sont beaucoup plus simples que ceux que nous venons de voir. Une corniche assez élégante au plafond, des frontons triangulaires ou rectilignes au-dessus des portes donnant sur le vestibule, tels sont à peu près tous les ornements de cette partie de la maison.

Le deuxième étage se compose de cinq grandes pièces qui servent de dortoirs et de deux petites chambres. Donnons, en passant, un regard à ce charmant corridor de 2 mètres de large, dont la voûte avec ses arêtes croisées produit le plus bel effet. Un petit escalier nous conduit jusqu'au toit ; nous pouvons y monter, faire le tour de la maison pour contempler le paysage environnant et nous

former une idée exacte de la topographie de Belcamp. C'est une propriété de 95 acres, environ 40 hectares, dont la plus grande partie est en prairies. Du côté du nord, la vue s'étend sur quelques pâturages, des arbres, des champs, et, à un demi-kilomètre, l'église de Saint-Doolagh. Cette église protestante, volée aux catholiques comme tant d'autres en Irlande, est fort ancienne et fort admirée des archéologues comme spécimen unique dans son genre. La colline sur le flanc de laquelle elle est bâtie borne notre horizon et nous met à l'abri de la bise glaciale qui souffle de ce côté. A l'ouest, vous avez sous les yeux, d'abord une vaste terrasse sablée, devant la maison ; comme bordure, des arbres toujours verts : des ifs, des cyprès, des sapins, des lauriers de toute espèce et de toute couleur, abrités par d'autres arbres plus forts et plus résistants, qui nous laissent entrevoir à moins de 50 mètres de la maison les remises et les dépendances, d'un côté ; de l'autre, le logement de l'ancien fermier. Ce dernier bâtiment a été mis en état pour recevoir pendant la nuit nos Frères convers, qui, malheureusement, n'ont pu trouver place dans la maison. Plus loin encore, nous apercevons le jardin potager, immense carré de 2 acres de superficie, clôturé de murs en briques de 12 pieds de hauteur. La terre semble fertile, et nous ne doutons pas qu'avec le travail intelligent de nos Frères convers, elle ne soit très productive.

Le côté sud donne sur un petit bois d'arbres géants. Quelle vigueur dans ces colosses séculaires ! Quelques-uns se rapprochent de la maison comme des sentinelles avancées ; leur isolement leur permet de se développer davantage, et je connais tels d'entre eux dont les branches couvrent un espace de plus de 30 mètres de diamètre. Ce bois, presque attenant à la maison, nous abrite contre les vents du sud-ouest, si fréquents et si impétueux en

Irlande. En le traversant, nous descendons dans un petit ravin, et nous nous trouvons sur les bords d'un lac aux eaux limpides, où un peuple d'oiseaux aquatiques prennent leurs joyeux ébats. Nous disons un vrai lac ; il en mérite le nom par son étendue et par les îlots dont il est parsemé. Un ruisseau venant des prairies voisines le traverse et l'alimente ; ce ruisseau s'arrête là un instant, pour se reposer à l'ombre des grands hêtres et écouter le gazouillement d'une multitude de petits oiseaux ; puis il s'échappe par une cascade et s'enfuit à travers les fleurs de la prairie, dans la direction de l'Océan. Notre petite cascade pourra être utilisée comme force motrice; nous espérons y voir bientôt un bélier hydraulique qui fera monter l'eau jusqu'au sommet de la maison. Du même côté, s'étend la plaine de Clontarf, où, le jour du Vendredi saint de l'année 1014, l'illustre et pieux roi d'Irlande Brian Baroimhe remporta sur les Danois la victoire qui anéantit pour toujours leur domination dans l'île. Au-delà de cette plaine, vous pouvez distinguer Dublin dans les brouillards de la Liffey ; plus loin encore, les montagnes du Wiclow, le Sugar-Loaf et les crêtes qui avoisinent Glencree, entre autres le Three-Rock-Mountain, du sommet duquel nos Frères novices de Belmont peuvent nous tendre la main.

Finissons par l'est, le bouquet. Voici d'abord l'immense prairie bordée de grands arbres que nous connaissons déjà ; plus loin, c'est la plaine qui s'incline de plus en plus, sur un espace de 2 milles, et enfin la mer, l'Océan dans toute son immensité, sa splendeur. Nous admirons en face de nous la petite île si connue sous le nom d'*Œil de l'Irlande* (Ireland's Eye) ; elle renferme des rochers d'un effet pittoresque ; au sud, une ligne de récifs contre lesquels la mer se brise avec furie, la relie à Thulla, îlot de 1 acre environ, qui faisait sans doute partie de

l'île-mère dans les temps anciens. A gauche, on aperçoit l'île de Lambay, et à droite, les collines élevées de la presqu'île de Howth, but de charmantes promenades.

Et maintenant, mon révérend Père, en finissant ma causerie, laissez-moi vous remercier de la patience avec laquelle vous m'avez écouté. Mon but était de vous faire connaître cette nouvelle résidence du scolasticat, en attendant que vous puissiez l'admirer de vos propres yeux. Elle compte sur une prochaine visite de notre bien-aimé Père Général, ou de quelqu'un de ses représentants, visite qui sera pour elle un véritable acte d'adoption et qui lui procurera le seul titre qui lui manque pour prendre une place honorable parmi ses sœurs de fondation plus ancienne. La divine Providence nous la donne comme un dédommagement des tribulations du passé et une garantie contre les incertitudes de l'avenir. Un jour, un stratégiste improvisé, dont le nom se retrouvera désormais dans les plus tristes pages de l'histoire de France, disait après une bataille perdue : «L'ennemi nous a coupés ; tant mieux ; au lieu d'une armée, nous en aurons deux.» Le résultat était contestable ; mais avec plus de raison et de vérité, ne pouvons-nous pas dire : « L'ennemi nous a dispersés, Dieu soit béni! Au lieu d'un scolasticat, nous en aurons deux, trois et peut-être davantage»? Le Seigneur a déjoué les vains projets de nos ennemis ; en croyant nous anéantir, ils n'ont fait que nous rendre plus nombreux et plus forts. *Quantoque opprimebant eos, tanto magis multiplicabantur, et crescebant.* Exod., I, 12. Ainsi la tempête arrache à la fleur sa semence légère et l'emporte au loin ; mais, si elle rencontre, là où elle tombe, une terre fertile et des conditions favorables, cette semence germe, grandit et se propage, selon les desseins de la Providence. J'espère qu'avec la grâce de Dieu, il en sera ainsi de nous,

et que le scolasticat de Belcamp-Hall deviendra, pour l'Église et la Congrégation, une pépinière de véritables apôtres.

Veuillez me croire, mon révérend Père, votre très humble et tout dévoué en N.-S. et M. I.

Duvic, o. m. i.

MAISONS DE FRANCE

MAISON DE VICO.

RAPPORT DU R. P. SÉMÉRIA.

Couvent de Vico, le 28 février 1883.

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Le dernier rapport sur les travaux de nos Pères du couvent de Vico, s'arrêtant au 1er novembre 1881, a paru dans nos Annales en juin 1882.

A cette dernière date, la maison de Vico se composait de cinq Pères, d'un Frère scolastique et de quatre Frères convers, savoir :

R. P. SEMERIA ;

R. P. ROLLERI ;

R. P. DE VERONICO, curé de Nesa ;

R. P. POMPEI ;

R. P. D'ISTRIA ;

F. D'ISTRIA, scolastique en convalescence ;

Les Frères SORBELLA, CAMPAGNAC, NATI, MASSIMI.

L'année 1881, qui touchait à sa fin, avait été une année de jubilés, de missions et de tournées pastorales. Nos deux évêques, Mgr de la Foata, Evêque d'Ajaccio, et Mgr Peretti, son digne auxiliaire, avaient visité un grand nombre de paroisses du diocèse. Messieurs les Curés s'étaient empressés de demander des missionnaires, pour préparer leurs ouailles au double bienfait du jubilé et de la visite pastorale. Tous les hommes valides, parmi les Pères Franciscains, Capucins, Dominicains, Jé-

suites, Oblats de Marie Immaculée, avaient été requis, et la plupart des paroisses se trouvaient ainsi évangélisées. On allait donc pouvoir se livrer à un repos bien mérité et bien nécessaire. C'était une illusion.

La fin de l'année 1881 et les années 1882, 1883, 1884 ont été encore des années de travail. Les travaux apostoliques de nos Pères de Vico, durant une période de trois ans et quelques mois, s'élèvent au chiffre rond de quarante, sans compter vingt ou trente sermons de circonstance, panégyriques, adorations, etc.

Nos Pères ont prêché deux Carêmes, dix-huit Jubilés ou missions, dix-sept retraites, et ont suivi Mgr l'Évêque d'Ajaccio dans trois tournées pastorales; total : quarante travaux sérieux et de longue haleine.

Ces travaux ont marché de front avec le service ou ministère ordinaire de l'église du couvent, de la cure de Nesa et de la direction spirituelle de la communauté des religieuses, dites *Filles de Marie*, et de leur pensionnat.

Commençons par les travaux extérieurs; nous parcourrons ensuite le cycle des œuvres locales, et nous terminerons par les travaux matériels exécutés depuis le 1er novembre 1881 jusqu'à ce jour.

1° *Travaux apostoliques extérieurs.* — Le R. P. Rolleri, malgré ses soixante et onze ans, a donné les missions ou jubilés de Murzo, paroisse dont il est comme le père spirituel extraordinaire ; de Fozzano, de Vero ; la mission de *Sainte-Marie-Siché*, avec le R. P. d'Istria ; la mission de Guitera et celle de Muna; la mission de Coglia, en compagnie du R. P. Supérieur. Le même Père a prêché la retraite annuelle des Religieuses de Vico, et la retraite préparatoire à la fête de l'Immaculée Conception aux congréganistes de cette église ; enfin plusieurs panégyriques et sermons de circonstance.

Le R. P. de Veronico; avec ses soixante et onze ans,

administre la paroisse de Nesa, dirige la communauté des religieuses de Vico et leur pensionnat, et est le remplaçant ordinaire des Pères missionnaires absents, en ce qui regarde le service de l'église du couvent.

Le R. P. Pompei est vicaire de Nesa et Préfet spirituel de nos Frères convers. Il est aussi l'oracle théologique des Conférences ecclésiastiques du canton de Vico, qui se tiennent au couvent, et auxquelles nous assistons régulièrement tous. Il a donné la retraite de nos congréganistes, a prêché une retraite de première Communion à Piana, a pris part, avec le R. P. Supérieur, à la mission de Rogliano ; de plus, il est le plus assidu au confessionnal dans notre église ; il se prête aux demandes des curés de Vico et de Nesa et remplace les Pères absents, quand il ne les accompagne pas en mission.

Le R. P. d'Istria, aujourd'hui de notre maison de Lumières, a prêché, durant son séjour en Corse, les jubilés ou missions de Conca, d'Alata, de Rosazia, de Salice, de Palneca et d'Appricciani. Il a pris part, en compagnie du R. P. Rolleri, à la mission de *Sainte-Marie-Siché;* enfin, il a suivi Mgr l'évêque d'Ajaccio dans une tournée pastorale. Peu de temps après, nos supérieurs l'ont appelé à exercer son zèle sur un plus vaste théâtre que celui de son pays natal.

Le R. P. Chaine, pendant les quelques mois que nous l'avons possédé, a dirigé la communauté des religieuses de Vico et leur pensionnat, leur a prêché la retraite annuelle et celle de rentrée ; a donné une retraite aux Frères des écoles chrétiennes d'Ajaccio ; a pris part, sur le continent, aux missions de Vinay et de Crémieux, et a donné quelques sermons de circonstance.

Le R. P. Stefanini, dernièrement arrivé, a débuté très heureusement, comme prédicateur et comme chantre, au couvent et dans les paroisses de Nesa et d'Appricciani.

Le R. P. Supérieur a donné deux carêmes, aux Italiens du Calvaire, et à la paroisse de Rogliano, cap Corse. Il a suivi Sa Grandeur Mgr l'évêque d'Ajaccio, dans deux tournées pastorales, est revenu, avec le R. P. Pompei, à Rogliano, pour une mission, est allé donner, avec le R. P. Rolleri, une mission à Coglia, a donné seul les jubilés ou missions de Nesa, de Cauro, les retraites annuelles des religieuses de Saint-Joseph, à Corte, en 1883 et 1884; des religieuses, Filles de Marie, à Olmeto, en 1882-1883; à Vico, en 1881-1882; il a donné la retraite annuelle aux religieuses bénédictines d'Erbalunga, en 1884; aux congréganistes de notre église, en 1882-1883; la retraite de rentrée du grand séminaire d'Ajaccio, celle du petit séminaire, celle du pensionnat des Sœurs de Saint-Joseph, à Ajaccio; celle des pensionnats des Filles de Marie, à Ajaccio, en 1884; à Vico, en 1882 et 1884, retraite du pensionnat.

Tous ces travaux extérieurs de nos Pères ont été, dans la mesure des circonstances et des temps mauvais que nous traversons, bénis de Dieu. Quelques-uns ont reçu des grâces extraordinaires.

2° *Ministère local.* — Ce ministère intérieur et local ne s'accomplit pas sans le secours de nos Frères convers; les travaux, même extérieurs, ne nous sont possibles que par leur coopération; en s'occupant du matériel, nos Frères participent aux mérites de toutes nos œuvres et nous les rendent possibles.

Le F. Sorbella s'occupe avec zèle de la chapelle et de la sacristie du couvent, ainsi que de la porte et du petit magasin de piété.

Le F. Campagnac fait nos chambres, a soin du réfectoire, au besoin remplace le Frère cuisinier et donne un coup de main pour le balayage de la maison; on ne lui donnerait pas ses soixante et dix ans.

Le F. Juge, notre cuisinier, trouve le temps de passer de la cuisine à la basse-cour, de soigner nos poules et nos lapins.

Le F. Nati, jardinier, successeur et continuateur du regretté F. Pierre Métifiot, prend soin de nos vaches et de nos laborieuses abeilles. Jardin, campagne, écuries, commissions, tel est son lot, et, il faut lui rendre cette justice, il s'y dévoue tout entier.

Saluons aussi en passant deux de nos Frères convers, qui ont appartenu au couvent de Vico : le F. Massimi, qui a été quelques années aide-jardinier, et le F. Lehault, épave des expulsions de Notre-Dame des Lumières, qui nous a été prêté comme cuisinier provisoire. Grâce au premier, le jardin était soigné avec goût; grâce au second, nous avons depuis longtemps un cuisinier à la place d'une cuisinière. Le F. Lehault aimait aussi les fleurs et les cultivait, soit au jardin, soit sur la tombe de nos Pères défunts, dans le cimetière attenant à l'église du couvent. Appelé à Diano-Marina, il a été remplacé par le F. Juge. Nous attendons toujours un aide-jardinier pour remplacer le F. Massimi, qui a été donné à la maison du Calvaire.

Aidés par tous ces bons Frères, nos Pères s'occupent, sans souci du matériel, des œuvres apostoliques et spirituelles, soit au dedans, soit au dehors, soit encore dans notre église.

Les Pères du couvent sont les confesseurs habituels de beaucoup de personnes de Vico et des environs, qui viennent les trouver, soit au temps pascal, soit aux principales fêtes de l'année, et notamment aux trois jours de concours : le 13 juin, fête de saint Antoine de Padoue; le 2 août, fête de la Portioncule, et le 13 décembre, fête de sainte Lucie. Ces trois concours méritent une mention spéciale.

Saint Antoine de Padoue. Sa fête est précédée de treize jours de préparation appelés *Tredecina*. On chante l'hymne du saint et le répons à la suite des complies solennelles, le tout est couronné par la bénédiction du très Saint Sacrement; saint Antoine de Padoue est le saint des miracles, le thaumaturge universel. On l'invoque surtout pour retrouver les objets perdus. Peu de personnes viennent de loin à ce concours; par contre, peu de personnes de Vico et de Nesa manquent à la fête. On prie le saint et on retrouve les choses perdues qu'on cherchait, et celles même qu'on ne cherchait guère : la paix de l'âme, la joie de la bonne conscience, le réveil de la foi, fruits des pratiques religieuses qu'on va reprendre. Le concours de saint Antoine peut être appelé le concours pacifique de nos bons voisins et des enfants voués au saint dans quelque maladie dangereuse.

La Portioncule, 2 août, est le grand concours. C'est aussi le concours le plus bruyant. Sur le nombre toujours très considérable des confessions, nous avons la consolation de constater des retours sérieux. On vient prier dans l'église de Saint-François; on s'adresse au saint pour obtenir, par son intercession, le grand pardon d'Assise, les saintes indulgences de la Portioncule. Combien d'âmes éprouvent ici l'effet des prières du grand patriarche des pauvres! *Iste pauper clamavit et Dominus exaudivit eum.* Il a été exaucé pour nous, pauvres pécheurs, puisque c'est pour nous qu'il demandait le grand pardon de l'indulgence plénière.

Un certain nombre de personnes pieuses stationnent, dès la veille, à l'heure des vêpres, sur la place du couvent et de l'église, et commencent leurs visites, qu'elles continuent le lendemain jusqu'au crépuscule, pour gagner autant de fois qu'elles peuvent, *toties quoties*, les indulgences accordées par les Souverains Pontifes.

Le 13 décembre, fête de sainte Lucie, nous avons le concours le plus édifiant que l'on puisse désirer. Avant le jour, l'église du couvent est envahie par la foule des pèlerins. Un bon nombre arrivent de fort loin; quelques-uns, surtout parmi les femmes, viennent nu-pieds, sans se soucier aucunement du froid de la saison et des chemins rocailleux ou boueux. Ces pieux pèlerins se traînent à genoux du seuil de l'église au pied de l'autel de la sainte. Ils prient cette illustre patronne, se confessent, entendent la messe, communient, et alors seulement ils pensent à prendre leurs chaussures et leur pain quotidien. On avait promis par vœu ce pèlerinage à la sainte, on voulait obtenir la guérison des yeux corporels. Très souvent, sainte Lucie obtient de Dieu, à ces bonnes âmes qui viennent la prier de si loin et au prix de tant de sacrifices, la parfaite guérison des yeux de l'âme, quelquefois la guérison des yeux du corps.

En dehors des jours de concours extraordinaires, tous les dimanches de l'année, tantôt le matin, tantôt le soir, ont lieu les réunions des congréganistes, Filles de Marie Immaculée. Cette congrégation, fondée le 6 janvier 1841, par le R. P. Luigi, de sainte mémoire, est l'objet d'une prédication hebdomadaire appelée, d'après ses statuts, *Catéchisme de persévérance*. Les congréganistes ont un conseil qui se compose d'une présidente, d'une vice-présidente, de quatre conseillères, d'une secrétaire et d'une trésorière, avec un Père Directeur, dont l'autorité est absolue, d'après les statuts. Le conseil est électif et se renouvelle chaque année. Les congréganistes ont leur retraite annuelle, prêchée dans l'église du couvent, immédiatement avant la fête de l'Immaculée Conception; elles ont leurs funérailles ou messe chantée dans notre église, leurs fêtes et leurs cotisations, pour fournir aux frais du culte et aux honoraires de leurs messes.

Les missions, les concours, les confessions, les réunions des congréganistes, la cure de Nesa et la direction des religieuses de Vico avec leur pensionnat ; quelques sermons de circonstance, panégyriques ou adorations, secours aux curés voisins, dans leurs maladies ou autres difficultés: voilà les œuvres de zèle de nos Pères de Vico, au dehors.

A l'intérieur, leur vie s'écoule dans le recueillement, le silence, la régularité. Chacun rivalise de zèle pour le bon ordre et l'assistance aux exercices communs.

Sainte monotonie, qui ne manque pas de variété ! Ainsi, aux vacances et durant la saison des fortes chaleurs, on nous demande, et nous donnons volontiers l'hospitalité à la colonie étrangère, dans nos maisons voisines du couvent. Dans le couvent même, nous avons reçu cette année, comme les années précédentes, d'illustres hôtes.

En 1883, c'étaient : M. le chanoine Gastaud, promoteur du diocèse de Marseille ; M. l'archiprêtre de la cathédrale d'Ajaccio, et M. le curé de Saint-Roch, de la même ville ; en 1882. Mgr de la Foata, évêque d'Ajaccio; son secrétaire, Mgr Emmanuelli, son vicaire général, en 1884.

A côté de M. le chanoine Gastaud, bienfaiteur du couvent, puisque nous lui devons une belle statue du Sacré-Cœur de Jésus, nous plaçons volontiers la douce et aimable figure du regretté P. Stéphanopoli, qui, relégué par la sainte obéissance à Cargèse, au sein de sa famille, pour refaire sa santé, venait, aux beaux jours de l'été et de l'automne, échanger les soins affectueux de ses parents, contre le régime, exceptionnel sans doute pour lui, mais toujours religieux, du couvent. Ce bon Père nous a laissé des souvenirs impérissables de son amour de la régularité, de la vie commune, du joug de la sainte

obéissance, et de notre chère Congrégation, qu'il considérait comme une mère.

Viennent aussi prendre place dans ce cadre de famille des noms bien chers à notre cœur : le R. P. Santoni, supérieur du grand séminaire d'Ajaccio, avec presque tous les directeurs ; le R. P. Gallo, les PP. Bénédic, Chatel, etc., etc.

Tous ces Seigneurs, Messieurs et Pères, se plaisent au milieu de nous, et nous sommes toujours heureux réciproquement de les admettre dans notre chère solitude, et de nous édifier au spectacle de tant de bonté, de régularité et d'admirable soumission au règlement de la communauté.

Le 1er novembre 1883, la communauté de Vico célébrait, en sortant de la retraite annuelle, les noces d'or d'Oblation de nos deux vétérans, le R. P. Rolleri et le R. P. de Veronico. Cette fête n'a pas eu à Vico toute la solennité extérieure que nos maisons de France peuvent déployer en pareilles circonstances. Nous sommes trop isolés, et, de plus, nous sommes séparés du continent par un bras de mer. Nos voisins, les Pères du séminaire, ne pouvaient quitter leur œuvre pour venir à la fête ; comme nous, ils étaient en grande retraite avec leurs élèves. Des raisons de prudence ne nous ont pas permis de sortir des limites d'une fête intime et toute de famille. Mais il n'en reste pas moins acquis à l'histoire du couvent et de notre Congrégation que la maison de Vico a eu la joie de célébrer le jubilé de deux de ses membres qui lui ont consacré presque toute leur existence. Ils ont porté et ils portent encore, malgré leur âge, le poids du jour et de la chaleur, à côté des jeunes Pères venus à leur aide et appelés à continuer leurs œuvres.

Nous leur renouvelons, ainsi que nous l'avons déjà fait le 1er novembre 1883, nos remerciements pour le passé,

nos félicitations pour le présent, nos meilleurs souhaits pour l'avenir : *ad multos annos*.

3° *Réparations matérielles*. — Disons un mot, en terminant ce rapport, des restaurations matérielles de la maison et de l'église du couvent.

Un secours de la caisse provinciale, uni à nos petites économies, nous a permis de réparer et de mettre dans un état convenable nos deux escaliers et les corridors du rez-de-chaussée.

Quelques offrandes des fidèles et le don d'une statue du Sacré-Cœur de Jésus par M. le chanoine Gastaud, de Marseille, nous ont mis à même d'ériger dans notre église un autel à Celui dont le Cœur sacré a tant aimé les hommes; d'inaugurer au couvent cette précieuse dévotion et de goûter nous-mêmes les fruits du culte du divin Cœur de Jésus.

Les sommes recueillies par le R. P. Audric, dont le souvenir est toujours vivant à Vico et dans toute la Corse, viennent d'être employées à couvrir notre église en tuiles plates et à la mettre ainsi à l'abri des pluies, qui commençaient à endommager l'intérieur et surtout le plafond ; l'église et ce qu'elle renferme étant garantis, nous avons, avec le reste des offrandes recueillies par le même Père, orné la façade de l'église d'un clocher et de deux clochetons.

Sur l'initiative de deux prêtres, nos anciens élèves au grand séminaire d'Ajaccio, une troisième cloche est acquise au nouveau clocher. Nous attendons un dernier bienfaiteur providentiel qui veuille bien nous donner une statue de la très Sainte Vierge, laquelle couronnera et le clocher et la façade de l'église, et réalisera modestement et en petit le plan grandiose conçu par le R. P. Audric, sous le nom de *Notre-Dame de la Corse*.

Veuillez nous aider par vos prières, mon très révérend

et bien-aimé Père, à réaliser ce beau rêve, et agréez tout le respect de votre fils bien obéissant en Jésus et M. I.

F. Seméria, o. m. i.

MAISON DE L'OSIER.

Notre-Dame de l'Osier, 30 avril 1885.

Très révérend et bien-aimé Père,

Ce m'est toujours une nouvelle consolation de venir déposer à vos pieds l'humble gerbe de nos travaux apostoliques. Par la grâce de Dieu, la maison de l'Osier continue d'offrir à ses missionnaires cette vie modeste et dévouée qui s'épuise en labeurs variés et multiples, pour le salut des âmes et le service de notre bien-aimée famille religieuse. La liste annuelle de ces œuvres, je vais la reprendre depuis l'exposé qui en a été fait, le 5 août 1884, en accordant à chaque travail une mention plus ou moins développée, selon sa nature et son importance.

Si j'excepte une adoration perpétuelle par le P. Pichon à la Visitation de Saint-Marcellin, ce sont les retraites religieuses qui remplissent le programme de cette époque. Les Ursulines de Saint-Jean de Bournay et de Viriville sont évangélisées par les PP. Trotobas et Chatel; les Visitations de Saint-Marcellin et la Côte Saint-André par le Père Supérieur.

Le P. Pichon reçoit, en septembre, pour son lot, une retraite de patronage de jeunes filles de Grenoble et une retraite régionale des Sœurs de la Providence, à Vinay. Le P. Monnet prêche au sanctuaire le *Triduum* préparatoire à la fête de la Nativité, avec l'adoration perpétuelle de Sainte-Eulalie (Drôme). Le P. Chatel édifie les retraitantes de la Conception de Tours et de l'Espérance de Nevers; le P. Trotobas remplit le même office chez nos

Sœurs de Charavines, tandis que le Père Supérieur se rend chez les Augustines du Pont-de-Beauvoisin (Savoie) pour les exercices annuels, et donne au retour un sermon de profession à la Visitation de Voiron, ainsi qu'une retraite aux congréganistes de Saint-Vallier (Drôme). Mais je tiens à noter surtout l'apostolat du R. P. Iungbluth, de Saint-Andelain, au sanctuaire de Notre-Dame de l'Osier. Ce très aimable confrère avait bien voulu accepter de sanctifier nos chers pèlerins, aussi pieux qu'empressés, durant leur belle retraite de septembre. Une nombreuse couronne de prêtres retraitants en suivait aussi les exercices avec une satisfaction marquée. J'avoue qu'il eût été difficile de n'être pas captivé par cette parole vivante, fine, originale, aussi riche de fond que pure de forme. S'il plaît à Dieu, nous ne lui ferons pas le souhait de Louis XIV à Charles Ier ; mais nous lui dirons affectueusement : au revoir !

Octobre ne laissait pas languir dans l'oisiveté le P. Trotobas et confiait à son zèle les retraites des Sœurs de l'Osier et de l'Espérance de Saint-Etienne. La rentrée des élèves du grand séminaire et les religieuses de Saint-Thomas, qui desservent l'hôpital de Grenoble, appelaient dans cette ville le Père Supérieur. Pour la seconde fois, le P. Pichon prenait soin d'une intéressante ruche de 300 ouvrières, au Péage-de-Vizille. Et le mois se terminait au pensionnat du Saint-Sacrement de Montélimar pour le P. Monnet, et pour les PP. Chatel et Supérieur dans les petits séminaires du Pont-de-Beauvoisin et de Meximieux (Ain). C'est dans ce dernier établissement que j'appris la mort si foudroyante du très regretté P. Audruger. Ce vaillant athlète a travaillé beaucoup dans notre diocèse et laissé d'ineffaçables souvenirs d'apostolat, comme supérieur de l'Osier. Je m'empressai donc de communiquer la triste nouvelle à l'évêché, au grand

séminaire et dans plusieurs communautés, où je savais son nom en vénération. De partout ce fut l'écho d'unanimes regrets et la promesse de prières reconnaissantes. Quelques jours plus tard, il m'était donné, sur la route de Bayonne, d'annoncer ce deuil au grand séminaire d'Aire, qui avait joui récemment de son zèle infatigable et de ses véritables talents d'orateur et de théologien. Je recueillis de nouveau, en termes flatteurs et mérités, l'éloge de l'apôtre que Dieu a voulu, trop tôt pour nous, récompenser d'une vie toute laborieuse et si honorablement remplie. Qu'il n'oublie pas de là-haut ses Frères dans l'apostolat et qu'il fasse un peu sienne, auprès de Dieu, cette maison de l'Osier à la prospérité de laquelle il a, pour sa part, si largement contribué !

Nous voici à novembre. Dans la première quinzaine, les PP. Pichon et Monnet portèrent la sainte parole à Vasselin, charmante population de 400 âmes. Elle écouta fort bien, quinze jours durant, les envoyés de Dieu. Au cours des visites, le P. Monnet se vit l'objet des enthousiasmes d'une bonne vieille qui, en l'apercevant, s'écria, les mains et les yeux au ciel : « Qu'il est donc joli!... Il est bien ce qu'il est... » Et l'extase de la vénérable grand'mère durerait peut-être encore, si les visiteurs n'eussent demandé à franchir le seuil de sa demeure, d'où elle ne bougeait plus dans sa pieuse extase. 125 hommes répondirent à l'appel de la grâce et firent la double confession. Deux associations furent formées, l'une pour les hommes, sous le vocable de saint Joseph; l'autre pour les jeunes gens, sous celui de saint Louis de Gonzague. On voulut enguirlander la voiture des Pères au départ et faire flotter, entre deux énormes bouquets, une grande banderole avec ces mots : « Reconnaissance à nos bons Pères. » Et tout ce bien fut si sérieux qu'au retour de mission, donné en février par le P. Pichon, non seulement tous

réparurent, mais leur nombre s'augmenta encore de dix nouvelles recrues.

Les apôtres de Vasselin passèrent sans transition à la Frette, où de nouvelles gâteries de la Providence les attendaient. Les débuts furent très encourageants, grâce particulièrement aux visites, qui font plus de bien qu'une semaine de prédications. Après les avoir attendus pour leur faire eux-mêmes les honneurs de leur maison, avec un plaisir marqué, les hommes se rendaient en foule à l'église, heureux de prendre une très large part au chant. Les appréhensions des meilleures âmes, relatives à l'inopportunité du temps, tombèrent sans coup férir devant cet élan général. Jusqu'à la fin les auditoires furent des plus sympathiques. Comme à peu près toujours, le serpent infernal tendit ses embûches. On vint dans l'ombre jusqu'à offrir de l'argent aux hommes pour leur barrer le chemin du devoir. Vaines ignominies ! Dieu était le maître ; les manifestations impies préparées pour la fin, en vue de l'insuccès si désiré des apôtres, durent se dérober piteusement, et 350 hommes conclurent alliance avec le Dieu du Tabernacle. Il restait, pour la part du diable, 25 obstinés seulement. Toutes les espérances se trouvaient dépassées. Gloire à Jésus-Christ ! Quelles victoires il remporterait partout, si les heures actuelles s'écoulaient en pleine liberté religieuse et si nous étions mieux défendus contre l'audace des sectaires et leur propagande scandaleuse !

Vers le même temps, le P. Trotobas, accouru de deux retraites au pensionnat de la Visitation de Chambéry et à celui des Frères Maristes du Bourg-du-Péage (Drôme), commençait avec le P. Chatel une autre œuvre, à Saint-Geoirs, qui est presque limitrophe de l'Osier. Ces braves gens se sont montrés dignes des attentions de Notre-Seigneur pour leurs âmes. On a fait là, sous les yeux de

Dieu, beaucoup de bien. Les exercices ont été assidûment suivis, et malgré leur misère, nos bons campagnards se sont réservé la consolation d'offrir au trône de la Vierge un abondant luminaire. Est-ce à dire que l'ennemi se soit tenu coi! Non assurément. Il a essayé de pousser au scandale quelques têtes d'écervelés et tenté une opposition latente très sérieuse, par certains personnages qui devraient être les auxiliaires consciencieux de la religion et de la morale, et n'en sont trop souvent aujourd'hui que les pires ennemis. On espérait surtout, cela va sans dire, décourager les hommes. La grâce a victorieusement déjoué ces manœuvres et 194 d'entre eux ont pris place au banquet eucharistique. Cette paroisse ne compte pas 600 âmes. M. le curé, qui n'est pas enthousiaste, témoignait que les ouvriers avaient travaillé vaillamment et prêché une doctrine saisissante et pleine d'à-propos. 25 ou 30 indifférents, incrédules ou francs-maçons, sont seuls restés en arrière. Et là encore le bien n'a pas été passager, car, au mois de mars, le dévoué P. Beuf, qui avait bien voulu se charger du retour de mission, a vu des auditoires aussi nombreux qu'en novembre, des réunions d'hommes presque aussi compactes et 150 communiants ; ce qui, ajouté au groupe des routiniers des fêtes de Pâques, a reconstitué, ou peu s'en faut, la somme totale des conquis de la mission. Les résultats obtenus sont donc des plus consolants.

De son côté, le Père Supérieur se dirigeait vers les Pyrénées. Chemin faisant, à Montpellier, il avait la douloureuse consolation d'assister aux dernières heures de la vénérée Mère Saint-Liguory, supérieure de nos Sœurs de la Conception. Elle était admirable de présence d'esprit, de sérénité et de piété exquise, cette grande dévouée du Sacré Cœur. Qu'il faisait bon l'entendre dire : « Je n'ai d'autre crainte que d'avoir trop de confiance ! » Nos

Pères de passage ou en prédication dans la ville l'avaient toujours trouvée si bonne, que ce m'était comme une faveur de la Providence de l'en remercier à cette heure et de lui donner quelques assistances, avant qu'elle montât au ciel. J'arrivai de là à Lorette de Mont-de-Marsan, pour y cueillir de bien douces consolations parmi les chères enfants du pensionnat et de l'Ecole normale. Ces haltes dans les établissements d'éducation de la Sainte-Famille ont toujours un prix particulier pour le cœur et le zèle d'un Oblat. Il sait d'avance l'esprit qui les anime, il aime le dévouement opiniâtre qui les fait vivre et prospérer, et il se fait un devoir et une joie de féliciter de leurs succès et d'encourager dans leurs efforts ces excellentes maîtresses dont la tâche, rude en tout temps, devient aujourd'hui écrasante. Lorette jouit à Mont-de-Marsan de la meilleure réputation et, chose rare de nos jours pour une maison religieuse, vous y trouveriez, mêlées aux jeunes filles des familles les mieux posées de la contrée, les enfants du préfet et des fonctionnaires les plus en vue. Le prédicateur était, paraît-il, un peu souffrant. C'en fut assez pour l'entourer de mille soins. Il ne lui sera pas défendu de s'en souvenir, non plus que des amabilités parfaites de l'excellent et si dévoué aumônier.

Vint le tour du pensionnat de Lorette de Bayonne. Élèves anciennes et actuelles acceptèrent avec autant de docilité que de sympathie ces trois ou quatre jours de recueillement et — nous en sommes témoin — tout ce cher monde renoua fort bonne amitié avec Notre-Seigneur. Les fêtes de fin d'année s'y prêtant, nous pûmes jouir, à intervalles, de très gracieuses réunions présidées par Monseigneur, dont toute la bienveillance paternelle est acquise, on le sait, à sa maison de Lorette. Pendant l'Avent à la cathédrale, on s'adresse successivement aux

congréganistes, aux mères chrétiennes et aux hommes, outre les dominicales. J'ai retrouvé là, et bien vif, le souvenir plein d'estime attaché aux noms des PP. Reynaud et Boëffard. On est heureux de pouvoir se dire leur frère et tout consolé de penser qu'on ne portera pas atteinte, par son insuffisance personnelle dans ces grandes chaires épiscopales, à la considération que leurs succès nous y ont méritée. Ceci, je l'écris simplement comme je le pense. Que Dieu multiplie pour nous les ouvriers de choix! Ces régions sont intelligentes et religieuses. Il fait bon vraiment entrer en communication avec ces âmes. Inutile de dire que le très digne curé de la cathédrale, M. Laparade, s'est montré ce qu'il a toujours été pour les Oblats, un ami dévoué et délicat. La bonne Mère Menou et son accueillante communauté n'auraient pu être ni plus fraternelles ni plus secourables, durant ce séjour assez prolongé. Que Notre-Seigneur les en remercie et récompense lui-même! Nous ne quitterons pas ces bords de l'Océan sans prendre congé de la fondation de Biarritz, ce Benjamin de Lorette. Bon sang ne saurait mentir. Daigne la Providence souscrire à tous nos vœux pour sa prospérité!

Mais revenons en Dauphiné, à nos belles missions, ce lot privilégié de nos cœurs. Trois paroisses, aux jours de décembre, bénéficiaient simultanément des grâces de l'évangélisation : Saint-Vérand, Serres-Nerpol et Châtenay. Dans cette dernière localité, lieu de naissance de notre si bon P. Cumin et du célèbre Combalot, nous rencontrons le P. Chatel avec le P. Bernard, obligeamment prêté par la maison de Notre-Dame des Lumières : « Tout a bien marché, m'écrivait le curé. Il était difficile de mieux réussir que l'infatigable P. Chatel et le doux P. Bernard. » Les jeunes gens furent groupés en association sous le patronage de saint Joseph.

Les maisons d'Autun et de Lumières nous avaient aussi,

pour la circonstance, fait présent des PP. Pays et d'Istria. Serres-Nerpol leur était échu. Pour qui ne connaît pas la topographie de ce sol mouvementé, il est difficile de se faire une juste idée de la fatigue requise par les visites. Plus des quatre cinquièmes de la population se trouvent en effet à 2 et 6 kilomètres de l'église, et par des chemins impossibles. Pour passer d'une maison à l'autre, il faut à peu près invariablement descendre dans une combe et remonter un coteau. Leur assiduité n'était donc pas sans mérite. Dieu ne pouvait refuser de la bénir. Il n'est resté que 16 hommes. Et une magnifique croix de bois, de 6 mètres de long, avec un Christ en fonte de $1^{m},50$, perpétue le souvenir de ce passage de Notre-Seigneur, sur l'emplacement même occupé par l'église.

Saint-Vérand tressaillait, de son côté, aux mêmes souffles apostoliques. Par un vrai tour de force, le P. Pichon s'éloignait de la Frette, la nuit même précédant la clôture de la mission et, partie à pied, partie en voiture, arrivait encore à la messe paroissiale pour ouvrir les exercices de Saint-Vérand. Ses notes me signalent là encore la très heureuse influence des visites pour l'accroissement quotidien des auditoires. On ne se rappelait pas avoir vu à Saint-Vérand de mission proprement dite. Tout fut au mieux, sauf pourtant une surprise qui ne manquait pas de piquant ; je veux dire l'illumination anticipée du reposoir, préparée au fulmicoton, par je ne sais quelle flammèche indiscrète. Vous pensez si curé et missionnaire quittèrent prestement le presbytère, et si l'on coupa court aux préliminaires de la consécration à la très Sainte Vierge. On en fut quitte pour cette presse ; nul, d'ailleurs, dans la paroisse, ne se douta de l'impromptu. On regardait si volontiers brûler ces centaines de bougies, que chacun dut bénir sans doute les organisateurs de la fête de n'en avoir pas ménagé le spectacle. La plantation

traditionnelle de Croix fut triomphale. Presque tout Saint-Marcellin, situé à 3 kilomètres, s'y était transporté. Que ne pouvons-nous aujourd'hui terminer toutes nos missions par ce couronnement si touchant ! Les populations en gardent, à juste titre, le souvenir le plus aimé, et le signe adorable de la Rédemption redit encore de longues années, par sa seule présence, les enseignements, les émotions et les serments de ces jours bénis. Sans doute les yeux du mondain n'aperçoivent pas cette humble croix de bois, plantée le long des haies, à l'ombre des grands arbres, au point de jonction de deux routes, dans les solitudes perdues; mais la foi du chrétien la trouve grande plus que toutes les hauteurs de ce monde, son amour reconnaissant la bénit, et la civilisation s'enroule autour de cet arbre sacré comme le lierre enlacé aux branches du chêne. N'est-ce pas l'orateur de la révolution française, Mirabeau, qui a laissé échapper de ses lèvres ces mémorables paroles : « Confessons à la face de toutes les nations et de tous les siècles que Dieu est aussi nécessaire que la liberté au peuple français, et plantons sur le lieu le plus élevé de chaque département l'auguste signe de la Croix. Qu'on n'ait pas à nous reprocher d'avoir tari la dernière source de l'ordre public. » Plus de 300 hommes ont formé le parterre eucharistique de Notre-Seigneur.

Le P. Trotobas ne restait pas inactif, durant la même période. Aux congréganistes et mères chrétiennes de la Mure il rompait abondamment le pain de la vérité, et regagnait le sanctuaire, après avoir été bloqué quelques jours par la neige, sur cette route de la Salette, si âpre en la froide saison.

Deo gratias! pour cette année 1884. Nous nous retrouvions tous au bercail, pour nous souhaiter dans le Christ une année toute sainte et de nouveaux labeurs aposto-

liques. Ils ne devaient pas nous faire défaut. Voilà pourquoi nous nous étions ménagé une excellente retraite, en recourant à la charité du P. Garnier pour rafraîchir nos âmes. Une crise néphrétique venait de le clouer sur un lit de douleur. Pour un peu, nous eussions fait des reproches à la Providence. A quelle porte frapper à la dernière heure ? Les communautés n'aiment généralement pas les exercices spirituels saturés de lectures et privés de la parole de Dieu. Nul d'entre nous ne se sentait le courage de se priver, fût-ce même pour édifier apostoliquement ses frères, du secours si indispensable à tous de la rénovation spirituelle, à la veille d'une très grosse campagne. La bonne Providence, dont il ne faut jamais se défier, y avait très heureusement pourvu. Notre prédicateur était au milieu de nous ; nous ne nous en doutions pas, et lui moins que personne. Nous fîmes donc violence — c'est le mot — au R. P. Provincial, et ce ne fut pas sans peine que nous obtînmes son consentement. Mais nous insistions sans pitié et bien nous en prit. Je me permettrai seulement de dire que le R. P. Gandar nous a rappelé nos devoirs, encouragés dans nos difficultés et renouvelés dans l'amour de notre vocation bien-aimée avec une netteté de vues, une précision et une abondance de doctrine, une énergie et une bonté dont nous ne saurions lui être assez reconnaissants. Puissions-nous lui prouver, puisque nous avons le bonheur de le posséder le plus ordinairement au milieu de nous, que nous avons savouré ses pieux et si pratiques enseignements !

Mais déjà les clairons ont sonné et les étendards se déploient pour une nouvelle et magnifique prise d'armes. De tous les horizons, en effet, des escouades vaillantes de nos provinces du Nord et du Midi viennent grossir notre bataillon de missionnaires. Pendant que tous les guerriers prennent rang et se distribuent les postes à

occuper, le P. Pays fait part de son abondance apostolique à ses anciennes congréganistes de l'Osier, qui n'ont pas oublié son pastorat intérimaire ; et le P. Pichon, commençant par la bonne bouche, verse les premiers parfums de son zèle en ce cher pensionnat de nos bonnes Sœurs de l'Osier. C'est un prospère et béni juvénat, qui porte, arbuste gracieux, de suaves et fraîches fleurs, et donne chaque année des fruits appréciés. Que ne sont-elles plus nombreuses encore ces recrues de l'avenir pour la Sainte Famille ! Qu'elles demeurent ce qu'elles sont, car on ne saurait guère, si je ne m'abuse, les souhaiter plus pieuses, plus droites ni mieux appliquées à l'étude ! C'est une précieuse récompense pour le dévouement de leurs maîtresses.

Tandis que je m'attarde, nos chevaliers du Christ ont entendu le signal du départ. Les voilà prosternés au saint lieu, pour recevoir du R. P. Provincial la mission de porter le salut aux âmes qui périssent. Ensemble, devant le Saint Sacrement exposé, ils récitent, selon les prescriptions de nos saintes Règles, les belles prières de l'Itinéraire, demandant au Dieu puissant et miséricordieux des routes paisibles et prospères, sous la tutelle de l'archange Raphaël, et un retour comblé de fruits de salut et de joie. Ils invoquent la Reine des apôtres et son maternel patronage. Jésus-Hostie les bénit, comme il bénissait tendrement les premiers moissonneurs d'âmes, et il leur dit par la voie émue des supérieurs : « Partez, frères chéris, à la poursuite des brebis égarées ; elles ont coûté bien cher au Bon Pasteur ; qu'elles s'éloignent, les puissances de l'abîme ; qu'il soit votre gardien, l'ange du Seigneur ! Au seul Dieu invisible et immortel honneur et gloire dans les siècles des siècles ! » Et maintenant, pleins de feu et d'espoir, qu'ils s'élancent dans l'arène ; Dieu les ombragera, Dieu les défendra, Dieu les bénira ; et que,

pour son unique gloire, ils s'épuisent joyeux : c'est son bon plaisir et c'est leur privilège filial !

Mais quels sont-ils ces athlètes ? Voici d'abord la phalange empruntée à nos maisons du Midi ; elle se compose des PP. Mauran et Avignon, de Bon-Secours ; Audric et Lamblin, d'Aix ; Bourg, du Calvaire ; Bernard, d'Istria et Bruissan, de Lumières. La province du Nord nous envoie fraternellement d'Autun les PP. Pays et Belner, et de Talence le P. Girard, pour remplacer un des nôtres tombé inopinément malade et ne pas désorganiser, à la dernière heure, tant de combinaisons enchevêtrées. Pour ce service si urgent, nous renouvelons de notre meilleur cœur au très aimable P. Ramadier nos plus affectueuses actions de grâces. Qu'on aime à se sentir des frères aussi secourables ! *Frater qui adjuvatur a fratre quasi civitas firma.* C'était le cas de nos deux provinces de France. Elles se donnaient la main à travers les espaces, et les cœurs s'unissaient plus encore que les voix et les fatigues. Pareille armée d'élite renforçant notre petite troupe, je laisse à penser si nous devions aborder l'ennemi avec courage. L'attaque a commencé presque simultanément, à la Roche-des-Arnauds, près de Gap, et dans l'Isère, à Saint-Hilaire de la Côte, Saint-Cassien, Azieu-Quincieu, Colombier, Maubec, Saint-Agnin et Bresson. Mais que je ne tarde pas davantage à rendre grâce à chacun de ces bénis auxiliaires, qui nous ont si généreusement départi les assistances de leur talent et de leur dévouement apostolique !

Dans les Hautes-Alpes, une neige très abondante, des distances de plusieurs heures entre les hameaux et l'église, la petitesse des jours, qui exposait à s'aventurer la nuit par d'affreux chemins, et surtout l'indifférence, qui pénètre aussi dans ces montagnes, imprimèrent à la première semaine un cachet peu encourageant ; à peine

réunissait-on, le matin, 70 ou 80 femmes et une trentaine d'hommes et d'enfants. Le bon P. Avignon, sans être malade, se ressentait encore d'une bronchite récente, ce qui ne l'empêchait pas, au témoignage du P. Monnet, de tonner du haut de la chaire. Pour comble d'ennui, l'anticipation du devoir pascal ne paraissait pas pouvoir être obtenue à l'évêché. Le ciel de la deuxième semaine se fit moins sombre. On compta jusqu'à 120 hommes dans l'église, et, le jour de la consécration à la Sainte Vierge, on ne savait plus où les placer. Le dégel de la température correspondait exactement au dégel des âmes ; malgré des chemins plus impraticables encore par la pluie et la neige fondue, les femmes affluaient pour leurs confessions. Magnifique assistance d'hommes, au troisième dimanche. Le chef de la mission parle ce jour-là fort à propos sur la sanctification du jour du Seigneur. La place était emportée ; une belle manifestation religieuse se préparait pour le jour de la clôture. Monseigneur venait enfin d'autoriser les Pâques, en apprenant que, depuis de longues années, les évêques de Grenoble nous octroient cette faveur, pour chacune de nos missions, à pareille époque, et qu'à Rome on l'accorde aux diocésains qui en font la demande, pour les temps de missions, et d'une manière générale dès le 1er janvier. Sa Grandeur, enchantée des résultats obtenus, voulut présider elle-même le couronnement des exercices. Elle ne craignit pas une ascension de quatre heures de marche, pour avoir la consolation de distribuer la sainte communion à plus de 250 hommes, et parler encore à tous, de la manière la plus paternelle, à la messe de onze heures.

Les PP. Mauran et Bruissan ouvraient un autre chantier à Saint-Hilaire de la Côte. Ce fut comme un assaut et une victoire au pas de charge : 400 hommes réconciliés avec Notre-Seigneur s'enrôlèrent dans la confrérie du

Crucifix, avec un nombre considérable de femmes, et deux jeunes enfants se dirigèrent sur le juniorat de Beaucaire.

Saint-Cassien, au tempérament plus calme, disons le mot, même apathique, n'a pas vibré sous le même élan. Ecoutons le P. Chatel, que secondait l'excellent P. Belner: « Population froide, glaciale, molle, lourde, plus difficile à soulever qu'une énorme masse de plomb; par ailleurs, religieuse, morale, mais ayant ses habitudes dont elle ne sait pas se départir. Ce n'est qu'en complimentant, grondant et annonçant avec tapage les fêtes et cérémonies, que nous avons pu former un auditoire convenable. » Toute cette peine ne fut pas perdue, comme le témoignent ces lignes du curé : « Vu le temps et les circonstances, je suis satisfait du résultat. Il y a eu 142 communions d'hommes et, sur ce nombre, environ douze retours. Que la grâce de Dieu touche les cœurs de ceux qui se sont abstenus au nombre de 60 environ ! » Il faut avouer, en effet, que les temps sont de plus en plus difficiles, et que les paroisses perdent beaucoup depuis quelques années. Là même, il y a cinq ans, le P. Chatel, en quinze jours, avait pu grouper 156 hommes. N'importe ! Le résultat acquis est précieux, si l'on songe qu'au milieu de souffles aussi irréligieux et dans une localité qui confine à Voiron, le chiffre des Pâques, grâce aux missions, n'a été réduit que de 14 en cinq années.

Colombier, que devaient défricher les PP. Pays et Girard, n'est pas un terrain ordinaire. Il se trouve là deux églises, l'une à Colombier même, l'autre à Saugnieu. En raison de ces deux sections, qui n'auraient pas consenti à partager des exercices communs, les Pères durent s'isoler dans chaque centre et faire parallèlement deux missions distinctes. Détestables conditions pour l'élan, le chant et les cérémonies, sans compter le redou-

blement de fatigue pour le missionnaire! Le bon P. Girard était sorti du lit pour nous venir en aide. Le P. Pays le laissa donc à l'église principale et se condamna généreusement à franchir deux et trois fois par jour les 2 kilomètres qui conduisent à l'autre bourg. Il n'y jouissait pour tout abri, des journées entières, que d'une sacristie glaciale et devait regagner le presbytère pour la table et le lit. Je me demande comment le cher Père n'a pas pris une fluxion de poitrine, dans ces courses du soir, après le sermon, par un froid très vif ou un vent des plus violents. Dieu garde les siens. « Il n'a eu, dit-il, que la voix un peu enrouée ; pas même un rhume. » La température religieuse des deux localités accusait le même degré : « Même marche du travail, écrivait le P. Girard, et résultats identiques. » Impossible d'amener la généralité des hommes à la double confession, et de décider plusieurs autres, fidèles d'ordinaire au devoir pascal, à en devancer l'heure habituelle. La conscription vint fort mal à propos désorganiser les chœurs de chants, où les jeunes gens avaient d'abord paru. La consécration à Marie, solennelle à Colombier, ne put même pas s'essayer à Saugnieu. 80 hommes environ firent de part et d'autre la communion, avec cette différence que la communion fut individuelle à l'église annexe. On n'en avait jamais tant vu, paraît-il. Quatre ou cinq hommes seulement remplissaient leur devoir à Saugnieu, et Colombier, pour être un peu plus riche, ne l'était guère. Le digne curé a été enchanté. Les Pères, de leur côté, n'avaient que des remerciements à lui adresser pour son hospitalité qui ne pouvait être, selon le mot du P. Girard, ni plus généreuse ni plus aimable. Mais quelles rudes entreprises ! Et qu'elles exigent d'abnégation et d'amour des âmes !

J'ai su sans autres détails, par le R. P. Provincial, que

la mission de Maubec, confiée aux PP. Audric et Lamblin, avait très bien réussi ; ce qui ne m'étonne nullement. Les renseignements me font défaut pour le retour de mission de Saint-Ag nin. Mais étant donnés la valeur et le dévouement de l'apôtre, Dieu n'aura pu que bénir les efforts du P. Bernard. Bresson, qui réunit un peu plus de 200 habitants, a eu la bonne fortune d'hériter du P. Bourg. Ces environs de Grenoble sont mauvais, du moins très indifférents. Dans une paroisse voisine, l'année précédente, 17 hommes seulement avaient osé s'approcher de la sainte Table, à la fin de la mission. « On en prédisait 15 au P. Bourg, m'écrivait le R. P. Bellon, supérieur du Calvaire. Il en a eu de 40 à 50; et de 50 à 60 femmes. » Car dans ce pays les femmes valent des hommes. Nul n'espérait ce résultat. Les hommes sont venus nombreux à leur réunion ; de sorte que ceux mêmes qui n'ont pas eu le courage de se confesser, se sont retrempés du moins dans leurs connaissances religieuses. Ce bienfait-là n'est jamais perdu. Voici d'ailleurs les appréciations du curé lui-même : « Dès les premiers exercices, nos gens ont montré un empressement admirable, attirés par les fortes instructions du missionnaire et les beaux cantiques qu'il leur faisait chanter. La visite générale que le Père a voulu leur faire a été agréable à tous. Les conférences pour les hommes ont été bien suivies. Les femmes ont communié en grand nombre relativement à la population et la majorité des hommes a rempli son devoir par la communion. Les résultats de la mission ont donc été bien satisfaisants. Je n'espérais pas davantage, vu les temps présents, la proximité de la ville et le voisinage d'Eybens, dont nous subissons l'influence de l'esprit libre-penseur. Mais le Père, renseigné sur cet état de choses, a tâché de détruire avec beaucoup d'à-propos les objections des impies. Plu-

sieurs hommes d'Eybens sont venus entendre les instructions. Vous nous avez envoyé dans la personne du P. Bourg un apôtre dévoué, un excellent missionnaire. J'espère que notre bonne mission de 1885 fera époque dans le pays. » A cause de l'exiguïté de la cure, le P. Bourg a reçu, au château de Mme de Châbons, une noble et large hospitalité. Que Dieu acquitte notre dette envers cette excellente chrétienne !

Transportons-nous maintenant dans les plaines de Lyon, pour demander aux PP. Pichon et d'Istria comment la Providence les traite, en cette paroisse de formation récente que l'on appelle Azieu-Quincieu. Les premiers jours ont langui, à cause du froid intense qui retenait les gens au coin de leur feu, et de l'indisposition du bon curé, qui n'avait pu accompagner les Pères dans leurs visites. Pièires auditoires et chant en souffrance, faute d'éléments. C'est souvent ainsi que commencent nos œuvres, afin que le missionnaire sans doute achète un peu le bonheur de racheter les âmes, qu'il mette en Dieu toute sa confiance et déploie avec énergie toutes les ressources du zèle. Huit jours plus tard, les réunions du soir devenaient un peu plus consolantes; elles comptaient de 150 à 200 auditeurs, et celles du matin, une soixantaine de personnes. Du reste, abstention des hommes, excepté pour la fête de la Vierge. Le jour de l'adoration perpétuelle, très nombreuse communion de femmes. Une centaine d'hommes parurent à leur première assemblée, et 160 environ ouvrirent leur cœur à l'Hôte eucharistique. M. le curé nous a affirmé que 50 hommes se seraient joints encore aux communiants, si c'eût été la fête de Pâques, et il concluait, comme beaucoup du reste, qu'en des temps plus favorables, toute sa paroisse serait fidèle à Dieu. Seigneur, quand vous laisserez-vous toucher ? *Usquequo avertis faciem tuam ?*

Pendant cette première série de missions, le Père Supérieur prêchait à la Visitation de Mâcon une neuvaine à l'association du Sacré-Cœur, celle même qui avait eu, l'année précédente, pour apôtre le P. Trotobas ; et, aux premiers jours de février, ils faisaient voile tous deux pour les Avenières, tandis que les PP. Chatel et Girard cinglaient vers Chozeau, et les PP. Pichon et Monnet vers Saint-Baudille.

La paroisse des Avenières s'est inscrite, l'an dernier, sur les pages de nos Annales. Son accueil fut très sympathique aux ouvriers qui venaient confirmer les fruits de la mission si bénie de 1884. Même empressement pour la parole de Dieu, malgré l'éloignement considérable de la plupart des demeures, même entrain pour le chant, mais non pas même résultat pour la communion des hommes, puisque nous ne devions en amener que 300 au banquet des forts. Il nous en manquait 200, si j'en extrais les 80 enfants de première Communion qui, à la mission, avaient complété le chiffre rond de 600 hommes. Les retours de mission, en réalité les plus fructueux par le bien sérieux qu'ils produisent et confirment à nouveau, ne sont pas et ne peuvent pas être, par la force des choses, aussi brillants, aussi enthousiastes que la mission avec le prestige du nouveau, l'éclat et l'appât des cérémonies. Néanmoins nous pouvions espérer une cueillette plus abondante, et voici peut-être ce qui nous en a privés : c'est d'avoir donné au retour autant de temps qu'à la mission de trois semaines. Jamais nous n'en agissons ainsi ; c'est du reste la recommandation pleine d'expérience de nos saintes Règles : *Exercitiorum dies habeantur, pauciores quidem Missione.* Mais nous nous trouvions dans une situation assez exceptionnelle ; nous le jugions du moins ainsi. De longues années, ce pauvre champ du père de famille était resté en friche ; les scandales les

plus regrettables s'y étaient produits, ajoutés aux influences d'une propagande vraiment satanique ; les chemins déserts de l'église ne voyaient presque plus d'hommes se rendre au saint lieu ; de là une ignorance des plus crasses, une stupide indifférence pour les choses de l'âme. La mission avait, par une bénédiction remarquable de Dieu, réconcilié l'énorme majorité de ces pauvres gens avec les enseignements de la religion ; elle avait remis en honneur les pratiques de la foi, groupé en diverses confréries le meilleur de la classe féminine, formé un magnifique faisceau d'hommes, à l'exclusion malheureusement de la bourgoisie, à une ou deux exceptions près ; n'importait-il pas qu'on prît le temps d'achever cette éducation religieuse d'une vaste agglomération dont l'influence s'impose à tous les pays environnants? Et dût-on recueillir moins d'hommes à la sainte Table, les approvisionner du moins largement du pain de l'intelligence, et attacher définitivement à Dieu et aux pratiques de la religion une foule moins nombreuse peut-être d'entre eux, mais assurément plus convaincue et désormais inaltérablement fidèle ? La régénération de ce peuple n'était-elle pas à ce prix seulement, et pouvions-nous refuser, en faveur d'un si grand bien, de faire une exception qui paraissait si sérieusement motivée? Tel était le langage du curé ; depuis un an, il nous le tenait dans ses lettres. Après bien des hésitations, sur place, nous nous laissâmes persuader, mon compagnon et moi, ne voulant pas, quoiqu'il advint, qu'on put nous reprocher d'avoir fait défaut à la restauration religieuse d'une paroisse si considérable, d'autant qu'il semblait presque que nous ne déclinions ces instances réitérées du curé et des vicaires que pour échapper à une semaine de plus de fatigue. C'était nous prendre par notre faible ; sur ce terrain-là, le missionnaire ne capitule pas. Nous eûmes tort néan-

moins, je le crois, et je ne conseillerais à personne de renouveler cette expérience. En retranchant une ou deux réunions générales et en nous ménageant, par exception, le samedi ou dimanche soir, la place des autres entretiens exclusifs d'hommes, nous aurions pu tout aussi bien leur réserver quatre ou cinq conférences, sans les exposer à se lasser et à se désagréger sous les efforts de l'opposition ; et nous tenons pour à peu près certain que nous eussions alors ajouté à la phalange des communiants 100 ou 150 hommes de plus. Quoi qu'il en soit, il était expédient de couper la monotonie de ces trois longues semaines d'incessantes prédications par une ou deux cérémonies intéressantes. Nous imaginâmes d'abord une fête en l'honneur de Notre-Dame du Rosaire. Cette dévotion, si solennellement recommandée à plusieurs reprises par Léon XIII, ne doit-elle pas prendre une place d'élite parmi les pratiques les plus chères à la piété chrétienne, et si le Rosaire a été si puissant sur les hérétiques, sera-t-il moins efficace pour les pauvres pécheurs ? Après avoir effeuillé l'*Ave Maria* du haut de la chaire, nous fîmes offrir à la Reine du très saint Rosaire, par trois groupes de cinq petites filles vêtues de blanc, des roses à la couleur blanche, rouge et or, symbolisant l'ensemble des Mystères. Avant de les déposer aux pieds de la Vierge, elles prononçaient à haute voix, toutes cinq, quelques mots de gracieuse offrande, dans lesquels le P. Trotobas avait su faire passer très pieusement les enseignements pratiques qui jaillissent, pour l'âme chrétienne, des Mystères joyeux, douloureux et glorieux. Puis venait une jeune fille, soutenant un Rosaire de pèlerinage sur un coussin de velours ; elle était encadrée par deux petites compagnes tenant une branche de lis à la main. Cette cérémonie, nouvelle pour nous, fut très goûtée ; plusieurs même la préférèrent à la consécration

solennelle de l'an dernier, aux mille feux du reposoir. L'autre fête, on le pense bien, eut pour objet l'adorable Eucharistie. Et comme innovation de circonstance, entre le sermon et l'amende honorable, une douzaine d'enfants de chœur de cinq à six ans entouraient agenouillés le maître-autel, et tandis que les accents du peuple entier chantaient quelques versets du *Miserere*, ces pauvres petits chérubins, élevant les mains vers le ciel, alternaient de leur voix tendre et pure le *Parce, Domine, parce populo tuo*. C'était touchant ; cela dut faire du bien ; et je bénis encore le bon P. Trotobas d'avoir eu cette pensée.

Des Avenières cheminons vers Saint-Baudille, où militaient concurremment avec nous les PP. Pichon et Monnet. Ils ont eu la consolation de ne perdre que 10 hommes sur les 170, trophée de la mission donnée à Noël 1882.

Le P. Girard ne devait reprendre la route de Bordeaux qu'après une nouvelle halte apostolique à Chozeau, où l'avait précédé le P. Chatel. Dans ce milieu qui n'excède pas en enthousiasme, il eût fallu trois semaines et non quinze jours pour une complète réussite. J'avais perdu toute mon éloquence à le persuader au curé, lors de l'acceptation de son travail. Il sut le reconnaître lui-même, mais au moment où il ne nous était malheureusement plus possible d'ajouter à cette mesure de temps insuffisante. Néanmoins, sur 107 hommes, on compta 25 beaux retours. Les notes du P. Chatel font une mention particulière de M. de Chambost : « Son cœur, sa bourse, son château, ses domestiques, tout, écrivait-il, est au service de la mission. Au premier appel, il présente plus de 60 livres de bougies. » Si les châtelains de la classe dite *dirigeante* comprenaient leur rôle et leur apostolat, comme ces trop rares chrétiens, il y a longtemps que tout Français se reposerait, comme l'Israélite,

près de sa vigne florissante et à l'ombre de son olivier.

Divers autres petits travaux restent à signaler, avant de parler de notre mission de Montpellier. J'ai nommé une retraite pascale à Artas. Le P. Chatel servait de mentor au jeune P. Morard, venu en octobre de Notre-Dame de Lumières. Cette première sortie, très courte d'ailleurs, a été fort laborieuse. Sauf quelques bonnes vieilles, quelques sourds et boiteux confessés par le pasteur, vieillard lui-même de quatre-vingts ans, les deux Pères ont, en huit jours, entendu 350 femmes et 240 hommes. Ce labeur n'a pas fait pâlir l'apôtre néophyte, et il se prépare avec une sainte impatience à la campagne prochaine. Il aime le travail et ne craint pas la peine : je l'en félicite ; c'est la condition du succès. Dieu lui viendra en aide, car il bénit toujours les généreux efforts. Nous déclinons, nous autres, et nous vieillissons ; il faut que la fraîche et bouillante jeunesse nous remplace et que, suivant la loi du progrès, les derniers fassent mieux que les premiers ; ce qui, je m'assure, ne leur sera pas difficile. Tous nos vœux au cher et aimable débutant! Nous l'armerons chevalier à sa première action d'éclat.

J'ai parlé déjà du retour de mission de Saint-Geoirs, dû à la grande et spontanée obligeance de l'excellent P. Curé. Il a bien voulu y ajouter pour Serres-Nerpol un semblable travail; 5 ou 6 hommes seulement de ceux de la mission ont manqué à l'appel. Trois retours de mission ont laborieusement occupé l'apostolat du P. Chatel, cinq semaines durant, jusqu'au dimanche du Bon-Pasteur. A Châtenay, succès aussi complet qu'aux beaux jours de la mission ; à Viriville, quelque déchet sur les résultats antérieurement obtenus. Cette paroisse est très travaillée ; et la mission est venue fort à point l'arrêter sur la pente d'une décadence rapide. Les hommes de Marcilloles, à

deux ou trois près, maintenant leurs excellentes traditions religieuses, ont prouvé qu'ils comprenaient le vieil adage : Honneur oblige. Pour terminer la nomenclature des retours de mission, la Frette a revu, dès après Pâques, ses deux ouvriers, les PP. Pichon et Monnet, qui ont encore fait à Notre-Seigneur, malgré la saison déjà avancée, une belle couronne eucharistique de 280 hommes.

Je suis maintenant assez embarrassé pour reproduire, comme il conviendrait, la physionomie de la mission de Montpellier, aux dernières semaines du Carême. J'aurais à en dire tout le bien possible, en avertissant toutefois préalablement que nul, plus que nous, n'en a été surpris. Évidemment la moisson était prête, mûrie depuis longues années par les prières et les vertus du vénérable Curé. Ce doux vieillard, de soixante-dix-huit ans, voulait donner, avant de mourir, une dernière marque d'amour à son peuple; Dieu a daigné bénir, au-delà de toute attente, les ambitions de son zèle. Cette œuvre s'offrait pour nous dans des conditions de séjour propres à nous rappeler les travaux de nos premiers Pères. Le presbytère étant trop restreint pour recevoir quatre missionnaires, on nous avait arrêté un logement à proximité de l'église. Rien n'y manquait, pas même, bien entendu, la salle à manger et la cuisine, puisque nous étions à notre ménage. Tout paraissait donc au mieux. En arrivant, nous apprenons que ladite location nous échappe, à cause de la fièvre typhoïde de l'un des membres de la famille qui devait nous la céder à jour fixe. Jugez de notre embarras et de notre déception! La maîtresse de maison, aussi désolée que nous de ce fâcheux contretemps, s'ingénie à nous caser le moins mal possible, par la cession même d'une de ses pièces réservées. Ce qui n'empêchait pas le P. Trotobas d'habiter la même chambre que le P. Monnet, et le P. Supérieur de partager la sienne avec le P. Pichon. A cet in-

convénient, très grave pour la durée d'une mission de quatre semaines, se joignit l'intolérable servitude d'une cuisine à partager avec la maîtresse de maison. Cela pouvait rappeler jusqu'à un certain point la communauté de vie des premiers chrétiens ; mais ce souvenir ne suffisait pas à nous consoler de pareille mésaventure. Quel désappointement ! On se mit de nouveau en quête pour un meilleur abri. La Providence nous le réservait à quelques minutes de l'église, chez M. Clerget, ce qui faisait dire au P. Pichon que, nonobstant notre éloignement de la cure, le *clergé* séculier offrait l'hospitalité au clergé régulier. Il fallait bien rire un peu de nos premières misères. Cet homme de cœur et de foi vive, chrétien militant et dévoué à toutes les œuvres catholiques, est le trésorier même des marguilliers de Saint-Denys. Nous ne pouvions tomber entre meilleures mains, pour nous consoler de nos déboires. Que de bontés et d'amabilités nos trop obligeants propriétaires n'eurent-ils pas pour nous ! Dieu les en récompense au centuple ! Ce logement toutefois ne contenait que trois chambres à coucher. Le P. Supérieur prit refuge dans la chambrette du prédicateur, à la cure, d'où il revenait à l'heure des repas de la petite communauté. L'installation définitive du matériel fut, pour nos chères Sœurs de la Conception, l'occasion de nous rendre de véritables services et de nous céder, tous les jours quelques heures, une cuisinière, pour suppléer à la nôtre, d'ailleurs discrète et dévouée, mais qui n'avait pas assisté à des cours spéciaux. Tout cela réglé, nous pouvions, avec l'espérance d'aller jusqu'au bout, soutenir le poids de la mission écrasante qui venait de s'ouvrir.

La paroisse de Saint-Denys est, en effet, l'une des plus importantes de la ville, soit par les familles qui l'habitent, soit par les ressources qu'elle présente et les œuvres multiples dont elle est le centre. Nous y fûmes reçus avec

une sympathie, j'allais dire avec une vénération, qui alla toujours en grandissant. Depuis de longs mois la mission était attendue avec bonheur; on en avait vraiment faim et soif. L'église de cette paroisse de 12000 âmes n'en contient pas 2 000, tous les coins et recoins occupés. C'était une véritable difficulté et ce devait être une réelle surcharge. Nous nous résolûmes, sans hésiter, à mener de front trois auditoires journaliers, ainsi qu'à la mission de 1821. La messe de mission et l'instruction de six heures devaient s'adresser surtout à la petite classe, aux ouvrières, aux domestiques; l'auditoire de quatre heures, aux dames du meilleur monde, et celui de huit heures du soir à une partie des deux réunions précédentes et à nombre de paysannes qui en étaient absolument privées. Nous avons toujours eu cependant des hommes à tous les exercices, peu nombreux le matin, plus pressés et très choisis dans l'après-midi, et, le soir, de plus en plus compacts. Dès la première semaine, on ne pouvait plus pénétrer dans l'église, une fois le dernier sermon commencé; la foule stationnait aux portes, pour recueillir du moins quelques paroles.

La doctrine était présentée à ces trois auditoires parallèles, comme si chacun s'était trouvé seul, de manière pourtant à prêcher de front les vérités à même teinte, avec les différences de forme et d'exposition que nécessitaient, cela va sans dire, les catégories très distinctes de personnes. Les uns ne venant qu'une fois le jour, d'autres assistant à toutes les instructions, il importait que ceux-là reçussent tous les enseignements nécessaires, et que ceux-ci néanmoins n'eussent pas l'ennui, la nausée des redites. Je crois pouvoir affirmer que ce double but a été atteint, grâce à la souplesse et au tact de mes excellents compagnons. Ils ont déployé en cette œuvre délicate toute l'application et la bonne volonté désirables. Aussi ne

nous est-il revenu aucune plainte, aucune appréciation défavorable, aucune note discordante. Si les bons journaux s'en sont occupés en bien, les mauvais n'ont soufflé mot de notre œuvre, si universellement elle se trouvait acceptée. La parole de Dieu a été, si je ne me trompe, *ad insipientiam dico*, ce qu'elle devait être : simple, claire, doctrinale, pratique, respirant la charité et le zèle. On répétait là ce que nous avions entendu dire dans notre apostolat de Lyon : « Au moins ces Pères tout le monde les comprend ; ils parlent du bon Dieu et de l'Évangile, sans aucune allusion politique (1) ». Ce qui ne veut pas dire que nous n'ayons frappé et frappé dur à l'occasion des vices ; mais on ne se méprenait pas sur notre ambition de faire du bien ; tout était accepté. Les dames de Montpellier se souviendront longtemps, j'en suis sûr, des entretiens du P. Trotobas sur la fuite des occasions, les lectures, les bals et les méchantes langues... Dans la seconde moitié de la mission, lors de l'exposition des vérités morales, quand elles voyaient le Père monter en chaire, elles baissaient déjà la tête comme un champ d'épis ; et, en sortant, elles se disaient : « Le Père nous en a dit de cruelles ; mais il faut bien avouer qu'il a raison, et qu'avec ses cheveux gris il peut tout nous dire. » Les usuriers, les mauvais payeurs, tous les détrousseurs de bourse, de réputation ou de vertu, les parents négligents et les enfants rebelles n'oublieront pas davantage *le Père qui sale*, suivant l'expression pittoresque d'un homme qui demandait naïvement ou finement si nous ne l'avions pas chargé de toutes nos commissions épineuses.

(1) Ce qui me rappelle l'exclamation de M. le curé, à la suite d'un sermon sur la miséricorde de Dieu : « Il y a dix-sept ans que je suis dans cette église. J'ai, chaque année, prédicateurs et prédicateurs pour l'Avent, le Carême et maintes œuvres ; voilà la première fois que j'entends prêcher sur l'Enfant prodigue ! »

Nombre de prêtres, religieux et prédicateurs des stations de la ville nous encourageaient de leur présence; plusieurs nous témoignaient leur sympathie en se mêlant très activement à nos chants.

Il convient peut-être de mentionner particulièrement, parmi nos auditeurs, l'ex-père Hyacinthe Loyson. Le pauvre homme, en quête de ressources, j'imagine, venait de quitter Paris, et on lui prêtait l'intention de s'installer à Montpellier. Il débuta par plusieurs conférences au théâtre et dans les temples protestants de Montpellier et de Nîmes. Bien qu'en annonçant son arrivée à Monseigneur, qui l'avait autrefois connu à Saint-Sulpice, il se fût défendu d'être hostile à l'Église catholique, il n'en a pas moins attaqué l'infaillibité, la confession, le célibat ecclésiastique, etc. Est-ce pour se rappeler ce qu'il disait autrefois, dans les églises mêmes de Montpellier, qu'il est venu entendre le sermon sur le salut, du P. Pichon, et une glose de la retraite des hommes? Ce qu'il y a de certain, c'est que nous ne l'avons vu ni au confessionnal ni à la sainte Table. Quelle ruine et quelle pitié!

Retournons à Saint-Denys, au milieu de ces âmes, elles, si fidèles à la grâce, et signalons maintenant l'excellente tenue de nos chants, qui, on le pense bien, ne laissaient rien à désirer, avec les aptitudes et l'enthousiasme du Midi. Chacun voulait son exemplaire de cantiques. On en a distribué trois mille cinq cents. La messe de mission, comme toujours fort appréciée, avec sa doctrine si pieuse et sa mélodie si expressive, s'est vue recherchée par les hommes eux-mêmes! Il fallait entendre tout ce brave monde chanter! Nul ne se taisait, et plutôt que de ne rien dire, faute de cantiques sous les yeux, nous avons surpris des hommes suivant l'air avec entrain, en se raccrochant çà et là aux paroles plus ou moins bien saisies. Le bon Dieu devait les comprendre tout de

même. J'ai encore dans l'oreille les mâles accents de nos hommes exécutant à tue-tête les cantiques les plus simples, celui de l'*Ave Maria*, par exemple. Je ne crois pas que le P. Pichon ait jamais eu pareil chœur de chantres. Nous n'avions plus besoin ni de maîtrise, ni d'orgue, ni d'harmonium, ni de chanteuses attitrées ; tout le monde était tout cela.

Nos belles cérémonies ne vinrent pas ralentir cet élan. La retraite des enfants, conduite d'une manière fort intéressante par le P. Pichon, qui émaillait à propos ses récits d'interrogations auxquelles on répondait imperturbablement, présenta, aux Vêpres qui la couronnaient, le coup d'œil le plus charmant. Il y avait là près de mille enfants assurément, formant, avec leurs bouquets frais et odorants, le plus gracieux parterre ; les parents debout, le long de l'église, dans les tribunes, au chœur, dans les chapelles latérales, servaient d'encadrement. Le bon curé se fondait de bonheur. Monseigneur daigna présider la consécration à la Sainte Vierge, placée le dimanche, vers les cinq heures. Dès midi, l'église se remplissait, Qui n'a pas vu ces foules houleuses, qui n'a pas entendu le bruit confus des conversations à demi-voix, en attendant le commencement des exercices, n'a pas tout vu ni tout entendu. Nous nous rappelions les concours de nuit de Notre-Dame des Lumières. Trois quarts d'heure avant l'office, nos gens eurent la bonne inspiration d'épuiser tout le répertoire des cantiques déjà connus. Monseigneur dut arriver par la cure, et non sans peine, jusqu'au modeste fauteuil que, seul, on avait pu lui réserver, sur le marchepied même de l'autel. Le P. Trotobas s'était distingué par le reposoir qui tenait tout le fond de l'église, avec ses trois colonnes de lumières : deux mille bougies avaient été mises à sa disposition par les paroissiens de Saint-Denys, avec des fleurs et de la verdure. Il paraît

que jamais on n'avait élevé, dans cette église, pareil trône monumental à la Vierge. Et l'on s'en effrayait timidement autour de nous; et les appréhensions s'étendant, il nous revenait de la ville même qu'on craignait fort de voir mettre le feu à l'église. Au fond, sauf la mission interrompue, nous n'aurions pas si mal fait, puisqu'on a toutes les ressources pour en bâtir une plus spacieuse. Nous ne pouvions toutefois réprimer un sourire, quand il nous était instamment recommandé de ne pas incendier l'orgue de 10000 francs, qui servait par le fait de base à la statue de Marie. Inutile de remarquer que nous avions pris toutes les précautions les plus minutieuses. Bref, tout réussit à souhait, et Monseigneur, très satisfait, voulut monter en chaire. Ce n'était pas chose facile ; car les jours de cérémonie on ne pouvait y accéder qu'en s'ouvrant un passage sur les chaises. Sa Grandeur, après avoir remercié avec beaucoup de cœur ses chers diocésains et leurs humbles apôtres, annonça que, devant le bien produit par ces quinze jours de mission à Saint-Denys, elle n'hésitait plus à inviter toutes les paroisses de la ville à se procurer pareille faveur, et que, quelque retard qu'elles pussent mettre à la réalisation de ce projet, la cathédrale leur donnerait très prochainement l'exemple. Le bruit courut dès lors en ville que nous serions appelés à la métropole de Saint-Pierre. Le jeudi suivant, en effet, en nous faisant l'honneur de nous faire asseoir à sa table, Mgr de Cabrières nous demanda d'accepter d'être siens, à l'Avent 1885. « Et si vos supérieurs, ajoutait l'aimable prélat, vous y autorisent assez à temps, vous m'obligeriez, dans votre discours de clôture, d'annoncer vous-mêmes cette bonne-nouvelle et de dire à Saint-Denys, non pas adieu, mais au revoir dans mon église cathédrale. » On ne pouvait être plus indulgent ni plus paternel. Nous avons accepté avec reconnaissance. Nous prions

donc tous les chers lecteurs de nos annales de nous accorder leurs prières, pour que cet important travail, beaucoup plus difficile que celui de Saint-Denys, soit également béni de Dieu, selon l'attente de Sa Grandeur, et pour la confirmation du bien à Saint-Denys, dont la mission, par bien des points et en raison de son retentissement, a été, grâce à Dieu, comme une sorte d'ébranlement religieux pour toute la ville : *Confirma hoc, Deus, quod operatus es in nobis.* Nos Pères de Natal, en particulier, nous feront, je n'en doute pas, la charité d'un Memento spécial à cette intention, quand ils auront lu, comme nous, dans la dernière livraison des *Missions catholiques* du 24 avril, qu'un don de 100 francs, pour le rachat d'un petit païen, sous le nom de Marie-Joseph-Paul Denis, a été inspiré à une famille de la paroisse évangélisée de Montpellier, en action de grâces de la mission prêchée par les Pères Oblats. Monseigneur parut encore au milieu de nous, pour présider une première interprétation très bien réussie, paraît-il, de l'œuvre magistrale de Gounod, *la Rédemption* ou *les Sept Paroles du Christ en Croix ;* car il y en eut une seconde en faveur de l'œuvre du vestiaire de la paroisse. La première séance avait été consacrée à l'Association de Saint-Jean, qui a pour but d'encourager tous les artistes. La coïncidence de ces fêtes musicales, bien que religieuses, ne nous souriait qu'à moitié, je l'assure, parce qu'elles nous privaient d'un nombre égal de réunions générales. Mais tout s'était réglé en dehors de nous. Et, à tout prendre, Notre-Seigneur a pu en retirer quelque gloire, outre les projets de charité dont j'ai parlé; car, en vérité, ce chef-d'œuvre traduit éloquemment pour les âmes les gémissements et les tortures de Jésus expirant.

Parlerai-je des confessions? Il s'y est fait un bien inimaginable. Nous avions, dès l'ouverture, invité les pé-

cheurs à venir à nous, et non les justes. La recommandation fut à peu près prise à la lettre, comme elle ne l'est jamais ailleurs. Quelles mauvaises journées pour le démon nous avons passées là, dans ces *réduits obscurs*, de huit heures du matin à midi, de deux à sept heures du soir, et cela trente jours durant! A ce point que si l'on s'annonçait comme ayant fait la dernière confession dans l'année, nous étions presque de mauvaise humeur, tout épanouis au contraire quand on nous disait : C'est depuis dix, trente, cinquante ans! Ainsi nous avons débuté, poursuivi, achevé. Ce n'étaient pas seulement les habitants de la paroisse qui accouraient; on venait de tout Montpellier, de la campagne, des villes environnantes. Des voyageurs, qui avaient manqué la voiture, d'autres qui dépensaient leurs loisirs d'un jour, au cours d'une longue pérégrination, entraient à Saint-Denys sans soupçonner même la présence des missionnaires et, comme malgré eux, sous une force invincible, se présentaient pour leur salut au confessionnal. Que les industries de la grâce sont maternelles! Dès la première quinzaine, les hommes vinrent à nous, sans aucun appel préalable, et dans les mêmes conditions que les femmes. Il en pleuvait de tous côtés ; et que de gros poissons! Que de fois, en nous les annonçant, on ajoutait : *Il y a vingt, quarante ans qu'il ne s'est pas approché des sacrements!* Un autre, au dire de la bonne Sœur qui en avait fait la conquête, n'avait pas rempli son devoir depuis sa première Communion, c'est-à-dire depuis soixante-quatre ans. Encore une fois, les bonnes journées! Ces chers hommes, on les entendait partout et à toute heure; ils venaient presque dans nos chambres et nous surprenaient à l'heure même du repas de midi; car les soldats, ouvriers, serviteurs, employés des administrations ou du chemin de fer n'étant pas libres à volonté, c'était bien le cas de se faire tout à

tous et de souffrir un peu de gêne pour les mettre à l'aise. D'ailleurs, quelle zélée propagande pour nous amener des retardataires, hommes ou femmes ! Pour les femmes, on venait garder plusieurs heures leurs places afin qu'elles n'eussent pas à attendre ; les hommes exerçaient le zèle à la caserne, dans les ateliers, les bureaux. C'était merveille. Nous invitions du reste tous les pauvres pécheurs, les incrédules à venir, quelles que fussent leurs dispositions, et quand même ils seraient résolus d'avance à se contenter de la sainte parole. Elle est si efficace ! Puis c'est déjà un si grand bienfait que la lumière ! Et combien se sont rendus finalement à Dieu, à la dernière ou avant-dernière instruction, comme ils l'avouaient eux-mêmes ! Que de prières du reste on avait et nous avions partout demandées! Comme l'apôtre se sent personnellement impuissant devant l'œuvre colossale d'une conversion ! Comme il comprend, avec la dernière évidence, que trop souvent il ne peut être qu'un obstacle à la grâce de Dieu ! Qu'il lui est bon de s'humilier, de se renoncer et de jeter toute sa confiance en Dieu et Marie ! Ah ! ces bienheureuses missions, qu'elles font de bien aux pécheurs et aux apôtres ! Est-ce à dire que nous ayons systématiquement écarté toutes les âmes fidèles et pratiquantes ? A Dieu ne plaise ! D'ailleurs tout ce qui brille n'est pas or, et il se peut rencontrer que des âmes réputées bonnes par les hommes ne le soient guère devant Dieu. Il y a place à tant de faiblesse et de défaillance dans l'âme humaine ! Néanmoins nous insistâmes beaucoup pour que les bons, une fois leur compte de conscience réglé, retournassent au confesseur ordinaire, afin de laisser libre le chemin du bercail aux brebis égarées. On sut nous comprendre et avec autant de délicatesse que d'abnégation : ce que l'on ne rencontre pas toujours en pareil cas. Le P. Monnet, lui, outre les justes et les pécheurs, fut, de plus, favorisé

d'une visite au confessionnal et reçut une demande dont aucun de nous n'eut la bonne fortune. Une femme déjà vieille se présente donc à la grille et, sans respirer, lui dit d'un trait : « Mon Père, je ne viens pas pour me confesser; mais pour vous prier de m'acquitter deux messes : l'une en l'honneur de Moïse, l'autre en l'honneur d'Elie, et vous ferez une aumône à un pauvre de la Loi nouvelle. » Déjà elle s'est relevée, elle ouvre brusquement la porte du confessionnal, et, jetant au Père ahuri son offrande pliée dans du papier, elle disparaît comme un éclair. Le Père se demande encore s'il a rêvé.

Pour revenir à la source de nos plus douces consolations, qu'on me permette de le dire, si déjà on ne l'a pressenti, nous nous étions épris de nos très chers chrétiens. Leur empressement à nos réunions exclusives fut admirable. Dès la première conférence, il fallut ouvrir les tribunes, tant l'église regorgeait. Jamais on n'avait vu tant d'hommes à Saint-Denys. Les cinq autres réunions grossirent encore ces flots déjà si pressés. Nos espérances les plus présomptueuses étaient dépassées. Et quelle bienveillante et affectueuse attention ! Comme ils s'épanouissaient à l'exposé de la divinité de notre sainte religion, et à la réfutation des objections des mécréants et des impies ! Puis quelle confiance et quelle reconnaissance au saint tribunal ! Que de regrets exprimés de la manière la plus touchante et parfois la plus émue ! Nul de nous ne les oubliera ces hommes si pleins de cœur. Ils s'intéressaient à l'état de nos santés, prenaient part à toutes nos fatigues et nous promettaient spontanément de ne jamais nous oublier devant Dieu. De pauvres employés de chemin de fer allaient jusqu'à s'informer de l'itinéraire de Notre-Dame de l'Osier, afin de profiter de leur premier congé pour revoir leurs missionnaires. Comme ils protestaient surtout contre les temps irréligieux que nous tra-

versons! Et nous avions là non seulement des ouvriers, des hommes du peuple, mais des officiers, des professeurs, des hommes de la plus haute classe. Nous citerions tel colonel de gendarmerie qui n'a peut-être pas manqué une seule réunion, pendant toute la mission. Et tous ces auditeurs paraissaient n'avoir qu'un seul esprit, une seule âme, un seul cœur! Que la religion est bien faite pour l'homme! Comme elle le pacifie et le transfigure! Et que la terre deviendrait paradis si l'empire de Dieu y florissait! Insensés et criminels, ces conducteurs des peuples qui les détournent de Dieu et facilitent l'asservissement des âmes! La dernière réunion du Vendredi Saint, plus que toutes encore, fut splendide. Le Samedi Saint, dès midi, nous interdîmes absolument les abords de l'église à toute femme, et nous avions, passé minuit, confessé plus de 400 hommes. C'était bien déjà quelque chose, puisque les Pâques dernières n'en réunissaient guère plus de 150. Pourtant, nous étions assez déconcertés de n'avoir que cette gerbe à offrir à Notre-Seigneur, après des auditoires aussi compacts, un entrain aussi général et des retours à Dieu si importants. La plus douce surprise nous était ménagée à l'heure même de la Messe de communion générale des hommes, messe exclusive, au sujet de laquelle, avec les meilleures intentions, on nous avait taxés de téméraires, tant on redoutait un infime résultat. Mais Dieu avait parlé, Dieu avait agi, et pendant que nous confessions nos 400 pénitents, 450 autres se purifiaient dans d'autres piscines. Nous l'ignorions absolument. Aussi quelle émotion difficile à maîtriser en voyant notre église trop étroite pour cette foule de communiants! La partie était donc gagnée, et magnifiquement! Louanges à Dieu seul! Et, pour le dire avec vous, très révérend et bien-aimé Père, lorsque vous apprîtes ce résultat si conso-

lant : *Te Deum laudamus !* La généreuse libéralité des dames de Saint-Denys nous avait permis d'offrir aux hommes un crucifix, souvenir de mission, destiné à rappeler, aux murs de la famille chrétienne, les jours bénis que nous venions de traverser. Il leur était distribué au fur et à mesure qu'ils quittaient la sainte Table. Presque tous le portaient pieusement aux lèvres ; plusieurs le parfumaient de grosses larmes. Qu'elles devaient être douces à leur cœur et précieuses devant Dieu !

Notre tâche était terminée. Il n'était que temps ; nous étions à peu près exténués. Et cependant notre cher économe, le P. Pichon, ne nous avait pas ménagé les bons soins. Mme Brun-Foulquier, la pieuse et riche châtelaine de Vinay, par qui nous avions été présentés comme missionnaires au curé de Saint-Denys, dont elle est la paroissienne, s'était montrée notre providence de la manière la plus délicate et la plus généreuse. Enfin la Mère Saint-Irénée, supérieure des Sœurs de la Conception, nous avait comblés, comme une autre Mère Saint-Liguory, d'attentions et d'obligeances fraternelles ; et nous ne saurions assez lui témoigner, ainsi qu'à ses charitables filles et à leur très digne aumônier, combien nous demeurons confus et touchés de leurs bontés. En quittant Montpellier, nous emportions l'espoir de nouer avec le diocèse de nouvelles et importantes relations d'apostolat. Saint-Joseph de Cette et la ville de Lunel nous ont demandés pour le carême prochain, sans parler de plusieurs autres localités importantes de ce diocèse et des diocèses environnants, pour lesquelles nous avons été officieusement pressentis. L'ère des missions s'ouvre décidément pour les villes. Vous avez su, avant nous, très révérend Père, que les curés de Toulouse viennent d'arrêter deux séries de missions pour toutes les paroisses de la ville, pendant les avents de 1885 et 1886, et que Notre-

Dame de la Daurade s'est adressée aux Oblats, comme aussi Saint-Lazare de Marseille. Nous venons nous-mêmes de promettre une nouvelle mission, au Bon-Pasteur de Lyon, pour 1887, comme nous en avons promis une autre à Saint-Laurent de Grenoble pour 1888; et hier encore j'avais le regret de ne pouvoir souscrire à une offre semblable pour la paroisse Notre-Dame de Valence en 1886. Voilà bien des perspectives et des encouragements! Il nous faudrait des apôtres et des apôtres! Dieu daigne nous en envoyer d'excellents et nous conserver longtemps ceux que nous possédons! Ce sont les missions qui ont fondé, ce sont les missions qui garderont vivante et prospère notre bien-aimée famille religieuse.

Nous voici maintenant au logis, heureux d'y goûter le silence de la cellule, la facilité de la prière et les loisirs du travail opiniâtre, pour nous mieux préparer au futur apostolat. D'ici là quelques sorties espacées nous offriront la consolation de nous édifier dans les œuvres intéressantes de première Communion et de retraites de congréganistes, comme vient de le faire le P. Trotobas à Saint-André le Gua, comme le faisait dimanche le P. Supérieur pour une vêture et profession chez les Trappistes de Notre-Dame de Chambarand, nos voisins. Mais nous jouirons d'ordinaire de la vie de famille, si bien comprise chez nous et qui dédommage de tous les autres sacrifices. Car nous avons toujours le bonheur de vivre comme des frères sous le même toit, alors que tant d'autres religieux gémissent encore dans la dispersion. Nous devons cependant enregistrer, depuis l'année passée, plusieurs pertes dans notre personnel. C'est d'abord le cher P. Vassereau, qui, vers l'Assomption, a reçu son obédience pour Notre-Dame de Bon-Secours. Ce très dévoué Père a fourni, depuis dix-sept ou dix-huit ans qu'il résidait à l'Osier, une tâche aussi fructueuse qu'honorable. Son départ a laissé

de vifs regrets dans bien des cœurs. C'était le vétéran, par ancienneté de séjour, de nos Pères missionnaires. Il en a constamment partagé les rudes travaux, avec autant de courage que de fruit pour les âmes, malgré une santé très débile. Des infirmités prématurées l'ont éprouvé ces dernières années : c'est le tribut du dévouement aux âmes. Puisse ce climat plus bénin lui être plus favorable que le nôtre, parfois bien rigoureux, et donner de beaux et longs jours encore à son ministère! Au même temps, le R. P. Durif, professeur de philosophie au scolasticat, venait mettre fin à l'intérim de la charge de Père Maître, dont le cher P. Le Cunff exerçait les fonctions avec la piété et la bonté qu'on lui connaît. Cet excellent Père allait porter son cœur et ses talents de professeur au junoriat expatrié de Diano-Marina. Merci encore à son aimable complaisance et qu'il revienne au milieu de nous, si l'Italie lui est inclémente! Ne lui en déplaise, il nous serait d'un très utile secours pour les missions! Pour ne pas me brouiller avec le si bon et tant modeste P. Durif, je lui dirai seulement : *Euge, serve bone et fidelis;* vous traitez si bien le petit troupeau de novices que Dieu vous a donné, *quia in pauca fuisti fidelis*, que vous méritez d'en obtenir et d'en gouverner un plus considérable, *super multa te constituam.* Voici un ancien habitant de l'Osier, le P. Mauran, qui, de Bon-Secours, nous fait retour après onze ans d'absence. Qu'il soit le bienvenu! Les campagnes précédentes nous l'avaient comme à moitié rendu pour l'œuvre des missions, où il excelle. Sans presque mettre pied à terre en sa nouvelle cellule, il part pour la première Communion de Saint-André de Grenoble. Que Dieu continue de bĕnir tous ses travaux! Le personnel des Profès de la communauté n'a pas subi d'autres modifications.

Notre digne et toujours alerte curé continue son bien-

faisant ministère, dont il a, comme on l'a vu plus haut et pour nous rendre service, agrémenté la monotonie par deux retraites pascales. Il baptise un peu, marie davantage et enterre beaucoup. Dans l'espace d'un an, il a conduit à leur dernière demeure les demoiselles Céleste et Zoé Rival, bienfaitrices de nos œuvres, et bien connues de tous ceux des nôtres qui ont fait partie de la maison. Leur dernière libéralité au sanctuaire nous a permis d'élever un rétable monumental à l'autel du Sacré Cœur. Cette œuvre d'art, d'un élève de Bossan, l'architecte de Fourvières, sert comme de rayonnement à une statue du Sacré Cœur d'un très beau type, que le P. Clavé a eu l'obligeance de nous envoyer de Paris. Puisque je parle d'ornementation de l'église, ajoutons qu'elle s'est aussi enrichie pendant l'année d'un vaste tambour, dont la nécessité se faisait depuis longtemps sentir et que le charitable P. Fayette a bien voulu nous crayonner. Nous songeons de plus à une porte d'entrée définitive. Il nous faudrait au moins 50000 francs pour compléter l'ameublement de l'église et la doter d'un clocher; mais le Pactole ne coule pas sur nos bords et nous attendons patiemment les générosités de la Providence.

Que dirai-je du noviciat? sinon qu'il chemine docile et joyeux sous la houlette aimée du R. P. Maître. Que n'encombrent-ils davantage nos cloîtres, ces chers enfants? Nous les leur céderions si volontiers! La maladie les a décimés. Depuis l'Oblation perpétuelle du bon F. Juge, Frère convers, le 15 août 1883, nous n'avons eu, si je ne me trompe, que des professions temporaires. J'en excepte la profession *in articulo mortis* du F. scolastique Pillion, qui s'en va mourant de la poitrine, et qui ne sera probablement plus quand ces lignes arriveront à Paris. Il s'éteint au printemps de l'existence, parfaitement résigné à la volonté de Dieu et jouissant de toute

sa lucidité d'esprit (1). Que Dieu prenne aussi pitié de nous à cette heure redoutable ! Nos dévoués Frères convers s'adonnent pieusement et vaillamment à leurs humbles et si utiles emplois. Ils nous consolent par leur bon esprit. Mais ils ont un grand tort : celui de vieillir. Nous ne les remplacerons pas facilement ; car ce sont de véritables enfants de la famille. Puissent les trois ou quatre nouvelles recrues envoyées, ces temps-ci, par la Providence, se former à leur école, en héritant de leur générosité !

Agréez, très révérend et bien-aimé Père, en nous bénissant tous, les hommages du respect tout affectueux de vos fils de Notre-Dame de l'Osier.

A. Lavillardière, o. m. i.

(1) Ce frère était déjà mort quand ce rapport nous est parvenu.
(*Note de la rédaction.*)

VARIÉTÉS

A MONTMARTRE

Tous les ans, à pareille époque, les Annales de la Congrégation consacrent quelques lignes à l'œuvre de Montmartre. Ce n'est ni une histoire ni un résumé de l'état actuel de la grande entreprise. Le *Bulletin du Vœu national*, reçu dans toutes nos maisons, met fidèlement ses lecteurs au courant des progrès obtenus chaque jour. Nous n'avons rien à ajouter à ses récits. La Basilique qui monte, superbe et dégagée, a ses ouvriers, ses chapelains, ses pèlerins assidus. Elle a aussi son journal. Grâce à lui, nul n'ignore les plans de l'architecte, le mouvement des foules, et la beauté des processions caressant de leurs bannières agitées par les brises les murs du monument.

Contentons-nous de saluer, au commencement du mois consacré au Sacré Cœur, le palais que la France lui élève.

La crypte est achevée ; les processions s'y déroulent à l'aise ; dernièrement, nous admirions le bel ordre du pèlerinage orléanais présidé par l'évêque et débordant de la chapelle de Saint-Martin jusque dans les travées voisines.

Les voies d'accès de la crypte à l'église supérieure sont ouvertes. Pénétrons dans ce magnifique vaisseau. A droite, en entrant, la chapelle de l'armée ; à gauche, celle de la marine. C'est la France en faction devant son

maître. Plus tard, quand la dernière pierre aura pris sa place dans le monument et que l'encens fumera sous ses voûtes, l'ordonnateur préposé au cérémonial pourra établir, à l'entrée de ces deux chapelles, un soldat et un matelot, comme donneurs d'eau bénite. Debout, dans leur uniforme brossé et glorieux, les deux vétérans représenteront les deux forces guerrières de la patrie protégeant la paix du sanctuaire.

Et pourquoi pas? Charlemagne et saint Louis ne veillent-ils pas à l'entrée de notre église nationale à Rome? Que les chrétiens remplissent la vaste nef et que les mécréants soient tenus à distance; c'est dans l'ordre. Il est temps que les oppressions odieuses et lâches soient réprimées, et que l'athéisme qui voudrait déshonorer la France s'en aille au rebut, sous le mépris de l'opinion, vaincu par la prière de 30 millions de catholiques.

Six chapelles, entièrement achevées, font cortège, dans le déambulatoire, à la chapelle de la Sainte-Vierge. Nous ne les décrirons pas. A chacun son métier : nous tenons une plume et non pas un compas ou une équerre. Le *Bulletin* a déjà salué de sa poésie ces six fiancées du Sacré-Cœur revêtues de leur robe brodée dans la pierre, et attendant sous le voile qui les couronne leur diadème de mosaïques et de lumières. Elles forment dans la cité en construction un quartier achevé, qui découvre déjà comme un dessin de l'ensemble.

Voici ces six bijoux dans leur ordre de placement:

A droite : — chapelle de Saint-Joseph. Celui qui fut l'époux de Marie, et que Pie IX, par un décret du 8 décembre 1870, déclara le patron de l'Eglise universelle, veille encore près de la Vierge glorieuse et près du berceau sacramentel de Jésus.

— Chapelle de Saint-Jean-Baptiste. C'est la chapelle du

Canada, terre française par son origine et par l'affection qu'elle garde *au vieux pays*. Donnons en passant un souvenir de regret à celui des nôtres qui fut, à Montréal et dans le voisinage, le promoteur des souscriptions canadiennes : le R. P. Bernard, récemment appelé à une vie meilleure.

— Chapelle de Saint-Benoît-Joseph Labre. Découvrons-nous ici pour saluer un pauvre. Son habit misérable dépasse aujourd'hui en éclat la pourpre des rois, et la sainteté lui a fait une parure que la poussière des chemins terrestres ne ternira plus. Pauvre et pèlerin à la fois, il se repose enfin près du Sacré-Cœur, après les longs jours de route et de jeûne. C'est dans cette chapelle que Louis Veuillot aura son tombeau, de par le choix heureux du cardinal Guibert, archevêque de Paris. Le lion gardera l'agneau : *Requiescens accubuisti ut leo*. La plume brisée, mais incorruptible, d'un prince des lettres, et le bâton du pèlerin formeront un trophée à la gloire du Dieu des pauvres et des défenseurs de l'Eglise.

A gauche : — chapelle de Saint-Luc et de ses saints confrères de la médecine. C'est la science orgueilleuse qui s'humilie. Quand donc, ô docteurs infatués et praticiens matérialistes, distinguerez-vous à travers les tissus délicats de l'organisme humain l'âme exilée sous ces enveloppes? Ce vous serait pourtant un puissant secours de croire et de prier. Venez donc à cette chapelle érigée par la foi de quelques-uns des vôtres au Dieu qui veut être appelé *le maître de la vie et de la mort : Et nunc intelligite, erudimini...*

— Chapelle de Saint-Ignace de Loyola. Celui-ci tint le glaive, mais il le suspendit un jour aux autels de Jésus. Son zèle a dévoré le monde, ses fils sont partout : *In signum cui contradicetur*. Au bas de ce coteau, dans les catacombes parisiennes, il y a déjà plus de trois siècles,

Ignace et ses six premiers compagnons se vouèrent à Jésus, en la fête de l'Assomption de la Sainte Vierge, 15 août 1534. Il est juste que l'apôtre remonte à la lumière et qu'il prenne place à côté du Cœur entouré d'adorateurs, après le long oubli de l'histoire. Le souterrain de Montmartre était une prison, la Basilique est un trône.

— Chapelle de Sainte-Ursule et de Sainte-Angèle. Deux vierges, dont l'une fut martyre, à la tête d'une légion d'héroïnes, et dont l'autre, après avoir jeté au monde qui lui souriait ses parures de jeune fille, ouvrit des écoles aux petites âmes menacées par l'hérésie. La Compagnie de Jésus et les communautés d'Ursulines furent deux institutions nées à la mère heure, et prédestinées de Dieu à marcher sur deux routes parallèles, au même but: le salut de la jeunesse par l'éducation chrétienne. Au dix-septième siècle, les filles de Sainte-Angèle, placées par un acte d'humilité de leur fondatrice sous le manteau d'Ursule, comptaient en France trois cents grandes écoles. Jésus appelle encore les petits enfants et ceux et celles qui se sont constitués leurs serviteurs et leurs servantes.

Arrêtons-nous ici. Successivement les plus illustres héros de la sainteté monteront à ce Thabor, où la piété leur prépare une tente que les orages ne renverseront pas. Saint Vincent de Paul n'est pas loin, et d'autres encore. Tout près des serviteurs on verra les rois et les reines de la terre, parvenus à une couronne plus enviable que celle faite de main d'homme : saint Louis, sainte Radegonde, sainte Clotilde, sainte Bathilde. Nous parlerons un jour de ces élus du Sacré-Cœur, à mesure que, dans la Basilique, ils prendront possession de leur stalle royale. Tout viendra à son heure. Jouissons du

spectacle déjà plein de grandeur que nous offre la colline de Montmartre. Là, sur la hauteur, une basilique qui sort comme un géant des entraves qu'on fit à son berceau; en bas, dans les ombres vagues qui passent, une immense cité dont le regard a peine à embrasser les limites; sur nos têtes, l'azur du ciel, la gloire du Christ et l'impérissable durée de son triomphe.

REVUE

— Vicariat de Saint-Albert. District de Calgary. — *Ecoles industrielles.*

« Les écoles industrielles, dans le Nord-Ouest américain, ont pour but de hâter la transformation sociale des sauvages par l'éducation professionnelle donnée à leurs enfants. Le gouvernement canadien en a pris l'initiative et se charge de toutes les dépenses. Trois écoles industrielles sont maintenant en voie d'exécution dans le Nord-Ouest; une est confiée aux protestants, à Battleford, et les deux autres sont placées sous une direction catholique, à Qu'Appelle et à Calgary. Cette dernière a été remise à la sollicitude de Mgr Grandin qui a chargé le P. Lacombe de l'organiser. Ce bon Père en a choisi l'emplacement, en a dirigé la construction et l'a inaugurée vers la fin de l'été. Nous considérons cette création comme extrêmement importante, non seulement au point de vue que se propose le gouvernement, mais encore et surtout au point de vue de l'évangélisation des Pieds-Noirs. Il y aura là aussi un précédent qui, s'il est couronné de succès, nous encouragera à fonder nous-mêmes, à nos risques et périls, d'autres écoles industrielles pour en faire de puissants foyers d'influence chrétienne et de prospérité sociale. Le Vicariat est donc admirablement fondé à s'imposer tous les sacrifices nécessaires pour assurer la réussite d'une telle entreprise; d'autant mieux que, nous trouvant placés sous le contrôle du gouvernement et sous le regard jaloux du parti protestant, l'honneur de l'Église

est engagé et demande que nous réussissions à tout prix. Aussi attendons-nous de ceux des nôtres qui y sont employés, Pères et Frères convers, le plus parfait dévouement, l'esprit de discipline, le zèle patient, la prudence, le tact et la subordination la plus religieuse. »

Ce qui précède est extrait de l'Acte de visite que le R. P. Soullier a écrit pour le Vicariat de Saint-Albert. Voici maintenant quelques nouvelles sur les commencements de l'école industrielle fondée par le P. Lacombe. Nous les trouvons dans le journal *le Manitoba*.

High-River, Alberta, 2 décembre 1884.

Sans doute que vos lecteurs seront bien heureux d'apprendre que l'école industrielle de Saint-Joseph, en ce district d'Alberta, est ouverte depuis le commencement du mois de novembre. Treize jeunes garçons de la tribu des Pieds-Noirs sont les premières recrues de notre nouvel établissement. Nous attendons bientôt ceux qui doivent venir des autres réserves du côté du Fort Mac-Leod.

Vous savez déjà que cette école ainsi que celle de Qu'Appelle ont été bâties et approvisionnées par le gouvernement, qui, par cela, veut offrir un autre moyen de régénération et de civilisation à ces sauvages, menacés d'être éteints par la démoralisation et les vices qu'ils copient dans les blancs bien plus facilement que la civilisation et les bonnes mœurs.

Notre établissement, qui a le nom officiel de *Saint-Joseph's Industrial School,* est placé dans une magnifique vallée à l'embouchure de la rivière Grand-Bois dans celle des Arcs, à 22 milles à l'est de Calgary ; nous sommes à peu près au centre du pays qui contient les tribus qui ont droit à cette école. Ce sont les Pieds-Noirs proprement dits, à 40 milles à l'est; les Gens du Sang et les Piéganes, à 120 milles au sud-ouest, aux environs de Mac-Leod ; et la petite bande des Sarcis qui ont leur réserve à 8 milles de Calgary.

Le gouvernement, avec sa bienveillance ordinaire envers les sauvages du Nord-Ouest, n'a rien épargné pour faire de cette école industrielle une place agréable, commode et ayant tout le confort de semblables institutions dans les pays civilisés.

Depuis le mois d'octobre, les officiers, c'est-à-dire le personnel enseignant, étaient arrivés, et chacun était occupé depuis à tout préparer pour la rentrée de nos premières recrues. Il va sans dire que, malgré la bonne volonté du département et le dévouement des instituteurs, nous avons eu déjà bien du trouble et des contradictions, soit de la part des enfants, soit de la part de leurs parents, qui sont venus à différentes reprises reprendre leurs enfants ou leur conseiller de déserter. Les élèves sont heureux et contents. Ils aiment leur position, mais ils n'ont pas assez d'énergie pour résister aux sollicitations de leurs faux amis, et nous, en présence de ces bandes de sauvages sans raison, que pouvons-nous faire, sinon laisser aller les enfants que nous avons déjà commencé à dégrossir? C'est très pénible et regrettable, après tous les sacrifices qui ont été faits.

Voici ce qui vient d'arriver. Je prends un exemple entre plusieurs. Deux jeunes guerriers se présentent ici, venant de la réserve des Pieds-Noirs. Ils se disent les frères de deux de nos élèves. Je les reçois bien. Ils sont contents. Je leur fais visiter tout l'établissement. Mais au moment du départ, ne pouvant satisfaire toutes leurs demandes, ils me menacent, étant armés, d'enlever les garçons. Je proteste et je ne puis me contenir tant je suis indigné. Mes paroles en calment un, mais l'autre emmène son frère en me menaçant, et malgré les pleurs de l'enfant, qui nous aimait déjà. Il est certain que nous serons exposés à de semblables misères pendant longtemps encore si nous ne sommes pas protégés de quelque façon. Je redoutais d'avance les commencements de cette école, et ce qui arrive aujourd'hui et ce qui arrivera demain n'est et ne sera que le résultat des contes et des histoires stupides qui ont été répandus par nos ennemis, dans toutes les réserves des sauvages, afin de les empêcher de nous donner leurs enfants.

Les Pieds-Noirs et leurs compatriotes de ce district sont des tribus très difficiles à contenter, croyant bien plus facilement toutes sortes d'absurdités que les choses qui ont du bon sens. Remplis d'orgueil et d'amour-propre, l'état d'assujettissement, de sujétion et de paupérisme auquel les a réduits leur contact avec les blancs, ne les a pas humiliés, mais, au contraire, les a rendus plus superbes, et même, si c'était possible, plus indépendants. Malgré les chemins de fer qui coupent leurs immenses prairies, malgré la disparition des fameux buffalos qui étaient leur richesse et l'émotion de toute leur vie, malgré le grand nombre de blancs qui s'emparent de la terre et y amènent par milliers le buffalo de la civilisation, le bœuf domestique, etc., malgré tous ces étranges changements qui font oublier déjà ce qui a été la gloire de ces guerriers et vaillants chasseurs du désert, nos sauvages ferment les yeux de leur intelligence et se croient encore les possesseurs du sol. A présent que les premières émotions des choses étonnantes que leur ont fait voir les blancs sont passées, ils y sont indifférents et verraient avec satisfaction disparaître tout cela pour retourner à l'ancienne façon.

Pauvres sauvages de ces grandes prairies, réduits aujourd'hui à quelques milliers ! vont-ils refuser cet autre moyen de régénération et de salut, en face de cet établissement, que, de concert, l'Eglise et l'Etat offrent à la jeune population indienne? Espérons que non, et que les prières des âmes dévouées à cette noble cause seront bientôt entendues du Grand Maître du ciel et de la terre.

Laissez-moi à présent vous donner la liste de notre personnel enseignant, en nous recommandant aux prières des amis qui s'intéressent à l'œuvre de l'école industrielle de Saint-Joseph : R. P. Lacombe, o. m. i., principal; le F. Little, assistant du principal ; le F. Leo, fermier instructeur.

Les RR. Sœurs de la Charité, au nombre de trois : Sœurs Guenette, Sainte-Geneviève et Thiffault, sont chargées comme matrones de la santé des élèves, de la surveillance de la cuisine et de l'éducation des filles quand nous en aurons.

Aujourd'hui, le deuxième jour de décembre, savez-vous

que nous avons un temps délicieux. Beau soleil comme à la fin d'août, presque pas de gelées, pas de neige, et nos vastes plaines presque aussi charmantes que dans les beaux mois de l'été, comme vous diriez par chez vous.

— Le R. P. Boisramé nous a communiqué une lettre du P. Legal, où se trouvent des détails tristement intéressants sur la mission des Pieds-Noirs :

Fort Mac-Leod, 12 janvier 1885.

Il faut l'avouer, ces pauvres Indiens se montrent bien indifférents à l'appel de la grâce. Les causes de cette indifférence sont multiples. La principale, sans doute, est la propagande protestante qui se multiplie chaque jour. Chaque secte veut être représentée sur des réserves sauvages qui ne comptent guère plus de deux mille Indiens. Que voulez-vous que comprennent de pauvres sauvages ignorants à tous ces *credos* divers? Comment démêler la vérité de l'erreur? Aussi le plus clair résultat de cette situation est qu'ils restent également indifférents à tous les appels et s'attachent avec plus de ténacité à leurs superstitions traditionnelles et aux pratiques plus ou moins ridicules de leur culte.

En tous cas, l'œuvre de Dieu et de l'évangélisation n'avance pas. Il faut le reconnaître aussi, tout nous manque pour lutter contre cette effrayante propagande protestante : les sujets et les ressources pécuniaires. Je suis seul pour deux réserves, alors que, pour ces mêmes réserves, il y a quatre ministres protestants et au moins trois écoles. Ils ont des maisons d'habitation et d'école assez bien bâties, tandis que je n'ai que deux misérables petites constructions plus mauvaises que les maisons de plusieurs de nos sauvages. Que voulez-vous faire sans ressources? Il ne faut pas compter sur les sauvages; ils se feront payer le plus cher possible le moindre petit

service rendu. Obligé que je suis de résider alternativement sur chaque réserve, je ne puis naturellement faire rien de suivi, ni école, ni instruction.

Quand cet état de choses sera-t-il modifié ? je ne sais. Il devrait l'être immédiatement, car nous perdons du terrain tous les jours. Il nous faudrait des ressources et des ressources considérables et cela présentement. Il faudrait des sujets se préparant à venir nous aider, et je ne vois rien. Cependant, ce n'est pas dans un an ou même deux ans que l'on peut posséder une langue assez difficile, de façon à pouvoir agir avec quelque efficacité auprès des sauvages. Faut-il se décourager ? Non certes. Mais pourtant je ne puis m'empêcher de souffrir de voir l'erreur se répandre et nos efforts paralysés par une résistance qui s'accentue sur tous les points.

Il y a quatre ans, quand j'arrivai ici, nous nous trouvâmes deux pour ce travail de l'évangélisation des Pieds-Noirs répartis en quatre différentes réserves : le R. P. Doucet et moi. En ce moment nous sommes encore deux. L'excellent P. Van Tighem a remplacé le P. Doucet.

Cependant la Providence nous a envoyé un ouvrier de choix dans la personne de notre vénérable supérieur, le R. P. Lacombe. Mais le R. P. Lacombe est absorbé par le souci de l'école industrielle dont il est nommé principal. C'est une œuvre importante, sans contredit, mais cependant c'est une œuvre limitée, le nombre des élèves ne devant s'élever qu'à trente ou quarante environ. Les commencements de cette école n'ont pas été sans épreuves et toutes les difficultés ne sont pas encore aplanies. Si l'épreuve est le cachet de Dieu, nous avons lieu de nous féliciter.

Dernièrement je faisais, avec un autre délégué du R. P. Lacombe, une tournée dans un camp sauvage, pour recruter des élèves. C'était justement le camp où les mi-

nistres et maîtres d'école protestants pullulent. Je ne vous dirai point toutes les contradictions que nous avons rencontrées, toutes les objections ridicules et méchantes qu'il a fallu détruire. Il est pénible de voir des gens, qui prétendent travailler à la civilisation des pauvres enfants de la prairie, profiter de leur ignorance et de leur caractère soupçonneux pour répandre l'erreur et les préjugés les plus absurdes. L'agent des sauvages lui-même, épousant la querelle de ses ministres, nous fit toutes sortes de difficultés, n'exécutant que de très mauvaise grâce les instructions reçues de son département. Malgré tous ces obstacles, nous réussîmes au-delà de nos espérances; nous eûmes le nombre d'élèves fixé d'avance pour cette réserve et il nous fallut refuser quelques demandes. Dieu en soit béni! avec le temps ces préjugés tomberont et nos ennemis resteront avec la honte de leur fraude infructueuse.

Priez beaucoup, mon révérend Père, et faites prier pour nous et nos pauvres sauvages. Je me recommande moi-même aux ferventes prières du noviciat.

LEGAL, O. M. I.

— MISSION DE SAINT-PIERRE DU LAC CARIBOU. Extrait d'une lettre du R. P. GASTÉ au R. P. SOULLIER.

15 septembre 1884.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Voilà déjà une année révolue depuis que j'ai eu l'insigne bonheur de faire votre connaissance à Prince-Albert et surtout à Saint-Albert. Je remercierai toujours le bon Dieu de m'avoir ménagé cette bonne fortune; j'espère aussi, Dieu aidant, ne pas oublier les fortes pensées que vous nous exposiez d'une manière si heureuse et si frappante, pendant la retraite qui précéda la fête du vingt-cinquième anniversaire de la préconisation de

notre si vénéré et tant aimé évêque et Père, Mgr Grandin.

Cette magnifique fête de famille, à laquelle tous étaient si heureux de prendre part, marquera dans les annales de la province et du diocèse, comme point de départ d'une rénovation dans l'esprit religieux et dans l'amour de notre vocation. Chacun de nous, en effet, se sentait heureux, en cette occasion, d'appartenir à la Congrégation; chacun de nous était disposé à se sacrifier de plus en plus pour le service de Dieu et des âmes, en suivant l'exemple du saint évêque que nous fêtions avec tant de joie. Lorsque l'heure des séparations fut venue, les uns se rendirent sur le théâtre de leurs précédents labeurs, les autres, vers le nouveau champ assigné à leur zèle apostolique.

Tandis que vous-même, mon révérend Père, vous continuiez la course de votre visite, de notre côté, le R. P. André, le bon frère Gérante et votre serviteur, nous nous acheminions vers Battleford où nous arrivions huit jours après. Deux jours de repos, passés en l'aimable compagnie du R. P. Bigonnesse, nous permirent de reprendre plus alertes notre route vers Prince-Albert. En passant au lac Canard, je fis connaissance avec le R. P. Touze. Là le R. P. André nous quitta pour aller à la Mission du Sacré-Cœur; cela fait, il nous rejoignit, en compagnie du R. P. Touze, à Saint-Laurent, d'où nous partîmes pour Prince-Albert. Je fus heureux d'y rencontrer le R. P. Végréville que je n'avais pas revu depuis dix-neuf ans, lors de son départ du lac Caribou.

Dans le court trajet de Saint-Laurent à Prince-Albert j'avais beaucoup souffert au milieu des nuages épais et continus de poussière que soulevait le trot de nos chevaux. On voulait me retenir à Prince-Albert, jusqu'au printemps, pour me remettre complètement; je ne pus accepter cette offre gracieuse, car il me fallait, au plus

vite, initier le P. Ancel à la connaissance du montagnais, prévenir nos sauvages de la visite de Mgr Grandin, et les y préparer; je ne pouvais donc m'arrêter. La navigation des steamboats étant impraticable, je descendis la Saskatchewan sur un petit esquif jusqu'au Fort la Corne.

Là, je rencontrai des gens de Cumberland qui me proposèrent de descendre avec eux, à leur retour de Prince-Albert, où ils se rendaient. J'acceptai leur offre, congédiai mes deux hommes et attendis au Fort le retour de mes nouveaux conducteurs. Comme ce retard ne me permit d'arriver à Cumberland que la veille de la prise des glaces, je dus rester assez longtemps en compagnie de l'aimable Père Lecoq à la Mission de Saint-Joseph. La glace mit du temps à prendre, à se solidifier sur les grands lacs et dans les courants des rivières.

Le 27 novembre seulement, je pus partir en *traînes à chiens*, ayant deux bons métis pour conducteurs. Vers midi, nous rencontrions le cher Père Bonnald qui se rendait à Cumberland. Il voulait me faire rebrousser chemin, mais je ne pus y consentir et lui promis de l'attendre à une journée de marche. Ce Père se hâta de traiter les affaires qui l'avaient amené, et, deux jours après, il nous rejoignait; puis nous gagnâmes sa résidence, où il me fallut changer de traînes et de conducteurs. Le temps que nous avons passé ensemble nous parut bien court, tant nous étions heureux de nous entretenir. Enfin, je le quittai le 5 décembre au matin, et dix jours après j'arrivai à notre chère mission.

Il était temps, car les grands froids faisaient leur apparition et j'en souffrais déjà passablement; mais toutes les fatigues et toutes les souffrances du voyage furent vite oubliées, je me retrouvais avec joie au milieu de ma famille sauvage. Ces pauvres enfants se montrèrent bien heureux de mon retour. Vraiment, je n'aurais jamais supposé

nos sauvages, d'ordinaire si froids, capables de telles démonstrations !

On n'espérait guère me revoir, tant ma santé laissait à désirer lors de mon départ pour Saint-Albert. La nouvelle de mon retour fut portée dans les camps éloignés, et comme les fêtes de Noël approchaient, bon nombre de sauvages, qui n'y seraient pas venus, se promirent de n'y pas manquer.

Ces fêtes furent relativement splendides ; notre chapelle venait de s'enrichir de belles tapisseries, d'une superbe statue de saint Pierre, due à la générosité de nos bienfaiteurs Lavallois et d'une statue de saint Joseph. La pieuse dame de notre bourgeois nous avait offert de riches vases de fleurs et des candélabres en cristal ; ajoutez à ces décorations nouvelles les accords d'un orgue-harmonium, les illuminations, les chants liturgiques et les cantiques montagnais si aimés de nos sauvages, et vous aurez une idée de cette solennité touchante. Tous furent assidus aux offices de la nuit et du jour de Noël. Le soir, ils étaient là encore pour entendre le récit de mon voyage et des belles fêtes de Saint-Albert. Je leur annonçai la visite de Mgr Grandin, et je profitai de l'occasion pour les engager à s'y préparer par une grande fidélité à leurs devoirs de chrétiens ; je leur dis combien je serais heureux en cette circonstance d'admettre un bon nombre d'entre eux à la première Communion et à la Confirmation. Tous, à leur départ, m'exprimèrent leur contentement et me promirent de revenir pour les fêtes de Pâques.

Ils furent fidèles au rendez-vous ; dès le mercredi de la semaine sainte, ils commencèrent à arriver, et le Jeudi Saint la chapelle se trouva remplie. Les jours suivants l'affluence fut si grande qu'il fallut, pour faire de la place aux nouveaux arrivants, enlever les cloisons qui sépa-

raient les appartements voisins de notre chapelle. La grande solennité du jour de Pâques se célébra avec toute la pompe possible et laissa une salutaire impression dans le cœur de tous les assistants. Je renouvelai mes appels pour la mission du printemps, pendant laquelle je devais les préparer à la visite de Mgr Grandin ; ils me promirent d'y venir, malgré les difficultés qu'ils prévoyaient de se procurer l'écorce de bouleau pour confectionner leurs canots.

Au temps fixé, ces bons Montagnais tinrent parole. La bande du chef montagnais que le R. P. Ancel accompagnait, dans le but d'apprendre la langue, arriva une des premières. Le Père avait aussi profité de son séjour parmi eux pour apprendre les prières aux enfants, la lettre du catéchisme, un certain nombre de cantiques, voire même une *cantate* en montagnais qui devait être chantée à la visite de Sa Grandeur. Mgr Grandin était venu dans notre Mission en 1867, 1870 et 1875, mais nous n'avions pu lui faire une réception convenable. Il fallait nous dédommager et payer de notre mieux notre dette d'affection et de reconnaissance à notre digne et saint évêque ; cela nous était devenu plus facile grâce aux dispositions meilleures de nos sauvages, et aussi à la générosité de nos bienfaiteurs de France et d'ici même. Notre petit Frère Guillet s'était ingénié à nous procurer des oriflammes, des cartouches, des devises écrites en belles lettres dorées, les unes en français, en anglais, les autres en montagnais et en cris. Tout, même jusqu'à la crosse en bois doré, était préparé d'avance, de sorte qu'à la première nouvelle de l'approche de Sa Grandeur, il nous fut facile de donner un dernier coup de main aux décorations.

Quand tous les Montagnais furent arrivés, je commençai les exercices de la mission ; ils furent bien suivis, malgré la disette qui se faisait sentir par suite de l'insuf-

fisance de la pêche. Le temps s'écoulait cependant, un mois se passa dans l'attente et dans la faim ; la Mission se privait de ses ressources pour venir en aide à ses pauvres affamés : *Sed quid hæc inter tantos?* Une maigreur effrayante envahissait tous les visages, on songea à la séparation pour aller aux provisions dans les lieux les plus rapprochés et revenir au premier signal donné. A la réunion du dimanche, je dis à mes sauvages que je ne pouvais les garder plus longtemps, car mon cœur saignait de les voir souffrir sans pouvoir les soulager ; je les félicitai du courage qu'ils avaient montré jusque-là. En ce moment même, on vint m'avertir que le R. P. Lecoq arrivait en canot et qu'il annonçait Monseigneur pour le lendemain. Vous pensez bien que la bonne nouvelle fut accueillie avec une grande joie. On hâta les derniers préparatifs de sa réception. Le lendemain avant midi, on signalait la barque qui portait Monseigneur.

La cloche se mit en branle ; les hommes se trouvaient sur la plate-forme, armés de leurs fusils, la procession se mit en marche en bon ordre. Les RR. PP. Lecoq et Ancel portaient tunique et dalmatique, et votre serviteur la chappe, en sa qualité de curé. Au son de la cloche se mêlaient les décharges de mousqueterie portant à Monseigneur la première expression de notre commune allégresse. Arrivée à l'arc de triomphe, la procession s'arrêta, fit volte-face et attendit que Sa Grandeur fût débarquée. Au moment où Monseigneur mettait pied à terre, pour passer sous l'arc de triomphe où il pria quelques instants, la cantate se fit entendre. Le prélat revêtit ses insignes, bénit solennellement les enfants et l'assistance, tous agenouillés. Le digne chef catholique du poste de la Compagnie qui nous avoisine, M. d'Eschambault, adressa alors une allocution en anglais à Mgr Grandin qui y répondit, comme d'ordinaire, par quelques paroles heu-

reuses. A son tour, le chef montagnais lut, lui aussi, une adresse bien convenable dans laquelle, en son nom et au nom de sa tribu, il exprimait à Sa Grandeur tout le bonheur et la reconnaissance dont lui et les siens étaient pénétrés pour la bonne visite qu'Elle daignait leur faire, malgré les fatigues inséparables d'un long voyage. Il rappela la longue indifférence passée dont Monseigneur et moi nous avions eu à gémir et que la grâce de Dieu avait fait cesser, puis il termina en sollicitant Monseigneur de vouloir bien les visiter plus souvent. Sa Grandeur répondit en montagnais, en exprimant toute la joie dont son cœur était pénétré à l'annonce d'un changement si consolant, et à la vue de l'affluence et des démonstrations qui en étaient la preuve.

La procession se remit en marche; à un moment donné j'adressai à mon tour à Sa Grandeur quelques mots en rapport avec la circonstance, puis je présentai nos notables : d'abord, le digne bourgeois de la place et sa dame qui, tous deux, avaient généreusement contribué à l'embellissement de notre chapelle; puis l'honorable Post-Master de la place, la colonne vivante de notre résidence du lac Caribou. Je n'oubliai point le personnel catholique du Fort, ni le chef montagnais, ni la tribu tout entière dont nous n'avions qu'à nous féliciter. Monseigneur donna le salut solennel du Saint-Sacrement et adressa encore à la foule pressée dans l'enceinte sacrée, quelques bonnes paroles de remerciements et de félicitations. A la sortie de la chapelle, chacun voulut toucher la main du prélat, baiser son anneau et recevoir une bénédiction particulière, à genoux. Le lendemain eurent lieu les belles cérémonies de la première Communion et de la confirmation; il y eut quarante premières communions et soixante confirmations. Deux de nos enfants montagnais étaient du nombre des communiants et des confirmands.

C'était une inauguration de la mesure adoptée sur votre avis, mon révérend Père; les parents étant mieux disposés, les enfants ne pourront manquer d'être plus instruits et mieux surveillés.

Monseigneur nous quitta bientôt, trop tôt au gré de nos cœurs; tout le personnel du Fort, tous les sauvages se rendirent au lieu de l'embarquement et reçurent une dernière bénédiction. Nous suivîmes du regard la barque qui emportait le bon et saint évêque, le Père tant aimé et vénéré de tous.

Je finis cette trop longue lettre; puisse-t-elle ne vous avoir pas trop ennuyé! Puisse-t-elle du moins avoir atteint le double but que je m'étais proposé en vous écrivant : me rappeler à votre bon souvenir, et vous être agréable en vous mettant quelque peu au courant de notre chère Mission de Saint-Pierre.

Veuillez, mon révérend Père, ne pas m'oublier dans vos bonnes prières et au saint Sacrifice.

Votre très humble, très affectionné et tout dévoué serviteur et Frère en N.-S. et M.-I.,

M.-J. Gasté, o. m. i.

— Vicariat de Saint-Boniface. *Mission de Saint-Laurent de Manitoba.* — Nous sommes heureux de donner les extraits suivants de deux lettres adressées au R. P. Bois-ramé par le R. P. Camper, directeur de cette Mission :

Saint-Laurent, 17 décembre 1884.

... Il n'y a pas que les sauvages du lac Manitoba qui soupirent après le missionnaire. Dans les différentes parties de l'archidiocèse de Saint-Boniface pleurent de pauvres sauvages, *sans secours, sans espoir*, demandant à grands cris la robe noire. Je regrette de n'avoir pas le temps de vous en faire le dénombrement, de vous dire les distances à parcourir, les sacrifices à s'imposer, etc.

Vos chers enfants du noviciat, mon révérend et bien cher Père, en entendant toutes ces choses, comprendraient mieux combien est grande la pénurie des missionnaires et combien souffrent ceux qui sont obligés de voir toutes ces misères sans pouvoir les soulager.

Ici, à Saint-Laurent, nous sommes trois Pères et un Frère, et chacun a plus de travail qu'il n'en peut faire. Outre l'école et le ministère de la paroisse, qui compte aujourd'hui 136 familles, au-delà de 700 âmes et plus de 400 communiants, nous avons un vaste champ où nous pouvons à loisir exercer notre zèle (et nos jambes) et mettre en pratique la devise chérie de l'Oblat de Marie Immaculée : *Evangelizare pauperibus misit me.* Pour bien faire, il nous faudrait au moins encore deux Pères et autant et même plus de Frères.

Il y a à peine quinze jours que le R. P. Dupont est de retour d'une mission qui a duré près de deux mois. A son tour votre serviteur partira le 7 du mois prochain pour une course de cinq à six semaines. A son retour, le R. P. Dupont prendra de nouveau armes et bagages et se mettra en route pour ne revenir que vers les fêtes de Pâques. Le lendemain de la Quasimodo, votre serviteur partira une seconde fois sur la glace (en raquettes et en chiens), et ne reviendra, en canot d'écorce ou en berge, que vers la fin de mai ou au commencement de juin.

25 février 1885. — Les excellentes nouvelles que m'apporte votre lettre du 9 janvier réjouissent mon cœur. Ce grand nombre de novices scolastiques et de Frères convers, mais surtout ces succès prodigieux de nos Frères de Rome ! Quelle joie pour notre révérendissime Supérieur général ! Gloire à Marie Immaculée ! Honneur à notre chère Congrégation ! *Deo gratias !*

Daigne le Maître du champ envoyer encore un plus

grand nombre d'ouvriers! La moisson augmente de jour en jour.

Mon voyage a été bon. D'abord, beaucoup de froid. Il a fallu camper à la belle étoile sept ou huit fois! Dieu merci, j'ai les jambes encore bonnes, et j'ai pu marcher à la suite des chiens, pendant la plus grande partie des 5 à 600 milles qu'il m'a fallu parcourir. J'ai rencontré presque partout les meilleures dispositions. Les sauvages sont heureux de revoir le missionnaire. Tous s'approchent des sacrements. J'ai entendu environ 200 confessions, donné près de 150 communions, fait 9 baptêmes d'enfants, 1 mariage, et administré 1 malade. J'ai visité 2 écoles, dont l'une surtout réussit à merveille. Vous seriez étonné de voir là des enfants sauvages lisant très passablement dans le *Devoir du chrétien*, après quatorze à quinze mois d'école à peine. Et si vous les entendiez chanter tous ensemble, ou la messe des Anges, ou la messe Royale, des cantiques en sauteux et en français, et des antiennes ou psaumes en latin, vous seriez émerveillé d'un tel résultat, après si peu de temps d'école. Nous sommes loin d'obtenir des résultats aussi consolants ici, à la Mission, où pourtant les avantages sont autres que dans les réserves sauvages. Je n'ai pas besoin de vous dire combien le progrès de nos fidèles éloignés réjouit le cœur du missionnaire, et lui fait oublier et compter pour rien la rigueur du froid et les marches forcées au pas de course.

— Vicariat de Jaffna. Le R. P. Gourdon est un de nos grands convertisseurs à Ceylan. Nous trouvons dans une de ses lettres du mois de décembre dernier, adressée au R. P. Soullier, les intéressants renseignements qui suivent:

Haldenduwané, le 12 décembre 1884.

Comment vous dire toute la joie que m'a causée votre dernière réponse? Je pensais que mes lettres auraient

été perdues dans le grand nombre de papiers qu'on a dû vous adresser durant cette grande tournée en Amérique, et voilà que tout me revient avec usure, à mon très grand contentement. Que Dieu en soit béni !

En me demandant de nouveaux détails sur ma Mission singhalaise, vous me faites un plaisir très sensible, parce qu'on tient à parler de ce qu'on aime. Je puis dire en résumé que ma Mission est un véritable trésor de conversions. Depuis cinq ans, le nombre des baptêmes d'adultes dépasse deux cent cinquante. Cette année-ci j'ai baptisé quarante adultes, sans compter les enfants.

Si l'on pense qu'avant de parler convenablement le singhalais (1), avant d'être libre d'allure et assuré dans mes harangues, alors que je dirigeais la Mission de Sindathiré, j'ai pu baptiser plus de cinquante adultes par an au milieu des bouddhistes, il faut bien reconnaître que les jours de salut sont arrivés pour ce pauvre pays, et que nous devons faire notre possible pour profiter du mouvement favorable qui se prononce de plus en plus, mais qui pourrait bien se ralentir et ne plus reprendre si l'on n'en sait pas tirer parti.

Vous me demandez les causes de ce mouvement de conversions. Après la grâce de Dieu, cela tient à plusieurs circonstances géographiques et sociales qui se réunissent pour mettre fin aux extravagances et au fléau du bouddhisme.

Les chrétiens de plusieurs villages et cantons populeux qui avoisinent ma Mission de divers côtés, ne trouvant plus de place dans leur pays, sont venus se réfugier ici pour trouver de quoi vivre honnêtement. C'est ce mouvement d'immigration des vieux chrétiens qui assure

(1) Le Père Gourdon n'exerce le ministère en singhalais que depuis peu de temps. Il s'était jusque-là constamment occupé des Missions tamoules.

l'avenir et le progrès de ma Mission. La vue des magnifiques produits de ce pays a fait naître chez nos chrétiens une grande ambition d'y acquérir des terres, et déjà ils y possèdent tous des jardins et s'y accroissent si rapidement, que bientôt les bouddhistes ne formeront plus qu'une minime partie de la population dans leur propre pays.

Le premier besoin de ces chrétiens est d'avoir des églises et le missionnaire au milieu d'eux. Il leur faut de belles fêtes religieuses, comme ils en avaient dans leur pays de naissance. Dès que le missionnaire est arrivé dans un groupe de chrétiens et dans une nouvelle église, les bouddhistes des alentours se réunissent pour voir ce qui se passe au milieu de nous. Dès ce moment, les fêtes, les prières, les cérémonies, les sermons, les catéchismes, le son des cloches, les décorations jettent ces pauvres infidèles dans un étonnement extraordinaire. Plusieurs commencent à réfléchir et à s'apercevoir qu'ils ne sont peut-être pas dans la bonne voie, et l'on parle alors de recevoir le baptême. C'est le commencement de la conversion.

En 1881, Mgr Bonjean avait peine à croire que j'eusse mille chrétiens dans ma Mission singhalaise. Maintenant il me paraît certain, après un recensement détaillé, qu'il y en a au moins deux mille. Le minimum que j'espère y voir avant ma mort est de dix à douze mille, et le temps ne me semble pas éloigné où ce nombre s'élèvera à cinquante mille. Je réserve pour une autre lettre l'exposé des raisons qui justifient ces belles espérances; pour le moment, je m'en tiens à cette question pratique : Que faudrait-il pour augmenter le nombre des conversions et raffermir les catholiques dans la foi ?

Avant tout, il faudrait un second missionnaire pour diriger cette vaste Mission qui mesure 17 milles de long sur 12 à 13 milles de large. Ce n'est qu'à force de prédi-

cations et de catéchismes qu'on peut changer l'esprit de ces pauvres habitants des bois. C'est aussi par une fréquentation assidue des sacrements que nous parvenons à les former à la vie chrétienne. Le missionnaire doit déployer une grande sollicitude pour la construction des églises. C'est l'un des plus puissants moyens d'attacher le cœur de ces chrétiens au corps de l'Eglise catholique.

L'instruction des catéchumènes prend un temps considérable, ainsi que les catéchismes très suivis qu'on est tenu de faire, sous peine d'exposer les néophytes à des rechutes redoutables qui mettraient leur salut en grand péril.

Seul, au milieu d'une forte population dispersée dans de nombreux villages, sur une étendue de 17 milles, je suis incapable de faire face à tant d'occupations. Il me faut un compagnon pour pousser plus avant nos conquêtes. Mgr Mélizan, dans sa dernière visite dont il a été très content, a fort bien compris cela et m'a promis de l'aide dans deux ou trois ans. Dieu veuille lui donner quelqu'un pour qu'il l'envoie partager mes peines et mes joies! Laisser trop longtemps cette belle Mission dans un état incomplet d'instruction et de vie chrétienne, serait un grand danger qui pourrait amener beaucoup de désastres et compromettre le résultat de vingt ans de travaux et de sacrifices. Car il y a plus de vingt ans qu'on a commencé à s'établir en ce pays.

B. Gourdon, o. m. i.

— France. *Lons-le-Saunier* (Jura). Le R. P. Burfin, de la maison de Limoges, emploie admirablement pour le salut des âmes la vigueur de ses soixante-seize ans. Appelé en mai 1884 à prêcher le mois de Marie dans l'église des Cordeliers à Lons-le-Saunier, il obtint un succès apostolique complet, à la suite duquel il fut rede-

mandé pour le carême suivant. *Le Courrier du Jura* a rendu compte, dans plusieurs numéros, des heureux résultats de la station ; il a même donné en entier deux longues conférences du prédicateur. Leur étendue est trop considérable pour qu'il nous soit possible de les insérer dans ce numéro. Mais, *in tempore opportuno,* ces bons grains entassés dans le grenier du Père de famille seront, comme beaucoup d'autres, distribués à tous.

Pour aujourd'hui, nous nous contentons de citer le dernier article du *Courrier du Jura* et ses adieux au prédicateur.

LA FÊTE DE PAQUES

C'est la grande fête chrétienne. Tous les baptisés la célèbrent. Mais c'est surtout la grande solennité catholique.

C'est l'anniversaire bientôt dix-neuf fois séculaire de la Résurrection glorieuse de Celui qui, trois jours auparavant, était mort sur une croix pour le rachat de l'humanité.

Il convient qu'un journal catholique marque chaque année le retour de ce jour justement appelé *le plus grand des jours* (1). — L'an dernier, à cette place, nous nous sommes appliqué à dire, en détail, les splendeurs qui, pendant la Sainte Semaine, avaient émerveillé nos yeux et consolé notre âme. Nous avons loué la piété des fidèles, nos frères, se rendant en foule aux divers reposoirs pour y « veiller une heure » le Christ au tombeau. Nous avons décrit, du mieux que nous sûmes le faire, la grande journée de Pâques ; heureux alors de répéter l'*Alleluia*, et de faire ainsi, dans la presse, écho à la sainte allégresse de l'Église chantant Celui qui a vaincu la mort et ne mourra plus.

Nous avons noté la pieuse affluence des chrétiens de cette ville dans les deux églises paroissiales devenues tout à coup trop petites pour contenir tous ceux qui voulaient y pénétrer. Nous avons admiré et loué, comme il était juste, l'excellente

(1) Dom Guéranger, t. I, p. 142.

tenue et le recueillement parfait de cette foule pressée, depuis l'aurore, au banquet eucharistique, pressée plus encore au pied de la chaire de vérité d'où tombait un des plus éloquents discours que nous ayons jamais entendu.

Nous avons dit notre ravissement en présence de la pompe des cérémonies. Nous fûmes ébloui par la somptueuse parure des autels, par l'éclat des ornements sacrés, par la profusion des lumières, et ravi par la musique sacrée qui, durant toute la journée, remplit le saint lieu de savantes et mélodieuses harmonies.

Tout cela, aujourd'hui, il faut le redire pour donner à ceux qui ne les ont pas vues une idée de nos dernières fêtes de Pâques. — Même piété de la part des fidèles, même empressement, même pompe, même harmonie.

Cependant, cette année il y eut quelque chose de plus ; et cette chose-là doit être dite ici pour que son souvenir aisément plus tard s'y retrouve.

Un vénérable missionnaire nous était venu. — Pendant un mois, presque tous les soirs, dans l'église des Cordeliers, il nous évangélisa. Il nous fit entendre le plus simple et le plus merveilleux des langages. Ce furent l'expérience, le bon sens, la pure et saine raison faisant cortège à la plus savante et à la plus pratique des théologies qui, tour à tour, nous rappelèrent nos devoirs envers Dieu, la nécessité d'une religion, ses avantages, ses bienfaits et ses charmes. Il y avait là, pour écouter cette parole apostolique, un auditoire qui, de jour en jour, alla s'augmentant ; si bien qu'il fallut en venir à le scinder. — Des conférences spécialement destinées aux hommes furent annoncées. Elles eurent le succès que nous avons déjà fait connaître.

Le premier jour, six cents hommes au moins avaient pris place dans la grande nef de l'église des Cordeliers. Et ce n'est pas sans émotion, nous l'avouons simplement, que nous entendîmes toutes ces voix s'élever pour faire retentir les voûtes de la vieille église du chant populaire de ce cantique qui a pour admirable refrain cet acte de foi : *Je suis chrétien, voilà ma gloire*, etc.

Le mardi suivant, l'auditoire d'hommes fut un peu moins nombreux; mais il était encore, nous le répétons, d'au moins quatre cents braves chrétiens.

Le Vendredi Saint, la nef et les bas côtés se trouvèrent absolument remplis. Des hommes, rien que des hommes à qui volontiers, je pense, les dames avaient cédé la place. Jamais, nous dit-on, pareille réunion ne s'était vue dans cette ville. Et c'était vraiment un très beau et très émouvant spectacle ! Et le R. P. Burfin peut être fier d'un pareil succès. Dieu certainement a béni son labeur. Qui sait si ces trois conférences, que beaucoup parmi les auditeurs auraient voulu plus multipliées et prolongées même après Pâques, ne seront pas comme le réveil de la foi chrétienne sommeillant jusqu'ici dans un trop grand nombre d'âmes et de cœurs ! Et que de bien a été fait ainsi à la catholique population de cette ville ! Que de courages ébranlés qui ont été ranimés par cette chaude et sincère parole ! Que d'espérances réveillées et ravivées !... Que de bon grain semé qui germera et produira une riche moisson !

Ah ! cher et vénérable ami, je sais bien que je vous affligerais si je me permettais de vous adresser une louange. Vous êtes, je le sais aussi, la bonté et l'humilité mêmes. C'est pourquoi, tout simplement, avec tous les amis nouveaux que vous laisserez ici, je répéterai : « Béni soit le Seigneur qui s'est servi de vous pour préparer ses voies. » Et ne vous offensez pas si j'ose vous dire, publiquement, la reconnaissance de toute cette chrétienne cité et ma respectueuse tendresse.

A. P.-B.

LISTE DES PRINCIPALES STATIONS DE CARÊME PRÊCHÉES PAR NOS PÈRES EN 1885.

Marseille, Notre-Dame de la Garde : R. P. Gigaud.
Marseille, la Major : R. P. Bartet.
Marseille, Saint-Théodore : R. P. Isnard.
Marseille, Saint-Michel : R. P. Augier (Célestin).
Marseille, Saint-Philippe : R. P. Roux (Victor).

Marseille, les Chartreux : R. P. Bruissan.

Marseille (chapelle des Italiens) : RR. PP. Gallo.

Aubenas (Ardèche) : R. P. Bourg.

Toulouse, Saint-Jérôme : R. P. Reynaud.

Mâcon, Saint-Pierre : R. P. Garnier.

Le Creuzot (Saône-et-Loire), Saint-Charles : R. P. Delpeuch.

Lons-le-Saunier (Jura), les Cordeliers : R. P. Burfin.

Cherbourg (Manche), Notre-Dame du Vœu : R. P. Michaux.

Granville (Manche), Saint-Paul : R. P. Berthelon.

Laval, Notre-Dame : R. P. Montfort.

Ernée (Mayenne) : R. P. Paquet.

Saint-Denis de Gastines (Mayenne) : R. P. Lemius.

Saint-Florent (Maine-et-Loire) : R. P. Mouchette.

Cognac (Charente) : R. P. Merle.

Bourganeuf (Creuse) : R. P. Bénedic.

Cette liste est peut-être incomplète. Les rapports successifs des supérieurs de maisons combleront les lacunes. Avec les missions, les stations de Carême et les œuvres diverses, nos Pères auront travaillé sur tous les points avec la plus grande activité. Malgré les entraves apportées au zèle apostolique, le bien se fait encore en France.

NOUVELLES DIVERSES

Tous les journaux ont parlé de la maladie récente du cardinal Guibert, archevêque de Paris. Ils ont raconté et le danger si inopinément survenu, et toutes les phases de cette situation alarmante. Nous avons su, par eux, les craintes et les prières du clergé et des fidèles, la réception si édifiante des derniers sacrements par le vénérable malade et sa guérison inespérée. Notre très révérend Père Supérieur général, dès le début de la crise, et avec lui tous nos Pères de Paris, ont visité à plusieurs reprises le vénéré cardinal, admirablement soigné par les Sœurs de l'Espérance de la rue de Clichy. Aujourd'hui, tout est fini, et Son Eminence, avec sa vigueur d'esprit ordinaire, a repris ses travaux. Nous raconterons plus tard, en détail, tous les incidents de cette période si pleine d'angoisses. En attendant, nous remercierons, avec la Congrégation tout entière, le Dieu de bonté, qui a bien voulu prolonger les jours de Son Eminence et entendre nos prières, jointes à celles de toutes les communautés religieuses et de tous les bons catholiques de Paris et de France.

— Les journaux du Canada nous ont apporté l'écho des graves événements survenus dans le *North West Territory*. Les bruits les plus alarmants ont été répandus, et nous aurions à déplorer, s'ils se confirmaient, la mort de trois de nos Pères. A la distance où nous sommes, tout est encore incertain pour nous, et nous ne voulons pas nous hâter d'annoncer des malheurs. Nous attendrons des nouvelles complètement exactes et des récits officiels dus à nos évêques et à nos missionnaires.

Mais nous ne voulons pas attendre pour dire que tous les nôtres seront à la hauteur de leur devoir dans ces graves circonstances.

Le R. P. Provost, de la maison de Montréal, accompagne, comme aumônier, le bataillon de volontaires envoyé dans le Nord-Ouest. Il représente la Congrégation au poste du dévouement et de la charité.

— Nous lisons dans le numéro du journal *l'Univers*, 15 avril 1885 :

« Outre les décorations dont nous avons donné la liste, le gouvernement a distribué des récompenses aux personnes qui s'étaient signalées par leur courage, leur dévouement et leurs services, pendant l'épidémie cholérique de 1884; dans la liste des personnes ainsi récompensées, nous relevons les noms suivants :

Médailles d'or de première classe :

MM. l'abbé Boëffard, attaché à l'hôpital du Pharo, à Marseille. — L'abbé d'Istria, attaché à l'hôpital du Pharo, à Marseille. »

Les Annales applaudissent de tout cœur à cette distinction, si bien méritée par nos Pères.

— On lit dans le *Bulletin du Vœu national*, 10 mai 1885 :

« M. l'abbé Voirin a été nommé par Son Eminence supérieur des chapelains de la chapelle provisoire du Vœu national, à Montmartre.

C'est à lui qu'il faudra désormais adresser les lettres et communications relatives à la chapelle.

Ce n'est pas sans une vive peine que nous voyons s'éloigner de nous, pour quelque temps au moins, M. l'abbé Rey, supérieur des chapelains depuis la fondation de la chapelle.

Sa santé, surmenée par un travail immense, incessant,

au-dessus des forces humaines, a subi une telle altération, que ses supérieurs ont jugé prudent de lui donner un peu de repos et un ministère moins incompatible avec son état d'épuisement.

Tous ceux qui connaissent M. l'abbé Rey savent bien que cet apôtre du Sacré Cœur, dans sa nouvelle position, continuera, par son influence et ses relations, à promouvoir la grande œuvre commencée; et nous espérons que sa santé se rétablira assez promptement pour qu'il puisse encore apporter son concours aux derniers travaux de la basilique.

La grande piété, l'activité, l'expérience de son successeur sont un sûr garant que l'Œuvre ne souffrira pas de cette douloureuse séparation. »

Le R. P. Rey a été nommé Provincial de la Province du Nord, dont il eut déjà une première fois l'administration, avant le regretté P. Audruger. Tous ses Frères et toutes les âmes dévouées au Sacré Cœur, feront des vœux pour que, dans cette charge moins fatigante, il retrouve promptement des forces dépensées avec tant de zèle à l'Œuvre de Montmartre.

— Cette année encore, nous avons visité l'Exposition de l'Œuvre apostolique, rue de Chaillot, 69. Nous ne pouvons que répéter ce que nous avons déjà dit des Expositions des deux années précédentes, à la rue Christophe-Colomb : le zèle des chrétiennes fait des merveilles, et, de tous les points du monde, les missionnaires leur enverront l'expression de leur religieuse reconnaissance. Les visiteurs, à la reconnaissance, joindront le sentiment de l'admiration.

Nous avons entre les mains le numéro des *Annales de l'Œuvre apostolique* du dernier semestre. Il renferme des lettres de missionnaires de toutes les Sociétés reli-

gieuses, écrites de tous les points du monde. C'est une sorte de complément des *Annales de la Propagation de la Foi*. On y voit que si les missionnaires savent demander, ils savent aussi remercier. Dans ce recueil, nous choisirons une seule lettre; elle est de l'un des nôtres et vient de Ceylan :

LETTRE DU R. P. BOISSEAU, VICAIRE GÉNÉRAL DE Mgr BONJEAN, VICAIRE APOSTOLIQUE DE COLOMBO (CEYLAN), A Mme LA PRÉSIDENTE GÉNÉRALE.

Colombo, 3 novembre 1884.

Madame,

Le dernier et très précieux envoi de l'Œuvre apostolique à la mission de Colombo a été reçu par Mgr BONJEAN et tous ses missionnaires avec une reconnaissance d'autant plus vive que notre dénuement était plus grand.

Notre transfert de Jaffna à Colombo nous a un peu réduits à la condition des personnes qui se mettent en ménage et ont à se pourvoir de tout. Au fait, en arrivant ici, nous avons, sans parler du reste, trouvé nos sacristies entièrement dévalisées ou pourvues seulement de quelques vieilleries de fabrique italienne presque hors de service.

Quand il a fallu envoyer nos Pères en mission, il s'est trouvé que l'un manquait d'ostensoir, l'autre de chape; celui-ci n'avait qu'une misérable chasuble pour tous les jours et les plus grandes fêtes, tandis que d'autres devaient se servir d'un bol en guise de bénitier, etc., etc.

Chacun eût supporté de bon cœur les ennuis personnels de cette pauvreté; mais comment ne pas souffrir en voyant Notre-Seigneur et ses autels réduits à un tel dénuement, en entendant les fidèles s'étonner de notre misère!...

Ayant reçu l'année dernière dix nouveaux prêtres d'Europe, et Monseigneur en ayant reçu ou ordonné une dizaine d'autres cette année, nous sommes loin encore d'être pourvus du nécessaire, et nous aurons bientôt à faire un nouvel appel à votre inépuisable charité; mais, pour cette fois, je ne veux

donner qu'un son à ces lignes, celui de la reconnaissance et de nos plus sincères remerciements.

Bien des fois S. Gr. Mgr Bonjean s'était proposé de vous écrire Elle-même et de vous dire la joie causée à tous par votre bel envoi, et toujours de nouvelles et pressantes affaires sont venues lui arracher la plume des mains et lui faire ajourner un devoir qu'il lui eût été doux de remplir; enfin, s'apercevant que ses travaux et ses affaires, comme la boule de neige, allaient grossissant à mesure que le temps avançait, force lui a été de recourir à ma plume pour vous exprimer ses remerciements et ceux de ses missionnaires.

Je le regrette pour vous, chère Madame; mais, si je ne puis vous dire aussi bien que Sa Grandeur tout ce que nos cœurs ressentent envers votre belle Œuvre, je puis du moins vous assurer qu'ils sont tous remplis d'une sincère admiration pour vous et vos zélées collaboratrices, et que nous ne cesserons, pour vous témoigner à toutes notre gratitude, d'implorer pour votre Œuvre si éminemment catholique les grâces et les bénédictions de Dieu.

Daignez agréer, Madame, avec mon profond respect, l'assurance des sentiments pleins de gratitude avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Madame,

Votre humble et reconnaissant serviteur,

J. Boisseau, o. m. i.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 91. — Septembre 1885.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DE SAINT-ALBERT.

Personne n'ignore les graves événements qui se sont passés, au printemps dernier, dans le *North West Territory*. L'insurrection des métis, soulevée par Riel et fortifiée par les sauvages infidèles commandés par le chef *Gros-Ours* (Big-Bear), a mis tout le pays en émoi. La guerre a porté ses ravages dans nos chères missions, et le sang a coulé. Deux des nôtres, le R. P. Fafard, du diocèse de Montréal, et le R. P. Marchand, du diocèse de Rennes, ont versé le leur pour la défense de leurs ouailles. Ce sont des martyrs de la charité, dont la mort glorieuse ajoute à notre nécrologe, où déjà sont inscrits tant de noms d'apôtres, une splendeur de plus. Nous commençons le récit de ces événements, bien qu'ils soient déjà connus de tous par les journaux ; nos Annales ne peuvent les passer sous silence.

Dans ce but, nous publierons plusieurs lettres de nos

Pères. On voudra bien, en les parcourant, se reporter aux dates diverses auxquelles elles ont été écrites. Ceci est absolument nécessaire pour comprendre les faits et pour se rendre compte des appréciations. On voudra bien aussi tenir compte du milieu dans lequel vivaient les auteurs de ces lettres en les écrivant, et de la difficulté où ils se trouvaient de donner des nouvelles toujours complètement exactes, à raison des distances et de la suppression des communications régulières.

Nous donnerons les principaux documents qui nous ont été envoyés, et dans l'ordre où nous les avons reçus. S'il y a des erreurs de détail, elles pourront être rectifiées par les documents qui nous parviendront plus tard. Nous laissons à nos correspondants toute la responsabilité de leurs jugements sur les hommes et les choses. Leurs rapports sont du plus haut intérêt, et nous les insérerons sans y rien changer.

Voici d'abord une lettre du R. P. Fourmond au Très Révérend Père Supérieur général, écrite avant les événements. Elle en est comme la préface, et nous y trouvons le portrait de l'agitateur du Nord-Ouest :

Grandin, Saskatchewan, 27 décembre 1884.

Mon très révérend Père,

..... L'extrême misère à laquelle la population métisse est réduite aujourd'hui par suite de la disparition du buffalo et par la sécheresse et les gelées, qui ont empêché les récoltes de mûrir, n'a fait qu'augmenter encore l'excitation générale. La neige commençait à peine à disparaître, au printemps, que, de tous les établissements de Prince-Albert et de Saint-Laurent, les métis anglais et français accouraient se réunir, à moitié chemin des deux places, dans une épinettière, afin d'aviser aux moyens à prendre pour se faire rendre justice. Il fut

d'abord décidé que personne ne serait admis aux délibérations qui allaient suivre, s'il ne s'engageait par serment à garder le secret sur leurs résultats. La plupart firent ce serment; quelques-uns le refusèrent et furent exclus. Ainsi tout prenait l'aspect des sociétés secrètes : on se cachait comme des conspirateurs, et on s'enveloppait dans l'ombre des bois et dans le mystère du secret. Bien entendu, nous n'avions pas été consultés, comme d'ordinaire nous le sommes dans les assemblées; non pas, sans doute, qu'on se défiât de la légitimité de la cause, mais parce qu'on se défiait des moyens à employer pour la faire triompher. Nos gens étaient trop bien convaincus que nous ne les encouragerions pas dans cette voie. Tout en désapprouvant ces manières de faire, au moins étranges, nous dûmes nous tenir sur une grande réserve. Nous fûmes donc accusés de ne plus porter intérêt à notre peuple, de ne plus aimer ces chers enfants confiés a nos soins. Ces plaintes furent même exprimées assez amèrement et avec une grande émotion à Mgr Grandin, quelque temps après, dans une adresse qui lui fut présentée à la porte de la chapelle de Saint-Laurent, au sortir de la cérémonie de la confirmation.

Le premier résultat des assemblées fut d'aller chercher Riel, alors exilé sur les bords du Missouri, dans l'Etat de Montana. On députa, à cet effet, trois délégués. Ils trouvèrent Riel faisant l'école aux petits enfants de la mission de Saint-Pierre, dirigée par les RR. PP. Jésuites. Nos gens en furent d'abord fort édifiés, et ils ne le furent pas moins des bonnes paroles qu'il leur adressa pour les porter à mettre avant tout leur confiance en Dieu. Après avoir pris conseil des révérends Pères, il se décida à se rendre à l'invitation qui lui était faite et qui lui parut être une manifestation de la volonté de Dieu. Toutefois, avant de partir, il engagea les délégués à l'accom-

pagner au tribunal de la pénitence et à la sainte Table, ce qu'ils firent avec cette foi qui distingue les métis et les retiendra toujours sur le bord de l'abîme. Leur long voyage pour revenir ici fut heureux, leur première visite fut pour le révérend Père.

« Je suis parti, dit Riel, avec la bénédiction des révérends Pères de Saint-Pierre de Montana, je viens, à mon arrivée, réclamer très humblement celle des révérends Pères de Saint-Laurent. Je ne veux rien entreprendre que sous la direction du clergé et d'après ses conseils. » C'était la première fois que je voyais Riel ; je fus enchanté de sa conversation et de son bon esprit ; j'admirai la foi qui respirait dans toutes ses paroles, la douceur qui caractérisait sa physionomie et son élocution. Et cependant, ce visage, où se peignent la bonté, l'humilité et la modestie, s'anime parfois tout à coup et s'enflamme d'un feu terrible, et cela surtout quand on fait quelque opposition aux idées exprimées par l'orateur. Les droits de sa nation sont pour lui sacrés, et il jure de les défendre jusqu'à la mort. Dans ces moments d'exaltation, ce n'est plus le même homme : son regard de feu, l'éclat de sa voix, l'agitation de son épaisse chevelure, lui donnent un aspect qui vous effraye, et tout, dans sa personne, trahit l'éloquence. On ne peut s'empêcher de dire : « Voilà un homme convaincu. »

Plusieurs fois j'ai été témoin des discussions de Riel avec ses adversaires, une fois surtout avec l'honorable secrétaire du lieutenant-gouverneur du Nord-Ouest, Canadien français d'un grand mérite, d'une instruction solide et d'une logique serrée, mais calme et froid comme un homme d'Etat. Le contraste entre ces deux hommes était saisissant. Malheureusement pour Riel, comme pour tout orateur passionné, il lui échappe, dans ces moments d'excitation, des expressions trop fortes, qui nuisent à sa cause et l'ont, plus d'une fois, fait rappeler à l'ordre. Il

a cela de bon qu'il accepte humblement l'observation et désavoue ses écarts de parole. Mais cette éloquence passionnée ravit le peuple métis, qui le trouve incomparable et en fait un docteur en Israël, un Josué, un prophète et même un saint; en sorte que nous devons être, quand il s'agit de lui, d'une extrême réserve. Malgré notre prudence, il nous est arrivé souvent de voir nos expressions mal interprétées et l'affection de nos ouailles pour nous se refroidir.

Le 5 septembre, je crois, S. G. Mgr Grandin, revenant du Caribou, voulut bien présider à Saint-Laurent une assemblée des principaux métis de la colonie, dans la salle d'école du couvent du Sacré-Cœur. Le local était comble ; les orateurs parlèrent avec beaucoup de modération, quelqus-uns même, comme sous l'empire d'une crainte respectueuse, inspirée par la présence de Sa Grandeur. Les discours se résumaient dans la pensée d'exprimer à Monseigneur la peine que l'on éprouvait du malaise existant entre les révérends Pères et la population, celle-ci toujours docile dans le passé, toujours décidée à l'être dans l'avenir, mais aussi, restant convaincue de la justice de sa cause. Sa Grandeur donna, avec sa douceur et sa charité habituelles, des explications si sages qu'elles satisfirent tout le monde, et que les visages les plus sombres finirent par s'épanouir. A la demande de Riel, Monseigneur donna pour patron principal à la nation métisse saint Joseph, et pour patron secondaire, saint Jean-Baptiste, premier patron des Canadiens-Français, avec fête nationale fixée au 24 juillet, un mois après les grandes fêtes nationales des Canadiens. La séance fut terminée par la bénédiction de Sa Grandeur.

Cependant, les bruits de ces agitations politiques, grossis par la renommée et par les rapports des journaux, parvinrent bientôt aux oreilles du gouvernement.

Il répondit aux sourds et lointains grondements de l'orage par l'envoi d'un petit corps de cavalerie, lequel est caserné maintenant au milieu de la colonie, et semble, par sa présence, commander l'ordre et le calme.

Enfin, après bien des assemblées, des délais et d'interminables discussions pour se mettre d'accord, Français et Anglais, ce qui n'a jamais été une petite tâche, la fameuse pétition qui doit ramener l'âge d'or dans ces immenses prairies a été rédigée et envoyée à destination, il y a de cela quelques semaines. Depuis ce moment, Riel paraît plus calme, quoique non sans inquiétude pour l'avenir. Il y a des nuages dans nos parages: la famine, ou tout au moins la misère, est à notre porte, et vous connaissez le proverbe : « Ventre affamé n'a point d'oreilles. » L'esprit de discorde a ici ses suppôts, qui ne cherchent qu'à soulever la tempête. Malgré ces symptômes mauvais nous ne perdons pas courage ; la pensée qui domine en nous et soutient notre espérance, c'est que la foi et le bon sens de nos chers métis les retiendront sur le bord de l'abîme, et qu'ils resteront fidèles à la voix de la religion, à laquelle ils doivent d'avoir été tirés de la sauvagerie.

Priez bien pour eux et pour nous, Très Révérend Père, afin que l'année 1885, qui arrive et qui s'annonce sous de si tristes auspices, ne nous apporte, avec la bénédiction des SS. Cœurs de Jésus et de Marie, que paix, justice, patience, force et résignation. Qu'elle apporte aussi à votre cœur si paternel la grande consolation de voir tous ses chers enfants ne former qu'une famille de frères et de saints, dont je vous prie de bénir le plus indigne et le dernier de tous, qui désire toujours être votre très respectueux et très obéissant fils,

FOURMOND, O. M. I.,
Directeur de la Mission de Saint-Laurent (Saskatchewan).

MISSION DE PRINCE-ALBERT.

EXTRAITS DU JOURNAL DU R. P. ANDRÉ.

Prince-Albert, le 22 mars 1885.

La crise que nous redoutions depuis longtemps vient de se déclarer. Riel a levé l'étendard de la révolte, et a entraîné les métis français du district dans sa rébellion. Le pays est dans un état d'excitation qu'il m'est difficile de décrire, et Dieu sait par quelles scènes de désordres et par quels malheurs nous allons passer avant que la tranquillité soit rétablie. Nos gens, qui sont, grâce à l'instigation de Riel, la principale cause du trouble, en deviendront aussi les victimes. Déjà, au printemps de l'année dernière, avec quelle anxiété nous avions suivi le mouvement des esprits! Nos gens tenaient des conciliabules secrets, dont le but était d'aller chercher Riel dans les Etats et de le rappeler dans le pays, comme le seul homme capable de porter remède aux maux dont ils prétendaient souffrir. Nous nous étions opposés énergiquement à ce projet, mais nos remontrances ne furent pas écoutées, et nous fûmes éconduits parce que nous désapprouvions comme dangereuse l'arrivée de cet homme parmi nous. Nolin, l'Epine, Gabriel Dumont furent les principaux auteurs de ce mouvement, et c'est sur eux que retombe la responsabilité des tristes événements dont nous allons être témoins.

Riel arriva à Saint-Laurent dans le courant du mois de juillet, et fut accueilli par ses compatriotes comme un libérateur. Ma première entrevue avec cet homme me fit comprendre de suite combien nous devions le tenir pour suspect. L'air mystique, le ton religieux qu'il affectait dans ses conversations, les dehors affables et humbles qu'il savait revêtir, tout en lui était de nature à tromper les simples et les ignorants; nos gens le considéraient comme un héros et lui reconnaissaient les qua-

lités qui distinguent un génie et toutes les vertus qui caractérisent un saint. Mais sous ce masque se cachaient un orgueil diabolique et une ambition démesurée. Dans son cœur gronde une haine sourde contre toute autorité, excepté bien entendu la sienne ; les prêtres et les évêques lui sont odieux, et il emploie toute son influence auprès des métis pour les tourner contre leur clergé. Dès qu'il a vu que nous n'entrions pas dans ses idées et que nous contrariions ses vues politiques, il n'a cessé de semer dans l'esprit de nos pauvres métis la défiance contre nous; faisant entendre que la doctrine que nous leur prêchions n'était point celle de Jésus-Christ, mais que nous étions des adulateurs du gouvernement, payés pour soutenir son autorité, et qu'il fallait par conséquent se tenir en garde contre l'influence du clergé. Les prêtres et les évêques étaient l'objet continuel de ses entretiens ; il nous louait quand nous étions présents, pour nous attaquer plus vivement ensuite. En arrivant dans le pays, il a commencé à agiter les esprits dans de fréquentes assemblées où il faisait miroiter aux yeux de son monde un avenir brillant. L'excitation est allée en grandissant, et Riel devenait de plus en plus provocant et menaçant dans son langage. J'avais des luttes terribles avec lui, et j'excitais tellement sa colère qu'il perdait alors tout empire sur lui-même; il devenait dans ces moments un vrai maniaque, se tordant en contorsions, dans une fureur qui le rendait méconnaissable. Je le contredisais ouvertement devant ses gens, lui montrant l'énormité et la folie de ses projets, l'appelant un ignorant et un visionnaire, qui se complaisait à des rêves et à des plans insensés. J'avertis nos gens, et cela plusieurs fois devant lui, des dangers qu'il y avait à soutenir un pareil homme. Je ne me cachais pas pour dire que cette agitation ne pouvait finir que par la guerre, attirer sur eux toutes sortes de malheurs et couvrir le pays de

ruines et de sang. Mes avertissements, joints à ceux de mes confrères, faisaient une grande impression sur nos gens, et ils commençaient à voir l'abîme où Riel voulait les entraîner. Aussi plusieurs se détachèrent peu à peu de lui, même parmi ses principaux partisans, et il y avait déjà scission dans le camp. Nolin avait rompu avec Riel, et les plus intelligents le suivaient. Riel se voyait perdu, et il ne lui restait d'autre parti à prendre que de se réfugier dans les États. Le gouvernement, troublé par les rumeurs qui lui arrivaient de toutes parts sur les menées de cet homme, avait résolu de le faire arrêter; aussi avait-il augmenté considérablement ses forces à Carlton; les gens de Prince-Albert, également excités par toutes ces nouvelles, commencèrent à s'organiser pour se défendre en cas d'attaque. Riel, avec Gabriel Dumont, tenta alors un coup de désespoir. Le 17 mars, ils parcoururent toutes les maisons le long de la rivière, priant les gens de se rendre pour l'amour de Dieu à Saint-Antoine, à l'effet d'y tenir une assemblée. Peu d'entre eux se rendirent au rendez-vous, mais Riel, suivi de quatorze ou quinze hommes armés, traversa la rivière le 18 au matin, alla prendre possession du magasin de Walter et s'empara des munitions et des effets qu'il contenait. Le même jour, plusieurs trains chargés de farine furent arrêtés à Batoche et saisis. Riel envoya immédiatement des messagers partout pour avertir les hommes de se rendre au plus vite et en armes à Saint-Antoine, car la police venait pour l'arrêter. Près de soixante se rendirent à cet appel, dans la nuit, la veille de Saint-Joseph. Le matin, Walter avec son homme fut fait prisonnier. L'agent des sauvages qui visitait la réserve de ce côté de la rivière fut également arrêté. Les poteaux du télégraphe furent coupés et l'insurrection fut ouvertement proclamée. Plusieurs parmi les métis, et on peut dire la majorité, épouvantés de ces excès, craignirent de se compromettre, et refusèrent

de répondre à l'appel de Riel; de ce nombre fut Charles Nolin. Mais Riel organisa bien vite des bandes de dix à douze hommes, qui reçurent ordre de visiter toutes les maisons et de forcer les récalcitrants, sous peine de mort immédiate, de se joindre à lui à Saint-Antoine. Les malheureux furent poussés comme une bande de moutons, amenés à Saint-Antoine et enrôlés de force dans l'armée rebelle. Charles Nolin se cacha pendant deux jours chez le P. Fourmond, mais il fut découvert, et ramené à Saint-Antoine, et là il fut, sous peine de mort, forcé de se prononcer pour le mouvement. William Boyer fut également condamné à mort, ainsi que Louis Marion. Devant cette perspective (la mort), ils firent leur soumission et reconnurent le gouvernement de Riel. Le premier acte du nouvel autocrate fut de s'emparer par force de l'église de Saint-Antoine, pour en faire son quartier général. Les protestations du pauvre P. Moulin ne servirent qu'à l'irriter, Riel menaça le pauvre Père de l'arrêter et de le lier comme un prisonnier, s'il continuait de s'opposer à son dessein. L'église fut donc envahie à main armée et devint le quartier général de Riel et de ses gens. « La Providence, qui prévoyait ce mouvement miraculeux, disait-il à ses recrues, avait préparé cette église pour leur servir de forteresse, et Saint-Antoine allait devenir célèbre dans l'histoire comme le lieu d'où sortirait l'émancipation du Nord-Ouest. »

Vendredi matin, 20 mars, pendant que je disais la messe chez les Sœurs, M. Thomas Mac Kay vint chez moi en toute hâte; quelle ne fut pas ma douleur quand j'appris par lui que la rébellion avait éclaté parmi les métis; que Riel avait pillé des magasins et arrêté plusieurs personnes et qu'il se préparait à marcher sur Carlton, pour descendre ensuite sur Prince-Albert ! Je me rendis immédiatement chez M. Clarke, qui me confirma ces tristes et lamen-

tables nouvelles. Deux messagers étaient arrivés, dans la nuit, de Carlton, de la part du major Crozier, suppliant les citoyens d'aller en toute hâte à son secours. La police, en effet, ne se sentait pas en nombre pour résister à Riel, si elle n'était pas appuyée par les gens de Prince-Albert. Pour m'assurer de la vérité de ces faits, je suis allé chez M. Clarke, arrivé de Vinnipeg la veille. La chose n'était que trop vraie, et il me donna certains détails qui me démontrèrent la gravité de la situation. Vous dire la consternation que cette nouvelle répandit dans Prince-Albert est chose impossible. Les citoyens s'abordaient tout effarés, en se demandant comment tout cela allait finir. L'idée que les sauvages allaient se joindre aux métis jetait l'épouvante dans tous les esprits; on voyait déjà le pays livré au meurtre et au pillage. Mais les citoyens de Prince-Albert déployèrent alors un courage et une énergie à la hauteur des circonstances. M. Clarke, le vendredi 20 mars, de bon matin, les fit rassembler, afin de prendre des mesures pour repousser une attaque, et on fit un appel aux hommes décidés, pour aller au secours du major Crozier, qui s'attendait à être attaqué à Carlton par Riel et sa bande. Soixante-quinze hommes s'offrirent généreusement pour aller à Carlton, et le jour même, à deux heures après midi, ils partirent au milieu des acclamations des gens de Prince-Albert. Mais, parmi les spectateurs, il y en avait plusieurs qui ne pouvaient contenir leur émotion et qui pleuraient. On ne savait, en effet, quel serait le premier point d'attaque de Riel : serait-ce Carlton ou Prince-Albert ?

Je résolus de me porter directement à Saint-Laurent pour me rendre compte de la situation. Je ne pouvais croire que la majorité de nos gens eût été assez aveuglée pour prendre part à une rébellion coupable, devant entraîner leur ruine et celle de leurs familles. Après avoir rassuré

de mon mieux les pauvres Sœurs, qui, je dois le dire, se montraient courageuses, je me mis en route le vendredi, vers onze heures du matin, accompagné de mon jeune homme Damase. Je pris la direction de Saint-Louis-Langevin, afin de voir les métis échelonnés le long de la branche sud de la Saskatchewan. Environ à 10 milles de Prince-Albert, je rencontrai un métis du nom d'Alexandre Macdougal, qui se sauvait pour se réfugier à Prince-Albert. Il me dit que je ne trouverais pas un seul homme à partir de chez les Boucher jusqu'à Saint-Antoine; tous avaient été enrôlés de gré ou de force par Riel. Je revins donc sur mes pas à Prince-Albert, et j'arrivai assez à temps pour être témoin du départ des volontaires pour Carlton. Je dis à M. Clarke que la situation était plus sérieuse que je ne l'avais pensé, que tous les métis, sans exception, étaient rassemblés en armes à Saint-Antoine et qu'ils allaient attaquer Carlton. A quatre heures du soir, le même jour, je me mis de nouveau en route, et cette fois pour me rendre directement à Saint-Laurent en prenant la direction de Carlton. Je savais à quoi je m'exposais en allant à Saint-Laurent, car, si je venais à tomber entre les mains de Riel, il ne m'épargnerait pas, exaspéré qu'il était contre moi, par suite de la vive opposition que j'avais faite à ses abominables projets. Arrivé au Creek, qui coule à Macfarlane, sur la route de Saint-Laurent, après avoir laissé le chemin de Carlton, je vis venir cinq ou six trains du côté de Saint-Laurent. Les gens qui les composaient me dirent qu'ils venaient de Troy, qu'en passant à Batoche Riel les avait arrêtés, et qu'après les avoir dépouillés de toute la farine qu'ils frétaient pour la Compagnie, il les avait laissés aller. Les nouvelles qu'ils me donnèrent m'épouvantèrent. Riel avait armé les Sioux comme les Cris et avait envoyé partout du tabac pour appeler les sauvages à son secours. C'était une guerre d'extermination qui

commençait. Les pauvres femmes que je rencontrai sur mon chemin étaient à moitié mortes de frayeur. Ces hommes dirent aussi qu'il y avait une garde placée à Saint-Laurent pour m'attendre et que, si je tombais entre les mains de Riel, j'étais perdu et que je ne retournerais jamais à Prince-Albert. Ils avaient entendu Riel, durant leur séjour forcé à Saint-Antoine, s'exprimer sur mon compte, d'une façon qui ne laissait aucun doute dans leur esprit sur le sort qui m'était réservé, si j'allais à Saint-Laurent. Je ne craignais pas cependant d'être tué ; mais j'avais la certitude d'être fait prisonnier et de voir les Sœurs abandonnées à Prince-Albert, sans prêtre pour les assister dans cette terrible épreuve. Mon devoir me parut être de retourner à Prince-Albert et d'y rester comme au poste que l'obéissance m'avait assigné. Je rebroussai donc chemin, et j'arrivai à trois heures après minuit. Les pauvres Sœurs furent au comble de la joie de me voir, car elles étaient dans la désolation en pensant que je ne retournerais pas, tout faisant croire que Riel me tuerait ou me retiendrait prisonnier. Ici, je suis sans communication aucune avec les Pères du district : ni le P. Fourmond ni le P. Moulin ne m'ont envoyé le moindre mot.

C'est le 19, fête de saint Joseph, que le gouvernement provisoire fut établi à Saint-Antoine ; il commença par le pillage et la profanation de l'église. Riel a pour drapeau un étendard sur lequel sont écrits les dix commandements de Dieu. Tout, dans cet homme, est une insulte à notre sainte religion.

Le samedi et le dimanche furent pour nous des jours d'anxiété et d'inquiétude. Nous nous attendions à voir Riel et ses gens descendre sur Prince-Albert, et y mettre tout à feu et à sang. Le danger était d'autant plus grand que nos hommes les plus vigoureux étaient partis pour

Carlton et que nous n'étions pas trop bien organisés pour repousser une attaque; de plus, nous savions que les métis anglais qui nous entouraient sympathisaient avec Riel et ses gens, et que la peur seule les empêchait de se joindre à lui. Nous savions aussi que les émissaires de Riel parcouraient tout le pays, pour fomenter la révolte chez les métis et les sauvages. Le secours de 150 hommes, qui nous était annoncé comme devant venir de Troy, n'arrivait pas, et l'on ne savait à quoi attribuer ce retard. Peut-être les hommes de Riel avaient-ils coupé le détachement, et malheur à nous si le chef rebelle était victorieux dans la première rencontre avec les troupes du gouvernement! On était dans une inquiétude mortelle, et un doute terrible pesait sur tous les esprits.

Samedi, Louis Marion arriva à Prince-Albert; il s'était échappé des mains de Riel, qui lui avait donné le choix de se joindre à lui ou de mourir. Les nouvelles qu'il nous apportait de Saint-Antoine n'étaient pas de nature à nous rassurer. Riel agissait en despote, et tous ceux qui s'opposaient à son autorité et refusaient de se joindre à lui étaient, sans forme de procès et par sa seule autorité, condamnés à mort. Nolin, William Boyer, avec Louis Marion, avaient déjà reçu leur sentence de mort, laquelle avait été commuée à la condition de prendre les armes pour la défense commune. C'est dans l'église que se passaient ces scènes; là Riel, comme un tribun, haranguait les ignorants, qui approuvaient par leurs cris et leurs applaudissements. La terreur était dans tous les cœurs, et personne n'osait protester contre la conduite de ce furieux, qui affectait la piété et la religion. Il faisait un signe de croix et une prière avant de porter une sentence de mort; debout, devant l'autel, il parlait durant de longues heures; les

prêtres et les évêques étaient l'objet de ses diatribes et invectives; il avait soin, toutefois, de semer ses discours de certains éloges en notre faveur, avant d'enfoncer le trait empoisonné destiné à détruire notre autorité dans l'esprit de ces pauvres gens. Mais, malgré les assurances si répétées de Riel que Dieu était avec eux; qu'un grand miracle se ferait en leur faveur, que leur cause triompherait sans effusion de sang; que partout le Nord-Ouest se soulevait; que Battleford était entre les mains des sauvages et Winnipeg en pleine révolte, et enfin que Saint-Albert et Edmonton prenaient part au mouvement; l'inquiétude était dans tous les cœurs, et les malheureux se demandaient quelle serait l'issue d'une lutte dans laquelle ils avaient été entraînés de force. Les familles étaient dans les transes; les pauvres femmes et les enfants, laissés seuls dans les maisons, étaient en proie à toutes les terreurs. Personne cependant n'osait exprimer hautement son opinion, chacun voyant dans son voisin un espion qui pouvait le trahir. Samedi matin, M. Mac Kay, plein de compassion pour ses malheureux compatriotes, et mû par un sentiment de générosité digne d'admiration, se rendit seul au camp de Riel, à Saint-Antoine. Riel, qui le redoutait, voulut l'arrêter et l'empêcher de parler à ses gens; mais M. Thomas Mac Kay, sans se laisser troubler par ses menaces, parla hardiment devant les métis assemblés et leur représenta la situation dangereuse dans laquelle ils se mettaient. Riel et Gabriel voulurent l'arrêter; mais Emmanuel Champagne exigea que M. Mac Kay eût pleine liberté de parler, attendu que tous les métis le connaissaient comme un honnête homme, animé des meilleures dispositions à l'égard de ses compatriotes. Enhardis par les paroles de Champagne, plusieurs prirent parti pour M. Mac Kay. Riel, intimidé par cette manifestation de l'opinion publique, s'excusa de ses gros-

sièretés, et M. Mac Kay déclara que le gouvernement exigeait qu'on lui délivrât Riel et Gabriel, comme les deux auteurs responsables de la rébellion ; mais les métis refusèrent cette condition.

Aujourd'hui, 25 mars, j'ai vu M. Mac Kay qui est venu pour un moment à Prince-Albert. Les métis lui ont assuré qu'ils avaient été entraînés dans cette révolte contre leur volonté, et son opinion est qu'il n'y aura point de bataille ; que les métis, devant le déploiement de forces opéré par le gouvernement, allaient se rendre, toute résistance étant impossible. Aujourd'hui, ils sont retenus par la crainte qu'ils s'inspirent mutuellement.

Hier au soir, nous avons enfin été délivrés d'une grande inquiétude, le secours que nous attendions avec une si vive impatience étant arrivé à Prince-Albert à huit heures. Il fallait entendre les cris de joie avec lesquels les 150 hommes ont été accueillis par la population ; toute crainte d'une attaque de la part de Riel est maintenant passée, et son règne éphémère touche à sa fin : 300 hommes venant de Winnipeg vont arriver dans trois ou quatre jours. Riel n'a pas plus de 300 hommes sous ses ordres, y compris les sauvages, et c'est l'appel aux sauvages qui a soulevé le sentiment public contre lui. Les gens de Prince-Albert ont fait preuve d'un grand dévouement et d'une grande unanimité de sentiments. Devant le danger toutes les divisions ont cessé. Les hommes se sont gaiement offerts pour veiller pendant la nuit, et pour parcourir le pays dans toutes les directions comme éclaireurs, afin d'observer les mouvements de l'ennemi, et c'est en effet cette vigilance et cette activité qui l'ont déconcerté. Les espions circulaient parmi nous, car, comme je l'ai dit, les métis anglais étaient en parfaite union de sentiments avec Riel, mais ils ne voulaient se prononcer qu'en toute sûreté. La nouvelle nous ar-

rive aujourd'hui, 25 mars, que Riel a envoyé la nuit dernière 40 hommes de ses gens les plus déterminés pour aller recruter à domicile les métis anglais et les traîner de force à Saint-Antoine, afin qu'ils viennent prendre part au danger commun et qu'ils ne puissent se retirer en arrière quand la lutte sera engagée. D'après les ouidire ils ont pris un grand nombre d'hommes qui leur seront plutôt un embarras qu'un secours.

25 *mars*. Maintenant que la sécurité est assurée pour Prince-Albert, je suis en repos au sujet des personnes confiées à mes soins. Mais je suis grandement effrayé pour nos pauvres gens de Saint-Antoine qui continuent dans leur rébellion contre le gouvernement.

26 *mars*. Des forces considérables arrivent de toutes parts pour écraser Riel. Outre les 150 hommes arrivés avant-hier, il y a en chemin 300 hommes qui viennent de Winnipeg avec une batterie de 18 canons. Ces hommes sont partis dimanche de Troy, et ont ordre de faire une marche forcée ; ils seront dans un jour ou deux à Saint-Antoine. Aujourd'hui, les 150 hommes arrivés récemment se rendront à Carlton pour y rejoindre les 300 qui sont déjà là, et le corps de troupes, qui pourra monter au moins à 400 hommes, va diriger une attaque contre Riel aussitôt que les 300 hommes de Winnipeg seront arrivés. Déjà plusieurs essais d'accommodement ont échoué; Riel et les métis semblent vouloir persister dans leur rébellion. Le major Crozier exige que Riel et Gabriel Dumont se rendent à discrétion et que les autres se dispersent; ces deux hommes, âmes de la rébellion, refusent toute condition ; ils intimident et poussent à la résistance les gens qu'ils ont enrôlés.

27 *mars*. Les nouvelles qui nous sont arrivées cette nuit de Carlton sont désolantes et jettent l'épouvante

dans tous les cœurs. Les hostilités ont commencé hier, 26 mars, environ à deux heures après-midi. Les troupes du gouvernement se composaient surtout des citoyens de Prince-Albert partis vendredi, 20 mars, pour aller au secours de la police en garnison à Carlton. Les volontaires formaient la majorité et le corps montait à environ 80 hommes. Les métis et les sauvages, de leur côté, pouvaient composer un corps de 100 à 120 hommes, mais les métis français faisaient la force de ce parti. L'engagement a eu lieu à environ 1 mille du lac Canard, sur le chemin de Carlton, proche la réserve du Barbet. Les troupes du gouvernement ont essuyé une sérieuse défaite et ont été obligées de battre en retraite. Onze hommes ont été tués de leur côté et il y a plusieurs blessés, parmi lesquels on compte le capitaine Moore. Elliot et son commis ainsi que neuf citoyens de Prince-Albert, dont deux policemen, ont été tués ; on ne connaît pas le nombre des tués parmi les métis. Cette nouvelle a répandu la terreur à Prince-Albert, les habitants sont affolés de peur ; on s'attend à chaque instant à voir Riel avec sa bande de métis suivis des sauvages, fondre sur nous et mettre tout à feu et à sang. On abandonne les maisons pour se réfugier dans une espèce de fort qu'on a construit dans la ville. Ce soir, les Sœurs seront obligées, elles aussi, d'abandonner leur maison pour se réfugier dans le camp retranché ; mais la supérieure, avec deux autres Sœurs, veut rester pour garder le couvent, et je crois qu'il n'y a aucun danger pour elles. Le sentiment de la foi n'est pas assez éteint chez Riel pour qu'il ose s'en prendre à ces saintes femmes contre lesquelles il n'entretient, du reste, aucun sentiment d'animosité ; quant à moi, je ne puis espérer aucun quartier de la part de ce fanatique que le succès ne rendra que plus cruel. Maintenant que le sang a coulé, la guerre va

prendre un caractère sauvage et cruel : nos pauvres métis seront exterminés ; le gouvernement ne reculera devant aucun moyen pour réduire la rébellion, et Dieu sait par quelles épreuves nous allons passer. Nos tristes pressentiments ne nous ont pas trompés : nos pauvres gens sont perdus et ruinés sans ressources. C'est le délai du gouvernement à faire justice aux réclamations des métis et son refus d'écouter tous les conseils qui nous attirent ces malheurs.

Les Sœurs sont fermes et résolues, et Dieu me donne aussi à moi le courage de ne pas m'effrayer au milieu de l'épouvante générale. Je ne crois pas que Riel vienne ici, obligé qu'il est de se garder contre les attaques des troupes cantonnées à Carlton : Prince-Albert est trop éloigné de sa base d'opérations ; mais on ne peut rien prévoir avec des hommes qui ne se laissent guider par aucun conseil de prudence et qui ne prennent même pas les précautions les plus élémentaires. Jusqu'ici, tous ses actes sont marqués au coin de la folie et il n'en calcule pas les conséquences. Les gens qui le suivent agissent également en aveugles et sans prévision aucune de l'avenir. Aussi, on peut s'attendre à tout de leur part, et on doit s'abandonner entièrement à la Providence qui nous protège. On dit que le commissaire Irvine doit aujourd'hui aller attaquer Riel dans ses retranchements, à Saint-Antoine : tous les cœurs sont dans l'anxiété.

28 *mars*. Quelle nuit nous avons passée ! Hier au soir, nous avons abandonné notre maison pour nous réfugier dans une espèce de camp retranché que les hommes de Prince-Albert avaient construit près de l'église presbytérienne. On avait employé du bois de corde pour former les murs, et dans l'enceinte de ce fort, tous les gens de Prince-Albert et des environs étaient entassés

avec leurs familles. Nos bonnes Sœurs, à leur grand regret, avaient dû laisser leur couvent pour prendre place elles aussi dans cet asile ; mais le malheur commun avait rapproché tous les cœurs, et je dois dire que la dame du ministre presbytérien a témoigné toutes sortes d'égards à nos religieuses, et toutes les dames le plus grand respect. C'était une confusion et un encombrement dont il serait difficile de se faire une idée. L'évêque anglais était là avec sa famille et ses ministres, et, le danger rapprochant les cœurs, l'union et l'accord régnaient parmi tous les membres des diverses religions. L'évêque anglais me pressait affectueusement les mains et me remerciait avec émotion cet après-midi de l'intérêt que je lui avais témoigné dans ses anxiétés. Voilà deux nuits que nous n'avons pas dormi. Nous nous attendions à être attaqués à chaque moment par Riel et ses alliés les sauvages. C'est l'approche de ces derniers qui frappait de terreur les imaginations ; l'on se représentait toutes les horreurs possibles; nos meilleurs défenseurs étaient, en effet, à Carlton, et nous n'étions qu'insuffisamment préparés à repousser une attaque. Mais la grande nouvelle qui nous arrive ce matin rassure tous les cœurs. Toutes les troupes abandonnent Carlton et viennent se fixer à Prince-Albert. On a jugé qu'il était nécessaire de les concentrer sur un seul point afin de pouvoir écraser l'ennemi, s'il osait se présenter à Prince-Albert. C'est donc au milieu des acclamations du public que nos troupes ont défilé, et ont fait leur entrée à Prince-Albert. Les premiers en tête étaient les blessés dont l'état excitait la compassion universelle. Notre cher capitaine Moore s'est arrêté pour m'appeler, et c'est avec une véritable émotion que je suis allé embrasser cet ancien ami que je ne croyais plus revoir, tant les dernières nouvelles le représentaient comme

perdu ; heureusement sa blessure n'inspire aucune inquiétude. Maintenant que nous avons toutes les forces réunies à Prince-Albert, tout le monde respire à l'aise et se croit préservé. Aussi j'avais averti les Sœurs de rester tranquilles chez elles et de prendre, en toute confiance, le repos dont elles avaient un si grand besoin. On a renoncé à se réfugier de nouveau au fort. Nous étions assis tranquillement, Ambroise Fisher, Damase, mon jeune homme et moi, et nous nous réjouissions ensemble de nous voir sortis de cette situation critique lorsqu'en regardant par la fenêtre, je vois un cavalier et une bande de chevaux se dirigeant en plein galop vers Prince-Albert. Ils se précipitaient comme poursuivis par l'ennemi. Je sors pour demander la cause de ce mouvement ; les hommes arrivent pâles et les yeux hagards, et, en passant devant moi, ils me crient :

« *Come on ! they are coming, the French and the Indians !* »

Aussitôt, de dehors, je crie aux Sœurs de sortir au plus vite et de se sauver, car l'ennemi arrive. Les pauvres Sœurs étaient au lit, et pendant qu'elles s'habillaient, je courus vers le fort pour chercher un wagon. J'arrive hors d'haleine au fort, où déjà M. Clarke commande un wagon pour elles. Le plus grand désordre et la plus grande confusion régnaient dans la ville. Les familles tout éplorées et affolées de terreur sortaient de leurs maisons, ce n'étaient partout que des cris de terreur et de désespoir. J'attendais les Sœurs ; elles arrivent à moitié habillées et tremblantes de peur. Il est difficile de tracer une peinture exacte du spectacle que nous avions sous les yeux : les hommes comme les femmes étaient dans les transes et s'attendaient à voir les sauvages et les métis fondre sur nous pour nous égorger et mettre tout à feu et à sang. M. Clarke était le seul qui gardât son sang-froid au milieu de cette confu-

sion et sa voix dominait le bruit pour commander le calme et ranimer la confiance : il affirmait que c'était une fausse alarme. Peu à peu les esprits se rassurèrent en voyant que l'ennemi ne paraissait pas, mais quelle terrible nuit les femmes passèrent dans le fort, pressées et serrées qu'elles étaient les unes contre les autres ! Sous l'influence de la chaleur et de la peur, les malheureuses tombaient sans connaissance ; plusieurs furent sérieusement malades, cinq femmes accouchèrent ; les Sœurs, me racontant le lendemain les impressions de cette nuit horrible, me disaient qu'il s'était passé des scènes déchirantes. Le matin, de bonne heure, à cinq heures, j'allais les chercher pour les ramener au couvent : il n'y avait plus de danger. A six heures, je dis la messe, à laquelle assistèrent Louis Marion, Ambroise Fischer, et mon jeune homme ; bien entendu que nous n'eûmes pas de bénédiction des rameaux. Ce dimanche, il n'y eut aucun service public dans aucune église à Prince-Albert. On était trop fatigué pour prendre part aux offices.

30 *mars*. Aujourd'hui, trois hommes, partis de Prince-Albert dimanche après midi, ont ramené les corps de ceux qui ont été tués. C'est neuf cadavres qui ont été relevés sur le champ de bataille. Une chose console au milieu des tristesses qui nous accablent : c'est de voir que les sentiments d'humanité qu'inspire notre sainte religion ne sont point éteints dans les cœurs de nos gens ; ils n'ont pas permis que les cadavres fussent mutilés par les Sioux qui les accompagnaient. Tous les corps ont été religieusement respectés et placés dans une maison peu éloignée du champ de bataille. On avait craint que ceux qui se sont dévoués pour aller les chercher ne fussent retenus prisonniers ou peut-être massacrés ; mais tout au contraire, ils se louent beau-

coup de la bienveillance avec laquelle ils ont été reçus.

Un autre trait à la louange des métis. Un blessé laissé sur le champ de bataille a été sauvé par l'intervention de William Boyer qui a sauvé ce malheureux, au moment où un Sioux se préparait à l'achever à coups de crosse de fusil. Il avait déjà deux doigts de la main brisés, quand William Boyer est accouru à son secours. Grande foule pour visiter les morts. L'indignation et la haine contre les métis augmentent dans tous les cœurs. Les Anglais se sentent humiliés de la défaite qu'ils ont éprouvée et nourrissent des idées de vengeance contre ceux qui ont troublé la paix publique par une insurrection que rien ne justifie. Tous les colons, dans un rayon de 20 milles, se sont réfugiés à Prince-Albert, laissant à l'abandon leurs maisons et leurs animaux. La terreur règne dans tout le pays.

31 *mars.* Aujourd'hui a eu lieu l'enterrement des neuf hommes tués au lac Canard ; c'était une cérémonie solennelle, mais lugubre. Une foule immense suivait le cortège funèbre, et tous les cœurs étaient à la douleur. Le pauvre Elliot, jeune avocat plein d'avenir, était au nombre des morts ; il a été tué avec son commis Napier. Pour donner un témoignage de respect et de reconnaissance à ces victimes qui se sont dévouées pour notre défense, je suis allé à l'enterrement. Le soir de ce jour, la femme de Louis Marion est arrivée de Saint-Laurent avec sa jeune fille. Cette femme a fait preuve d'un vrai courage en venant à Prince-Albert rejoindre son mari. Elle m'a remis deux lettres du bon P. Fourmond, et une troisième pour les religieuses de Prince-Albert de la part de leurs Sœurs de Saint-Laurent. Nous étions bien inquiets au sujet de nos Pères et de nos Sœurs. Le P. Fourmond me rassure et me dit qu'ils sont tranquilles et qu'ils n'ont pas encore été inquiétés. Mais il craint que la Mis-

sion ne soit pillée par quelques bandes de sauvages. Ils n'ont pas un seul homme autour d'eux; leur jeune homme, Philippe, les a abandonnés après la bataille pour aller rejoindre les autres insurgés et ses trois frères déjà enrôlés dans l'armée de Riel. Lundi, les cinq tués du côté des métis ont été enterrés à Saint-Laurent ; ce sont : 1° Isidore Dumont, le frère aîné de Gabriel, il laisse une veuve et quatorze enfants ; 2° Augustin la Framboise, cousin germain de Gabriel, il laisse une veuve et sept ou huit enfants ; 3° J.-B. Montour, jeune homme de vingt-quatre ans qui laisse une veuve et deux enfants; il était le gendre d'Isidore Dumont ; 4° Joseph Montour, frère du précédent, jeune homme de vingt ans, pas marié ; 5° Assivin, sauvage chrétien. Jean-Baptiste Parenteau, neveu de Gabriel, est blessé à mort. C'est Gabriel qui, après Riel, est le principal auteur du trouble, et c'est dans sa parenté que la mort a choisi ses victimes. Gabriel lui-même l'a échappé belle : une balle lui a effleuré la tête en déchirant la peau. Ce que la femme de Marion nous raconte est bien triste. Nos métis sont plus que jamais résolus à soutenir la lutte. Les familles qui ont perdu quelques-uns de leurs membres ne ressentent aucune tristesse, et personne ne versait de larmes à l'enterrement. La bonne chère que font les révoltés et le pillage général auquel ils ont presque tous, plus ou moins, participé, les rendent joyeux et contents. Leur confiance en Riel, qui pourtant les avait assurés que pas une goutte de sang ne serait versée, ne diminue pas. Riel est allé à la bataille armé de la croix du P. Touze qu'il a prise de force, et avec laquelle il a béni les combattants, mais en ayant soin de se tenir éloigné de la portée des balles : sa personne est trop précieuse pour qu'il l'expose au danger. Il a jeté maintenant le masque et se montre tel qu'il est. Il a rompu publiquement avec l'Eglise

catholique en renonçant au Pape, et il a entraîné ces malheureux dans son apostasie. Ils le regardent comme un grand prophète investi d'une mission divine. Modime l'Epine lui-même le suit fidèlement et semble aveuglé. Nos malheureuses gens, sous l'influence de cet homme, ne sont plus reconnaissables. Le quartier général est au lac Canard, dans les bâtiments des Stobart. J'ai eu, ce matin, une longue conversation avec le commissaire Irwine. Il m'annonce que 2000 hommes sont en route pour venir réduire la rébellion. Il exprime un grand regret de n'avoir pu arriver quelques jours plus tôt, avant l'effusion de sang.

2 *avril*, Jeudi saint. Quelle triste semaine sainte nous passons! Je me contente de dire la messe basse le matin et nous nous abstenons de faire aucune cérémonie en rapport avec les mystères du jour, de peur d'être surpris par l'ennemi. Tout le monde a abandonné les maisons et s'est replié au cœur de la ville où se trouve le fort qu'on y a construit pour donner asile aux familles en cas d'attaque. Nous sommes les plus éloignés ; mais le système de défense est si bien organisé, que nous sommes tranquilles. Chaque jour arrivent quelques malheureux qui s'échappent du camp de Riel et viennent chercher un refuge à Prince-Albert. Hier au soir, Jous-saint, l'huissier, nous arrivait de Carlton avec un de ses garçons. Il nous dit que Riel a fait occuper Carlton par quinze de ses hommes et que le feu a épargné le plus grand des bâtiments du fort. D'après lui, la débandade et la désertion commencent parmi les gens de Riel. Ils voient maintenant l'abîme ouvert devant eux. La peur les gagne, à la pensée du compte terrible que le gouvernement va leur demander du sang si injustement répandu et du pillage qu'ils ont fait de tant de magasins. L'huissier nous dit qu'il croit que Riel a

quitté le lac Canard et qu'il a transporté son camp à Saint-Antoine. Je plains notre pauvre Père Moulin d'être obligé de donner l'hospitalité à de pareils hôtes. L'opinion s'accrédite que Riel se dispose à prendre la fuite et à mettre sa vie en sûreté, en abandonnant ses victimes à la vindicte des lois. Il ne ferait, en cela, que suivre l'exemple de tous les auteurs de révolutions qui, au moment du danger, savent prendre la clef des champs, et laissent les malheureux qu'ils ont séduits se débattre comme ils peuvent. Ce sera, je pense, le dénouement probable de cette échauffourée. Et les infortunées dupes, que deviendront-elles? plusieurs périront sur l'échafaud. Notre colonie est entièrement ruinée, et je pense qu'il nous faudra abandonner la moitié de nos missions, et nous borner à garder Saint-Antoine.

3 *avril*, Vendredi saint. Tout est tranquille autour de nous. L'opinion que Riel a abandonné le lac Canard et gagné Saint-Antoine prend de plus en plus de la consistance.

9 *avril*. Les fêtes de Pâques se sont passées tranquillement. Dimanche, notre chapelle était remplie ; plusieurs protestants sont venus assister à la grand'messe. Nous étions les seuls, à Prince-Albert, à avoir l'office public le jour de Pâques. Les protestants, les deux derniers dimanches, n'ont pas eu de service dans leurs églises. Tous les soirs, nous avions bénédiction du Saint Sacrement. Dimanche soir, le commissaire en chef le colonel Irvine et le major Crozier sont venus nous faire visite. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que les autorités, ici, ne connaissent pas les mouvements de Riel et ignorent complètement où il est. On est stupéfait de voir le manque d'organisation où est tombée l'administration canadienne dans le pays. Cette rébellion, que le gouvernement devait prévoir depuis long-

temps, l'e pris complètement au dépourvu, et il se trouve en face d'une insurrection de deux cents métis et d'une centaine de sauvages, sans aucun moyen de la réprimer. Si Riel avait eu plus d'audace, il aurait fait un mal immense; mais il paraît se tenir sur la défensive et ne sait trop à quoi se résoudre. La terreur qu'il inspire est incroyable. Il s'est déclaré ouvertement hérétique, et le monstre a la prétention de réformer l'Eglise de Jésus-Christ. Il manifeste, comme tous les sectaires, une haine infernale contre le Pape et contre Rome, et il appelle l'Eglise catholique la *Vieille Romaine*. Nos pauvres gens le suivent quand même.

11 *avril*. Un courrier est arrivé ce matin de Battleford ; il nous apporte les nouvelles les plus terribles et les plus lamentables. Les sauvages sont partout soulevés, et la guerre d'extermination a commencé. La main me tremble et le cœur me saigne en rapportant les faits dont on nous fait le récit. Les bons et chers PP. Fafard et Marchand, avec deux Frères, ont été tués par des sauvages de la bande du Gros-Ours (*Big-Bear*). La Mission de Notre-Dame de Bon-Conseil, au lac La Grenouille, a été saccagée et brûlée. Delany, le fermier des sauvages; Tom Quin, l'agent des sauvages pour le district du Fort-Pitt, avec d'autres blancs, ont été tués. Battleford est assiégé par les sauvages ; quatre ou cinq blancs, la plupart fermiers dans les réserves, ont été tués. Ces nouvelles ont répandu la plus grande consternation dans Prince-Albert; le peuple se dit qu'il n'a aucun quartier à attendre, puisque les prêtres eux-mêmes n'échappent pas à la férocité des sauvages. La haine et l'indignation contre Riel et les métis qu'on rend responsables de ces meurtres, augmentent d'une manière effroyable, et ces malheureux seraient épouvantés eux-mêmes, s'ils étaient témoins de l'horreur qu'ils inspirent. Je dois, dans cette circonstance malheureuse, rendre

un tribut de justice aux sentiments manifestés par la population de Prince-Albert. Tout le monde sympathise avec nous dans le malheur qui nous frappe et exprime la plus grande admiration pour le courage et le dévouement de nos prêtres, tous inébranlables à leur poste, au risque de devenir martyrs de leur devoir. Les habitants comparent la conduite de nos Pères, qui restent tous à leurs Missions, malgré les dangers qui les menacent de toutes parts, avec la conduite des ministres protestants, qui tous ont déserté leurs postes pour venir se mettre avec leurs familles en lieu de sûreté. Pauvres et chers Pères Fafard et Marchand ! que de regrets leur mort va causer partout ! Il y a trois mois, je passai au lac La Grenouille, mais j'étais loin de penser alors que cette mission allait devenir le théâtre de meurtres horribles. Le bon P. Fafard, si dévoué aux sauvages, travaillait nuit et jour pour achever les bâtiments construits au prix de grandes fatigues. Cette Mission du lac La Grenouille présentait un aspect riant et coquet et faisait l'admiration de tout le monde. La place commençait à prendre l'apparence d'un joli village, et tout semblait lui promettre un bel avenir. Des entrepreneurs construisaient un moulin, et le cher Père se réjouissait de voir sa Mission prendre des développements si rapides. Il avait une école fréquentée par près de quarante enfants. Le dimanche que je passai au lac La Grenouille, combien je fus édifié de voir ce cher Père occupé durant toute la journée à confesser des enfants sauvages, montrant, par leur contenance et leur respect dans l'église, qu'ils savent apprécier l'instruction qu'ils reçoivent. Mais tout cela n'est aujourd'hui que ruines arrosées du sang des deux missionnaires de Notre-Dame de Bon-Conseil. Ce qui console, au milieu de ces tristesses, c'est d'apprendre, entre autres rares détails, que nos deux zélés

confrères ont été frappés par la main des sauvages païens, et que les chrétiens n'ont eu aucune part à la mort de leurs pères en Dieu et au meurtre des autres blancs. Ce sont les sauvages de Big-Bear qui ont commis tous ces crimes; les Pères ont été immolés, parce que, dans leur charité, ils voulaient défendre les blancs et détourner d'eux les coups qui les menaçaient.

12 *avril*, dimanche après Pâques. Aujourd'hui, nous avons eu une grand'messe solennelle. L'église était remplie d'une nombreuse assistance, composée de catholiques et de protestants. Nous étions tous sous l'impression des terribles nouvelles reçues hier. Profondément ému moi-même, j'ai pris pour sujet de mon instruction les événements qui se déroulaient devant nous. J'appuyai, en commençant, sur les bonnes qualités qui distinguent les métis, les représentant comme bons, simples dans leurs mœurs, mais faciles à tromper et à devenir les dupes de ceux qui profitaient de leur bonne foi pour les porter à des actes dont ils ne n'entrevoyaient pas les conséquences. S'ils avaient été plus solides dans la religion, ils auraient suivi et écouté leurs prêtres, lesquels s'étaient toujours montrés leurs vrais amis. Riel n'avait pas reçu mission pour les enseigner, et aujourd'hui, ils allaient payer de leur vie leur tort de s'être laissé séduire par cet homme néfaste. Je connais nos gens depuis vingt-cinq ans, et, devant Dieu, je puis dire que c'étaient des hommes au cœur simple, bons et généreux pour tout le monde ; mais leur esprit d'indépendance et la défiance que Riel leur avait inspirée contre nous ont amené leur perte. Dieu, irrité à cause des péchés du pays, avait choisi deux saints prêtres pour victimes, mais on n'accusera pas le clergé d'avoir poussé les gens à la rébellion; la mort de ces deux prêtres démontre que cette affreuse insurrection était autant dirigée contre la reli-

gion que contre le gouvernement. Les blancs ne pouvaient pas se disculper entièrement de n'avoir aucune part à une rébellion qui bouleversait tout le pays. En venant s'établir ici, s'ils avaient eu plus d'égards pour les sentiments et la faiblesse des métis et des sauvages, on n'eût pas vu cette haine féroce qui se fait jour entre les deux races. Mais les blancs et le gouvernement avaient pris en profond mépris les métis et les sauvages. Ils avaient affecté de ne les compter pour rien, alors que ceux-ci avaient vécu en maîtres pendant si longtemps sur ces terres ; les nouveaux venus avaient presque tous affiché de l'indifférence, pour ne pas dire du mépris, pour la religion et pour ses préceptes, et, au lieu de traiter les natifs comme des frères dignes de leur compassion et de leur sympathie, ils s'étaient montrés insolents et arrogants à leur égard, etc.

Tel fut le sujet de mon instruction, que je développai longuement, et l'impression, dans l'assemblée, fut vive et profonde.

13 *avril.* Un courrier est arrivé aujourd'hui de Battleford ; il confirme la nouvelle de la mort de nos deux Pères au lac La Grenouille ; mais il nous apporte aussi la consolante nouvelle que le juge Roleau et son frère le docteur, avec leurs familles, ont échappé au massacre. On avait des craintes sérieuses sur leur sort, à cause des dangers auxquels on les savait exposés sur la route, avant d'atteindre Swift-Current, la première station du chemin de fer. Les sauvages, à Battleford, ne sont guère redoutables ; ils n'osent pas s'approcher du fort du gouvernement où ont pris asile toutes les familles du pays. Ce poste est à l'abri de leurs attaques. Ici, nous sommes très inquiets au sujet des Pères et des Sœurs de Saint-Laurent. Nous redoutons qu'ils ne soient massacrés par quelque bande de sauvages, et nous ne comprenons pas que le bon P. Fourmond n'ait pas pris des mesures pour envoyer les

Sœurs à Prince-Albert rejoindre leurs compagnes. Peut-être ce cher Père ne connaît pas le danger de la situation et ignore complètement les nouvelles du Fort-Pitt et le danger où l'on est de voir tous les sauvages descendre pour s'unir à leur chef, l'infâme Riel. Aujourd'hui, j'ai engagé un homme nommé Antoine le Cri, pour aller porter deux lettres : l'une au P. Fourmond, l'autre au P. Touze. J'espère que ce courrier arrivera à destination et que le P. Fourmond trouvera encore moyen d'envoyer les Sœurs ici avant que les chemins ne soient fermés. Le danger est pressant, et je ne sais si ces pauvres Sœurs pensent même à partir pour se rendre à Prince-Albert. J'ai eu de la peine à trouver un messager ; tout le monde redoute les sauvages maraudeurs, et ce n'est qu'en promettant une vache et Ambroise Fisher une autre, avec condition d'aller au lac Canard, que le courrier a consenti à se mettre en route. Nous attendons avec anxiété son retour. Depuis le voyage de Damase, mon serviteur, à Saint-Laurent, nous sommes sans nouvelles de cette place et des métis. Les autorités, ici, ne connaissent absolument rien de Riel et de ses mouvements. Les éclaireurs, effrayés, ne s'aventurent jamais loin et se contentent de chevaucher dans un rayon de 10 à 12 milles autour de Prince-Albert, tandis que les métis, pleins d'audace, s'avancent de tous côtés avec leurs alliés les sauvages. Le pays est, en ce moment, en leur pouvoir, et le gouvernement se contente de défendre Prince-Albert, en attendant de nouvelles forces.

14 *avril.* On ne sait comment expliquer le retard que les troupes annoncées depuis longtemps mettent à venir à notre secours. Le gouvernement agit avec une lenteur désespérante, et pourtant le danger est grand. C'est la lenteur anglaise ; les événements auxquels on n'est pas

n'est pas préparé viennent surprendre ceux qui auraient dû les prévoir.

15 *avril.* Nous attendons aujourd'hui avec une anxiété fiévreuse le retour du courrier envoyé à Saint-Laurent. Dieu nous préserve du malheur que nous redoutons pour les pauvres Sœurs et qu'il nous donne de les voir arriver ici sans accidents !

16 *avril.* Notre messager Antoine le Cri n'est pas encore de retour de son voyage à Saint-Laurent. Nous craignons qu'il ne lui soit arrivé quelque malheur. Voilà le quatrième jour écoulé depuis son départ, et nous n'avons aucune nouvelle de lui. On annonce qu'on a vu des sauvages rôder dans la contrée et qu'ils ont volé un cheval dans une étable. Le pauvre Antoine a pu tomber entre les mains d'un parti de maraudeurs et être tué par eux. Je suis vraiment inquiet à son sujet. Je le regarde comme perdu s'il n'arrive pas ce soir. La situation périlleuse des Pères et des Sœurs à Saint-Laurent nous préoccupe beaucoup. Depuis huit jours, nous n'avons aucune nouvelle d'eux, et toutes sortes de rumeurs circulent. On dit que Riel a donné l'ordre d'abandonner les maisons pour se concentrer autour de Saint-Antoine ; or, il peut arriver que les Pères et les Sœurs aient été obligés eux aussi de se rendre au camp de Riel, où celui-ci les aura gardés de force, afin d'avoir dans leurs personnes autant d'otages qui répondent de sa vie et de celle des principaux auteurs de l'insurrection. Ici, on ne connaît absolument rien de lui. Les éclaireurs de Prince-Albert n'osent s'aventurer au-devant de l'ennemi, tant la terreur les domine. Le gouvernement, avec ses trois cents hommes de police, ne peut arriver à rien connaître des mouvements des insurgés. Les seuls renseignements qu'il obtient, c'est par le moyen des rares déserteurs qui abandonnent Riel, pour venir se réfugier à

Prince-Albert. Les métis persévèrent dans leur révolte : Riel les a fascinés. Les désertions ont été rares. Le moment approche où les malheureux vont recevoir un terrible châtiment : le général Middleton arrive, en effet, avec deux mille hommes pour combattre les métis et les sauvages. Les courriers qu'on attendait avec tant d'anxiété ont paru ce matin ; ils nous apportent la bonne nouvelle que les troupes sont à Humboldt et que, dans trois ou quatre jours, elles seront à la rivière. Le dénouement ne peut tarder ; mais les métis semblent être dans une parfaite sécurité et ne soupçonnent nullement le coup qui va les frapper.

18 *avril*. Plusieurs messieurs faisant partie de l'armée du général Middleton sont arrivés la nuit dernière à Prince-Albert. Enfin, voici le secours que nous attendons depuis si longtemps. Cette armée est partie mercredi dernier de Humboldt, et elle devait être rendue à la rivière, traverse de Batoche, au moins pour dimanche au soir. Un autre détachement vient par Swift-Current, et doit être débarqué à 30 milles de Saint-Antoine, pour marcher ensuite le long de la rivière et cerner ainsi le camp des métis. La catastrophe approche donc à grands pas. Les troupes débouchent de tous côtés pour cerner et entourer nos pauvres gens, à qui il ne restera d'autre alternative que de se rendre à discrétion ou d'être massacrés en masse. Un bataillon de trois cents hommes se disposa à partir de Prince-Albert, pour se joindre aux forces qui s'avancent en sens opposé et écraser la rébellion sur le lieu où elle a éclaté il y a aujourd'hui un mois. Nos pauvres métis, d'après toutes les rumeurs plus ou moins véridiques qui circulent, semblent vivre dans la plus parfaite sécurité et ne soupçonnent nullement le coup qui va les frapper. Ils sont encore campés à Batoche, occupant les deux côtés de la rivière, où leurs

forces peuvent monter à quatre ou cinq cents hommes, y compris leurs alliés les sauvages.

Le sort qui les attend me fait peur, car le gouvernement n'ira pas de main morte pour les punir, et, s'ils ne se rendent pas, ils ne peuvent espérer aucun quartier. Ce soir, j'ai expédié une lettre au général Middleton en faveur de ces infortunés, le conjurant de les épargner, lui faisant remarquer que peu parmi eux sont vraiment coupables et qu'il doit leur offrir, avant de les frapper, l'occasion de se soumettre, en leur envoyant un parlementaire. Que les vrais coupables expient leurs crimes, et que les innocents soient épargnés. L'humanité se révolterait si, abusant des forces dont on dispose, on faisait un massacre général, sans distinction de coupables ou d'innocents. Mais Riel, qui est le génie malfaisant de ses malheureux compatriotes, sachant d'avance le sort qui lui est réservé ainsi qu'à quelques autres de ses plus chauds partisans, poussera l'obstination jusqu'au bout, et précipitera l'action, pour entraîner dans la même ruine tous ces égarés. Voilà ce qui fait craindre que la conciliation ne soit pas possible, surtout après un mois de révolte les armes à la main.

Le courrier que nous avions envoyé à Saint-Laurent est de retour depuis hier vendredi, après midi, mais nous n'en sommes pas pour cela guère plus renseignés sur le compte de nos Pères et de nos Sœurs à Saint-Laurent. On affirme que l'église du lac Canard a été brûlée le jeudi 9 avril. Il est possible que le pauvre Père Touze soit en captivité. L'horizon s'assombrit de plus en plus.

L'année dernière a été fort dure par suite du manque de récolte ; mais ce printemps, personne dans le pays ne songe à semer, à cause du trouble, et une misère affreuse nous menace de tous les côtés. Tous les habitants du

district anglais comme du district français sont ruinés, et c'est seulement lorsque la rébellion sera réprimée, que nous apprécierons tout le mal dont elle a été cause, et que nous pourrons compter les ruines amoncelées dans ce pays. Les marchands de Prince-Albert et la Compagnie sont les seuls qui profitent de ce trouble : ils vendent leurs marchandises à haut prix, et tous les magasins sont vides par suite des achats que le gouvernement a faits chez eux. Aurons-nous des nouvelles aujourd'hui du théâtre de la guerre? Tout le monde s'attend à de grands événements pour aujourd'hui ou demain: il y a quelque chose en l'air qui nous dit que nous approchons de la fin.

30 *avril* au matin. Voici bientôt deux semaines que le général Middleton est arrivé à la rivière à Clarke's Crossing, et de là pour se rendre à l'ennemi, il n'avait qu'un trajet de 35 milles à parcourir. D'après Bedson, lors de sa visite à Prince-Albert, il y a trois semaines, le général devait, de Humboldt, marcher droit sur Batoche, attaquer immédiatement Riel, et en finir par un coup hardi avec cette misérable révolte. Au lieu de courir droit aux métis pour les écraser, il fait un grand circuit en allant à Clarke's Crossing. Il n'a donc guère avancé dans son entreprise, la rébellion est encore debout, et nous ne savons ce que fait le général et pourquoi il hésite tant à attaquer un ennemi qui lui est si inférieur en nombre, et qui compte à peine cinq cents combattants. Les uns disent qu'il est en conférence avec les métis pour en venir à un arrangement quelconque; que le désir de sauver les prisonniers qui sont aux mains de Riel, lui fait différer l'attaque ; qu'il lui répugne d'exposer la vie de ces prisonniers en livrant bataille ; les autres disent qu'il est retardé parce que les troupes qu'il attend venant de Swift-Current ne sont pas encore arrivées. Quelques-uns

qui voient les choses en noir, pensent que peut-être le général a éprouvé une défaite et que les autorités ici cachent la vérité afin de ne pas épouvanter la population de Prince-Albert déjà assez portée à s'alarmer. Toujours est-il que la situation n'est guère agréable et qu'elle laisse le champ libre à toutes les suppositions. Notre pauvre Ambroise Fisher a aussi ses explications qu'il tire de ses rêves, et qui sont aussi croyables que ce que nous entendons par ailleurs.

Depuis le commencement des hostilités on n'a pas encore fait un seul prisonnier aux insurgés, tandis que ces derniers ont pris plusieurs de nos hommes ; les seuls prisonniers que nous avons ici, sont ceux qui se sont sauvés du camp de Riel pour venir se réfugier à Prince-Albert. Je me fais un devoir de visiter presque tous les jours ces malheureux, et ils sont contents, catholiques comme protestants, de me voir ; mon apparition au milieu d'eux leur est une grande consolation. Si nous trouvons longs les jours qui nous laissent sans nouvelles, ces infortunés trouvent encore plus pénible leur situation, surtout à cause de l'ignorance où ils sont du sort qui leur est réservé...

Le R. P. André continue à consigner dans son journal ses observations de chaque jour. Ses angoisses, loin de diminuer, augmentent. Il ne sait rien de nos Pères et des Sœurs de Saint-Laurent, de Mgr Grandin et des autres Pères du vicariat. Tout est possible et l'on peut redouter les plus grands malheurs. De plus, les gens de Prince-Albert, las de cette situation, ont fini par s'habituer au danger, et se livrent au plaisir. Les courses et les réjouissances de toutes sortes sont à l'ordre du jour. On ne sait où est le général Middleton, envoyé avec des forces pour écraser la rébellion, et l'incertitude de ses mouvements n'est pas faite pour rassurer.

Le 14 mai, le missionnaire écrit : Enfin, le dénouement si longtemps attendu est arrivé, la rébellion a été écrasée à Batoche, sur le lieu où elle prit naissance, le 18 mars. Alexandre Macdougall est arrivé cet après-midi et nous apporte cette heureuse nouvelle. Les métis, entourés par les troupes du général Middleton ont combattu pendant quatre jours, c'est-à-dire : samedi, dimanche, lundi et mardi ; ils ont été repoussés jusqu'à la rivière et obligés d'abandonner leur quartier général, établi dans les maisons situées du côté sud de la traverse de Batoche. Ils se sont repliés en descendant plus loin que la maison de Champagne, et ils se sont réfugiés dans le bois qui forme la pointe ; là, bien qu'entourés de toutes parts, ils sont parvenus à s'échapper dans la nuit du mardi soir. Riel, Gabriel, et tous ceux qui étaient gravement compromis dans la rébellion se sont enfuis, quelques-uns se sont rendus ensuite au général, mais on n'en connaît pas le nombre. Riel, dans la journée de mardi, a voulu, dit-on, obéissant à un sentiment de générosité dont je ne le croyais pas capable, se rendre, pour épargner une plus grande effusion de sang et aussi pour faire retomber sur lui seul la responsabilité de la révolte. « C'est ma tête, dit-il, qu'ils veulent, je vais aller la leur offrir » ; et il a fait cesser le feu. Pendant qu'il rédigeait sa lettre de reddition au général Middleton, quelques sauvages avec quelques jeunes métis ont commencé à tirer sur les troupes ; William Swan a dit alors à Riel qu'il avait poussé les métis à la guerre et qu'il fallait aller jusqu'au bout, qu'il était trop tard pour parler de se rendre. La résistance a donc continué jusqu'à la nuit.

Ont été tués pendant ces jours de combat : Donald Ross, deux Jourond (Callixte et Eleazar), Damase Carrière, Joseph Vandale, Joseph Delorne, le pauvre vieux Ouellet, un vieillard âgé au moins de quatre-vingt-cinq ans. Ont

été gravement blessés : Baptiste Boucher, Charles Lavallé, les deux Swan, père et fils, Daniel Garriépy ; à la bataille du 24 avril, quatre métis ont été tués, parmi lesquels je ne connais que Saint-Pierre Parenteau et le vieux Vernette.

Voilà donc terminée cette révolte qui a été insensée dès le principe. Les métis n'ont voulu écouter les conseils ni de leurs prêtres ni de leurs amis : Riel était leur Dieu.

Le général Middleton mérite les plus grands éloges pour l'habileté avec laquelle il a conduit cette campagne, et surtout pour la longanimité et l'humanité qu'il a montrées à l'égard de nos gens. Il a procédé lentement afin de leur donner le temps de se reconnaître et de faire leur soumission. Mais, dominés par Riel, ils ne voulaient entendre parler d'aucun accommodement, et malgré lui le général a été obligé de frapper fort pour en finir. Nous voilà libres et les chemins sont ouverts ; mais quelles tristes pensées remplissent nos cœurs au souvenir de tant d'hommes que nous avons connus, et qui sont tombés dans l'acte de la révolte !

Riel et les autres prisonniers sont attendus ce soir à Prince-Albert ; la curiosité publique est grande et se promet un spectacle.

A. André, o. m. i.

LETTRE DE Mgr GRANDIN.

Saint-Albert, district d'Alberta, Canada, 12 mai 1885.

... Depuis le milieu du mois de mars, une grande partie de mon pauvre diocèse est livrée aux horreurs de la guerre civile. Depuis longtemps nos métis réclamaient, auprès du gouvernement, certains avantages qu'on leur avait fait espérer lors de l'annexion du pays au Canada.

On a trop différé de leur rendre justice. Ils prétendent en outre, et je crois avec raison, avoir été maltraités par certains agents, sinon mal intentionnés, au moins fort maladroits. Des meneurs, qui avaient intérêt à la révolte, en ont profité pour les soulever. Ces braves métis ont été jusqu'à présent très soumis aux prêtres ; mais les idées d'émancipation et de civilisation moderne ont pénétré chez nous. On n'a pas osé cependant leur dire que nous étions leurs ennemis, mais on leur a répété sur tous les tons, que, tout en nous restant soumis pour la religion, ils pouvaient nous tourner le dos quand il s'agissait de politique. Il a été facile aussi de soulever les sauvages qui prétendaient avoir bien des raisons de se plaindre du gouvernement. Craignant notre influence sur eux, on l'a prévenue en représentant le missionnaire comme vendu au gouvernement et s'entendant avec lui pour les rendre malheureux. Ces raisonnements ont eu d'autant plus d'effet que la grande majorité des sauvages de cette partie de mon diocèse sont encore infidèles ; ils ont cru facilement que nous sommes, en effet, vendus au gouvernement parce que, en toutes circonstances, nous tâchions d'apaiser leurs emportements. Plus d'une fois les menaces des sauvages nous ont été attribuées par certains employés du gouvernement ; parce que nous prenions les intérêts des sauvages et des métis, on nous accusait de les pousser à la révolte. Je ne dirai pas que le gouvernement nous a soupçonnés officiellement, mais ses employés nous ont accusés. Il est bien certain que nous avons usé de tout notre pouvoir tant auprès du gouvernement qu'auprès des révoltés pour empêcher cette guerre civile. Le premier a voulu économiser quelques milliers de piastres et il va en débourser des millions sans compter le sang qui, déjà, a coulé en abondance, et qui sait quand cela finira ?

Malgré nos efforts pour détourner le fléau, nous n'y avons pu réussir, sauf dans une partie du diocèse ; car, grâce à Dieu, nos métis de Saint-Albert et des environs, ainsi que les sauvages, tout en partageant le mécontentement des autres, ne les ont pas suivis dans leur révolte. Dans le pays révolté, j'avais au moins treize missions desservies par onze Pères Oblats et quelques Frères convers ; j'avais en outre deux établissements de religieuses ; qui sait ce que tout cela est devenu ? Malheureusement, je n'en puis plus douter, au moins deux de nos Pères ont été massacrés, et je crains bien que deux autres n'aient eu le même sort. Je ne doute pas de la destruction complète de quatre établissements, et je redoute beaucoup pour huit autres qui, probablement, n'auront pas été plus épargnés. Les métis et les chrétiens ne massacreraient pas les missionnaires ; mais les infidèles, qui voient en nous des bourreaux vendus au gouvernement, ont montré ce dont ils sont capables. Nos églises et nos chapelles sont les seuls grands établissements du pays ; elles servent, paraît-il, de prison, de lieu de refuge aux révoltés, etc. Ces révoltés, ne pouvant vivre que de pillage, se sont emparés de tous les animaux domestiques du pays, l'unique ressource des missions ; si les missionnaires ont pu échapper aux balles des révoltés, échapperont-ils à la famine ? J'ai le cœur gros de douleur et d'inquiétude, je sens que la main du bon Dieu s'est appesantie sur nous.

Depuis mon dernier voyage en Europe, j'ai perdu huit missionnaires, dont six prêtres ou Frères convers, et un jeune scolastique. Sur ces huit, deux seulement sont morts dans leur lit, les autres sont morts gelés, noyés ou massacrés par les sauvages.

20 mai 1885.

Je ne puis plus avoir aucun doute sur la mort de deux de nos Pères, les PP. Fafard et Marchand.

Le pauvre P. Fafard appartenait au diocèse de Montréal. Il entra dans notre congrégation en 1872 et reçut son obédience pour mes missions en 1875. Je l'ordonnai prêtre le 8 décembre 1875 et le lançai de suite dans les missions sauvages, sous la direction d'un Père expérimenté. Il s'est toujours distingué par son zèle. Depuis près de deux ans il était supérieur d'un district. Il avait réussi à se faire un magnifique établissement ; pour cela, il a travaillé lui-même comme un mercenaire afin de diminuer les dépenses.

Le P. Marchand, le second martyr, est du diocèse de Rennes. Il entra dans notre congrégation en 1880. Après avoir fait son noviciat en Hollande, il fut envoyé à Ottawa (Canada), pour y terminer ses études théologiques. Je l'ordonnai prêtre en septembre 1883 et le donnai pour compagnon au P. Fafard. Afin d'apprendre plus vite la langue crise, il fut chargé de l'école des petits enfants. Il devint bientôt capable d'être missionnaire, et son supérieur lui fit bâtir une maison-chapelle sur une réserve sauvage à 8 ou 10 lieues de la sienne. Il était à la tête de ce nouvel établissement depuis l'automne dernier et il se trouvait avec son confrère et supérieur lorsqu'il a été massacré. Quand les sauvages eurent consommé leur forfait, ils portèrent les corps dans la chapelle. Sans doute déjà le remords se faisait sentir, la vue d'un tableau du Sacré Cœur les épouvanta, assure-t-on ; il leur semblait que l'image était animée et leur lançait des regards menaçants, ils sortirent effrayés et d'autres mirent le feu à la chapelle sans y entrer. Le Saint Sacrement devait y être.

Dès que les voyages seront possibles, je visiterai mes

missions si éprouvées, j'irai prier et pleurer sur des ruines, sur les cendres de mes pauvres missionnaires. On dit qu'après avoir été fusillés, ils furent transportés dans leur maison que l'on incendia ensuite. Je donne ces renseignements sous toute réserve, car je ne suis sûr de rien, que de la mort de deux Pères, et je regarde comme très probable que quatre ont été massacrés.

(*Missions catholiques*, 3 juillet 1885.)

DEUXIÈME LETTRE

DU R. P. FOURMOND AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Saint-Antoine, 11 mai 1885.

Voilà près de deux mois que nous sommes comme prisonniers, sans pouvoir donner de nouvelles ni à vous, ni à Mgr Grandin, ni même à notre cher supérieur, le R. P. André. Tout le temps nous avons été au milieu de la rébellion.

Une vingtaine de rebelles obstinés, victimes des paroles fallacieuses du trop fameux Riel, ont commencé la guerre par la proclamation du gouvernement provisoire, avec Gabriel Dumont pour président, assisté d'un conseil composé d'une douzaine de métis les plus âgés. Puis, à l'aide de cette petite bande armée, le chef a réuni de force à Batoche (Saint-Antoine) tous les autres métis en les menaçant du pillage et même de la mort s'ils ne prenaient pas eux aussi les armes pour soutenir *leurs droits*. Quelques-uns ont résisté, le plus grand nombre a cédé à la force.

Alors Riel a voulu singer le madhi, et, tout à la fois pour satisfaire son orgueil et se venger de notre résistance et de la terrible opposition que nous lui avons faite, il s'est fait sectaire, fascinant nos pauvres gens par

ses trompeuses paroles, rejetant le Pape et l'Église, faisant du samedi comme autrefois le jour du Seigneur, renouvelant les erreurs des anciens et des nouveaux hérétiques, se donnant comme le grand réformateur de la religion, obligeant ses gens jour et nuit à la prière.

J'ai eu plusieurs disputes publiques avec lui. Les bons en ont été affermis ; mais beaucoup, terrifiés par ses menaces ou séduits par ses promesses et ses airs hypocrites, ont renoncé à tout ce qu'il a voulu pour croire à ses rêveries ; ils le regardent comme un saint, un persécuté, et nous comme des esclaves de Rome, des gens vendus au gouvernement, des traîtres, des ennemis de notre peuple. Il n'y a pas de sottises qu'il ne nous ait dites, de menaces qu'il ne nous ait faites pour nous ébranler et faire de nous ses premiers apôtres.

Sous prétexte de nous défendre, il nous a tous réunis avec nos fidèles religieuses de Saint-Laurent ici à Saint-Antoine de Padoue, où nous n'avons plus la permission de circuler librement, même pour les besoins du saint ministère. Il était défendu à nos gens de venir nous visiter et nous demander conseils et consolations.

Que de terreurs, de dangers, de peines de tous genres sont venus fondre sur nous pendant tout ce temps ! Voilà le troisième jour que nous sommes au milieu de la bataille entre l'armée canadienne, commandée par le général Middleton, et nos pauvres gens, qui se battent avec un courage et une habileté dignes d'une meilleure cause. La fusillade et la canonnade nous assourdissent sans pourtant faire grand ravage. Les uns et les autres se cachent dans des trous et des tranchées. Nous n'avons pas plus d'une vingtaine de tués ou blessés. J'ai été mis par erreur au nombre des premiers et j'ai eu la surprise de lire, dans le *Soleil* de Winnipeg, *l'annonce de ma mort*.

Un événement plus triste et plus sérieux, c'est la bles-

sure du R. P. Moulin, frappé ce matin d'une balle égarée. Par une protection visible de N.-D. de la Miséricorde dont nous célébrons la fête, la blessure n'est pas grave. J'ai pu, malgré la fusillade qui nous entoure, faire entrer quelques soldats canadiens qui ont emmené le cher blessé à l'ambulance. Le général vient à l'instant de nous dire que la balle a été heureusement extraite et que la guérison ne sera pas longue.

L'armée canadienne a le dessus. Nos gens se sont retirés en grande partie sur la rive opposée de la Saskatchewan; une bande seulement tient encore dans un ravin tout près d'ici, en sorte que nous sommes maintenant hors de danger et en liberté. J'en profite pour vous rassurer par cette lettre. Les religieuses se portent bien.

(*Missions catholiques.*) Fourmond, o. m. i.

LETTRE DU R. P. PROVOST AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Mission de Saint-Raphaël du lac Froid, 19 juin 1885.

Mon Très Révérend et bien-aimé Père,

Il y a déjà longtemps que j'aurais dû vous écrire. J'étais en train de le faire à Montréal lorsque l'ordre m'arriva de suivre le 65e bataillon comme aumônier dans l'expédition du Nord-Ouest.

Nos Pères ou les journaux vous ont appris que nous avions laissé Montréal le 4 avril pour arriver à Winnipeg le 10 et à Calgary le 12. Dans ces différentes missions, j'ai rencontré la plupart de nos Pères, et j'y ai éprouvé d'une manière bien sensible le bonheur d'appartenir à une famille religieuse. De Calgary à Edmonton, j'ai rencontré les RR. PP. Scollen et Gabillon; à Edmonton, le R. P. Grandin. J'ai visité la belle mission de Mgr Grandin

à Saint-Albert, et ce cher Seigneur m'a reçu avec toute l'affection de son grand cœur. J'y ai vu toutes ses belles œuvres. Il m'a montré avec orgueil ses petits sauvages occupés à travailler la terre, le bois, etc. Il a avec lui un des fils de Poundmaker, un célèbre chef sauvage qui vient de se soumettre à Battleford, grâce à l'intervention du R. P. Cochin, dit-on. Je n'ai été que quelques heures à Winnipeg et à Saint-Boniface; huit jours à Calgary, huit jours à Edmonton et un jour à Saint-Albert.

J'ai pu aller voir le R. P. Blais dans sa petite mission du Fort-Saskatchewan. De là, nous sommes descendus par la rivière du même nom au Fort-Pitt, où nous avons commencé à voir les horreurs de la guerre barbare que les sauvages ont faite aux blancs : des cadavres exposés depuis longtemps à la voirie, les magasins pillés, brûlés et saccagés. Tout est désert sur notre passage; pas un pouce de terre ensemencée ; les maisons barricadées ou détruites.

Le 27 mai, nous laissions le Fort-Pitt, et le lendemain nos soldats eurent un engagement de deux ou trois heures avec la bande du Gros-Ours, le plus vilain sauvage du Nord-Ouest, qui avait alors une quarantaine de prisonniers blancs, au nombre desquels le R. P. Le Goff et les sauvages, chefs de sa mission.

Nous nous retirâmes vers le Fort-Pitt pour revenir quelques jours après. Nous n'y retrouvâmes plus les sauvages : ils avaient décampé, laissant une grande partie de leur butin, une centaine de charrettes, des wagons, des lits de plume, des sacs de farine et du lard. Là, je trouvai une boîte-chapelle que l'on croit être celle du R. P. Fafard. On me remit plusieurs feuillets du registre des baptêmes, mariages et décès, un manipule et autres objets.

Nous étions campés à quelques milles, lorsque le soir, vers dix heures, trois prisonniers échappés entrèrent dans

notre camp conduits par la sentinelle. C'est d'eux que j'ai appris que le R. P. Le Goff, que nous croyions mort, était vivant, et que ses sauvages avaient fui les rebelles en leur abandonnant une quarantaine de bêtes à cornes.

De là nous passâmes au lac d'Oignon (*Onion's lake*), où était la mission du R. P. Marchand, aujourd'hui brûlée et saccagée. Il n'en reste absolument rien que quelques boisseaux de patates dans un caveau que nous supposons appartenir à la Mission.

Vingt milles plus loin est le lac La Grenouille. J'ai eu la douloureuse consolation d'aller m'agenouiller sur la tombe de nos chers PP. Fafard et Marchand, massacrés le 2 avril par les sauvages. Leurs corps, trouvés dans la cave de leur chapelle, avaient été enterrés par la colonne de nos soldats qui descendait par la voie de terre. J'ai bien regretté de n'être pas avec cette colonne, car j'aurais pu leur rendre moi-même ce devoir. Il ne reste absolument rien de la Mission; tout est brûlé. Cependant le cimetière est en bon état, ainsi que la cloche. Elle a été respectée par les vandales, et on la voit encore sur sa charpente à côté de l'église en ruines.

Du lac La Grenouille, poursuivant toujours la bande du Gros-Ours, nous sommes arrivés à la mission du lac Froid, d'où je vous écris et où nous sommes depuis douze jours. C'est ici que le R. P. Le Goff s'est présenté au général pour savoir à quelles conditions ses sauvages pourraient rentrer sur leurs réserves, car quelques-uns s'étaient compromis. Je fus envoyé avec le P. Le Goff pour traiter avec eux. Nous étions porteurs d'une lettre que nous devions lire à la tribu et qui lui enjoignait de se rendre sans condition. C'était un peu raide. Cependant, avec l'aide de Dieu, tout marcha bien. Le camp des sauvages était à 15 ou 16 milles d'ici. Deux sauvages étaient venus nous chercher. Les guerriers décidèrent, séance

tenante, qu'ils viendraient dès le lendemain faire leur soumission, ce qu'ils firent, en effet. D'abord il fut décidé que cinq d'entre eux seraient livrés prisonniers. Mais le général en chef, arrivé sur ces entrefaites, les gracia. On eut lieu de s'en réjouir, car depuis ils ont été très utiles à nos troupes pour les guider.

Hier, nous avons appris que les Cris des bois et les Cris des prairies s'étaient séparés : les premiers se dirigent vers le Fort-Pitt, emmenant leurs prisonniers. On pense qu'ils veulent se rendre et qu'ils espèrent obtenir plus facilement leur pardon par l'entremise des captifs. Nous nous attendons de jour en jour à être rappelés dans nos foyers. Personne n'en sera fâché. Le R. P. Le Goff est bien. J'espère qu'il écrira un rapport circonstancié de sa captivité.

Veuillez me bénir, mon Très Révérend Père, et me croire comme toujours et plus que jamais

Votre fils dévoué en N.-S. et M. I.

Provost, o. m. i.

Nous trouvons dans *le Manitoba*, journal hebdomadaire qui s'imprime à Saint-Boniface (numéro du 2 juillet), l'article suivant, qui nous donne quelques détails sur les démarches de Mgr Grandin, à la suite de ces tristes événements :

Fort-Qu'Appelle, Assiniboia, 24 juin.

Mgr Grandin arrivait ici lundi matin, accompagné du R. P. Leduc et du R. P. Lacombe ; celui-ci venait voir l'école industrielle, et il est reparti pour Calgary, mardi soir.

Monseigneur va faire la visite de ses Missions et surtout de celles qui ont le plus souffert de ce malheureux soulèvement.

Mardi matin, Monseigneur chantait dans notre église un service pour le repos des âmes de ses deux missionnaires, les RR. PP. Fafard et Marchand. La messe avait été annoncée le dimanche précédent, aussi l'assistance était nombreuse. Il était facile de lire sur la figure de Monseigneur la douleur et l'inquiétude qui remplissaient son âme; mais c'est surtout après la messe, lorsque, à la demande du Supérieur de la Mission, le R. P. Lebret, il adressa la parole aux métis, que l'on put comprendre toute l'étendue de sa peine. En parlant de cet horrible massacre du lac La Grenouille, Sa Grandeur disait :

« Trois mois auparavant, les sauvages me protestaient de leur respect et de leur obéissance envers ces mêmes missionnaires qu'ils ont massacrés. Ils étaient loin alors de vouloir les tuer ; comment un tel changement s'est-il donc produit en eux? Pourquoi se sont-ils portés à de tels excès? Ah ! c'est que des gens plus instruits et plus coupables qu'eux leur ont donné de mauvais conseils et leur ont fait croire que le prêtre était leur ennemi et était vendu au gouvernement pour les perdre ; et, grâce à ces mauvais conseils, les deux excellents missionnaires, pour lesquels vous êtes venus prier aujourd'hui, ont été massacrés par ces mêmes sauvages pour le salut desquels ils avaient tout quitté ; ils sont tombés victimes de leur zèle à défendre la vie de leurs frères, et cela le Vendredi saint (1), quelques instants après avoir renouvelé la mémoire d'un sacrifice qui a dû être pour eux une excellente préparation au martyre.

« N'est-ce pas aussi pour avoir rejeté les conseils de leurs prêtres, pour s'être laissé persuader qu'ils étaient leurs ennemis, pour s'être laissé tromper par un insensé

(1) D'autres relations disent que le massacre a eu lieu le Jeudi saint, 2 avril. Nous saurons plus tard exactement quelle est la date véritable. (*Note de la Rédaction.*)

que nos pauvres métis de la Saskatchewan, si bons auparavant et dont beaucoup sont vos parents, ont attiré sur eux tant de malheurs et même ont en quelque sorte apostasié dans la foi? S'il faut en croire ces récits que j'entends tous les jours et qui m'attristent de plus en plus, ce n'est pas en vain que Notre-Seigneur a dit à ses apôtres : « Celui qui vous méprise me méprise ; celui qui vous « touche me touche à la prunelle de l'œil. » Ces menaces de Notre-Seigneur ne se sont-elles pas vérifiées et ne se vérifient-elles pas tous les jours? Quoi de plus triste que de rencontrer sur le chemin nos pauvres métis de la Saskatchewan si misérablement vêtus, eux qui, l'année dernière, avaient encore des établissements si prospères! J'ai versé tant de larmes que je n'en trouve plus pour pleurer de tels malheurs. »

Et, en disant ces mots, Monseigneur éclata en sanglots. Beaucoup d'assistants pleuraient avec lui. La vue de ce bon et saint vieillard pleurant la perte de ses missionnaires et les malheurs de ses diocésains était de nature à arracher des larmes aux cœurs les plus durs. Les pleurs finirent éloquemment ce discours, qu'il ne put continuer, et l'assistance se retira pénétrée de compassion pour Sa Grandeur, si compatissante elle-même pour les maux de son peuple.

Cette cérémonie laissa de salutaires impressions.

Monseigneur et le R. P. Leduc partirent mercredi pour Saint-Laurent.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE Mgr FARAUD AU T. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Mission de Notre-Dame des Victoires, le 6 juin 1885.

..... Nous étions déjà arrivés au 17 avril, et je n'avais pas la moindre idée de ce qui se préparait. Ce jour-là,

vers les trois heures du soir, M. Young, agent de l'honorable Compagnie et juge de paix ou magistrat local, vint me visiter, accompagné de quatre personnes : Pakkan, chef cris de la station du lac du Poisson-Blanc ; M. Stennor, ministre presbytérien de la même localité ; Peter Eramus, interprète du gouvernement, et Alexandre Hamelin, métis qui a établi une petite maison de commerce à côté. Tous ces messieurs étaient terrifiés, et leur visage était décomposé par la peur. M. Young prit la parole et fit l'exposé suivant : « Nous sommes menacés, à courte échéance, de l'invasion des hordes des prairies. Le pillage et la mort sont à nos côtés. Le Gros-Ours (Mistahe-Maskwa), chef du Fort-Pitt, est en révolte ouverte contre le gouvernement et a juré de mettre à mort tous les blancs (les Européens) résidant dans le Nord-Ouest. Des paroles il est déjà passé aux actes. Etabli auprès du lac La Grenouille (station et mission située entre le lac La Biche et le Fort-Pitt, plus près de celui-ci que de celui-là), à la tête de 700 à 800 farouches guerriers, il a déjà mis la garnison en déroute, pillé le Fort, pris les agents comme otages et il les garde sous sa surveillance. Au lac La Grenouille tout a été également pillé : les commerçants, l'instituteur-fermier, la Mission. Les personnes étaient conduites en esclavage entre deux haies de guerriers. A un moment donné, l'agent-fermier fit mine de vouloir retourner sur ses pas ; à l'instant même une balle lui traversait le cœur. Le R. P. Fafard, qui le précédait immédiatement, ayant tourné la tête pour jeter un regard sur la victime, était frappé lui-même au même instant. Tous les autres prisonniers faisant file ayant été fusillés, le jeune P. Marchand, qui était à la tête, pieusement occupé à réciter son office, sans même se détourner, recevait lui-même le coup mortel. Il fit encore quelques pas et vint tomber mort devant la porte du

Gros-Ours. (Des nouvelles ultérieures nous ont appris que les deux Pères furent jetés, tout habillés et couverts de sang, dans le caveau de leur chapelle dévastée. Au moment où les sauvages qui avaient apporté les corps allaient sortir, ils virent ou crurent voir le *Grand Crucifix* ou le tableau du sacré Cœur de Jésus prendre une figure menaçante, et leur faisant signe de la main qu'ils seraient punis. Pour se débarrasser de la vision, ils mirent le feu à la chapelle. Après l'incendie, on constata que les corps des deux martyrs avaient été entièrement consumés. Il ne resta, paraît-il, que les tibias de deux jambes, que le feu avait respectés.)

« Le Gros-Ours a fait inviter par deux fois le chef Pakkan, ici présent, avec menace de vengeance s'il résistait, de venir au lac La Biche, d'exciter la haine et la cupidité des métis et des sauvages et de procéder ensuite au pillage du Fort, des commerçants, de la Mission, et d'enrôler ensuite tous les hommes valides comme soldats de la révolte et de traîner les récalcitrants comme prisonniers. Pakkan, trop honnête et trop intelligent pour ne pas comprendre les suites funestes, pour eux et pour tous, des crimes qu'on lui conseille, s'y refuse absolument. Il est venu ici pour nous avertir de nous tenir sur nos gardes et demander un peu de poudre pour se défendre, lui et les siens, dans le cas où le Gros-Ours viendrait l'attaquer avec ses guerriers. Métis et Cris, ajoute M. Young, veulent imiter Pakkan : se défendre et nous défendre. J'ai déjà convoqué les gens pour une réunion générale, qui aura lieu demain, au Fort, à l'effet d'organiser la défense. »

A la suite de cet exposé, une assemblée se tint le soir même et durant tout le lendemain. J'avais conseillé au P. Colligxon d'y aller, pour voir et entendre. Tous se dirent contents de leur situation présente, et promirent

de défendre la colonie à main armée. Un premier détachement devait garder les avenues du Fort et le défendre. Les autres devaient rester ici. Il était entendu que dès que les gardes de la Mission sauraient que ceux du Fort étaient attaqués, ils iraient à leur secours et réciproquement.

Toutes ces fortes résolutions, l'ennemi absent, me trouvaient froid. J'étais à peu près certain que, si quelques-uns avaient vraiment le désir de nous défendre, le plus grand nombre était prêt à s'associer au pillage, s'il avait lieu.

Cependant l'anxiété était grande. Le temps pressait, et le Gros-Ours, s'il devait venir, ne pouvait tarder. Je n'éprouvais pas la moindre inquiétude pour ce qui me regarde : mourir, à mon âge, et mourir pour la cause de Dieu, me paraissait un bonheur, et aussi un honneur trop grand pour l'avoir mérité. Ce qui ne pouvait faire moins que de me préoccuper c'était la pensée que si l'équipement de nos Missions du Nord était volé, ces Missions étaient perdues. Je ne voulais, en ceci, comme en tout le reste, que l'accomplissement de la sainte volonté de Dieu. Or, comme je sais que cette volonté tend exclusivement au bien de ceux qui l'aiment, dans le sanctuaire secret de mon cœur restait debout et inébranlable la conviction que Dieu ne permettrait pas cela. Pendant cette première période de panique, les Pères et les Frères passaient la majeure partie des nuits à cacher dans le sable, dans les caves, dans les planchers, dans les étables, les articles indispensables pour empêcher nos Pères du Nord de périr : poudre, plomb, balles, fil de rêts, vin de messe. Jusque-là nous étions et nous restions seuls.

Dans la nuit du 25 au 26 avril, les émissaires du Gros-Ours arrivaient sur les bords du lac Castor (à peu près à 10 kilomètres d'ici). Ils n'étaient que dix, mais ils

se disaient suivis par plus de cent. Les quelques Cris campés sur les bords du lac, éveillés en sursaut par les détonations de coups de fusil, en furent effrayés. Bientôt circonvenus par les émissaires qui les invitaient, au nom et par ordres écrits de Sa Majesté le Gros-Ours, à s'unir à leurs frères, à se ranger sous le drapeau des patriotes, sous peine, s'ils refusaient, d'être emmenés captifs, peut-être mis à mort, ils virent s'évanouir leurs bonnes résolutions de la veille. Ils auraient eu besoin d'être soutenus, conseillés, et ils étaient seuls et peu nombreux.

Bref, pressés, sollicités de montrer leur néopatriotisme en allant immédiatement piller le Fort de l'honorable Compagnie, ils y consentirent, bien qu'à contre-cœur, dans l'espérance encore qu'ils trouveraient quelques métis résolus, qui, leur prêtant main-forte, les empêcheraient de se rendre coupables de vol.

Ils trouvèrent en effet quelques métis du côté est du lac (habitants de la Grande-Baie). Ils venaient simplement prendre leur grosse part au pillage. Tous ensemble, donc, ils ordonnèrent au gardien du Fort, Pot-Pruden, de leur livrer les clefs. Il s'ensuivit une scène indescriptible : hommes, femmes et enfants se précipitèrent dans le magasin, envahirent la maison. En moins d'un quart d'heure il ne restait pas une épingle : objets de commerce, comestibles de toutes sortes, fourrures, tout avait disparu. Puis, à l'instar de tous les révolutionnaires, ils brisèrent les vitres, les portes, les tables ; les chaises volaient en morceaux sous la hache ; les livres de toutes sortes, déchirés en mille pièces, étaient emportés par le vent. Les femmes s'amusaient à déchirer les tapisseries et à se partager les robes de M^me^ Young, coupées, au préalable, avec des ciseaux. Ils avaient ordre de ne pas brûler, ils ne brûlèrent donc pas ; mais tous ceux qui ont vu ce petit

Fort après cet exploit disent qu'il présente l'image de la plus grande désolation.

Vers trois heures de l'après-midi, Pruden vint nous avertir de ce qui venait de se passer. Les pillards, dont le nombre grossissait toujours, devaient venir le lendemain matin à la Mission et la piller à son tour. La perspective n'était pas belle, et la frayeur s'était emparée de tous les cœurs.

La nuit de l'arrivée des émissaires du Gros-Ours, la vieille mère de notre bon et fidèle serviteur Julien Cardinal était partie en toute hâte, à travers bois et marais, pour venir nous avertir du danger. Elle était arrivée vers six heures du matin. Son fils Julien, averti le premier, après nous avoir donné l'éveil, partit à cheval pour prévenir tous les habitants de l'ouest du lac, les plus nombreux et les plus civilisés, que le moment du danger était arrivé et que tous ceux qui avaient le *cœur fort* devaient le montrer en se réunissant en toute hâte autour de la Mission, pour la défendre. Les chaleureuses paroles de Julien avaient été entendues, et, quand Pruden nous apporta la nouvelle de la prise ou, mieux, de la dévastation du Fort, déjà une quinzaine d'hommes armés étaient réunis. Le soir, il en arriva encore un nombre à peu près égal. C'était quelque chose, et, bien que ces gens ne fussent ni bien sûrs ni bien valeureux, ils savaient que la partie s'engageait avec des guerriers aussi poltrons qu'eux.

Après une nuit d'angoisses, le 27 avril au matin, je m'entretenais avec notre guide Louis Lavallée, lorsqu'un coup de fusil retentit à quelque distance de nous. Un moment après, nous aperçûmes un sauvage, seul, tout armé, se dirigeant de notre côté. Les plumes multicolores de son bonnet et les bigarrures rouges, jaunes et noires, de sa figure, nous indiquaient que c'était l'ambassadeur du

Gros-Ours. Il s'avança amicalement, touchant la main à tout le monde. Ses genoux, s'entre-choquant, indiquaient la crainte que lui inspiraient nos gardes.

Il s'assit, et, bientôt entouré de tous nos soldats assis sur leurs talons, il leur dit : « Je viens en ami ! Le Gros-Ours nous a envoyé pour savoir quelle était votre opinion : Êtes-vous du parti de Riel? Suivez-vous le gouvernement? C'est ce qu'il nous importe de savoir. Pour soutenir la lutte nous avons besoin d'hommes, et de poudre, dont nous sommes fort mal fournis. Pouvez-vous, voulez-vous nous accorder ces deux choses? Nous ne sommes pas venus pour faire mal à qui que ce soit. Tous, le Gros-Ours le premier, nous regrettons les meurtres qui ont été commis au lac La Grenouille, par quelques étourdis, contre l'ordre et la volonté des chefs. Nous sommes tous convaincus que ces assassinats feront grand tort à notre cause. »

Après un moment de silence, nos volontaires répondirent, d'abord de vive voix, puis par écrit : « Vous saurez que nous n'avons pas d'opinion politique bien prononcée. Nous sommes du parti du gouvernement qui nous donnera la paix et la tranquillité dont nous avons besoin avant tout. Nous sommes tous pauvres et avons grand'peine à faire vivre nos familles. Nous ne saurions les quitter sans danger. Personne d'entre nous ne consent à devenir soldat du Gros-Ours. Quant à la poudre, nous en avons très peu. Il nous la faut d'abord pour vivre, et le peu qui restera, nous ne saurions vous le céder. Nous la gardons pour nous défendre, dans le cas où l'on viendrait nous attaquer. »

Le messager se retira sans rien dire; il avait peur, mais il n'était pas content de cette réponse. A peine à quelque distance, il fit dire à nos preux que S. A. le Gros-Ours serait fort mécontent de leurs réponses ; qu'il se vengerait très certainement en envoyant cent cinquante à deux

cents de ses meilleurs guerriers, pour s'emparer de force et de leurs personnes et des choses qu'ils lui refusaient ; que dans huit ou neuf jours au plus, juste le temps requis pour l'aller et le retour du lac La Biche au lac La Grenouille, ils seraient là.

Nos gens avaient épuisé toute leur valeur et leur courage dans leur réponse. Le feu, poussé par le vent à travers des combustibles amassés, ne se propage pas avec plus de rapidité en étendant ses ravages que la peur chez nos sauvages. La panique était générale. On voyait des ennemis partout. Le lendemain 28 avril, à neuf heures du matin, tous nos soldats avaient pris la fuite. Les familles alarmées venaient prendre leurs enfants à l'école. Tous, affolés par la peur, partaient sans savoir où ils allaient, sans provisions, sans secours d'aucune sorte, abandonnant leurs maisons aux voleurs, ne pensant plus à leurs semences.

Dans cet affolement général, nos Sœurs firent chorus. Il était impossible de les retenir plus longtemps. Bien que ma conviction fût qu'elles seraient plus exposées au danger ailleurs qu'ici, je consentis à leur départ. Durant la nuit du 28 au 29, elles se transportèrent avec un petit bagage sur une île située à 3 kilomètres d'ici, où nous avons une petite maison de pêche. Elles se figuraient, les pauvres Sœurs, que, si les Cris venaient, ils ne pourraient pas aller les trouver là. Les alarmes et la peur recommencèrent et augmentèrent sur la terre d'exil.

Donc nous restions seuls, ou plutôt, je me trompe : il nous restait le fidèle Julien et le courageux Hamelin, résolus à verser leur sang plutôt que de laisser les Cris s'emparer de l'équipement de nos Missions, ou toucher à nos personnes. Nos Frères étaient calmes et résolus à combattre au nom du Seigneur. Ils n'eussent pas été les moins braves en cas d'attaque.

Il faut avouer pourtant que la position était critique, le danger réel et le moment solennel. Nous avions à craindre que nos Cris du lac Castor, ne voulant pas rester en arrière dans l'attente de la venue des autres, n'oubliassent leurs bonnes résolutions et que, nous sachant seuls, ils ne vinssent nous attaquer eux-mêmes. Dès le premier jour et les jours suivants, ils envoyèrent un des leurs pour nous dire que nous n'avions rien à craindre d'eux, mais que nous avions tout à craindre des bandes du Gros-Ours, qui viendraient très certainement. Un pauvre sauvage est si inconstant. Nous croyions à leurs promesses, et nous agissions comme si nous n'y croyions pas.

Les 28, 29 et 30 avril furent des journées pénibles. Durant la nuit du 30, vers onze heures du soir, M. Young, qui avait été à Edmonton pour avoir des nouvelles exactes, arrivait. Il nous apprit qu'une armée de 6000 à 7000 hommes : 2000 se dirigeant vers le lac Canard, 1500 vers la rivière Bataille, et de 1000 à 1200 vers Edmonton, était arrivée dans le pays ; que partant l'émeute ne saurait tenir longtemps. C'était encourageant, mais nous restions sous le poids de la menace du Gros-Ours. Comme il y avait encore trois jours avant la date extrême fixée par l'émissaire, M. Young, après nous avoir consultés, se décida à faire appel à toutes les bonnes volontés, à l'effet de former une petite armée de volontaires. Il envoya tout autour du lac, poursuivit lui-même les fuyards dans la petite rivière La Biche. Là il ne recruta personne, la peur était encore trop grande, mais bien d'autres qui s'étaient peu éloignés, ou qui, moins effarouchés, n'avaient pas quitté leurs maisons, répondirent à son appel. Le 4 mai au soir, il enrôlait 27 hommes, leur promettant, au nom du gouvernement, solde et ration. La nuit donc du 4 au 5 mai, la moitié de la garde mobile veillait autour de nous ; l'autre devait garder le jour. Au premier danger, un signal

convenu de quatre coups de fusil devait les réunir tous. C'était quelque chose.

M. Young, après avoir reçu l'assurance de tous les pillards de son Fort qu'ils n'avaient tout pris que pour le soustraire aux gens du Gros-Ours ; qu'ils avaient regret de ce qu'ils avaient fait et étaient prêts à tout restituer, partit le 5 mai pour aller rejoindre sa femme et ses enfants, qui avaient suivi la population. Il devait les conduire à Edmonton, *via* Tawatinau, et revenir ensuite pour approvisionner la colonie. Le même jour, il envoyait un courrier au général Strange, à Edmonton, pour lui demander un piquet de soldats pour nous protéger. Le courrier devait se hâter et, dans huit jours au plus, nous apporter des nouvelles.

En somme, tout semblait s'apaiser. Le 6, le 7, le 8 mai se passèrent sans que l'ennemi parût. Nous commençâmes à croire qu'il ne viendrait pas. Le malaise continuait quand même. Nos volontaires continuaient leur garde de nuit et de jour.

Le mardi 12 mai, je fis mettre notre berge à l'eau, et nous allâmes, à travers les glaces, délivrer nos prisonnières de l'île. Que de bénédictions je reçus là!... Cependant notre garde perdait patience ; nous ne recevions aucune nouvelle. Le 17, nous eûmes une nouvelle alerte: l'ennemi était là, nombreux, bien armé, décidé à tout. On l'avait vu de ses yeux, entendu de ses oreilles ; l'affolement recommençait, les Sœurs voulaient repartir ; nos soldats improvisés parlaient de prendre la fuite. Julien, toujours Julien, partit seul, à cheval, pour prendre des informations sur la cause véritable de l'alarme. C'était une bourde. Le visionnaire faillit se faire une mauvaise affaire.

L'anxiété augmentait : que signifiait ce silence absolu de trois longues semaines ? Le vendredi 22 mai, Julien et

son beau-frère partaient à travers la forêt, prenant le chemin le plus court, résolus de ne pas retourner sans avoir recueilli des informations sûres. Le 28, ils étaient de retour, porteurs d'une grande lettre sur l'adresse de laquelle était écrit ce mot en gros caractères : VICTOIRE. L'armée était victorieuse au lac Canard, et Riel prisonnier; victorieuse à la rivière Bataille ; le Gros-Ours avait levé le camp et se dirigeait par les prairies vers Carlton. Ce fut un soulagement et une joie, quoiqu'il nous restât encore l'appréhension que des bandes séparées se jetassent sur nous, mourantes de faim, avides de pillage. Un petit festin fut servi à nos très mobiles soldats, puis avant la nuit ils se dispersèrent.

Une seule pensée devait nous occuper désormais : faire partir au plus tôt nos berges. Les rameurs s'offraient en grand nombre. Nous hâtâmes les préparatifs, et, le mercredi 3 juin, nos deux berges, portant 825 kilogrammes, se mettaient en route à trois heures du soir. Le R. P. Colli-gnon les suivit. La veille, nous avions expédié 825 kilogrammes pour les missions de Saint-Charles et Saint-Bernard. Après toutes les craintes, ce départ fut un immense soulagement. Le soir du même jour, le colonel Ouimet nous envoyait quatre hommes pour nous demander si nous avions besoin de soldats. Nous répondîmes que les soldats auraient pu être utiles un peu plus tôt, mais qu'actuellement nous pouvions nous en passer ; que le malaise dans lequel vivaient les sauvages plus ou moins coupables exigerait l'envoi d'un juge accompagné de huit ou dix officiers de police en uniforme, pour rétablir la paix. Nous attendons ce juge d'un jour à l'autre.

Je n'avais voulu vous donner qu'une idée générale de nos inquiétudes et des dangers auxquels nous avons été exposés. J'ai fini par vous faire un assez long rapport. Vous ne le trouverez, je pense, pas mauvais.

Il ne me reste plus, très révérend et très aimé Père, qu'à me recommander, ainsi que toutes nos œuvres, à vos saintes prières, et à vous assurer de ma constante estime et persévérante affection. Tout continue d'aller bien ici.

† Henri, Év. d'Anemour, o. m. i.

LETTRE DU R. P. COCHIN.

Sainte-Angèle, le 28 avril 1885,
camp des sauvages rebelles.

Il y a un mois environ que nous sommes en guerre dans les environs de Battleford. Les métis catholiques de Bressylor, mes paroissiens, étaient bien tranquilles, lorsque, sans être attendu, M. J. Mac-Kay, fermier-instructeur des sauvages, arriva de la réserve *Strike him on the back*. Ce bon monsieur faisait ici beaucoup de bien, et il assistait les sauvages en prenant même sur son nécessaire. Sa charité ne put empêcher que, le lundi 30 mars, il ne fût réveillé en sursaut, avant le lever du soleil, et immédiatement pillé. Les mêmes sauvages, qu'il avait souvent secourus, entrèrent chez lui comme une bande de brigands, demandant la bourse ou la vie. « Tous les magasins sont pillés à Battleford, dirent-ils ; si tu veux vivre, donne-nous à chacun 50 piastres. » Un d'eux, tirant son couteau, dit : « Si on te frappe, je veux mourir avec toi, parce que tu as été charitable ; mais tu vas rester avec nous comme prisonnier, et nous ne répondons pas de ta vie quand les autres arriveront. » Pendant cette scène, les deux enfants de M. Mac-Kay, deux petites filles, se réveillaient épouvantés et poussaient des cris déchirants. Les sauvages, poursuivant leurs recherches, visitèrent l'écurie, prirent un cheval du propriétaire et un

second appartenant au gouverneur. Le pillage continua et fut complet ; les sauvages ne laissèrent à M. Mac-Kay et aux siens que ce qu'ils avaient sur le dos. Lui, sa femme et ses enfants furent conduits dans la cabane du chef et laissés sous la garde d'un sauvage. Les deux petites filles lui prirent la main en pleurant et en criant : *Aie pitié de nous! passe-nous de l'autre côté!* Le sauvage, touché de leur chagrin, y consentit. Une fois traversés, les quatre fugitifs n'avaient que 6 milles à faire pour se rendre chez des parents. Ils partirent sans avoir déjeuné, se dirigeant comme ils purent à travers les bois et les marais, dans l'eau et la glace fondante, jusqu'aux genoux. La Providence les dirigea elle-même, et ils arrivèrent, après quatre heures de marche, par des chemins qu'ils ne connaissaient pas, à la maison de M. Poitras, beau-frère de M. Mac-Kay. Quand je vis arriver dans cet état M^me^ Mac-Kay et ses deux petites filles tout exténuées, je ne pus m'empêcher de pleurer. La famille fugitive fut reçue admirablement par M. Poitras, qui est un bon métis du vieux temps, c'est-à-dire un bon chrétien.

Ces événements du matin et les nouvelles colportées de tous côtés mirent la population en émoi, et aussitôt nos chrétiens commencèrent à régler leurs comptes avec le bon Dieu. J'entendis un grand nombre de confessions, et le lendemain, chez M. Poitras, où je m'étais retiré pour ne pas être seul, je donnai la communion à quinze personnes. Pendant la messe, M^me^ Mac-Kay, épuisée par les fatigues et par les émotions de la veille, tomba sans connaissance. A peine la messe terminée, nous vîmes arriver le bon vieux Frère Gérante ; il venait de Battleford, accompagné d'un petit métis, élève du P. Bigonesse. Il m'apprit que la population de la ville s'était enfermée dans le Fort. Les sauvages ont tout saccagé sur la rive sud de la rivière Bataille ; les Assiniboines ont tué leur

fermier-instructeur, et, après avoir déchiré son corps, l'ont jeté sur un fumier.

..... Je pensai que mon devoir était de rester avec mes catholiques. C'était le temps de Pâques, et tous, à peu près, se sont approchés des sacrements. Le jour de Pâques, le chef Poundmaker, suivi de vingt Assiniboines bien armés, vint dans notre camp proposer aux métis d'aller camper avec ses sauvages de l'autre côté de la rivière ; mais on lui fit comprendre par de bonnes raisons dont il reconnut la justesse, que nous ne voulions nous mêler en rien à la rébellion et que nous entendions rester neutres.

Quelque temps après, nous sauvâmes la vie à des Canadiens qui venaient de couper du bois à 100 milles plus haut et qui se rendaient dans leurs familles à Battleford ; nous les cachâmes, au risque d'être saisis nous-mêmes. Pour ce motif, les sauvages crurent que nous voulions les trahir, et ils formèrent le complot de nous enlever de force ou de nous massacrer en cas de résistance. Les sauvages, au nombre de deux cents, tous à cheval, commencèrent à se disperser dans toutes les directions, mettant le feu aux maisons. Ils saccagèrent ma chapelle, brisèrent le Chemin de croix, s'emparant des saintes Huiles et de tout ce qui restait là en fait d'ornements ; puis ils volèrent aux métis une partie de leurs chevaux. Pour avoir la vie sauve, il fallut se laisser emmener. Il y en avait, parmi eux, qui voulaient me fusiller, pour la seule raison que j'étais un blanc ; un d'entre eux me menaça de son revolver ; d'un vigoureux coup de poing je fis sauter l'arme : deux bons sauvages, que j'avais faits chrétiens l'année dernière, vinrent à mon secours, et leur protection m'arracha au péril. Alors bien des sauvages cris vinrent me toucher la main et me donner l'assurance qu'ils étaient prêts à exposer leur vie pour me défendre.

Maintenant, nous sommes campés avec eux sur la rive

sud de la rivière Bataille, à 40 milles de Battleford. Nous sommes à la merci des révoltés, et ils nous font toutes sortes de misères. Depuis que je suis ici, les sauvages ont mis ma Mission de Sainte-Angèle en cendres. Je suis en compagnie de mes chers chrétiens, métis et sauvages, et parmi eux il y en a de bien bons. Je partage leur captivité et leur infortune. Je prie sans cesse avec eux, et j'ose espérer que le bon Dieu, oubliant mon indignité et mon insuffisance, aura égard à ma bonne volonté et exaucera les prières de tous.

COCHIN, O. M. I.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU R. P. BIGONESSE.

Nous trouvons ce document dans l'*Etendard* du 11 juillet 1885 :

Battleford, 7 juin 1885.

Le P. COCHIN est rendu ici avec moi depuis deux semaines. Il a été prisonnier deux mois environ chez les sauvages, qui l'ont forcé, lui et ses gens (les métis neutres), à se joindre à eux. Il a été témoin de la bataille du Cut Knife Creek, où trois cents soldats sont allés attaquer le camp de Poundmaker, composé de trois cent soixante sauvages environ. Les balles lui ont sifflé aux oreilles et effleuré le corps. Il a pu échapper à la mort en se jetant à terre et dans les bas-fonds.

En voyant venir les soldats, il essaya d'aller au-devant d'eux par des sentiers détournés, pour leur conduire ses gens prisonniers. Mais les soldats, ne le connaissant pas pour un prêtre, tirèrent sur lui de leur mieux. D'un autre côté, les sauvages, tenant pour suspects les métis, les gardaient. Cette bataille dura, le 2 mai, de cinq heures

du matin à midi : sept heures de temps. Les sauvages eurent cinq hommes tués; les soldats, sept hommes tués et quatorze blessés non mortellement.

Le P. Cochin enterra lui-même un soldat protestant, resté sur le champ de bataille. Le 23 mai, il vint ici du camp de Poundmaker, 50 milles de distance, avec vingt-deux prisonniers, retenus jusqu'alors par les sauvages. Le chef, ayant appris la défaite de Riel, confiait une lettre au P. Cochin pour traiter de la paix avec le commandant Otter. Le lendemain, le Père reportait une réponse au chef. Revenu à Battleford le 23, il portait, deux jours après, à Poundmaker et autres sauvages, un message du général Middleton, les sommant de se rendre, et revenait le lendemain, 26 avril, avec Poundmaker et ses conseillers, qui se rendirent et déposèrent une quantité d'armes à feu entre les mains du général. Aussi ce cher Père a beaucoup contribué, par ses longues courses à cheval et par ses conseils, au prix de bien des fatigues et des dangers, à protéger des vies et du côté des sauvages et du côté des troupes. Il a aussi grandement contribué à ramener à Battleford les métis forcés d'accompagner les sauvages.

Ce cher Père a même fait 40 milles pour aller indiquer aux soldats l'endroit où il avait inhumé le corps d'un des leurs, resté sur le champ de bataille à Cut Knife Creek.

Le R. P. Provost s'attend à ce que son bon Ange le conduise jusqu'à Battleford. Il m'a écrit. Il chasse le Gros-Ours en compagnie du 65e bataillon.

Le 2 mai, Poundmaker a crié à ses gens, à la fin de la bataille, de cesser le feu et de ne pas poursuivre les soldats, qu'ils auraient probablement massacrés avant leur retour à Battleford. « Si nous versons encore du sang, le bon Dieu va nous punir ! »

Le chef Poundmaker est donc prisonnier. Il s'est mon-

tré brave et plein de dignité. Il a protégé les blancs contre les vexations des sauvages, et cela plusieurs fois. Le Père ne trouve rien de reprochable dans la conduite des métis de Bressylor, retenus prisonniers avec lui dans le camp de Poundmaker.

J'attends Mgr Grandin cet été à Battleford, nous arrivant par le Fort-Pitt. Amen.

A.-H. Bigonesse, o. m. i.

MAISONS DE FRANCE

MAISON D'ANGERS.

Angers, 21 mai 1885.

Mon très révérend et bien-aimé Père,

Nous voilà de retour de notre longue campagne d'hiver. Je puis bien l'appeler longue, puisque, commencée le jour de la Toussaint, elle a été soutenue sans relâche, et je dirai même sans blessures, jusqu'après Pâques.

Après quelques jours de repos, la grosse fatigue ayant disparu, j'ai hâte, mon très Révérend Père, de vous transmettre le résumé succinct des travaux auxquels les Pères de la maison d'Angers ont pris part depuis mon dernier compte rendu, il y a quinze mois.

Avant tout, nous ne saurions trop témoigner à Dieu notre reconnaissance de nous avoir soutenus au milieu de ces travaux incessants, répartis entre les missionnaires de la maison d'Angers, les RR. PP. Berthelon, Pélissier et Marius Roux.

Mais, hélas ! tandis que nous combattions avec autant de courage que de succès, vous êtes venu, très Révérend Père, m'imposer un grand sacrifice en prenant mon premier pionnier, le R. P. Berthelon, pour le placer à la tête de la maison de Notre-Dame de Pontmain.

Nous ne pouvions pourtant abandonner le terrain qui nous était confié ! Mais vous y avez pourvu, très Révérend Père, en m'accordant gracieusement, comme aide expérimenté, un de mes premiers compagnons d'armes,

le R. P. Sardou, Procureur général. Avec votre agrément, le R. P. Mouchette, Supérieur de la maison de Tours, est venu donner le carême à Saint-Florent-le-Vieil, où il a été redemandé dernièrement pour les fêtes de l'Adoration perpétuelle. Nous avons vu aussi, sur l'ordre du R. P. Provincial, le R. P. Paquet accourir de Limoges à notre secours ; et pendant les cinq mois qu'il nous a été prêté, prendre part à la belle mission du May, prêcher ensuite deux retraites d'Adoration, et enfin donner le carême à Ernée, grande paroisse du diocèse de Laval.

Que ces chers et révérends Pères veuillent bien me permettre de leur offrir ici l'expression de ma vive reconnaissance pour leur dévouement si fraternel, et pour tout le bien qu'ils ont opéré dans les âmes.

Comme dans les comptes rendus précédents, je me contenterai, mon très Révérend Père, d'enregistrer nos divers travaux, ayant soin de ne m'arrêter que sur ceux qui ont attiré plus particulièrement l'attention des feuilles catholiques de l'Anjou. La paroisse de Contigné, canton de Châteauneuf-sur-Sarthe, a ouvert la série de nos travaux. Les Oblats évangélisent cette population depuis longtemps. Ce fut la première mission du P. Berthelon ; lui et le P. Roux gagnèrent facilement un peuple encore plein de foi. Il n'y eut que quelques hommes qui manquèrent à l'appel des missionnaires. De Contigné, les PP. Roux et Berthelon se rendirent à Beaulieu, paroisse du canton de Thouarcé. Comme Contigné, Beaulieu appartient aux Oblats qui, depuis vingt-cinq ans, y sont appelés par leur insigne bienfaitrice, M^me^ Hiron-Desmazières.

La parole des missionnaires trouva facilement le chemin des âmes ; elles étaient déjà préparées par le zèle de leur digne pasteur, à la grande grâce de la mission. A la messe de minuit, plus de trois cents hommes, heu-

reux et recueillis, communièrent et renouvelèrent à Dieu leur serment de fidélité ; ils tiendront ce serment, car ils ont pour assurer leur persévérance les souvenirs si doux qu'ils conservent de la mission. Le jour de l'Epiphanie, les PP. Roux et Berthelon arrivaient à Saint-Jean du Marillais, charmante paroisse sur les bords de la Loire, dans le canton de Saint-Florent. Cette paroisse est sans doute redevable de son esprit de foi et de ses pratiques chrétiennes à la protection spéciale de la très sainte Vierge qui a sanctifié par sa présence visible cette terre privilégiée. Ce prodige eut lieu en 431. L'auguste Marie apparut au Marillais, à saint Maurille, évêque d'Angers, lui ordonnant de faire célébrer désormais la fête de sa Nativité, le 8 septembre. Depuis cette apparition, la fête de la Nativité est appelée, en Anjou, l'*Angevine*.

L'arrivée des missionnaires au sein d'une population avide de la parole de Dieu fut un heureux événement. Aussi l'allégresse était grande au Marillais ; on venait en foule saluer les hommes de Dieu que la Providence envoyait ; la joie se peignait sur tous les visages : la mission était ouverte.

Dès les premiers jours, l'église se remplit comme aux jours des belles fêtes. Bientôt l'affluence devint de plus en plus considérable. Un soir même, l'un des prédicateurs ne put offrir que le siège de son confessional et son sourire légèrement malin, à une personne désireuse d'entendre sa parole. Les grandes fêtes de la mission furent d'une splendeur ravissante, et la retraite des enfants, ainsi que celle des filles, prit les proportions des grandes réunions de mission.

Ce zèle insatiable pour entendre la parole de Dieu promettait un succès assuré aux missionnaires. Ils en eurent la preuve consolante quand arrivèrent les jours de com-

munion générale. Tous les paroissiens du Marillais, sauf deux exceptions, vinrent s'asseoir à la Table sainte. « C'est votre œuvre, révérends Pères, s'écriait le vénérable curé. C'est votre triomphe et le triomphe de Dieu dans ces âmes auxquelles vous avez prodigué vos soins et vos fatigues. Sans nul doute, votre parole et votre zèle ont opéré des prodiges de conversion, et vous seuls en partagez le secret avec Dieu. Gardez-le, mais sachez qu'une reconnaissance éternelle y est attachée. Plus d'une âme vous doit sa réconciliation avec Dieu, et peut-être son salut. A toutes vous avez donné des encouragements, de bons conseils, des consolations. Ayez-en la certitude: ces âmes pour lesquelles vous avez été la résurrection et la vie, ne perdront pas votre souvenir. Au Marillais, le cri général est celui-ci : Honneur et reconnaissance aux RR. PP. Roux et Berthelon ! »

Pendant que nous étions au Marillais, le P. Pélissier prêchait avec succès une grande retraite à Juvardeil pour préparer à la fête de l'Adoration ; plus de vingt prêtres assistaient au triomphe de Jésus-Eucharistie. Le jour de la Purification de la sainte Vierge arrivaient à Soulaines, canton des Ponts-de-Cé, les RR. PP. Roux et Pélissier, pour donner les exercices de la mission à ce peuple un peu indifférent pour la religion. L'auditoire, magnifique les jours de fête, laissait à désirer les soirs ordinaires. Cependant, Dieu bénit son œuvre en ramenant à la pratique des devoirs chrétiens un grand nombre de pécheurs, éloignés depuis vingt, trente et quarante ans des sacrements. Le 17 février, jour de la clôture de la mission, la grand'messe fut célébrée par M. Pessard, vicaire général, accompagné de M. l'abbé Thibault, chanoine, secrétaire de Mgr Freppel. Après Vêpres, une croix, due à la générosité des fidèles, devait être érigée à la porte du cime-

tière. Soixante hommes se rangent sur la place de l'église autour du brancard élégant sur lequel repose un magnifique christ. La foule, qui se presse de toutes parts, peut à peine se grouper dans les rues voisines. Le vicaire général bénit solennellement le christ. Rien ne peut donner une idée de l'imposant cortège qui se déploie à travers le bourg. En tête, s'avancent les petits enfants, tenant à la main de gracieux bouquets de fleurs. Après les filles et les femmes, viennent les musiciens et le clergé, puis le brancard suivi d'une foule d'hommes. Le chant des cantiques alterne avec les mélodies de la fanfare. Un recueillement parfait règne dans cette longue procession. Arrivé au calvaire, l'on se groupe près de la croix qui, tout à l'heure, va recevoir l'image du divin Crucifié ; le Christ apparaît à tous les yeux ; c'est à ce moment saisissant que le P. Roux s'adresse à la foule énorme qui l'entoure, et explique le sens élevé de la cérémonie qui vient de s'accomplir. Il dit ce que ce monument devra rappeler aux habitants de Soulaines. Les accents du missionnaire pénètrent les cœurs, et c'est là que sa parole restera gravée. M. le curé a remercié en termes émus les hommes de Dieu qui ont su conquérir son peuple à Jésus-Christ.

Après la mission de Soulaines, le R. P. Pélissier allait prêcher les exercices de l'Adoration à Champigné, grande paroisse qui aurait besoin d'une bonne mission, mais que le saint curé n'ose faire donner, parce qu'il craint de la part de quelques esprits une sérieuse opposition.

La mission de la paroisse du Champ s'ouvrait le premier dimanche de carême. Cette paroisse, du canton de Thouarcé, est administrée depuis cinquante ans par le vénérable M. courdon, âgé de quatre-vingt-trois ans. C'était le samedi, vers trois heures, que le P. Berthelon et moi arrivions à la paroisse du Champ. La population était réunie sur la route pour souhaiter la bienvenue aux

missionnaires. A peine sommes-nous entrés au presbytère, que le vénérable curé se lève, s'incline profondément et, déroulant à l'instant un long papier, se met à lire ce qui suit : « Mes bons Pères, je dois m'empresser et je suis heureux de vous témoigner ici ma vive reconnaissance des bienfaits de la mission, dont le succès a répondu à votre dévouement. Ce succès a été si complet qu'il a dépassé les espérances que m'avait fait concevoir l'esprit si chrétien de mes paroissiens. Aux instructions du soir surtout, la chaire de vérité était toujours entourée du plus imposant auditoire. Une assistance si fidèle et si grande aux exercices de la mission devait produire les plus consolants résultats. Aussi avons-nous vu avec bonheur le tribunal sacré de la pénitence assiégé par la foule des fidèles, et le jour de la communion générale sept ou huit cents personnes, sur une population de neuf cents habitants, se présenter pieusement à la sainte Table. Mon vicaire et moi en avons ressenti la plus douce joie, et vous, révérends Pères, vous vous êtes trouvés récompensés de vos fatigues et de votre dévouement. »

Pendant cette surprenante lecture, je n'osais regarder mon compagnon. Je témoignai au vénérable pasteur toute ma surprise, et celle du P. Berthelon, d'entendre des félicitations et de recevoir des remerciements pour des travaux et des succès qui n'avaient pas encore eu lieu. Enfin, nous dîmes au bon pasteur : « Etes-vous sûr que vos missionnaires sont tels, et que le triomphe que vous venez de nous décrire si bien se réalisera? — Oh ! oui, nous répondit le bon curé, car, depuis deux ans que je comptais sur ma mission, j'avais gardé soigneusement les divers récits de la *Semaine religieuse* sur vos autres missions; et je suis bien sûr qu'il en sera de même dans ma paroisse! »

En effet, le saint curé fut bon prophète, sa mission a

eu un succès admirable. Dieu a bien voulu récompenser la confiance extraordinaire qu'il avait dans les deux apôtres qu'il lui avait envoyés.

Le même jour que les PP. Roux et Berthelon partaient pour la mission du Champ, le P. Pélissier se rendait dans la paroisse de Saint-Florent-le-Vieil, pour y donner le carême tout entier. Saint-Florent est un chef-lieu de canton situé sur le bord de la Loire, entre Angers et Nantes. La population est d'environ 1 600 habitants. Depuis plus de trois ans, cette paroisse est administrée par le premier vicaire, le gouvernement n'ayant jamais voulu accepter le candidat proposé par l'évêque. La mission du P. Pélissier devenait donc très importante. Les sermons avaient lieu les dimanche, lundi et mercredi de chaque semaine. D'autres instructions, pour les femmes, avaient lieu dans la chapelle du Sacré-Cœur. Environ quatre cents hommes firent leurs Pâques, une quinzaine de retardataires se rendirent à la grâce. Le même Père revint quelque temps après Pâques, pour les sermons de l'Adoration perpétuelle et l'ouverture du mois de Marie. En se rendant à Angers, le P. Pélissier fit halte à la petite paroisse d'Epiré, pour préparer les enfants à la première communion et à la confirmation. La veille du quatrième dimanche de carême, les PP. Roux et Berthelon arrivaient à Sainte-Gemme-d'Andigné, belle paroisse aux portes de Segré. M. Dulavouër, le zélé pasteur de la paroisse, était venu à la rencontre des missionnaires jusqu'à Angers. Toutes les cérémonies de mission produisirent un effet vraiment grandiose dans la vaste église gothique, une des plus belles du diocèse d'Angers. La population est de 1 400 habitants. La totalité des femmes est venue à la sainte Table; les hommes, au nombre de cinq cent cinquante, c'est-à-dire tous, excepté quatre, reçurent leur Dieu au milieu d'un recueillement parfait. Environ une centaine d'hommes qui

avaient abandonné leurs devoirs, revinrent avec bonheur à la religion. Le lundi après Pâques était fixé pour le couronnement de la mission. Un christ superbe, de grandeur naturelle, était au milieu de l'église, déposé sur un brancard richement décoré de pourpre et d'argent. A un signal donné, soixante hommes, sous le commandement de M. de la Salmonière, s'avancèrent pour porter sur leurs épaules l'image de ce Crucifié divin qu'on bafoue ailleurs si odieusement. C'était une marche triomphale, les cloches sonnaient à toute volée. Une foule énorme et néanmoins silencieuse se courbait respectueusement devant le symbole de notre rédemption; ce christ était en quelque sorte vivant, et semblait dominer tout ce peuple qui le contemplait avec admiration. Mais l'enthousiasme fut à son comble lorsque le Christ triomphant apparut au sommet de la croix, salué par mille cris de bonheur et d'amour. « Quelle différence, suivant le mot du P. Roux, quelle différence entre le triomphe des conquérants qui font couler tant de larmes et tant de sang, pour se glorifier eux-mêmes, et le triomphe de cet Homme-Dieu qui a pleuré bien des fois et qui a versé la dernière goutte de son sang précieux pour sauver l'humanité perdue ! »

« Elle est là cette croix adorée, s'est écrié le curé, elle brille de loin, elle protège notre paroisse, elle nous soutiendra dans les combats pour la foi, et quand nous ne serons plus, elle gardera nos ossements arides en attendant la dernière résurrection. Et vous, chers Pères, au revoir et merci, comptez sur l'inaltérable affection du pauvre pasteur, merci pour tous les habitants de Sainte-Gemme qui vous conserveront toujours une place de choix dans leurs prières et dans leur cœur. »

Le 19 avril, les PP. Roux et Berthelon reparaissaient à Contigné pour y présider plusieurs cérémonies. Un riche

chemin de croix et un christ superbe, en face de la chaire, étaient bénits et inaugurés par le P. Roux. Le P. Berthelon affiliait à l'archiconfrérie du Sacré-Cœur à Montmartre, avec autorisation de l'évêque, une nouvelle confrérie du Sacré-Cœur qui, le même jour, put recruter cent cinquante personnes. Enfin eut lieu, aussi le même jour, la bénédiction d'une riche statue du Sacré-Cœur et d'une Vierge de Lourdes. Tous les prêtres du canton assistaient à la fête de Contigné. Le lendemain, le P. Pélissier allait prêcher une retraite de huit jours pour préparer les habitants de la paroisse de Cherré à la fête de l'Adoration perpétuelle. Pendant cette retraite, le P. Berthelon allait remplacer le Père supérieur à Carbay, où il ne put se rendre lui-même, pour une retraite à la confrérie des Enfants de Marie qu'il avait fondée dans la dernière mission. De plus, le P. Berthelon devait mener de front la retraite de la première communion et de la confirmation. La fatigue fut grande, surtout après les missions qui venaient de finir à peine. En rentrant à la maison, le bon Père put goûter quelques semaines de repos.

Le P. Berthelon a fait son apparition, en ville, par la prédication du mois de Marie à la paroisse de la Trinité. Les sermons avaient lieu trois fois la semaine. L'auditoire, fourni par les trois paroisses qui sont sur la rive droite de la Maine, était toujours nombreux. Deux processions eurent lieu pendant le mois, on y portait la statue miraculeuse de Notre-Dame du Ronceray.

Le 4 mai, le P. Roux, non encore rétabli d'une bronchite contractée dans la dernière mission, partait avec le P. Pélissier pour la mission de Notre-Dame des Mauges, au cœur de la pieuse Vendée militaire. Les exercices du matin et du soir étaient suivis comme le dimanche par ce peuple admirablement chrétien. Tous firent leur mission. Plusieurs cérémonies eurent lieu les derniers jours

de la mission: l'érection du chemin de croix, la bénédiction du nouveau clocher et des deux chapelles du Sacré-Cœur et de Notre-Dame de Lourdes, etc. Qu'on est heureux de rencontrer encore des populations entièrement chrétiennes !

Le 28 mai, le P. Pélissier donnait aux religieuses du Saint-Cœur de Marie, à Baugé, la retraite de trois jours pour préparer à la rénovation des vœux qui se fait le jour de la Pentecôte, à la messe de communauté. Le P. Berthelon, qui nous était arrivé il y a six mois de Montmartre, où il remplissait les fonctions de chapelain du Sacré-Cœur, fut naturellement choisi, pour donner les sermons pendant le mois de juin, dans l'église de la Madeleine du Sacré-Cœur à Angers. Ce travail était incomplet dans son organisation : les sermons n'avaient lieu que deux fois la semaine : le dimanche et le vendredi au soir. Les pèlerinages n'avaient lieu que le matin après le départ du prédicateur, qui aurait dû se trouver là pour faire l'allocution, tandis que c'était le clergé paroissial qui prenait la parole. L'auditoire du soir était toujours nombreux et recueilli, et les chœurs, habilement dirigés, faisaient entendre de ravissants cantiques. Le 8 mai, le P. Pélissier partait pour Mont-de-Marsan, pour aller prêcher la retraite au pensionnat dirigé par les Sœurs de Lorette. Ce travail réunit non seulement les enfants de la première communion, mais toutes les pensionnaires, plus les élèves de l'Ecole normale et bon nombre de dames de la ville. Le jeudi de la Fête-Dieu, jour de la première communion, un clergé nombreux de la ville et des environs assista à la clôture. Le 18 juillet, le P. Berthelon allait prêcher à Brest, dans la paroisse des Carmes, la neuvaine préparatoire à la fête patronale de Notre-Dame du Mont-Carmel. Le succès obtenu dans cette retraite valut plusieurs travaux

qui furent demandés au Père. Le 20 juillet, le P. Pélissier prêchait les sermons de l'Adoration au Dépôt de mendicité, où le P. Chevassu remplit les fonctions d'aumônier. Pendant le mois d'août, le P. Pélissier fut chargé de l'aumônerie de Saint-Nicolas du Bon-Pasteur d'Angers, où se trouvent deux cent cinquante détenues. Un triduum préparatoire à la fête de la Nativité de la Sainte Vierge fut prêché par le P. Pélissier à la maison générale du Bon-Pasteur d'Angers. La première retraite des séculières commençait le 18 août chez les religieuses de la Retraite d'Angers. Le P. Berthelon donna cette retraite à une soixantaine de personnes. D'Angers, le P. Berthelon se rendit à Niort pour la retraite des Enfants de Marie de la Sainte-Famille chez les Sœurs de l'Espérance. Le 7 septembre, le même Père ouvrait pour les Sœurs elles-mêmes les exercices de la retraite à laquelle assistaient cinquante religieuses. Après quelques jours de repos, le P. Berthelon allait prêcher la retraite à Cognac, chez les Sœurs de l'Immaculée-Conception. Après avoir passé quelques jours à Angers, le P. Berthelon s'en allait à Baugé pour la retraite annuelle des religieuses du Saint-Cœur de Marie. Ces saintes religieuses, au nombre de soixante-dix, s'occupent des pauvres, des orphelins, des incurables. C'était là le dernier travail que le P. Berthelon devait donner dans la maison d'Angers. Pendant que le P. Berthelon était à Cognac, le P. Roux partait pour Bordeaux, pour y donner les retraites des sœurs de l'Immaculée-Conception. La première s'ouvrit le 4 septembre. Les exercices avaient lieu dans la maison de la rue du Mirail; plus de cent vingt religieuses suivaient les exercices. Le 23 septembre, le P. Roux ouvrait la seconde retraite, qui ne comptait pas moins de cent cinquante religieuses. Si au milieu de ces travaux la fatigue abonde, surtout pendant les grandes chaleurs, nous

pouvons dire que les consolations surabondent. Tandis que le P. Roux prêchait à Bordeaux et le P. Berthelon à Niort et à Cognac, le P. Pélissier donnait à Angers la seconde retraite aux séculières à la Maison-Rouge.

De là, le même Père se rendait à Cholet, pour donner la retraite à Nazareth, congrégation d'Enfants de Marie, dite de la Sainte-Famille de Bordeaux. Là se trouvent aussi, suivant les exercices, soixante personnes infirmes, auxquelles se joignent quelques personnes de la ville, ce qui fournit un auditoire de deux cents personnes. La maison est dirigée par les Sœurs de Sainte-Anne de Saumur. Le 23 et le 24 octobre, le P. Pélissier donnait les sermons de l'Adoration dans la chapelle de nos Sœurs de l'Espérance à Angers. Une circonstance fâcheuse enlevait à cette belle fête sa joie et son entrain : le R. P. Audruger, de passage à Angers, surpris par l'aggravation de sa maladie, était mourant chez nos Sœurs. Cependant les deux vicaires généraux et les deux secrétaires de l'évêché honoraient la cérémonie de leur présence. A peine avions-nous terminé les retraites des religieuses, que le moment des missions était déjà arrivé. Le 2 novembre, les PP. Roux et Pélissier ouvraient la mission de la Jubaudière dans le canton de Beaupréau. Tous les jours, la chaire était entourée comme aux grandes solennités. La foi règne en souveraine à la Jubaudière ! Les confessions, une fois commencées, les missionnaires ne pouvaient plus sortir du confessionnal qu'au moment des exercices. Quand tout le monde eut communié, on recommença à venir au confessionnal, et cela jusqu'au jour de l'absolution. Oh ! que ce peuple se prépare admirablement bien aux sacrements ! A la Jubaudière, nous avons pu prêcher les vérités de la religion dans toute leur rigueur. La foi y est robuste, elle veut la vérité tout entière.

La mission devait finir le jeudi 20 novembre par l'Ado-

ration, mais sur la manifestation d'un désir du missionnaire, le bon curé, M. Favereau, la prorogea jusqu'au dimanche. Mais il fallait alors une croix et un christ. Le P. Roux demanda à ce peuple, pauvre, mais généreux, 400 francs; le lendemain, il en avait 800. Le christ, placé sur un riche brancard, fut bénit devant la chapelle construite pour perpétuer le souvenir de la dernière mission, il y a trente-six ans. La croix fut placée dans le sanctuaire en face de la nouvelle chaire que nous avions inaugurée le premier jour de la mission.

Heureux peuple de la Jubaudière, garde toujours ta foi pratique que tes Pères, martyrs vendéens, t'ont laissée comme un précieux héritage !

Le 14 décembre, le P. Paquet, arrivé de Limoges pour nous aider, partait pour prêcher à l'Hôtellerie-de-Flée une retraite d'Adoration; presque toute la paroisse fit son adoration. Quelques jours après, le 27, le même Père arrivait à Marigné pour préparer également ce peuple à la fête de l'Adoration perpétuelle. Pour obtenir le succès réalisé à l'Hôtellerie-de-Flée, il aurait fallu quelques jours de plus. La paroisse du Plessis-Grammoire recevait, le 6 décembre, ses deux missionnaires, le P. Roux et le P. Pélissier. Cette paroisse, située à quelques kilomètres d'Angers, en a subi la funeste influence. La majorité des hommes est éloignée des pratiques religieuses et du devoir pascal. Cependant, grâce au zèle du curé, les missionnaires ont pu célébrer avec éclat les cérémonies de la mission. Celle de la promulgation de la loi a produit un grand effet sur le clergé et sur les populations accourues pour y prendre part. Le peuple du Plessis a été sensible à nos efforts tentés pour son salut et, au jour de la clôture, on a pu constater un grand nombre de retours. Une magnifique cérémonie de plantation de croix a terminé cette mission le jour de Noël.

MISSION DU MAY DU 11 JANVIER AU 3 FÉVRIER 1885.

La paroisse du May est située au centre de la Vendée militaire, et a été le théâtre de nombreux faits d'armes à l'époque des guerres de la Vendée. Sa population dépasse 2000 habitants. Le 11 janvier, fête des Rois, les RR. PP. Roux, Supérieur, Pélissier et Paquet, arrivaient au milieu de ce peuple toujours avide de recevoir les dons de Dieu. « *Surge et illuminare Jerusalem :* peuple fidèle, levez-vous et venez recevoir la lumière » ; telles furent les paroles que le P. Roux adressa au magnifique auditoire, en s'inspirant de l'office du jour. Jamais invitation n'eut un succès plus complet. Dès les premiers jours, le terrain était conquis. L'auditoire, toujours de plus en plus nombreux, malgré la rigueur de la saison, donnait un magnifique spectacle de foi, de piété et de recueillement. Deux fois par jour, ces vaillants chrétiens s'arrachaient à leurs travaux pour venir entendre la parole de Dieu. Durant des journées entières, les confessionnaux sont entourés d'une foule nombreuse, désireuse de mettre ordre à sa conscience. Le premier dimanche, trois cent vingt enfants venaient se consacrer à la sainte Vierge, ils avaient suivi les exercices d'une retraite de trois jours où le P. Roux leur enseignait leurs devoirs envers Dieu, envers leur prochain et envers leurs parents. La semaine suivante, plus de quatre cents femmes suivaient la retraite donnée à l'association des mères chrétiennes. Dans la dernière semaine, à la réunion spéciale des hommes, aussi bien qu'à celle des congréganistes, l'auditoire était complet.

Les fêtes ordinaires des missions, la procession au cimetière pour la cérémonie des morts avaient vu accourir la population entière.

Le dimanche 1er février, jour de l'ouverture des exercices de l'Adoration perpétuelle, près de neuf cents

femmes, c'est-à-dire sans aucune exception, s'approchaient de la Table sainte, et le mardi, huit cent quinze hommes venaient à leur tour recevoir ce Dieu dont ils devaient, le soir, porter l'image avec une sainte fierté, sur leurs épaules et sur leur poitrine.

A midi, le 3 février, quatre cents hommes divisés en sections viennent se ranger autour du brancard qui soutient une croix de 13 mètres de hauteur. Chaque section a sa bannière et son chef. Après les vêpres, présidées par le révérend Père abbé de la Trappe de Bellefontaine, revêtu des habits pontificaux, la procession sort de l'église et se dirige vers le lieu où la croix a été reposée. La croix, portée par une légion de vaillants chrétiens, domine tout ce peuple qui chante son triomphe. Qui pourrait nous donner une idée du spectacle que présente en ce moment l'immense place qui se trouve devant l'église ! La croix, sur son brancard gracieusement décoré, est debout en face de la porte principale de l'église. Plus de deux mille personnes, rangées en demi-cercle dans un ordre parfait, l'entourent et attendent dans une attitude recueillie la bénédiction solennelle. Dans ce moment, les tambours battent, la musique fait entendre un de ses plus beaux morceaux, les quatre cloches sonnent à toute volée, les bannières des sections avec les drapeaux des sociétés flottent dans les airs. Au même moment; un magnifique rayon de soleil, comme un sourire des cieux à ce peuple chéri de Dieu, vient éclairer tout cet ensemble.

La procession reprend sa marche vers le nouveau Calvaire, la population se masse autour du monument et, pendant qu'on élève la croix sur son piédestal, les chants et la musique alternent leurs morceaux pour redire les triomphes de la croix. Alors le P. Roux, dans une allocution émouvante, célèbre les triomphes de Jésus-Christ sur cette paroisse privilégiée, implore les bénédictions

d'en haut sur ce peuple qui a admirablement répondu à la grâce de la mission. « Cette croix vous rappellera, dit-il, les élans de votre foi, la générosité de vos familles chrétiennes, le zèle infatigable de votre pasteur et de son vicaire. »

« Oui, mon révérend Père, s'écrie le digne collaborateur du curé, oui, cette croix nous rappellera tous ces souvenirs, mais elle nous rappellera aussi toujours, permettez-moi de vous le dire, votre zèle ardent et celui de vos Frères pour le salut des âmes, ce zèle que Dieu vient de couronner d'un succès si éclatant. »

MISSION D'ECOUFLANT, PRÈS ANGERS.

Le dimanche de la Quinquagésime, le P. Roux et le P. Pélissier ouvraient les exercices de la mission à Ecouflant. L'annonce de la mission avait disposé favorablement les esprits et réjoui les cœurs.

Pendant trois semaines, les habitants d'Ecouflant ont répondu à l'appel des missionnaires. Le matin et le soir, malgré les intempéries de la saison, ils venaient en foule entendre la parole de Dieu; et les heures fuyaient trop vite. Plus nombreuse encore était la foule aux jours des grandes cérémonies. La consécration à Marie rappela à plus d'un pécheur que la Mère des miséricordes accueille toujours avec bonté les pauvres prodigues.

La mission des enfants, dont la prière est si agréable à Dieu, donna un salutaire exemple à plus d'un père et d'une mère. La fête des Morts, avec sa longue procession au cimetière, fut une prédication éloquente, car de ces tombes sortait une voix qui disait : « Faites votre mission. » Mais une consolation plus grande encore fut le résultat de la solennelle cérémonie de la promulgation de la loi. Notre-Seigneur Jésus-Christ est assis sur son trône, comme autrefois sur la montagne; des prêtres à

ses pieds représentent les apôtres ; plus loin la foule du peuple, un cierge à la main, écoute avec un religieux respect la prédication du P. Roux expliquant les béatitudes, commentant la loi, rappelant les obligations du baptême et les devoirs du chrétien ; tous les auditeurs chantent avec enthousiasme le *Credo*, expression de leur foi. Ces belles cérémonies avaient disposé les âmes, aussi les confessionnaux furent assiégés. Quatre cents femmes s'approchèrent de la sainte Table et plus de deux cent cinquante hommes, dont quatre-vingts retardataires. La population d'Ecouflant est de 900 habitants.

Le dimanche 8 mars fut un jour de triomphe pour Jésus-Christ. Dieu donna un beau soleil. La paroisse tout entière était sur pied avec un grand concours des paroisses voisines. Croix et bannières, jeunes filles en blanc, musique, nombreux clergé, un beau brancard sur lequel reposait le Christ : tout est prêt. Les porteurs sont à leur place, fiers de la croix et du ruban qui les distinguent. La procession se met en marche au chant du *Vexilla Regis*, le Christ est en croix. Alors le P. Roux adresse une dernière fois la parole à cette foule respectueuse. Il dit les victoires de Jésus-Christ sur les âmes et le bonheur des âmes revenues à Jésus-Christ.

Le R. P. Paquet a donné le Carême à la paroisse d'Ernée dans le diocèse de Laval. La population d'Ernée est de 5000 habitants ; l'église, la plus grande du diocèse, avait de quoi décourager le missionnaire, qui craignait de ne pouvoir se faire entendre. Pendant la station, le Père prédicateur a fondé une congrégation d'Enfants de Marie. Huit jours après Pâques, le P. Paquet, qui avait pu se reposer quelques jours auprès de Notre-Dame de Pontmain, retournait à Ernée pour donner la retraite de première communion à trois cents enfants.

LE DÉPÔT DE MENDICITÉ D'ANGERS.

Voilà un peu plus d'un an que le P. Chevassu a été installé aumônier du Dépôt de mendicité. Cet hospice compte en moyenne cent vingt vieillards qu'il faut instruire et surtout préparer à une bonne mort. Le P. Chevassu remplit les fonctions d'aumônier avec autant de zèle que de succès. Il serait difficile de rencontrer plus d'exactitude et plus de soin pour la visite des malades, pour la préparation des instructions et pour la célébration des fêtes religieuses.

Le P. Chevassu a souvent la douce consolation de voir de pauvres pécheurs, dociles à ses avis, revenir à la pratique des devoirs du chrétien. Mais ce qui doit surtout dédommager l'aumônier des peines et des fatigues d'une résidence perpétuelle, c'est que ses malades meurent à peu près tous munis des sacrements de l'Eglise, qu'ilsreçoivent dans des dispositions rassurantes. La révérende Mère supérieure du Dépôt m'a exprimé plusieurs fois sa satisfaction, celle des vieillards et leur reconnaissance pour le P. aumônier qui se consacre sans réserve aux pauvres et aux infirmes de Jésus-Christ. J'ai entendu souvent le P. Chevassu m'assurer qu'il était heureux de pouvoir mettre en pratique la devise de la Congrégation : *Evangelizare pauperibus misit me.*

MISSION DE MURS.

Le 14 mars, le R. P. Pélissier partait pour Mûrs, dans le canton des Ponts-de-Cé, pour donner seul un travail de mission, faute d'un autre Père pour le seconder. Cette mission, ouverte sous d'heureux auspices le quatrième dimanche de carême, se continua avec succès jusqu'au jour de Pâques. Trois fois par semaine un auditoire nombreux se pressait autour de la chaire de vé-

rité. Chaque dimanche, les offices bien suivis offraient au missionnaire l'occasion de faire entendre quelque solide instruction. Les fêtes ordinaires des missions : consécration à la sainte Vierge, prières pour les morts, amenèrent un concours encore plus considérable. Aussi des retours d'hommes et de femmes viennent-ils consoler le cœur du missionnaire. Il sont d'autant plus précieux, que ces populations tout entières, occupées de leurs travaux agricoles, perdent peu à peu, avec la foi, l'habitude des pratiques religieuses. Le Jeudi saint a lieu une magnifique communion de femmes ; et le jour de Pâques, les hommes en grand nombre viennent prendre place au même banquet. Ce jour est aussi celui de la clôture de la mission. Le soir, après vêpres, on porte en triomphe l'image du Christ à la place où il doit être élevé sur la croix au milieu du cimetière. En quelques mots, le missionnaire résume les bienfaits de la croix et demande à la population de ne jamais oublier un jour si solennel. Mais le travail n'était pas fini, la retraite de la première communion préparatoire à la confirmation devant avoir lieu le dimanche de *Quasimodo*. Le dimanche suivant, les fêtes de l'Adoration perpétuelle viennent ajouter un nouvel éclat à celles de la première communion.

Le lendemain, Mgr Freppel arrive dans la paroisse, pour sa visite pastorale. Reçu d'abord par la population à l'entrée du bourg, il fait ensuite son entrée solennelle dans l'église; là M. le curé lui fait le tableau de sa paroisse si bien préparée par la mission. Sa Grandeur, dans sa réponse, se félicite avec le pasteur du bien accompli, et adresse quelques paroles de félicitation et d'encouragement au missionnaire, lequel est heureux de recevoir des témoignages si précieux pour lui et la Congrégation, de la part de l'illustre évêque d'Angers.

MISSION DE FENEU.

En terminant le compte rendu de nos nombreux travaux, je citerai le récit de la mission de Feneu, fait par M. Touchet, curé de la paroisse, et inséré dans les feuilles religieuses d'Angers :

« Les missions font partout des merveilles, même dans ces jours où, par tant d'inventions diaboliques, on cherche à pervertir l'esprit de nos campagnes, à éloigner les populations de l'Eglise et des pratiques religieuses. Feneu, pourtant réputé comme frivole et indifférent, vient d'en être un nouvel et frappant exemple, pendant les trois semaines de la mission donnée par deux éloquents et pieux Oblats : le R. P. Roux, Supérieur de la maison d'Angers, et le R. P. Sardou, de la maison de Paris, Procureur général de son ordre, dont le zèle et l'éloquence vont de pair avec ceux de son éminent confrère.

« Comme ils furent beaux ces jours de grâce et de salut, où la foule des fidèles se pressait chaque soir, avide et recueillie, autour de la chaire de vérité ; où le tribunal de la pénitence et du pardon était assiégé presque sans relâche ; où l'on est venu couronner l'œuvre du retour à Dieu par le pacte sacré de la Table sainte. Le pasteur a joui de ce spectacle, le plus doux qu'il ait goûté jusqu'ici, et il en rend grâces à Dieu, qui a daigné lui accorder, à lui, cette grande consolation ; à sa paroisse, ces grandes miséricordes. Puis, après Dieu, il rend grâces aux zélés missionnaires, qui ont accompli l'œuvre divine avec autant de tact que d'entraînante ardeur.

« On se rappellera longtemps à Feneu cette belle procession d'ouverture de la mission, allant au presbytère pour y chercher les deux apôtres : M. le curé entouré de deux vénérés chanoines, de ses paroissiens, éloignés à

cette époque de l'année, et revenus ce jour-là pour la cérémonie ; le pasteur portant dans ses mains un grand crucifix, et présentant aux missionnaires l'image de Celui qu'ils venaient prêcher ; puis ceux-ci, après l'avoir embrassé, échangeant avec M. le curé le baiser fraternel, et portant à leur tour, au milieu des rangs de la procession, la croix, avec laquelle, rentrés à l'église, ils donnent du pied de l'autel la bénédiction à la foule prosternée.

« On gardera le souvenir de la procession des petits enfants, préparés les trois jours précédents à cette fête par des instructions, sous forme d'histoires à leur portée, et si bien faites pour les captiver ; l'ardeur avec laquelle, la palme à la main, ils chantaient dans nos rues cet entraînant cantique : « Accourez, peuple fidèle ; venez à la « mission. » Puis, à leur rentrée à l'église, leur consécration à Marie ; tendres et pures prémices offertes au Seigneur, par les mains de sa divine Mère, pour le disposer à ouvrir largement le trésor de ses miséricordes.

« On se rappellera le 25 mars, le beau soir de l'Annonciation, alors que les pères et mères venaient à leur tour à l'église, illuminée de mille flambeaux, ornée des plus riches étendards, se jeter au pied du magnifique trône de Marie, pour se vouer à cette bonne Mère et réclamer son appui.

« Le jour de la Compassion, c'était fête à l'antique chapelle des Vignes, placée sous le vocable de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Qui n'a gardé dans son cœur l'impression des paroles touchantes que nous fit entendre, dans ce béni sanctuaire, le R. P. Sardou, apprenant à chacun à supporter ses peines et à sanctifier ses épreuves, à l'exemple de l'auguste Mère de N.-S. Jésus-Christ ? Quelle impression profonde nous a laissée aussi cette fête des morts du dimanche des Rameaux, avec sa longue

procession au cimetière, et cette évocation de tous ces êtres bien-aimés, qui semblaient se lever de leur couche funèbre et crier à tous : « Faites bien votre mission ! « Que ne nous est-il donné comme à vous de faire la » mission ? »

« Le Jeudi saint eut lieu la communion générale des femmes; bien peu y manquaient, toutes ayant laissé aux hommes leurs occupations du logis pour venir à Celui qui seul peut donner à leurs âmes l'amour surnaturel et le pur dévouement. Enfin, le saint jour de Pâques se lève; c'est vraiment pour nous le jour que le Seigneur a fait : *Hæc dies quam fecit Dominus.* Ils sont là les hommes ; ils remplissent, comme ils l'ont fait deux fois naguère, attirés en foule par la parole si attrayante, si solide et si pratique du R. P. Roux; ils remplissent toute la nef de l'église pour la communion générale. Quelle joie pour le pasteur distribuant lui-même la sainte communion à tous ces hommes, et les voyant se relever portant sur un front pur tous les signes de la joie que donnent la paix de la conscience et le sentiment du devoir accompli.

« Le soir, après les vêpres solennelles, plantation d'une superbe croix de mission, en présence de notre digne maire, M. Richou, conseiller général, entouré des honorables membres de son conseil municipal et des personnages les plus marquants et les plus religieux de la contrée; affluence sans précédent, ordre parfait, temps superbe, joie sur tous les visages. Cent hommes ont sollicité l'honneur de porter la croix. Décorés, par section, de petites croix suspendues à des rosettes gracieuses et variées, que de pieuses mains ont confectionnées et offertes, ils courbent tour à tour leurs épaules sous le brancard richement orné où repose la croix, et la portent en triomphe sur un parcours de 1 kilomètre. Des hymnes et

des cantiques ne cessent de se faire entendre pendant cette marche solennelle et tout le temps que demande l'érection de la croix.

« Tout à coup, les chants cessent, et, d'une voix chaleureuse, le R. P. Roux ravit la foule en lui exposant le triomphe de la croix, la joie du pasteur et des missionnaires, le bonheur des habitants de Feneu, foulant au pied le respect humain et rendant gloire à Jésus-Christ. A peine a-t-il terminé sa pathétique allocution que M. le curé prend la parole en ces termes :

« Mes bien chers frères,

« J'ai le devoir comme le besoin, à cette heure su-
« prême, dans cette circonstance solennelle, en présence
« de toute ma paroisse, en présence des dignes représen-
« tants de la commune et de mon église, en présence des
« familles les plus recommandables et des personnalités
« les plus nobles et les plus bienveillantes de cette loca-
« lité, de me faire l'interprète des sentiments qui sura-
« bondent dans nos cœurs à tous; j'ai le devoir comme
« le besoin de dire bien haut notre mutuelle reconnais-
« sance.

« Hommes de Dieu, bons Pères, éloquents et infati-
« gables apôtres, ô vous qui venez d'être pour mon
« peuple les instruments de tant de miséricordes ; ô vous
« dont la parole brûlante a fait tant de bien parmi nous,
« soyez à jamais bénis !

« Si le temps, qui emporte tout, venait à emporter avec
« vous les accents si persuasifs et si pénétrants de votre
« voix, du moins il est une chose qu'il n'emportera jamais
« et qui nous restera toujours : c'est, avec votre bien-
« aimé souvenir, celui des vérités divines et des ensei-
« gnements salutaires que vous nous avez fait en-
« tendre, et qui seront désormais le phare lumineux

« qui éclairera et dirigera notre vie ! Mes Frères, quand « on a eu le bonheur de méditer comme vous venez de « le faire les grandes et sublimes vérités de la Religion, « on ne se borne plus à une admiration stérile ; mais « on vit d'une religion d'action, de pratique, de dé- « vouement.

« On est et on demeure chrétien complet pour le reste « de sa vie. »

MALADIE, MORT ET FUNÉRAILLES DU R. P. AUDRUGER.

Le 8 octobre 1884, le R. P. Audruger arrivait de Château-Gontier à Angers pour nous faire en passant une visite d'ami. Le bon Père se rendait à Tours, devenu sa résidence depuis qu'une cruelle maladie de cœur l'avait forcé de renoncer avant le temps à sa charge de Provincial.

Malade depuis longtemps, on lui conseilla un petit voyage dans sa famille, à Laval. Après quelques jours passés dans cette ville, le R. P. Audruger, sachant qu'un de nos Pères prêchait la retraite à nos Sœurs de Château-Gontier, désira profiter de cette grâce, et il se mit avec un entier abandon sous la direction de celui qui devait le préparer au grand voyage du ciel.

Sa retraite finie, le R. P. Audruger nous arrivait avec bonheur, à Angers, dans cette maison qu'il avait tant aimée, et où il retrouvait le même Supérieur qui, pendant six ans, avait partagé avec lui, non seulement une vie de longs et laborieux travaux, mais surtout une franche et solide amitié.

A son tour, le R. P. Audruger avait été placé à la tête de la maison du faubourg Saint-Jacques pendant trois ans ; et enfin, pendant les cinq dernières années de sa vie, il dirigea encore la maison d'Angers, en sa qualité de Provincial du Nord.

On eût dit que la divine Providence avait, par un concours de circonstances extraordinaires, disposé les choses de manière à ramener, à Angers, un de ses plus vaillants ouvriers apostoliques, afin qu'il y cueillît cette couronne immortelle gagnée en grande partie dans les glorieux combats angevins.

Au faubourg Saint-Jacques, nous fîmes fête à ce cher confrère ! Le malade était heureux de se voir entouré à table de frères et d'amis; l'appétit semblait meilleur. La récréation fut joyeuse et la conversation pleine de gaieté et d'entrain ! Qui aurait pensé que c'étaient les derniers adieux?

Vers cinq heures du soir, le R. P. Audruger se rendait en voiture chez nos Sœurs de l'Espérance. Hélas ! il ne devait plus en sortir. Une nouvelle crise se déclara, et, d'après l'ordre des médecins, il fallait des soins continuels pour conjurer le plus possible un dénouement fatal. Dès lors, il fut impossible de ramener le malade à Tours, et même de le ramener à notre maison. Aussi, les Pères s'établirent le jour auprès de son lit, et, la nuit, il en restait un pour lui porter la sainte communion à minuit.

Nos bonnes Sœurs de l'Espérance, et surtout la si dévouée Mère Saint-Augustin, prodiguaient à notre cher malade tout ce que la charité fraternelle, unie à la reconnaissance, peuvent suggérer de bons soins.

Mais le mal empirait toujours et nos craintes augmentaient sans laisser place à aucun espoir.

Le Supérieur de Tours, le R. P. Mouchette, accourt auprès du malade pour ne plus le quitter. La visite inattendue du R. P. Voirin, son successeur au Provincialat, et celle du P. Merle (de Tours), réjouissent le malade et semblent lui apporter du mieux ; mais ce ne fut que pour quelques heures.

Alors, le malade demanda à recevoir l'extrême-onc-

tion, et le mercredi qui précéda sa mort, les Pères de Tours et d'Angers assistèrent, en priant, aux cérémonies de l'Eglise auprès du lit de leur frère mourant. Les forces du malade diminuaient rapidement, et, après une agonie très agitée, le calme se rétablit; c'était le moment du départ de cette âme fortement religieuse, qui s'en allait au ciel, tandis que l'image du crucifix était encore collée sur ses lèvres. La mort du R. P. Audruger eut lieu le 26 octobre, un dimanche, à dix heures du matin.

Le mardi suivant, à sept heures, l'office des Morts était récité par les Pères de Tours et d'Angers auprès du catafalque dans la chapelle de nos Sœurs de l'Espérance, nos chapelles, à nous, étant encore sous les scellés.

La messe des funérailles fut célébrée par le R. P. Provincial. Après l'absoute, le cortège se mit en marche pour se rendre au cimetière de l'Ouest.

Derrière le corbillard suivaient, en priant, les Pères et les Frères; plusieurs membres du clergé, la famille du défunt et nos amis. A nos Sœurs d'Angers étaient venues se joindre les Supérieures de l'Espérance, de Laval, de Tours et de Château-Gontier; les trois Supérieures des maisons de la Conception de Tours, et des religieuses des principales communautés d'Angers.

Vers dix heures, le convoi arrivait au cimetière; après les prières, le cercueil fut descendu dans un caveau provisoire; de grandes et magnifiques couronnes y furent déposées par nos Sœurs.

Quelques jours s'étaient à peine écoulés, que le T. R. Père général écrivait au P. Roux : « De tout mon cœur, je vous autorise à faire faire un caveau pour recevoir et réunir les restes précieux de nos bien-aimés défunts; faites tout ce qu'il faut pour cela. » En quelques mois, le caveau et le monument furent achevés, et, le 10 février dernier, le R. P. Roux et tous les Pères de la

maison d'Angers se réunissaient au cimetière pour assister à l'exhumation du corps du P. Pierre-Augustin Dufour, décédé le 1er mars 1878. Ses restes furent recueillis dans un nouveau cercueil et transportés au nouveau monument funèbre. Après les prières, le cercueil du P. Dufour fut descendu dans le caveau et placé à côté de celui de notre regretté P. Audruger. Une grande croix en granit domine aujourd'hui les tombes sur lesquelles sont gravés, après les armes de la Congrégation, les noms de nos bien-aimés Pères défunts : Alexandre Audruger, Pierre-Augustin Dufour. *Requiescant in pace. Amen.*

Je termine, mon très Révérend Père, ce trop long rapport. Il vous donnera une idée de la confiance que le clergé accorde à vos enfants d'Angers, et surtout des bénédictions abondantes dont Dieu veut bien couronner leur dévouement et leurs fatigues pour le salut des âmes. Bénissez-nous, bien-aimé Père, afin que, pendant les quelques mois de vie de communauté qui nous sont donnés, nous travaillions, à notre tour, avec courage et succès, à l'œuvre de notre propre sanctification.

Veuillez agréer, mon très Révérend et bien-aimé Père, l'expression de mes sentiments de respect filial en N.-S. et M. I.

Marius Roux, o. m. i.

VARIÉTÉS

NOCES D'OR SACERDOTALES DU R. P. BURFIN

Nous avons reçu de cette fête deux récits qui se complètent mutuellement.

L'un est dû à la plume de notre ancien et cher P. Gondrand, missionnaire apostolique, chanoine, et curé de Saint-Chef (Isère); l'autre a été écrit par M. Petit-Barmon, chevalier de Saint-Grégoire le Grand, rédacteur du *Courrier du Jura* et ami du R. P. Burfin.

Nous donnons à la suite l'un de l'autre ces deux intéressants articles.

RÉCIT DE M. L'ABBÉ GONDRAND.

Le R. P. Burfin, ancien Supérieur de plusieurs de nos maisons, ancien Provincial de notre province du Nord, célébrait, le 5 juillet dernier, ses noces d'or de prêtre, le cinquantième anniversaire de sa première messe.

Il a quitté Limoges, accompagné du Supérieur de sa communauté, pour aller accomplir cet acte de foi et de piété sacerdotales dans ce beau Dauphiné, où il a reçu le jour et où sa vocation d'Oblat de Marie Immaculée fut l'occasion de l'établissement du Noviciat à Notre-Dame de l'Osier. Sa pensée, conduite par une inspiration vraiment admirable, l'a reporté ainsi à toutes ses origines ecclésiastiques et religieuses.

C'est dans le désert de la Grande Chartreuse, et sur l'autel de la chapelle de la Sainte-Vierge, dite *in Casali-*

bus, qu'il avait offert la première fois le divin Sacrifice, et c'est là, au même endroit et sur la même pierre, qu'il est venu, après cinquante ans, célébrer de nouveau et renouveler sa jeunesse sacerdotale.

C'était un dimanche, fête du très précieux Sang, qu'a eu lieu cette intéressante cérémonie, dans la majestueuse solitude que les vertus du grand monastère embaument toujours. Le vénérable officiant n'y avait pour témoins et pour assistants qu'un des Pères de la famille que le P. Burfin a tant aimée et si bien servie, et un des modèles de cette amitié qu'il a su inspirer à tant d'âmes d'élite partout où il a passé. Cet ami, noble et fidèle, M. Petit-Barmon, directeur du *Courrier du Jura*, a sanctionné ainsi, avec une délicatesse exquise, ce qu'il a dit plus d'une fois dans sa feuille des qualités et des mérites de notre vénéré P. Burfin.

On n'apprendra pas cela dans laCongrégation sans que chacun de nous en éprouve une douce émotion. L'idée de célébrer dans un recueillement et dans un isolement si absolu une fête, ordinairement si éclatante et si bruyante ailleurs, honore beaucoup le pieux vieillard; mais, l'idée de faire de même dès son premier jour de prêtre ; l'idée de dire sa première messe dans cette même solitude, lorsque, d'ordinaire, il tarde tant à d'autres jeunes ordonnés de paraître dans leur pays et au milieu des leurs avec leurs insignes et leurs attributs nouveaux; cette idée si modeste et vraiment angélique annonçait et explique désormais toute la carrière si digne et si fructueuse de celui qu'elle inspira.

Effacé sur cette hauteur et au milieu des grands bois, notre P. Burfin a pu revoir et bénir de ses tendres souvenirs les horizons voisins, Allevard et Grenoble, où son zèle se déploya tout d'abord; ce vaste diocèse où il eut son berceau d'enfant et tant de chaires de prédicateur.

De la chapelle *in Casalibus*, son cœur allait d'un seul bond à celle de l'Osier, où il fut la première plante de cette pépinière d'où nous sommes presque tous sortis; et, le lendemain, il y était en personne, toujours avec son frère de Limoges et son ami de Lons-le-Saunier.

Nous n'avons pas besoin de dire avec quelle joie et quel bonheur cette communauté le reçut. Pour tous, dans cette maison, c'était plus qu'un frère, plus même qu'un père, c'était un patriarche que l'on accueillait, le cœur ardent et dilaté. Le Supérieur local, P. Lavillardière, s'est dépensé en cette circonstance, comme en tant d'autres, avec toute la courtoisie d'un frère respectueux et la bonne grâce d'un ami délicat.

Après la fête du Sanctuaire, où le souffle de l'affection et le doux murmure de sa prière sortaient de toutes les poitrines et s'exhalaient aux pieds de la Vierge miraculeuse que tant de générations d'Oblats ont vénérée, la fête de famille a été continuée au réfectoire par les modestes et saintes agapes de la fraternité. La table est la transmetteuse de tous les sentiments qui forment une société de frères et d'amis; elle constitue le plus beau symbole de la Communion des Saints, en symbolisant plus parfaitement encore la communion du cénacle et de l'autel. Ainsi l'a-t-on compris à l'Osier en fêtant celui qui a tant travaillé pour cette maison aimée de tous.

Les doux épanchements, les acclamations, les souhaits, les vœux, les discours ont révélé admirablement ce qu'il y avait de sincérité et de dignité religieuse dans ces échanges d'hommages et de félicitations.

Le R. P. Supérieur a su, dans son langage plein de grâce et d'à-propos, rappeler les œuvres du P. Burfin et ce que les enfants de la Congrégation lui doivent de respect et de reconnaissance pour ses leçons, ses exemples et ses dévouements. Nous sommes heureux de pouvoir

reproduire ici, avec son petit discours, la réponse charmante du bon P. Burfin, qui a permis à un auditeur de la recueillir.

Le R. P. Lavillardière s'est exprimé ainsi :

Mon révérend Père,

Nous fêtons aujourd'hui, avec une joie toute fraternelle, le premier novice, fondateur de ce cher noviciat de Notre-Dame de l'Osier, l'apôtre infatigable si béni de Dieu et si goûté des âmes, l'ancien Supérieur de cette maison de missionnaires, le Provincial du Nord, le privilégié, un des saint Jean du sacerdoce de Jésus-Christ et l'un des vétérans de notre famille religieuse.

Nous ne sommes pas seuls ici, mon révérend Père, pour vous offrir nos félicitations, nos affections et nos vœux. Le T. R. Père général s'y trouve, vous le savez, par le meilleur de son cœur ; toutes les âmes dont vous avez été le père, vos amis et vos Frères de loin et de près vous font à l'envi la couronne de la reconnaissance et de l'amitié. Je bois à vos plus longues et belles années, *ad multos annos!*

Le R. P. Burfin a répondu :

Mon révérend et bien cher Père,

Si mon cœur restait fermé et ma bouche muette en présence de tant de cœurs ouverts et de tous ces visages épanouis, j'aurais l'air indifférent ou ingrat, et je ne veux et je ne dois être ni l'un ni l'autre.

Cependant, je vous avoue que l'on m'embarrasse toutes les fois que l'on me fait des compliments ; j'ai si peu la coutume d'en mériter, que je n'ai pas pu prendre l'habitude d'y répondre. Vous voudrez donc bien excuser ma maladresse.

Évidemment, je ne puis pas rester insensible à l'ac-

cueil gracieux et fraternel que je reçois ici; ce témoignage de franche amitié me touche d'autant plus qu'il est complètement désintéressé, personne n'attend rien de moi, et je commence à comprendre la parole d'un sage : « Quand on n'a pas de sujets, il est plus facile de trouver des amis. » Cela console de n'être pas souverain.

Savez-vous ce qui me plaît davantage dans cette fête de famille? C'est de voir des frères fêter leur aîné et saluer avec sympathie sa couronne de cheveux blancs : le souvenir des anciens est la piété filiale des sociétés, c'est un rayon d'avenir et une marque de durée pour toutes les familles, petites et grandes. Il est des noms que cette maison ne doit pas laisser vieillir : Guigues et Vincens, pour n'en citer que deux. Aussi vous les rajeunissez chaque jour, mes révérends Pères, en renouvelant leurs exploits. Pour mon compte, je remercie Dieu de me les avoir donnés pour guides et pour compagnons d'armes. Car j'ai l'honneur d'avoir été le premier novice de l'Osier, c'est mon nid de vie religieuse: j'y ai dit ma première messe d'Oblat; j'y ai travaillé et même j'y ai souffert: autant de titres qui me le rendent cher. Il ne me manque plus que d'y mourir et de pouvoir dire comme Job : *In nidulo meo moriar!*

En attendant, je vous prie, mes bien chers Pères et Frères, de me recommander de temps en temps à la grande Dame qui m'a fait chevalier, et sous la bannière de laquelle je combats depuis quarante-quatre ans, afin qu'elle renouvelle le miracle des noces de Cana et change l'eau d'une vie trop imparfaite en vin généreux d'une vie vraiment religieuse. Alors je pourrai regarder le Ciel avec confiance et espérer que ma couronne de cheveux blancs, qui s'effeuille tous les jours, ne sera que l'annonce d'une couronne bien plus belle dans un monde meilleur.

Une raison de convenance et de cœur me commande

de faire hommage de la joie de ce beau jour à celui qui en est le premier auteur. Notre Supérieur général m'a invité à cette fête et m'a dit qu'il y serait invisible et présent. Nous n'oublierons pas non plus que cette maison a abrité la jeunesse pieuse de ce bien-aimé Père et que la Vierge de l'Osier doit être pour quelque chose dans les qualités heureuses qui le rendent cher à nos cœurs. Je bois à sa santé ! »

Après de si touchantes fêtes de famille, nous n'avons plus qu'à demander au cœur de Notre-Seigneur et à notre Immaculée Mère de nous conserver le plus longtemps possible nos anciens, et de sauvegarder notre avenir par les mérites de notre passé.

Ferdinand Gondrand, missionnaire apostolique.

RÉCIT DE M. PETIT BARMON.

Au Révérend Père de l'Hermite, à Paris.

Mon révérend Père,

Vous m'avez fait l'honneur et l'amitié de me demander le récit des noces d'or du R. P. Burfin. Avais-je quelque droit à écrire ce récit? Peut-être, puisque je suis le seul laïque qui ait été témoin de cette solennité. Peut-être aussi pour d'autres raisons que je vais dire et qui seront sans doute trouvées suffisantes, s'il est vrai que la reconnaissance la plus vive, s'il est vrai que l'amitié la plus sincère donnent des droits supérieurs à tous autres. Vous en jugerez.

Il y a vingt-cinq ans environ que j'ai eu le bonheur de rencontrer le cher et vénérable P. Burfin. Je sortais du collège, j'étais tout fier de mon premier diplôme, j'allais tout seul entrer dans le monde. La vie pour moi, jusqu'alors, n'avait eu que des roses. Du haut de mes dix-huit ans, je contemplais l'avenir. Tous les horizons me

paraissaient d'azur. Je faisais le rêve qu'on fait toujours à cet âge. J'avais cependant pleuré en quittant mes maîtres. J'avais pleuré davantage en quittant ma mère pour un éloignement plus grand que celui qu'elle avait, jusque-là, subi. J'allais où vont les jeunes gens qui se destinent aux carrières libérales. Après une longue nuit de route faite en diligence, je débarquais les yeux rougis encore des larmes de la veille, dans la grande ville où je devais poursuivre mes études. Une de mes premières visites fut pour la maison des Pères Oblats. J'étais recommandé à l'un d'entre eux, le P. Coste, de chère et sainte mémoire. Il avait, quelques années auparavant, évangélisé la paroisse où je suis né, une humble paroisse cachée dans les montagnes, tout au fond du diocèse de Limoges. Cet aimable religieux, sur la fin prématurée duquel tous ses frères et tous ses amis ont pleuré et pleurent encore en rêvant de tomber comme lui au champ d'honneur, m'accueillit avec une bonté, une charité, une amabilité, une bienveillance, une douceur qui me ravissent encore. Je fus bientôt à ses genoux : il devint pour moi un autre père. Je dois certainement à sa tendresse d'être resté fidèle à mon baptême. Il m'a gardé, son souvenir me garde encore. Pendant deux ans, presque tous les matins, je l'assistai au saint Sacrifice de la messe. Je ne m'éloignais de lui qu'avec peine. Et bientôt je fus, j'en suis tout fier encore, le Benjamin de la Congrégation.

C'est là, c'est dans cette pieuse et sainte maison que je connus le R. P. Burfin. Il était le Supérieur. D'abord, je le regardais de loin. Il était austère; et mon rire d'enfant s'arrêtait devant lui. Je me sentais attiré vers lui par je ne sais quelle force mystérieuse. Je l'entendais prêcher, j'étais immobile et muet d'admiration. A mon loisir, je retrouvais dans ma mémoire ses allocutions et je les écrivais. Je voyais bien qu'il était un apôtre et je com-

prenais qu'il était un saint. L'admiration, je le répète, me tenait à l'écart. A un homme de cette taille, je ne pouvais aller dire des riens. Son temps d'ailleurs était précieux et il n'est pas de ceux qui le gaspillent. Un jour vint cependant où il franchit, avec une charité à nulle autre pareille, la distance qui me séparait de lui, et ce jour-là, je ne sus plus démêler à qui, du P. Coste ou du P. Burfin, appartenait mon cœur d'adolescent. Je m'adressais indifféremment à l'un ou à l'autre. C'est la très heureuse époque de ma vie. Je fouille au plus profond de mes souvenirs d'alors et je n'y trouve pas une heure à regretter.

Quelle influence ces deux religieux ont-ils eue sur mon existence ? Je leur dois d'avoir consacré à l'Eglise toutes les forces de mon être, toutes les puissances de mon âme, toutes les facultés intellectuelles que la Providence m'a données. Je suis journaliste catholique, c'est à eux que je le dois. J'ai combattu le bon combat de la presse catholique, pendant huit ans, tout auprès du grand cardinal Pie; c'est à eux, c'est à l'un de vos frères de la Congrégation que j'ai dû ce poste d'honneur. Et quand je suis venu au diocèse de Saint-Claude, c'est encore par la recommandation et la protection d'un des vôtres, mon révérend Père.

Entre le P. Burfin et moi, les liens d'une amitié profonde furent bientôt serrés. Ayant vu de près cette âme forte, je m'y attachai comme le lierre s'attache aux grands chênes de nos montagnes. Il devint Provincial de la Congrégation : mon affection et mes lettres le suivirent partout; et quand, de loin en loin, je pouvais le revoir, la joie la plus pure inondait mon cœur et mon âme. La mort a frappé à coups redoublés autour de moi. Il m'a consolé, il m'a montré *son* crucifix et j'ai appris de lui la véritable résignation chrétienne.

Ce qui précède était peut-être nécessaire pour expliquer à quel titre j'assistais, moi, pauvre laïque, le 5 juillet dernier, aux noces d'or du cher et vénérable P. Burfin.

Depuis longtemps, il avait été convenu entre lui et moi qu'ensemble nous irions à la Grande Chartreuse pour cette fête intime. Il tenait à célébrer, à Notre-Dame *de Casalibus*, sa messe du cinquantième anniversaire de son ordination sacerdotale. C'était là, qu'au lendemain de son entrée dans la sainte milice du Christ, il avait offert, pour la première fois, le saint Sacrifice. Il demanda et obtint de ses supérieurs les permissions nécessaires. Le rendez-vous fut fixé à Voiron, que domine une belle statue de la sainte Vierge, et où le P. Burfin a encore, au couvent de la Visitation, une sœur bien-aimée, consacrée, comme lui, au service du bon Dieu. De mon côté, je pris congé et fus exact au rendez-vous. Quelques heures plus tard, nous faisions route ensemble, à travers la montagne qui cache, dans un de ses replis, la solitude de saint Bruno. Le P. Bouniol, Supérieur de votre maison de Limoges, et M. l'abbé Bessède, curé de Saint-Léonard, étaient de la partie. Le voyage avait un peu fatigué le P. Burfin; et pendant quelques instants, nous eûmes la crainte d'être forcés de renoncer à ce cher pèlerinage. Mais, à mesure que nous montions vers la Chartreuse, le malaise dont il avait souffert se dissipait; il reprenait ses forces en respirant à pleins poumons l'air si pur des Alpes Dauphinoises tout embaumées des fortifiantes senteurs qui s'exhalent des grands sapins toujours verts. Et, chemin faisant, il nous racontait sa vie de missionnaire. Vous connaissez cette parole spirituelle et fine, cette originalité merveilleuse qui donne tant de saveur aux moindres choses qui tombent de ses lèvres. Il jugeait d'un mot topique les hommes et les choses. Et, s'il rappelait le passé, dont aucun fait saillant ne lui échappe, c'était pour le

comparer au présent dont il connaît à merveille le caractère et l'esprit. Il nous parlait surtout de sa première messe. Au lendemain de son ordination, à Grenoble, il était parti à pied, en vrai pèlerin, et il était venu, dans la solitude, célébrer sa première messe, après huit ou dix heures de marche forcée. Et voilà qu'il y revenait après un demi-siècle ! Et c'était nous qui remplacions, à ses côtés, les jeunes prêtres qui avaient été les compagnons de ce premier pèlerinage. Je n'ai pas à vous décrire, mon révérend Père, les charmes du splendide paysage qui, à chaque détour de la route, s'offrait à nos regards émerveillés. Cette route serpente, vous le savez, aux flancs des montagnes ; elle a des pentes raides et des descentes à donner le vertige ; mais Dieu nous garde, et nos yeux s'attachent à ces écharpes blanches flottant, comme des gazes légères, aux crêtes rocheuses qui nous environnent ; le ciel est tout bleu sur nos têtes ; l'ange du Seigneur est avec nous : *Angelus Raphaël comitetur nobiscum in viâ!...* Ici, c'est le désert... mais un désert d'une nature particulière, avec des arbres verts qui montent jusqu'aux nuages, avec de la mousse et des fleurs, avec des eaux limpides qui s'échappent en cascades argentées. Un peu plus loin, c'est enfin le couvent dont j'aperçois la fumée mêlée aux nuées blanches qui vont effleurer de leurs ailes diaphanes la grande croix qui se dresse au sommet du Grand-Son.

Les RR. PP. Chartreux nous firent le gracieux accueil qu'ils ont coutume de faire à tous les voyageurs. Elle est aimable et large l'hospitalité de ces ermites ! Elle est simple et de franche allure. Chez eux, on est bientôt chez soi. Dans ces salles immenses, dans ces cloîtres, pleins d'ombre et de majesté, on se sent tout près de Dieu ; dans ces cellules, on est en face de soi-même. *Bonum est nos hic esse!...* Louis Veuillot, notre cher, notre grand Veuillot,

a écrit sur la Chartreuse une ou deux pages exquises. Relisez-les, mon révérend Père, et dites-vous bien que les émotions qu'il éprouva et qu'il a si bien traduites furent celles que nous éprouvâmes en ces lieux sanctifiés par la prière perpétuelle et le sacrifice volontaire de tant de cœurs et de tant d'intelligences d'élite. J'espérais y retrouver un camarade de l'Ecole de droit. Déception ! Peu de jours auparavant, cet ami d'enfance obéissant aux ordres du R. P. Général était parti pour une autre Chartreuse.

Ce n'était pas, vous le devinez bien, sans une certaine impatience, que j'attendais la journée du lendemain, 5 juillet. Il y a trois quarts d'heure de marche du couvent à la chapelle de Notre-Dame *de Casalibus*. Pour mon vieil ami, je craignais l'excès de la fatigue. Dès la première aurore, nous nous mîmes en route. Un des serviteurs du couvent nous précède. Il est accompagné du P. Bouniol. Ils sont jeunes et alertes encore. Ils marchent, ils marchent... et nous les suivons *lento gradu*. Bientôt, nous sommes en pleine forêt. Quelques rares oiseaux s'éveillent et chantent. C'est leur manière à eux de dire les louanges du bon Dieu, qui, dans ces solitudes, leur donne le grain de chaque jour. — « Il y a cinquante ans, répète le P. Burfin, il y a cinquante ans, que je passai là pour la première fois ! Les petits oiseaux chantaient comme à présent et les moines là-bas chantaient aussi comme vous les avez entendus cette nuit. *Stat Crux dum volvitur orbis !* Les révolutions sont venues; les guerres ont bouleversé la face de l'Europe et du monde, la persécution, sous une autre forme, frappe l'Église du Seigneur; les temps de Julien l'Apostat paraissent revenus... Mais la croix est debout ; l'oiseau chante, le moine chante : *Deus in adjutorium*, et il en sera ainsi jusqu'à la fin des temps. *Stat Crux*. Jésus-Christ est avec l'Église.

Il lui restera sans lui manquer jamais. Un demi-siècle! c'est long; et je n'ai plus mes jambes de vingt ans! » Et il appuie doucement son bras sur le mien. Et je suis fier d'être l'appui de ce saint et vénérable ami. Les arbres sont épais autour de nous... et pendant que nous cheminions ainsi lentement, ceux qui nous précèdent ont disparu à nos yeux. Les chemins se croisent. Lequel prendre? Nous prenons à gauche; mais nous n'arrivons pas. Nous revenons sur nos pas. Nous appelons : l'écho seul nous répond. La joie que nous nous sommes promise, nous sera-t-elle refusée? Faudra-t-il redescendre au couvent et renoncer à la satisfaction sur laquelle nous comptions? Le bon Père s'y résigne, et moi j'en ai le cœur tout gros. Mais non, non; le sentier est retrouvé et nous sommes enfin à la porte du sanctuaire. Quelques gouttes de pluie commençaient à tomber quand nous franchissons enfin le seuil de la chapelle vers laquelle nous marchions depuis plus d'une heure! Cette chapelle n'a pas changé. Elle est telle que le P. Burfin la vit il y a cinquante ans. C'est le même autel, c'est le même tableau qui décore le fond. Nos compagnons de route sont là. L'un d'eux a déjà dit la sainte messe. L'autre va la dire à la chapelle de Saint-Bruno, qui est à quelques pas. Seul, je reste avec le P. Burfin. La sainte Messe commence! Comment fut-elle dite cette messe et comment je l'écoutai et la suivis!... C'est notre secret, mon révérend Père, et celui de la bonne Mère qui est aux cieux! Comment et avec quelle tendresse je priai!... Comment et dans quels sentiments je pris ma part du banquet divin!... Quelle fut ma joie! ce sont là choses ineffables; car, pour les dire, je ne trouverais pas de paroles dans la langue des hommes. Au-dessus de nous, un orage éclate, les éclairs brillent, le tonnerre gronde et fait résonner les échos d'alentour, la pluie tombe à torrents et c'est à peine si nous nous en

apercevons. Il me paraît, à moi, pauvre pécheur, que je fais un rêve charmant. Je revois tous ceux que j'aime, et ceux qui sont parmi les vivants, et ceux qui sont déjà partis pour l'éternité. Mon père, mort depuis plusieurs années ; ma sœur, la petite religieuse de Saint-Vincent de Paul, que le bon Dieu m'a prise il y a trois mois, sont là tout près de nous. En fermant les yeux, je les vois. Ils sont à genoux comme moi. Ils prient avec nous. Quand ils étaient au lit de leur agonie, le P. Burfin a prié pour eux. Il me paraît naturel qu'ils soient là, ce matin, pour y prier avec lui et pour lui. Pardonnez-moi, mon révérend Père, de mêler ces souvenirs intimes à ce récit. Si je ne vous parlais pas des émotions éprouvées par mon âme en cette matinée, que pourrais-je donc vous dire ?

Les noces d'or du P. Burfin, les voilà ! La sainte messe, dans une chapelle déserte, au milieu des bois !... avec un pauvre journaliste de province pour l'assister à l'autel !

La pluie continuait à tomber, de gros nuages chargés d'eau nous cachaient le ciel... Nous nous réfugiâmes dans la cabane des bûcherons qui exploitent la forêt... Nous allâmes demander aussi un abri à la chapelle de Saint-Bruno. Nous nous assîmes dans les stalles des ermites... espérant qu'enfin l'orage cesserait et que nous pourrions, sans danger, sans imprudence pour notre vénérable ami, reprendre le chemin de la Chartreuse... Vaine espérance : il pleuvait toujours ; et cependant l'heure était venue de nous remettre en route. Il fallut bien s'y résigner.

Au couvent, où nous arrivâmes enfin, on nous traita comme l'exigeait notre piteux état. Un grand feu fut allumé, nous séchâmes nos vêtements trempés d'eau et la journée s'écoula assez tristement. Nous assistâmes aux différents offices des RR. PP. Chartreux ; la nuit suivante

nous assistâmes aussi à leur office, admirant la sévère beauté de leur particulière liturgie et cherchant à en découvrir le sens et le symbole. On me montra la splendide bibliothèque du couvent, on m'initia à la vie intime du Chartreux, solitaire toujours ou du moins presque toujours et placé seul à seul en face de Dieu et de lui-même. Et j'ai cette conviction que pour mener pareille vie, il faut déjà être un saint.

La journée du lundi 6 juillet fut plus belle, et c'est par un brillant soleil que nous nous éloignâmes de la Grande Chartreuse pour nous rendre à votre maison de Notre-Dame-de-l'Osier, où nous arrivâmes presque à l'heure où vos frères vont dormir. Là, on m'accueillit comme si j'étais tout à fait des vôtres. Nous allâmes d'abord saluer la Grande-Dame qui règne en ces lieux charmants. Puis, on nous traita comme avaient fait les Chartreux, avec moins d'austérité cependant. Pour le festin des noces, tout était préparé et nous y goûtâmes avant l'heure. Toutes les mains étaient tendues vers nous. Tous les cœurs étaient ouverts. L'heure du sommeil fut éloignée. La Règle nous fut complaisante. Les noces d'or d'un religieux ne sont pas fête ordinaire et l'exception était légitime. Le P. Burfin a été le premier novice du noviciat de l'Osier. Il a contribué, je crois, à sa fondation. Il fut réglé que la fête solennelle aurait lieu le surlendemain mercredi.

Ce jour-là, les novices, les Pères, le personnel de la maison et le journaliste assistèrent, dans la chapelle particulière de la communauté, à la messe d'Oblation dite par le P. Burfin. Deux novices y assistèrent le célébrant, qu'assistait aussi le révérend Père maître des novices. Toute cette petite famille reçut des mains vénérables du Premier des novices de l'Osier, la sainte communion. On y chanta le magnifique cantique dit de l'Oblation, œuvre

superbe d'un de vos Frères, parti pour le ciel il y a quelques années. Là encore, de douces émotions ravirent mon cœur et cent fois, dans cette matinée bénie, je me pris à répéter en pensant au P. Burfin : *ad multos annos !*

Ce même jour un pèlerinage d'enfants était venu à l'Osier sous la conduite des chers Frères, leurs maîtres. Ils avaient avec eux un corps de musique excellente. Ils offrirent au P. Burfin la sérénade des meilleurs morceaux de leur brillant répertoire.

A midi, nous étions tous réunis au grand réfectoire où un véritable festin de noces nous fut servi. Des prêtres du voisinage y étaient venus en grand nombre : on avait su l'arrivée du P. Burfin qui compte, en ce pays, autant d'amis que de connaissances. On rappelait sa charité, son zèle, son dévouement; on le saluait comme le pasteur premier de cette petite paroisse; il est enfant de l'Isère; ses compatriotes étaient heureux de le revoir. Au dessert, le R. P. Lavillardière, Supérieur de la maison, adressa au P. Burfin un petit discours plein de cœur, très élégant en sa forme, très délicat, très aimable; et tous les convives y firent écho par une double salve d'applaudissements. Le P. Burfin, très ému, se leva et répondit. Vous avez eu sous les yeux cette réponse charmante. En quelques mots ayant *tous* leur valeur et leur portée, sans aucune de ces banalités qui sont d'usage dans le monde, en pareille ou analogue circonstance, il dit son passé, ses travaux, ses espérances. Un peu de mélancolie s'y mêlait, et en l'entendant répéter la parole de Job : *in nidulo meo moriar*, je ne pus, je l'avoue, retenir les larmes qui, depuis quelques instants, perlaient à mes paupières.

La journée s'acheva comme elle avait commencé, dans la paix, dans la joie, dans le bonheur.

Le lendemain, nous nous séparions et je revenais en

hâte à mon quotidien labeur; mais j'y revenais plus courageux, plus résolu, plus fort et mieux armé pour les difficiles et perpétuels combats auxquels ma vie est condamnée.

Veuillez agréer, je vous prie, mon révérend Père, tous mes respectueux hommages et toute mon affectueuse reconnaissance.

A. Petit Barmon.

UNE PREMIÈRE MESSE A PONTMAIN.

Il ne sera pas sans intérêt, et aussi sans quelque opportunité, de rapprocher du récit des noces d'or d'un de nos plus anciens Pères, la narration d'une autre cérémonie du même genre. Il ne s'agit plus ici d'honorer un sacerdoce rempli d'années et de mérites, mais un sacerdoce qui commence dans toute sa fraîcheur et avec le parfum des plus touchants souvenirs.

Le R. P. Joseph Barbedette, ordonné prêtre en Hollande, il y a un an, venait, il y a quelques jours à peine, sur le désir de la paroisse dont il fut l'enfant, célébrer ce qu'on est convenu d'appeler la *fête de la première messe.* La *Semaine religieuse* de Laval, numéro du 8 août 1885, raconte ainsi cette solennité :

Dimanche 2 août, une double fête réunissait à Pontmain un grand nombre de pèlerins.

L'indulgence précieuse de la Portioncule attirait dès l'aurore une grande affluence de pieux fidèles accourus de toutes parts. — Avides de richesses spirituelles, ils venaient les puiser dans les sacrements et dans la prière.

Après avoir satisfait leur dévotion, un bon nombre sont repartis dans la matinée.

A dix heures, une seconde fête plus intime et plus touchante mettait toute la paroisse sur pied.

Un jeune prêtre, sur lequel se reposait avec tendresse, il

y a quatorze ans, le regard souriant de Marie, allait célébrer ses noces sacerdotales.

Au son solennel des cloches, une procession formée des enfants de la paroisse et d'un nombreux clergé, se rend au presbytère pour y chercher le célébrant. Le cortège est bien choisi... des enfants et des prêtres.

Les petits enfants de Pontmain n'ont-ils pas un droit particulier à venir aujourd'hui remercier la sainte Vierge avec l'enfant privilégié de la belle nuit du 17 janvier 1871? Et de plus, le R. P. Joseph Barbedette ne compte-t-il pas, au milieu de cette escorte sacerdotale, des parents selon la nature, les premiers éducateurs de son enfance, et enfin ses frères en religion? — Son heureuse mère et toute sa famille marchent à sa suite.

Le cortège entre dans la Basilique, la grand'messe commence. Une place de choix est réservée non loin de l'autel pour les parents du jeune prêtre ; son frère, M. l'abbé Eugène Barbedette, qui partagea avec lui les faveurs de la sainte Vierge, l'assiste comme diacre. — Vingt prêtres entourent le saint autel ; les fidèles, très nombreux, remplissent la grande nef de la Basilique presque tout entière.

Après l'Évangile, un des chapelains invité pour la circonstance, le R. P. Lémius, prend la parole.

Nous ne donnerons qu'un résumé de son discours, dont nous avons pu saisir les lignes principales. Le prédicateur avait pris pour texte ces mots: « *Ecce filius tuus, Ecce Mater tua.* »

Dans un exorde plein d'à-propos, il rapproche l'accueil solennel fait au jeune prêtre dans sa paroisse, de ces paroles d'Isaïe, lues par Notre-Seigneur, et racontant son retour à Nazareth :

« L'Esprit du Seigneur est sur moi; c'est pourquoi il m'a *oint*. Il m'a envoyé *prêcher... évangéliser les pauvres...* »

Les regards de tous se fixaient sur Notre-Seigneur, en qui se réalisait la prophétie.

Rarement ce passage de la sainte Écriture a trouvé une plus heureuse application ; le héros de la fête était *prêtre*

« *unxit me* », *Missionnaire* « *misit prædicare* », *Oblat de Marie*, dont la devise est ainsi conçue : « *Evangelizare pauperibus misit me.* »

Aussi, comme pour Jésus-Christ, tous les regards se tournaient vers celui en qui la prophétie s'était encore une fois accomplie.

« Jeune prêtre, redoutant les responsabilités de votre triple vocation, vous êtes venu vous jeter dans les bras de Celle que vous pouvez mieux que personne appeler *votre Mère.* — Que vous avez été bien inspiré ! la sainte Vierge, en effet, est l'Espérance du prêtre, du missionnaire, de l'Oblat de Marie. »

Telles sont les trois pensées que l'orateur a développées.

« I. Marie espérance du prêtre. Elle fut donnée comme Mère à un jeune prêtre, à saint Jean. — Le prêtre et Marie ont des affinités qui les rapprochent, des pouvoirs surnaturels qui s'enchaînent et se complètent : l'Incarnation et l'Eucharistie. Jésus-Christ n'a voulu rien faire sans Marie ; le prêtre ne peut rien faire sans Elle.....

« En effet, Elle est son auxiliaire nécessaire et son Espérance dans ses principales fonctions, comme prêtre *sacrificateur,* prêtre *médiateur,* prêtre *sanctificateur.*

« II. Marie espérance du missionnaire. — Le missionnaire est le soldat de Dieu pour combattre les puissances de l'Enfer ; or, Marie est l'adversaire du démon, dont elle a écrasé la tête. Le missionnaire est un sauveur d'âmes ; or Marie est le Refuge des pécheurs ; dans les missions, que de miracles de conversion opérés par la sainte Vierge, unique Espérance du missionnaire !

« III. Marie espérance de l'Oblat. — L'Oblat porte le nom de Marie, et marche sous sa bannière à l'évangélisation des pauvres. Sa vocation spéciale est de faire connaître et aimer Marie ; comment la Vierge ne serait-elle pas avec lui ? Nul mieux que ce jeune prêtre ne pourra dire combien Marie est bonne, miséricordieuse. Il publiera partout les privilèges de sa Mère, son Espérance. »

L'émotion était dans tous les cœurs, et, pendant la durée du saint Sacrifice, que de douces larmes ont été versées !

A l'issue des vêpres, le R. P. Berthelon, doyen des Chapelains, interprétant les sentiments de tous, conviait les âmes à faire monter l'expression de leur très humble reconnaissance vers le Père des miséricordes, par l'entremise de Marie.

Et de toutes ces lèvres chrétiennes jaillit une ardente prière, qui donnait la dernière note de cette journée que Dieu avait faite, et qui nous semblait comme un prélude du Paradis.

O Mère de la sainte Espérance, gardez toujours dans le cœur de cet enfant que vous avez tant aimé, ce parfum de l'humilité qui fait les prédestinés : « *Gratia Dei sum id quod sum.* » « *Non nobis, Domine, non nobis; sed nomini tuo da gloriam!* »

Ajoutons à ce récit quelques détails omis par la *Semaine religieuse*, et qui nous ont été communiqués par le Supérieur de Pontmain :

« Tous les éducateurs de l'enfance du jeune prêtre étaient là : M. l'abbé Lemaître, vicaire à Pontmain après la mort de M. Guérin, curé à l'époque de l'apparition de la sainte Vierge, aujourd'hui curé de Renazé; M. le chanoine Bonnel, son supérieur au petit séminaire de Mayenne; M. l'abbé Blin, son directeur au grand séminaire de Laval; le R. P. Marais, ancien curé de Pontmain, venu de Saint-Andelain pour assister à la fête de son cher disciple.

« Après la messe, le dîner de famille. Nous avions offert notre jardin, où l'on avait dressé une tente. Quels fronts épanouis! Quelle joie! La mère du jeune prêtre, rayonnante, était assise à sa droite; toute la famille était là, avec les prêtres venus à la cérémonie et les Pères. »

UNE CÉRÉMONIE A AUTUN.

MAISON DU SACRÉ-CŒUR.

Autun, le 5 juin 1885.

MON RÉVÉREND ET CHER PÈRE,

Le bon Père général désire que je vous adresse une note sur une double cérémonie qui a eu lieu dans notre chapelle, pensant que certains détails seront agréables à nos Frères et Pères de *la dispersion*. Je suis doublement heureux de vous adresser cette note, puisqu'elle est désirée par notre très Révérend et bien-aimé Père et qu'elle peut être une joie pour la Famille. Permettez-moi d'ajouter, mon révérend et cher Père, que je suis aussi heureux de cette occasion de me rappeler à votre fraternel souvenir.

Voici la note :

Nous avons assisté, le 31 mai, dans notre chapelle du Sacré-Cœur, devenue chapelle du Petit Séminaire, à une double et touchante cérémonie, pour la première communion et la confirmation des enfants. Toutes ces fêtes, il est vrai, nous rappellent le martyre de notre scolasticat et nous affligent. Toutefois, il est impossible de ne pas s'associer aux joies chrétiennes d'un établissement selon le cœur de Dieu. L'un des nôtres, le R. P. PAQUET, avait prêché la retraite préparatoire dans la chapelle de la division des petits, qui réside à Saint-Jean, et il prêchait aussi aux vêpres, dans notre chapelle, devant un auditoire choisi. Mgr l'Evêque a parlé après lui, et cette fois encore, comme toujours, le souvenir des Oblats a été rappelé au milieu des sympathies générales les plus sincères.

Sa Grandeur venait de comparer la chapelle au Cénacle. Elle l'avait fait en termes fort pieux, en un style

marqué au double coin de l'élégance et de la justesse, quand Elle a ajouté à peu près cet hommage :

« Dans cette chapelle, où il n'y a pas eu de confirmation depuis longtemps, le Saint-Esprit est cependant descendu bien des fois sur des Apôtres qui l'ont reçu avec fidélité. Ces Apôtres sont allés ensuite porter le nom de Jésus-Christ jusqu'à l'extrémité de l'univers, aux glaces de l'extrême Nord comme sous les feux de Ceylan et de l'Afrique jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Plusieurs de ceux que j'ai bénis ont donné leur vie en rendant témoignage à Jésus-Christ par leur dévouement. Les autres se reportent souvent par la pensée dans ce sanctuaire, dans ce cénacle, où ils se sont préparés dans la prière et la ferveur à recevoir l'esprit des Apôtres. »

Cet hommage n'a pas été le seul. Monseigneur a encore dit quelques mots après la confirmation. Sa Grandeur a d'abord commenté pieusement ces paroles : « *Virgo fidelis, ora pro eis*, priez pour ces enfants, rendez-les des sanctuaires toujours fidèles à garder Dieu. » Puis, arrivant de nouveau aux Oblats par une gradation fort délicate, il a invité les enfants à prier pour eux et a terminé par cette invocation : « Vierge fidèle, priez pour cette Société que vous vous êtes consacrée et qui vous reste fidèle dans tout l'univers ; priez pour le Père de tous ces apôtres de votre nom ; priez pour le Père, priez pour les fils. »

Vous voyez, mon révérend et cher Père, que si nos Frères dispersés sont forcés d'habiter loin de leur berceau scientifique, leur nom n'est pas oublié. Puisse ce pieux souvenir d'un saint Evêque et le mot du cœur que je leur adresse leur être une joie dans l'exil !

Daignez agréer, mon révérend et cher Père, l'assurance de mes sentiments respectueux et fraternels.

L. Delpeuch, O. M. I.

REVUE

CEYLAN. Mgr BONJEAN, de passage à Paris, a écrit une petite brochure destinée à faire connaître la Mission de Colombo. Nous ne pouvons la citer en entier; mais nous pouvons en extraire un paragraphe, avec la certitude que la citation fera naître le désir de lire la brochure elle-même.

LE CHRISTIANISME A CEYLAN.

Sans tenir compte des tentatives d'évangélisation des siècles précédents, dont il ne restait point de trace lorsque l'apôtre des Indes aborda dans notre île, c'est à la prédication de saint François-Xavier qu'il faut rapporter l'introduction du christianisme à Ceylan. Son expansion fut merveilleuse et rapide : là, comme dans tous les pays, la semence évangélique fut fécondée par le sang des martyrs, et comme partout ailleurs, ce sang engendra des multitudes de chrétiens. Dès le début, sept cents néophytes à Manaar et plusieurs membres de la famille royale à Jaffna scellèrent du sacrifice de leur vie leur foi en Jésus-Christ; et un demi-siècle s'était à peine écoulé que les chrétiens se comptaient par centaines de mille dans les provinces maritimes; des églises, dont les ruines se rencontrent encore, surgirent de tous côtés; des paroisses régulières s'établirent, dont les noms se perpétuent de nos jours, dans les circonscriptions civiles du pays; tout le pays était à la veille de devenir entièrement catholique lorsque, le pouvoir passant des Portugais aux Hollandais, cette chrétienté naissante vit se déchaîner contre elle une des plus cruelles, des plus habiles et des plus longues persécutions que l'histoire des missions de l'Inde ait enregistrées. Les missionnaires ou furent exilés ou

périrent dans des supplices atroces : la profession du catholicisme fut déclarée crime de haute trahison ; tous les chrétiens furent placés sur les listes officielles des calvinistes ; ils ne purent pratiquer leur religion qu'à la dérobée et dans l'ombre ; les forêts ou les déserts les plus sauvages devinrent leur asile : ce fut le 93 de Ceylan ; mais un 93 qui dura plus de cent cinquante ans, depuis 1634 jusqu'en 1796. Quelques rares missionnaires purent, à l'aide de travestissements divers et de mille industries, tromper la vigilance des farouches calvinistes, qui croyaient rendre un service à Dieu en immolant un prêtre catholique ; dans ce périlleux ministère périrent plusieurs de ces braves soldats de Jésus-Christ dont les noms sont écrits au livre de vie, mais dont l'histoire reste encore à faire. Cependant, lorsqu'en 1796 l'île passa aux Anglais et que la liberté de conscience fut proclamée, on comptait encore, à Ceylan, 50 000 catholiques ! Le phénomène qui s'est produit au Japon, de chrétiens privés de tout secours religieux, mais conservant leur foi intacte pendant de nombreuses générations, a été également constaté à Ceylan, où, au commencement de ce siècle, on trouva, dans le sein de forêts jusqu'alors inexplorées, les deux petites chrétientés de Galgama et de Vaha-Kotta observant de leur religion tout ce qui ne demande pas absolument le ministère du prêtre ; le chef de ces intéressants villages était le chef de la religion, c'était lui qui baptisait les nouveau-nés, instruisait les enfants, célébrait le dimanche le service religieux, lisait les prières, faisait le prône et présidait aux mariages et aux sépultures, et même n'omettait pas, dit-on, l'aspersion de l'eau bénite.

Jusqu'en 1842, la chrétienté de Ceylan fut administrée par des prêtres goanais de l'Oratoire de Saint-Philippe de Néri. Tant que leur maison mère subsista à Goa, ces prêtres édifièrent le peuple par leur conduite ; deux d'entre eux, Joseph Vaz et Jacques Gonzalès, avaient, au milieu même de la persécution, maintenu et propagé la foi par leurs travaux vraiment apostoliques ; mais les Oratoriens furent enveloppés dans le décret de Pombal qui proscrivait les ordres religieux ; ils dégénérèrent de leur ferveur primitive, sauf quelques

honorables mais très rares exceptions. L'amour du lucre et du bien-être remplaça chez eux le zèle apostolique de leurs devanciers; les chrétiens furent négligés, ils furent aussi scandalisés; le premier tiers de ce siècle a été pour l'Eglise de Ceylan une période d'affaissement et de profonde dégénération. En même temps que la liberté de conscience était rendue à Ceylan, l'île était envahie par les sociétés protestantes. Ces sociétés, désireuses de montrer que l'évangélisation des peuples infidèles n'était pas le privilège exclusif de l'Eglise catholique, protégées d'ailleurs et soutenues dans des vues politiques par le gouvernement anglais, riches en ressources et, non encore déconcertées par les échecs successifs de leurs efforts et par la stérilité de leurs sacrifices, envahirent l'île; et soit par l'attrait de la nouveauté, soit par l'appât de l'éducation qu'elles offrirent gratuitement à toutes les classes, elles réussirent à attirer dans leurs écoles l'élite de la jeunesse, tant catholique qu'infidèle.

Cette situation était pleine de danger. A ces essaims de prédicants protestants, riches, habiles, souvent savants, et toujours plus ardents pour la perversion des catholiques que pour la conversion des infidèles, l'Eglise de Ceylan n'avait à opposer qu'une vingtaine de prêtres goanais sans instruction, sans éducation, sans tenue, sans zèle, d'une conduite généralement peu édifiante et d'une foi assez suspecte. Déjà l'on sentait que le venin de l'hérésie inoculé aux enfants dans les écoles et répandu partout au moyen de la presse, avait altéré la foi des catholiques. A la persécution ouverte, ceux-ci avaient répondu par la résistance; les séductions perfides des nouveaux sectaires les avaient trouvés moins forts.

C'est alors (1836) que le pape Grégoire XVI, de sainte mémoire, par le bref *Ex munere pastorali*, détacha l'île de Ceylan de l'ancien évêché de Cochin sous la métropole de Goa, et l'érigea en vicariat apostolique indépendant et relevant directement du Saint-Siège. Pour rendre ce changement plus facile, ce sage pape choisit les premiers vicaires apostoliques parmi le clergé goanais; mais en même temps il leur donna pour coadjuteurs des prélats européens. Deux évêques italiens,

NN. SS. Bettachini et Bravi, occupèrent successivement ce poste. Le premier reçut bientôt la charge du vicariat apostolique de Jaffna, détaché de Colombo en 1845; il le gouverna comme coadjuteur et provicaire jusqu'en 1849; il fut alors élu vicaire apostolique. Comprenant qu'il ne pouvait assurer l'avenir de cette mission qu'en s'assurant le concours d'une congrégation religieuse, il avait, dès 1847, demandé des missionnaires au fondateur des Oblats de Marie Immaculée, Mgr de Mazenod, évêque de Marseille. A sa mort, qui arriva en 1857, son coadjuteur, Mgr Semeria, le premier vicaire apostolique Oblat à Ceylan, lui succéda : il n'appartient pas à son successeur immédiat de dire les transformations que la Mission de Jaffna a subies durant ce laps de vingt-huit années sous la direction des Oblats de Marie Immaculée. Qu'il suffise de dire qu'il y avait alors 15 missionnaires dans ce vicariat; 12 missions; une population catholique de 50 000 chrétiens et 2 écoles. Aujourd'hui, il y a 38 missionnaires, 23 missions, de 75 000 à 85 000 chrétiens; 113 écoles, 1 collège, 3 couvents, 4 orphelinats, une presse et un journal catholiques.

A la mort du dernier vicaire apostolique goanais, en 1867, Mgr Bravi, de la congrégation des sylvestrins, prit la direction du vicariat de Colombo; il y eut pour successeurs NN. SS. Sillani et Pagnani. Il est juste de noter le progrès accompli dans ce vicariat par nos prédécesseurs; on leur doit un grand nombre d'écoles, la construction de plusieurs églises, un couvent, un établissement des Frères des écoles chrétiennes, une presse, un journal catholique et enfin une augmentation notable du nombre de la population chrétienne. Il n'entre pas dans notre cadre de faire ici l'histoire du schisme goano-portugais qui, pendant quarante ans, a été, et, par ses suites désastreuses, continue à être encore le plus grand obstacle au développement du christianisme à Ceylan. Le temps viendra bientôt où ce triste récit devra être fait pour servir de leçon aux générations futures.

Cependant, la ruine de l'industrie qui avait fait la prospérité de Ceylan, amenait graduellement le pays à l'état d'appau-

vrissement général où il se trouve aujourd'hui. La Mission de Colombo, qui ne s'appuyait que sur les ressources locales, en ressentit le violent contre-coup. D'un autre côté, la congrégation des Pères sylvestrins subissait la conséquence des mesures prises en Italie contre les ordres religieux; elle ne se recrutait plus et ne pouvait fournir à une aussi grande mission le nombre d'ouvriers que réclamaient ses besoins toujours croissants. Mgr Pagnani crut devoir demander au Saint-Siège la subdivision de la mission, ne réservant pour lui et les siens que la province centrale. Conformément à ses désirs, cette province fut, en 1883, démembrée de l'ancien vicariat apostolique de Colombo pour former le petit vicariat de Kandy; les provinces de l'Ouest et du Sud qui constituent le nouveau vicariat apostolique de Colombo, furent confiées à la congrégation des Oblats, et celui qui écrit ces lignes dut se résigner à quitter la Mission de Jaffna, que vingt-sept ans de travaux comme missionnaire et comme évêque lui avaient rendue chère, pour aller, avec une petite escorte de missionnaires Oblats, mettre au service de la Mission du Sud le reste de ses forces et de sa vie.

Aujourd'hui, l'île de Ceylan comprend trois vicariats apostoliques :

Colombo, au sud; population totale, 1 700 000; population catholique, 115 000 à 120 000; missionnaires, 29; élèves dans les écoles catholiques, 1 t 300; vicaire apostolique, Mgr Bonjean, des Oblats de Marie Immaculée.

Jaffna, au nord; population totale; 800 000; population catholique, 75 000 à 85 000; missionnaires, 38; élèves dans les écoles catholiques, 7 700; vicaire apostolique, Mgr Mélizan, de la même congrégation.

Kandy, au centre; population totale, 400 000; population catholique, 8 000 à 12 000; missionnaires, 8; élèves catholiques, 452; vicaire apostolique, Mgr Pagnani, de la congrégation bénédictine de Saint-Sylvestre.

Ceylan, avec la mission de Vérapoly, sur la côte Malabare, tient le premier rang parmi les Missions de l'Inde pour la proportion des catholiques relativement à la population to-

tale, et le vicariat de Colombo occupe la même position parmi les vicariats de l'île; il y a, à Ceylan, 1 catholique pour 14 habitants, et, dans le vicariat de Colombo, 1 sur 12. En certains lieux, comme à Négombo, la population est presque entièrement catholique. Le chiffre des catholiques s'est augmenté de 80 000 dans l'espace des cinquante dernières années; il suit une progression toujours croissante; chaque année voit le troupeau de Jésus-Christ s'augmenter d'un millier de néophytes; et si le petit nombre des missionnaires, déjà bien insuffisant pour le soin des chrétiens, ne les mettait dans l'impossibilité d'évangéliser directement les infidèles qui les entourent, il est certain que les conversions se multiplieraient. Aujourd'hui, ne pouvant aller à la recherche des infidèles, nous devons nous contenter d'accueillir ceux qui d'eux-mêmes viennent à nous. On a dit que les bouddhistes n'étaient pas accessibles à la prédication évangélique : cela peut être vrai en Birmanie, à Siam, en Chine, au Thibet, où la religion nationale a l'appui et la protection des souverains indigènes, et où les chrétiens sont en nombre infime par rapport à la population générale; mais c'est une assertion à laquelle les faits donnent un éclatant démenti dans le vicariat de Colombo. Il est vrai que dans l'une des provinces de ce vicariat, celle du Sud, nous comptons à peine 2 000 catholiques sur une masse de 500 000 bouddhistes. Mais saint Paul nous en donne la raison : *Quomodo audient sine prædicante?* (Rom., X, 14.) Le fait est que cette province est encore, à ce point de vue, un terrain entièrement neuf; pendant de longues années, elle n'a possédé qu'un *seul* missionnaire à Pointe-de-Galle, que le soin des catholiques de l'armée et d'une petite congrégation d'Européens et de créoles, immobilisait en ce lieu; à part les deux ou trois villes de Matara, Tangalle et Hambantotte, où quelques douzaines de catholiques recevaient de loin en loin la visite du missionnaire, la province n'a pas été évangélisée; elle en est encore au même point que ces contrées de l'intérieur de l'Afrique, qui excitent aujourd'hui un si vif et si juste intérêt. Mais si les bouddhistes de notre province de l'Ouest ont pu se convertir par milliers, pourquoi ceux de la province du

Sud ne feraient-ils pas de même, si nous avions des missionnaires à leur envoyer et si nous étions aidés? La conversion de cette province et des larges districts de Kégalla et de Sabaragamuwa, qui se trouvent dans le même état d'abandon, est la plus grande de nos préoccupations; le délaissement où sont ces vastes pays est notre grande douleur; c'est lui qui nous a suggéré le présent écrit, dans l'espoir que la pensée de tant d'âmes qui se perdent sans ressource inspirera à plusieurs de nos lecteurs les généreuses résolutions d'où sortiront et les futurs apôtres de ces pauvres peuples et les ressources qui rendront leur ministère possible.

Nous aurions à dire sur nos chrétiens ceylanais bien des choses qui ne manqueraient pas de réveiller des sympathies efficaces en leur faveur. Ne pouvant tout dire, nous mentionnerons l'attachement profond de ce peuple pour sa religion; son dévouement à ses pasteurs; sa piété envers Jésus-Christ au très saint Sacrement, sa dévotion filiale pour la Mère de Dieu; son amour pour la sainte Eglise et pour le vicaire de Jésus-Christ; ces sentiments ne se traduisent pas seulement en fêtes fréquentes et aussi magnifiques que le permet leur pauvreté, mais en actes sérieux; ils les montrent d'abord par leur régularité à assister au saint Sacrifice les dimanches et fêtes d'obligation; par leur fidélité à remplir le devoir pascal et à s'approcher souvent de la sainte Table. L'année dernière, le chiffre de nos communions a été de 110 000! Ils les montrent encore en s'imposant de lourds sacrifices pour la construction de leurs églises et de leurs écoles et l'entretien de leurs prêtres; quelques-uns donnent un vingtième, d'autres un dixième ou même plus, du produit de leurs filets ou de leurs champs; ils trouvent la chose juste et naturelle; pourvu qu'ils aient un prêtre et la messe dans leur église, ils sont contents et ne demandent rien de plus; leur vie sociale et nationale se concentre tout entière dans leur religion. Ils ne croient pas devoir tout attendre de leurs frères d'Europe; ils font ce qu'ils peuvent; ils donnent de leur misère, et si nous ne nous trompons, c'est bien là ce qui les doit rendre dignes d'un plus grand intérêt et leur obtenir

des secours pour le reste, que leur indigence ne leur permet pas de faire.

Tel est ce peuple confié à notre houlette et à notre amour de père; il a, sans nul doute, ses défauts, ses écarts et ses fautes; il est Indien et en a les faiblesses; mais qui ne serait touché de son amour pour sa religion? Quel chrétien d'Europe, reconnaissant des secours spirituels que Dieu lui prodigue, se refuserait à quelque léger sacrifice pour procurer à ses pauvres frères déshérités de ces lointains pays, non le superflu, non l'abondance des secours spirituels, mais le strict, l'absolu nécessaire.

— Québec. On lit dans *le Nouvelliste*, numéro du 5 juin 1885 :

TRANSLATION SOLENNELLE DE SAINT REDEMPTI.

Saint-Sauveur de Québec gardera longtemps le souvenir de la fête d'aujourd'hui. Lundi, mardi et mercredi soir, l'église se remplissait pour entendre les instructions et vénérer la relique. Des prières se faisaient dans toutes les maisons pour obtenir un temps propice : Dieu les a exaucées.

Qui dira le travail que se sont imposé les gens de Saint-Sauveur pour préparer les rues ? Après trois jours de pluie, la procession paraissait impossible, mais l'esprit de foi et la bonne volonté peuvent triompher de tout. Le parcours était long : les rues Boisseau, Saint-Germain, Franklin, Sauvageau, Arago, Signal, formaient le trajet désigné; c'était à qui en ferait davantage : balises, drapeaux, formant un dôme continu sur tout le parcours; inscriptions, dont la piété faisait oublier l'orthographe, tableaux magnifiques, tout avait été mis à profit; le temps était des plus favorables; les gens disaient : « Le bon Dieu l'a fait exprès pour nous, nous avons trop prié. »

A deux heures, la procession se mettait en marche dans l'ordre suivant :

La croix et les acolytes;

Les enfants des Frères avec oriflammes;

La société du Sacré-Cœur avec insignes et drapeaux ;

Les petites filles du couvent avec robe blanche, voile et couronne ;

La société si nombreuse des Enfants de Marie ;

La confrérie plus nombreuse encore de la Sainte-Famille ;

Union Saint-Joseph ;

La Congrégation des Jeunes Gens ;

Celle des Hommes ;

Les enfants du chœur ;

Un clergé nombreux ;

Les trois compagnies de pompiers formant garde d'honneur à la sainte relique.

Ce qui attirait surtout les regards, c'étaient la représentation du Saint ; les thuriféraires, les fleuristes et porte-flambeaux qui le précédaient. Le Laint, placé sur un brancard des plus riches et magnifiquement orné, était porté par quatre prêtres en aube et ornements rouges. Le Rév. M. Méthot, Supérieur du séminaire, avait eu la bonté d'inviter lui-même les porteurs ; c'étaient les messieurs dont les noms suivent : les RR. MM. A. Paquet, G. Lemieux, E. Maguire, A. Marchand, J. Genest, A. Lemieux, A. Bernier, M. Bouffard, tous du séminaire de Québec.

Le Rév. M. Méthot présidait en chape rouge assisté du Rév. M. Dion, de Chicoutimi, comme diacre, et du Rév. M. O. Gagnon, préfet des études du séminaire de Québec, comme sous-diacre. Outre les RR. PP. Oblats qui dirigeaient la procession, nous avons remarqué dans les rangs du clergé le R. P. Désy, S. J., et M. Patient, du Sacré-Cœur.

Il y eut un moment des plus solennels ; la tête de la procession arrivait à Notre-Dame de Lourdes, quand les cloches de la paroisse annoncèrent que le corps-saint sortait de l'église, le cortège s'arrêta sur tout le parcours, le Supérieur des Oblats, suivi de la croix, de tous les drapeaux et bannières échelonnés sur le parcours, vint au-devant de la Sainte Relique, qu'il rencontra au coin des rues Saint-Germain et Franklin. Ce fut alors, précédé de tous ces emblèmes religieux et du clergé, que le corps-saint fut transporté à

travers les rangs de la procession. Une foule immense était agenouillée tout le long du parcours ; nous avons vu bien des larmes couler, entendu souvent cette exclamation : « Oh ! que c'est beau ! » C'était beau, en effet, que ce corps d'un martyr s'avançant au milieu d'un triomphe indescriptible ; ce qui était beau surtout, c'était le spectacle que présentaient la foi si vive et la piété si touchante de ces milliers d'assistants.

A quatre heures, le cortège arrivait à la chapelle, magnifiquement décorée ; le Saint allait prendre possession du tombeau que la générosité des fidèles lui a préparé dans le magnifique sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes ; on y chanta un Salut solennel, puis le *Te Deum* termina la cérémonie.

J'étais agréablement surpris de voir cette chapelle presque complètement terminée ; et si je n'avais su que les Pères ne veulent pas qu'on parle de ce qu'il font, j'aurais été surpris de ce qu'on ait dit jusqu'à présent si peu de chose de ce temple, qui fait honneur à la ville de Québec, mais surtout au faubourg Saint-Sauveur. Tout ce qui se trouve dans cette chapelle mériterait une description que la longueur de cet article m'interdit pour aujourd'hui.

NOUVELLES DIVERSES

Le Chapitre général qui, selon les prescriptions de la Règle, devait se tenir cette année, a été renvoyé à une époque ultérieure. Une circulaire du T. R. P. Supérieur général a porté à la connaissance de la Congrégation quelques-uns des motifs pour lesquels cette réunion n'a pu avoir lieu en temps voulu. Ç'a été pour tous une grande privation ; car, outre le bien produit par ces assemblées au point de vue administratif, la joie de se revoir est, pour des missionnaires dispersés ordinairement dans le monde entier, une joie sans pareille. Les liens de la charité se resserrent alors entre membres d'une même famille religieuse, et l'esprit apostolique et religieux se fortifie ainsi parmi nous.

Toutefois, nous avons eu à ce sacrifice quelques compensations. Si tous nos Pères désignés pour le Chapitre n'ont pu venir en Europe, quelques-uns, appelés par les besoins de leurs missions, ont fait parmi nous une courte apparition.

Mgr Bonjean, vicaire apostolique de Colombo, après un long séjour à Rome, où il avait été mandé par le Souverain Pontife lui-même, a passé quelques jours à Paris. Durant son séjour, le vénérable apôtre a bien utilisé son temps. Outre la brochure sur sa mission dont nous avons cité un extrait, il en a écrit une seconde, intitulée : *Coup d'œil sur la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.* C'est un résumé succinct et complet de notre histoire et de nos œuvres. Mgr Bonjean a présidé plusieurs réunions

à Paris, et, entre autres, a pontifié solennellement dans l'église de Saint-Sulpice le dimanche de la solennité de saint Pierre.

De Paris, Mgr Bonjean s'est rendu en Irlande, où il a fait une ordination à notre scolasticat de *Belcamp-Hall*. Sa Grandeur continuera à s'occuper, en France, des intérêts de sa Mission et de sa Congrégation jusqu'à son départ pour Ceylan.

Le R. P. Mauroit, du vicariat de Jaffna, est également venu en Europe. Ce bon Père a eu la douloureuse consolation d'assister à la mort son frère aîné, M. l'abbé Mauroit (Evrard-Théodore-Joseph), directeur du monastère des Dames Ursulines de Saint-Saulve (Nord). M. l'abbé Mauroit était un des amis et des bienfaiteurs de la Congrégation, et sa mort ne peut passer inaperçue parmi nous. Resté seul dans le ministère séculier, alors que ses trois frères et sa sœur prenaient le chemin de la vie religieuse, il dut imposer un sacrifice à ses désirs pour remplir près de la vénérable mère qui lui survit, le rôle d'ange gardien. Neveu de notre si bon et si regretté P. Merlin, il rappelait sa douceur et sa bonté ; et s'il ne put rejoindre son oncle et ses frères dans la Congrégation, au moins en eut-il tout le mérite. Il y a vingt-cinq ans environ, M. l'abbé Mauroit faisait demander à notre Fondateur, si, lui aussi, comme ses frères, il pourrait plus tard entrer dans la Congrégation, sa mission terminée. Notre vénéré Fondateur, dont le grand cœur avait compris le dévouement de ce saint prêtre, répondit : « Qu'il reste auprès de sa mère, c'est sa mission. Je le regarde comme l'un des miens. Sa mission remplie, eût-il soixante et dix ans, je le recevrai. »

Nous recommandons l'âme de M. l'abbé Mauroit aux prières de tous les membres de la Congrégation.

Mgr Jolivet, vicaire apostolique de Natal, est arrivé en France à la fin du mois de juin. Sa Grandeur était accompagnée du R. P. Barret (Justin), doyen des missionnaires du vicariat. Après un court séjour à Paris, puis à Bordeaux, Sa Grandeur s'est rendue avec son compagnon à Rome pour traiter les affaires de son vicariat. Mgr Jolivet doit aller aussi en Angleterre, où, pendant de longues années, il a exercé un ministère si apostolique et si fructueux.

Le R. P. Antoine, Provincial du Canada, a passé un mois en France, pour traiter avec le Supérieur général des intérêts de la belle province dont il a la charge. Un beau Scolasticat vient d'être construit à Ottawa, et, dans le courant de septembre, nos Scolastiques seront transférés du collège à leur nouvelle résidence.

Le T. R. P. Supérieur général a bien voulu faire au nouveau Scolasticat un magnifique cadeau. Il a remis aux mains du R. P. Antoine un beau calice en vermeil, ayant appartenu à notre vénéré Fondateur. Ce vase sacré sera, dans l'établissement qui va s'ouvrir, un perpétuel souvenir de Mgr Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, et de son successeur immédiat dans le gouvernement de la Congrégation.

Partout où nos missionnaires de l'étranger ont passé, leur présence a fait naître un surcroît de joie et d'édification.

La santé du vénéré Cardinal Guibert, archevêque de Paris, se soutient au milieu d'alternatives diverses de mieux et de rechutes. La faiblesse est grande, mais l'intelligence et la vigueur de l'esprit n'ont rien perdu. De son fauteuil d'infirme, Son Eminence continue à s'occuper des intérêts de son diocèse et prend une vive part à

ceux de l'Eglise et de la Congrégation. A tous ceux des nôtres qui le visitent fidèlement, il renouvelle les protestations les plus tendres de son affection à la Congrégation. Nos missionnaires qui passent sont toujours accueillis en véritables frères.

Son Eminence a célébré, la veille de l'Assomption, le soixantième anniversaire de son ordination sacerdotale. Les prières de tous les Oblats de Marie Immaculée continueront à monter vers le ciel pour demander la prolongation d'une vie si précieuse.

Un de nos Frères convers a eu la patience, en feuilletant la collection des *Bulletins de l'Œuvre du Vœu national*, d'établir le relevé des sommes envoyées à Montmartre pour la construction de la basilique au *Sacré-Cœur de Jésus*, par l'intermédiaire de nos Pères de province, du Canada ou d'ailleurs. Cette somme monte au chiffre de 110 939 francs (cent dix mille neuf cent trente-neuf francs). Elle dit assez le zèle dont nos Pères ont fait preuve jusqu'à ce jour en faveur de l'Œuvre. Il va sans dire que cette somme représente simplement les offrandes remises par les Pères étrangers au service du sanctuaire. Nos Pères de Montmartre reçoivent chaque jour des pèlerins de nombreuses offrandes dont il ne saurait être question ici. La Congrégation, au milieu de ses épreuves, et malgré les œuvres et charges qui lui incombent, n'a donc pas cessé de porter le plus vif intérêt à la construction de la basilique de Montmartre. Que Notre-Seigneur daigne la récompenser de son dévouement !

DÉPARTS POUR LES MISSIONS.

Le R. P. Antoine, venu en France pour les affaires de sa province et pour recevoir du Supérieur général les

instructions nécessaires à l'établissement du scolasticat d'Ottawa dans son nouveau local, est reparti le 13 du courant, de Liverpool pour l'Amérique, à bord du *Parisian*, emmenant avec lui, pour le scolasticat, deux professeurs et un Frère convers : le P. Fayard (Jean-Marie), du diocèse de Lyon, le P. Gohiet (François), du diocèse de Laval, et le F. Capel, du diocèse de Bruges.

401

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 92. — Décembre 1885.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DU MACKENZIE.

LETTRE DU R. P. DUCOT AU DIRECTEUR DES ANNALES.

Fort Good-Hope, North-West Territory,
Mackenzie River, le 10 février 1885.

Mon révérend Père,

Pour ne pas encourir de votre part de nouveaux reproches, je vous envoie ci-contre le récit de ma dernière visite à Sainte-Thérèse et à un camp de Flancs-de-Chiens du lac d'Ours. Quant au voyage que je fis chez eux en 1880, sans pouvoir les atteindre, voyage pendant lequel je faillis périr de faim dans la forêt, après avoir mangé un de mes chiens et laissé morts les trois autres, j'en ai envoyé le récit dans le temps.

Ce fut le 1er février, premier vendredi du mois et veille de la fête de la Purification de la sainte Vierge, que je partis, sous la protection du Cœur sacré de Jésus et du

Cœur immaculé de Marie. J'étais accompagné de deux jeunes gens ; l'un marchait devant les chiens et ouvrait la marche, l'autre conduisait ma traîne. Après neuf jours de marche, j'arrivai à destination sans avoir rencontré une seule trace de pied humain. Les résidants du Fort-Norman s'empressèrent de me souhaiter la bienvenue, accompagnée de ce refrain impitoyable, entendu régulièrement depuis nombre d'années : *Sé bô bullé, nous sommes dans la disette, il n'y a pas de vivres ici.*

Dès les premiers jours, j'envoyai donc mes deux jeunes gens à la chasse, pour procurer quelques ressources à mon pauvre monde ; mais, après trois semaines d'excursions et de recherches, ils revinrent découragés.

L'un avait vu des pistes d'animaux, mais le gibier ne se laissait pas approcher ; l'autre se plaignait des loups qui mangeaient ses collets ou dévoraient ses lièvres. Bref, à l'exception de quelques perdrix, ils ne rapportèrent que fort peu de provisions. En attendant, nous vivions au jour le jour de ce que nos voisins, y compris le maître d'école anglican, avaient la *charité* de nous donner, moyennant payement, bien entendu, car ici le mot donner est synonyme de vendre. Poussé par la nécessité, je me décidai alors à envoyer un de mes jeunes gens au camp du chasseur de la Compagnie de la baie d'Hudson, au risque de froisser les susceptibilités du commis et d'être accusé d'empiéter sur ses droits. J'eus lieu de me féliciter d'avoir pris cette détermination. Dès son arrivée au camp, mon chasseur tua un orignal ; dans un second voyage, il en acheta un second, et dans un troisième voyage, il fit une chasse heureuse. L'express, qui se rendait à Good-Hope, arriva sur ces entrefaites du Fort-Simpson. Je congédiai mes compagnons et mes chiens et restai seul à Sainte-Thérèse, ne voulant pas être plus longtemps à la merci de serviteurs étran-

gers. Sept fois déjà j'ai été abandonné par eux, une fois entre autres sur le grand lac d'Ours. Leur entêtement et leur désobéissance m'ont maintes fois exposé à perdre la vie.

Je ne tardai pas à avoir des occupations sérieuses. Une famille d'Indiens m'arriva, m'amenant un jeune hydropique. Ils s'établirent près de la Mission, et il fallut soigner à la fois les corps et les âmes. Naturellement, les remèdes sont toujours fournis gratuitement et je dus nourrir ce monde avec mes petites réserves. Chaque matin, ma clochette appelait les gens à la chapelle ; ils entendaient une instruction sur le Décalogue, et, après la messe, nous récitions ensemble le chapelet.

Puis, ce furent les familles du Fort-Norman qui m'amènèrent leurs malades. Je fis force visites ; la présence d'un prêtre catholique était partout accueillie avec reconnaissance, comme elle était désirée avec empressement, les protestants eux-mêmes s'estimaient heureux de la voir. On vint un jour en toute hâte me chercher pour une femme de l'interprète du Fort, qui était atteinte d'une crise d'épilepsie. Après plusieurs jours de maladie, grâce aux médicaments, à mes prières et à mes soins, elle revint à la vie. L'effet principal de mon intervention fut de rapprocher de l'Eglise catholique cette pauvre femme, jusqu'alors sectaire acharnée, et de me concilier l'affection de sa famille. Elle se nomme Marie, et j'espère que sa sainte patronne achèvera la conversion commencée par mon ministère.

Mais j'ai hâte d'arriver à l'événement principal qui marqua mon séjour au Fort-Norman, Mission Sainte-Thérèse.

Nous arrivions au mois de mai et déjà la neige commençait à fondre, lorsque deux jeunes gens, venant d'un camp de Flancs-de-Chiens, se présentèrent chez moi.

Ils étaient envoyés en députation par le chef, avec ordre de faire des instances pour me décider à les suivre. Je ne m'attendais pas à cette demande, et tout semblait devoir me porter à refuser. Le dégel des lacs, la perspective d'avoir à patauger dans la neige fondante, la défense portée par Mgr Faraud de visiter les camps trop éloignés de la Mission, surtout quand il y a danger de rhumatismes ou péril pour la vie; mon hydropique que je ne pouvais abandonner, la distance et les autres difficultés : tout me faisait hésiter. Je demandai un jour pour réfléchir. Après avoir bien consulté dans la prière, il me parut que ce n'était pas contredire aux ordres du vicaire apostolique de me rendre aux désirs si pressants de ces bons Indiens. Ils m'appelaient à grands cris; leur camp, au dire de leurs ambassadeurs, n'était qu'à trois jours de marche; on promettait de me ramener en traîne; bref, je crus voir là une indication providentielle et je me décidai à me rendre dans cette tribu, où il y avait des malades et où personne n'avait encore fait la première Communion, car il y avait sept ans que le prêtre n'était allé chez eux.

Mon voyage fut donc résolu.

Je ne chercherai pas, mon révérend Père, à vous faire la topographie du pays parcouru. De Sainte-Thérèse du Fort-Norman à la baie Keith du grand lac d'Ours, le chemin longe la rive gauche de la rivière de ce lac, auquel elle emprunte son nom. Je traversai une vingtaine de petits lacs, puis nous franchîmes des rochers et nous atteignîmes le premier versant d'une montagne boisée où le feu avait fait des ravages. Les arbres non atteints étaient recouverts d'une mousse épaisse comme d'un triste linceul; tout me parut pauvre et dépouillé. Puis, je traversai une autre montagne et je longeai des lacs en quantité bordés de loges de castors. J'abrège ces détails.

D'après ce qu'on m'avait dit, je m'attendais naturellement, à mon arrivée au camp, à être reçu par les Indiens avec ces démonstrations de joie et ces remerciements dont ils sont d'ordinaire si prodigues. Quelle fut donc ma surprise de voir que nul d'entre eux ne sortait de la loge pour venir me toucher la main selon l'usage. Mon étonnement redoubla lorsque, en entrant, je trouvai tout le monde triste. Etait-ce une mystification? Non ; mais une fâcheuse nouvelle venait de me précéder. Le jeune homme, en effet, qui m'avait devancé la veille, avait annoncé la mort d'un Indien de Good-Hope, frère de mes deux hôtes et beau-frère du chef lui-même. Bientôt cependant, la tristesse, naturelle chez les uns, officielle chez les autres, fit place à la joie, et chacun m'exprima de son mieux la satisfaction qu'il éprouvait d'avoir le prêtre auprès de lui. Le chef me servit ce qu'il avait de meilleur : un quartier de *pémican*. Je le saupoudrai de sucre et en pris quelques bouchées.

Le lendemain, 6 mai, j'ouvris la mission par le chant d'un cantique à la sainte Vierge, sur l'air : *Ave, maris stella,* qui fut suivi d'une instruction sur notre mère à tous : Marie Immaculée. Depuis ce jour jusqu'au 1er juin, veille de mon départ, mes Flancs-de-Chiens entendirent *matin et soir* une instruction *précédée du chapelet* et suivie de la prière en commun. L'exercice du soir s'ouvrait toujours par la récitation d'un *Pater, Ave, Gloria* et du chant d'un cantique en langue peau-de-lièvre ou en montagnais. En outre, jusqu'au 22 mai, jour fixé pour la première Communion, comme plusieurs des hommes étaient obligés de s'absenter une partie de la journée pour aller chasser, je m'installai, une fois par jour, auprès de chaque Indien pour lui apprendre ses prières ou son catéchisme, et pour m'assurer qu'il avait compris et retenu les principaux points

des instructions précédentes, instructions que je reprenais et réexpliquais à satiété. Ce système, impraticable dans un camp considérable, et en toutes circonstances très fatigant et fort fastidieux, est, à mon avis, le plus court, le plus aisé et le plus sûr pour instruire le sauvage, toujours tenté de regarder comme non avenu ce qui n'est pas dit tout spécialement pour lui seul, ou de ne pas s'éclairer sur ce qu'il a mal compris. Cette méthode est presque infaillible pour toucher son cœur (et c'est là le principal), l'arracher à l'indifférence, lui inspirer le regret de ses fautes, lui faire aimer Dieu et l'amener à de généreuses résolutions.

Après quelques jours de ce travail ardu, le plus ignorant et le plus indifférent des sauvages ne peut résister aux douces influences de la grâce ; il est tout renouvelé ; il aime le prêtre, goûte sa parole avec heur, se plaît à prier, comprend et apprécie les faits de la religion, et finit par se persuader qu'il de toute nécessité servir Dieu et sauver son âme. Il aussi que le prêtre n'est pas tout à fait son égal, simple bourgeois ; qu'avant tout il est l'envoyé de et pour l'Indien un maître ou plutôt un Père qu'o aimer et respecter. Aussi l'entendez-vous s'indigner tement de n'avoir pas été plus tôt visité et instru lui. Il déplore, parfois publiquement, ses fautes passées, remercie Dieu de *l'avoir pris en pitié* en lui envoyant son ministre et enfin réclame pour lui une fois encore, et pour ses parents et amis, la même faveur. Quand la mission touche à sa fin, le missionnaire alors les tient tous dans sa main comme il les porte dans son cœur. Il en est presque complètement maître et en fait ce qu'il veut. S'ils ont, eux, un plaisir, c'est de témoigner à leur Père leur reconnaissance ; un regret, c'est de le voir s'éloigner d'eux. Ce que je viens de dire est du moins ce que,

pour ma part, j'ai constaté chaque fois que j'ai pu visiter les camps, et en particulier ceux des pauvres Flancs-de-Chiens du lac d'Ours.

Je viens de prononcer le mot de reconnaissance. On prétend que l'Indien n'en a pas, du moins l'Indien de ces pays-ci ; peut-être serait-il plus exact de dire qu'il en perd le sentiment à mesure que le temps efface l'impression du bienfait reçu ; ce qui lui est commun avec bon nombre d'Européens et même de chrétiens soi-disant pratiquants ; ou bien faudrait-il dire qu'il ne sait pas apprécier les sacrifices qu'on s'impose pour le bien de tous en général. Mais le bien qui lui est fait à lui individuellement, et dans certaines circonstances données où il voit clairement le désintéressement, l'Indien (celui du moins avec lequel je suis en rapport) en garde un profond et durable souvenir, qui se traduit à l'occasion par de petits présents. Si l'Indien était plus civilisé, peut-être ferait-il mieux. Ce n'est pas le cœur qui manque; mais, le plus souvent, c'est le jugement qui fait défaut. Quant à ceux que j'ai visités l'hiver dernier, je dois dire à leur louange, que, depuis mon arrivée jusqu'au jour de mon départ, et pour ceux qui m'accompagnèrent jusqu'à mon retour à Sainte-Thérèse, tous m'exprimèrent de mille façons, et par leurs paroles et par leurs prévenances, par leurs dons et leur tristesse au jour de la séparation, leur reconnaissance et leurs remerciements d'avoir été visités. Enfin, ils me firent de vives instances pour obtenir de moi la promesse de les visiter encore l'hiver prochain, et ils me supplièrent d'aller passer un été au milieu d'eux au lac d'Ours. « Là, me disaient-ils, tu verras tous les Indiens du lac, et tous seront heureux de te voir. » Je dus refuser la première invitation et promettre, pour la seconde, d'en écrire au Grand-Priant (*Yatri-Teroe*), Mgr Faraud.

Enfin, après trois semaines de préparation et de travail, je pus annoncer une première communion de cinq personnes. C'était peu, mais la tribu comptait beaucoup d'absents dispersés par la famine. La cérémonie eut lieu le 22 mai. Un autel fut bientôt installé sur ma traîne renversée et cachée sous ma couverture. Une nappe convenable cacha la pauvreté du sanctuaire. Je plaçai à droite et à gauche de l'autel les premiers communiants, ainsi qu'un vieux sorcier, catéchumène depuis treize ans. Décidé enfin à renoncer à ses sortilèges, ce dernier allait recevoir le baptême. Dieu, qui voit les cœurs, aura été satisfait de leurs bonnes dispositions, il se sera complu au spectacle de leur pauvreté, dont eux-mêmes ne se plaignaient pas, et de leur désir ardent de le recevoir. Avant la messe, je fis le baptême du catéchumène; puis je distribuai solennellement à chacun héros de la fête un petit crucifix bénit que je leur sai au cou, en récitant sur eux la prière de notre nuel de piété pour la donation de la croix d'Oblation fut un avant-goût de la joie qu'ils allaient goûter pou première fois de leur vie. Cette courte cérémonie t née, on chanta le cantique en langue peau-de-lièvre la première Communion : *Jésu déné ra chlèttié yé na* (O Jésus, renfermé pour nous dans l'hostie), sur l'air *saint autel, mystère eucharistique,* de l'abbé A. Gravier. Après quoi je commençai la grand'messe, pendant laquelle les Indiens chantèrent de leur mieux avec le célébrant le *Kyrie* et le *Gloria in excelsis.* Le *Credo* fut supprimé... et pour cause. C'est, au reste, l'usage. A l'Evangile eut lieu une instruction sur la première Communion; puis, tandis que la messe se poursuivait, un des assistants lisait des cantiques ou récitait le chapelet, auxquels tous répondaient. La messe fut suivie du cantique d'action de grâces sur l'air : *O quel bonheur,* de A. Gravier, et

commençant par ces mots : *Sé yéti tardè adja* (le bonheur vient d'entrer en mon âme). Ce cantique achevé, on pria pour le Pape, l'Église, la Congrégation, les bienfaiteurs, les parents, les missionnaires, et ce fut la fin de cette cérémonie.

Il était bien juste que le corps se ressentît de la joie de l'âme. Il y eut donc ce qu'on est convenu d'appeler ici *un festin*. Dire que j'en fis moi-même tous les frais, c'est assez faire entendre combien tout était pauvre.

Parlons maintenant de mon retour à Sainte-Thérèse.

Le 2 juin, je m'éloignai de ces chers Indiens. Le lac d'Ours était encore à cette époque gelé comme en plein hiver et couvert de quatre à cinq pouces de neige. Pas une fleur, pas une feuille, pas un brin d'herbe. Je vous fais grâce du récit de mes fatigues, et j'arrive à un fait particulier où se manifesta pour nous la protection maternelle de la Providence.

La rivière du lac étant libre sur un assez long parcours, nous avions construit un radeau, grâce auquel nous espérions arriver après deux jours au terme de notre voyage. Mais nous comptions sans les accidents.

Un soir, accablés de fatigue, nous nous vîmes obligés de faire relâche et de camper sur la rive, après avoir allégé notre radeau de sa cargaison. Le lendemain matin au réveil et au sortir du campement, le radeau avait disparu. Des chiens affamés, qui nous suivaient, avaient mangé les amarres faites de cuir d'orignal, et notre petit navire, rendu à sa liberté, était parti seul, entraîné par le courant. Nous nous trouvions ainsi sans secours sur la rive droite du fleuve, tandis que la Mission était sur la rive gauche, à une distance de plusieurs journées. Pas moyen de traverser. Quelle situation ! Mes gens affolés se rappelèrent alors avec effroi une prédiction de sorcier, d'après laquelle les Indiens devaient périr au printemps

en descendant en radeau la rivière du lac d'Ours. C'est dans ces circonstances désespérées que le missionnaire s'en remet en toute confiance aux soins de la divine Providence. Ce fut là ma ressource. J'encourageai, j'exhortai, je relevai les cœurs abattus, et, prophétisant à mon tour, je leur dis : « Cessez de craindre ; si, par votre conduite et vos prières, vous cherchez à vous rendre Dieu favorable, je vous assure que tous, dimanche prochain, vous serez avec moi à Sainte-Thérèse. » Le chef, le cœur gros d'émotion et de frayeur, me remercia en soupirant, et nous reprîmes tous un peu d'énergie.

Pendant quatre jours nous errâmes à l'aventure, traversant péniblement une foule de cours d'eau ; mais la rivière principale restait libre et profonde, et notre marche en avant était arrêtée. Nous arrivâmes enfin à un passage où un pont de glace réunissait les deux rives. C'était une route, c'était la délivrance.

Il était cependant dangereux de traverser. Quoiqu[illegible] environ d'un mille et demi ou deux, le pont p[illegible] peu solide. A droite et à gauche, partout la gl[illegible] *pourrie*, comme on dit ici, c'est-à-dire ouverte çà [illegible] de grands trous causés par le dégel. Tout indiq[illegible] fonte prochaine. Que faire? On n'avait plus le t[illegible] discuter, il fallait se hâter. On se décida bien vite pour le passage. Chacun s'arme donc à la hâte d'une perche afin de sonder la glace. Le chef s'avance le premier. Je me signe et le suis. Les autres s'échelonnent derrière moi. Enfin, après vingt à vingt-cinq minutes de perplexité, nous sommes sur l'autre rive, nous sommes sauvés. Un chaleureux : « Merci, ô mon Dieu ! » longtemps retenu, s'exhale de notre poitrine. Cette fois, la joie pleine et entière succède à la tristesse et dissipe l'anxiété. La parole revient et chacun fait part aux autres de son impression. « C'est lui, disent mes pauvres sauvages, c'est lui qui nous a sauvés. »

« Nos sorciers, reprennent les autres, avaient raison, nous devions périr, c'est certain ; mais lui, répétaient-ils à l'adresse du prêtre, lui nous a protégés. Sans lui... que nous serait-il arrivé ? » Profitant de leurs bonnes dispositions, je leur confiai alors que j'avais fait le vœu de célébrer une messe d'action de grâces en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus, s'il daignait nous ramener sains et saufs à Sainte-Thérèse. Je leur fis remarquer que notre bon Maître avait daigné écouter nos prières, et qu'il était juste que tous, une fois rendus à la Mission, vinssent à cette messe. Ils promirent de grand cœur de le faire, et de nouveau remercièrent Dieu de les avoir protégés. Nous allumâmes du feu et prîmes un peu de nourriture. Après notre repas, tandis que nous nous disposions à repartir, tout à coup nous entendîmes un bruit épouvantable : c'était notre pont qui s'effondrait et couvrait la rivière de ses débris. Une heure rd, et nous eussions tous été engloutis. Mais le Cœur de Jésus garde est bien gardé. O Cœur Jésus, gardez mon âme comme si souvent déjà avez gardé la vie !... C'était le samedi 7 juin. Le uin dimanche, je précédais mes gens au Fort. je les recevais à la Mission, où, après qu'ils eurent remercié Dieu de sa divine protection, je leur fis servir un bon repas et leur donnai l'hospitalité dans la cuisine, où ils s'installèrent jusqu'à leur départ pour leur camp du lac d'Ours. Le lendemain de notre arrivée, je célébrai solennellement la messe votive du Sacré Cœur de Jésus, à laquelle tous se firent un devoir d'assister. Ainsi se termina mon voyage chez les Flancs-de-Chiens du lac d'Ours. Parti le 30 avril de Sainte-Thérèse, j'étais de retour sain et sauf le 8 juin.

A mon retour, je trouvai réunis à la Mission bon nombre d'Indiens, dont quelques-uns m'attendaient de

puis trois semaines. Ils m'apprirent que la disette les forçait à se retirer. Ils devaient partir le lendemain. Sur mes instances ils différèrent de trois jours, ce qui leur donna le loisir de faire leurs dévotions.

Le 11. Grand'messe. Communion générale. Trois premiers communiants. La chapelle est comble. La plupart ou la moitié des sauvages cependant sont restés dans leurs forêts. Le soir, bénédiction solennelle du Saint-Sacrement. A la nuit, départ des plus pressés, c'est-à-dire du plus grand nombre.

Vers le 17, arrivée au Fort-Norman des berges venant de Good-Hope. Je devais monter avec elles jusqu'à la Mission de Notre-Dame du Sacré-Cœur, où, depuis trois ans, les Indiens me réclamaient. Des circonstances imprévues m'en empêchèrent.

Du 17 au 23 juillet, je séjournai à la Mission, où je m'occupai des quelques catholiques restés au Fort, des visiteurs, du matériel de la Mission, etc. Un jeune engagé faisait la pêche et m'aidait dans les travaux manuels.

23 *juillet*. Arrivée des berges de la rivière Plumet. Le bourgeois protestant m'offre le passage et la table gratuitement (ce qu'il a refusé au célèbre Bishop Bompas, qui à ses yeux n'est pas plus que lui). Cette offre prévient mes désirs. Je verrai, au moins en passant, la Mission de Notre-Dame du Sacré-Cœur, et, poursuivant jusqu'à la Providence, j'irai chercher Mgr Clut, qui, cette année, doit visiter nos missions. Enfin je réglerai avec Sa Grandeur certaines affaires importantes.

24 *juillet* (jour du départ). Je m'embarque dans la berge du commis, M. Wilson, qui m'a offert le passage et me traita jusqu'au terme du voyage en vrai gentleman et comme le ferait le catholique le plus dévoué. Chaque soir je récitera la prière et le chapelet pour les catholiques

de l'équipage. Le ministre, de son côté, en fait autant pour ses coreligionnaires. Je note en passant qu'un bon nombre de ceux-ci se dispensaient, même le dimanche, d'assister à sa prière. Le dimanche est chômé toute la journée quand il ne vente pas, et on demeure sur le rivage, car nous remontons la rivière à la touée. Quand on la descend, il en est autrement. Au lieu de rester à terre, on demeure dans les berges, que l'on abandonne au courant. On appelle ceci *drosser*. Le dimanche étant chômé, je célèbre la messe le matin, et, le soir, exercice comme à la Mission.

31 *juillet*. Arrivée à la Mission de Notre-Dame du Sacré-Cœur. J'y trouve réunis quelques Indiens, tous protestants. Peu m'importe ; ils étaient autrefois catholiques et ne savent pas trop eux-mêmes pourquoi ils sont protestants. En l'absence du prêtre, le ministre les a visités, les a comblés de présents, et, pour ainsi dire à leur insu, les a faits protestants. Je les avertis que Mgr Clut, que je vais chercher, les viendra visiter à l'automne, et d'avoir à se réunir à cette époque. Je leur promets de demeurer à mon retour avec eux le plus possible. Ils me remercient, me touchent la main et je repars.

4 *août*. Fort-Simpson. Mission du Sacré-Cœur. Je salue le R. P. de Kranguė. Il me reçoit comme un frère et m'héberge durant trois jours. Je l'invite à venir voir notre supérieur commun, Mgr Clut, et à goûter auprès de lui les bienfaits de la vie religieuse. Ses occupations l'empêchent d'accepter cette invitation.

Le 7. Je reprends mon voyage sur les berges de la Compagnie. M. Wilson reste au Fort-Simpson. M. Ant. Laviolette, commis catholique, le remplace et me retient dans sa berge jusqu'à notre arrivée à la Mission de la Providence, où nous descendons ensemble le 11.

Du 11 août au 6 septembre, je m'édifie à la Providence

en compagnie des Pères et Frères de cette mission. Je me retrempe dans la vie religieuse; je règle mes affaires et me dispose à repartir avec Mgr Clut.

6 *septembre*. J'assiste à l'arrivée du R. P. Lecorre et de sa caravane, si longtemps et si impatiemment attendue.

8 *septembre*. Fête de la Nativité de la sainte Vierge. Je laisse tous ces bons confrères, enviant leur bonheur d'habiter une maison régulière.

Je quitte, la douleur dans l'âme de ne pouvoir emmener avec moi ni S. Gr. Mgr Clut, que des ordres précis retiennent, cette année encore à la Providence, ni un seul Oblat pour m'aider et me tenir compagnie à mon *ermitage* de Sainte-Thérèse.

Je pars cette fois en *esquif*, avec un jeune Loucheux. Nous redescendons le fleuve Mackenzie, ramant le jour et *drossant* la nuit.

Le 11, au matin, je revois le R. P. de Krangué à son poste du Fort-Simpson. Je lui donne les nou[illegible] la famille. Je salue les messieurs du Fort, parmi [illegible] je ne compte que des amis. A la nuit, je re[illegible] *drosse*.

Le 13, samedi. J'arrive à Notre-Dame du Sacr[illegible] J'y trouve réunis une partie des Indiens de cette mission.

Le 14, dimanche. Messe, communion, instruction. Visite du camp, où j'enseigne à toutes les personnes présentes l'*Ave Maria* en sauvage. Tous s'y prêtent volontiers. Je les encourage et leur promets de venir l'hiver suivant les visiter chez eux dans les bois, si je puis.

Le 15, lundi. Messe, à laquelle, comme la veille, tous assistent. Instruction. Vers midi, départ.

Le soir, je rencontre sur la rive gauche du fleuve un camp d'Indiens de la Mission de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Six loges. Tous les hommes sont à la chasse, à l'ex-

ception d'un seul. Je m'arrête là plusieurs heures ; si je n'étais pas si en retard, je demeurerais bien ici dix jours. Je fais la prière dans chaque loge ; j'apprends deux ou trois mots de prières et le signe de la croix à ces pauvres gens... Je fais un baptême d'enfant que n'a pas encore touché le ministre... Je donne des médecines, achète des vivres et je repars.

16, mardi. Le soir, après avoir longtemps côtoyé le rivage, nous gagnons le large. Sans nous en douter, nous échappons ainsi à l'éboulement d'un énorme quartier de terrain qui nous eût ensevelis sous sa masse si nous avions continué à longer le rivage : *Digitus Dei est hic.*

Enfin, le 17, j'arrive à Sainte-Thérèse, où je suis assailli par les Indiens, rendus là depuis quelques jours. Catholiques et protestants, tous, à l'exception du maître d'école anglican, viennent me serrer la main. Les sauvages s'emparent de mon esquif, et, sans me laisser débarquer, le mettent presque à sec sur la grève. En un clin d'œil, tous mes colis sont à terre et portés à la Mission, au haut d'une butte. A la maison, je leur donne à tous une torquette de tabac, après avoir salué Sainte-Thérèse et prié avec les catholiques quelques instants.

Du 17 au 29, je m'occupe de mon mieux de mes Indiens. Je fais en même temps mes préparatifs pour repartir avec les berges qui descendront vers Good-Hope.

Le 28. Grand'messe, communion générale, instruction, etc. Il y a moins de monde qu'au printemps. Aucun Flanc-de-Chiens n'est encore arrivé. Je m'étais flatté de les voir tous venir à cette époque. Je redoute pour eux quelque accident sur les eaux du grand lac d'Ours. Peut-être ont-ils brisé leur vieille barque ? Peut-être ont-ils sombré ? Puisse le Cœur de Jésus les avoir délivrés d'un

tel malheur !... Le soir, chapelet, instruction, bénédiction comme à l'ordinaire. Pour la première fois, mes Indiens ont entendu ce jour-là le son de l'harmonium. Ils en ont été ravis. Des protestants mêmes ont cédé à la curiosité et sont venus exprès pour l'entendre, en dehors des exercices.

Le 29. Arrivée des berges allant à Good-Hope. Elles m'amènent mes *pièces*, que je visite. Je constate que, cette année, elles n'ont subi aucune avarie depuis le lac Labiche. Mais je reçois une caisse contenant des débris incomplets d'un poêle venu de la rivière Rouge. Il est inarrangeable en ce pays, et la Mission de Sainte-Thérèse en est pour ses frais, soit : 40 piastres jetées à la rivière. La Mission n'en a que 200 d'allocation. Aimable surprise ! En voici une autre : même époque, perte d'un envoi de tôle venu d'Angleterre, soit : 22 piastres ; total : 62 piastres perdues d'un coup sur 200 d'allocation... Heureusement qu'on s'habitue à de tels mécomptes.

Le 30. Départ de Sainte-Thérèse avec les be[illegible] lesquelles je prends passage.

1er *octobre*. J'arrive sain et sauf à Good-Hope, [illegible] de Notre-Dame de Bonne-Espérance. Le R. P. S[illegible] le F. Angel viennent à ma rencontre. Après huit mois d'absence, j'étais heureux de me retrouver au milieu de mes Frères. C'est en de telles circonstances qu'on éprouve mieux que jamais la vérité de cette parole : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum!*

Je résume par des chiffres les résultats de cette visite : 148 confessions, 48 communions (ces deux derniers chiffres n'avaient encore jamais été atteints à Sainte-Thérèse), 8 premiers communiants, 10 baptêmes, dont 2 d'adultes et 2 d'enfants nés de protestants, 3 mariages de catholiques et 1 mixte.

Nota. La disette de caribous, qui règne ici depuis plusieurs années, avait retenu dans le bois la plupart des Indiens. Je ne pense pas en avoir vu plus de la moitié à la Mission dans le courant de cette année.

Agréez, mon révérend Père, l'assurance de mon profond respect.

X.-G. Ducot, o. m. i.

VICARIAT DE SAINT-ALBERT.

LES MARTYRS DU NORD-OUEST.

LETTRE DE Mgr GRANDIN AU PÈRE ET A LA MÈRE DU R. P. FAFARD, MARTYRISÉ AU LAC LA GRENOUILLE.

Voici l'extrait de l'*Etendard,* numéro du 30 septembre:

M. le docteur Charles Fafard, de Montréal, a eu la
e nous communiquer la lettre remarquable sui-
ue S. Gr. Mgr Grandin a adressée à M. et à Mme Fa-
Saint-Cuthbert, père et mère du R. P. Fafard,
sé par les sauvages au lac La Grenouille.
avons déjà eu occasion de dire que M. le doc-
arles Fafard était le frère du martyr du même

ecteurs nous sauront gré de leur donner cette belle lettre :

Saint-Albert, 27 août 1885.

A M. et à Mme Fafard, à Saint-Cuthbert.

Monsieur et Madame,

J'ai enfin pu faire le voyage que j'avais tant à cœur, que j'avais voulu faire depuis près de quatorze mois et que, malgré ma bonne volonté, j'ai dû différer jusqu'au commencement de ce mois-ci.

C'est le mercredi cinquième jour d'août que j'arrivais

à la Mission détruite de Saint-Louis du lac d'Oignon, en compagnie des RR. PP. Rémas et Le Goff. Les sauvages des réserves environnantes y étaient réunis, il ne s'y en trouvait pas un seul de la bande du trop fameux Gros-Ours. Sur cinq cents sauvages à peu près qui étaient réunis, au moins trois cents étaient chrétiens. Ils n'avaient pas espéré une nouvelle visite des prêtres, ils sentaient qu'ils méritaient d'être abandonnés parce que ceux de leur nation en avaient massacré deux qui leur étaient si dévoués et détruit deux établissements fondés avec tant de peine par les missionnaires et pillé plusieurs autres.

Dès qu'ils nous aperçurent, ils accoururent à nous, plusieurs en pleurant. Nous allâmes camper près du centre de notre Mission de Saint-Louis, confiée aux soins du regretté P. Marchand, sous la direction du non moins regretté P. Fafard.

L'église, la maison, les écuries et décharges, tout était réduit en cendres, nous ne pouvions découvrir dans les décombres que quelques ferrailles brûlées des poêles, différents outils de menuiserie, le tout absolument hors de service. De la sacristie et de la bibliothèque qui, grâce à la charité de la généreuse famille du P. Marchand, étaient, on peut dire, richement pourvues, il ne reste absolument rien. Des chrétiens ont pu se procurer quelques lambeaux d'ornements, appartenant à une des deux Missions détruites, différents objets de piété, entre autres le rosaire de votre digne fils, que je vous conserve comme une précieuse relique.

Malheureusement les soldats ont passé avant moi; les catholiques, par piété sans doute, les autres, par curiosité ou pour d'autres motifs, ont emporté tout ce qu'ils ont pu trouver et se procurer au moyen des sauvages. Quand nous fûmes installés dans notre campement, je réunis tous les chrétiens afin de recueillir tous les détails

possibles sur les événements du 2 avril. Tous rejetèrent la faute sur Gros-Ours et sa bande et dirent que le coup avait été monté sans qu'ils en eussent eu connaissance. Quelques-uns cependant, comprenant qu'il se tramait quelque chose d'étrange, avaient, la veille ou l'avant-veille, engagé les Pères à s'éloigner, mais ceux-ci s'y étaient refusés. Le jeudi saint, le P. Marchand se trouvait avec son confrère du lac La Grenouille, les chrétiens des deux Missions étaient à peu près tous réunis dans l'église du P. Fafard. Pendant l'office, les jeunes gens de Gros-Ours forcèrent à y entrer tous les blancs de la place, protestants et autres ; ils y entrèrent eux-mêmes en costume de guerre, c'est-à-dire à peu près nus et tatoués d'une manière étrange. Cette circonstance dut troubler les officiants et leur causer de l'inquiétude. A peine l'office terminé, tous reçurent ordre de se rendre au camp de Gros-Ours, missionnaires, sauvages, chrétiens et blancs, quels qu'ils fussent.

Probablement qu'on n'obéit pas sans quelques observations. Les Pères marchaient en tête, récitant des prières ; ils se trouvaient déjà à une certaine distance des maisons lorsque l'Agent du gouvernement auprès des sauvages refusa d'obéir ; aussitôt une balle le fit tomber raide mort. Le signal était donné, presque au même moment ; à côté de cet employé, un Canadien ou métis nommé Gouin tomba mort. Delaney fut frappé, lui aussi, à peu près en même temps. Le P. Fafard pouvait, d'où il se trouvait, voir les victimes tomber ; le P. Marchand, au contraire, se trouvant dans un bas-fond, pouvait entendre les coups de fusil, mais il ne devait rien voir. Le P. Fafard courut donc au secours du mourant et s'arrêta près de Delaney qui respirait encore. Pendant qu'il lui donnait l'absolution, une balle vint le frapper lui-même au cou, le renversa, mais ne le tua pas immédiatement. Le P. Marchand

se trouvait, comme je l'ai dit, dans un bas-fond, à peu près à trois cents pas de là. Entendant dire qu'on avait tué plusieurs blancs et que son confrère venait de tomber, au lieu de fuir, il accourut pour les secourir, mais à peine avait-il fait quelques pas qu'il reçut lui-même une balle sur le devant de la tête : sa mort fut instantanée. Il paraîtrait que le pauvre P. Fafard aurait recouvré ses sens et qu'il aurait essayé de se relever, un sauvage passant près de lui lui aurait dit : « Ne remue pas, mon Père, fais plutôt le mort. » Il se serait d'abord rendu à cet avis, mais quelque temps après, n'étant sans doute plus maître de lui, il aurait fait un mouvement qui fit connaître qu'il vivait encore, et un misérable sauvage chrétien déchargea sur lui son fusil à bout portant. Bien que ce sauvage, dans le but de se justifier, assure qu'il n'a achevé le Père que par pitié, sa conduite précédente fait supposer qu'il a agi dans un tout autre but.

D'abord c'était un chrétien fort indifférent et nullement édifiant. Il avait voulu l'hiver dernier, suivant l'habitude des sauvages infidèles, rejeter sa femme légitime pour en prendre une autre ; le P. Fafard, bien entendu, s'y opposa et fit même des démarches pour lui rendre impossible l'exécution de son coupable projet ; je suis donc porté à croire que la vengeance a été, beaucoup plus que la pitié, le mobile de sa coupable action.

Il est aujourd'hui prisonnier à Régina, et les débats révéleront probablement bien des détails que je n'ai pas pu connaître.

De tous les sauvages réunis au lac d'Oignon, je n'ai pu en trouver un seul qui ait été véritablement témoin du massacre. Beaucoup m'ont dit : « J'ai entendu tirer des coups de fusil, j'ai vu les établissements en feu, mais je n'ai appris que par rapports qui a tué et qui a incendié ; j'ai vu les Pères morts, mais je n'ai pas assisté au mas-

sacre. » J. Picher, le métis sur lequel je comptais le plus pour avoir des détails, me disait, à Battleford où j'ai pu le voir : « Pendant le massacre j'étais gardé dans ma famille ; tout en entendant les coups de fusil, je pensais qu'on allait venir m'ordonner de sortir pour me faire à moi aussi mon affaire. » On me dit qu'il y avait dans le camp une pauvre vieille sauvagesse qui avait lavé les figures de nos chers martyrs, je la fis approcher et la fis parler de manière à ce que je pusse l'entendre : « Quand j'arrivai près du cadavre, me dit-elle, ils étaient déjà froids, tous les deux avaient la figure et les mains ensanglantées, ils tenaient d'une main leur croix qui était aussi rougie de sang. Le P. Marchand avait la tête percée d'une balle et le P. Fafard, outre la blessure qu'il avait au cœur, avait sans doute une blessure ailleurs, car le sang lui coulait le long du bras ; je fus puiser de l'eau dans le marais et leur lavai la figure, les mains, et je lavai aussi leurs croix. »

La pauvre vieille sanglotait en nous racontant ces détails, les Pères et moi et peut-être quelques sauvages aussi en faisions autant. « Pendant que je les considérais ainsi, ajoutait-elle, je pensais aux douleurs que dut éprouver la très sainte Vierge lorsqu'on lui remit le corps percé de clous et ensanglanté de son Fils. »

Il me semble que cette bonne vieille me communiquait cette bonne pensée pour vous surtout, chère madame Fafard : vous pouvez comparer vos douleurs à celles de la très sainte Vierge, et avec d'autant plus de raison que la victime que nous pleurons ensemble ressemble plus à la grande victime du Calvaire ; le cher martyr aussi est mort pour le salut de ses frères, pour le salut de ses bourreaux. Vous eussiez été heureuse, sans doute, de rendre à votre missionnaire ces devoirs que lui a rendus une pauvre sauvagesse, cette circonstance vous eût encore rendue plus

semblable à la Mère des douleurs, mais votre cœur n'y eut pu tenir et le bon Dieu vous a épargnée. Je félicitai cette bonne chrétienne de sa pieuse action, et pour lui montrer ma satisfaction, je lui donnai une belle image du Sacré-Cœur.

« Mon Père, ajouta-t-elle, je ne puis plus vivre dans un pays où tant d'atrocités ont été commises; j'ai des parents dans les environs de Saint-Albert, je m'y rendrai, mes trois fils travailleront chez les blancs et me feront vivre. »

Je n'en finirais pas si je vous racontais maintenant toutes les choses extraordinaires que les sauvages croient avoir vues. Ceux de la mission de Saint-Charles, du lac En-Long, prétendent avoir vu, le jeudi saint au matin, différentes croix rouges au ciel. Ayant entendu parler du projet des gens de Gros-Ours, vingt-cinq hommes armés, sous la direction du gendre du chef, se rendirent au lac La Grenouille pour défendre les missionnaires : tout était fini lorsqu'ils arrivèrent et ils virent en cela l'explication de l'apparition d'une croix dans le massacre; ils furent contraints de se joindre à la bande de Gros-Ours. Le vendredi saint, ils disent avoir vu deux hommes vêtus de blanc s'élever au-dessus de l'église brûlée et encore fumante, ils assurent même avoir parfaitement distingué un autel dans le nuage, et même le missel comme si on allait dire la sainte Messe, et un prêtre assis à côté qui semblait se préparer à commencer. Le jour de Pâques, ils assurent encore qu'étant réunis en grand nombre sur un coteau en face de la Mission détruite, ils aperçurent un nuage extraordinaire et crurent y distinguer deux prêtres s'élevant dans les airs. Ce nuage aurait tout à coup pris la forme d'une église, et, avant d'y entrer, l'un de ces personnages qui avait une croix à la main, aurait fait un geste de la main, assez semblable à celui que fait le prêtre en bénissant. Enfin,

on dit que les criminels qui ont mis le feu ont donné pour raison l'épouvante dont ils furent saisis à la vue d'un certain tableau du Sacré-Cœur qui leur aurait paru animé et les menaçant des yeux; en outre, on dit avoir vu le diable s'attaquant à l'Enfant-Jésus, et pour se défaire de ces visions effrayantes, les sauvages auraient mis le feu à l'église. Je suis convaincu que l'imagination est pour beaucoup, sinon pour tout, dans toutes ces visions et apparitions, bien que ces croix, que les gens du lac En-Long disent avoir vues, ne puissent guère, il me semble, être attribuées à la même cause, puisque les sauvages de cette localité ignoraient, assurent-ils, ce qui s'était passé. Tout cela prouve au moins la haute estime jointe à la vénération que les chrétiens portaient à leurs missionnaires, et les remords qu'éprouvaient les misérables qui les avaient mis à mort.

Le 6 août, après la sainte Messe, nous laissâmes le P. Rémas avec les Cris, et le P. Legoff et moi nous nous rendîmes au lac La Grenouille. Notre première visite fut, bien entendu, pour le cimetière; tous les deux nous priâmes et pleurâmes sur les tombes de nos frères. Le vieux père du misérable sauvage qui a donné le coup de mort au cher P. Fafard était venu du lac d'Oignon en même temps que nous; bien qu'il n'eût point été témoin du massacre, il savait à quel endroit les victimes étaient tombées, les ayant vues plusieurs fois. Il nous conduisit d'abord à la place où le P. Fafard avait été frappé à côté de Delaney; il se coucha lui-même dans la position du cadavre de notre frère et s'unit à nous pour prier.

Quelques centaines de pas plus loin, il nous montra l'endroit où était tombé le cher P. Marchand et il se coucha aussi à la place où était son corps.

Ces deux places, comme tout le terrain du reste, étaient recouvertes de grandes herbes en fleur; mais la place même où nos regrettés frères avaient versé leur sang était

absolument nue; on n'y découvrait pas le plus petit brin d'herbe.

Après avoir fait là différentes prières et marqué les places où ces dignes missionnaires étaient tombés, nous retournâmes au cimetière; deux ou trois familles, qui avaient eu connaissance de notre arrivée, nous y attendaient; et deux Montagnais, se trouvant là de passage, se joignirent à nous. Je revêtis les ornements pontificaux, nous chantâmes un *Libera* sur les tombes, puis, afin que les fidèles pussent s'unir à nous, nous récitâmes ensemble le chapelet. Pendant le chant du *Libera,* je pus, en m'observant, dominer mon émotion; il n'en fut pas ainsi au chapelet : l'émotion me gagna tellement que je dus le faire réciter par mon compagnon.

Quand nos prières furent terminées, j'engageai les assistants à revenir le lendemain pour les messes, et nous allâmes ensuite visiter les ruines, que nous n'avions pas encore vues. Quelle désolation ! cet établissement si propre, si achevé, si complet en tout, grâce, en partie, à votre charité, cher monsieur Fafard, et à l'énergie et à l'activité de votre digne fils, il n'en reste absolument plus rien que des cendres et du fer brûlé; il n'y a pas jusqu'à la cloche, suspendue à un clocher noirci attenant à l'église et que le feu avait laissé intact; elle y était encore le 8 juin ; des soldats l'ont descendue, et nous avons eu beau la chercher, nous n'avons pu la trouver. Pour ce qui est du mobilier : voitures, bibliothèque, sacristie, que le cher Père avait pu mettre sur un bon pied, grâce à votre généreuse charité et à celle de ses amis, tout absolument a disparu.

J'espère que le gouvernement me tiendra compte d'une partie de ces pertes; je le lui demanderai, du moins; mais, supposons qu'il me paye exactement l'équivalent de nos pertes, ce qu'il ne fera pas, il y a quelque chose

qu'il ne me rendra pas : ce sont mes dévoués et zélés missionnaires. Joignez-vous à moi, chers parents et amis de nos martyrs, pour demander au bon Dieu de m'envoyer d'autres missionnaires, aussi dignes que possible de leurs prédécesseurs. Nos pauvres chrétiens, devenus orphelins, me demandent d'espérer beaucoup de ceux qui, jusqu'à présent ayant résisté à la grâce, semblent décidés aujourd'hui à embrasser la foi. Est-ce qu'autrefois le sang des martyrs n'était pas une semence de chrétiens ? J'espère qu'il en sera encore ainsi, si nous obtenons, par nos prières, des ouvriers comme il nous en faut et les moyens pécuniaires pour les entretenir, pour relever les établissements de leurs ruines et en fonder même de nouveaux.

Je reviens à nos chers défunts. Des chrétiens, n'ayant ni le temps ni la liberté de les ensevelir, les portèrent avec respect dans le caveau de l'église, avec les corps de deux autres victimes ; mais, les malfaiteurs ayant mis le feu à l'église, les cadavres furent passablement endommagés.

Il n'est pas exact, ainsi que certaines personnes l'ont rapporté, que leurs corps aient été mutilés ; les sauvages se sont permis ces traitements à l'égard des soldats, peut-être aussi de quelques employés du gouvernement, mais ils ont respecté les corps des prêtres.

En ce moment, je reçois le journal du cher P. Le Goff ; il y a longtemps qu'il me l'avait adressé, mais à cause de mes voyages continuels il n'a pu me rencontrer que maintenant. Je vais copier mot à mot les renseignements qu'il me donne, concernant les faits du lac La Grenouille.

Ce pauvre Père a été pendant plus d'un mois, avec ses chrétiens, prisonnier de Gros-Ours ; il parle d'une danse superstitieuse dont il a eu la douleur d'être témoin. Je lui laisse la parole :

« Mais, Monseigneur, ce qui ajoutait encore à l'horreur de cette danse et achevait de lui donner un caractère vraiment satanique, c'étaient les profanations dont ces barbares l'ont accompagnée. Le croiriez-vous? ils ont dansé avec les soutanes de nos deux prêtres et les ornements de nos églises. Vous représentez-vous bien le bel effet que devaient faire une quinzaine de démons de cette sorte, la tête ornée de plumes et de pendeloques, le visage affreusement barbouillé, celui-ci affublé d'une soutane, celui-là le dos revêtu d'une chasuble en drap d'argent, un autre d'une chasuble en drap d'or, tel d'une chasuble en drap noir, tel autre d'une chape, etc.? Enfin toutes les soutanes de nos deux Pères et tous les ornements de leurs églises y ont passé, sauf quelques voiles et manipules que des métis du lac La Grenouille ont pu arracher à des sauvages moins pervers en les payant. Je leur aurais pardonné de bon cœur, s'ils m'avaient fait partager le sort des bons PP. Fafard et Marchand. Je ne pouvais faire un pas hors de ma loge sans voir flotter, au bras ou au cou de quelqu'un, tantôt une étole, tantôt un autre ornement sacré. Pendant le long mois que j'ai passé dans cet enfer, j'ai dû presque chaque jour subir, sans mot dire, le dégoût de voir passer et repasser devant moi un jeune homme vêtu d'une aube, autrefois magnifique, maintenant souillée et coupée à la taille du sire qui la portait. Un autre sauvage avait cru bien de se tailler un capot dans une chape du P. Fafard, un autre s'était taillé un tapis de selle dans une des plus belles chasubles. Et ce crève-cœur, je l'ai eu tous les jours de ma captivité, bien que pourtant il ait été tempéré par quelques adoucissements.

« Il me fut d'abord bien doux d'apprendre que le sort de mes deux confrères, tombés sous les balles des assassins, avait touché le cœur de quelques personnes compa-

tissantes qui n'avaient pas craint de rendre aux corps des martyrs, et cela au péril de leur vie, le devoir que leur état réclamait.

« Une vieille femme nommée Malckékekway racontait en pleurant à nos Montagnais ce qu'elle avait fait, malgré le péril auquel elle s'exposait, alors que toute marque d'un intérêt donné à nos deux martyrs ne pouvait qu'exaspérer les Cris; ce qu'elle avait fait, dis-je, me parut grand à moi.

« Qu'avait-elle donc fait? Eh bien, elle avait lavé le visage des PP. Fafard et Marchand, lorsqu'ils étaient encore étendus au lieu où ils étaient tombés. Elle remplit cet office de charité dans un état de saisissement facile à comprendre, allant et venant de l'un à l'autre, s'y prenant et s'y reprenant encore avec le respect et la tendresse d'une mère, et avec cela cherchant dans son cœur une prière pour eux et ne pouvant que pleurer.

« Ce premier devoir rempli, il s'agissait de transporter les corps en un lieu où l'on pût les ensevelir convenablement. Deux métis, sans calculer les dangers auxquels ils s'exposaient, mais ne consultant que leur respect et leur dévouement, voulurent s'acquitter de ce dernier devoir, et, tenant à faire les choses convenablement, ils revêtirent les deux corps d'ornements sacrés et les déposèrent ainsi dans le caveau de l'église, sans les couvrir de terre. Voilà ce que firent ces grands cœurs. Vous savez le reste. »

Ma citation est longue, mais je crois que pour votre intérêt elle ne l'est pas trop ; si j'en avais eu connaissance plus tôt, j'aurais pu abréger mon rapport à moi et c'en eût été mieux ; maintenant finissons. Le feu, bien entendu, endommagea les cadavres et, l'église disparaissant, ils demeurèrent découverts.

S'il faut en croire un journal anglais de Winnipeg, je

ne sais plus lequel des soldats leur aurait donné une première sépulture, et cela avec tout le respect et la piété possibles ; et quelques jours après, le R. P. Provost, aumônier du 65e, qui avait tant à cœur d'honorer ses frères martyrs, put satisfaire sa piété fraternelle en transportant les corps dans le cimetière de la Mission, et cela avec toutes les cérémonies de l'Eglise.

Le jour même que les soldats faisaient la première sépulture, le P. Provost se trouvait à 5 ou 6 milles de là, avec les officiers et soldats du 65e.

Ils eurent l'excellente idée d'élever une belle grande croix à la mémoire de nos martyrs, et l'aumônier la bénit ; j'ai salué de loin ce monument de la piété des braves soldats canadiens, et ceux qui voyageront sur la Saskatchewan le feront comme moi.

Le 7 août, le R. P. Le Goff et moi offrîmes le saint Sacrifice sur la tombe de nos chers martyrs, entourés des quelques chrétiens qui s'étaient unis à nous la veille ; puis nous allâmes passer quelques jours avec nos bons Montagnais.

Le mardi 11 août je repassais encore, et j'enfonçai autant que possible une planche à la place même où mes chers missionnaires sont tombés, afin de la reconnaître. Le 12 au soir je renouvelais mon pèlerinage avec le bon P. Rémas qui, après avoir terminé sa mission auprès des Cris, voulut se donner la consolation de prier et de pleurer sur la tombe de ses Frères et à la place où ils étaient tombés. Cette fois, nous étions absolument seuls. Je vis cependant avec plaisir que ces tombes avaient été visitées après moi, car on avait déposé une fleur au pied des croix.

Maintenant l'établissement du lac La Grenouille est absolument détruit et je doute qu'il se relève de sitôt ; les sauvages honteux et effrayés s'en tiennent éloignés, ceux

qui y habitaient vont probablement se joindre à ceux des autres réserves.

Si les circonstances me permettent de relever la Mission du lac La Grenouille, je ferai transporter dans l'église les corps de nos chers Frères; si je ne puis la relever, je les ferai transporter dans l'église de la Mission la moins éloignée, je ferai en sorte qu'on plante plus tard au moins une croix à chacune des places où nos chers Pères sont tombés.

Cher monsieur et chère madame Fafard, je suis presque honteux de ma longue lettre, de tous ces détails si intimes qui n'ont pu que vous faire répandre des larmes. Je ne regrette pourtant point mes longueurs, car, j'en suis sûr, ces détails, si tristes qu'ils soient, vous êtes heureux de les apprendre. J'ai si peu de regret de vous les avoir écrits que je vais immédiatement les copier presque mot à mot pour les envoyer à la famille du regretté P. Marchand; lui et le cher P. Fafard s'aimaient comme deux frères ; ils se voyaient souvent, ainsi que leurs autres Frères des missions environnantes, ils se soutenaient mutuellement dans leurs nombreuses difficultés; tous deux ont été en même temps victimes de leur dévouement, martyrs de la charité ; tous deux expirant l'un à côté de l'autre, la mort même n'a pu les séparer.

Je regrette que la distance à laquelle les deux familles en larmes sont l'une de l'autre ne leur permette pas de se voir, de se communiquer leurs peines et de se consoler mutuellement.

La Congrégation des Oblats et le diocèse de Saint-Albert sont comme deux autres familles qui se sentent frappées avec vous, qui mêlent leurs regrets et leurs larmes aux vôtres. Si les peines nous sont communes, nous partageons aussi la gloire et l'honneur de vos chers martyrs, ne l'oublions pas. Si les familles Fafard et Mar-

chand ne peuvent se voir et communiquer entre elles, je m'efforcerai de leur servir d'intermédiaire ; bientôt, je l'espère, j'aurai la consolation de vous voir, et tôt ou tard, si Dieu me prête vie, je verrai aussi la famille Marchand.

En attendant, au nom de nos chers enfants, de nos chers martyrs, je vous bénis en commun et vous prie de me croire votre tout dévoué et respectueux

† Vital J., Evêque de Saint-Albert, o. m. i.

— Dans une lettre particulière, Mgr Grandin ajoute : « Je me suis efforcé de puiser les renseignements les plus précis ; mais je n'ai pu échapper à quelques erreurs. Je m'aperçois, par la lecture de nos Annales, que le P. Provost n'a pas transporté, comme je l'avais supposé, les corps de nos chers défunts d'une place dans une autre. Je n'ai pu voir moi-même aucun témoin oculaire du massacre... D'après ce que je lis dans certains journaux, nous ne savons pas encore quelles seront les suites et les conséquences de cette guerre, et il y a à craindre que nous ne soyons encore qu'au début. Depuis le 1er juin, je n'ai passé que quelques jours à Saint-Albert. J'aurais bien voulu adresser un rapport complètement exact à notre bien-aimé Père général ; mais je ne le puis absolument. Règle générale : Il faut se défier des rapports que l'on écrit dans le temps d'une certaine excitation ; ils se ressentent nécessairement de l'état de l'écrivain. »

Calgary, 3 octobre 1885.

— De son côté, le R. P. Rémas écrit à Mgr Grandin ces lignes, qui jettent quelque lumière sur le caractère de la révolte :

Evêché de Saint-Albert, 25 août 1885.

Monseigneur,

Dans le voyage important que j'ai eu l'honneur de faire

avec Votre Grandeur dans l'Est, j'ai entendu bien des choses. Campé sur les ruines de la mission du lac d'Oignon, je m'occupais sérieusement de mon ministère ; mais il fallait parler et écouter. Or, des questions que j'ai faites et des récits circonstanciés que je ne demandais pas, je crois que je puis tirer quelques renseignements sur les commencements de la révolte du célèbre chef indien Big-Bear (le Gros-Ours).

Mais il faut être juste et rendre à chacun ce qui lui appartient. Or, de six à sept cents Indiens, hommes, femmes et enfants, qui composaient le camp de Big-Bear au commencement de la révolte, il y en a plus de quatre cents qui, connus sous le nom de *Cris des bois*, sont des gens tranquilles et peu coupables. Les deux cents autres, appelés *Cris des prairies*, forment la canaille du pays, canaille aussi détestée des autres Indiens que des blancs.

C'est dans cette bande, Monseigneur, que le Gros-Ours avait recruté ses soldats. Les autres Indiens n'y sont entrés que comme prisonniers. Il est vrai que la position, les circonstances, l'exemple et le besoin en ont poussé quelques-uns au pillage ; mais je ne pense pas que le nombre des âmes malhonnêtes ait été grand. Le bon Dieu a ses élus partout. Il s'est trouvé de bonnes âmes qui ont empêché de grands crimes.

Si Big-Bear voulait la révolte, voulait-il le massacre? je ne le pense pas, Monseigneur. Il avait, il est vrai, des correspondances avec Riel. D'après le dire général des sauvages, le fond de ses correspondances se réduirait à ceci : « Si vous voulez et si vous pouvez venir au lac des Canards, disait Riel à Big-Bear, venez. En cas contraire, faites ce que vous voudrez chez vous. Quant à moi, je ne saurais aller vous trouver, car je ne compte nullement sur les gens de Saint-Albert. »

Riel pensait bien que Sa Grandeur serait écoutée de son troupeau. Malheureusement, Big-Bear avait deux fils, véritables chenapans, qui, avec leurs amis de même trempe, ont fait bien du mal.

Mais Big-Bear et ses fils avaient-ils une grande armée ? Voilà, Monseigneur, une chose assez curieuse à savoir. Je n'oserais affirmer qu'ils eussent quarante ou cinquante soldats, dans le commencement de leur rébellion. Cette *terrible armée* va pourtant faire trembler le pays et le Canada surtout, qui enverra contre elle des milliers de soldats !!! A la fin, il est vrai, elle s'était accrue d'environ deux cents volontaires, qui n'avaient pas voulu se rendre avec leur chef Poundmaker, et de trois à quatre cents Cris *involontaires*, bien plus désireux de recouvrer leur liberté qu'empressés de tirer sur l'ennemi.

Au loin et même au proche, les blancs sont surpris qu'une si petite poignée de misérables aient été maîtres des bons ; c'est pourtant partout l'histoire humaine. Tous les moyens, justes et injustes, sont bons pour les mauvais, ce qui assure leur triomphe. Mais, pour le pauvre sauvage, il y a encore bien d'autres raisons.

Quand les mauvais garnements d'une tribu se sont emparés des armes et des munitions qui se trouvent dans le pays, que peuvent faire les bons ? Qui les défendra, au milieu de ces immenses forêts, de ces prairies sans limites ? Surtout, qui leur donnera à manger ? Il leur faut donc suivre leurs tristes maîtres.

Je dis ceci, Monseigneur, pour que ceux sous les yeux desquels pourront tomber ces lignes puissent mieux comprendre les choses.

Il y aurait eu, paraît-il, deux conseils de guerre dans la bande du Gros-Ours : l'un tenu par le père, l'autre par les fils. Mais les résolutions qui y furent prises, tant dans l'un que dans l'autre, furent tenues bien secrètes.

Dans leur conseil privé, les deux fils de Big-Bear et leurs amis se seraient communiqué leur mécontentement réciproque contre les missionnaires de la place et les quelques blancs voisins de l'église. Il paraît qu'ils prirent la résolution de se venger, mais non pas pourtant de massacrer. Avec ce désir de se venger, ils avaient une grande crainte que les missionnaires et les blancs ne fissent manquer la révolte par leur opposition, résistance et fuite. Telle serait, à mon avis, Monseigneur, la véritable cause du massacre. Les faits donnent à croire qu'il en est ainsi.

Agréez, etc. RÉMAS, O. M. I.

Les Annales ont raconté, d'après les documents qui leur ont été communiqués, l'histoire de la révolte du Nord-Ouest. Maintenant elles attendront, pour poursuivre cette histoire, un résumé d'ensemble dans lequel les faits pourront être groupés et cités avec précision. Toutefois, en arrêtant ici nos citations, nous ne pouvons nous dispenser d'insérer la protestation ci-incluse du R. P. LEDUC, adressée au *Mail* de Toronto, à l'occasion d'assertions calomnieuses dirigées contre les missionnaires catholiques. Nous trouvons ce document dans le journal *le Manitoba* du 25 juin. On y verra d'un seul coup d'œil par quelles souffrances ont passé nos Pères du Nord-Ouest et quels ont été leurs mérites :

AU DIRECTEUR DU « MAIL ».

Monsieur le directeur,

Je ne puis rendre l'indignation que m'a fait éprouver la lecture de certains discours, sermons et correspondances publiés par des journaux d'Ontario au sujet des événements récents du Nord-Ouest et attribués à des fanatiques, dont quelques-uns, je le dis avec peine, se-

raient des ministres de l'Evangile. Sans la moindre hésitation, ces messieurs accusent l'archevêque, Mgr Taché, notre évêque Mgr Grandin, et leurs missionnaires, d'avoir été les instigateurs de la révolte des métis, ou, en tout cas, d'y avoir mis la main. Comme missionnaire de vingt ans d'apostolat dans les territoires du Nord-Ouest, comme l'un des vicaires généraux de Saint-Albert et procureur des Missions du diocèse, je me lève aujourd'hui pour donner, avec toute la force de mes convictions et de ma conscience, un démenti formel à l'odieuse calomnie proférée contre nous.

Bien loin d'avoir été les instigateurs de la révolte ou d'avoir sympathisé avec elle, ou encore d'y avoir contribué par des actes et des paroles, nous avons fait tout ce que des mortels dans notre position pouvaient faire pour la détourner.

Deux de nos missionnaires, les PP. Fafard et Marchand, ont été horriblement massacrés pendant qu'ils s'efforçaient de sauver la vie aux colons et aux femmes, au lac La Grenouille.

Le P. Le Goff a été, de la part des sauvages, sous une menace de mort pendant des semaines, au lac Froid. Il leur a conseillé et prescrit de ne pas prendre les armes, il les en a suppliés; finalement ils l'ont amené prisonnier.

Le P. Paquette, au lac Muskeg, à 15 milles au nord de Carlton, dut s'enfuir pour sauver sa vie, tant les insurgés étaient montés contre lui, parce qu'il avait essayé de déjouer leurs desseins au commencement des troubles. Nous ne savons même pas ce qui est advenu de lui et nous craignons fort qu'il n'ait perdu la vie à cause de sa conduite.

Le P. André, supérieur du district comprenant Batoche, le lac des Canards et Prince-Albert, s'est attiré l'inimitié de Riel et de ses partisans, pour avoir fait tout en son

pouvoir afin d'apaiser l'insurrection alors qu'elle était dans sa première phase.

Le P. Moulin, à Batoche, a reçu des insurgés un coup de feu à la jambe et a ensuite été retenu prisonnier dans leur camp avec les PP. Fourmond, Végreville et Touze, parce qu'ils avaient fait tout en leur pouvoir pour empêcher l'insurrection.

Les Révérendes Sœurs de la Société des Fidèles Compagnes de Jésus, tant à Batoche qu'à Prince-Albert, ont souffert toute espèce de souffrances physiques et morales depuis la fin de mars.

A Calgary, le P. Lacombe a consacré toute son influence, qui n'est pas minime, à maintenir la tranquillité parmi les six mille Pieds-Noirs qu'il y a en cette région. Je n'hésite pas à dire que s'il n'avait pas ainsi donné spontanément ses services d'un prix incalculable, cette tribu puissante se serait engagée dans une voie belliqueuse, ce qui aurait été le signal d'un soulèvement général parmi les sauvages du Nord-Ouest. C'en aurait été fait du pays.

Le P. Scollen, à la Montagne de la Paix et à la Montagne de l'Ours, entre Edmonton et Calgary, a couru journellement, pendant dix semaines, le danger d'être tué pendant qu'il s'efforçait de retenir les sauvages de ce district. L'autre jour, il a sauvé la vie, au péril de la sienne propre, à un courrier du gouvernement.

Mgr Grandin et le P. Lestanc, à Saint-Albert, près d'Edmonton, n'ont pas cessé, depuis le commencement des troubles, de prêcher la paix et de s'efforcer de maintenir la tranquillité parmi les métis en cette région. Grâce à leurs efforts, un corps de métis a été organisé, lequel a rendu de grands services au gouvernement.

Quant à moi personnellement, j'ai encouru pour longtemps l'hostilité des amis et suppôts de Riel pour n'avoir négligé aucune occasion de dénoncer la révolte et de

représenter Riel sous son vrai jour, à ceux qui sympathisaient avec lui.

Le P. Cochin, de Battleford, a été pendant plusieurs semaines prisonnier dans le camp de Poundmaker, et c'est à lui que les blancs, retenus en captivité, doivent en grande partie de n'avoir pas été mis à mort.

Les Sœurs de la Miséricorde, au lac La Biche, ont été obligées de chercher un refuge pour plusieurs semaines sur une des îles du lac, simplement parce que, de concert avec les missionnaires, elles se sont opposées, dès le début, à toutes les menées inconstitutionnelles. Subséquemment, quand le sang eut été répandu, elles ne négligèrent aucun moyen pour empêcher les métis et les sauvages de se joindre à l'insurrection.

Finalement, sept de nos églises et établissements ont été détruits.

Ainsi donc, nous avons souffert des dommages matériels ; nous avons encouru personnellement des dangers de toute sorte, la mort même, pour avoir fait tout en notre pouvoir comme serviteurs de Dieu et citoyens loyaux du Canada, pour détourner les horreurs de cette insurrection désastreuse. Dans ces circonstances, je proteste qu'il est non seulement cruel, mais bas, au-delà de toute expression, pour les individus qui sont hostiles à notre Église, d'essayer de nous imprimer le stigmate de la trahison.

Votre, etc.

H. Leduc, o. m. i.,
Vicaire général de Saint-Albert.

Palais épiscopal, Saint-Boniface, 8 juin 1885.

LIMBOURG HOLLANDAIS

LE JUNIORAT DE HEER (1)

Heer, le 5 août 1885.

Mon très révérend et bien-aimé Père,

L'année scolaire vient de prendre fin : je profite des loisirs que me procurent les premiers jours de vacances, pour rédiger le rapport annuel sur le juniorat du Sacré-Cœur de Heer, et, en vous mettant au courant des résultats obtenus, vous redire nos joies et nos espérances.

Trois années se sont écoulées déjà depuis le jour où quelques enfants de Notre-Dame de Sion, quittant, non sans regret, la maison où ils avaient vécu heureux et le sanctuaire béni de la Vierge Immaculée, posèrent le pied sur le sol du Limbourg hollandais, et vinrent demander à ce pays catholique une sécurité qu'ils ne trouvaient plus dans la patrie française. Depuis ce jour, des événements féconds en résultats se sont produits : le germe, déposé par des mains prudentes dans une terre généreuse, s'est développé silencieusement, grâce aux bénédictions du Cœur de Jésus ; il a poussé une tige vigoureuse qui se couronne de feuilles et de fleurs ; mais ni la couleur verdoyante des unes, ni les suaves parfums des autres ne nous contentent pleinement ; nous regardons vers l'avenir et nous espérons voir prochainement aux

(1) Depuis la réception de ce rapport, le Juniorat de Heer a été transféré dans un local plus spacieux et plus convenable, à Ravensbosch, près Fauquemont, et le nombre des junioristes dépasse déjà soixante. La maison est sous le patronage de saint Charles. (*Note de la rédaction.*)

fleurs succéder les fruits nombreux qui réjouiront le bon jardinier et le consoleront de son travail et de ses peines. Daignent Notre-Seigneur et sa sainte Mère réaliser cet ardent désir de nos cœurs !

La physionomie actuelle du juniorat de Heer ne diffère guère de celle qu'il présentait il y a deux ans, à l'époque où a paru dans nos Annales le premier rapport sur cet établissement. Extérieurement, pour les gens du dehors, pour les profanes, c'est toujours la même maison, décorée assez mal à propos du nom de *château*, maison qui tous les jours vieillit et semble s'affaisser sous le poids des ans. Elle ne nous appartient pas, nous n'avons pas le droit d'y toucher ; nous devrons bientôt la rendre au propriétaire telle que nous l'avons reçue : *Reddite quæ sunt Cæsaris, Cæsari.* Notre rôle se borne donc à la maintenir dans une intégrité aussi parfaite que possible, et si nous n'ajoutons rien, nous retranchons moins encore. Les modifications ont porté exclusivement sur une remise située à quelque distance de la maison principale où nous avons installé la salle d'étude, les classes et un dortoir supplémentaire. C'est toujours le même parc, aux arbres touffus, où les corbeaux volontiers éliraient domicile, si nous leur en laissions le loisir, aux taillis épais où s'abattent frétillants et gazouillants petits oiseaux de toute espèce et de toute nuance, aux allées ombreuses où nous aimons à chercher fraîcheur et délassement sous la protection de la Vierge de Lourdes, qui, du fond de sa grotte tapissée de lierre, nous regarde à travers les éclaircies du feuillage. Dans cette maison et dans ce nid de verdure habitent quelques hommes, tout de noir habillés, qui se disent Français, font profession d'être religieux et s'honorent de porter le titre d'Oblats de Marie Immaculée. Autour de ces religieux se sont groupés nombre d'enfants et de jeunes gens qui, somme toute, ne paraissent pas

trop malheureux, dont les cris joyeux troublent le calme de la campagne limbourgeoise, dont le mouvement et l'entrain étonnent la placidité hollandaise. Voilà tout ce que le public sait sur notre compte : il lui est interdit de pénétrer plus avant, arrêté sur le seuil de notre établissement plus encore par la diversité du langage et les prescriptions de nos saintes Règles que par nos clôtures branlantes et nos haies en mauvais état. Le public ne trouve aucun changement: pour lui, c'est toujours la même chose.

Pour nous, gens du dedans, qui sommes à même de mieux apprécier les choses, nous trouvons qu'il s'est opéré depuis deux ans des modifications profondes, des changements essentiels ; que notre œuvre présente aujourd'hui, sous certains rapports, un caractère tout différent de celui qu'elle avait à l'origine ; que nous sommes engagés dans une voie nouvelle, voie encore inexplorée, où nous attendent peut-être plus d'une surprise, plus d'un mécompte, où cependant nous trouverons finalement, il faut l'espérer de la miséricorde divine, avantages et consolations, le centuple avec et malgré les tribulations : *centuplum cum persecutionibus*. Les premiers junioristes sortis de Notre-Dame de Sion, comme un essaim d'une ruche trop féconde, n'ont passé qu'un an au juniorat de Heer : ils sont allés demander au noviciat et au scolasticat le complément, la plénitude de cette formation intellectuelle et religieuse, dont le juniorat ne fait que jeter les bases et dessiner les grandes lignes. D'autres sont venus, envoyés par cette même maison de Sion, pour prendre la place de leurs aînés. Ils ont disparu à leur tour, mais en disparaissant ils n'ont pas laissé le juniorat vide. Dès les premiers jours, les junioristes de la fondation avaient ouvert joyeusement leurs rangs et leurs cœurs à des enfants, à des jeunes gens nés sous un autre

climat, parlant une autre langue, appartenant à une autre nationalité, mais partageant les mêmes croyances, les mêmes sentiments, et poursuivant un même but. Ces étrangers, qui venaient frapper à notre porte et demandaient à faire partie de la famille, étaient peu nombreux au début : deux ou trois, venus du fond de la Saxe ou du Hanovre, cédant à je ne sais quelle mystérieuse attraction. Ils formaient une infime minorité, mais leur nombre s'est accru insensiblement, ils sont devenus la majorité, et à l'heure où j'écris ces lignes, l'élément français a complètement disparu : nos quarante-cinq junioristes sont tous de langue et de nationalité allemandes. C'est là, si je ne me trompe, une modification essentielle dans le caractère de notre œuvre et dans ses conditions d'existence. La maison de Heer, qui n'était dans ses débuts qu'une dépendance, et pour ainsi dire une succursale de Notre-Dame de Sion, qui s'appuyait sur elle, avait besoin de ses secours, lui empruntait les éléments de sa vie, la maison de Heer vit désormais de sa vie propre, elle ne conserve plus, à l'égard de sa mère, d'autres liens que ceux d'une vive affection et d'une respectueuse reconnaissance. Elle trouve à se recruter sur un autre terrain, dans des pays différents, et il semble que la Providence l'ait suscitée pour subvenir à des besoins nouveaux. Ces enfants, ces jeunes gens, qui aspirent à porter un jour la croix de l'Oblat, verront-ils jamais s'abaisser devant eux les barrières qui leur interdisent le retour dans la patrie allemande et l'exercice du ministère auprès de leurs compatriotes ? C'est le secret de Dieu. Mais en dehors même de la mère patrie, quel vaste champ s'ouvre à leur zèle, et quels services ils peuvent rendre à la cause de l'Église et à la Congrégation ! Chaque année, chaque mois, c'est par milliers que les fils de l'Allemagne quittent la mère patrie pour aller demander à l'étranger les moyens d'é-

lever leurs nombreuses familles. S'il faut en croire une statistique autorisée, les contrées de l'ancien et du nouveau monde, les régions fertiles de l'Angleterre, des Etats-Unis, de l'Australie, etc., ont reçu durant chacune de ces dernières années plus de deux cent mille émigrants de nationalité allemande. A ces multitudes catholiques, il faut aussi des prêtres qui sachent comprendre leurs vrais besoins, qui parlent leur langue, qui vivent de leur vie. Ces prêtres, c'est en vain qu'on les demanderait aux séminaires de l'Allemagne, qui, arrêtés dans leurs développements par une foule de mesures vexatoires et persécutrices, ne parviennent même pas à subvenir aux besoins diocésains. Nos enfants, qui nous viennent nombreux de la Lorraine allemande, de l'Alsace, de la Saxe, du Hanovre, lorsque après une longue et sérieuse formation ils auront reçu les pouvoirs divins du sacerdoce catholique, ne seront-ils pas ces apôtres que cherche le Cœur de Jésus pour les envoyer porter à ces multitudes, errant sans pasteurs et sans guides, les paroles qui consolent et font vivre ? C'est du moins l'espoir que nous nourrissons dans notre cœur, mon très Révérend et bien-aimé Père ; c'est là le but que nous poursuivons, en remerciant le Sacré Cœur qui a daigné jeter les yeux sur notre chère Congrégation pour réaliser cette œuvre si importante.

Le nombre de nos junioristes à la fin de cette année scolaire s'élève à quarante-cinq. Est-ce là un chiffre extrême qu'il est absolument interdit de dépasser ? Les circonstances décideront. Si nos désirs sont grands, il faut reconnaître, hélas ! que nos ressources sont bien petites : mais si le Sacré Cœur, sollicité par notre Mère Immaculée, daigne susciter une brise favorable, pourquoi hésiterions-nous à tendre nos voiles et à nous laisser emporter au souffle divin ? Quand Dieu mène la barque, il ne faut craindre ni tempêtes ni récifs. Ces quarante-cinq junio-

ristes sont répartis en quatre classes, d'après le degré de leur culture intellectuelle. Quatre professeurs consacrent leurs soins à la jeunesse studieuse et la dirigent dans les voies ardues de la science. Permettez-moi, mon très Révérend Père, d'inscrire ici leurs noms, et de faire ainsi connaître à la famille ces humbles enfants de la Congrégation qui se dévouent avec tant d'abnégation à l'œuvre que vous leur avez confiée. Personne ne saurait m'en vouloir de donner à ces chers confrères un témoignage public de ma profonde estime et de ma vigoureuse affection.

La classe supérieure, qui après les vacances prendra le nom de *seconde* et compte actuellement huit élèves, est dirigée par le R. P. Rousseau, un vétéran déjà des luttes pacifiques du professorat, mettant généreusement au service de cette œuvre qu'il aime les forces que la Providence a daigné lui rendre. Ces forces déclinaient d'une manière inquiétante au début de cette année scolaire, et ne répondaient plus à son zèle, ni à son dévouement. Vous avez jugé à propos, mon très Révérend Père, de le décharger, au mois de novembre dernier, d'une partie des fonctions qu'il remplissait depuis la fondation de Heer, et, en lui laissant simplement la direction d'une classe, vous avez voulu lui ménager le moyen de soigner sa santé affaiblie. Le résultat a répondu à vos prévisions et à vos désirs : le R. P. Rousseau sent ses forces s'accroître tous les jours, et tout nous fait espérer que la Congrégation peut compter pour longtemps encore sur ses bons et loyaux services. Pour le remplacer dans ses fonctions de supérieur — je note en passant ce fait qui appartient à l'histoire du juniorat de Heer — vous avez jeté les yeux sur un des chapelains de l'église du Sacré-Cœur, le dernier de tous, et le moins digne à coup sûr de cette trop flatteuse distinction ; vous lui avez demandé

de quitter la sainte colline, de s'éloigner du sanctuaire béni où il eût aimé à se dévouer obscurément pour la gloire du divin Maître, d'aller sur la terre d'exil travailler plus directement au bien et au développement de cette famille religieuse à laquelle il a l'honneur d'appartenir... J'ai obéi, mon très Révérend et bien-aimé Père : *Vir obediens loquetur victorias* — cette pensée fait ma consolation et ma force.

Le R. P. Abhervé est chargé de la deuxième classe. Cette classe, composée de sept élèves, portera le nom de *quatrième* après les vacances et en suivra le programme. Le R. P. Abhervé est un ouvrier de la première heure; il a assisté à la fondation de Heer, il a pris sa large part du fardeau et lutté vaillamment contre les difficultés inhérentes à la fondation et à l'organisation d'un établissement tel que le nôtre. Le R. P. Abhervé commence à goûter les fruits de ses efforts et de ses fatigues, et se repose en travaillant : *In labore requies.*

Les deux classes suivantes portent bien le nom de *septième* et de *huitième ;* mais l'étiquette n'est pas juste, il faudra la changer prochainement. Par quoi la remplacerons-nous? Je ne sais. Peut-être ferons-nous de ces deux classes, après les vacances, une cinquième et une sixième. L'année qui finit a été pour les élèves de ces deux classes une année de préparation. Ils se sont formés au français, qu'ils commencent à parler et à comprendre passablement ; on leur a donné quelques notions d'histoire sainte, de géographie générale, d'arithmétique élémentaire, une teinte de latin, du moins dans la première de ces deux classes. Les voilà préparés, outillés. J'espère qu'ils marcheront d'un pas allègre dans la voie qui s'ouvre devant eux et où ils se sont engagés déjà sous la direction de leurs chers et zélés professeurs, le R. P. Ravaux et le F. Acker. L'un et l'autre ont été initiés à la science et à

la vertu sous le regard maternel de Notre-Dame de Sion ; c'est vous dire assez quel est leur dévouement pour la Congrégation et le zèle qu'ils déploient dans l'accomplissement de leurs fonctions. L'un et l'autre possèdent la langue allemande, parlée par leurs élèves, ce qui leur permet de rendre d'inappréciables services. Ils sont arrivés ensemble au juniorat de Heer en juillet 1884 : le premier sortait du scolasticat d'Inchicore, et venait consacrer à notre œuvre les prémices de son ministère, et nous faire bénéficier des grâces surabondantes qu'il avait reçues avec l'ordination sacerdotale ; le second avait passé une année dans la retraite et le recueillement du noviciat de Houthem : il a eu le bonheur, le 24 juin dernier, de prononcer ses vœux perpétuels et d'entrer définitivement dans la famille des Oblats de Marie Immaculée.

Que vous dirai-je encore, mon très Révérend et bien-aimé Père ? Tous, Pères et Frères, nous nous dévouons humblement et joyeusement à ce ministère difficile tout à la fois et consolant qu'il vous a plu de nous confier. Elever des enfants, c'est-à-dire les faire monter de ce niveau infime où les place à leur entrée dans la vie la loi commune qui régit toute créature humaine jusqu'à ces régions supérieures où ils peuvent espérer rencontrer Dieu et ses dons de choix ; — élever des enfants, c'est-à-dire travailler chaque jour, sans impatience comme sans découragement, à débarrasser leur intelligence de ses préjugés, de son ignorance, de ses erreurs, lui communiquer les trésors de la science naturelle et surnaturelle, faire arriver les rayons d'une lumière toujours plus abondante au sein de ces épaisses ténèbres ; — élever des enfants, c'est-à-dire encore façonner ces jeunes cœurs, si tendres, si impressionnables, sur le modèle du Cœur de Jésus, substituer peu à peu aux sentiments terrestres, égoïstes, rejetons inavouables d'une racine corrompue,

les sentiments nobles, généreux, surnaturels, l'esprit de dévouement et de sacrifice; — donner à leur volonté cette vigueur, cette énergie, qui rendra impossible le retour des lâchetés et des capitulations du passé; — élever des enfants, c'est-à-dire faire des hommes, des chrétiens convaincus; mieux que cela, ébaucher en eux le prêtre, le missionnaire, le futur Oblat de Marie Immaculée — quelle œuvre difficile, ardue, et combien les responsabilités qu'elle entraîne ont de quoi effrayer l'humaine nature!... Mais *sufficientia nostra ex Deo est;* nous comptons sur le secours de Dieu qui nous a placés à ce poste, qui nous a confié cette portion de sa vigne, et qui ne nous refusera pas les grâces dont nous avons besoin pour faire son œuvre. Et quand la nature se rebute devant les obstacles qui renaissent à chaque pas, et quand les forces se lassent, quand le courage est sur le point de défaillir — faut-il s'en étonner ? l'artiste qui s'acharne sur le marbre résistant pour lui faire exprimer les sentiments dont son âme est remplie, n'a-t-il pas, lui aussi, de ces heures douloureuses où, jetant le ciseau indocile, il pleure de ne pouvoir réaliser le sublime idéal de son imagination et de son cœur ? — quand donc notre âme est sur le point de se laisser envahir par ces sentiments énervants, elle arrête le flot tumultueux de ses pensées et, franchissant les limites de l'espace où elle est emprisonnée, et remontant bien avant dans le cours des siècles, elle contemple, là-bas, sous les sycomores de la plaine brûlée par le soleil d'Orient, ou dans les rues tortueuses de quelque bourgade juive, une suave et fortifiante apparition : Jésus, l'Homme-Dieu, notre Maître adoré, s'inclinant avec amour vers les petits, vers les enfants que leurs mères offrent à ses bénédictions, leur prodiguant ses caresses, de ses lèvres divines déposant un baiser sur leur front candide, respirant avec délices les parfums célestes

qui s'exhalent de leur cœur encore vierge, et répondant aux fâcheux, aux impatients, à ceux qui ne comprennent rien aux choses du ciel : « Laissez venir à moi les petits enfants ! » — Et l'âme se redresse soudain, fortifiée par cette douce vision : pourquoi donc n'aimerait-elle pas ceux à qui Notre-Seigneur a témoigné tant de prédilection ? pourquoi donc ne prodiguerait-elle pas tous les trésors d'un dévouement que rien ne lasse en faveur de cette portion choisie du troupeau du divin Pasteur, s'appropriant les sentiments et les préférences de Celui dont elle tient la place, et au nom de qui elle agit ?

L'avenir nous offre aussi d'autres motifs d'encouragement. Ces enfants, qui sont aujourd'hui l'objet de notre tendre sollicitude, sur qui l'Eglise et la Congrégation font reposer leurs plus chères espérances, vont grandir, se développer, se former à la science et à la piété. Ils nous quitteront dans quelques années, c'est vrai ; mais pour aller puiser à d'autres sources ce qui manque au perfectionnement de l'œuvre commencée par nos faibles mains. Puis ils franchiront un à un les degrés qui les séparent du sacerdoce, et, au jour marqué par les décrets divins, ils se prosterneront, dans quelque lointain sanctuaire, aux pieds du Pontife, pour recevoir l'onction sainte et le sceau indélébile du sacerdoce éternel. Alors la semence confiée à la bonne terre commencera à porter ses fruits. Et si, un jour, dans notre solitude studieuse, nous arrive la renommée des grandes œuvres opérées par ceux que nous avons appelés *nos enfants ;* si quelque plume enchanteresse nous retrace, dans nos Annales, ces scènes qu'on dirait d'un autre âge, nous dépeint les foules enthousiastes se pressant dans l'enceinte de l'église, devenue trop étroite ; entourant la chaire sacrée, où retentit une parole vraiment apostolique ; assiégeant les confessionnaux et pleurant, aux pieds d'un ministre de Jésus-Christ,

de longues années passées dans le péché, se laissant, en un mot, remuer, convertir et régénérer par nos enfants, par nos jeunes gens, devenus prêtres, missionnaires, Oblats de Marie Immaculée, instruments de miséricorde aux mains du Dieu sauveur, n'aurons-nous pas le droit, mon très révérend Père, d'être doublement heureux et consolés, nous qui les aurons préparés et armés pour cette lutte spirituelle, et ne pourrons-nous pas, à juste titre, réclamer une large part dans ces victoires, qu'ils devront, sans doute et tout d'abord, à la grâce de Dieu et à leurs efforts personnels, mais qui seront aussi le résultat des soins que leur prodiguent leurs éducateurs et leurs pères?

D'ailleurs, si le présent a ses épreuves et ses tristesses, il a bien aussi ses joies et ses consolations, et la douce Providence nous fait goûter déjà quelques-uns de ces fruits précoces, qui sont comme le gage de la récolte future et de la récompense à venir. Nous exigeons de nos junioristes un travail constant et énergique, le respect de la Règle, l'entrain dans les jeux, l'obéissance simple et confiante à l'égard de ces maîtres, ou plutôt de ces pères, qui veulent ardemment le bien de leurs enfants; nous travaillons à faire naître ou à développer dans leurs cœurs la vraie et solide piété, l'amour de Jésus-Eucharistie et de la Vierge Immaculée; nous voulons qu'ils s'aiment comme des frères, qu'ils ne forment qu'un cœur et qu'une âme, qu'ils soient vraiment une famille constituée sur le modèle de la sainte Famille de Nazareth. Dirai-je que ces vœux et ces désirs sont toujours pleinement réalisés, que le pasteur n'est pas obligé parfois d'élever la voix pour maintenir dans le bon chemin une brebis qui paraît vouloir s'en écarter, que le père n'a pas recours de temps en temps à la verge de la parole et de la remontrance à l'égard de quelques enfants peu réfléchis et indociles à leurs heures? Ce serait exagérer, et on ne me croirait

guère. On me croira, du moins, si j'affirme que les juniores de la maison du Sacré-Cœur ont tous bonne volonté, qu'ils travaillent courageusement à se corriger des défauts inhérents à leur jeune âge ; que, par leur piété, leur bon esprit, leur amour du travail, ils font déjà notre joie et notre bonheur, avant de former notre couronne : « *Gaudium nostrum et corona nostra.* »

Je vous avais promis un rapport, mon très Révérend et bien-aimé Père, et je m'aperçois que je vous livre quelque chose qui ressemble singulièrement à une thèse ou à un panégyrique.

J'ai confiance que votre bonté paternelle me pardonnera toutes ces digressions ; vous savez bien que la bouche parle de l'abondance du cœur.

Je termine par quelques mots sur nos chers Frères convers, qui nous viennent en aide avec une générosité au-dessus de tout éloge et nous facilitent puissamment l'accomplissement de notre tâche. Ils étaient sept au début de cette année; ils sont maintenant réduits au nombre de cinq, et ce nombre est réellement insuffisant; il y a des limites que le dévouement le plus généreux ne peut dépasser. Le bon Dieu s'est choisi une victime dans leurs rangs : le cher F. Leborgne a succombé, le 24 février dernier, à la maladie qui le minait depuis longtemps. Dieu l'avait appelé du fond de la Bretagne pour le sanctifier et le mieux préparer dans le recueillement et le pieux exercice du noviciat; et, quelques mois à peine après l'émission des premiers vœux, lorsque nous avions pu déjà apprécier cette âme simple, droite, vraiment religieuse, la jugeant mûre pour le ciel, il a fait entendre cet appel définitif auquel nul ne résiste. Le bon Frère avait été consolé souvent, sur son lit de douleur, par la visite du divin Maître, et, avec votre autorisation, il avait pu, le 17 février, faire une Oblation perpétuelle et se ménager ainsi

un nouveau titre à la protection efficace de notre bonne Mère Immaculée. Ses restes reposent dans le cimetière paroissial, à l'ombre de l'église de Heer. Nous avons l'espoir que ce cher Frère n'oubliera pas, dans le ciel, cette maison où il n'a fait que passer et ceux qui l'ont aimé et regrettent encore sa fin prématurée.

En terminant, mon très Révérend et bien-aimé Père, je réclame une de vos meilleures bénédictions pour ces Pères, pour ces Frères, pour ces enfants, qui vous aiment et qui veulent se montrer dignes de vous et de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée. Que cette bénédiction nous aide à passer saintement et joyeusement ces vacances et à commencer, ici ou ailleurs, une nouvelle année d'études, plus féconde encore en résultats que celle qui vient de s'achever.

Veuillez agréer, mon très Révérend et bien-aimé Père, l'assurance de tout notre respectueux et filial dévouement en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

L. Legrand, O. M. I.

MAISONS DE FRANCE

MAISON DE PONTMAIN.

Pontmain, le 1er octobre 1885.

Mon très révérend et bien-aimé Père,

Une voix autorisée m'a fait entendre que vous seriez heureux de recevoir quelques nouvelles de votre petite famille de Pontmain ; pourrais-je me refuser aux désirs de votre cœur paternel ?

Le dernier rapport que vous avez reçu de Pontmain, daté du 15 octobre 1882, vous entretenait des deux œuvres principales qui nous occupent : l'Œuvre des missions et l'Œuvre des pèlerinages ; je vais m'efforcer de vous les esquisser encore à grands traits.

I. *Œuvre des missions.* On l'a dit bien souvent et avec raison, la maison de Pontmain, placée au point de réunion de quatre diocèses où les pratiques de la foi sont encore en honneur, est admirablement située comme maison de missionnaires.

Les nombreux pèlerinages qui se succèdent durant tout l'été dans notre sanctuaire, accourant des diocèses de Séez, de Coutances et surtout de Laval, nous créent des relations très intimes avec un bon nombre de prêtres ; et c'est bien souvent aux pieds de Notre-Dame d'Espérance que se négocient entre les curés et les chapelains de Pontmain les bases d'une mission future ou les projets d'une retraite.

J'ouvre le *Codex historicus*, et dans les humbles annales

de la famille je compte 61 travaux en 1883 et 74 en 1884. L'année 1885 promet aussi une moisson abondante de prédications : 3 carêmes, 10 missions, 45 retraites paroissiales, plusieurs adorations et d'autres sermons de circonstance, 55 travaux déjà exécutés au 1er septembre.

Comme vous le voyez, très Révérend et bien-aimé Père, Notre-Dame de la Sainte-Espérance protège et bénit visiblement le ministère de ses enfants. Après cette énumération à vol d'oiseau, vous donnerai-je quelques détails ?

Malheureusement la modestie de nos missionnaires pratique un peu trop à la lettre le grand principe : *Ama nesciri ;* laissant dans l'ombre leurs œuvres les plus méritoires, ils n'ont aucun souci du pauvre historien qui devra plus tard s'efforcer de donner une nouvelle vie à des récits rapides et succincts, et de mettre en lumière des merveilles de grâce ensevelies dans l'obscurité.

Je devrai, pour m'aider dans ce travail ingrat, recueillir quelques extraits des journaux et des *Semaines religieuses* qui, par bonheur, ne sont pas tenus à la même discrétion.

J'y ajouterai, pour l'année 1885, quelques lettres reçues de plusieurs curés et quelques souvenirs personnels...

Le R. P. Roux (Victor), pendant les dix-huit mois qu'il a passés à Pontmain, a prêché 1 carême à Marseille (Endoume), 5 retraites religieuses, 12 retraites de paroisses ou de pensionnats, plusieurs sermons de circonstance. Le dernier de ses travaux dans la Mayenne a été le panégyrique de sainte Thérèse prêché au Carmel de Laval, et dont Mgr l'évêque du diocèse nous a fait un grand éloge.

Le R. P. Montfort, ouvrier toujours infatigable, sème avec ardeur la parole de Dieu dans le Maine, la Normandie et la Bretagne, et revient toujours vers Notre-Dame de Pontmain chargé d'amples moissons spirituelles

qu'il dépose avec joie à ses pieds : *Venient cum exultatione portantes manipulos suos.*

Je trouve à son actif, depuis le 1er janvier 1883, 2 carêmes, l'un à Saint-Denis de Gastines et l'autre à Notre-Dame de Laval, 1 mois de Marie à Passais, 6 missions ou retours de missions, 46 retraites paroissiales.

Je lis dans la *Revue catholique* du diocèse de Séez (juin 1884) les lignes suivantes :

« Pour la vingt et unième fois, l'oratoire de la sainte Vierge à Passais a vu les exercices du mois de Marie. Cette année, ces exercices ont été prêchés par le R. P. Montfort, des Oblats de Marie. Dès les premiers jours, la parole ardente et apostolique du missionnaire attira aux pieds de la sainte Vierge un auditoire nombreux qui alla toujours croissant jusqu'à la fin du mois. Dans la dernière quinzaine la foule était si considérable que les prédications durent se faire en plein air deux et trois fois par jour. Et cependant tout cet auditoire n'était pas amené par la curiosité ou par tout autre motif banal; car le P. Montfort ne vise point à faire des fleurs de rhétorique et ne flatte point ses auditeurs. Ses sermons sont des instructions très simples où il ne craint pas de dire carrément la vérité dans tout ce qu'elle peut avoir de sévère. Le zèle du missionnaire porta des fruits ; son confessionnal a été constamment entouré, et plus de 3 000 personnes de l'endroit ou du voisinage ont reçu l'absolution de sa main. »

Le bon Père rentrait à Pontmain après avoir prêché 70 sermons en un mois. Au mois de novembre 1884, le même Père était demandé à Longueville, petite paroisse du diocèse de Coutances, pour y prêcher une mission de quinze jours. Or, voici le récit que le curé lui-même m'en a fait : « La majeure partie des hommes de ma paroisse, entamés par les idées du jour, étaient tom-

bés dans une grande indifférence religieuse. Aussi, redoutant un échec pour le missionnaire, je ne parlai tout d'abord au révérend Père que d'une petite retraite paroissiale; il l'annonça aux fidèles à la grand'messe avant de commencer son premier sermon. Mais ce sermon d'ouverture fut tellement touchant que je vis bien des larmes couler dans l'auditoire ; le P. Montfort avait évidemment conquis la situation. En effet, à peine rentrés au presbytère, nous vîmes venir vers nous le maire et son adjoint, suppliant le missionnaire de rester au milieu d'eux quinze jours et de leur prêcher une vraie mission. Il fallut se rendre à cette douce violence ; et la sommation respectueuse des bons magistrats eut un plein succès. La mission a réussi à merveille. Dieu soit loué ! »

J'ai pu vérifier moi-même cette affirmation reconnaissante du pasteur, en allant prêcher quelques mois plus tard cette bonne population, durant mon carême de Granville.

Que pourrais-je encore vous dire, très Révérend et bien-aimé Père, pour vous édifier sur le zèle et les succès de cet excellent missionnaire que vous avez depuis longtemps apprécié ?

Voici ce que disait un journal catholique du diocèse, l'*Antiradical,* à propos du Carême de 1885, dans l'église de Notre-Dame, à Laval :

« La station du Carême a été prêchée cette année, à Notre-Dame des Cordeliers, par le P. Montfort, chapelain de Pontmain, des Oblats de Marie. La parole vibrante et apostolique du missionnaire a su, dès les premiers jours, former un très bel auditoire autour de la chaire. »

Le grand nombre des communions pascales a bien consolé son zèle.

Si l'usage était de faire une distribution de prix aux missionnaires, je vous prierais, mon très Révérend Père,

après avoir proclamé le R. P. Montfort *hors concours*, de couronner comme premier *lauréat* le R. P. Lémius. Heureusement ces bons Pères n'inscrivent leurs exploits que sur le grand Livre de vie, et ne prétendent qu'aux récompenses éternelles; ils ont raison.

Depuis le 1er janvier 1883 jusqu'au 1er septembre 1885, je compte pour le R. P. Lémius 3 carêmes : Notre-Dame de Mayenne, Saint-Jean de Château-Gontier, Saint-Denis de Gastines; 5 missions, 25 retraites de paroisses, de collèges ou de pensionnats et quelques autres sermons.

Je demande quelques renseignements à notre *Codex historicus* et j'y trouve, à propos de sa première station quadragésimale, cette phrase extrêmement laconique : Le R. P. Lémius *a prêché le carême à Notre-Dame de Mayenne.*

Je m'ingénie à lire entre les lignes, et, complétant le document par des renseignements personnels recueillis depuis, je lis ces mots : « M. l'archiprêtre de Mayenne a tellement goûté les sermons pleins de doctrine et les conférences si pratiques de son missionnaire, qu'il l'a redemandé pour le carême de 1886. »

Un mot sur ses missions. Durant les mois d'octobre et novembre 1884, la maison de Saint-Jean d'Autun nous avait gracieusement prêté le concours d'un excellent missionnaire, le R. P. Pays, qui voudra bien recevoir ici tous nos remerciements. Le R. P. Lémius lui fut donné comme collaborateur.

Citons cet extrait de la *Semaine religieuse de Laval* sur une de leurs missions (1) :

« Nous recevons les plus édifiants détails sur la mission récemment donnée à la paroisse Saint-Pierre des

(1) Cet extrait a déjà paru dans une de nos Revues; nous le maintenons dans ce rapport d'ensemble, ainsi que d'autres citations de *Semaines religieuses*. (*Note de la rédaction.*)

Landes par deux hommes de Dieu, dont le zèle apostolique est bien connu dans notre diocèse, les RR. PP. Pays et Lémius.

« Pendant trois semaines, toute la population a répondu avec entraînement à l'appel des missionnaires. Dès les premiers jours, les hommes ont commencé à assiéger le tribunal de la pénitence, et les femmes ont dû leur céder le pas.

« Le soir, après le travail des champs, on voyait accourir la population des points les plus éloignés de la paroisse, pour entendre la parole de Dieu. Souvent la foule était si grande que l'église, malgré toutes les places improvisées dans le chœur et dans les allées, pouvait à peine la contenir... Tant de zèle de la part des missionnaires, comme de la part des fidèles, promettait une abondante moisson. Aussi, le jour de la clôture, qui était en même temps celui de l'Adoration perpétuelle, plus de 1 100 personnes sont venues se presser à la Table sainte. »

Je cherche ailleurs quelque heureuse indiscrétion commise volontairement par une plume amie sur les travaux du bon Père Lémius : je trouve ces mots bien courts, mais très élogieux, dans le *Bulletin du Vœu national* (juillet 1885) :

« Le R. P. Lémius, qui a passé avec nous la dernière partie du mois de juin, a vu constamment réuni autour de sa chaire un auditoire compact, captivé par sa parole pleine de doctrine et d'une chaleur tout apostolique. Le sanctuaire conservera longtemps le souvenir de ses pieux enseignements. »

Je dois vous parler maintenant, très Révérend et bien-aimé Père, d'un autre champion de nos luttes apostoliques, digne émule des PP. Montfort et Lémius.

Le R. P. Baugé, qui conserve à cinquante-huit ans

toute l'ardeur d'un jeune missionnaire, a prêché, depuis le 1er janvier 1883, 1 carême à Cossé-le-Vivien, 6 missions et 30 retraites.

Pendant que le R. P. Montfort était retenu d'urgence à Longueville, durant quinze jours, par les *autorités civiles de l'endroit,* le cher P. Baugé était abandonné à ses seules forces par son compagnon de mission, dans la petite paroisse d'Hercé, qu'ils devaient évangéliser ensemble. Force lui fut de se résigner à son sort, et de livrer le combat tout seul. Il en sortit avec un vrai triomphe.

Transformant la mission de quinze jours en une mission de trois semaines, il n'omit aucune des grandes cérémonies, confessa toute la paroisse, et ramena presque tous les retardataires. M. le curé a été si enchanté de son missionnaire, que dans une lettre très élogieuse écrite au R. P. Supérieur il le redemande pour la retraite de ses enfants, et pour un retour de mission dans un an.

Je lis dans la *Semaine religieuse de Laval* un long article sur une grande mission prêchée par nos Pères, au mois de janvier dernier ; j'en extrais quelques phrases :

« Une grande mission donnée pendant trois semaines par deux chapelains de Notre-Dame de Pontmain, les RR. PP. Lémius et Baugé, vient de se terminer dans la paroisse de Saint-Hilaire des Landes...

« Afin de connaître plus vite le vaste champ qu'ils devaient cultiver, ces ouvriers du Seigneur commencèrent par visiter la paroisse tout entière, sans oublier la plus humble demeure...

« ... Bientôt ce fut le tour des bons Pères de recevoir des *visites.* Elles furent nombreuses : les confessionnaux furent entourés avec empressement, et un grand nombre d'hommes qui en avaient oublié le chemin depuis dix ans, vingt ans et plus, le retrouvèrent en ces jours de grâce et de salut.

Il serait trop long de parler en détail de chacune des belles fêtes de la mission... Mais il est impossible de passer sous silence la cérémonie de la *Réparation au Crucifix,* qui eut lieu vendredi dernier. Dans une chaleureuse allocution, le R. P. Lémius énuméra d'une voix vibrante tous les outrages que Notre-Seigneur reçoit de l'ingratitude des hommes, et rappela l'obligation pour le vrai chrétien de les réparer par son amour ; ensuite, le R. P. Baugé bénit solennellement un beau christ exposé sur un lit d'honneur, et le fit adorer par la foule prosternée...

« Ces cérémonies si touchantes étaient bien faites pour ranimer la foi, nourrir la piété et préparer l'avènement de Jésus-Christ dans les âmes.

« Aussi, le dernier jour, la paroisse entière entourait la Table sainte ; et sur la demande de leur bien-aimé missionnaires, tous les fidèles renouvelaient avec enthousiasme les engagements solennels de leur baptême et de leur première communion... La plantation d'une belle croix, signe de salut et gage de persévérance, termina dignement la mission... *Confirma hoc Deus, quod operatus es in nobis.* »

Le R. P. Baugé, qui excelle surtout dans l'évangélisation des enfants, récolte aussi des fruits abondants dans des milieux parfois plus ingrats. Au carême dernier, il prêchait une retraite de quinze jours à l'hospice d'Argentan ; vingt-cinq pauvres pécheurs se rendirent à la grâce par son ministère. A son retour à Pontmain, il nous racontait ce fait : l'un de ces pécheurs lui dit avant sa confession : « Mon Père, je ne me suis point confessé depuis mon mariage, et c'était en 1828... Comptez, maintenant ! » Et ce brave homme se releva, après sa confession, le visage baigné de larmes, témoignage évident de son bonheur et de son repentir. Quelle joie pour

le missionnaire de ramener *au bercail ces brebis égarées!*

Le R. P. Moisan fait les fonctions de curé pour la paroisse de Pontmain ; son prône pastoral du dimanche, les instructions du carême, les catéchismes aux enfants, lui donnent déjà assez d'occupations comme prédicateur.

Néanmoins, cela ne l'empêche pas, à ses heures, de descendre quelquefois dans l'arène et de combattre les bons combats en compagnie de ses frères d'armes, sur d'autres champs de bataille.

Dans ces trois dernières années, il a évangélisé plusieurs congrégations de la Sainte-Famille dans le diocèse de Laval, et prêché 6 retraites paroissiales et quelques sermons d'adoration. Partout sa piété et son zèle ont été très appréciés ; plusieurs curés l'ont redemandé pour d'autres travaux.

Comme vous le voyez, mon très Révérend Père, si la moisson est abondante autour de nous, les ouvriers se multiplient à l'envi pour la féconder de leurs sueurs ; heureux, avec la grâce de Dieu et sous l'égide de Marie, de travailler au bien des âmes. Malgré toutes ces fatigues, nos forces physiques se soutiennent et nos forces morales se retrempent souvent dans le sanctuaire béni de notre bonne Mère.

Le R. P. Thévenon, devenu notre confrère et notre collaborateur depuis un mois et demi, a déjà pris part à deux travaux ; nous espérons que la santé un peu affaiblie de cet excellent Père se rétablira.

Ajouterai-je, maintenant, à cette liste déjà longue des travaux de nos Pères l'énumération de mes travaux personnels, depuis les dix mois que je suis à Pontmain ?

Mon ancien et vénéré supérieur d'Angers, le R. P. Roux, avait pris des engagements pour moi dans le Finistère, j'ai dû tout d'abord les remplir.

Une première retraite dans la chapelle du Refuge, à

Brest, m'a donné bien des consolations. Ce sanctuaire est le rendez-vous de la piété brestoise. Depuis l'expulsion des RR. PP. Jésuites et la fermeture de leur chapelle, toutes leurs œuvres se sont groupées autour de Notre-Dame du Refuge, charmant sanctuaire situé non loin de la rade. Congrégation des Enfants de Marie et des Dames, Communion réparatrice, Adoration diurne : ces trois œuvres ont fourni un nombreux contingent durant toute la retraite. Le prédicateur a été assez heureux pour provoquer dans son auditoire une généreuse souscription en faveur du Vœu national, et pour recruter cent associées à l'archiconfrérie de Notre-Dame de la Sainte-Espérance, fondée à Pontmain.

Après avoir prêché ensuite aux Religieuses oratoriennes de Brest, je commençai, le 17 décembre, une neuvaine de prédications à l'église Saint-Louis de la même ville, paroisse de 25 000 âmes. Trois sermons par jour ; les exercices ont été bien suivis et les confessions nombreuses. Le soir surtout, la vaste église était presque entièrement remplie ; un auditoire de 2 000 à 3 000 personnes se groupait autour de la chaire. Le jour de Noël, clôture de l'Adoration, procession solennelle du très saint Sacrement.

Le lendemain s'ouvrait, à Douarnenez, la retraite des Mères chrétiennes. Cette ville de 12 000 âmes, habitée en grande partie par des pêcheurs, a gardé sa foi antique. Les mères de famille, en l'absence de leurs maris presque toujours en mer, sont les reines du foyer. Aussi le zélé curé de la paroisse, frappé de cette situation exceptionnelle, s'est-il efforcé de travailler de plus en plus à la sanctification des mères de famille, en les groupant dans une confrérie qui compte déjà quatre ou cinq cents associées.

Travail écrasant pour le missionnaire, mais grande édi-

fication pour lui dans l'esprit de foi de ses retraitantes !

Avant de quitter ces plages enchanteresses, j'ai pu admirer cette magnifique baie de Douarnenez, bordée, au loin, par les derniers sommets des montagnes d'Arrée, sillonnée en tous sens par l'innombrable flottille des barques armoricaines, habituées aux pêches miraculeuses de la sardine. Ce golfe immense est comparé par les touristes, et non sans raison, au golfe de Naples.

Je ne vous parlerai pas de quelques autres retraites qui m'ont été demandées encore : au petit séminaire de Mayenne, à Château-Gontier; la retraite de mai, prêchée aux pèlerins de Pontmain ; plusieurs sermons au Carmel de Laval, à la Visitation de Mayenne.

Un mot du carême de Granville : le vénéré curé de Saint-Paul, fidèle à ses bonnes traditions d'amitié à l'égard des Oblats, avait demandé à la maison de Pontmain un missionnaire pour prêcher dans son église la retraite des marins et la station quadragésimale. Le R. P. Provincial désigna le P. Supérieur de Pontmain pour ce travail.

Les Oblats de Marie sont connus depuis dix ans dans cette paroisse, aimés du clergé et de la population. Les noms de RR. PP. Reynaud, Montfort, Bourde, Merle, Lémius, Roux, Moisan, Michaux, y sont en vénération.

Quel charme inexprimable dans ces cantiques des marins chantés par cent voix d'hommes, rudes comme l'ouragan, fortes comme la tempête ! Je ne résiste pas à la tentation de vous en citer quelques strophes, aussi brûlantes de foi que peu fidèles aux règles de la versification.

L'origine de ces chants populaires est très ancienne.

Voici, par exemple, la prière du matin des matelots :

Le matin, quand je m'éveille,
Je vois mon Jésus venir ;

Il est beau à merveille,
C'est lui qui me réveille ;
C'est Jésus, c'est Jésus,
Mon aimable Jésus.

Je le vois, mon Jésus, je le vois,
Porter sa pesante croix ;
Le long de ces montagnes,
Sa mère l'accompagne ;
C'est Jésus, c'est Jésus,
Mon aimable Jésus.

Ses pieds, ses mains sont cloués,
Et son chef est couronné
De grosses épines blanches,
Grand Dieu, quelles souffrances !
C'est Jésus, c'est Jésus,
Mon aimable Jésus.

L'église est sa garnison
Et sa maison d'oraison,
Les anges en sont les gardes,
Que Dieu nous sauve et garde ;
C'est Jésus, c'est Jésus,
Mon aimable Jésus.

Et cette prière à la sainte Vierge :

Je me donne à Marie,
Après Dieu, mon Sauveur,
Je donnerais ma vie
Pour lui gagner un cœur.
Oh ! la bonne maîtresse,
Si on la connaissait,
Chacun ferait la presse
A qui la servirait.

Elle est le tabernacle
Où Dieu s'est fait enfant ;
Elle est le grand miracle
De son bras tout-puissant ;
C'est la fille du Père,
Mère de Jésus-Christ
Et, par un grand mystère,
Temple du Saint-Esprit.

. . . . . .

Sainte Vierge, mon cher confort,
Soyez favorable à ma mort...

Priez Jésus qu'il nous bénisse,
Et nous conduise et nous reconduise.

Un jeune homme de vingt-cinq ans, à la voix sympathique et entraînante, debout au milieu du sanctuaire, dirigeait le chœur des chanteurs.

Choisi par ses camarades pour cette fonction, il commande en maître, comme un vrai chef d'orchestre ; on l'appelle le *Curé des marins*. Ce bon matelot s'est fait apôtre et a ramené à mon confessionnal quelques vieux loups de mer.

Bon nombre de ces braves gens ont fait leurs Pâques avant de partir pour Terre-Neuve.

Après leur départ, jusqu'à la fin du carême, l'auditoire s'est montré toujours nombreux : chants enthousiastes; beaucoup de retours au bon Dieu bien consolants.

Pendant le carême de Granville, un vénérable vieillard de quatre-vingt-six ans, curé de la paroisse de Saint-Quentin (diocèse de Coutances), venait en personne me supplier de prêcher une mission à ses paroissiens ; la dernière mission datait de 1840.

Il fallut se rendre à ses instances. Le R. P. Lecorre, qui m'accompagnait, encore à ses premières armes, a montré le courage d'un vétéran et a vu son zèle récompensé par un grand nombre de conversions. Son titre de vieux sergent lui a fait un vrai succès auprès de certaines vieilles barbes éloignées de Dieu depuis longtemps.

Le jour de la clôture, le bon curé pleurait de joie ; sauf une dizaine de récalcitrants, tous ses paroissiens s'approchaient de la sainte Table. Volontiers il aurait chanté son *Nunc dimittis*.

Après le mois de mai, qui, pour les chapelains de Pontmain, est une vraie mission quotidienne, à cause du grand nombre des pèlerinages, je fus appelé à Orléans, pour y prêcher la neuvaine du Sacré-Cœur, dans la cha-

pelle de la Visitation. On se souvient encore, dans ce sanctuaire, de la parole pieuse et sympathique du R. P. LAVILLARDIÈRE, qui fit le même travail l'an dernier.

Je trouvai, dans cette chapelle bénie, comme une petite succursale de Montmartre pour Orléans.

Vingt-cinq pèlerinages des paroisses de la ville et des œuvres catholiques se sont succédé, pendant la neuvaine, autour du Sacré-Cœur. Chaque pèlerinage réclame un sermon ou une allocution ; c'est vous dire, mon bien-aimé Père, que le prédicateur est toujours sur la brèche pour l'amour et la gloire de Notre-Seigneur.

Les prières des saintes Filles de saint François de Sales, émules de la bienheureuse Marguerite-Marie, leur sœur, y ont sans doute encore plus contribué ! Que le Cœur divin de Jésus récompense et soutienne ses humbles apôtres du cloître et sanctifie ceux d'entre nous qui sont appelés à cette évangélisation de choix !

Je termine ce récit un peu long et incolore de nos missions en vous disant qu'à notre rentrée à Pontmain nous trouvons les soins dévoués et intelligents de nos bons Frères convers, les FF. LOUIS et SUC, dont le premier dirige les travaux de la ferme, et le second s'occupe de la cuisine. Ils se partagent la tenue des chambres et de la maison.

II. *Œuvre des pèlerinages.* — Pontmain est pour les Oblats une maison de missionnaires ; mais ce lieu béni est avant tout un sanctuaire de la sainte Vierge, « une maison de prière ». C'est dans cet arsenal sacré que les combattants des luttes apostoliques viennent choisir ou retremper leurs armes : *Sicut turris David... mille clypei pendent ex eâ, omnis armatura fortium.* C'est sur cette montagne mystique que les uns viennent prier chaque soir, pendant que leurs frères combattent dans la plaine. Nous en sommes convaincus, tel est l'unique secret de nos forces

dans notre faiblesse et des succès de notre impuissance.

Ce sont surtout les pèlerinages qui donnent à Pontmain sa vraie physionomie : *Domus orationis est.*

Avant de vous en parler, très Révérend et bien-aimé Père, laissez-moi vous donner une esquisse du théâtre vraiment grandiose sur lequel ils s'organisent et se développent.

Essayerai-je d'abord de vous dépeindre le cadre merveilleux au milieu duquel on voit notre basilique s'élancer au sein des fleurs et de la verdure ? Une plume plus délicate et mieux exercée que la mienne vous en faisait naguère une poétique et ravissante description. Sous l'habile pinceau du R. P. DE L'HERMITE, les prairies fertiles, les ruisseaux coulant paisibles ou jaillissant en cascades argentées, les bois mystérieux, les collines revêtues de landes et de bruyères, tout s'harmonise en un délicieux tableau, au centre duquel l'œil du pèlerin cherche, dans le ciel, l'apparition miséricordieuse de Notre-Dame d'Espérance.....

Mais restreignons le tableau et entrons dans la basilique. Voici la petite monographie que nous en donnions, il y a quelques mois, dans la *Semaine religieuse* de Laval :

SPES NOSTRA, SALVE !

LA BASILIQUE DE NOTRE-DAME D'ESPÉRANCE.

Quatorze ans se sont écoulés depuis l'apparition miraculeuse de la très sainte Vierge à Pontmain, le 17 janvier 1871. — La France, alors agonisante sur nos champs de bataille, s'est relevée à la voix de Notre-Dame d'Espérance : « *Mais priez, mes enfants : Dieu vous exaucera en peu de temps ; mon Fils se laisse toucher.* »

La reconnaissance s'imposait à tous les catholiques français. Les évêques de Laval le comprirent dans leur foi généreuse ; il fallait un témoignage solennel d'action de grâces, un temple

votif bâti sur le lieu du miracle, qui portât vers le ciel l'hommage de leur gratitude envers Notre-Dame.

A l'appel de LL. GGr. Mgr Wicart et Mgr Le Hardy du Marais, le diocèse de Laval a voulu payer à Marie, au nom de la France entière, cette dette sacrée de la reconnaissance.

Toutes les paroisses sont venues tour à tour, un bon nombre même tous les ans, suivies ou accompagnées souvent des paroisses limitrophes des diocèses de Coutances, de Rennes et de Séez ; et les pierres apportées par la charité des fidèles se sont groupées autour du sanctuaire, les murs ont grandi comme par enchantement et des voûtes élancées ont couronné tout cet ensemble harmonieux.

Honneur et bénédiction à tous ces vrais enfants de Marie, qui ont puisé dans le trésor de leur pauvreté pour ajouter un joyau au diadème de leur Mère, une église nouvelle à ce grand nombre de sanctuaires élevés dans toute la France à la gloire de la Reine des cieux !...

Elle est debout aujourd'hui, élégante et majestueuse, la basilique de Notre-Dame de Pontmain.

Entrons, après nous être agenouillés au pied de la statue de Marie, placée dans le champ de l'Apparition pour recevoir le premier salut des pèlerins et leur donner son premier sourire.

Les portes s'ouvrent... ; quel spectacle émouvant et grandiose se présente à nos yeux ! Tout chante ici l'espérance et la prière. Un premier coup d'œil d'ensemble nous ravit ; mais l'admiration grandit en examinant les détails.

Au premier plan, des deux côtés de la grande nef, une multitude de colonnettes, ornées de délicieux chapiteaux aux formes les plus variées, s'élèvent sveltes et légères, et semblent rangées dans les parvis de Notre-Dame d'Espérance comme on voit dans un parc royal des plantes de choix, des bosquets fleuris bordant les larges avenues qui conduisent vers le palais du prince.

Sur ces chapiteaux artistement fouillés s'épanouit une merveilleuse végétation de fleurs, d'arcades gothiques, de nervures qui se croisent et se poursuivent pour aller se cacher au fond des chapelles latérales dans un demi-jour mystérieux.

Au-dessus de ce premier plan, règne tout autour de la basilique, à l'intérieur, une élégante corniche, guirlande gracieuse qui proclame aussi dans son symbolisme la gloire de Notre-Dame d'Espérance.

A l'intersection des chapelles rayonnantes s'élèvent, du pavé vers les voûtes de la nef, d'immenses piliers, du sommet desquels se détachent des nervures puissantes qui se croisent, se rencontrent et unissent leurs efforts pour soutenir le faîte de l'édifice ; pareils à ces grands arbres séculaires qui dans les allées ombreuses dressent leur front vers le ciel, joignent leurs branches, inclinent leurs rameaux, unissent et confondent leurs feuillages en un berceau aérien.

La basilique tout entière est vraiment un *hymne d'Espérance*, c'est le sanctuaire de la prière.

Que dire encore de ces vastes verrières qui émergent au-dessus du triforium et remplissent la nef, le transept et l'abside de lumière et de joie ? Au sommet de leurs meneaux brillent de riches couronnes de roses, de quatre feuilles, de trèfles dentelés ; on dirait comme autant de fleurs se balançant sur leurs tiges, et dessinant leurs gracieux contours sur le fond du ciel.

Ces vitraux pleins de jour chantent aussi l'*Espérance*.

La grande rosace du portail principal est d'un diamètre prodigieux. C'est une immense fleur dont le calice et les pétales forment comme le diadème de Notre-Dame d'Espérance ; nous croyons voir resplendir la triple couronne de Marie Immaculée, Mère de Dieu, Reine des cieux.

Au centre du transept, quatre grands piliers, flanqués d'un faisceau de petites colonnes gracieuses, s'élancent avec hardiesse jusqu'à la voûte ; on dirait des bras de géants qui se lèvent et combinent leurs forces pour porter sur le pavois la Reine de France, Marie, la divine conquérante des âmes. Quand verrons-nous s'élever sur ce trône aérien le campanile surmonté de l'image bien-aimée de Notre-Dame d'Espérance, bénissant son royaume chéri ?

Espérance ! Espérance !

Quand, pouvons-nous ajouter, de généreux bienfaiteurs

auront-ils la sainte inspiration de compléter le mobilier de cette belle église, et d'en parfaire la riche harmonie ?...

Il faut des autels pour les chapelles des bas-côtés, des autels resplendissants de marbre et d'or, afin d'y répandre plus de lumière.

Il faut une cour de choix pour la Reine de ce sanctuaire.

Les autels du Saint-Rosaire et de Notre-Dame des Sept-Douleurs ; les chapelles de Sainte-Anne et de Saint-Joachim, les autels de Saint-Pierre et de Saint-Jean-l'Evangéliste y ont leurs places indiquées.

Il faut une chaire qui fasse disparaître la triste chaire provisoire, et qui soit digne de cette splendide basilique.

Notre-Dame d'Espérance tend la main au diocèse de Laval qu'elle a protégé, à la France qu'elle a sauvée.

Pourrait-elle essuyer un refus ?

... *Espérance ! Espérance !*

En face de ces merveilles, très Révérend et bien-aimé Père, nous gémissons de voir le pèlerinage de Pontmain condamné à se renfermer dans des proportions forcément restreintes à cause de l'absence d'un chemin de fer.

Et pourtant, à diverses époques, l'évêché de Laval, les supérieurs de Pontmain et dernièrement encore plusieurs députés de la Mayenne, ont multiplié les démarches pour obtenir que la ligne nouvelle de Fougères à Vire ait une station non loin du sanctuaire.

La Compagnie des chemins de fer de l'Ouest trouverait dans cette combinaison une source de grands profits sur tout son réseau ; mais toutes les instances ont été inutiles, déjouées qu'elles sont par de hautes et secrètes influences.

Cependant, comme pèlerinage local, Pontmain est en pleine voie de prospérité. Les années 1883 et 1884 ont vu une soixantaine de paroisses venir prier à Notre-Dame d'Espérance. L'année 1885 a déjà compté 68 pèlerinages avant le 4 août, et nous en attendons encore plusieurs

autres. Plusieurs paroisses sont venues cette année pour la première fois et se promettent d'y revenir.

Voulez-vous un petit aperçu de l'esprit de foi et de l'entrain qui président à nos manifestations ?

De grand matin, et par tous les chemins, on voit accourir de 3, 4, 5 et quelquefois 10 lieues, de nombreux pèlerins : les uns à pied, les autres en voiture. Aux abords du village, chaque paroisse se groupe en procession, attendant que les chapelains viennent lui souhaiter la bienvenue. Alors les cloches font entendre leurs joyeuses volées, le cortège s'arrête autour de la Vierge de la colonne et bientôt fait son entrée dans la Basilique. La messe commence, pendant laquelle des chants organisés se font entendre. Quelquefois les communions sont très nombreuses. A la fin de la messe, un des chapelains monte en chaire, récite le chapelet aux intentions des fidèles et ceux-ci répondent à haute voix.

Une première paroisse cède la place à une seconde, et ainsi, assez souvent, quatre et cinq fois dans la même matinée.

A onze heures, on fait appel à tous les chanteurs, à toutes les chanteuses de bonne volonté pour une répétition de cantiques. On prépare ainsi les chants de la procession afin d'obtenir le soir un ensemble bien harmonieux.

A une heure et demie, les cloches de la paroisse et la petite clochette de la Basilique, qui prélude, à sa manière, aux sons majestueux du bourdon futur, convoquent de nouveau tous les pèlerins dans le saint lieu. C'est l'heure de la procession. Les rangs s'organisent et s'étendent dans les allées sinueuses de notre vaste enclos, que les soins intelligents du R. P. Fayette ont transformé en un vrai paradis terrestre ; les bannières flottent au vent ; le chant des cantiques retentit.

Voici le premier cantique habituellement chanté au commencement des processions. Le refrain populaire chanté par la foule : *Laudate, laudate Mariam,* lui assure un grand succès qu'il n'aurait peut-être point par lui-même :

Salut, Mère de l'Espérance,
O Notre-Dame de Pontmain,
Divine étoile de la France,
Nous vous chantons ce doux refrain :
Laudate Mariam...

Un jour notre France expirante
Gisait sur les champs des combats ;
D'un ennemi la main sanglante
Dans les fers enchaînait nos bras.

Marie, au sein d'un ciel sans voiles,
Soudain paraît à des enfants ;
Son trône est un semis d'étoiles,
Ses yeux s'inclinent souriants.

« Oh ! qu'elle est belle ! Oh ! qu'elle est belle ! »
Disent les voyants bienheureux.
A ces mots, la foule fidèle
Acclame la Reine des cieux.

Un voile encadre son visage,
Une croix brille sur son cœur,
Les étoiles sur son passage
Lui font un cortège d'honneur.

Sur le front de la Vierge pure
Un diadème resplendit,
Sa robe bleue et sans ceinture
Brille des feux du paradis.

Sous ses pieds où l'or étincelle
Se déroule un ruban du ciel,
Et la voix des enfants épèle
Les mots de l'oracle éternel :

« Priez, dit la Vierge clémente,
« Mon Fils se laissera toucher... »
Ah ! si la France repentante
Se lassait enfin de pécher !

Aux accents de l'Immaculée
S'arrêtent les flots ennemis,
Car sur sa robe constellée
Paraît la *Croix de Jésus-Christ.*

Entre la Bretagne et le Maine
Se dresse le signe sauveur,
Le ciel a député sa Reine
Pour nous montrer le Rédempteur.

Dans ce crucifix qui scintille
Lisez l'enseignement divin :
Le Crucifix dans la famille,
La Prière au foyer chrétien.

La croix aussi sur ta poitrine,
Chrétien, valeureux combattant,
Sera ton armure divine,
Ton triomphe contre Satan.

France! royaume de Marie,
Renais à ton antique foi,
Ta Reine l'a dit : « Pleure et prie,
« Jésus-Christ veut être ton Roi ! »

O Notre-Dame d'Espérance,
Relevez vos fils éperdus ;
Dans vos bras le cœur de la France
Battra sur le cœur de Jésus.

. . . . . .
. . . . . .

Le pieux cortége continue sa marche ; plus de mille voix font retentir les échos des louanges de Marie : *Laudate, laudate Mariam !* la foule répète avec un ensemble admirable ce refrain si facile et si harmonieux. Les rangs des pèlerins se déroulent sur les bords ombragés de cette petite rivière qui remplit de fraîcheur notre charmante vallée.

Voici la statue de Notre-Dame de Pontmain qui s'avance, précédée de la dernière bannière, portée en triomphe par un groupe d'hommes qui l'élèvent avec une noble fierté au-dessus des rangs qui l'entourent. C'est une Reine douce et clémente qui semble se promener dans

son domaine, au milieu de son peuple, répandant sur tous ses gracieux sourires et ses bénédictions généreuses.

On arrive au Calvaire, qui, planté sur un rocher, se dessine sur le fond du ciel et domine tout le panorama. Le clergé s'arrête, les fidèles se prosternent, on chante trois fois : *O crux, ave !* Puis on entonne le cantique suivant, composé par le R. P. Moisan, et dédié au Crucifix de Pontmain :

AU CRUCIFIX DE PONTMAIN.

Sur l'air : *O Marie, ô Mère chérie.*

Refrain.

Jésus-Christ, dont la croix bénie
Apparut à Pontmain pour nous porter secours,
Entends avec nos chants ce cri de la patrie :
« Catholique et Français toujours ! »

Pourquoi dans les mains de Marie
Ce crucifix rouge de sang ?
O Jésus ! C'est la France impie
Qui te frappe en te maudissant.

En tous lieux sa main déicide
Brise l'image de ta croix,
O Christ !... et ton peuple perfide
A ses pieds veut fouler tes droits.

Dans son orgueil, dans sa colère,
Il ose déchirer ta loi,
Et dresser un nouveau calvaire
Pour toi, son Dieu, pour toi, son Roi.

Si la France, dans sa furie,
Ose lever sur toi son bras,
Jésus ! notre voix t'en supplie,
Arrête ! et ne la frappe pas.

Si son cœur ingrat et coupable
Méprise tes divins bienfaits,
Nos cœurs chrétiens, Maître adorable,
Veulent réparer ses forfaits.

Si sa voix lance le blasphème
Contre ta croix, gage d'amour,
Notre prière à l'anathème
Saura répondre chaque jour.

Souviens-toi que sur le Calvaire
Ton cœur pria pour des ingrats ;
Qu'aujourd'hui la même prière
De Dieu peut arrêter le bras.

Souviens-toi qu'à l'heure suprême
Où tu mourais pour des pécheurs,
Ta Mère reçut de toi-même
Le don, la garde de nos cœurs.

Souviens-toi que, Mère éplorée,
C'est elle qui vint en ces lieux
Nous montrer ta croix adorée,
Du pardon gage précieux.

Pour que la France pénitente
Adore après l'avoir maudit,
Elle écrit sur ta croix sanglante
Ton nom trois fois saint : Jésus-Christ.

O Christ ! entends notre promesse ;
Nous le jurons devant ta croix :
Nous voulons te bénir sans cesse,
Nous voulons défendre tes droits.

Nous voulons que dans nos familles
Le Crucifix soit adoré,
Que par nos fils, que par nos filles
Ton nom divin soit honoré.

Oui, nous voulons à ses lumières,
Chrétiens, suivre toujours ta loi,
Nous voulons, dignes de nos pères,
Jésus, vivre et mourir pour toi.

La foule rentrée dans la basilique, le pèlerinage se termine par un sermon et par la bénédiction du saint Sacrement.

Puis, sur l'invitation d'un des chapelains, les pèlerins à genoux font monter une dernière fois vers Marie la sainte harmonie d'une prière ardente et commune dite à haute voix.

Voilà, très Révérend et bien-aimé Père, quelques aperçus bien superficiels sur l'œuvre de nos missions et celle de nos pèlerinages.

Je dois ajouter que la confrérie du Saint-Rosaire et l'archiconfrérie de Notre-Dame d'Espérance, établies dans notre sanctuaire, comptent toujours à chaque pèlerinage un bon nombre d'inscriptions.

Heureuses les populations chrétiennes qui, pour se défendre contre toutes les propagandes malsaines de l'impiété, savent s'enrôler dans cette pacifique croisade de la prière, sous la bannière de Notre-Dame d'Espérance.

On dit quelquefois, bien à tort, que Notre-Dame de Pontmain n'opère pas de guérisons ; mais nombre de faits constatés prouvent le contraire ; nous connaissons une grande malade qui ne sera guérie qu'en employant le remède efficace indiqué par Notre-Dame de Pontmain : « *Mais priez, mes enfants..., mon Fils se laisse toucher.* »

Cette malade, c'est la France.

MONSEIGNEUR JOLIVET A PONTMAIN.

Le vendredi 28 août, nous recevions une visite doublement précieuse pour notre cœur. Sa Grandeur Mgr Jolivet, vicaire apostolique de Natal, appelé à Rome et en France par les intérêts spirituels de son vicariat, venait recommander à Notre-Dame d'Espérance ses missions lointaines de la Cafrerie.

Après avoir célébré la sainte messe devant une nombreuse assistance, le digne prélat, heureux de se trouver dans une maison de la Congrégation, a bien voulu passer la journée avec nous. Son amabilité si spirituelle, sa simplicité toute cordiale semblaient vouloir nous faire oublier sa dignité d'évêque, pour nous témoigner la bonté la plus fraternelle.

Monseigneur s'intéressait à tous les détails de nos pèlerinages, parcourant avec bonheur les longues allées où se déroulent ordinairement nos processions, admirant les proportions grandioses et les richesses architecturales de cette basilique, dont plus d'un évêque missionnaire serait fier de faire sa cathédrale.

Le soir, après la prière, il adressa la parole aux paroissiens de Pontmain réunis en grand nombre, et les intéressa beaucoup en leur parlant de ses chers chrétiens de Natal, auxquels il consacre si généreusement son dévouement et sa vie. « Une de mes missions, leur dit-il en terminant, est sous le vocable de Notre-Dame de Lourdes : c'est pour moi une bien grande consolation et aussi un gage de triomphe contre la coalition de l'idolâtrie et du protestantisme. Comprenez, maintenant, ajouta-t-il, ce qui met, aujourd'hui, le comble à mon bonheur et affermit encore plus mon espérance. Vos Pères chapelains, mes frères en religion, ont eu la délicate attention de me faire cadeau d'une belle statue de Notre-Dame de Pontmain, que je bénirai moi-même demain dans la basilique, et que j'emporterai à Natal. Je la placerai dans la chapelle d'une de mes missions récemment fondée dans le Zoulouland ; je l'appellerai la *mission de Notre-Dame de Pontmain* ; ce sera ainsi un nouveau pèlerinage de Notre-Dame d'Espérance situé à 3 000 lieues du vôtre ; c'est là, aux pieds de votre sainte patronne, que mes chers Cafres viendront apprendre à prier. »

Daigne Notre-Dame de Pontmain bénir l'évêque missionnaire et tous nos frères qui partagent son apostolat et son zèle !

Pour nous, chaque jour nous recommandons instamment à cette tendre Mère les intérêts de notre Congrégation et la personne de son chef vénéré.

Dans la douce espérance de voir nos prières exaucées, nous vous offrons, très Révérend et bien-aimé Père, l'assurance de notre très humble et filial dévouement en Notre-Seigneur et en Marie Immaculée.

L.-M. Berthelon, o. m. i.

VARIÉTÉS

ROME. — PONZANO. — NAPLES.

LETTRE AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Paris, le 5 novembre 1885,
cinquième anniversaire de notre expulsion.

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Vous m'aviez dit : « Allez à Rome ; de là, vous vous rendrez à Ponzano, pour donner à nos scolastiques les exercices de la retraite annuelle ; et puis, si vous n'êtes pas fatigué, vous pousserez jusqu'à Naples, où vous rendrez le même service à la communauté des Sœurs de l'Espérance. Ce voyage vous fera du bien et vous serez partout bien accueilli. »

Ce programme si net et si engageant devait être par moi suivi de point en point, et tout devait, selon votre assurance, me réussir à souhait.

I

ROME.

Ma mission reçue, je partis de Paris le 16 septembre avec un diacre irlandais, venu de Belcamp. La chaleur était intense ; c'était comme un regain d'été à la veille de l'automne, mais nous devions en voir bien d'autres. Le lendemain, vers dix heures du matin, nous rencontrions à Chambéry une petite escouade de trois autres scolastiques venus de l'Osier, et destinés, comme mon premier compagnon de route, à renforcer les rangs éclair-

cis du personnel de Rome. Ils me furent présentés par le R. P. Trotobas qui se trouvait là par une heureuse coïncidence. Ce bon Père devait ouvrir le soir même une retraite religieuse dans une communauté de la ville. Je fus heureux de causer avec lui un moment sur le quai de la gare, et de revoir sa tête grisonnante et déjà vénérable.

L'arrêt ne fut pas long. Le train s'ébranle de nouveau ; on échange un dernier serrement de main, et nous voilà roulant à travers la Savoie jusque vers les gorges des Alpes.

Vous connaissez cette route pittoresque, mon très Révérend Père ; vous avez suivi ces vallées riantes et plus riches que leur réputation ; salué à droite et à gauche ces rochers énormes rangés comme des sentinelles avancées sur la frontière, et mesuré la hauteur des montagnes. Laissons donc les descriptions ; tous les guides et tous les carnets sont pleins de notes qu'il suffirait de transcrire. Un seul incident mérite d'être signalé.

A partir de Chambéry, nous rencontrions à toutes les gares une affluence de curieux et de voyageurs hors de proportion avec l'importance des localités : beaux messieurs et belles dames ; paysans et paysannes endimanchés ; curés de campagne armés du bâton noueux ; un va-et-vient inexplicable sur tout le parcours. La vue de quelques dragons caracolant dans la plaine, et l'arrivée de compagnies d'infanterie débouchant par les chemins, nous donnèrent bientôt la raison de tout ce mouvement. Nous étions à l'époque des grandes manœuvres, et tout le pays était en émoi : *on revenait de voir la bataille*. La vue des uniformes et des armes reluisant au soleil a toujours remué mon cœur ; je ne m'imposai donc pas la mortification de détourner ma vue de ce spectacle, et mes compagnons firent comme moi. Ce furent nos adieux à la France.

Modane. C'est la frontière. Des douaniers italiens apparaissent sur la voie. Il faut changer de train, veiller à une nouvelle inscription des malles et dîner à la hâte, si on en a le temps. Le mont Cenis se dresse devant nous avec son front superbe et ses épaulements couverts d'arbres verts, à travers lesquels roulent à gros bouillons les flots écumeux et sonores des cascades. Nous montons, nous montons toujours, pour nous engouffrer enfin dans le tunnel qui perce la montagne de part en part. Près d'une demi-heure dans ce trou éclairé et aéré artificiellement, c'est un peu long. Mais n'en disons pas de mal. Grâce à ce travail hardi, la distance de Paris à Rome est singulièrement abrégée.

Bardonnèche. Voici l'Italie. De ce haut sommet des Alpes le regard plonge sur les plaines chargées de fruits et de moissons. C'est ici l'observatoire de Nébo d'où l'on découvre la terre promise qui fuit au loin. Hélas ! avant d'entrer dans cette terre heureuse, il nous fallut, nous aussi, faire une petite halte de pénitence. Nous venions d'un pays contaminé ou censé tel. On voulut bien nous le rappeler, et il nous fallut subir l'ennui d'une visite sanitaire.

Mais pardon, messieurs les Italiens. Le choléra, puisque choléra il y a, il me semble que vous l'avez plus que nous. A Parme, à Reggio d'Emilie, il fait quelques ravages; à Palerme, surtout, il est meurtrier. Chez nous, à part un point extrême de la France, on n'a pas encore entendu parler de lui. Si vous pouviez nous épargner une cérémonie dont nous vous exemptons sur nos terres, vous nous feriez plaisir. Tel était mon raisonnement à part moi. « Non, entrez dans ce hangar », telle fut la réponse à mes objections. Et nous voilà parqués dans une salle basse, en présence d'une porte étroite qui crie désagréablement quand on l'ouvre. Cinq voyageurs à peu près se

précipitent à chaque fois et pénètrent dans le sanctuaire médical, pendant que les autres regardent mélancoliquement le bois blanc qui les en sépare et s'épongent le front ruisselant de sueur. Pour moi, je me rappelai alors que Victor Hugo, ce fou d'orgueil qui eût dû mieux finir, a écrit je ne sais quelle pièce extravagante, intitulée : *Ce qui se passe derrière un mur*. Et moi aussi, je voudrais au plus tôt savoir ce qui se passe de l'autre côté du cordon sanitaire.

Enfin, notre tour arrive. Nous comparaissons devant un médecin qui nous interroge en présence de douaniers et de gendarmes, pendant qu'un secrétaire écrit sous sa dictée. « Votre nom ? Votre âge ? D'où venez-vous ? Où allez-vous ? » Et puis on nous remet un petit certificat qu'il faudra présenter à l'arrivée. Les voyageurs défilent successivement ; la visite terminée, ils remettent en la poche la plus sûre le papier administratif qu'il faut bien se garder de perdre. Nous repartons, après environ une heure de retard, tout juste ce qu'il faut pour manquer la correspondance à Turin. Nous descendons, nous descendons comme nous avons monté, secoués par la rapidité des pentes et la résistance des freins, ne pouvant nous lasser cependant d'admirer les gorges d'Oulx, de Suse, et la grandeur de la nature dans les montagnes. Enfin, nous retrouvons la plaine à Bussoleno, et nous voici dans un pays riche en toutes sortes de productions.

Un bon lit à Turin nous remet des fatigues. Demain matin, nous aurons la consolation de vénérer le saint Suaire à la cathédrale, et pendant que mes aimables compagnons prieront avec ferveur devant cette insigne relique, j'aurai le temps de célébrer le saint Sacrifice de la messe. Je me rappelai alors avec quel respect Mgr de Mazenod se prosterna souvent devant le linge sacré imbibé

des sueurs du divin Maître, et je renvoie les lecteurs au livre V, chap. v, du second volume de la Vie de notre vénéré Fondateur, par le R. P. Rambert.

Nous partons de Turin à neuf heures du matin. Il nous faut maintenant suivre par force la route des écoliers, c'est-à-dire la plus longue : Alexandrie, Plaisance, Parme, Modène, Bologne, Florence et Rome. Encore une fois, remercions Dieu du contre-temps. L'itinéraire est tracé à travers un pays où abondent les richesses et les changements de décors. De Bologne à Florence, c'est ce dernier caractère qui domine. On échappe insensiblement aux grandes plaines et l'on fait l'ascension des Apennins. Ces montagnes verdoyantes sont comme l'épine dorsale qui relie, en les soutenant, les deux versants de l'Italie : l'un courant vers la Méditerranée, et l'autre regardant sur l'Adriatique. Il est nuit close quand nous parvenons au plus haut sommet, au sortir d'un long tunnel où la chaleur est étouffante et la respiration rare. Et puis, au clair de lune, nous descendons par Pistoïa jusqu'à Florence, la ville des arts et du beau langage, que nous aurons le regret de ne pas même apercevoir.

Le samedi des Quatre-Temps, le 19 septembre au matin, après deux jours de *magro stretto*, trois jours de route, nous arrivons à Rome, blancs comme des sacs de farine et épuisés par la chaleur et la fatigue. Mais comme il fait bon voyager avec de jeunes scolastiques, au cœur toujours joyeux, à l'allure preste et alerte, et si industrieux à trouver des moyens de neutraliser les mauvaises chances de la route : soldats et missionnaires tout à la fois. Je leur dois de n'avoir pas éprouvé l'ennui une seule minute.

A la gare, le R. P. Augier nous attend avec le Frère Deveaux. Nous nous jetons dans leurs bras, mais une consigne sévère nous sépare bientôt. Il faut présenter son

billet de santé et s'entendre dire qu'il faudra le porter aujourd'hui même au Capitole. Vite, vite, rendons-nous à la place Saint-Ignace, disons ou entendons la messe, puis courons à Saint-Pierre saluer le Maître de la Ville éternelle, et baiser les dalles saintes en récitant notre acte de foi.

Rome ! Déjà, une première fois, à l'époque du Jubilé épiscopal de Pie IX, en 1877, j'avais visité cette ville sans rivale. Pour éviter des redites, je m'abstiendrai aujourd'hui de toute description, me bornant à indiquer les découvertes nouvelles que j'ai pu faire et les sanctuaires que j'ai visités pour compléter mes premières connaissances.

Et d'abord, je dois rendre hommage à la constante charité, à l'obligeance, serviable à toute heure, avec lesquelles notre Procureur général à Rome nous a accompagnés, guidés, renseignés durant tout le séjour. Il connaît Rome et il en a respiré le parfum. Son bonheur est d'initier les autres à cette jouissance sans pareille.

En 1877, j'avais vu une Rome ; en 1885, j'en trouvais une seconde ; car, maintenant, il y a deux Rome juxtaposées : la Rome des papes bâtie sur la Rome païenne, et la Rome moderne qui s'élève sous la surveillance d'un gouvernement civil. Cette seconde ville part des *Termini*, près de la gare bâtie par Pie IX, et pousse ses voies nouvelles jusqu'au cœur de la Rome pontificale. La *Via Nazionale* se déroule sur un long parcours, et descend vers la place de Venise, avec ses omnibus et ses tramways surchargés.

Soyons justes. Il y a çà et là de beaux magasins, de somptueux hôtels, et je n'ai pas à critiquer ces transformations. Ces trouées donnent de l'air à la cité ; la pioche, en démolissant, peut parfois rendre des services ; mais qu'il est donc douloureux à un pèlerin de voir

des temples protestants prendre rang sur ces grandes artères, non loin des sanctuaires les plus vénérés, et les romans et pièces de théâtre du répertoire parisien le plus frivole affichés comme un scandale sur les murs! tel : *le Juif errant* d'Eugène Sue (*Ebræo errante*). Faites de la place, si vous voulez ; mais n'insultez pas aux vieux souvenirs. Rome est un reliquaire. Vous avez le droit d'en écarter les miasmes et de planter vos semis d'eucalyptus à profusion, tout autour, pour combattre la fièvre ; mais là expire votre pouvoir. La cité de Pierre est un domaine sacré ; ne laissez donc pas pénétrer dans son sein les rôdeurs de nuit qui méditent de souffler sur les flambeaux portés pendant des siècles par les mains les plus vénérables du monde. « Ce sont les siècles qui ont fait cela, et ils ont bien fait, » disait le génie de la guerre de nos temps modernes. Nouveaux venus, prenez garde, vos constructions seront à coup sûr moins durables que les basiliques, et l'histoire a ses jugements sévères et irrévocables.

Je ne connaissais pas Saint-Laurent hors des Murs. Le R. P. Augier voulut bien m'y accompagner. La basilique est en pleine campagne, adossée au grand cimetière de la ville. Pie IX la restaura avec ce goût royal qui fut le cachet de toutes ses œuvres; aussi a-t-il voulu dormir son dernier sommeil à son ombre. Je tenais à prier sur la tombe du grand pontife. Mon guide m'arrête tout à coup devant la chapelle du fond, en présence d'un simple marbre inhérent au mur. « C'est là, » me dit-il. — Qui donc, et que voulez-vous dire? — Pie IX, me répond-il en s'agenouillant. — Eh quoi ! ce grand pape, dont les années ont dépassé celles de Pierre ; ce martyr de la liberté, ce héros de la charité, a voulu reposer dans un tombeau que l'art n'a pas embelli; c'est la sépulture du pauvre qui a fixé son choix !

Il est là ! sous trois pas un enfant le mesure.

Tout est simple et sans faste, la grandeur est absente ; elle s'est réfugiée tout entière dans le souvenir impérissable du grand homme. Mais les catholiques ne sont pas tenus à tant de scrupules, et leur reconnaissance, j'en ai la conviction, fera un jour de cette chapelle funéraire un sanctuaire digne de l'illustre mort. Je vois des ouvriers qui travaillent à l'intérieur derrière une cloison qui nous sépare de l'objet de notre vénération. Qu'il y a loin de l'humilité de Pie IX au sot orgueil de ceux qui profanent les Panthéons par le sacrilège de leur présence !

Nous nous relevons tout émus, pour aller de là visiter le cimetière, immense nécropole, où l'art et la piété se sont associés pour consoler la foi et réjouir l'espérance. Nous allons prier sur la tombe du Frère scolastique Giroux, que le Canada nous céda pour le berceau de Rome, et que Dieu a cueilli dans la fraîcheur de sa jeunesse pour le repos du paradis. Nous prions aussi pour le Frère Gandolphi, et pour le très regretté P. Gubbins, qui, les premiers, vinrent ici reposer en attendant la résurrection glorieuse. Avant de sortir, nous admirons le monument des zouaves pontificaux morts au service de Pie IX. Le marbre parle, c'est saisissant.

Non loin de Saint-Laurent, on achève l'église du Sacré-Cœur, don de la piété romaine au divin Maître. Bientôt, ses dernières clôtures tomberont et elle apparaîtra dans ses belles proportions. Toutefois, s'il m'était permis d'émettre un avis en des choses où je ne suis pas compétent, j'affirmerais sans hésitation que la basilique de Rome ne vaut pas celle de Paris ; et, si j'avais à choisir, mes préférences seraient pour Montmartre. Belles l'une et l'autre, malgré la différence des styles, gardées toutes les deux par des religieux : celle de Rome par les Salésiens de dom Bosco, celle de Paris par les Oblats de Marie Immaculée, elles sont un hommage de la foi qui se défend

sur un point et de la foi qui se réveille sur un autre, au Cœur adorable de Celui qui a tant aimé les hommes.

On a parlé beaucoup dans le monde savant de l'église élevée sur l'ancien oratoire de Saint-Clément. Les Dominicains irlandais ont fait ici des fouilles intelligentes (1). Comme les Catacombes, l'église souterraine porte l'empreinte irrécusable de la vérité historique de notre religion; ses murs, débarrassés du linceul de ruines et de terre qui les voilait aux regards, sont apparus dans leur solidité, revêtus d'inscriptions lapidaires et de symboles. Les autels, les chapelles, l'ordonnance du saint lieu, tout est revenu à la lumière. Nous descendons en pieux explorateurs dans cette église souterraine, où l'archéologie a fait de si précieuses découvertes, et nous baisons avec respect ce sol qui rappelle, avec la mémoire d'un saint pontife, tout un passé d'héroïsme et de gloire.

De Saint-Clément à Saint-Jean de Latran la distance est minime. Des travaux considérables, en voie d'exécution depuis de longues années, touchent à leur terme. Nous cherchions un chemin pour pénétrer dans l'enceinte, lorsque les Anges gardiens, dont nous célébrions ce jour-là la fête, nous firent rencontrer le meilleur des guides : Mgr Bianchi, chanoine de l'insigne basilique et précédemment attaché à la nonciature à Madrid. Ce digne Seigneur connaît notre T. R. P. Supérieur général et les œuvres de la Sainte-Famille, qu'il a si fort appréciées en Espagne. Ce nous fut une recommandation. Avec une bienveillance qu'on ne rencontre que chez les amis de Dieu, Mgr Bianchi voulut bien recommencer à notre intention la visite des travaux. A sa suite, nous voyons en détail les riches chapelles qui, bientôt, vont être livrées au culte ; nous montons aux galeries, nous atteignons à tous les étages,

(1) Voir *Lettres d'un pèlerin*, par Edmond Lafond.

et jusque sous la voûte ; nous voyons l'emplacement du palais et la terrasse du Cardinal archiprêtre. De ce point élevé la vue s'étend sur Rome et va se perdre jusque dans le lointain de la Campagne romaine. Mais ce qui nous intéressa davantage encore, ce fut la visite des ateliers. Là, nous voyons comment se forment les mosaïques, et nous assistons à toutes les opérations par lesquelles passent successivement ces petites pierres dont l'assemblage produit de si beaux dessins. Pour des novices dans les arts, ce spectacle est une véritable jouissance. Tout passe sous nos yeux : le choix premier des matériaux; le triage qui sépare les mieux venus des moins réussis ; le sciage qui supprime les angles ; le frottage qui polit les surfaces ; le posage qui réunit en un corps compacte les pierres de diverses couleurs, et l'acte dernier qui donne la cohésion à l'ensemble. Je n'ai pas les termes techniques du métier, mais je rends l'idée comme elle se présente à mon esprit.

Et, pendant cette inspection rapide, il me venait à la pensée que Dieu agit à l'égard des âmes comme l'ouvrier à l'égard de ces petites pierres. Il les crée, les sépare et les choisit pour des vocations diverses ; puis il les travaille et les réduit à la forme avec un art divin incomparable ; et quand elles ont acquis le degré de beauté auquel elles doivent parvenir, il les assemble, ainsi unies, dans son Cœur adorable, pour en former un temple à sa gloire.

Au sortir de la basilique de Saint-Jean de Latran, nous remercions avec effusion Mgr Bianchi. « Rappelez-moi, nous dit-il gracieusement, au souvenir du R. P. Supérieur général et de la Directrice générale de la Sainte-Famille. » — Nous n'y manquerons pas, Monseigneur. — Voilà qui est fait.

J'ai voulu visiter de nouveau plusieurs églises où j'avais prié ou dit la messe autrefois : Sainte-Marie Majeure, où Pie IX, représenté agenouillé en prières dans la confes-

sion, arrête immédiatement l'attention du pèlerin ; Saint-Louis des Français, Sainte-Agnès, Sant' Andrea Delle Fratte, où la sainte Vierge parla au cœur de Ratisbonne ; le Gesu, où, du haut de la chaire de vérité, un orateur plein de distinction oratoire harangue une belle assemblée ; le Panthéon, la Minerve et d'autres encore.

Un prêtre célèbre le saint Sacrifice et distribue la communion au maître-autel du Panthéon, Sainte-Marie des Martyrs. A droite, le tombeau de Victor-Emmanuel ; à gauche, celui de Raphaël. Quel contraste ! J'allais, à ce sujet, consigner quelques observations parmi ces notes de voyage, lorsque, à mon retour à Paris, j'ai lu dans l'*Univers* du 22 octobre les lignes suivantes. Elles rendent si bien mon impression, que je n'hésite pas à les transcrire textuellement :

« Ils (deux membres de la famille impériale d'Allemagne) visitent ensemble les églises, les ruines et les musées ; on les a vus au Panthéon s'arrêter devant le tombeau de Victor-Emmanuel, dont ils ont paru, dit-on, fort peu édifiés. Ce tombeau, en effet, pour n'être que provisoire, n'en est pas moins tout particulièrement indécent. C'est bien la peine d'avoir acquis, par des moyens que Dieu a jugés, la renommée bruyante de régénérateur de l'Italie, pour être oublié, six ans après la mort, dans un coin sans prestige, garni d'oripeaux fanés et de toiles d'araignées. Il existe plusieurs projets fort beaux et fort coûteux. A quand l'exécution ? Et cet autre monument gigantesque, d'où la peu classique effigie du roi *galantuomo* doit un jour dominer le Forum et le Capitole, Rome et le monde ? Il en est resté, ou peu s'en faut, à sa première pierre posée, il y a longtemps, avec beaucoup de phrases et de fracas. »

Octobre est le mois du saint Rosaire. A la Minerve, église des Dominicains, les exercices se font avec solen-

nité. Il y a là une grande affluence de fidèles de toutes les classes. Un orateur, dont la chaire est entourée, débite d un ton monotone, mais, il me semble, avec feu, un discours qui gagnerait à respecter un peu plus la loi des pauses et la variété des intonations. Puis commencent les chants et la récitation du saint Rosaire. L'appel de Léon XIII à la prière a soulevé le monde catholique, et, depuis trois ans, sur son désir, les âmes se sont armées de nouveau de ce glaive spirituel trop négligé. Avec quel accent on prie ! Quelle foi ! Tout le monde regarde le ciel et l'image de Marie entourée de lumières sur un autel en avant du chœur. Au début, il me semble qu'un certain désordre règne dans la récitation précipitée des dizaines ; mais bientôt, gagné moi-même à cette méthode ardente, je goûte la joie de la prière collective. C'est bien ici que la prière est un cri perçant, un ordre filial donné à Dieu, un gémissement plein d'espérance : les voûtes de la belle église frémissent aux échos des voix suppliantes. Oh ! le beau spectacle !

A la place Navonne se trouve l'église récemment restaurée de Saint-Jacques ; les Pères du Sacré-Cœur d'Issoudun y ont établi un centre de dévotion. Au-dessus de l'église s'élève la maison de communauté ; on ne la voit point du dehors et on la dirait bâtie dans les airs. Le R. P. Jouet, que nous rencontrons en entrant, veut bien nous la faire visiter en détail et nous en expliquer l'ingénieuse distribution.

Toutefois, à cette résidence si centrale et si bien située au cœur de Rome, je préfère de beaucoup la maison en construction près de Saint-Pierre ès Liens, en face du Colisée, et qui sera notre scolasticat futur. Assise sur l'Esquilin, en bon air, elle est spacieuse et ordonnée avec intelligence. Une crypte pour les fidèles et les œuvres ; une chapelle pour la communauté ; de larges corridors,

des chambres et salles communes en nombre très suffisant ; un préau, une terrasse, un jardin que n'étranglent pas des murs épais : tout promet ici à notre jeunesse une demeure commode et salubre où elle oubliera les souffrances et la gêne de sa première installation. On espère qu'avant la fin de 1886 la prise de possession pourra avoir lieu. M. Carimini, l'habile architecte de presque tous les établissements français à Rome, dirige les travaux, que surveille le F. Nicolas.

J'aperçois d'ici la petite église de Sainte-Marie des Monts, qui sera un jour notre paroisse. C'est là qu'un pèlerin français, saint Benoît-Joseph Labre, aimait à prier; c'est là qu'il fut atteint au cœur de la flèche d'amour qui devait finir sa vie. A deux pas d'ici, dans la rue *dei Serpenti,* on montre la maison où il mourut. Avant de sortir de l'église nous nous prosternons avec un saint respect devant l'autel de gauche qui sert de tombeau au saint, et nous demandons à ce pauvre volontaire l'amour des pauvres : *Pauperes evangelizantur.*

L'église des Saints-Apôtres, sur la place du même nom, est consacrée aux douze. C'est là que, selon l'expression de Mgr Gerbet, *le premier concile de Jérusalem semble être en permanence.* Nous y faisons une courte station pour y demander l'esprit apostolique.

Et, puisque je parle d'apôtres, qu'il me soit permis de nommer ici Mgr Allard, apôtre de l'Afrique australe durant de longues années. Nouveaux arrivés, nous avons tous fait visite, à deux reprises différentes, au vénérable archevêque de Taron, logé au numéro 8 de la rue Florida. Ses soixante-dix-neuf ans ne pèsent pas à Mgr Allard ; il accueille toujours les jeunes Frères avec une grâce aimable, et plusieurs fois nous eûmes la joie de le voir parmi nous à la maison de la place Saint-Ignace.

Volontiers on séjournerait longtemps à Rome pour

en respirer le parfum. Mais nos scolastiques, fuyant les chaleurs, ont émigré vers les montagnes, et c'est là qu'il nous faut les rejoindre. Toutefois, avant de clore cette première partie de mon récit, il serait peut-être bon, mon très Révérend Père, de vous renseigner sur l'état hygiénique des voyageurs.

On nous avait dit à l'arrivée : « Vous monterez au Capitole trois jours durant pour vous montrer à la commission de santé. » Nous voilà donc, chaque matin, à onze heures, à l'heure des soleils ardents, gravissant les degrés du palais. A force de monter, nous arrivons jusqu'au cabinet du médecin inspecteur. Un réchaud, où brûlent des parfums destinés à purifier l'air ambiant, est placé au milieu de l'étroit appartement : nos sueurs augmentent.

Voici le docteur. C'est un homme à l'air avenant, il est plein de bienveillance et pas du tout solennel. « C'est vous, messieurs, dont j'ai entre les mains les *biglietti di sanità?* — Oui, monsieur le docteur. — Et vous vous portez bien depuis votre arrivée à Rome ? — Très bien, monsieur le docteur. — Eh bien, continuez. » Heureuse parole qui nous rend la liberté ! On se salue courtoisement et on se sépare pour ne plus se revoir. Hippocrate revient à ses clients et nous aux rayons du soleil. Mes jeunes compagnons de voyage, pour rattraper le temps perdu, s'en vont, au bas des degrés, rendre visite à la louve que le Municipe entretient à ses frais, en souvenir des bons services de la louve, nourrice de Romulus et de Rémus, pendant que le R. P. Augier et moi rasons prudemment les murs pour trouver un peu d'ombre.

II

PONZANO.

Ponzano! Ponzano! Allons à Ponzano. Tel est le cri universel.

Ce nom de Ponzano est magique et met tout le monde en liesse. Il est synonyme de liberté, de repos à l'air vif et dans la solitude des montagnes, de courses et de promenades alternant avec des études moins sérieuses, répit indispensable pour le cerveau fatigué des excès du travail.

J'avais résolu, mon très Révérend Père, d'esquisser à grands traits le tableau offert par ce pays pittoresque. Déjà j'avais tiré mes plans et lâché la bride à mon imagination, quand l'idée m'est venue de relire dans nos annales la description que le R. P. Augier (Célestin) a faite du paysage et du cadre qui le renferme. Il m'a paru alors que la mienne serait inutile; je ne dirais ni mieux ni si bien, et je tiens pour exacte et intéressante la description de mon prédécesseur dans l'apostolat du scolasticat romain.

Je me bornerai donc à quelques détails.

La station de Stimigliano qui dessert Ponzano, est à deux petites heures de Rome. On longe le Tibre et on découvre bientôt sur la gauche le Soracte, chanté par Horace, dont la masse domine et protège la vallée. A la gare de Stimigliano nous rencontrons un guide et des montures. Le guide est aussi *reporter* de son métier; il a le pas du missionnaire, et son pinceau de caricaturiste lui a fait une grande réputation au pays des Étrusques. L'*Echo du Soracte* est plein de sa verve. Mettons-nous tout de suite au mieux avec lui.

Nos jeunes gens enfourchent des ânes à l'allure éveil-

lée, au pelage moitié peigné, moitié bourru ; à moi, comme au doyen, on a réservé un beau cheval, le cheval de M. le syndic de Ponzano.

Nous voilà partis et lancés dans la lande. Bientôt, mettant ma bête au petit trot et devançant l'escadron des ânes, j'arrive bon premier au Tibre. Sur l'autre rive, nos scolastiques, descendus des collines, à la suite des PP. Albertini et Lemius (Joseph), ce dernier, docteur de date récente, nous font des signes et nous envoient des saluts. La barque de passage est là qui nous attend ; dans quelques minutes nous serons tous à la joie et à l'enthousiasme de la première entrevue.

Quelle charmante jeunesse ! Quel air heureux, doux et bon ! même à travers les malins sourires et jusque sur les visages portant encore les traces des dernières fatigues. Tous les points cardinaux sont représentés dans ce groupe d'étudiants. Il y en a de tous les pays, de toutes les tailles, et, comme l'a dit l'*Echo du Soracte,* la feuille locale : *Il y en a de grands à ne pouvoir pas passer sous une porte, et de tout petits, mais ils sont tous si gentils* (1).

Et nous voilà tous ensemble montant la côte, qui à pied, qui à cheval, sans nous soucier de la chaleur, tout occupés que nous sommes à poser des questions ou à y répondre. Parmi tous les noms chers, le vôtre fut prononcé le premier, mon très Révérend Père, comme étant celui du Père vénéré de la famille. A mi-côte, nous rencontrons M. le syndic en costume de propriétaire qui visite ses terres. Je veux descendre de cheval — son propre cheval — pour le saluer et le remercier ; il s'y oppose, et nous échangeons sans cérémonie les politesses les plus courtoises. Heureux coin de terre de la Campagne ro-

(1) L'*Écho du Soracte,* rédigé par les Scolastiques, est une revue hebdomadaire fort respectable, où l'on trouve de la science historique, du cœur et de l'esprit.

maine où l'écharpe municipale n'est pas comme ailleurs un épouvantail pour les couvents, et où s'applique sans réticences la maxime fameuse : *l'Eglise libre dans l'Etat libre.*

Vos joyeux petits Oblats sont populaires à Ponzano, mon très Révérend Père. Ils sont si pleins de vie, si pieux et si gais, ils chantent de si beaux Saluts du saint Sacrement, et puis ils font tant de bien ! Qui n'a pas vu le F. Deveaux distribuant les restes du dîner aux pauvres femmes, aux enfants, aux estropiés, n'a rien vu. Il est si bon le *Frate Ferdinando,* et son confrère, le F. Lecca, sait si bien oublier quelque portion pour les pauvres dans sa cuisine hospitalière !

Le couvent de Saint-Sébastien, solidement établi sur le coteau qui fait face à Ponzano, est une petite capucinière poussiéreuse, où tout est pauvre mais distribué selon les lois monastiques. Un préau en bas, deux corridors en équerre à l'étage portent les désignations officielles : *Dormitorium primum, dormitorium secundum, dormitorium tertium.* Les chambres sont exiguës ; dans quelques-unes même les meubles ne peuvent s'y tenir en équilibre sur les briques disjointes, mais qu'importe ! Comme disait Madame Louise de France de sa cellule de carmélite à Saint-Denis : *Ici on dort mieux qu'à Versailles ;* traduisez : *A Ponzano, on dort mieux qu'à Rome.* Du jardin qui sert de ceinture au couvent, on distingue, le soir, les feux allumés sur tous les points de la campagne, comme au temps de Virgile ; ce sont les agriculteurs qui brûlent les pailles sèches et les débris du labeur de la journée. La chapelle, restaurée en 1855 par le cardinal Ferretti, est parfaitement adaptée aux convenances d'une communauté religieuse. Elle a un air de fraîcheur qui fait plaisir : tout y est propre et commode. C'est ce qu'il y a de mieux. Nos Pères y confessent, aux grandes fêtes surtout, et les

Ponzanais aiment nos cérémonies. Je pourrais citer telle dame ancienne et vénérable qui, pendant les offices, s'expose parfois aux distractions, en comptant les têtes des lévites ; si le chiffre n'est pas complet, elle s'alarme, son cœur de mère s'inquiète aussitôt pour les absents !

Quels jours délicieux j'ai passés à Ponzano en compagnie de nos scolastiques ! Quelle édification ils m'ont donnée durant les jours de la retraite ! Comme les âmes s'ouvrent à Dieu sous ce ciel étincelant ! Tout est paix ici ; les chants même qui montent de la plaine, mêlés aux bêlements des brebis et des agneaux venus de la Sabine, et aux cris des bergers ralliant leurs troupeaux, ne troublent pas ce calme; ils ajoutent aux harmonies de la nature et des âmes.

Mais ici, comme partout, le sacrifice devait se rencontrer, mêlé aux consolations. Je n'ai pas encore nommé celui qui occupe le premier rang et qui est la providence de Ponzano comme il en est le seigneur. S. Em. le cardinal Oreglia di Santo-Stephano n'était pas à son palais de Ponzano. Il était à cette époque à Palestrine, dont il est évêque, et il se livrait tout entier au labeur de la visite pastorale dans son diocèse. Sa présence nous manquait à tous. Avec quel respect j'aurais baisé sa pourpre et ses mains, en le remerciant le moins mal possible des bontés dont il comble nos Oblats ! Pour adoucir nos regrets, je prêtais chaque jour l'oreille aux récits des scolastiques; le langage de leur reconnaissance me charmait ; en les entendant parler des visites dont Son Éminence les honore, il me semblait voir Mgr de Mazenod au milieu de ses scolastiques de Montolivet, partageant leurs récréations ou leurs fêtes.

Mais à ces regrets nous eûmes une compensation. Les ordres étaient donnés au palais pour nous recevoir. Le jour de la clôture de la retraite, tandis que nos Frères descen-

daient dans la vallée pour chercher un peu de fraîcheur près des sources pures, le R. P. Augier et moi allions faire nos visites à Ponzano. Nous nous rendons d'abord droit au palais, situé à l'angle de la place. On nous attend. Nous voilà donc parcourant en tous sens cette belle demeure. On veut bien nous dire que nous ne sommes pas indiscrets, et qu'il faut visiter chapelle, salon, appartements de Son Eminence et chambres des hôtes. Tout est disposé avec goût; tout reléit de propreté. Il y a partout un cachet de distinction. Du haut de la terrasse bordée de fleurs, le regard s'étend au loin : c'est la vallée où des troupeaux d'animaux de toute espèce paissent en liberté ; c'est le Tibre qui roule dans ses plis tortueux des eaux épaisses et jaunâtres :

Vidimus flavum Tiberim retorto
Littore etrusco violenter undis
Ire dejectum monumenta regis...
(*Horace.*)

ce sont, au loin, les montagnes de la Sabine et les vil lages perchés sur les hauteurs.

Mais voilà que je me lance dans les descriptions, et j'ai promis de n'en point faire.

Du palais cardinalice nous nous rendons à l'église paroissiale pour prier un instant; puis au presbytère, dont les abords sont ceux d'une place forte. M. le curé est un homme de valeur; sa conversation décèle quelqu'un qui sait. Chez M. le syndic et ailleurs encore, nous sommes reçus en amis par des familles chrétiennes. Les enfants viennent à nous, cherchant à baiser nos croix ; les femmes, portant sur leurs têtes, avec la dignité des matrones romaines, de grandes urnes remplies à la fontaine voisine, nous envoient mille bénédictions ; les hommes saluent le R. P. Augier et lui baisent la main. Il est très connu à Ponzano le *Padre Cassiano;* et le P. Albertini, donc?

Ce fut ainsi, dans les loisirs des promenades alternant avec les séances littéraires et musicales, que s'acheva le séjour à Ponzano. Des chants et de la poésie partout, les charmes de la vie fraternelle toujours.

Mais il fallut, le cœur gros, s'arracher brusquement de cette solitude bénie. Adieu, Ponzano, adieu ! Ton paysage est encore présent à mon esprit et ton souvenir remplit mon cœur.

III

NAPLES.

De Rome à Naples, six heures de chemin de fer. On passe à Albano, Segni, Frosinone, Monte Cassino (Mont-Cassin) et autres localités célèbres. Le monastère bénédictin surtout attire l'attention du voyageur. Il trône hardiment sur le point extrême d'une montagne au pied de laquelle s'abrite une petite ville. On dirait l'aire de l'aigle suspendue au-dessus d'un abîme. Puis les montagnes s'écartent, la tranchée devient plus large, et l'on descend dans une vallée arrosée par le Vulturne et riche de tous les trésors de la terre. Caserte se détache, avec son beau château royal, du sein de ces jardins verdoyants. Nous roulons à travers des champs complantés de vignes. Déjà voici, sur la gauche, le Vésuve qui paraît à l'horizon ; son panache blanc s'élance dans les airs comme un long nuage de coton que le vent incline et pousse à son gré. Napoli! Napoli! nous sommes arrivés.

Faut-il me condamner à faire une description de Naples? L'entreprise serait téméraire et je ne la tenterai pas. Assez de touristes et de littérateurs de marque ont prêté leurs couleurs à ce tableau merveilleux. Tout le monde connaît Naples sans l'avoir visitée. Qui donc n'a entendu parler de cette capitale, mollement étendue au pied du Vésuve et sur les rivages méditerranéens? Ville étrange

où tous les contrastes se rencontrent : les rues malpropres et resserrées aboutissant à des avenues larges et à des artères se déroulant sans fin ; les pauvres demeures disputant fièrement la place aux palais ; et, dans ce labyrinthe pavé de lave, une population compacte se croisant en tous sens, sans souci des voitures dont le flot ne s'arrête jamais. Accoudée à des coteaux élevés sillonnés de routes et couverts d'une riche végétation, Naples descend d'étage en étage jusque vers ses quais et ses promenades à l'aspect oriental, d'où la vue s'étend au large. Son vaste golfe, dessiné comme au compas, s'ouvre à la façon d'un éventail, pour laisser respirer aux Napolitains épuisés par la chaleur les brises rafraîchissantes. En face une mer sans limites, avec l'île de Capri émergeant des flots ; à droite, la route du Pausilippe, qui longe les rives et monte insensiblement avec leurs contours, en se frayant un passage à travers les villas et les massifs de fleurs et d'arbres verts jusqu'en face d'Ischia et du cap Misène ; à gauche, Portici, Torre del Grecco, Castellamare, Sorrente, appuyés au rivage comme pour se garantir du Vésuve, et, au milieu de ces magnificences, un va-et-vient continuel. Le Napolitain vit en plein air; la rue est sa chambre, son salon; il s'y agite, s'y promène sans cesse en chantant, et jusqu'aux heures les plus tardives, des pianos ambulants, des instruments de musique de toutes sortes, font entendre un concert dont l'harmonie ne s'éteint qu'à l'aurore.

En résumé, Naples est une grande ville, plus grande que belle, entourée d'un cadre éclatant qui vaut mieux que le tableau.

C'est à ce soleil de Naples, voilé par intervalles par des nuages d'où s'échappaient des pluies torrentielles, que nous devions vivre pendant dix jours. Pourrais-je oublier cette petite communauté de l'Espérance que j'avais mission d'évangéliser et où nous devions retrouver les tradi-

tions d'hospitalité et de piété si souvent admirées ailleurs? Les Sœurs de la Sainte-Famille, ici comme partout, font respecter l'habit religieux, et bénir la France dont le sol inépuisable fournit à tous les pays du monde des légions de servantes des pauvres et des malades. Des conversions inespérées sont, à la dernière heure, la récompense de leur zèle, et l'on s'étonne, en admirant, de voir passer, active et recueillie, dans les rues de la cité, la religieuse qu'on n'avait entrevue jusqu'alors qu'à travers les grilles du cloître.

Naples a des églises en nombre incalculable ; on ne peut faire un pas sans en rencontrer : on en a à droite, à gauche, devant soi, derrière soi ; on en rencontre sur les promenades publiques et jusque sous les ombrages des jardins. Nommons quelques-unes de celles que nous pûmes visiter.

La cathédrale est dédiée à saint Janvier, le patron de la ville. Nous priâmes avec ferveur dans la vaste chapelle du saint, pendant qu'un prêtre disait la messe à son autel. De tous les confessionnaux nous voyons sortir des prêtres. On nous dit, pour nous expliquer cette abondance, que tous les vicaires des paroisses sont tenus de venir, après quelques années de ministère, faire deux ans d'un second noviciat professionnel, dans un confessionnal de la cathédrale. Excellente méthode : les lieux de pèlerinage développent le zèle sacerdotal. A recommander en France.

L'église de l'Oratoire est d'une grande richesse et fort bien tenue. Sa sacristie possède un véritable musée de tableaux. Le Gesu (Nuovo) dépasse en dimension et en beauté le Gesu de Rome : tout y est éclatant de marbre et de dorure. Pour Dieu rien n'est trop beau. Santa-Chiara, San-Gaëtan, sont aussi des églises dignes d'être visitées. Que n'avons-nous le temps d'étudier les détails!

L'église de Saint-François de Paule est une sorte de

Panthéon moderne, qui fait face au palais royal. Elle se dégage avec grâce d'un long péristyle où vient mourir une pluie de fines gouttelettes rejaillissant des hauts bassins de la place. C'est dans cette église que venaient prier les Bourbons : elle leur servait de chapelle. Ils ont disparu avec les lis, mais leur souvenir survit aux ruines de leur monarchie. Et quand, il y a un an, le choléra décimait la population entassée dans les quartiers pauvres, il fallut, pour se la rendre favorable, mettre fin à la captivité des madones mûrées dans leurs niches. La dynastie nouvelle dut s'incliner devant la foi populaire, et depuis ce jour, les images de Marie, illuminées dans les rues étroites et jusqu'au fond des magasins, ont réapparu, formant le soir un cordon de lumière qui guide le passant attardé.

A l'extrémité de la promenade de la Chiaja, sur le bord de la mer et à l'entrée d'un tunnel ouvert sous le Pausilippe, et où les voitures et piétons circulent à la clarté des lampes, s'élève un sanctuaire cher à la piété napolitaine. C'est l'église de Pieddigrotta (le pied de la grotte). Nous ne pouvions manquer d'y faire un pèlerinage. C'était le dimanche du Saint-Rosaire, vers onze heures. Tout était plein, de peuple surtout. Nous priâmes un instant avec ferveur devant l'image miraculeuse de la Vierge Marie, pour notre chère Congrégation, pour notre France bien-aimée, dont les urnes électorales allaient, ce jour-là, décider le sort. Au retour, notre cocher arrête brusquement ses chevaux.— Qu'est-ce donc?— D'un geste, il nous indique un pieux cortège qui s'avance sur les larges voies de la Chiaja. C'est le saint Viatique qu'on porte à un malade. Une escorte d'hommes tenant en main des flambeaux précède et accompagne le prêtre. Tout mouvement s'arrête aussitôt sur la voie publique, si spacieuse et si belle en cet endroit; les piétons se prosternent, les cochers et les voyageurs se découvrent et s'agenouillent dans les voi-

tures. C'est beau, cette démonstration de la foi. Heureux le peuple qui foule ainsi aux pieds le respect humain ! Quand nous aurons ce spectacle dans nos grandes villes de France, c'est que nous serons revenus aux temps de saint Louis. *Fiat!* Nous sommes encore loin de voir se réaliser ce beau rêve.

L'acte de piété de notre cocher me rappela l'exclamation de saint Alphonse de Liguori, quand on vint lui annoncer les succès apostoliques de ses missionnaires à Naples, et qu'on lui en donna pour preuve le fait de la conversion des cochers : *Des cochers saints à Naples! Des cochers saints à Naples!* s'écriait avec enthousiasme le bon vieillard, ne se lassant pas d'exprimer sa joie.

Durant notre séjour, nous eûmes l'occasion, le R. P. Augier et moi, de faire la connaissance de quelques prêtres de distinction. Il convient de nommer d'abord Mgr Carbonnelli, vicaire général. En l'absence du cardinal Sanfelice qui, d'avance, m'avait accordé des pouvoirs, nous nous présentâmes chez ce saint prêtre. Avec quelle bienveillance il nous accueillit, c'est ce que je ne saurais exprimer. Et, aussi, avec quelle discrétion affectueuse il nous interrogea sur notre Congrégation, sur son fondateur, sur ses œuvres! J'admirai avec quelle délicatesse fut menée cette petite enquête, dont le résultat devait être un redoublement d'intérêt, joint à l'estime pour une Congrégation si répandue en pays étrangers. Le vicaire général de Naples, malgré ses occupations et une assez forte distance, tint à nous rendre notre visite.

Mgr d'Amico, curé de la paroisse royale de Saint-François de Paule, fut aussi pour nous d'une grande bonté. Non content de venir nous voir, il voulut être un jour notre guide dans Naples. Nous pûmes ainsi, grâce à sa voiture et à son obligeance, voir en quelques heures la cathédrale, l'archevêché et la belle promenade du Corso.

Mgr d'Amico connaît Paris, il en parle pertinemment; sa conversation trahit la gaieté française et la distinction napolitaine.

Enfin, un autre personnage ecclésiastique se rencontra qui fut pour nous, je puis dire à peu près chaque jour, un agréable visiteur. Mgr Tonti, attaché autrefois à la nonciature à Paris, aujourd'hui à Lisbonne, était en vacances à Naples. Il vint plusieurs fois à l'Espérance, et se plut à s'entretenir avec nous de ses souvenirs de France, en particulier de la basilique de Montmartre, où le digne prélat avait fait de fréquents pèlerinages.

Ajoutons à ces trois noms : Mgr Carbonnelli, Mgr d'Amico, Mgr Tonti, celui du curé de l'Ascension, église paroissiale de la communauté. C'est un prêtre plein de piété et de zèle, qui comprend et parle le français facilement et qui rend ainsi de grands services aux Français de la ville.

Le cardinal Sanfelice était absent quand nous arrivâmes. Nous nous étions présentés à l'archevêché sans avoir eu l'honneur de le rencontrer. Mais Son Eminence témoigna le désir de nous voir, une fois la retraite finie. Nous fûmes introduits par l'aumônier de l'Espérance. Le cardinal est plein de dignité : belle tête, belle prestance, homme de race. Tiré jeune encore de son couvent de bénédictins pour remplacer sur le siège de Naples le cardinal Riario Sforza, le cardinal Sanfelice garde sous la pourpre les habitudes monastiques. Malheureusement, Son Eminence ne parle que l'italien ; l'entretien ne pouvait donc être que court. Son Eminence a cinquante et un ans, mais ses traits portent l'empreinte du travail et accusent un âge plus avancé.

« Avant de partir de Naples, vous irez au Vésuve, comme le R. P. Soullier, comme le R. P. Martinet, » avait dit la Mère Léonie, supérieure de l'Espérance. Ce qui fut dit fut fait. Nous terminâmes par là notre séjour.

Malgré un temps maussade et un vent violent d'arrière-saison, nous tentâmes ce dernier pèlerinage. Nous voilà partis en touristes. Les quais de Naples s'allongent sans fin, Portici leur fait suite ; nous suivons cette route, poudreuse ordinairement, boueuse aujourd'hui, et nous tournons à gauche dans les vignes pour gagner Saint-Sébastien. Le ciel se découvre alors, le soleil se montre complaisamment pour nous aider à mieux voir. La voiture s'arrête, après une forte côte, au pied de la montagne. Quel spectacle ! Nous sommes en plein dans un chaos de laves refroidies et de scories terreuses vomies en 1871 par le Vésuve. Cette coulée formidable, qui a tracé son passage à travers les champs et la verdure, semant partout la terreur et la mort, me fait songer à la désolation de Sodome et de Gomorrhe ; c'est le même désordre, ce sont les mêmes ravages.

Citons quelques lignes d'un voyageur illustre : Chateaubriand :

« ... Je quitte le coteau, dit-il, je tourne à droite et redescends dans cette plaine de lave qui aboutit au cône du volcan et que j'ai traversée plus bas en montant à l'ermitage. Même en présence de ces débris calcinés, l'imagination se représente à peine ces champs de feu et de métaux fondus au moment des éruptions du Vésuve...

« ... Les nuages s'entr'ouvrent maintenant sur quelques points ; je découvre subitement, et par intervalles, Portici, Caprée, Ischia, le Pausilippe, la mer parsemée des voiles blanches des pêcheurs, et la côte du golfe de Naples bordée d'orangers : c'est le paradis vu de l'enfer. »

Moins hardis que Chateaubriand, nous nous étions arrêtés au pied de la montagne ; notre excursion, aller et retour, avait duré trois grandes heures.

Le lendemain matin, nous quittions Naples où nous avions été si bien reçus, comme le sont nos Pères mis-

sionnaires allant à Ceylan. En peu de temps, nous avions vu beaucoup. Nous avions surtout étudié les démonstrations de la foi napolitaine et contemplé, sans nous lasser, le panorama de la ville et du golfe.

Au retour, nous devions nous arrêter à Palestrina pour présenter nos hommages au cardinal Oreglia. Tel était le plan combiné d'avance et avant notre arrivée. Hélas ! ce ne fut qu'un plan. Son Eminence était alors en tournée pastorale, et daigna nous en informer Elle-même, en témoignant le désir d'une prolongation de séjour en Italie. Mais l'heure du retour avait sonné, la saison m'en avertissait : il fallut donc rentrer, et durant mon voyage, où tout m'avait réussi à merveille, je n'éprouvai que ce seul mécompte : n'avoir pas vu le vénéré cardinal.

A Rome, je visitai encore quelques églises. Avec deux scolastiques venus d'Irlande, je revis Saint-Pierre ; je priai pour l'Eglise et pour le grand pape, Léon XIII, qui est là, à deux pas, prisonnier dans son Vatican, où il ne connaît que le sacrifice et le travail. Ce fut sur le pavé de la basilique que je voulus faire mes adieux à la Ville éternelle. Au sortir de Saint-Pierre, nous gravîmes les nombreux degrés d'un palais voisin, pour aller recevoir des mains de Mgr Pellami des *agnus Dei*. Ce fut avec un respect plein de religion que ces objets bénits nous furent distribués, à travers un guichet s'ouvrant sur une sorte de chapelle ; ce fut avec esprit de foi que nous les reçûmes.

Le lendemain, après avoir dit la messe à l'autel de Saint-Louis de Gonzague, dans la belle église de Saint-Ignace, je reprenais dans l'après-midi le chemin de Paris. J'emmenais avec moi deux jeunes Ponzanais, exilés volontaires, se rendant à l'Osier pour y commencer leur noviciat de Frères convers. David et Romulo — deux noms de rois — étaient attendus à Chambéry par le R. P. Pro-

vincial du Midi. Je me séparai là de mes deux compagnons de voyage, et je continuai seul ma route. Quarante heures après mon départ de Rome, et après cinq semaines d'absence, je réintégrais domicile à la rue de Saint-Pétersbourg. Ma mission était finie.

Agréez, avec ce simple récit, mon très Révérend Père, l'hommage reconnaissant de mon religieux et filial respect en Notre Seigneur et Marie Immaculée.

M. de L'Hermite, o. m. i.

SERVICE FUNÈBRE CÉLÉBRÉ A CHATEAUGIRON, LE 11 AOUT 1885, EN MÉMOIRE DU R. P. FÉLIX MARCHAND, OBLAT DE MARIE, MASSACRÉ LE 2 AVRIL 1885 AU LAC LA GRENOUILLE (CANADA).

Le P. Marchand naquit à Châteaugiron au mois de mars 1858. Son éducation, commencée au foyer de la famille sous l'œil de parents chrétiens, fit naître en son âme avec la piété tendre et naïve de l'enfance ces premiers élans d'un cœur que Dieu appelle spécialement à lui pour en faire un de ses ministres. L'institution Saint-Martin, qui a fourni tant de saints prêtres au diocèse de Rennes et tant de zélés missionnaires à l'Eglise, fut choisi par la famille du jeune Félix pour développer ces premiers germes de vocation sacerdotale. A Rennes, comme à Châteaugiron, Félix Marchand sut, par l'aménité de son caractère, la franchise et la simplicité de ses rapports, sa gaieté douce et son bon esprit, se concilier l'estime et l'affection de ses maîtres et de ses condisciples. Dans cette atmosphère de piété et de travail, sa vocation ne fit que s'affermir, et, à la fin de sa rhétorique, en 1878, Félix entrait au Grand Séminaire de Rennes. Deux années s'y écoulent : mais la vie austère du séminariste ne lui suffit plus; à son cœur d'apôtre, brûlant de se dévouer au salut des âmes et désireux de la perfection, il faut la vie religieuse. La persécution commençait alors à gronder sur la France; les décrets contre les congrégations étaient parus depuis quelques mois; quelques semaines encore, et la force

brutale devait disperser au loin les membres des familles religieuses. Le moment était critique, mais Dieu parle : Félix Marchand fait taire toute considération humaine et va frapper à la porte du noviciat des Oblats de Marie, à Nancy. C'était en octobre 1880; dès le mois de novembre la persécution le forçait d'aller avec ses nouveaux frères demander à la Hollande une liberté qu'on lui refusait dans sa patrie : celle de se préparer par la prière et le travail à cette vie de dévouement qu'il devait couronner par le martyre. Après y avoir séjourné dix-huit mois, il fut désigné par ses supérieurs pour se rendre dans l'Amérique du Nord : il n'était que tonsuré. Après avoir embrassé une dernière fois un père et une mère qu'il laissait dans les larmes, et avoir dit un dernier adieu à ses frères et à ses sœurs, il partit pour le collège d'Ottawa, où il devait se familiariser avec le climat rigoureux de ces contrées. En septembre 1882, il se rendait à Saint-Albert, et, le 8 décembre, il avait le bonheur d'y faire sa consécration religieuse : peu après il quittait cette résidence et faisait route pour le lac Sainte-Anne. Dans le trajet, il connut par expérience les souffrances et les privations de la vie de missionnaire et faillit même ne pas arriver au terme de son voyage, ayant été pendant trois jours privé de nourriture. Le 9 septembre 1883, il était promu aux ordres mineurs; le 22 du même mois, il recevait le sous-diaconat et le diaconat, et le lendemain il était ordonné prêtre par Mgr Grandin. Le 24, il avait le bonheur de monter à l'autel pour la première fois, et ce jour même, son Evêque l'envoyait au lac d'Oignon fonder une mission chez les Cris. Tout était à faire, résidence et chapelle. En attendant que les constructions fussent terminées, le P. Marchand devait rester au lac La Grenouille, situé à 10 ou 12 milles du lac d'Oignon et s'initier, auprès du R. P. Fafard, aux éléments de la langue crise. Les négociations avec les chefs sauvages traînèrent en longueur, et ce fut seulement le 28 octobre 1884 qu'il put s'installer au lac d'Oignon, au milieu des sauvages qui lui étaient confiés : il devait en même temps servir d'aumônier à la garnison du fort Pitt, situé à quelques lieues.

Le P. Marchand se mit à l'œuvre avec courage et entrain; mais l'insurrection de Riel devait venir anéantir ses premiers travaux. Que s'est-il passé depuis le 14 mars, date de sa dernière lettre? On l'ignore : on sait seulement que le jeudi ou le vendredi saint il était massacré au lac La Grenouille ainsi que son confrère, le P. Fafard.

Telle a été la vie du jeune martyr, dont la paroisse de Châteaugiron voulait honorer la mémoire, avec tout l'éclat et la solennité dont elle était capable. Aussi, le 11 août, une foule nombreuse et recueillie se pressait dans son église devenue trop petite, tandis que plus de quatre-vingts prêtres formant une double couronne autour de l'autel remplissaient le sanctuaire : MM. Maillé, chanoine; Durand, curé de Saint-Aubin de Rennes; Tupin, professeur au Grand Séminaire de Rennes; le R. P. Soullier, assistant général des Oblats de Marie ; le R. P. Chevrel, supérieur de l'Institution Saint-Martin ; le R. P. Gahier, supérieur de l'Institution Saint-Sauveur de Redon, etc., etc. Le long des murs courent de larges tentures noires et au milieu de la vaste nef se dresse un immense catafalque. Pendant que les cloches lancent au loin leur tintement funèbre, le chœur commence le chant des Matines, où l'exécution large et correcte des Psaumes dénote un travail tout spécial de la psalmodie. Les Matines finissent, les voix se taisent : c'est aux instruments de venir apporter leur tribut à cette cérémonie tout à la fois funèbre et triomphale. L'excellente musique *la Concorde* remplit l'église de ses accords pénétrants, et la sûreté ainsi que le fini de son exécution expliquent les nombreuses palmes et médailles qui décorent sa bannière, maintenant voilée d'un crêpe de deuil.

Le saint Sacrifice commence : il est célébré par M. Grandin, chanoine de Laval et frère de Mgr Grandin, évêque du diocèse de Saint-Albert (Canada); deux condisciples du P. Marchand remplissent les fonctions de diacre et de sous-diacre. L'ampleur et la majesté des cérémonies font l'étonnement et l'admiration des nombreux étrangers accourus pour honorer le jeune martyr, tandis que le chœur exécute les chants liturgiques en faux-bourdon, que le violoncelle soupire ses mé-

lancoliques mélodies et que des solos, interprétés avec goût et heureusement entremêlés, donnent à cette cérémonie un éclat digne du jeune missionnaire tombé victime de son désir de sauver les âmes.

Mgr l'Archevêque de Rennes, par une autorisation toute spéciale, avait permis de faire l'éloge funèbre du martyr. Cet honneur revenait de droit au R. P. Soullier, Assistant général, qui avait connu le P. Marchand au Canada : il le fit avec le cœur d'un père brisé par la mort de son enfant, mais heureux de la grandeur et de l'héroïsme de sa mort. — Rien ne manquait à cette cérémonie, qui laissera de profonds souvenirs à tous ceux qui y ont assisté.

Heureux sont les martyrs. — Heureuses les familles dans lesquelles Dieu les choisit. — Heureuses les paroisses qui les ont vus naître et qui savent les honorer dignement. — Heureux celui qui voit dans leur mort héroïque un stimulant à combattre le bon combat et à tout sacrifier pour l'accomplissement du devoir.

Un condisciple du P. Marchand.

(*Semaine religieuse* de Rennes, du 29 août 1885.)

Pour compléter cet article, il convient de mentionner la part que prit à la belle cérémonie de Châteaugiron le R. P. Marais, notre excellent supérieur de Saint-Andelain. Il fut l'un des quatre prêtres placés en étole aux quatre coins du splendide catafalque. Autour de ce catafalque, le clergé de Châteaugiron, qui, dans l'organisation de la fête, a fait preuve du goût le plus exquis, avait aussi rangé six petits enfants en tunique blanche, ayant sur la tête une couronne de roses blanches et à la main une palme, fidèle et gracieux symbole de l'idée du martyre qui était dans l'esprit de tous les assistants et donnait à la cérémonie son véritable caractère.

Le prédicateur, pour justifier cette qualification de martyr attribuée par la voix publique à notre cher P. Félix

Marchand, expliqua comment le malheureux Riel, tombé dans la révolte contre l'Eglise en même temps que contre le gouvernement de son pays, avait ameuté les sauvages contre les missionnaires, en les leur représentant comme faisant cause commune contre eux avec le gouvernement et comme n'étant plus d'ailleurs de bons guides à suivre en religion. D'après cet insurgé devenu sectaire, l'Eglise de Rome avait fait son temps. C'était de lui-même, comme d'un prophète, que les sauvages devaient recevoir désormais la direction religieuse aussi bien que l'émancipation politique. Et ils étaient invités à se méfier des prêtres et à ne pas les écouter. De là à les traiter en ennemis, il n'y avait qu'un pas. Ce pas fut promptement franchi. Les sauvages assouvirent dans le sang du P. Fafard et du P. Marchand la haine que Riel leur avait soufflée contre la véritable Eglise et contre les prêtres de Jésus-Christ.

Le prédicateur eût été plus formel encore s'il avait connu les relations venues depuis lors du Canada, notamment celles de Mgr Grandin et du R. P. Le Goff. Aujourd'hui cela ne fait plus de doute pour personne en Amérique : nos deux Pères massacrés au lac de La Grenouille sont de vrais martyrs. C'est ce qui se dit, c'est ce qui s'imprime sur toute l'étendue de la Puissance canadienne, de l'Atlantique au Pacifique. La journée du 11 août à Châteaugiron n'a été que l'écho des hommages rendus par la Nouvelle-France à l'héroïque mort des deux missionnaires Oblats de Marie Immaculée, tombés glorieusement à leur poste et dans l'exercice du saint ministère. La vertu de leur sang généreux paraît devoir être plus profitable que ne le fut leur parole au salut des sauvages infidèles qui leur ont ôté la vie. Une fois de plus l'on verra se réaliser le mot de Tertullien : *Sanguis martyrum, semen christianorum.*

Nous ne pouvions quitter Châteaugiron sans voir les parents de notre cher défunt. Ils étaient tous accourus, quelques-uns de loin, à cette émouvante et vraiment extraordinaire solennité. Quelle foi, quelle grandeur d'âme dans cette excellente famille ! Et quel cœur ! Sur la table du salon était exposé le portrait photographié du P. Félix Marchand. Ces braves gens ne pouvaient le regarder sans verser d'abondantes larmes. Mais on sentait bien que la juste douleur d'avoir perdu un fils ou un frère si accompli trouvait sa meilleure consolation dans la certitude de son triomphe auprès de Dieu. L'auréole du martyr semblait éclairer cette maison et ennoblir cette famille, dont la gloire la plus pure et la meilleure fortune seront désormais d'avoir donné à l'Eglise de Dieu un apôtre qui a été jugé digne de verser son sang pour le salut des âmes et pour le nom de Jésus-Christ.

Nous nous éloignâmes en bénissant Dieu de ce que nous venions de voir et d'entendre, non sans avoir très vivement félicité et remercié le vénérable doyen de Châteaugiron et ses zélés vicaires de la parfaite préparation d'une cérémonie dont tout le monde pouvait dire qu'il était impossible d'y rien ajouter.

L. Soullier, o. m. i.

A ces documents si touchants nous ajoutons la lettre suivante, adressée par le R. P. Zabel, alors de passage à Rennes, où il prêchait une retraite, au R. P. Soullier. Elle est un heureux complément de ce que l'on vient de lire. M. le vicaire de Pouilly-sur-Loire, dont elle reproduit le témoignage, se trouvait alors en vacances à Châteaugiron, son pays. (*La Rédaction.*)

Rennes, le 14 août 1885.

Mon révérend et bien bon Père,

Avant de quitter Rennes, où j'ai joui de votre présence qui a fait tant d'heureux et d'heureuses, je m'empresse de venir vous faire une courte visite, non seulement pour vous dire merci, mais pour vous redire une parole reçue hier de la bouche de M. le vicaire de Pouilly, un des assistants au service du P. Marchand.

« Vous ne vous figurez pas, me dit-il, le bien fait par la présence de vos Pères et la parole du R. P. Assistant. Dans la famille et dans la paroisse, tous se disent : « Voyez comme ces religieux s'aiment entre eux. C'est « une des plus douces consolations de la famille. La « Congrégation y gagnera en estime. »

Agréez, mon révérend et bon Père, le sentiment que j'éprouve en vous redisant ces paroles que votre cœur a suscitées si heureusement partout.

H. Zabel, o. m. i.

LE R. P. WALSH.

Le R. P. Walsh, mort à Kimberley le 12 septembre, a laissé après lui d'unanimes regrets. Les protestants se sont joints aux catholiques pour le pleurer. En attendant la notice nécrologique qui sera l'écho de ces hommages et de ces regrets, nous pensons que les lecteurs seront bien aises d'entendre un ministre protestant faire l'éloge de notre regretté défunt. Nous trouvons cet éloge dans le *Diamond Fields Advertiser* du 19 septembre 1885 :

LE CHANOINE GAUL SUR LA MORT DU P. WALSH.

Dimanche soir, le recteur de Saint-Cyprien a commencé son discours par les paroles suivantes :

« Avant d'entrer dans mon sujet, je demande la permission d'offrir, à nos frères de l'obédience romaine dans cette ville, mes respectueuses condoléances pour la perte qu'ils ont faite en la personne du défunt P. Walsh. C'était là un homme, selon moi, qui se proposait avant tout la gloire de Dieu ; en second lieu, les progrès de son Eglise, et enfin, pour lui-même, la dernière place (1). Beaucoup de personnes, aux mines de diamants, le considéraient comme un ami et le regretteront comme un homme de bien : tout prêtre de l'Eglise (catholique) et tout ministre de la religion (réformée) le tiendront pour un parfait modèle. Par sa mort, la terre s'est appauvrie et le ciel s'est enrichi. Puissé-je, lorsque mon tour sera venu de rendre à Dieu mes comptes, avoir la moitié de la confiante assurance avec laquelle il a dû recevoir la visite de l'ange de la mort ! Daigne le Seigneur lui accorder une large participation de son amour dans le lieu de la paix ; qu'il daigne hâter l'heure de son règne, afin que nous, et tous ceux qui ont quitté cette vie dans sa foi et dans sa crainte (2), arrivent à la parfaite consommation ; et qu'il nous rende bienheureux, pour le corps et pour l'âme, dans son éternelle et perpétuelle gloire, par Notre-Seigneur Jésus-Christ. *Amen.* »

UNE OBÉDIENCE.

On était arrivé au 26 octobre, et Mgr Jolivet devait s'embarquer à Southampton le 5 novembre, pour retour-

(1) Nous pourrions trouver à redire à cette progression descendante, et faire observer à l'honorable chanoine que dans la pensée de tout catholique les deux premiers intérêts n'en font qu'un, et que le troisième n'existe pas, ou du moins ne peut pas entrer en comparaison avec ce qui précède. Mais nous ne faisons pas œuvre de critique.

(2) Nous ajouterons : « Dans la charité et l'observation des commandements. »

ner dans sa Mission. Jusqu'à cette extrême limite du séjour de Sa Grandeur en France, il n'avait pas paru possible de lui donner de sujets, malgré le grand besoin que sa Mission en a. Pas même un seul pour remplacer le P. Walsh, dont nous venions d'apprendre la mort. Tout à coup, le nom du R. P. Rolland (Ernest) fut prononcé et, après une courte délibération, ce Père fut désigné pour la mission de Natal et pour accompagner Mgr Jolivet à son retour.

Le temps pressait, le P. Rolland était de maison à Jersey, et le service de la poste entre l'île et le continent n'est pas rapide ; les bateaux de Saint-Malo et de Granville partent alternativement tous les jours ; mais, faute de renseignements précis, on s'expose à attendre, et le plus sûr encore est de passer par l'Angleterre.

Une dépêche ainsi conçue fut adressée au P. Rolland :

« Obédience pour Natal. Lettre partie. Préparez-vous.

« Fabre. »

Cette dépêche était accompagnée de la lettre suivante écrite au nom du T. R. P. Supérieur général :

« Mon révérend et bien cher Père,

« Il a été décidé dans le conseil du T. R. P. Supérieur général que vous seriez envoyé dans la mission de Natal et que vous partiriez, avec Mgr Jolivet, de Southampton, le 5 novembre prochain. Au nom du T. R. P. Supérieur général, je viens vous annoncer cette bonne nouvelle et vous donner par la présente votre obédience.

« Il vous reste peu de temps pour vous préparer. Vous êtes autorisé à disposer de ce temps comme vous le jugerez le plus convenable (1). Il suffit que vous soyez à Londres le 4, ou à Southampton le 5.

(1) Le P. Rolland étant du Finistère, il pouvait en peu de temps se rendre dans sa famille.

« Je vous félicite, mon cher Père, de la belle mission qui vous échoit. Je m'en félicite aussi moi-même, parce que je porte à cette mission un intérêt tout spécial.

« Que le bon Dieu vous accompagne dans toutes vos voies et vous bénisse dans toutes vos entreprises.

« Votre dévoué en Notre-Seigneur,

« Martinet, o. m. i., secr. gén. »

Voici la réponse à l'adresse du T. R. P. Supérieur général :

Mission catholique de Saint-Thomas, Jersey,
le 27 octobre 1885.

« Très révérend et très aimé père,

« Merci ! mille fois merci pour votre télégramme, pour votre bonne lettre, pour ma chère obédience ! *Quid retribuam !...* Eh bien, pour le moment, ce sera un petit sacrifice, qui sera peut-être agréable au Sacré Cœur de Jésus : je reste à Saint-Thomas pour aider nos Pères à confesser pendant les fêtes de la Toussaint ; je ne quitterai Jersey que le 2 novembre, et j'irai directement à Londres.

« Ma bonne vieille mère sera, je le sais, bien chagrinée. Mais je la connais : elle est excellente chrétienne et vraie bretonne ; elle renouvellera son sacrifice avec une grande générosité et offrira tout au Sacré-Cœur pour le succès de ma mission et pour les œuvres de nos Pères.

« Encore une fois, très Révérend et très aimé Père, merci ! Je suis impuissant à vous prouver ma reconnaissance ; mais, au saint autel, je chargerai Jésus hostie de payer mes dettes.

« Bénissez celui qui est et sera toujours le plus indigne et le plus humble, mais le plus aimant et le plus obéissant de vos enfants.

« Ernest Rolland, o. m. i. »

Nouvelle lettre au nom du T. R. P. Supérieur général :

Paris, le 2 novembre 1885.

« Mon révérend et bien cher Père,

« Voilà bien les sentiments d'un véritable Oblat ! Jeune encore dans la famille, vous vous montrez, pour le détachement des affections terrestres et le dévouement à la cause de Dieu, à la hauteur de nos anciens et de nos plus parfaits missionnaires.

« Mon cœur saigne vraiment à la pensée de votre mère ; mais je ne veux pas attendrir le vôtre, non plus que le sien ; et puisque vous comptez sur sa force morale et sa générosité chrétienne pour faire ce grand sacrifice, je me borne à admirer de mes yeux pleins de larmes, et à prier Notre-Seigneur de la visiter de ses plus fortifiantes consolations.

« Pour vous, mon cher Père, conservez précieusement ce feu sacré que Dieu seul a pu allumer dans votre âme, et certainement, ayant si bien commencé son œuvre, il l'achèvera en répandant sur votre ministère ses plus abondantes bénédictions.

« Vous partez sans que nous nous soyons une seule fois rencontrés. N'importe ! nous voilà plus que jamais indissolublement unis. Vous prierez pour moi et je prierai pour vous.

« Tout à vous en Notre-Seigneur,

« Martinet, o. m. i., Secr. gén. »

REVUE

LA RETRAITE ECCLÉSIASTIQUE
AU GRAND SÉMINAIRE DE COUTANCES.

On lit sous ce titre dans la *Revue catholique* du diocèse de Coutances et Avranches du 13 août 1885 :

L'Eglise, en se perpétuant à travers les siècles, vit toujours de la même vie ; mais, dans sa constitution divine, il entre un élément humain qui est soumis aux vicissitudes du temps et subit l'influence du milieu où chacun de nous doit travailler, souffrir et lutter.

Le prêtre, malgré ses sublimes fonctions, et peut-être même à cause de ses sublimes fonctions, n'échappe pas à la loi universelle. C'est pourquoi il arrive une heure où il sent ses forces défaillir, et alors, écoutant la voix du Maître, il va dans la solitude puiser une nouvelle énergie, faire naître en lui une nouvelle vigueur.

Il se rencontre des époques où les révoltes de l'enfer, la guerre déclarée à l'Eglise, des événements graves et incertains à l'horizon font au prêtre un devoir plus sacré encore d'aller retremper ses forces dans la retraite. Etait-ce l'influence de ces hautes et sérieuses pensées, était-ce l'invitation si pressante d'un Evêque toujours attentif à procurer la sainteté et l'honneur de ses prêtres, qui avait remué profondément le clergé coutançais ? Ce qu'il y a de certain, c'est que jamais, croyons-nous, l'affluence n'avait été plus nombreuse, le recueillement plus profond, l'attention plus soutenue. Ils étaient là plus de trois cents prêtres, avides de recueillir les paroles du R. P. Rey, naguère supérieur des Missionnaires du Sacré-Cœur de Montmartre.

On l'a dit souvent, l'éloquence qui vient du cœur remue toujours les âmes. Que doit-on attendre d'une éloquence qui part du Cœur de Jésus et qui passe par le cœur d'un apôtre ! Aussi le R. P. Rey a-t-il développé, avec une émotion toujours pénétrante, la double pensée inscrite en lettres d'or au frontispice du temple élevé par la foi et la piété du peuple français : *Sacratissimo Cordi Jesu Gallia pœnitens et devota ! — Au Sacré Cœur de Jésus la France pénitente et dévouée.* La pénitence et le dévouement ! La pénitence qui expie, le dévouement qui sauve ! La pénitence qui apaise la colère de Dieu, le dévouement qui vole à la conquête des âmes : voilà bien toute la mission et toute la vie du prêtre.

Quelle sublime idée de rattacher sa perfection sacerdotale à l'unique imitation du Cœur du Christ ! Toutes les nuances, toutes les délicatesses, tous les sacrifices de l'amour, comme l'a justement mis en lumière le R. P. Rey, se trouvent dans le Cœur de Jésus, puisqu'il a formé tous les cœurs. C'est donc à cette divine école, c'est donc au foyer de ce divin amour que le prêtre doit aller puiser ses leçons et allumer le flambeau de sa charité. C'est alors seulement qu'il pourra former les cœurs sur le modèle de son cœur, et par conséquent les rendre de plus en plus semblables au Sacré Cœur de Jésus.

Les auditeurs du R. P. Rey ne devaient pas seuls constater les heureux effets de sa prédication apostolique. Les habitants de la cité épiscopale purent remarquer, vendredi soir, que ces prêtres dont la voix émue appelait, avec confiance, la force de l'Esprit de Dieu, ressemblaient aux Apôtres, réchauffés sur le Cœur du Christ et prêts à s'élancer à la conquête du monde.

Jamais peut-être Mgr Germain n'avait parlé à ses prêtres et à la foule qui les entourait avec des accents plus convaincus. Il y avait dans sa voix une impression de tristesse qui saisissait l'âme de ses auditeurs. On reconnaissait l'Evêque qui souffre des malheurs de l'Eglise, l'homme supérieur qui a sondé les plaies de son époque, qui les connaît à fond et qui n'ose, sans trembler, jeter sur l'avenir un regard prophétique. Nous avons pu rassembler, du moins en partie, les

principales idées qui ont formé la trame de cette chaleureuse allocution, et nous les donnons à nos lecteurs telles que nous les avons recueillies.

« Mon très révérend Père,

« Ce n'est pas seulement de mes lèvres et de mon cœur, c'est aussi des lèvres et du cœur de ces trois cents prêtres que jaillit le cri d'une profonde reconnaissance envers Dieu et envers vous. Nous avons vu, pendant ces jours bénis, se réaliser pour nous la parole de nos Livres saints : *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris.* Grâce à vous, nous avons pu boire abondamment à la coupe de la Foi, de la Piété tendre, pénétrante, ardente. Vous nous avez fait boire à la source même du Sacré Cœur. Le meilleur éloge que je puisse faire de cette retraite, c'est de proclamer ici ses féconds résultats.

« Sous le souffle de votre parole, si pleine à la fois de chaleur et d'onction, ces trois cents prêtres se sont mis à l'œuvre, et, comme les Machabées que vous leur avez proposés pour modèles, ils se sont assis : *sederunt.* Ils ont pleuré : *fleverunt.* Les voilà debout maintenant, prêts à combattre les combats du Seigneur : *surrexerunt.*

« Ils se sont assis dans la réparation, symbolisée par la blessure du Cœur de Jésus. Ils se sont assis dans la prière, symbolisée par les flammes qui entouraient ce divin Cœur lorsqu'il apparut à sa fidèle servante. Ils se sont assis dans l'attention, symbolisée par la couronne d'épines placée sur la tête de Jésus. Ils se sont assis enfin dans l'amour du sacrifice, représenté par la Croix, plantée, nourrie dans le Cœur de Jésus : *sederunt.*

« Ils ont pleuré : pleuré sur les abominables outrages infligés à la gloire de Dieu, à son existence même, par notre malheureuse époque. — Ils ont pleuré sur les injures, que dis-je ! sur la passion nouvelle que le monde contemporain fait subir au Christ, Sauveur et Souverain Prêtre. — Ils ont pleuré sur les douleurs indicibles, sur la passion cruelle qu'endure aujourd'hui l'Eglise notre Mère ; sur l'Eglise mé-

connue, calomniée, indignement traitée par des enfants ingrats et rebelles. — Ils ont pleuré sur les âmes confiées à leur sollicitude, que des loups à l'aspect furieux ou perfide égorgent et dévorent. — Ils ont pleuré sur la vigne du Seigneur si tristement dévastée, ravagée, ruinée par le sanglier dont aucun frein ne contient plus la rage. — Ils ont pleuré, amèrement pleuré sur le sang de Jésus-Christ perdu pour un si grand nombre : *fleverunt.*

« Et maintenant, regardez. Les voilà debout, dans toute l'innocence, la sainteté, la majesté de leur sacerdoce. Les voilà debout dans l'éclat rayonnant de leur jeunesse rajeunie, debout dans l'énergie de leurs saintes résolutions, dans l'ardeur généreuse de leur dévouement, dans la pleine possession de la grâce qui fait les forts.

« Qu'allez vous faire, ô prêtres bien-aimés? Vous allez traduire en actes les grandes et sublimes leçons que vous avez reçues. L'homme de Dieu, l'apôtre du Sacré-Cœur vous a rappelé la devise d'expiation et de salut qui doit être gravée au frontispice du Monument national : Au Sacré-Cœur de Jésus la France pénitente et dévouée. Il vous a dit comment, à la tête de cette armée de la pénitence et du dévouement, devait marcher le prêtre. Et vous voilà, dans cette solennelle cérémonie, disant publiquement à Jésus, par qui vous êtes prêtres : Plus que jamais nous sommes vos disciples ; plus que jamais nous voulons marcher sur les traces de votre sang. Au jardin de l'Agonie vous avez rencontré, ô Maître, le délaissement et l'abandon. Le délaissement et l'abandon, le monde nous les offre aujourd'hui. O Maître, nous voici debout, prêts à vous suivre dans cette voie de la tristesse jusqu'à la mort : *surrexerunt.* — O Maître, vous avez été trahi, livré par un des vôtres. Cette trahison, de quelque côté que nous portions nos regards, nous l'apercevons, nous aussi. Plus d'un fils nourri par l'Eglise ne l'a-t-il pas signalée à ses ennemis par des baisers hypocrites? O Maître, nous voilà debout, prêts à répondre, comme vous, à la trahison par la douceur : *surrexerunt...* — Vous avez été traîné, ô Maître, de tribunal en tribunal, vous avez été

insulté, bafoué, maudit par ceux à qui vous n'aviez fait que du bien. N'est-ce pas aujourd'hui le sort de votre Eglise ? O Maître, nous ne nous laisserons arrêter ni par les injures, ni par la haine, ni par le blasphème. Nous voici debout, prêts à opposer, comme vous, le silence à l'outrage, la bénédiction à la malédiction. — O Maître, un roi bel esprit vous a tourné en dérision, revêtu de la robe des insensés. La dérision, nous la connaissons, nous aussi. Votre Eglise, dont les Miracles sont incessants comme les vôtres, mais qui se sent trop divine pour descendre à ce point d'amuser les beaux esprits, est elle-même aujourd'hui couverte de dédains, abreuvée d'humiliations et de mépris. Nous voici debout, ô Maître, prêts à traverser aussi le dédain comme l'estime, les mépris comme les honneurs, l'opprobre comme la gloire : *surrexerunt.* — O Maître, ils ont flagellé, meurtri, ensanglanté, déchiré vos épaules innocentes. Les fouets qui nous déchirent, s'ils ne sont pas sanglants, ne sont-ils pas aussi pénétrants, aussi déchirants, aussi cruels? O Maître, nous voici debout, prêts à les supporter comme vous, pour sauver ceux qui veulent notre mort.

« Mais ce n'est pas seulement pour la pénitence, ô Jésus, que ces trois cents prêtres sont debout, à cette heure, au pied de votre autel. Ils sont debout encore et surtout pour le dévouement : *surrexerunt.* Entendez-les vous dire, en ce moment, où ils vont renouveler les promesses de leur sacerdoce : O Jésus, votre tête a porté la couronne d'épines. A vous notre tête, avec ses pensées, ses continuelles sollicitudes, son attention constante, malgré les épines de l'inquiétude, de l'angoisse, des rebuts, malgré les épines des efforts douloureux et stériles pour chercher la brebis égarée et la ramener à vous. — O Jésus, vos yeux ont versé sur nous des larmes de sang. Nos yeux, les yeux de vos prêtres, sont ouverts aussi, ouverts sur les souffrances de votre Cœur pour les consoler, ouverts sur les souffrances de nos frères pour y remédier et les guérir. — O Jésus, vos lèvres divines ont connu le fiel et le vinaigre. Voici nos lèvres prêtes à la même épreuve. Vos mains furent attachées à la croix. Voici les nôtres, prêtes à

tous les sacrifices pour accomplir votre œuvre. Voici nos pieds prêts à affronter, comme les vôtres, les fatigues, les meurtrissures et les douleurs. — O Jésus, votre Cœur a été transpercé par le glaive. Voici notre cœur prêt à souffrir et à mourir pour vous. Votre Cœur, l'homme de Dieu nous l'a rappelé, c'est le cœur de l'ami. Nous voici debout dans le dévouement de l'amitié. C'est le cœur du frère, le cœur du père, le cœur de la mère la plus aimante. Nous voici debout dans le dévouement du frère et du fils. Votre Cœur, c'est le cœur du Prêtre, c'est le cœur de la Victime eucharistique. Nous voici debout, dans notre fidélité sacerdotale, dans notre amour invincible pour l'Eucharistie, où chaque jour vous daignez descendre entre nos mains.

« Telles sont, ô Jésus, les résolutions que déposent à vos pieds ces trois cents prêtres. Telle est la soif de pénitence qui les dévore, telle est la flamme de dévouement qui les consume. Qui donc ose dire parmi nous que Jésus-Christ est mort ? Aveugles ! vous ne le voyez donc pas palpiter dans toutes ces poitrines de prêtres ; vous ne sentez donc pas qu'il est la lumière de leur esprit, la vigueur de leur volonté, le cœur de leur cœur, l'âme de leur âme et la vie de leur vie ? — Qui donc oserait dire que l'Eglise catholique est morte ? Mais cherchez la famille qui compte des enfants aussi nombreux, aussi vivants, aussi pleins de sève et d'immortelle espérance. Cherchez, cherchez l'armée qui compte des soldats aussi fidèles, aussi disciplinés, aussi vaillants, aussi disposés à tous les sacrifices, aussi décidés à tous les martyres.

« Pour vous, habitants de cette bien-aimée cité de Coutances, un spectacle si émouvant pourrait-il passer inaperçu ? Non, vous n'êtes pas venus pour assister à une vaine parade, à une cérémonie vide et stérile. Vous saurez, à votre tour, mettre à profit le grand enseignement qui vous est donné. Vous saurez vous armer de résolutions fortes et salutaires. Le monde est dans la dissipation. N'avez-vous pas besoin de vous asseoir dans le recueillement ? Livré tout entier à la frivolité des choses d'ici-bas, le monde a interrompu le commerce avec Dieu. N'avez-vous pas besoin de prier ? de prier

pour vous, de prier pour la famille, de prier pour le pays? Le monde est tout entier à la jouissance et au plaisir. N'avez-vous pas à expier, n'avez-vous pas à reprendre la voie du sacrifice, à remonter vers la croix?

« N'avez-vous pas à pleurer, vous aussi? A pleurer sur les fautes individuelles, à pleurer sur les Lazares morts à vos côtés, peut-être; à pleurer sur tant d'âmes qui vous sont chères et qui ne servent plus le Père qui est aux cieux? N'avez-vous pas à pleurer sur les fautes sociales, sur l'insurrection contre Dieu qui se fait de plus en plus universelle, sur l'ingratitude envers Jésus-Christ et envers l'Église, sur les poisons d'incrédulité qui enivrent le peuple, sur l'indifférence qui l'endort, sur la mort éternelle qui plane au-dessus de lui? *Fleverunt.* — Levez-vous donc, vous aussi, levez-vous pour faire pénitence ; levez-vous pour couvrir l'insolence par le respect, la révolte par le dévouement, la haine par l'amour. — Pour vous, ô mon Dieu, permettez que j'épanche ici publiquement mon cœur et que je vous exprime, dans toute sa sincérité, une reconnaissance qui déborde. Oui, sur ces angoisses qui oppriment aujourd'hui l'âme de l'Evêque, sur ces tristesses qui l'affligent, vous avez versé, versé largement, les consolations et les joies. *Consolationes tuæ lætificaverunt animam meam.*

« Chers et bien-aimés collaborateurs, laissez-moi vous remercier et vous dire avec l'Apôtre que vous êtes plus que jamais ma couronne et ma gloire. Avec de tels prêtres, comme on se sent fort, et comme on se sent fier ! comme on se prend à espérer pour les destinées religieuses de ce grand et beau diocèse ! Et maintenant venez porter à Dieu vos résolutions et vos promesses. Les hommes peut-être ne savent pas vous apprécier. Qu'importe? Donnez-vous à eux, vous souvenant que Dieu vous regarde et qu'il est la part de votre héritage. *Dominus pars.* Les hommes remplissent votre calice d'amertume. Pas de défaillance. Dieu vous garde pour récompense les douceurs de l'éternité : *tu es qui restitues hæreditatem meam mihi.* Partez, avec Marie pour soutien, comme on vient de vous le dire. Retournez aux combats du Seigneur, avec

cette devise qui est celle du Cœur de Jésus : confiance, confiance à toute épreuve, intrépidité que rien ne déconcerte. *Fiducialiter agam, et non timebo.* »

LA RETRAITE ECCLÉSIASTIQUE
AU PETIT SÉMINAIRE DE MORTAIN.

Sous ce titre, on lit dans la même revue, à la date du 3 septembre :

Après le compte rendu de la retraite de Coutances, nous devons être très sobres et nous abstenir de tout détail à propos de la retraite qui a eu lieu la semaine dernière à l'Abbaye-Blanche. C'était le même spectacle édifiant et consolant, le même recueillement, les mêmes fruits de grâce et de sanctification. Le R. P. Rey s'est encore surpassé, si nous osons le dire. Il y mettait vraiment tout son cœur, ce cœur si plein des flammes et des parfums du Sacré Cœur de Jésus. Le vendredi, la procession du séminaire à l'antique collégiale de Mortain, favorisée par un temps choisi, fut une des plus belles qui se soit déployée dans ce parcours enchanteur.

Après le sermon sur la Sainte Vierge, pleine de grâces surtout pour le clergé — un thème nouveau et admirablement développé — Monseigneur parla avec une puissance, une ardeur et une élévation qui, dans toute autre bouche, seraient extraordinaires, mais qui sont le caractère naturel de cette grande et magnifique éloquence. Les prêtres qui étaient là se souviendront des conseils et des exhortations qu'il leur rappela, dans ce moment suprême, avec l'autorité de sa charge et de sa dignité. Ils agiront aussi pour sauver les âmes, pour relever et renouveler la France abaissée et penchant, ce semble, vers la décrépitude, pour défendre et consoler l'Eglise, pour faire triompher la cause de Dieu. Puissent aussi la foi et le courage chrétien refleurir et reprendre vigueur dans l'âme des fidèles sous l'impulsion, sous l'étreinte embrasée d'amour du Cœur divin, du Cœur de l'Homme-Dieu, qui a voulu être, pour le prêtre d'abord, et dans une large mesure, pour tout chrétien, un père, un frère, un fils et un ami, en même temps

qu'il est le Créateur, le Rédempteur, et, si nous le voulons, le Glorificateur du genre humain.

Le nombre des prêtres qui ont suivi ces saints exercices était au moins de 120, peut-être de 140. C'est une des plus nombreuses retraites que nous ayons vues à l'Abbaye-Blanche.

Manitoba. *Après quarante ans de mission.* Sous ce titre, le journal le *Manitoba*, numéro du 27 août 1885, nous apporte un long récit des fêtes qui ont eu lieu à Saint-Boniface, à l'occasion de la célébration du quarantième anniversaire de l'arrivée de Mgr Taché aux missions de la rivière Rouge. Les colonnes du journal sont littéralement remplies du détail de ces fêtes, des discours prononcés, des adresses lues, et de la longue liste des assistants, tant de l'ordre civil que de l'ordre ecclésiastique, qui y ont pris part.

« Il a suffi, dit le *Manitoba*, d'un mot du sympathique curé de la cathédrale de Saint-Boniface, et ce peuple s'est levé et tout d'un élan, il est venu de partout : *cor unum et anima una*, rendre hommage à l'affabilité et à la distinction de l'homme, au grand citoyen, à sa vie, à sa piété filiale, à son dévouement de missionnaire, à son labeur d'ouvrier de Dieu, au serviteur des pauvres, au protecteur des petits, au conseiller de tous, à l'ami de l'éducation et du progrès ; il est venu exprimer sa gratitude au bienfaiteur public et privé ; mais il s'est rendu surtout pour honorer les vieux ans d'un père, et donner sa foi au pasteur ! »

A la cathédrale, la fête a été magnifique et Sa Grâce a prononcé un éloquent discours ; à l'Hôtel de ville et au dehors, tout indiquait aussi la joie et la reconnaissance de la population.

Ne pouvant reproduire en entier le récit du journal, nous en détacherons au moins une page ; ce n'est pas la

moins touchante. Voici l'adresse que Son Honneur le maire de Saint-Boniface présenta à Sa Grâce Mgr l'Archevêque, au nom du conseil de ville :

A S. GR. Mgr A.-A. TACHÉ, ARCHEVÊQUE DE SAINT-BONIFACE.

MONSEIGNEUR,

Les citoyens de la ville de Saint-Boniface ont cru qu'ils devaient être les premiers à vous offrir leurs respectueux hommages en cet anniversaire. Cette ville a été le théâtre même des glorieux événements que nous célébrons aujourd'hui. C'est ici que vous avez abordé, il y a quarante ans, et, qu'après tant de labeurs vous avez établi ce centre d'action puissante qui rayonne aujourd'hui dans ces immenses étendues du Nord-Ouest.

Si votre charité, comme la parole que vous annoncez, n'a pas de liens, et ne connaît pas de bornes, si votre munificence s'est répandue partout avec une égale bonté, il semble que nous ayons été les objets plus particuliers encore de votre sollicitude paternelle et de cette générosité qui trouve dans son principe même les secrets de ne s'épuiser jamais.

Sans doute, Monseigneur, nous n'étions pas seuls en vue, nous, citoyens de cette ville et de cette paroisse, lorsque vous éleviez ces collèges, ces pensionnats, ces hôpitaux qui sont aujourd'hui l'orgueil de la province et font l'étonnement de l'étranger. Mais le rapprochement nous permet de mieux nous rendre compte de la sagesse admirable qui a présidé à leur formation. Nous sommes les premiers à en ressentir les bienfaits, et nous sommes à portée plus qu'aucun autre de mesurer l'immense dette de reconnaissance que nous avons contractée envers Votre Grandeur.

On a dit que les évêques ont fait le Canada catholique et français ; nous pouvons ajouter, Monseigneur, que le Manitoba vous doit, à vous et à votre illustre devancier, d'être ce qu'il est ; et, pour notre ville, nous ne croyons pas pouvoir mentionner une œuvre qui ne vous soit due, pas un établissement d'éducation ou de charité que vous n'ayez ou fondé ou maintenu au prix des plus grands sacrifices, pas un mou-

vement généreux que vous n'ayez encouragé de votre parole et aidé de votre énergie prévoyante, pas une détresse, pas une misère dont nous n'ayez diminué le fardeau.

Nous comprenons trop, Monseigneur, l'injustice que nous ferions en voulant restreindre notre gratitude aux bienfaits locaux dont vous nous comblez. Nous avons voulu être une voix distincte à cause de ces bienfaits particuliers ; mais notre voix se joint à celle de toute la population pour vous prier de recevoir l'hommage de notre profonde vénération, de notre complète soumission, de notre respectueuse reconnaissance. Nous prions le ciel, Monseigneur, de vous accorder, pour l'avenir, des consolations mesurées aux dures épreuves qui vous assaillent aujourd'hui, et de redoubler les jours de votre épiscopat pour le bien-être moral et temporel d'un peuple qui, vous devant tout, aime à croire ses destinées pour toujours liées aux vôtres.

Saint-Boniface, 25 août 1885.

J.-E.-P. Prendergast, Secrétaire-trésorier. — J.-Ernest Cyr, Maire.

« Mgr l'archevêque répondit en termes émus et rappela quel était l'état des lieux à son arrivée, rejetant sur son prédécesseur, Mgr Provencher, le mérite des fondations que l'on remarque dans le diocèse, son propre rôle s'étant borné, dans son estime, à faire fructifier les semences déjà confiées au sol. »

Nous espérons que tous les détails de cette belle démonstration seront réunis en brochure et formeront, un jour, un monument élevé par la reconnaissance à l'archevêque de Saint-Boniface et à la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée. Nous parlerons aussi plus tard de la part prise par Sa Grâce dans la cérémonie des funérailles de Mgr Ignace Bourget, ancien évêque de Montréal, et de l'hommage qu'il a rendu à la mémoire de ce bienfaiteur de la Congrégation de vénérée et regrettée mémoire, ainsi qu'au souvenir de notre Fondateur.

NOUVELLES DIVERSES

Dans quelques jours, le 5 décembre courant, la Congrégation célébrera le vingt-quatrième anniversaire de l'élection de son second Supérieur général. Notre très Révérend Père entrera, ce jour-là, dans la vingt-cinquième année, laquelle sera l'année jubilaire des *Noces d'argent*. Des prières ardentes monteront au ciel, de tous les points du monde, pour le chef de notre famille religieuse : *Quem D. O. M. diù incolumem servet!*

Les missionnaires des pays lointains où fleurit la liberté, et les expulsés de France, lui envoient le salut filial et traditionnel : *Ad multos annos!*

— Le cardinal Guibert, archevêque de Paris, achèvera, le 13 décembre courant, sa quatre-vingt-troisième année. Les prières des membres de la Congrégation, ce jour-là, ne manqueront pas non plus au vénéré cardinal. La santé de Son Eminence se maintient, malgré l'âge avancé et les sollicitudes de tous les jours. Que Dieu daigne entendre les prières faites pour la prolongation de jours si précieux! Son Eminence continue à recevoir avec une grande joie et une grande bienveillance tous ceux des nôtres qui vont la visiter assidûment, en particulier nos Evêques et nos Pères des missions étrangères.

— Mgr Bonjean, dans l'intervalle de ses voyages en Irlande et en Hollande, a visité plusieurs villes de France, pour y prêcher en faveur de l'œuvre des missions. Sa Grandeur a reçu partout le meilleur accueil, et de la part de NN. SS. les évêques et du clergé, et de la part des fidèles. Le vicaire apostolique de Colombo a été invité à

adresser la parole aux élèves des grands et petits séminaires, et même aux fidèles, dans les églises cathédrales. Voici les noms des diocèses où il s'est présenté : Clermont-Ferrand, Poitiers, Saint-Brieuc, Quimper, Vannes, Nantes, Angers, Laval. Déjà, précédemment, à son retour de Rome, Mgr Bonjean s'était arrêté à Chambéry et à Moutiers (Tarentaise). Nous ne doutons pas que sa tournée apostolique n'ait contribué à réveiller, partout où il a passé, le zèle en faveur de l'œuvre de la Propagation de la Foi et en faveur de nos missions étrangères.

— Le R. P. Soullier a prêché, en septembre, la retraite du scolasticat de Belcamp (Irlande). A la suite de ce travail, le R. P. Assistant a fait la visite de la province britannique. Cette visite s'est prolongée jusqu'à la première semaine de novembre.

— Le R. P. Sardou, Procureur général, a donné, à la fin d'octobre, les exercices de la retraite annuelle au scolasticat de Saint-Gerlach (Limbourg hollandais).

DÉPARTS POUR LES MISSIONS.

Le 25 octobre, se sont embarqués à Marseille, sur l'*Iraouaddy*, pour Ceylan, à destination de Colombo : le R. P. Boyer (Henri), du diocèse de Marseille ; les FF. scol. Conrard (Charles), du diocèse de Saint-Dié, Coumoul (Philippe), du diocèse de Mende, et trois religieuses du Bon-Pasteur d'Angers.

— Le 5 novembre, Mgr Jolivet s'est embarqué à Southampton, sur le *Spartan*. Le vicaire apostolique de Natal a repris le chemin de sa lointaine mission, en compagnie du R. P. Barret (Justin), venu avec lui en Europe, et du R. P. Rolland (Ernest), du diocèse de Quimper.

— Le R. P. Mauroit (Léon) s'est embarqué à Marseille le 22 novembre pour revenir à Jaffna (Ceylan).

OBLATIONS

PENDANT LES ANNÉES 1882, 1883, 1884 ET 1885.

1106. Abhervé-Guéguen, Jean-Louis-Marie, 1er janv. 1882, Saint-Gerlach.
1107. Melga, Jacques, 6 janv. 1882, Rome.
1108. Raffier, Henri, 6 janv. 1882, Rome.
1109. Farbos, Léopold, 6 janv. 1882, Rome.
1110. Devaux, Ferdinand (F. C.), 6 janv. 1882, Rome.
1111. Stefanini, Dominique, 2 fév. 1882, N.-D. de l'Osier.
1112. Troyon, Jean-Baptiste (F. C.), 17 fév. 1882, Montmartre.
1113. O'Nagan, James (F. C.), 17 fév. 1882, Belmont.
1114. Royer, Jules-Marie, 17 fév. 1882, Jaffna.
1115. Marcilly, Victor (F. C.), 17 fév. 1882, Ile-à-la-Crosse.
1116. Valiquet, Adrien-Napoléon-Thomas (F.-C.), 17 mars 1882, Ottawa.
1117. Aubertin, Nicolas (F. C.), 19 mars 1882, N.-D. de Sion.
1118. Cornu, Vital (F. C.), 19 mars 1882, N.-D. de Sion.
1119. Isler, Laurent (F. C.), 19 mars 1882, Arcachon.
1120. O'Donnell, Anthony (F. C.), 3 mai 1882, Philipstown.
1121. Ménard, Joseph-Victor (F. C.), 25 mai 1882, Montmartre.
1122. Langevin, Louis-Philippe-Adélard, 25 juillet 1882, N.-D. des Anges.
1123. Conrard, Charles, 15 août 1882, N.-D. de Sion.
1124. Dumet, Auguste-Marie, 31 août 1882, Ottawa.
1125. Paradis, Charles-Alphonse, 31 août 1882, Ottawa.

1126. Fafard, François-Xavier-Charles, 31 août 1882, Ottawa.
1127. Marçais, Albert-Jules, 8 sept. 1882, Rome.
1128. Longeon, Pierre, 8 sept. 1882, Rome.
1129. Thévenon, Charles-Joseph, 8 sept. 1882, Rome.
1130. Page, Agapit, 8 sept. 1882, Ottawa.
1131. Forget-Depatis, Joïada-Joseph-Marie, 15 sept. 1882, N.-D. des Anges.
1132. O'Neil, John-Gonzaga-Mary (F. C.), 24 sept. 1882, N.-D. des Anges.
1133. Corr, Hughes, 8 oct. 1882, Inchicore.
1134. O'Dwyer, Joseph, 8 oct. 1882, Inchicore.
1135. O'Brien, John, 8 oct. 1882, Inchicore.
1136. Sergent, Eugène, 15 oct. 1882, Saint-Gerlach.
1137. Plante, Simon-Marie (F.C.), 15 oct. 1882, Saint-Gerlach.
1138. Belle, Isidore, 1er nov. 1882, Rome.
1139. Sharsch, Simon, 1er nov. 1882, Rome.
1140. Carrour, Olivier (F. C.), 1er nov. 1882, Providence (Mackenzie).
1141. Lorfeuvre, Marie (F. C.), 1er nov. 1882, lac La Biche.
1142. Milsens, Joseph (F. C.), 1er nov. 1882, lac La Biche.
1143. Morin, Hormisdas-Charles-Marie (F. C.), 3 nov. 1882, N.-D. des Anges.
1144. Proulx, Nicolas (F. C.), 5 déc. 1882, N.-D. des Anges.
1145. Marchand, Félix-Marie, 8 déc. 1882, Saint-Albert.
1146. Saint-Geneys, Aristide, 12 déc. 1882, Jaffna.
1147. Ferré, Pierre (F. C.), 27 janv. 1883, Autun (Saint-Jean).
1148. Emard, Pierre-Basile-Joseph, 4 fév. 1883, Ottawa.
1149. Chautemps, Vincent (F. C.), 17 fév. 1883, Marseille.
1150. Fortin, Joseph-Onésime (F. C.), 17 fév. 1883, N.-D. des Anges.

1151. Quigley, James-Joseph (F. C.), 4 mars 1883, Belmont.
1152. Van Tighem, Léonard, 19 mars 1883, Saint-Albert.
1153. Lemius, Joseph-Pierre, 3 avril 1883, Rome.
1154. Desroches, Pierre-Benjamin, 29 avril 1883, Ottawa.
1155. Caumont, Arsène, 15 août 1883, Saint-Gerlach.
1156. Coquil, Louis-de-Gonzague, 15 août 1883, Inchicore.
1157. Lecorre, Emile-Louis, 15 août 1883, Inchicore.
1158. Roux, Félix-Jean, 15 août 1883, Inchicore.
1159. Lacoste, Henri-Jules, 15 août 1883, Rome.
1160. Sautel, Philippe-Xavier, 15 août 1883, Rome.
1161. Juge, Jean-Baptiste-Ferdinand (F. C.), 15 août 1883, N.-D. de l'Osier.
1162. Foisy, Donat, 30 août 1883, Ottawa.
1163. Magnan, Joseph-Alexis, 30 août 1883, Ottawa.
1164. Lemoine, Joseph-Georges, 30 août 1883, Ottawa.
1165. Gallagher, John, 30 août 1883, Ottawa.
1166. Campeau, Théophile, 30 août 1883, Ottawa.
1167. Legault, Hormisdas, 30 août 1883, Ottawa.
1168. Caron, Adélard, 30 août 1883, Ottawa.
1169. Boissonneau, Alexis, 14 sept. 1883, N.-D. des Anges.
1170. Baudot, Emile-Hippolyte, 16 sept. 1883, Heer.
1171. Cuny, Jean-Nicolas, 29 sept. 1883, Rome.
1172. Antoine, Albert, 29 sept. 1883, Rome.
1173. Loos, Alphonse, 29 sept. 1883, Saint-Gerlach.
1174. Dommeau, Pierre, 30 sept. 1883, Inchicore.
1175. Dunne, Patrick, 30 sept. 1883, Inchicore.
1176. Dupays, Joseph, 30 sept. 1883, Inchicore.
1177. Rolland, Ernest, 1er nov. 1883, Saint-Gerlach.
1178. Legrand, Léon-Louis-Joseph, 1er nov. 1883, Saint-Gerlach.
1179. Byrne, Michaël-Mary (F. C.), 1er nov. 1883, Belmont.
1180. Faivre, Eugène (F. C.), 1er nov. 1883, Saint-Gerlach.

1181. Lapointe, Joseph-Grégoire (F.-C.), 1er nov. 1883, N.-D. des Anges.
1182. Gasté, René-Léon, 4 nov. 1883, Saint-Albert.
1183. Nati, Noël (F. C.), 21 nov. 1883, Vico.
1184. Quinn, Francis-Mary, 3 déc. 1883, Belmont.
1185. Jacob, Gonzague-Irénée, 8 déc. 1883, Ottawa.
1186. Rieger, Georges (F. C.), 17 fév. 1884, Heer.
1187. Perrault, Joseph-Hormisdas, 17 fév. 1884, Ottawa.
1188. Dubé, Georges-Marie-Eugène (F. C.), 6 mars 1884, N.-D. des Anges.
1189. Gillard, Eugène-Marie (F. C.), 22 mai 1884, N.-D. de Bon-Secours.
1190. Chaumont, Joseph-Adélard, 1er juin 1884, Ottawa.
1191. Lisée, Zéphirin, 20 juillet 1884, Saint-Albert.
1192. Behan, John (F. C.), 26 juillet 1884, N.-D. des Victoires.
1193. Caux, Léger, 5 août 1884, Inchicore.
1194. Valence, Onésime, 15 août 1884, Inchicore.
1195. Laplace, Joseph, 15 août 1884, Inchicore.
1196. Gaudin, Eugène, 15 août 1884, Inchicore.
1197. Armand, Marius, 15 août 1884, Inchicore.
1198. Burles, Brice, 15 août 1884, Inchicore.
1199. Panet, Eugène, 15 août 1884, Inchicore.
1200. Gervais, Henri-Joseph-Laurent, 15 août 1884, Maniwaki.
1201. Cloutier, Louis-Joseph-Marie, 15 août 1884, Maniwaki.
1202. Charlebois, Guillaume-Ovide-Marie, 15 août 1884, Maniwaki.
1203. Barbedette, Joseph-Alexandre, 15 août 1884, Saint-Gerlach.
1204. Kieffer, Emile, 15 août 1884, Saint-Hélier.
1205. Stanley, James-Joseph, 21 sept. 1884, Inchicore.
1206. Wilkinson, Daniel, 21 sept. 1884, Inchicore.

1207. Wheeler, Patrick-Mary, 21 sept. 1884, Inchicore.
1208. Morley, Michaël-Francis, 21 sept. 1884, Inchicore.
1209. Mac-Sherry, Joseph-Mary-Aloysius, 21 sept. 1884, Inchicore.
1210. Chamard, Pierre, 21 sept. 1884, Inchicore.
1211. Constantineau, Henri-Ambroise, 20 sept. 1884, Ottawa.
1212. Pelletier, Joseph-Octave, 20 sept. 1884, Ottawa.
1213. Giroux, Constant-Hilaire, 20 sept. 1884, Ottawa.
1214. Burns, Daniel-Auguste, 20 sept. 1884, Ottawa.
1215. Bédard, Julien-Auguste, 20 sept. 1884, Ottawa.
1216. Mac-Cabe, John-Mary-Joseph, 24 sept. 1884, Belmont.
1217. Lancelon, Stanislas-Pierre, 1er nov. 1884, Rome.
1218. Clarke, Matthiew-Aloysius, 25 déc. 1884, Inchicore.
1219. Schauffler, Aimé, 25 déc. 1884, Inchicore.

Pour les noms qui suivent, les numéros d'oblation ne seront définitivement donnés qu'à la fin de 1886.

Cassidy, Michaël (F. C.), 18 janv. 1885, Belmont.
Landry, André (F. C.), 17 fév. 1885, Saint-Albert.
Brochart, Jean-Baptiste (F. C.), 26 avril 1885, Saint-Albert.
Patton, Francis-Patrick, 21 mai 1885, New-Westminster.
Le Treste, Joseph-Vincent, 31 mai 1885, N.-D. des Victoires.
Armand, Alphonse, 24 juin 1885, Belcamp-Hall.
Acker, Auguste, 24 juin 1885, Heer.
Coseret, Isidore, 2 juillet 1885, N.-D. de Sion.
Boudon, André, 2 juillet 1885, N.-D. de Sion.
Gauvreau, Moïse-Germain, 26 juillet 1885, Rivière-au-Désert.

Moloney, James-Austin, 26 juillet 1885, Rivière-au-Désert.

Emerson, James-Edmond, 26 juillet 1885, Rivière-au-Désert.

Combalusier, Germain, 15 août 1885, Belcamp.

Audibert, Armand, 15 août 1885, Belcamp.

Fabre, Alphonse, 15 août 1885, Belcamp.

Leval, Ernest-Victor, 15 août 1885, Belcamp.

Thiriet, Edmond, 15 août 1885, Belcamp.

Serrière, Charles-Antoine, 15 août 1885, Belcamp.

Larrue, Joseph-Elzéar (F. C.), 15 août 1885, la Nativité (Mackenzie).

Périnet, Jean-Baptiste-Gustave, 8 sept. 1885, Saint-Gerlach.

Charlebois, Guillaume-Jean-Marie, 13 sept. 1885, Archeville.

Portelance, Alyre-Xiste, 13 sept. 1885, Archeville.

Cornellier, Pierre-Marie-Olivier, 13 sept. 1885, Archeville.

Désilets, Aldéric, 13 sept. 1885, Archeville.

Ogle, Georges-Marie-Joseph, 27 sept. 1885, Belcamp.

Ouil, Joseph, 27 sept. 1885, Belcamp.

NÉCROLOGE DE L'ANNÉE 1885.

Le R. P. Médevielle, Alexis, mort à Montréal le 4 décembre 1884. Il était né le 28 juillet 1824 à Lazans, diocèse de Bayonne; il avait fait son oblation perpétuelle le 2 février 1859.

Le R. P. Sabon, Jean-Baptiste, mort à Durban le 13 janvier 1885. Il était né le 17 juin 1819, à Rochegude, diocèse de Valence; il avait fait son oblation perpétuelle le 30 juillet 1848.

Le F. C. Jouvent, Antoine, mort au Sault-Saint-Louis le 8 février 1885. Il était né le 23 octobre 1810, à Valserre, diocèse de Gap; il avait fait son oblation perpétuelle le 17 février 1842.

Le R. P. Pouzin, Jean, mort à Jaffna le 9 mars 1885. Il était né le 10 août 1831, à Alixan, diocèse de Valence; il avait fait son oblation perpétuelle le 8 septembre 1853.

Le R. P. Bernard, Jean-Pierre, mort à Montréal le 25 mars 1885. Il était né le 12 avril 1823, à Auberive, diocèse de Grenoble; il avait fait son oblation perpétuelle le 7 mars 1844.

Le F. C. Brown, John, mort à Jaffna le 29 mars 1885. Il était né le 9 juin 1832, à Wiltshire (?), diocèse de Clifton; il avait fait son oblation perpétuelle le 8 janvier 1863.

Le R. P. Fafard, Léon-Adélard, mort au lac La Grenouille le 2 avril 1885. Il était né le 8 juin 1850, à Saint-Cuthbert, diocèse de Montréal; il avait fait son oblation perpétuelle le 29 juin 1874.

Le R. P. Marchand, Félix, mort au lac La Grenouille

le 2 avril 1885. Il était né le 8 avril 1858, à Châteaugiron, diocèse de Rennes ; il avait fait son oblation perpétuelle le 8 décembre 1882.

Le F. scol. Paradis, Charles, mort à Ottawa le 7 juin 1885. Il était né le 17 janvier 1863, à Lapigeonnière, diocèse de Montréal ; il avait fait son oblation perpétuelle le 31 août 1882.

Le F. C. Jourdan, Eugène, mort à N.-D. des Lumières le 19 juillet 1885. Il était né le 11 juin 1817, à Saignon, diocèse d'Avignon ; il avait fait son oblation perpétuelle le 28 octobre 1866.

Le R. P. Tissot, Jean, mort à St-Boniface le 3 août 1885. Il était né le 1er janvier 1827, à Chambéry ; il avait fait son oblation perpétuelle le 13 mai 1848.

Le R. P. Walsh, Andrew, mort à Kimberley le 12 septembre 1885. Il était né le 27 novembre 1839, à Woodhouse, diocèse de Waterford ; il avait fait son oblation perpétuelle le 8 septembre. 1872.

TABLE DES MATIÈRES.

MARS 1885.

Pages.

Missions étrangères. — Vicariat de Saint-Albert. — Lettre du R. P. Leduc au directeur des Annales 5
Lettre du R. P. Doucet 21
Lettre du R. P. Cochin au R. P. Boisramé 27
Echos du Nord-Ouest 33
Vicariat du Mackenzie. — Lettre du R. P. de Krangué au R. P. Boisramé 37
Vicariat de la Colombie britannique. — Lettre de Mgr Durieu au R. P. Martinet 40
Province britannique. — Maison d'Inchicore 60
Maisons de France. — Maison du Sacré-Cœur d'Autun. — Lettre du R. P. Delpeuch 68
Scolasticat de Rome. — Lettre du R. P. Cassien Augier 77
Variétés. — La mort du juste 101
Revue 104
Nouvelles diverses 125
Départs pour les missions 128

JUIN 1885.

Missions étrangères. — Province du Canada. — Maison de Montréal. — Rapport du R. P. Lefebvre au T. R. Père Supérieur général 129
Province des Etats-Unis. — Maison de Lowell (Mass.). — Lettre du R. P. Tortel au R. P. Martinet 145
Maison de Brownsville (Texas). — Rapport du R. P. Parisot au T. R. Père Supérieur général 151
Ceylan. — Vicariat de Jaffna. — Un cyclone et ses ravages 162
Vicariat de Natal. — Lettre du R. P. Trabaud au R. P. Soulerin. 166
Scolasticat d'Irlande. — Lettre du R. P. Duvic au R. P. Martinet. 172
Maisons de France. — Maison de Vico. — Lettre du R. P. Seméria. 191
Maison de l'Osier. — Lettre du R. P. Lavillardière 201
Variétés. — A Montmartre 240
Revue 245
Nouvelles diverses 268

SEPTEMBRE 1885.

Missions étrangères. — Vicariat de Saint-Albert. — Lettre du R. P. Fourmond 274

Pages.

Mission de Prince-Albert. — Extraits du journal du R. P. André. 279
Lettre de Mgr Grandin 310
Deuxième lettre du R. P. Fourmond au T. R. Père Supérieur général 314
Lettre du R. P. Provost au T. R. Père Supérieur général..... 316
Extrait d'une lettre de Mgr Faraud au T. R. Père Supérieur général..... 321
Lettre du R. P. Cochin 332
Extrait d'une lettre du R. P. Bigonesse..... 335
Maisons de France. — Maison d'Angers. — Lettre du R. P. Roux. 338
Variétés. — Noces d'or sacerdotales du R. P. Burfin 365
Une première messe à Pontmain..... 380
Une cérémonie à Autun..... 384
Revue 386
Nouvelles diverses..... 396

DÉCEMBRE 1885.

Missions étrangères. — Vicariat du Mackenzie. — Lettre du R. P. Ducot au directeur des Annales..... 401
Vicariat de Saint-Albert. — Les martyrs du Nord-Ouest. — Lettre de Mgr Grandin au père et à la mère du R. P. Fafard, martyrisé au lac La Grenouille..... 417
Lettre du R. P. Rémas 430
Lettre du R. P. Leduc..... 433
Limbourg hollandais. — Le juniorat de Heer. — Lettre du R. P. Legrand 437
Maisons de France. — Maison de Pontmain. — Lettre du R. P. Berthelon..... 450
Variétés. — Rome, Ponzano, Naples. — Lettre au T. R. Père Supérieur général..... 476
Revue 514
Nouvelles diverses..... 525
Départs pour les missions..... 526
Oblations..... 527
Nécrologe 533

Paris. — Typographie A. Hennuyer, rue Darcet, 7.

P
Relig.
M

24879

Author Missions de la Congrégation des Mission-

Title naires oblats de Marie Immaculée, 23,1885

NAME OF BORROWER.

DATE.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU